



HAL
open science

La ville imprévisible: dynamiques de cheminement, expérience sensible partagée et épreuve du surgissement dans les espaces publics du quotidien.

Julien Delas

► To cite this version:

Julien Delas. La ville imprévisible: dynamiques de cheminement, expérience sensible partagée et épreuve du surgissement dans les espaces publics du quotidien.. Architecture, aménagement de l'espace. Université de Grenoble, 2012. Français. NNT: 2012GRENH025 . tel-01124103v2

HAL Id: tel-01124103

<https://theses.hal.science/tel-01124103v2>

Submitted on 6 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE GRENOBLE

Spécialité : **Architecture**

Arrêté ministériel : 7 août 2006

Présentée par

Julien DELAS

Thèse dirigée par **Grégoire CHELKOFF**

préparée au sein du **Laboratoire CRESSON UMR 1563
CNRS/MCC**

dans **l'École Doctorale 454, Sciences de l'Homme, du Politique
et du Territoire**

La Ville Imprévisible

**Dynamiques de cheminement, expérience
sensible partagée et épreuve du
surgissement dans les espaces publics du
quotidien**

Thèse soutenue publiquement le **18 décembre 2012**,
devant le jury composé de :

M. Luca, PATTARONI

Maître d'enseignement et de recherche, Lausanne, EPFL, Laboratoire de
Sociologie Urbaine, Président du jury

M. Michel, PERONI

Professeur des universités, Lyon, Université Lyon 2, Centre Max Weber,
Rapporteur

M. Yves, WINKIN

Professeur des universités, Lyon, ENS Lettres et Sciences humaines,
Rapporteur

M. Daniel, CEFAÏ

Directeur d'étude, Paris, EHESS, Centre d'étude des mouvements
sociaux

Mme. Claudine, HAROCHE

Directrice de recherche émérite, Paris, CNRS, Centre Edgar Morin



Remerciements

Il est impossible de faire le tour des personnes à remercier, c'est-à-dire celles qui ont contribué à l'aboutissement de ce travail. Plus j'y réfléchis, plus je me dis qu'il faudrait que j'ai une pensée pour toutes les personnes que j'ai pu croiser dans ma vie. Et même plus, je devrais aussi penser à tous ceux que je n'ai jamais rencontré, mais qui ont contribué à ce que je puisse travailler à cette thèse.

*S'il y a effectivement des personnes qui ont été plus présentes tout au long de ces cinq années, je pense aussi à toutes ces autres qui rendent ça possible.
Alors je vais réduire la focale et remercier tous ceux qui, à mes yeux, comptent le plus.*

Merci à Grégoire ! Il a su entretenir la distance qui me convenait dans la direction de ce travail. Il m'a fait confiance, alors que j'empruntais des chemins peu éclairés et m'a fait profité de ses commentaires et remarques.

Il y aussi le quotidien du laboratoire CRESSON où j'ai passé le plus clair de mon temps. Chaque matin, je fais le tour des pièces pour saluer tout le monde. Toutes ces personnes ont fait preuve de bienveillance à mon égard. Dans l'ordre de ma petite ronde journalière, je remercie chaleureusement Françoise, Marion, Jul, David, Françoise, Sylvie, Pascaline, Aurore, Gabriel, Laure, Arezou, Noha, Anthony, Rachel, Henry, Magali et Jean-Paul.

Et dans ce quotidien, je n'oublie pas aussi mon vélo pour m'avoir chaque jour conduit à bon port sous la pluie, sur la neige, la glace, en prise avec le vent ou sous un soleil de plomb. Merci aussi à ce cher ordinateur, compagnon de route si je puis dire, qui lui non plus n'a jamais failli.

*Les amis sont importants. Je les salue ici pour leur confiance ainsi que leurs encouragements :
« Alors, t'as pas encore fini Julien ? ». Que cela soit quelques fois par an ou tout au long de l'année, leur présence a toujours été un rayon de soleil. Merci à Vito, Alexandra, François, Juju, Matthieu et Charlie.*

Ah, la famille ! C'est peut être dans les moments les plus difficiles que l'on prend conscience de la force et du réconfort qu'elle peut nous apporter. Je ne saurais trop dire merci pour la chance que j'ai de les avoir. Trop nombreux pour les nommer, je pense très fort à eux du plus petit au plus grand !

Et puis, il y a les personnes qui ont bien voulu jouer les « cobayes ». Merci à ces 34 parcourants qui ont accepté que je leur bande les yeux dans un lieu où ils n'étaient jamais allés.

Enfin, merci à Claire qui, rencontrée à l'occasion d'un parcours « en aveugle », m'a fait le plaisir de partager ma vie.

Sommaire¹

Remerciements	1
Prologue	9
Introduction	11
CHAPITRE 1. LA THÈSE COMME EXPÉRIENCE	17
Au commencement était...	19
... la perception	22
De côté des neurosciences...	23
... et de leurs cousins en sciences cognitives	26
Des 4 coins du monde !	29
À la bibliothèque du CRESSON	32
Retour sur expérience	44
Un début de problématisation	47
L'intersensorialité	52
L'intersubjectivité, le parcours biographique et la question de l'âge	60
Une méthode pour explorer l'implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne	64
Retour sur l'hypothèse de l'âge	70
Des thématiques de l'inconnu et de l'étrangeté à la problématique du surgissement	74
CHAPITRE 2. MÉTHODOLOGIE	81
I. Des <i>parcours commentés</i> aux parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus	82
1. Le positionnement méthodologique	82
1.1. L'auto-ethnographie	83
1.2. L'observation distante	84
1.3. La relation de face à face	85
2. La construction de la méthode	86
2.1. Les <i>parcours commentés</i> : au plus près de l'expérience vécue	86
2.2. Accéder à l'implicite de l'expérience sensible : « en aveugle » dans des lieux inconnus	88
II. Le terrain et ses temporalités	92
1. Le choix du terrain	92
2. La description du terrain	94
3. Les temporalités du terrain	107
III. Les parcourants	108
1. Le lien entre âge et expérience	108
2. À la recherche des plus âgés	110
2.1. Aborder des passants dans la rue : un échec	110

¹ Un sommaire détaillé figure à la fin de la thèse page 558.

2.2. Changement de cadre : dans les CCAS	111
2.3. La double importance du cadre et de la présentation de soi : à l'UIAD	112
3. Les motivations des plus âgés à faire un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu	114
4. Le groupe des plus jeunes : constitution et motivations	117
IV. Le protocole expérimental	118
1. La phase d'amorce	119
2. Le parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu	122
3. La reconstruction des parcours	123
4. Le second tour avec la vue	124
5. Le débriefing	125
V. La relation entre le chercheur et le participant	126
1. L'« effet chercheur » dans la recherche	126
2. L'élargissement aux « effets » du dispositif expérimental	128
3. Les types de relations chercheur/participant	129
3.1. La relation de confiance	129
3.2. La relation de partage	132
3.3. Entre intimité et distance	134
VI. Retour sur la méthode	142
1. Une expérience inhabituelle pour explorer les expériences habituelles	142
2. Retour sur les postulats des <i>parcours commentés</i>	145
2.1. La relation d'enquête comme élément de contexte	145
2.2. Le médium du langage	146
2.3. Des cheminements	153
3. Les pistes d'analyses	153
CHAPITRE 3. L'EXPÉRIENCE SENSIBLE DES ESPACES PUBLICS URBAINS	156
I. L'expérience sensible	158
1. La constitution de l'expérience : emprunts à Alfred Schütz	159
1.1. Le poids des expériences passées	159
1.2. L'implicite de la constitution de l'expérience	160
1.3. La primordialité du tout sur les parties	161
2. Microgénése perceptive	162
3. L'accès à l'expérience sensible depuis le langage	164
4. Une approche compréhensive de l'expérience sensible	166
II. Des sens aux <i>objets d'expérience</i> : le sens de l'expérience sensible	168
1. Quelques justifications des perspectives adoptées	169
1.1. L'expérience sensible est intersensorielle : la reconstruction des parcours	169

1.2. La logique d'appréhension des parcours « en aveugle » : l'exemple des débuts de parcours	172
2. Un premier regard sur l'expérience sensible : les modalités sensorielles	177
2.1. Une hiérarchie des sens ?	177
2.2. Les rapports entre les sens	183
2.3. Les illusions perceptives	197
3. Un deuxième regard sur l'expérience sensible : les <i>objets d'expérience</i>	202
3.1. Les distances et le temps	204
3.2. Les végétaux	208
3.3. Les formes de l'espace	212
3.4. Le parc	220
3.5. Le bâti	224
4. Un troisième regard sur l'expérience sensible : <i>schèmes d'expérience</i> et <i>références</i> <i>apprésentatives</i>	228
4.1. Le rôle des <i>schèmes d'expérience</i> et des <i>références apprésentatives</i> dans le parcours	229
4.2. Les <i>contextes de sens</i> « Ville » et « Nature » : une abstraction sur l'expérience vécue	232
III. Une perspective dynamique sur l'expérience : l'hypothèse du mouvement	233
1. Les dynamiques de l'expérience	234
1.1. Les multiples dimensions de l'expérience sensible	234
1.2. Échelle du corps et échelle de l'environnement : quelle relation ?	244
2. Les dynamiques du cheminement	250
2.1. Du boulevard urbain au parc de ville	251
2.2. Entre expériences passées et expériences présentes : souvenir, évocation et apprentissage	256
Conclusion : seulement des traces...	259
CHAPITRE 4. L'EXPÉRIENCE SENSIBLE À L'ÉPREUVE DE L'ÂGE	263
I. Quelques préalables à l'analyse des <i>objets d'expérience</i>	264
1. De la problématique de l'âge à celle des rapports entre groupes d'âge	264
2. Les matériaux et la méthode d'analyse	269
II. Analyse des <i>objets d'expérience</i> au regard de l'âge des participants	271
1. Les voitures	271
1.1. Méthode de travail	271
1.2. L' <i>objet d'expérience</i> « voiture »	272
1.3. Les sujets seuls : perspective générale	281
1.4. Les mises en scène de la « voiture » : les verbes des sens ; les verbes du mouvement ; les verbes d'état et de description ; les verbes de l'impression	283
1.5. Les aspects de l'impression (« j'ai l'impression que... »)	296
1.6. Les marqueurs : de la domination, du contraste, de l'espace et du temps	298
1.7. Retour sur le thème général de la « voiture »	301
2. Les végétaux	305

2.1. L'objet d'expérience « végétal »	306
2.2. Le « végétal » mis en scène et en action	307
2.3. Entre perspective égocentrée et perspective allocentrée : l'impact supposé des conditions expérimentales	308
2.4. L'hypothèse de la différenciation progressive des <i>schèmes et réserves d'expérience</i> avec le temps : interprétation des variations inter-individuelles	310
3. Autrui	312
3.1. Regard général sur le thème : noms, sujets, verbes et qualifications de l' <i>objet d'expérience</i>	312
3.2. Le comportement du thème par rapport à la variable du groupe d'âge	321
4. Le sol	325
4.1. Une perspective générale sur le thème du « sol »	328
4.2. L'expérience du « sol » au regard du groupe d'âge	335
Conclusion : Une expérience sensible partagée ?	341
CHAPITRE 5. LE SURGISSEMENT	343
I. Quelques interrogations autour du surgissement	346
1. L'imprévisibilité face à la normalisation des espaces publics urbains	346
2. L'imprévisible dans l'expérience sensible quotidienne	348
II. Vers une définition du surgissement	351
1. Une approche classique et conventionnelle : étymologie et définition officielle du surgissement	351
2. Le mot surgissement dans les sciences humaines et sociales	355
2.1. Les qualifications du surgissement	356
2.2. Ce que provoque ou ce que fait le surgissement	358
2.3. Les dynamiques du surgissement	361
2.4. Le temps dans le surgissement	362
2.5. Regards sur le surgissement	363
3. Surgissement et retentissement	366
4. Surgissement et ambiance	368
III. Le surgissement dans les parcours « en aveugle »	370
1. Des réactions au surgissement : figures de parcourants	372
1.1. Les figures de parcourants	372
1.2. Quelques propriétés des figures dans les parcours	383
2. Des rapports au surgissement : couples d'opposition et tensions internes	286
2.1. Les couples d'opposition qui configurent les rapports au surgissement : perspective dynamique	387
2.2. Retour sur les questionnements initiaux : fermeture au monde et quotidienneté	392
3. La dynamique d'ouverture/fermeture au monde dans un contexte de surgissement	395
3.1. Les opérateurs de la dynamique ouverture/fermeture au monde dans le surgissement	395
3.2. Caractérisation des contextes du recroquevillement et de l'interrogation	403

Conclusion du chapitre	412
Conclusion générale	414
Épilogue : Vers une proposition pour penser les espaces publics urbains	424
Vers une conscience du corps et un développement de la sensibilité	428
Vers une société d'autonomie	431
Vers des espaces publics du vivre ensemble	435
Bibliographie	440
ANNEXES	450
Carte du tracé des parcours	451
Caractéristiques des parcours du groupe des plus âgés	452
Caractéristiques des parcours du groupe des plus jeunes	453
Quelques retranscriptions de parcours	454
Alexandra	454
Clément	465
David	479
Françoise	492
Jean-Pierre	505
Michelle	517
Extraits des textes qui ont servi à la définition du surgissement	530
Sommaire détaillé	558

Prologue²

La ville imprévisible

En sortant du 89 rue des Soupirants, le matin, je prends toujours à droite, puis à la première occasion je tourne à gauche. Je sais que c'est par là, mais je ne sais pas quel chemin m'y conduira. La première occasion, ce sera peut-être la ligne droite d'une rue, ou bien le ruban sinueux d'un sentier parmi les cailloux, une dune de sable profonde, une voie ferrée, ou même un canal qu'il faudra suivre en empruntant une barque. Passé le « Coin Tranquille » où l'épicier me salue chaque matin, tout est possible. Même la rue dans sa forme classique peut être barrée d'un énorme tronc à escalader, jonchée de livres, traversée d'un rang de choux ou encombrée d'un buisson de mûres qui détourne un moment le passant de sa destination. Hier, c'est un capitaine à l'air sévère qui avait dressé une barrière et prenait les inscriptions pour une expédition à Madagascar. Par bonheur je ne remplissais pas les conditions et j'ai pu poursuivre mon chemin.

Ce changement perpétuel et inopiné de la géographie et des éléments naturels, ces obstacles surgissant à tout instant désorientent les visiteurs de passage dans notre ville. Mais nous, nous sommes habitués de génération en génération à nous repérer sur le soleil et à prendre notre chemin comme il vient.

Bien entendu, cela rend impossible tout empressement à arriver à l'heure, invite à la patience et la renverse même en une certaine attente de l'inattendu. Nos enfants, d'ailleurs, passent des journées entières à se perdre, et il nous faut à tous une grande maturité pour ne pas oublier l'objectif que chacun s'est fixé pour sa journée : un rendez-vous, des affaires, un travail, une course à faire... Personnellement, il ne m'est jamais arrivé de ne pas arriver. Longtemps, j'ai déployé d'énormes efforts pour m'arracher aux aventures infinies que nos rues proposent et filer (nager, grimper, ou ramer...) droit au but qui me paraissait essentiel. Cette résistance à ma pente naturelle me rendait les rencontres de la rue quelque peu pénibles, jusqu'au jour où je compris, comme les autres, qu'à me laisser désorienter je gagnais beaucoup de temps. Mes interlocuteurs et moi-même, délestés de toute certitude d'arriver à l'heure ou simplement d'arriver, et en outre, bien malgré nous troublés par la perspective du retour à travers la ville imprévisible, travaillons avec une légèreté fulgurante.

Ce soir, je suis rentrée chez moi par une galerie souterraine creusée entre la place de l'Hôtel de Ville soudainement obstruée et la rue des Berges. J'ai débouché à 10 mètres du « Coin Tranquille », les yeux écarquillés par la nuit, couverte de terre. La rue des Soupirants est là, comme toujours. J'imagine qu'elle a dû traverser elle aussi, aujourd'hui, bien des métamorphoses. J'ai trouvé un courrier dans la boîte aux lettres : rendez-vous demain à la digue du Clipon. Qui sait à quoi ressemblera la digue du Clipon demain ? L'heure n'est pas indiquée.

Valérie Guidoux

² Ce texte a été écrit par Valérie Guidoux et publié dans la revue Vacarme n°38 - Hiver 2007.

Introduction³

Les citadins, ces habitants des villes, parcourent quotidiennement des espaces publics. Que ce soit la rue, la place, le marché, le boulevard, le parc ou encore d'autres configurations typiquement urbaines, ces espaces sont l'occasion aussi bien de s'extraire de sa communauté et de ses normes que de se confronter à celle des autres ou, dans ses dimensions les plus utopiques, de former pour un temps une société, c'est-à-dire faire l'épreuve de l'altérité. En un sens, de l'individu au groupe et inversement, ces espaces publics témoignent et participent du vivre ensemble et des ambiances urbaines.

Il est alors dommage de constater que ces espaces ont souvent été pensés, par ceux qui les conçoivent et les aménagent, d'un point de vue fonctionnaliste ou depuis une esthétique généralement limitée au plaisir de l'oeil. Il nous semble important de déplacer nos questionnements en donnant la primauté au corps et à l'expérience sensible. Ce travail s'inscrit à ce titre dans la continuité des travaux interrogeant l'idée d'ambiance et l'environnement sensible⁴. Dans cette perspective, au lieu de se demander comment concevoir ou aménager ces espaces afin de générer, par exemple, une circulation fluide ou un accès égal à tous, nous pensons qu'il serait plus fondamental de s'interroger sur le genre d'expérience qu'il est possible et probable d'y faire.

³ Cette thèse a été réalisée au sein du laboratoire CRESSON UMR 1563 / CNRS / MCC situé dans l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble.

⁴ Plusieurs travaux sur la question de l'expérience sensible des espaces publics ont été entrepris au laboratoire CRESSON parmi lesquels : Grégoire Chelkoff « L'urbanité des sens : perceptions et conceptions des espaces publics urbains », Grenoble : Université Pierre Mendès-France ; Grenoble : IUG (Institut d'Urbanisme de Grenoble), 1996 ; Jean-Paul Thibaud « La ville à l'épreuve des sens », Grenoble : IUG (Institut d'Urbanisme de Grenoble) ; Grenoble : Université Pierre Mendès-France, 2003.

L'objectif de ce travail est alors de proposer à l'aménageur, au concepteur et à l'architecte une manière de penser les espaces publics urbains à partir d'une triple attention. Premièrement, il s'agirait de se concentrer sur le corps et son échelle en redonnant la part qui convient à l'expérience sensible. Comment pourrait-on y penser la place des sens injustement qualifiés de mineurs ? Deuxièmement, l'espace public est le lieu d'expression de l'individu autonome. C'est aussi un endroit privilégié où il est permis à l'individu de faire un usage public de sa raison⁵. Cet idéal d'espace public a tendance à être oublié de nos jours, même si nous nous gardons d'affirmer qu'il ait pu un jour exister en tant que tel. Comment ces espaces publics peuvent participer d'une réflexivité de l'individu ? Troisièmement, lieu de partage au double sens du terme⁶, ils cristallisent des enjeux sociétaux qui tournent fondamentalement autour du vivre ensemble. Comment peuvent-ils être les témoins d'un autre projet de société ?

Si ces questionnements forment un horizon, le chemin à parcourir nous amène à préciser et à approfondir plusieurs champs d'investigation.

L'expérience sensible est au coeur de cette recherche et constitue notre première entrée. Nous avons circonscrit le champ d'étude à la pratique de la marche dans les espaces public urbains. En effet, elle touche à une quotidienneté qui n'est plus à démontrer et offre un terrain d'une extrême richesse⁷. La marche en ville est une pratique ordinaire qui met en jeu la relation corps/ environnement. Elle est donc propice à l'évocation de cette expérience sensible dont nous supposons que sa banalité n'est qu'une façade. Marcher dans l'espace public convoque notre sensibilité comme un tout indifférencié. Ce sont alors surtout la raison et l'intellection qui découpent l'expérience en entités nous amenant à différencier et à hiérarchiser ce dont nous faisons l'expérience. Le découpage des sens est un piège de la pensée et a tendance à en rendre certains marginaux, voir ignorés et oubliés⁸. De plus, il pose le problème du nombre de sens dont nous disposerions. Notre objectif est alors double.

D'une part, nous essayons d'accéder aux dimensions les plus implicites de l'expérience sensible. Nous faisons alors le pari que se vit au quotidien de façon éminemment discrète des expériences

⁵ Jürgen Habermas, « L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise », Payot, Paris, 1997.

⁶ Jacques Rancière, « Le partage du sensible. Esthétique et politique », La Fabrique-éditions, Paris, 2000.

⁷ On pourra aussi bien lire les travaux précurseurs de Jean-François Augoyard « Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain », Éditions À la Croisée, 2010 (1979), que les contributeurs contemporains à Rachel Thomas, « Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines », Archives contemporaines, 2010.

⁸ Nous pensons par exemple à toutes les sensations podo-tactiles et kinesthésiques dont nous ne prenons pas spontanément conscience.

sensibles qui ouvrent l'éventail des possibles que les sens dominants semblent fermer. L'oeil laisse la place aux pieds, aux mains, aux oreilles ou au nez, et de façon plus fondamentale au corps, tant ré-opérer un découpage s'avèrera limité. Mais il ne s'agit pas d'explorer l'inconscient, loin de là. Nous supposons que cette discrétion de certaines sensibilités est un affleurement de la conscience qui ne demande qu'à être saisi pour faire pleinement partie du vécu. Se joue là une tension arrière-plan / premier-plan sur laquelle nous agissons expérimentalement. Nous montrons comment il est possible *in situ* de faire émerger ces implicites à partir d'un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu des participants.

D'autre part, nous suivons la piste des sens pour progressivement nous en éloigner afin de ne pas les envisager *a priori*. Comment penser l'expérience sensible autrement que par les sens ? Quelle perspective adopter pour rendre intelligible autrement le sensible ? Un effort est effectué pour renverser le regard et partir des *objets d'expérience*⁹, c'est-à-dire de ce dont on a l'expérience. Nous ne mettons plus au centre du propos les sens, mais par exemple, le sol, les voitures, les routes, autrui, les végétaux, le vent, la pluie, les animaux (oiseaux, chiens), le bâti, le mobilier urbain ou même les formes de l'espace et les impressions de temps et de distance. Ce sont des *objets d'expérience* que l'on rencontre très souvent au quotidien et nous tâchons de montrer leur rôle et leur place dans le sens de l'expérience sensible. Poussé vers l'abstraction, nous atteignons une limite en réaffirmant la pertinence des *contextes de sens* pour offrir une compréhension de cette émergence du sens dans la marche.

Il s'avère nécessaire de penser l'expérience de façon dynamique et depuis la relation corps/environnement. Une première perspective s'ouvre alors autour du seuil et de la transition. Nous nous demandons comment s'opèrent les basculements que nous observons dans l'expérience sensible. Surtout, il s'agit de se demander comment les aborder.

Nous faisons alors une parenthèse en laissant momentanément de côté ces interrogations pour suivre la piste de l'intersubjectivité. Tout ce travail autour de ce que revêt l'expérience sensible est sous-tendu par l'hypothèse que ce que nous pensons y trouver est partagé entre les individus. En d'autres termes, nous supposons que les *structures de pertinence* mises en jeu dans l'expérience sont congruentes. Non que les citoyens font tous la même expérience, mais si l'occasion leur est

⁹ *Objet d'expérience, contexte de sens et structure de pertinence* font partie du vocabulaire phénoménologique que l'on retrouve chez Alfred Schütz. Nous précisons ces termes dans le premier chapitre et renvoyons le lecteur au livre de Daniel Céfai, « Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schütz. Naissance d'une anthropologie philosophique », Droz, Genève, 1998, et plus particulièrement aux chapitres I et III.

donnée, ils peuvent ressentir leur relation au monde de façon analogue et sentir les *objets d'expérience* de façon similaire.

Afin de rendre raisonnable le champ étudié, nous réduisons cette question de l'intersubjectivité à celle de l'âge à partir de l'idée d'expérience. Ce n'est pas l'âge en soi qui est appréhendé de front, mais le lien entre âge et expérience. Pour rendre ce lien suffisamment pertinent et éviter le problème de la constitution des classes d'âge, nous concentrons notre regard sur des catégories d'âge fort éloignées, sur un groupe de jeunes étudiants d'un vingtaine d'années et un groupe de jeunes retraités d'une soixantaine d'année. Nous supposons qu'entre ces deux groupes existe un différentiel d'expérience non négligeable qui pour autant ne permet pas de qualifier une éventuelle particularité de leur expérience sensible respective. En d'autres termes, nous pensons qu'il n'existe pas des manières de sentir spécifiques à ces groupes d'âge.

C'est en effet ce que nous mettons en évidence en étudiant plus précisément quatre *objets d'expérience* typiques de l'expérience sensible quotidienne des espaces publics. Entre les « voitures », les « végétaux », les « sols » et « autrui », nous abordons une large part de ce dont nous faisons expérience au quotidien. Nous étudions précisément comment les individus en parlent. Ainsi, en nous penchant sur les façons dont sont nommés, qualifiés et mis en scène et en action dans les discours ces *objets d'expérience*, nous constatons que les micro-variations observées entre groupes d'âge et à l'intérieur des groupes d'âge reflètent en définitive l'effet des conditions expérimentales de l'enquête de terrain. Si l'expérience est autre, c'est notamment parce que la relation avec l'enquêteur est autre. Nous glissons alors de l'expérience partagée (au sens restreint) au partage de l'expérience.

C'est pourquoi nous interrogeons notre méthode d'enquête et plus largement sa place dans la recherche. Loin de vouloir en neutraliser les effets, nous les intégrons à l'objet de recherche qui passe de l'étude de l'expérience sensible quotidienne des espaces publics urbains au partage de cette même expérience avec autrui.

Revenant aux basculements dans l'expérience sensible et prenant acte de la transformation de l'objet de recherche, nous proposons l'idée de surgissement comme façon particulière et circonstanciée qu'a l'ambiance de se donner à éprouver. Le surgissement est ce qui apparaît de façon abrupte aux sens sans se laisser prévoir et qui contraste fortement avec ce qui était perçu avant son apparition. C'est une situation où le sensible est fortement sollicité et même parfois mis à mal tant il peut interroger ou même remettre en question des pans de notre expérience sensible ordinaire. Le surgissement nous oblige à réfléchir et parfois à agir, il nous fait réagir que ce soit par

le geste, par le verbe ou par l'émotion. Il éclaire la tension qui existe entre le prévu et l'imprévu dans le sens où il réalise cette confrontation. Le surgissement, en provoquant une réaction, engage le corps et convoque l'expérience, révélant par là le rapport que nous entretenons à une certaine épreuve du monde, l'épreuve de l'altérité.

Le surgissement est alors une façon de poser le problème du rapport à l'imprévu dans nos villes en mettant l'accent sur le corps et son échelle. Comme le précisent Sonia Lavadinho et Yves Winkin, « marcher dans la ville, c'est à la fois se rassurer grâce à des indices de prévisibilité, des rythmes et des rites qui confortent la prévisibilité du parcours, mais tout autant être surpris et se faire plaisir grâce à des découvertes, des inattendus »¹⁰. Or, au regard des orientations contemporaines¹¹ qui concernent l'ensemble de notre société, comment se vit dans le quotidien cette imprévisibilité et cette non maîtrise ? Quelle y est la place du surgissement alors que fleurissent aménagements et mobiliers urbains qui témoignent de volontés de maîtrise et de contrôle ?

Mais empiriquement, nous devons admettre que nous n'observons que des traces du surgissement. Nous nous dirigeons alors vers des rapports au surgissement, c'est-à-dire vers des rapports au monde spécifiques à des façons de réagir au surgissement. Ils reflètent les dynamiques du trio de couples en tension intériorisation/extériorisation, ouverture/fermeture et familiarité/étrangeté. Nous choisissons de nous focaliser sur un seul de ces couples en suivant son évolution au cours de quelques parcours. En effet, supposant qu'au quotidien, l'individu est bien plus souvent dans ses pensées que pleinement dans le monde, il nous semble important de montrer comment dans la marche s'opèrent ces basculements dans et hors du monde. Sont ainsi mis à jour des opérateurs du basculement vers l'ouverture ou la fermeture au monde dans le contexte particulier du surgissement, contexte transformé par la situation expérimentale.

C'est enrichi de ces trois moments que nous revenons sur notre proposition initiale. Nous engageons alors une discussion autour de la pertinence et de l'intérêt de l'idée de surgissement en ce qui concerne l'aménagement et la conception architecturale et urbaine.

Cette rapide introduction a pour but de résumer dans ses grandes lignes vers où nous nous dirigeons et par où nous passerons. C'est donc une intelligibilisation *a posteriori* du travail effectué qui ne

¹⁰ Sonia Lavadinho et Yves Winkin, « Du marcheur urbain », in *Urbanisme Marcher*, Mars-Avril 2008, n°359.

¹¹ Actuellement, beaucoup est fait pour que le moins de choses possibles échappent à la vigilance, à la prévision, à la norme, à la règle ou encore à la loi. Pour s'en convaincre, il suffit de constater l'usage maintenant courant de mots ou d'expressions comme « projet », « programmes », « dispositifs de surveillance », « instances de réglementation », « appareils de répression », etc.

doit pas faire croire à la linéarité de la recherche. C'est pourquoi nous proposons en première lecture un chapitre qui tente de contextualiser l'aventure menée en rendant compréhensible notre cheminement de pensée. Si le coeur de notre enquête s'intéresse à l'expérience, alors nous ne pouvons pas faire l'impasse sur la thèse comme expérience. Ainsi, partant de notre passé, nous sommes amenés à voyager et à jongler entre les livres, les rencontres et le terrain. Au gré des remises en causes et des problèmes de tous ordres, nous voyons comment se précisent problématique et hypothèses et surtout comment s'éclaire la finalité de ce travail. C'est le fil de notre expérience que nous allons maintenant reprendre et suivre.

CHAPITRE 1. LA THÈSE COMME EXPÉRIENCE

« L'inanalysé de toute analyse savante (subjectiviste autant qu'objectiviste) est le rapport subjectif du savant au monde social et le rapport (social) objectif que suppose ce rapport subjectif »
Pierre Bourdieu¹²

Il existe des moments dans la thèse où l'on se demande comment nous en sommes arrivés là. Surtout, pourquoi nous posons nous telle question et pas telle autre ? Pourquoi la dimension sensible de l'expérience de l'urbain nous paraît si centrale ? D'ailleurs, centrale vis à vis de quoi ? Elle est centrale à la vie, tout simplement au quotidien. Le sensible est partout à chaque instant. Dès qu'il disparaît, c'est la vie elle-même qui disparaît. Un des postulats de cette thèse et sur lequel elle repose est qu'il ne peut exister d'expérience humaine non sensible. Pour le dire autrement, les corps ne s'arrêtent jamais de vivre dans l'expérience, mis à part peut être lors de l'épreuve de la mort, mais jamais personne n'a encore pu en témoigner¹³. Sans cette dimension de l'expérience, il n'y

¹² Pierre Bourdieu, « Le sens pratique », Éditions de Minuit, Paris, 1980, p49.

¹³ Nous évacuons volontairement tout ce qui peut exister sur les expérience de mort imminente. Il s'agit de cas où un individu fait l'expérience du passage de sa propre mort (lors d'un coma prolongé ou d'une mort clinique) à sa réanimation et en témoigne. Nous n'avons que vaguement connaissance de ce genre d'expérience, de plus elles semblent très controversées dans le champ scientifique.

aurait pas d'expérience, du moins pas au sens où nous entendons le mot expérience, ici pris comme « faire l'expérience de », « faire l'épreuve de » ou encore « éprouver ». Parler d'expérience sensible, c'est alors mettre l'accent sur cette dimension sensible, c'est lui donner le statut de centralité dans l'expérience.

Cette interrogation sur les raisons qui nous poussent à penser que la dimension sensible de l'expérience de l'urbain est centrale ne nous avance pas sur cet intérêt pour le sensible : pourquoi nous intéressons nous à l'expérience sensible ? Nous pourrions avancer des arguments issus d'enjeux contemporains ou nous situer dans le regain d'intérêt pour le sensible dans les sciences humaines et sociales. Ce serait travestir la réalité vécue. Tous ces arguments et toutes ces justifications ne viennent qu'*a posteriori*. Plus tard, ils viendront renforcer le propos, ils viendront aussi le diriger, éveiller certaines curiosités et faire des liens entre des questions diverses. Mais ils n'expliquent pas la ou les raison(s) de cette curiosité sur la dimension sensible de l'expérience. Ils n'expliquent pas le pourquoi de cette thèse. Ils viendront justifier cette thèse au regard des règles et des normes qui sous tendent sa réalisation et sa soutenance dans notre formation sociale (c'est-à-dire dans la société dans laquelle nous évoluons). Ils sont en quelque sorte des jalons dans l'expérience de cette thèse.

La thèse comme une expérience. Voilà l'idée que nous défendons et qui fera le parallèle avec l'expérience sensible des individus que nous avons étudiés durant ce travail. Nous allons faire ici le récit de notre expérience de la thèse, mais du point de vue des questionnements et des curiosités qui ont parcouru cette expérience. Il s'agira de montrer comment s'est élaboré au fil de ces années la problématique ou le questionnement central à ce travail de recherche.

Si nous procédons de la sorte, c'est que nous pensons que le cheminement de la pensée est plus important que l'arrivée de la pensée. Surtout, ce cheminement constitue un contexte significatif dans lequel cette recherche doit être comprise. Autonomiser l'objet de recherche par rapport à l'expérience de cet objet qu'en fait le chercheur est à notre avis une erreur scientifique. Nous lui sommes liés et c'est ce lien qui lui donne du sens. Ce premier chapitre a alors la vocation de donner au lecteur des repères pour saisir la portée de ce travail. Ce dernier ne devra pas être compris en dehors de l'expérience que nous avons faite et sur laquelle nous allons tenter ici de revenir. Un deuxième objectif, plus implicite, est de montrer que cette expérience de la thèse a beaucoup de points communs avec l'objet de notre étude (l'expérience sensible au quotidien). Que l'échelle de temps soit de plusieurs années ou de quelques secondes, ce sont les mêmes processus ou à minima des processus analogues qui sont en jeu.

Mais une telle attitude prend le risque de tomber dans un relativisme des plus total qui nous amène dans une impasse scientifique. Si toute connaissance vaut pour les cadres dans lesquels elle est établie, alors toute connaissance en science humaine en mettant en jeu des individus (jamais exactement semblables l'un à l'autre) est relative à ses conditions de production. Voilà qui est bien embêtant pour qui aurait une visée nomologique. Et disons le tout de suite, ce n'est pas notre intention. Laissons cet objectif à ceux qui étudient des objets dont les conditions d'existence peuvent se reproduire à l'infini. Ce qui compte ici, c'est de voir jusqu'à quel point les analyses et les résultats que nous présenterons tout au long de ce document peuvent se rapprocher à d'autres contextes (des contextes parents dirait Jean-Claude Passeron¹⁴) et ainsi dépasser ou non le seul cadre dans lequel ces analyses et résultats ont été produits. C'est pourquoi il est essentiel de faire ce détour par la thèse comme expérience. Cela nous permettra de discuter de la portée de ce travail de recherche.

Sans plus tarder revenons à notre questionnement initial. Pourquoi nous sommes nous intéressés à l'expérience sensible ?

Au commencement était...

C'est la question du commencement. Et premier problème : où faire commencer notre intérêt dans l'expérience sensible ? Dans nos souvenirs, il y a un premier point de repère qui s'établit en mai 2007. À cette période, nous avons fini notre mémoire de Master Recherche en Sociologie à l'université François Rabelais de Tours. Nous avons alors mené une enquête sociologique autour des perceptions et représentations des bruits et des sons dans deux quartiers de Tours par leurs habitants¹⁵. Nous souhaitions poursuivre notre réflexion, mais en essayant de revenir sur l'objet précis que nous avons étudié pour le dépasser. Notre pensée était largement dirigée vers le sonore et progressivement, c'est vers l'ensemble des sens que nous sommes allés. En fait, à cette période, nous avons ouvert une page de traitement de texte sur notre ordinateur et commencé à poser notre

¹⁴ Jean-Claude Passeron, « La raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation », Albin Michel, 2006. Voir notamment sa proposition 2.2.3 à la page 558 de l'édition de 2006. Il mentionne les « contextes parents » dans la scolie qui suit (jusqu'à la page 562).

¹⁵ Mémoire de Master Recherche « Des bruits et des sons. Étude comparative des perceptions auditives et des représentations des quartiers Plumereau-Victoire-Résistance et Sanitas par leurs habitants », sous la direction de René Warck. Le choix de ce sujet de recherche est en grande partie dû au hasard. Lors de notre emménagement à Tours en 2005 (nous poursuivions nos études de sociologie après les avoir débutées à Bordeaux), nous sommes tombés sur une carte postale dans le centre-ville de Tours destinée à « sensibiliser » les passants aux bruits. Il s'agissait d'une campagne de communication de la mairie de Tours sur le slogan « Le bruit, l'affaire de tous ». Nous avons alors enquêté sur le « traitement politique du bruit » à partir de cette campagne de communication la première année de master. Ce sont nos lectures qui nous ont finalement dirigé vers une perspective plus « sensible » sur ce thème.

pensée en mots. C'est très pratique puisque ça nous permet de voir précisément ce qui a concouru à cette thèse. Dans ce document, nous posons que notre intérêt allait à la compréhension de l'être humain dans ses multiples dimensions (dans ses actes, ses idées, ses représentations, etc) en le pensant en relation de réciprocité avec son environnement, mais qu'il était nécessaire de penser en amont sa condition biologique qui le déterminait dans ses possibles. Cela nous a amené à nous dire que l'expérience sensible est première et qu'elle cristallise l'ensemble de nos questionnements (le cadre biologique par l'entremise des modalités sensorielles et la relation de réciprocité entre l'individu et son environnement)¹⁶. Il y avait deux choses importantes, d'un côté un questionnement sociologique implicite (puisque'il s'agissait de comprendre l'être humain en société, dans le cadre d'une formation historique et sociale particulière dans une dynamique qui lui est propre) et de l'autre une visée compréhensive (c'est en fait la perspective sociologique de Max Weber que nous retrouvons ici¹⁷). Mais avant de vous dévoiler les premières réponses que nous avons envisagées à cette question, remontons encore un peu le temps. Pourquoi se demander ce qu'il faut étudier pour comprendre l'être humain en société ?

Le questionnement sociologique est évidemment lié à notre parcours universitaire, notre formation en sociologie. Mais le « comprendre » dépasse largement les implications sociologiques. Et à tout bien réfléchir, même le questionnement sociologique est antérieur à ce parcours, il a juste été consolidé par ce dernier. Il faut revenir alors à ce qui fait que nous avons commencé des études de sociologie. En 2002, nous poursuivions des études de mathématiques à l'université de Bordeaux. C'était un choix d'orientation qui allait dans la continuité de notre cursus au lycée (filiale scientifique), mais qui n'était pas motivé par un objectif ou un projet en particulier. Cela explique sûrement en partie l'absentéisme qui a caractérisé cette période. Notre vie n'était pas centrée sur les études, mais surtout autour de la vie nocturne étudiante bordelaise (facilitée par le fait que nous louions un petit studio sur Bordeaux). Cette période a été marquante dans l'expérience vécue que nous avons pu faire de la diversité des « cultures individuelles » rencontrées. Nous voulons dire qu'à cette période nous étions fasciné (mais non sans une certaine naïveté) de rencontrer chaque soir des gens nouveaux venant d'horizon différents et qui *in fine* ouvraient notre espace des possibles en nous montrant comment eux ils avaient expérimenté ces possibles. En quelque sorte,

¹⁶ Voici comment commence ce très court texte qui préfigurait des interrogations que contient cette thèse : « Ce que nous voulons, c'est comprendre l'homme, ses actes, ses buts, ses motivations, ses productions, ses représentations, ses perceptions et compréhensions du monde qui l'entoure qu'il concourt à dessiner et qui le dessine. L'homme, nous le comprenons comme à la fois produit du monde qui l'entoure à tout instant et producteur permanent de ce monde. Mais au-delà de cette pensée, l'homme est tributaire de ce qu'il est, à savoir une machine biologique. Ainsi, il est dépendant de ses sens. C'est à travers eux qu'il va, en premier lieu, expérimenter le monde qui l'entoure ».

¹⁷ Max Weber, « Économie et société, tome 1 : les catégories de la sociologie », Pocket, 2003 (posthume, 1921).

nous faisons un premier constat, celui de la « richesse » du monde et de l'expérience. Mais nous avons aussi rudement pris conscience de la cruauté dans le monde, de la haine, du racisme, de l'incompréhension de l'autre et de la domination de certains individus sur d'autres, de certains pays sur d'autres. Nous en avons bien entendu déjà connaissance à travers les livres et la télévision, mais là, nous l'avons vue, nous l'avons expérimenté (dans le sens d'éprouver). Nous ne comprenions pas pourquoi ce qui pour nous était une formidable « richesse » offrant des possibilités quasi infinies sur le monde et la vie pouvait être source de conflit, de haine et d'injustice. Il y avait une certaine incompréhension face à ce paradoxe avec d'un côté un monde très ouvert et qui offre des possibilités multiples d'expérience et de l'autre un monde fermé sur lui même qui rejette cette « richesse ». Il est alors arrivé très fréquemment, pour ne pas dire presque quotidiennement que nous « refassions le monde » avec des amis pendant près de deux ans. Au fil du temps, nous nous sommes rendu compte de la naïveté de certaines de nos réflexions en groupe, puisque nous reproduisions, sans réellement en prendre conscience, les dichotomies, les raisonnements binaires sur le monde et la société. Or l'expérience dans le monde nous dit au contraire que c'est bien plus complexe. Et si nous ne prenons pas toute la mesure de cette complexité, comment peut-on espérer changer significativement quelque chose dans ce monde ? C'est le raisonnement que nous tenons à l'époque et qui nous fait commencer des études de sociologie avec un objectif cette fois ci : comprendre la société dans laquelle nous vivons en devenant sociologue.

Donc cette question, que nous nous sommes posés en 2007 sur ce qu'il fallait que nous étudions pour comprendre l'être humain, trouve son origine dans des questionnements à la croisée entre un mode de pensée (avant d'agir sur quelque chose, il faut le comprendre, notamment quand ce quelque chose nous dépasse) et des expériences de vie (source des questionnements). Si nous avons essayé de montrer quels types d'expériences étaient à l'origine de cette « sensibilité » à comprendre la société dans laquelle nous évoluons, nous devrions continuer l'exercice et voir ce qui a permis ce genre d'expérience. Nous ne le ferons pas pour deux raisons. La première est qu'il nous semble suffisant d'en rester là dans le cadre de cette thèse (afin de comprendre les motivations profondes à ce travail) et que faire une biographie détaillée est un autre genre d'exercice. Deuxièmement, à tenter de revenir sans cesse à ce qui explique les trajectoires et les expériences, nous allons fatalement arriver à un moment dans la réflexion où nous n'aurons plus de matériaux pour baser notre réflexion. Non seulement, ce matériau (le souvenir ici) subit une transformation à travers celui

qui le regarde¹⁸, mais en plus nous ne pouvons pas accéder à ses fondements. Tout au plus pouvons nous les imaginer¹⁹. Cette remarque est importante, puisqu'elle fait le parallèle avec les réflexions que nous mènerons autour de l'expérience sensible notamment quand nous nous poserons la question des expériences fondatrices de l'être humain. Un autre point à retenir est cet intérêt pour le « agir sur la société » que nous avons oublié pendant plusieurs années (tout du moins mis de côté) et qui re-surgira en fin de thèse, nous le sentirons dans l'évolution de la problématique. Voici donc les deux clefs de lecture importantes pour appréhender ce travail : un soucis de réflexivité (sur soi et le monde) et une perspective d'action (comprendre pour mieux agir en quelque sorte).

Si cette question du commencement est problématique, il n'en reste pas moins qu'en nous demandant ce que nous devons étudier pour comprendre l'être humain en société, il est apparu évident que la dimension sensible de son existence était un passage obligé. C'est en se demandant ce qui est au fondement de l'existence humaine (la question du commencement) que la dimension sensible de l'expérience est devenue incontournable. Car, nous pensons alors que l'expérience première était d'ordre sensible, qu'en premier lieu venait la perception et que c'est à partir de ces expériences premières que se constituaient toutes les autres. Une nouvelle question est alors apparue, plus précise, mais en même temps augurant un vaste chantier : qu'est-ce que la perception ? À ce moment, là, le terme d'expérience disparaît de notre réflexion. Nous pensons alors en terme d'articulation entre perception et représentation. Ces termes sont problématiques et nous verrons que nous leur préférerons ceux d'expérience et d'expérience sensible. Mais avant d'en arriver là, un premier champ de questionnement va émerger autour de la perception. Surtout se poseront des questions autour des sens et de leurs relations (l'intersensorialité) aussi bien au niveau biologique que social, culturel et historique.

... la perception

Très vite, cette interrogation sur ce qu'est la perception va se diriger vers une critique de l'apparente domination de la vue dans notre société, ce qui aura pour conséquence de mettre l'accent sur les

¹⁸ Nous comprenons le souvenir comme une partie de notre expérience passée qui baigne dans une dynamique qui prend toujours le risque de le transformer. Un souvenir n'est donc pas un moment figé de notre passé. C'est un moment de notre passé qui se modifie dans le temps à travers les conditions depuis lesquelles il est rappelé (que ce soit par un effort de la volonté pour se remémorer ou spontanément).

¹⁹ En l'état actuel de nos connaissances, les premiers souvenirs que nous pouvons avoir remontent à l'âge de 3 ou 4 ans. Les souvenirs « antérieurs » sont considérés comme des constructions faites à partir de récits (par exemple ceux des parents). Cela n'empêche pas que l'individu puisse avoir le sentiment que ses souvenirs sont réels et lui viennent exclusivement de son expérience.

différentes modalités sensorielles et les relations qu'elles entretiennent entre elles. La perception est alors envisagée depuis les sens.

Nous n'allons pas faire un panorama des différentes théories de la perception. Premièrement, ce n'est pas le propos ici, car il n'est pas nécessaire d'en faire le tour, si tant est que ça soit faisable, pour comprendre l'émergence des questionnements centraux de cette thèse. Deuxièmement, il n'est même pas certain que nous ayons les capacités pour faire un panorama complet et le lecteur pourra s'en remettre à des travaux qui l'ont très bien fait dans les différents champs disciplinaires. Seulement, par soucis de compréhension, nous allons à minima évoquer les lectures qui ont contribué à notre compréhension de la perception ainsi que celles qui nous ont permis de la dépasser car finalement le mot est trop polysémique et trop connoté depuis certains champs disciplinaires.

C'est donc par un tour des disciplines que nous avons abordé la perception. Notre premier réflexe a été de regarder du côté de la biologie et des sciences cognitives. Cela peut paraître curieux pour quelqu'un qui vient des sciences humaines, mais il nous semblait logique que puisque la perception est centrale et fondamentale dans la vie humaine, alors avoir connaissance de son versant plus biologique est nécessaire à la compréhension de son versant plus social. Tout le monde sait (par expérience) dans nos société qu'il y a une réalité physique inaccessible à certains de nos sens. Par exemple, nous ne pouvons pas faire l'expérience sensible des ondes infrarouge ni des ultrasons, car notre physiologie de nous le permet pas. Il apparaît alors essentiel de se faire une idée du fonctionnement biologique et cognitif de notre système sensoriel.

Du côté des neurosciences...

Percevoir, c'est saisir les signaux physiques qu'émet notre environnement et les transformer en signaux électrochimiques pour que le cerveau les « interprète ». Chaque organe sensoriel a son fonctionnement physiologique propre, bien que les chercheurs puissent comparer les modalités sensorielles au regard des types de signaux qu'elles réceptionnent (vibrations, ondes, molécules, pressions...), des caractéristiques physiques de ces signaux comme l'intensité ou des propriétés des organes comme les seuils de saturation (par exemple si une lumière blanche très intense nous éblouie, c'est parce qu'elle a pour effet de saturer les récepteurs et donc la transmission du message nerveux dans le nerf visuel). De manière générale, les neurosciences ont eu tendance à attribuer des fonctions cognitives spécifiques à différentes zones du cerveau. Par exemple, la plupart des

ouvrages destinés aux étudiants en neurosciences²⁰ nous apprennent que l'aire de la vision est située dans le lobe occipital. Bien entendu la description fine du chemin qui va des yeux jusqu'au cortex visuel en passant par le nerf optique est plus complexe et met en évidence un passage à travers plusieurs « aires » du cerveau. Néanmoins, la réflexion générale en neurosciences est que les fonctions cognitives (dont la perception fait partie) sont spatialisées dans le cerveau.

Cette approche de la perception a le mérite de nous faire connaître les possibles des sens et leur fonctionnement biologique. Par contre, dès que les chercheurs veulent faire un parallèle avec le vécu sensible et qu'ils s'intéressent au sens (ce qui a du sens), ils échouent à comprendre le lien entre des réseaux de neurones et le sens du vécu, le sens de nos perceptions²¹. Jusqu'à maintenant, aucun scientifique n'a pu montrer comment dans le cerveau se construit le sens de l'expérience, ni même n'a pu y localiser un souvenir précis. Même, la théorie des neurones miroirs²² actuellement en vogue ne permet plus de distinguer cérébralement entre le « faire » et l'« imaginer », ce qui, du point de vue du vécu pose sérieusement question. Peut-être que l'approche spatiale (à travers des aires) a ses limites et nous permet seulement de dégrossir le chantier. Surtout, gardons à l'esprit que les chercheurs eux-mêmes n'hésitent pas à préciser que cette science n'en n'est qu'à ses balbutiements²³.

Mais des recherches récentes augurent des avancées dans ce domaine qui pourraient bien renverser notre représentation du fonctionnement cérébral. Non seulement il a été montré que des stimuli visuels pouvaient activer des zones du cerveau qu'on attribuait classiquement à d'autres modalités sensorielles, renforçant alors l'hypothèse de l'intersensorialité, mais en plus, les chercheurs se rendent compte que la plasticité cérébrale qu'ils attribuaient généralement aux enfants - du fait qu'ils soient en cours de formation cérébrale, le cerveau arrivant à maturité vers 25 ans²⁴ - se

²⁰ Voir, par ailleurs l'ouvrage très complet pour étudiant de premier cycle : Olivier Houdé, Bernard Mazoyer et Nathalie Tzourio-Mazoyer, « Cerveau et psychologie », PUF, 2002.

²¹ Voir à ce propos le débat qui eu lieu entre Pierre Changeux et Paul Ricoeur que le lecteur trouvera retranscrit dans Pierre Changeux, Paul Ricoeur, « Ce qui nous fait penser. La nature et la règle », Odile Jacob, Paris, 1998. Les positions respectives du philosophe et du chercheur résument assez bien le gouffre qui sépare les perspectives adoptées de part et d'autre du débat. Nous assistons là à une incompréhension profonde de la perspective de l'autre. Nous avons aussi rencontré ce genre d'incompréhension dans l'ouvrage de Jean Bricmont et Alain Sokal sur les « Impostures intellectuelles », et plus particulièrement lors du chapitre sur Henri Bergson et de sa discussion sur l'idée de temps chez Einstein.

²² Les neurones miroirs sont des neurones qui s'actionnent indifféremment qu'on soit en train de faire une action, en train de l'observer ou de l'imaginer.

²³ Selon les mots d'Alain Cohen lors d'une émission sur France Info datée du 29 février 2012, « Que savons-nous de notre cerveau ? ».

²⁴ Piaget pensait que le cerveau arrivait à maturité vers 12 ans. Des études qui ont une dizaine d'années montrent qu'elle arriverait plutôt vers 25 ans, la dernière zone arrivant à maturité étant le cortex pré-frontal. Ce dernier est indispensable aux fonctions de planification, à l'organisation des pensées, au contrôle des pulsions et à l'anticipations des conséquences de ses actes. J.N.Giedd et coll., « Brain Development During Childhood and Adolescence : a Longitudinal MRI Study », in Nature Neuroscience, 1999.

retrouve répandue à travers les âges. Par exemple, des personnes devenues aveugles voient leur cortex visuel se redéployer pour « servir » d'autres fonctions cognitives ou d'autres modalités sensorielles²⁵. Plus récemment, certains chercheurs ont montré que la plasticité cérébrale oeuvre au quotidien dans la vie de tous les jours²⁶.

Allant plus loin, et faisant le parallèle avec certaines intuitions de la phénoménologie, des chercheurs contemporains avancent l'idée qu'il faille passer d'une physiologie de la réaction à une physiologie de l'action. C'est par exemple Alain Berthoz qui fait l'hypothèse que la perception est action tout autant que l'action est perception, que le cerveau est « un répertoire de schèmes sensori-moteurs qui sont autant d'actes possibles et organisant la perception avant même que les stimuli sensoriels ne soient traités »²⁷. Le cerveau serait ainsi un simulateur d'actions qui utilise la mémoire pour prédire le futur, les sens sanctionnant des hypothèses durant le cours d'action.

Nous ne nous aventurerons pas plus loin dans ce champ. N'étant pas du domaine, nous risquerions de nous y perdre et nous préférons que le lecteur y fasse sa propre route si cela l'intéresse²⁸. Par contre, ce très rapide détour par les neurosciences nous permet d'insister sur deux choses. Premièrement, il faut mettre en critique le découpage classique que l'on fait couramment à propos des sens (c'est la limite à la spatialisation des fonctions cognitives dans le cerveau). Il faut s'interroger sur la pertinence des cinq sens qui est une tradition qui nous vient tout droit d'Aristote. Alain Berthoz proposait par exemple de rajouter le sens du mouvement qui comprend à la fois les sensations proprioceptives et le système vestibulaire. Nous pensons que même si cela a le mérite de pointer du doigt l'importance du mouvement, c'est encore une façon d'aborder la perception qui, il nous semble, ne peut pas rendre compte de l'expérience sensible au plus près de la façon dont elle est vécue. Nous ne faisons jamais l'expérience du découpage des sens. C'est un non sens du point de vue du vécu. Plus simplement, nous dirions que tout fonctionne ensemble. Et notre intérêt dans cette thèse ira à essayer de comprendre comment ce « tout fonctionne ensemble ».

²⁵ André Delorme, Michelangelo Flückiger, « Perception et réalité : une introduction à la psychologie des perceptions », De Boeck-Wesmael, 2003.

²⁶ On peut lire à ce propos le livre facile d'accès de la neurobiologiste Catherine Vidal, « Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie ? », Le Pommier, 2009.

²⁷ Alain Berthoz, « Le sens du mouvement », Odile Jacob, Paris, 1997, p.26.

²⁸ Pour qui voudrait explorer la thématique de la perception d'un point de vue physiologique, en plus des ouvrages d'André Delorme et d'Olivier Houdé dont les références sont dans les notes de bas de page précédentes, nous conseillons la lecture de l'ouvrage très complet de George Mather, « Foundations of sensation and perception », Psychology Press, 2009. Si la majeure partie de l'ouvrage traite des perceptions depuis les sens ou depuis certaines propriétés générales des objets, les deux derniers chapitres ont le mérite de présenter d'une part, l'état des connaissances actuelles sur l'intersensorialité et d'autre part l'importance des différences interindividuelles à travers le sexe, l'âge, la culture et la compétence (ou l'expertise).

Deuxièmement, nous retiendrons de notre très bref voyage dans les neurosciences la formidable capacité d'adaptation et d'anticipation du cerveau. Cela augure une curiosité pour la mémoire et les expériences passées (champs qui ont été rapidement explorés et dont des bribes de lecture resurgiront durant la thèse), ainsi qu'un début de questionnement sur la confrontation à l'inhabituel (comment nous nous y adaptons). Mais ces curiosités resteront à la marge quelque temps, laissant la place à d'autres lectures provenant d'autres champs disciplinaires.

Un passage rapide du côté des sciences cognitives et de leurs multiples approches de la perception nous mènera dans deux autres directions : vers l'anthropologie et vers la phénoménologie. La première direction sera empruntée suite à une critique de la façon qu'ont d'opérer, en règle générale, les sciences cognitives. La deuxième viendra de la rencontre avec le concept d'énaction de Francisco Varela.

... et de leurs cousins en sciences cognitives

Comme dans le champ des neurosciences, nous ne prétendons pas faire le tour des recherches en sciences cognitives sur la perception (et même plusieurs thèses sur le sujet n'en viendraient pas à bout). Nous allons nous contenter de montrer l'empreinte que laissera notre exploration partielle et partielle de ce champ disciplinaire sur la façon que nous aurons d'aborder la perception (puis l'expérience sensible).

Les sciences cognitives s'attachent à étudier l'esprit, principalement à travers un modèle computationnel. Il y a plusieurs courants en psychologie cognitive dont les plus importants sont le cognitivisme et le connexionnisme. Pour le premier, la cognition est la manipulation de symboles à la manière des ordinateurs. Une analogie forte est faite entre le cerveau et le fonctionnement d'un ordinateur. Pour le deuxième, le fonctionnement cognitif opère à partir de la connexion spécifique entre un grand nombre de composants simples (par exemple un neurone). L'image la plus courante chez les connexionnistes est celle du réseau de neurones. Actuellement, c'est le deuxième courant qui domine l'autre, notamment grâce aux progrès de l'imagerie cérébrale.

Ces approches de l'esprit nous permettent certes de comprendre un peu mieux certains aspects de l'esprit humain en se prêtant à la modélisation, et pour ce qui nous intéresse, de la perception, mais elles se situent à un niveau qui est incapable de rendre compte du vécu. La représentation de l'esprit humain se limite à la prise d'information sur le monde pour « agir au mieux ». Une grande partie du champ des sciences cognitives adopte alors une perspective fonctionnaliste. Les chercheurs mesurent des vitesses de réactions et plus largement des réactions (toujours dans une pensée du

stimuli/réponse), ils modélisent l'esprit grâce aux mathématiques et risquent par la même occasion de confondre l'outil de représentation du réel avec la réalité - dont on oublie trop souvent qu'on ne l'appréhende qu'avec des outils, son essence nous étant à jamais inaccessible ; nous pouvons même douter de l'existence d'une essence des choses du monde, cela n'est pas démontrée par la science, c'est seulement un de ses postulats. Trop souvent, les études en sciences cognitives glissent vers une généralisation que nous trouvons simplificatrice. Lors d'une conférence²⁹ ou lors d'enseignements de psychologie cognitive auxquels nous avons assisté³⁰, nous avons remarqué que les discours sur les résultats des recherches présentées et sur ce qui constitue des connaissances avérées (puisque'elles sont transmises aux étudiants en science cognitives) ont très souvent tendance à être généralisants, évacuant alors les « sujets » à l'origine de ces connaissances. Les chercheurs présentent la plupart du temps des expériences. Ils insistent beaucoup sur les protocoles expérimentaux, mais en oubliant souvent de s'attarder sur les personnes qui participent à ces expériences. Si nous nous penchons sur les sujets des expériences à partir desquels se construisent une grande partie des connaissances en sciences cognitives, nous nous apercevons que ces sujets sont principalement des « occidentaux » représentatifs - ces champs scientifiques préjugent des critères déterminants caractérisant les individus, comme le sexe, l'âge, la situation sociale, le handicap, etc. La raison principale tient évidemment à un problème de faisabilité de la recherche - les laboratoires de sciences cognitives étant apparus historiquement dans le monde occidental, bien que cette carte du monde de la recherche se redessine depuis quelques dizaines d'années. Le problème est, à notre avis, que cela réduit considérablement la « portée » des résultats de ces recherches, si et seulement si on considère l'individu comme dénominateur commun. Et c'est évidemment ce que ne font pas les sciences cognitives, et c'est aussi pourquoi ce que nous pointons du doigt n'est pas réellement un problème dans ces recherches. Daniel Dennet nous dit que « chaque théorie cognitiviste actuellement défendue ou envisagée est une théorie qui s'arrête à un niveau d'analyse inférieur à celui où les personnes sont de véritables entités »³¹. Mais, il faut

²⁹ Au Xème colloque international sur le vieillissement cognitif qui a eu lieu à Paris les 4 et 5 septembre 2008. Nous avons assisté à l'intégralité des interventions orales ainsi que discuté avec de nombreux chercheurs qui présentaient des poster durant les « pauses ».

³⁰ Nous avons suivi un cours de « chronobiologie » de licence 3 à l'université François Rabelais de Tours et un cours de « cognition sociale et émotion » de master 1 à l'université Pierre Mendès France de Grenoble. C'est par l'intermédiaire de connaissances qui suivaient ces enseignements que nous y avons assisté, les cours en amphithéâtre à l'université se prêtant facilement à ce genre « d'infiltration ».

³¹ Cité par Varela dans Fransico Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosh, « L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine », Seuil, 1993.

mesurer ce propos et saluer le travail de chercheurs qui montrent par exemple que le développement cognitif est aussi lié au contexte particulier dans lequel il se déroule³².

Rajoutons enfin que les sciences cognitives ont le « défaut » de décontextualiser leur objet de recherche. Elles étudient l'esprit humain, mais en laboratoire, dans un milieu aux conditions maîtrisées. Or, le vécu se situe toujours hors des cadres maîtrisés de la recherche en laboratoire. Finalement, une grande partie des sciences cognitives ne permet pas de penser l'individu dans son environnement (ce n'est pas leur objet en définitive), ce qui est précisément ce que nous voulons étudier. Mais nous ne rejetons pas pour autant en bloc les sciences cognitives. Nos critiques sont là pour montrer ce qui dans ces recherches ne nous satisfait pas par rapport à notre intérêt premier, celui de comprendre le vécu, l'expérience sensible. Alors nous pouvons légitimement nous demander : à quoi bon en avoir parlé ? Tout simplement parce que ce champ scientifique a eu une influence sur notre trajectoire de pensée. Non seulement, la critique sur cette incapacité des sciences cognitives à atteindre l'être humain dans toute sa spécificité et son originalité nous a orienté vers l'anthropologie presque comme une réaction d'opposition. Mais en plus, les quelques recherches que nous avons pu lire ont éveillé une curiosité et une certaine fascination pour la démarche expérimentale. Le mot expérience devient un peu plus important dans notre esprit sans qu'il ne soit encore central dans notre pensée.

Avant de voir ce que nous a appris l'anthropologie, restons quelques instants du côté des sciences cognitives pour rapidement aborder le concept d'énaction de Francisco Varela. Ce concept résonnera fortement avec nos lectures en neurosciences, mais surtout il relativisera notre critique du champ des sciences cognitives et nous dirigera vers le champ de la phénoménologie.

L'énaction est le contre pied des critiques que nous avons formulées sur la négation de l'individu et l'absence de l'environnement. Ce concept nous dit que la cognition est l'avènement conjoint d'un monde et d'un esprit à partir de l'histoire des diverses actions qu'accomplit un être dans le monde. Dans cette approche, les processus sensoriels et moteurs, la perception et l'action sont fondamentalement inséparables dans la cognition vécue (ce qui n'est pas sans rappeler l'hypothèse d'Alain Berthoz sur la perception comme action et inversement). Cette dernière dépend donc « des types d'expérience qui découlent du fait d'avoir un corps doté de certaines capacités sensori-motrices, et ces capacités sensori-motrices individuelles s'inscrivent elles même dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large »³³. Nous voilà réconciliés avec les sciences

³² Bertrand Troadec, « La relation entre culture et développement cognitif : une introduction », in *Enfance*, 2006-2, vol. 58, pages 108 à 117. Se référer aussi à tout le courant de l'anthropologie cognitive.

³³ Francisco Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosch, « L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine », Seuil, 1993, p.234.

cognitives. Mais surtout, cette approche a le mérite de tenter de dépasser le dualisme objet/sujet ou corps/esprit. Nous retiendrons alors cette idée de co-naissance d'un individu et d'un environnement que Francisco Varela a puisé dans les travaux de Maurice Merleau-Ponty et dans la philosophie orientale. Même s'il parle de contexte culturel, ce ne sont pas dans ses travaux que nous trouverons des études à ce sujet. L'énaction est une théorie séduisante (car elle dépasse le naturalisme et l'objectivisme des sciences cognitives), mais elle est très peu opérationnelle³⁴. Nous la garderons alors à l'esprit comme une façon originale et complexe de penser le vécu.

Des 4 coins du monde !

Chaque individu s'inscrit dans une trame historique, sociale et culturelle spécifique. Ainsi sa relation à l'environnement est fonction des époques, de sa position dans la formation sociale (la société) et de la société dans laquelle il évolue. Si on revient sur la thématique de la perception (et en oubliant pour un temps la perspective énactive), les sens n'auront pas la même importance tant à la fois d'un point de vue symbolique que d'un point de vue pratique.

Norbert Elias a montré³⁵ que les sociétés occidentales pouvaient se caractériser (à l'échelle historique) par une sensibilisation croissante qui accompagne ce que certains ont appelé « le déclin de l'olfactif »³⁶. Le processus de « civilisation des moeurs » aurait abouti à une sensibilité plus importante relative aux sens de proximité comme le toucher et l'odorat. D'ailleurs, Alain Corbin a bien décrit cette évolution du seuil de tolérance aux odeurs³⁷ à la croisée de considérations sociales (bien marquées dans la société qu'il étudie) et médicales qui se rencontrent sous l'idéologie et le mouvement hygiéniste. Et nous pouvons observer la marque de ce mouvement à l'heure actuelle dans notre société à travers l'injonction à sentir le propre³⁸.

Refaire une histoire des sens n'est pas nécessaire, par contre prendre connaissance de ce qui a été fait s'avère instructif et permet de déconstruire certains automatismes de pensée que pourrait avoir le chercheur sur son objet. Le recul historique nous permet de re-situer l'objet d'étude (l'expérience

³⁴ Voir à ce propos, Olivier Penelaud, « Le paradigme de l'énaction aujourd'hui. Apport et limites d'une théorie cognitive « révolutionnaire » », PLASTIR, 2010-1.

³⁵ Norbert Élias, « La civilisation des moeurs », Pocket, Agora, 2003.

³⁶ Lire à ce propos le point de vue nuancé d'Annick le Guérec, « Le déclin de l'olfactif, mythe ou réalité ? », *Anthropologie et Sociétés*, Volume 14, numéro 2, 1990, p. 25-45.

³⁷ Alain Corbin, « Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles », Flammarion, 1986.

³⁸ D'après l'article de Laurent Matthey et Olivier Walther, « Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une *new middle class* », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 1 | 2005, Online since 24 October 2005, connection on 26 March 2012. URL : <http://articulo.revues.org/931>. Les auteurs font d'ailleurs remarquer combien cette injonction à sentir le propre est curieuse dans le sens où le propre n'a en soi pas d'odeur.

sensible) dans une dynamique plus large (celui d'une sensibilisation). Il ouvre aussi à d'autres questions, notamment celle de la place des sens dans notre société et celle de la plus ou moins grande pertinence à parler de cinq sens. Nous laissons ces débuts de questionnements en suspens pour le moment. Regardons ce que nous dit l'anthropologie des sens.

Selon David Howes, « l'anthropologie des sens cherche avant tout à déterminer comment la structuration de l'expérience sensorielle varie d'une culture à l'autre selon la signification et l'importance relative attachée à chacun des sens »³⁹. Marshall Mc Luhan avait alors insisté sur le fait qu'on pouvait dégager pour chaque culture une hiérarchie des sens qui serait un certain ratio entre les sens⁴⁰. De plus, il pensait que la vue avait un statut supérieur dans notre société par rapport aux autres sens, au point de parler d'une domination du visuel grâce à la complicité de la technique. Plusieurs auteurs contemporains critiqueront⁴¹ ses propos. Plus prudent, David Howes parlera de « ways of sensing » ou de « technics of senses »⁴² pour exprimer ce qui est particulier à une culture donnée et à un individu donné dans cette culture.

Si les spécificités culturelles au regard de la teneur symbolique des sens et de leurs usages n'est plus à démontrer (et nous pourrions par exemple lire Edmund Carpenter⁴³ à propos des peuples du grand nord), nous nous interrogeons fortement sur cette disjonction nécessaire à faire entre le symbolique et le pratique en ce qui concerne la relation entre les différents sens. Laissons alors pour l'instant de côté le problème du découpage des sens. Admettons les cinq sens. Si nous revenons sur l'affirmation de Marshall Mc Luhan, nous ne pouvons qu'avoir une position ambiguë. D'un côté, il est évident que la vue ne domine pas en toutes circonstances les autres sens dans notre société. Il suffit alors de penser à des pratiques qui mettent en jeu bien plus d'autres sens comme la pratique d'un instrument de musique. D'un autre côté, nous ne pouvons pas nier que tout ce qui a trait au visuel dans notre société prend une extrême importance et il ne serait pas déraisonnable de parler d'un culte de l'image, que l'on pense à la mode, à la tyrannie des apparences ou aux médias de

³⁹ David Howes, « The varieties of Sensory Experience : A sourcebook in the Anthropology of the senses », Toronto, University of Toronto Press, 1991, p.3. « The anthropology of the senses is primarily concerned with how the patterning of sense experience varies from one culture to the next in accordance with the meaning and emphasis attached to each of the modalities of perception ».

⁴⁰ Marshall McLuhan, « La Galaxie Gutenberg. La Genèse de l'homme typographique », Gallimard, 1977.

⁴¹ Le lecteur pourra se référer à cet article : John Leavitt et Lynn M. Hart, « Critique de la « raison » sensorielle. L'élaboration esthétique des sens dans une société himalayenne », *Anthropologie et société*, Volume 14, numéro 2, 1990, p. 77-98.

⁴² David Howes, « Culture tunes our neurons », in David Howes (Ed.), « Empire of the senses: the sensual culture reader », Berg, 2005.

⁴³ Edmund Carpenter, « Eskimo realities », New York, Holt/Rinehart and Winston, 1973.

masse et aux modes de communication émergents⁴⁴. Il semble donc qu'il faille penser cette ambiguïté à travers la relation entre la pratique donnée d'un individu donné et l'univers symbolique d'une société. Par exemple, Charles Monferran a bien montré⁴⁵ comment dans la pratique de la poésie, le passage des rimes auditives aux rimes visuelles a été influencé par le développement conjoint de l'alphabétisation et de l'imprimerie qui a aussi favorisé la lecture individuelle et silencieuse au détriment de la lecture orale et collective. Une certaine lecture de l'histoire aurait pu conclure à une domination progressive du visuel sur l'auditif. Or, ce sont en définitive les avancées sociales et technologiques qui, en venant bouleverser les pratiques, nous donnent l'impression que la vue vient dominer les autres sens dans notre société. Il faut donc bien distinguer la dimension des pratiques où nous devons avant tout observer et nous garder de conclusions hâtives sur l'usage et la place des sens, et la dimension du symbolique à travers le langage et le discours qu'on peut produire sur nos pratiques. En effet, ce n'est pas parce que la pratique vient remettre en question un discours sur la hiérarchie des sens que cette dernière n'a pas un impact au niveau symbolique et donc sur le discours que pourront avoir des individus sur leur propre pratique.

Par exemple, lors de notre enquête sur les perceptions et représentations des bruits et des sons, pendant les entretiens que nous avons menés, nous avons posé à chaque enquêté le dilemme suivant : « Si vous aviez à perdre un sens entre la vue et l'ouïe, lequel choisiriez vous ? » La totalité des personnes interrogées ont répondu sans hésitation qu'ils préféreraient perdre l'ouïe que la vue. Il y avait beaucoup de spontanéité dans cette réponse. Puis, sont venues des justifications à ce choix - dont la plupart étaient des justifications d'ordre esthétique. Mais continuant à discuter sur ce choix et ce que ça pouvait impliquer au quotidien et dans son rapport aux autres, beaucoup des enquêtés ont révisé leurs choix et jugements. Finalement, perdre l'ouïe devenait synonyme d'une perte d'un lien fondamental avec autrui : la voix. Et pour ceux qui sont revenus sur leur choix initial, il semblait alors bien plus ennuyant de perdre l'ouïe que de perdre la vue puisque cela revenait à mettre en balance d'un côté les rapports à autrui et de l'autre un rapport contemplatif au monde. L'enjeu était celui du lien entre individus.

Il faut alors être prudent dès que l'on parle de hiérarchie des sens ou de plus grande importance de tel ou tel sens dans telle ou telle société. Il faut bien voir comment ces deux niveaux (symboliques et pratiques) s'articulent. Prenons par exemple une pratique ordinaire comme la marche. Si nous voulons interroger cette pratique du point de vue du vécu, nous nous retrouvons face à un problème.

⁴⁴ On ne se parle plus seulement par téléphone, on se voit en direct, on s'envoie des messages écrits, on s'envoie des images, on se géolocalise sur une carte, etc.

⁴⁵ Charles Monferran, « Rimes pour l'oeil, rimes pour l'oreille », in « Par la vue et l'ouïe : Littérature du Moyen Age et de la Renaissance » Textes réunis par Michèle Gally et Michel Jourde, ENS-LSH Editions, 2002.

Nous pouvons supposer que cette pratique mobilise plusieurs sens, même l'ensemble de notre système sensoriel. Pour autant, nous pouvons supposer aussi que le discours que pourraient avoir des individus sur leur pratique de la marche soit contraint par les rapports de force qui existent au niveau symbolique entre leurs sens (ne serait ce qu'à travers leurs systèmes sémantiques propres). Le problème est alors d'arriver à dépasser les barrières du symbolique et accéder à la dimension *infra* de la pratique. De plus, nous nous retrouvons face à la même difficulté qu'avec le découpage des sens. Si d'un côté nous admettons que les cinq sens aristotéliens sont à dépasser (au regard des données des neurosciences par exemple), il faut aussi admettre de l'autre le fait que, pour des individus que nous interrogerions, ce découpage est pertinent⁴⁶ puisqu'il est ancré dans leur socialisation et qu'il est une grille de lecture de leur expérience sensible du monde.

Ces problèmes (hiérarchie des sens et découpage des sens) donnent déjà des indices sur le fait qu'aborder la perception par les sens n'est peut être par la voie à privilégier. C'est pourquoi nous proposons de continuer notre parcours du côté de la phénoménologie qui nous donnera des éléments pour penser légèrement différemment sans toutefois abandonner ces problèmes.

À la bibliothèque du CRESSON

Si les critiques que nous avons formulées envers les neurosciences et les sciences cognitives nous ont amené sur le terrain de l'anthropologie des sens, le passage à la phénoménologie ne suit pas exactement cette forme de logique. La curiosité pour la phénoménologie nous vient de notre rencontre avec le laboratoire CRESSON. C'est à travers ses chercheurs et plus particulièrement leur socle commun de références théoriques que la phénoménologie est apparue sur notre chemin⁴⁷. Nous devons bien avouer que cette rencontre fut difficile dès les premières pages de la « phénoménologie de la perception » de Maurice Merleau-Ponty⁴⁸. Si les propos qu'on peut lire en sciences cognitives et en anthropologie ne nous posent aucun problème de compréhension (du moins nous n'avons aucune impression d'incompréhension, ce qui ne veut pas dire que nous n'ayons pas pu mal comprendre et interpréter certains textes), les écrits phénoménologiques sont nébuleux et métaphoriques au premier abord. Il y a ici quelque chose de curieux dans le sens où ces difficultés auraient très bien pu nous amener à laisser ce champ inexploré tant il nécessitait une

⁴⁶ Au delà du fait qu'il y a des organes sensoriels clairement identifiés.

⁴⁷ Ce n'est pas entièrement vrai puisque d'une part notre lecture de Varela ouvre à la phénoménologie de Merleau-Ponty et d'autre part nous avons lu « Sens et non sens » de Merleau-Ponty quelques années plus tôt. Donc c'est plutôt que le terrain était favorable à une attirance vers le champ de la phénoménologie puisqu'il existait une résonance avec notre expérience.

⁴⁸ Maurice Merleau-Ponty, « Phénoménologie de la perception », Paris Gallimard, 1964.

lente acculturation. Pourtant, nous reviendrons très souvent lors de la thèse à des lectures de phénoménologues, même si cette difficulté à une compréhension immédiate des propos sera toujours présente⁴⁹. Nous aurions très bien pu refermer ces livres et laisser tomber la phénoménologie. Et dans ce cas, nous pouvons supposer que cette thèse ne serait pas du tout ce qu'elle est. Car si c'est plus d'expérience et d'expérience sensible que de perception que nous parlerons, c'est du fait de cette rencontre avec la phénoménologie, un livre entraînant un autre et ainsi de suite, amenant notre intérêt vers la constitution de l'expérience en train de se faire.

Ce rapide voyage à travers la phénoménologie - du moins en début de thèse puisque nous ferons régulièrement des lectures dans ce champ tout au long de la thèse - est assez curieux. Si pour les autres champs disciplinaires, ce sont les références emmagasinées à partir des lectures qui ont suscité les autres lectures, avec la phénoménologie, c'est le lieu de la bibliothèque du laboratoire CRESSON qui a guidé nos lectures. Dans cet espace, il y a une table circulaire autour de laquelle nous avons passé plusieurs semaines consacrées presque entièrement à la lecture au tout début de la thèse. Nous avons l'habitude de nous mettre toujours du même côté de cette table à une place qui nous mettait dos aux étagères et face au passage que les gens empruntent dans la bibliothèque. Ce choix est tout simplement dû au fait que nous trouvons désagréable de travailler dos à des personnes qui passent, cela nous empêche de pleinement nous concentrer - et nous pouvons curieusement plus facilement faire abstraction des gens quand ils sont en face de nous que quand ils sont dans notre dos⁵⁰. Et il se trouve qu'à cette place sur la droite à bout de bras et au niveau des genoux se trouve le rayon phénoménologie de la bibliothèque. Alors bien entendu, comme nous l'avions dit, les travaux du CRESSON font abondamment référence à des phénoménologues comme Edmund Husserl ou Maurice Merleau-Ponty, si bien que les livres qui en parlaient, soit qu'ils étaient de ces auteurs, soit qu'ils parlaient de ces auteurs et donc apparaissaient dans les titres des ouvrages, ont tout de suite accroché notre regard. Mais la façon dont nous avons exploré le champ phénoménologique montre l'impact de ce lieu de la bibliothèque sur les possibles qu'il nous ouvrait en terme de lecture. Au lieu de lire un livre de phénoménologie (par exemple une référence qui revient souvent dans les travaux du CRESSON) et de s'orienter vers des références *a priori* intéressantes issues de ce livre ou alors d'établir une rapide bibliographie d'exploration de la

⁴⁹ Il nous est difficile d'objectiver notre entêtement à lire et à relire un auteur comme Alfred Schütz (mais surtout par l'intermédiaire de commentateurs) ou même Edmund Husserl et Maurice Merleau-Ponty. C'est comme si nous nous étions forcés, sentant qu'il y avait derrière ces écrits quelque chose d'extrêmement important pour nos questionnements. Ça fait parti aussi du travail scientifique de se laisser guider par ses « intuitions » et c'est aussi le propre de l'expérience que de nous entraîner parfois vers des choses sans que nous puissions en dégager les raisons logiques, car à la réflexion, dans ces cas, il n'y a peut être tout simplement pas de raison logique à chercher.

⁵⁰ Il y a là sûrement un parallèle à faire avec le rapport à l'incertain et au non maîtrisé. Nous en parlerons longuement dans cette thèse.

phénoménologie, nous avons simplement lu les livres qui composaient ce rayon de la bibliothèque. La démarche est presque plus corporelle qu'intellectuelle dans le sens où c'est le mouvement de notre bras depuis cette position autour de la table qui nous a fait prendre tel livre plutôt qu'un autre. Nous avons donc lus les livres de cette étagère, un à un, les prenant au fur et à mesure, alors parfois déçus, parfois perdus et parfois émerveillés par ce que nous lisions. Cette démarche est quand même étrange à l'heure où il est assez facile de se procurer n'importe quel livre (que ce soit à travers les bibliothèques de l'Université de Grenoble ou à travers le Prêt Entre Bibliothèques). De plus, elle rend l'exploration du champ hasardeuse, mais originale.

Nous n'allons pas ici faire un étalage de toutes ces lectures, nous allons nous contenter de pointer l'essentiel de ce qui nous a guidé dans nos questionnements naissants autour de la thématique de la perception.

La phénoménologie, telle que l'a posée Edmund Husserl a pour vocation d'étudier la conscience et plus particulièrement les choses qui se présentent à la conscience : « toute conscience est conscience de quelque chose »⁵¹. Il propose une méthode particulière (la réduction) pour explorer la conscience afin de dégager l'essence des choses. Il s'agit alors de mettre entre parenthèse tout acquis préalable pour interroger en quelque sorte l'expérience pure. Nous voyons là à la fois une perspective intéressante et un problème.

Cette approche a le mérite de centrer l'attention sur le vécu, sur l'expérience et sur le sens. Elle nous permet de dépasser les problèmes dont nous parlions plus haut, à savoir celui du découpage des sens et celui de la hiérarchie des sens. Avec cette approche phénoménologique, il n'est plus besoin de baser la réflexion sur les sens et leurs relations. Le regard peut alors se porter sur le sens du vécu, le sens de l'expérience, les sens n'étant que secondaires dans cette réflexion. Si au début de cette thèse, nous pensions qu'en premier venaient les sens, cette rencontre avec la phénoménologie nous pousse à penser que c'est le sens qui est primordial. Cet intérêt naissant pour la signification des choses du monde, pour le sens du vécu et de l'expérience sensible va détourner notre regard d'une approche matérialiste de la perception. S'ouvrira alors tout un champ de questionnement autour du sens et de la signification. C'est la matière première que nous interrogerons, à partir de laquelle nous baserons nos enquêtes et nos analyses. Il sera alors nécessaire de faire un détour par la linguistique, un détour à minima étant donné notre « ignorance » dans ce domaine.

⁵¹ Edmund Husserl emprunte cette idée qui introduit l'intentionnalité dans la philosophie à Franz Brentano. On retrouve explicitement cette proposition dans ses « méditation cartésiennes » de 1929.

Si la phénoménologie nous entraîne vers des questions relatives au sens de l'expérience sensible, elle a le défaut de s'éloigner de tout ce que nous avons mis en avant à travers l'approche de l'anthropologie des sens. En mettant la focale sur le contenu de la conscience, nous en oublierions presque que cette conscience n'est jamais conscience pure, qu'elle est en interaction constante avec le monde dans lequel elle évolue, qu'elle appartient toujours à une époque et à une société donnée. En mettant l'accent sur l'intentionnalité, Edmund Husserl fait du monde un aspect secondaire dans l'expérience⁵². L'Ego est au centre de son raisonnement car il fonde l'expérience, il n'est pas lui-même fondé et il est universel. En ce sens, il radicalise le cogito cartésien en en faisant le fondement de tous les axiomes. Même si cette approche par la conscience est intéressante, il nous semble qu'elle n'arrive pas encore à dépasser le dualisme cartésien et surtout elle s'enferme dans un solipsisme (une réduction à l'égo). Alors certains de ses successeurs se démarqueront de lui tout en le poursuivant et/ou en dialoguant avec son travail, ils nous proposeront un réel dépassement de la pensée corps/esprit et sujet/objet (avec Maurice Merleau-Ponty), ainsi qu'un retour à l'individu en société (chez Alfred Schütz).

En réfléchissant sur le vécu et l'expérience sensible, Maurice Merleau-Ponty, se basant sur les découvertes des sciences de son temps et plongeant au cœur de l'expérience perceptive pour la comprendre (avec l'influence d'Edmund Husserl) avance que toute conscience est conscience perceptive. La conséquence est que la phénoménologie qui a pour tâche d'explorer la conscience doit explorer la perception. Mais il refuse la séparation sujet/objet et propose l'idée de chair pour penser cet entre deux, une intériorité s'extériorisant ou un extériorité s'intériorisant. « La chair, qui n'est pas le corps objectif, qui n'est pas non plus le corps pensé par l'âme comme sien, qui est sensible au double sens de ce qu'on sent et de ce qui sent »⁵³. Il y a une réversibilité du sentant et du senti. Pour Maurice Merleau-Ponty, il faut revenir au corps, et plus particulièrement au corps propre. Il fera alors du mouvement et plus spécifiquement de la motricité une caractéristique fondamentale de la chair. Il rejoindra dans ce sens les idées d'Erwin Straus qui, critiquant les conceptions psychologiques et biologiques de son époque qui perdaient de vue la dimension sensible de l'être humain, rendait inséparable le sentir et le se mouvoir : « L'être sentant fait dans le

⁵² Pierre Bourdieu va même plus loin en adressant une critique générale à la phénoménologie : « Si indispensable soit-elle pour rompre la vision scolastique de la vision ordinaire du monde, la description phénoménologique, même si elle rapproche du réel, risque de faire obstacle à la compréhension complète de la compréhension pratique et de la pratique elle-même, parce que totalement anhistorique ou même antigénétiq. Il faut donc reprendre l'analyse de la présence au monde, mais en l'historicisant, c'est-à-dire en posant la question de la construction sociale des structures ou des schèmes que l'agent met en oeuvre pour construire le monde [...] ; et en examinant ensuite la question des conditions sociales tout à fait particulières qui doivent être remplies pour que soit possible l'expérience du monde social comme allant de soi que la phénoménologie décrit sans se donner les moyens d'en rendre raison ». Pierre Bourdieu, « Méditations pascaliennes », Éditions du Seuil, Paris, 2003 (1997), p.212.

⁵³ Maurice Merleau-Ponty, « Le visible et l'invisible », Tel-Gallimard, 1964.

sentir l'expérience vécue de lui même et du monde dans un processus du devenir »⁵⁴. La chair est donc constituée de la réversibilité et de la motricité qui « convergent vers l'idée d'un style propre de la perception ou de la parole, d'une modulation ou d'une inflexion, qui sont loin de faire renoncer à la notion de singularité ou de mienneté. La chair, c'est aussi l'expression »⁵⁵. Il y a là un tournant dans sa pensée qui est extrêmement important pour nous. Il fera un parallèle et un lien fort entre la perception et le langage, les deux opérant une sorte de recroisement du dedans et du dehors, de l'intérieur et de l'extérieur ou du corps et du monde⁵⁶.

Nous retiendrons alors plus particulièrement chez lui une tentative de dépasser l'opposition entre le sujet et l'objet (mais comme avec Francisco Varela, cette proposition est difficile à mettre en oeuvre dans le cadre concret d'une recherche avec ses hypothèses, ses expériences et ses terrains), l'extrême importance du mouvement et de la motricité (et il nous semble que nous ne pouvons justement pas dépasser le dualisme cartésien si nous n'intégrons pas dans notre pensée le mouvement ou du moins, une dynamique), ainsi que le lien entre langage et perception (que nous retrouverons plus loin dans les prochains chapitres avec la linguistique cognitive de George Lakoff et Mark Johnson⁵⁷ et la sémentique génétique⁵⁸ de Jean-Pierre Durafour). D'ailleurs, comme le disait Straus, « ce ne sont pas les perceptions que l'on saisit à travers le langage, mais le sens et la signification de l'objet perçu »⁵⁹.

Avec cette phénoménologie (celle de Maurice Merleau-Ponty) nous replongeons dans le même travers que celui des sciences cognitives. Si elle fait la part belle à la relation ou plutôt à la connaissance du sujet et de l'environnement, elle néglige la dimension sociale du sujet et tout ce que l'anthropologie des sens nous a appris. Le problème est que la réflexion phénoménologique part de l'individu comme fondement (chez Edmund Husserl) ou de la relation individu/environnement comme fondement (chez Maurice Merleau-Ponty) et elle s'avère incapable de penser l'individu en

⁵⁴ Erwin Straus, « Du sens des sens », J. Millon, 1989.

⁵⁵ Maurice Merleau-Ponty cité par Clara Da Silva-Charrak, « Merleau-Ponty : le corps et le sens », PUF, 2005.

⁵⁶ Maurice Merleau-Ponty, « Signes », Gallimard, 1960.

⁵⁷ George Lakoff et Mark Johnson, « Les métaphores dans la vie quotidienne », Éditions de Minuit, 1986.

⁵⁸ Il s'agit bien de sémentique génétique et non de sémantique génétique pour insister sur le fait qu'elle se propose d'étudier la genèse non déterministe du sens. Lors de sa conférence de synthèse sur la pensée révolutionnaire (philosophique, gnoséologique, épistémologique et théorique) d'Engenio Coseriu, prononcée à l'occasion du Deuxième Congrès international Coseriu organisé à Cluj Napoca (Roumanie) en septembre 2009, Jean-Pierre Durafour précise que la sémentique génétique « est une théorie phénoménologique dynamique du continu du sens en train de se faire dans la durée de l'expérience (indivisibilité et continuité naturelle du sens ; succession d'états de conscience dont chacun annonce ce qui suit et contient ce qui précède) ; elle est la théorie des mécanismes complexes de la constitution-individuation du sens discursif global D, de celle des sens propositionnels p et des sens lexicaux m durant l'acte de perception/compréhension des signes discontinus d'une langue organisée en texte ».

⁵⁹ Erwin Straus, « Du sens des sens », J. Millon, 1989.

société. Alfred Schütz apportera alors un éclairage qui nous permettra de faire un pont entre d'un côté tout ce qui vient de l'anthropologie des sens et de l'autre ce que nous puisons dans la phénoménologie et les sciences cognitives. Il va partir d'une phénoménologie proche de celle d'Edmund Husserl pour réfléchir la constitution de l'expérience (et parler de constitution de l'expérience lui permettra de dépasser la seule visée perceptive). Lorsqu'il abordera le problème de l'intersubjectivité (ce qui caractérisera le tournant sociologique de sa pensée), il abandonnera le solipsisme husserlien et considèrera que ce qui est fondamental est la nous-relation, que l'inter- et le co- sont premiers dans l'expérience du monde de la vie quotidienne et étant fondamentaux, ils sont structurant pour l'expérience en train de se faire et de se vivre. Quelques mots sur sa pensée sont nécessaires puisque nous allons reprendre une partie de son vocabulaire dans la suite de ce travail.

Si jusqu'ici, nous n'avons fait qu'effleurer certains auteurs en ne mentionnant que l'essentiel de ce que nous en avons retenu, la place de la pensée d'Alfred Schütz dans cette thèse nécessite d'y passer plus de temps. La lecture de cet auteur nous a profondément marquée car il nous a semblé faire justement cette jonction que nous voulions opérer entre des perspectives contrastées sur la perception et plus largement sur l'expérience. Pour le moment se dessinent trois perspectives ou points de départ pour penser la perception. Certains vont mettre l'accent sur le sujet et l'objet. Non seulement dans cette perspective les individus sont interchangeables, mais en plus ils sont dans un rapport de stimuli/réponse par rapport à leur environnement. Nous sommes pleinement dans une pensée causale classique. Nous mettrions ici les connexionnistes et cognitivistes et certains courants des neurosciences (la plupart d'ailleurs). D'autres vont mettre l'accent sur la société et la culture pour aborder la perception. Nous changeons d'échelle, aussi bien spatialement que temporellement, ainsi que de méthode. Ce sont toutes les recherches en anthropologie et en histoire qui travaillent sur les sens. L'accent est plutôt mis sur la transmission des savoirs et savoirs faire, les processus d'imposition de regards sur le monde, d'un certain usage des sens, le rapport au système symbolique, etc. Enfin, certaines pensées ont retravaillé la distinction entre le sujet et l'objet, entre le corps et l'esprit en décrivant leur avènement conjoint, leur inséparabilité. C'est Francisco Varela avec l'énaction. C'est aussi Maurice Merleau-Ponty avec son concept de chair et de schéma corporel, même s'il n'a pas été le premier à en parler. Mais c'est encore Alain Berthoz du fait de sa reprise des idées de Maurice Merleau-Ponty dans le champ des neurosciences. C'est enfin Erwin Straus quand il parle d'entrelacement des moments pathiques et gnosiques⁶⁰.

⁶⁰ Erwin Straus, « Les formes du spatial. Leur signification pour la motricité et la perception », in Jean-François Courtine (dir.), « Figures de la subjectivité », Édition du CNRS, Paris, 1992.

La première perspective met en valeur le sujet, la deuxième la société et la troisième l'*in situ* (dans le sens où cette perspective est celle qui se situe au plus près du vécu). Mais ces perspectives sont difficilement conciliables en l'état. Elles sont même souvent en contradiction les unes avec les autres. Nous allons alors montrer comment la pensée schützienne permet de relier les deux premières perspectives entre elles, tout en conservant leur intérêt intrinsèque. Comme nous sommes ici en train d'évoquer la dynamique d'évolution de notre pensée au cours de la thèse (la thèse comme expérience), nous allons laisser de côté la troisième perspective. En effet, nous n'avons pas réussi en début de thèse à la concilier aux autres. Nous l'avons donc gardé dans un coin de notre esprit en nous demandant régulièrement comment la relier aux autres. Si bien que cette perspective ne resurgira que vers la fin de la thèse. Une réponse sera apportée, encore fragile dans cette épreuve de l'écriture, nous en parlerons le moment venu.

Alfred Schütz est phénoménologue et sociologue. Il commencera comme phénoménologue pour devenir peu à peu sociologue, la rupture s'opérant quand il émigrera aux États-Unis pour fuir le régime nazi⁶¹. Dans le domaine de la sociologie en France, nous constatons que le Schütz phénoménologue est quasiment inconnu. La plupart des chercheurs ne retiennent que son deuxième ouvrage⁶² qui est en fait un recueil d'articles. Le fait que son premier livre n'ait jamais été traduit en français et seulement en anglais⁶³ y est sûrement pour beaucoup. Il y a beaucoup de concepts dans « le chercheur et le quotidien » qui s'originent dans l'« Aufbau »⁶⁴. Il est donc nécessaire d'y faire un détour. Nous nous sommes alors essentiellement basé sur l'énorme travail de Daniel Céfai⁶⁵ pour comprendre le Schütz phénoménologue (n'étant pas familier de la langue allemande et sachant les erreurs d'interprétation que nous aurions pu commettre en lisant la version anglaise traduction de la version allemande).

Avant de présenter sa pensée, il faut savoir qu'au moment où nous écrivons, nous ne sommes plus entièrement d'accord avec le point de départ de la pensée d'Alfred Schütz qui fonde toute sa réflexion sur la constitution de l'expérience. Néanmoins, il nous semble essentiel de nous y référer sachant que nous avons adhéré à ses thèses pendant près de 4 ans.

⁶¹ C'est sa rencontre avec la microsociologie nord-américaine alors en plein essor qui participera du passage du phénoménologue au sociologue.

⁶² Alfred Schütz, « Le chercheur et le quotidien », Klincksieck, 2008.

⁶³ Alfred Schütz, « The phenomenology of the social world », Evanston, Ill, Northwestern University Press, 1967.

⁶⁴ Il s'agit de la version dans sa langue maternelle. Alfred Schütz, « Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt », Vienne, Springer, 1932.

⁶⁵ Daniel Céfai, « Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schütz. Naissance d'une anthropologie philosophique », Droz, Genève, 1998.

Alfred Schütz reprend la distinction bergsonnienne entre le vivre dans la durée et le penser dans le monde spatio-temporel⁶⁶. Henri Bergson nous dit que dans l'attitude naturelle, nous sommes dans une « attention à la vie », dans une certaine tension de la conscience qui nous fait réfléchir le vécu. Dans les moments de relâchement de cette tension de la conscience, nous serions plongés dans la durée. La durée est un flux continu, ce serait un vécu pur en quelque sorte. Le temps y serait durée, la successivité n'y aurait pas de sens, l'espace n'y existerait pas encore, ni même le sens. Cela correspond par exemple à certaines sensations affectives ou corporelles discrètes. Dans la durée, point de pensée, point de réflexion, seulement des états de l'être et du corps presque indifférenciés. Au contraire, dans le monde spatio-temporel apparaît l'idée d'espace, le temps est découpé, le vécu est réfléchi, il est re-mémoré. Dans ce passage de la durée au monde spatio-temporel, le vécu est rappelé à la conscience qui lui fait subir certaines transformations. La remémoration n'est pas une re-survenue à l'identique, c'est un faire apparaître autrement. L'acte d'attention à la vie est donc l'acte de réfléchir le vécu pur en lui donnant du sens et en le thématissant. C'est précisément cet acte qui intéresse Alfred Schütz. Il se demande comment s'opère ce passage, comment finalement se constitue l'expérience dans le passage de la durée au monde spatio-temporel⁶⁷.

C'est ici qu'entre en jeu sa phénoménologie. Comment l'individu réfléchit le flux continu de la durée pour en tirer expérience et sens ? Alfred Schütz distingue plusieurs étapes/moments qui, information très importante, ne sont d'ordinaire jamais présents à l'esprit. C'est-à-dire que ces étapes/moments sont « oubliés » au fur et à mesure de la constitution de l'expérience et de la multiplication des expériences, l'individu ne retenant au final que l'objet d'attention, ce qu'il appelle les *objets d'expérience*. C'est important à garder à l'esprit puisque ça veut dire que le processus de constitution de l'expérience s'efface à la conscience à mesure que cette dernière « atteint » l'*objet d'expérience* dans sa forme finalisée (pleine de sens). Cette proposition d'Alfred Schütz résonne particulièrement bien avec les expériences qu'ont menées Friedrich Sander et Heinz

⁶⁶ Henri Bergson, « Essai sur les données immédiates de la conscience », Quadrige, PUF, 2007.

⁶⁷ C'est précisément cette distinction entre durée et monde spatio-temporel qui nous gêne. Serions nous vraiment soit dans l'un, soit dans l'autre ? Si nous sommes originellement dans la durée, comment est-il possible de passer dans le monde spatio-temporel puisque l'acte d'attention à la vie suppose de découper le flux continu de la durée ? Dit autrement, si l'idée d'espace n'existe pas dans la durée, comment émerge-t-elle dans le monde spatio-temporel ? Cette distinction pose des problèmes de logique. Nous ne rejeterons pas pour autant ces concepts d'Henri Bergson. Nous montrerons comment le vécu est finalement toujours empreint de ces deux mondes, mais que les situations en rendent l'un dominant par rapport à l'autre sans que ce dernier ne s'efface complètement. Il n'y a ni pensée pure, ni vécu pur, toujours une certaine composition dynamique et fluctuante.

Werner⁶⁸ au milieu du XX^{ème} siècle qui montraient comment dans le cas de la perception, l'expérience définitive venait occulter les réponses premières⁶⁹.

Mais revenons à la phénoménologie d'Alfred Schütz et à ses étapes/moments de la constitution de l'expérience. L'acte d'attention réfléchit le passé en le ré-activant et le configurant. Il opère des *synthèses polythétiques* dont les *Erlebnisse*⁷⁰ sont le matériaux. C'est-à-dire que cet acte d'attention découpe dans la durée des unités discrètes et limitées qui sont organisées en configurations phénoménales. Ces unités ne sont pas encore des *objets d'expérience*, ce qui est précisément ce qu'on vise par perception ou manipulation par exemple. La durée est alors ressaisie comme un temps vécu puisque les *synthèses polythétiques* viennent modifier l'enchaînement des rétentions et des protentions du flux de l'expérience vivante⁷¹. Par le biais de ces *synthèses polythétiques*, la réflexion introduit un nouveau type de tenir ensemble entre les éléments qui maintenant composent le passé. Elle pose des teneurs de signification, fixe des figures de déterminations et organise des complexes de renvois de sens (ce que Schütz appellera plus tard des *références aprésentatives*⁷²). Les *contextes de sens* apparaissent alors quand la réflexion redistribue et recompose les données de l'expérience vécue par des *synthèses monothétique*. C'est la deuxième étape importante. Les multiplicités d'acte d'attention et de réflexion sont combinés et englobés par des *synthèses monothétiques* pour constituer des *objets d'expérience*, et les *contextes de sens* sont les horizons où se joue cette constitution. Les *objets d'expériences* sont des objets du monde spatio-temporel comme de la pensée idéale et irréelle. Ce sont eux que l'on saisit par perception ou manipulation sans que l'activité dont ils sont le produit ne soit explicite à la conscience. Si bien qu'ainsi, ce sont aussi les *contextes de sens* qui sont masqués par les *objets d'expériences*. C'est-à-dire que leurs conditions de production sont cachés à la conscience. Donc tous les renvois de sens (les *références aprésentatives*) qui se jouent entre les *objets d'expérience* et qui constituent les *contextes de sens* nous sont d'ordinaires masqués, rendant par la même occasion implicite tous les *schèmes*

⁶⁸ Ces expériences sont mentionnées par Victor Rosenthal dans « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgénése », Texto!, mars 2005 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rosenthal/Rosenthal_Formes.html (Consultée le 27 mars 2012).

⁶⁹ Nous reviendrons dans le troisième chapitre sur la théorie microgénéétique en sciences cognitives qui s'accorde avec les expériences que nous avons menées.

⁷⁰ Il s'agit du contenu qualitatif du vécu de la durée qui ne peut être pensé seulement dans son quoi et pas dans son comment. C'est en quelque sorte un vécu pur, non encore réfléchi par la conscience.

⁷¹ Les protentions et rétentions font partie du vocabulaire d'Edmund Husserl quand il a voulu parler du temps de la conscience. Pour le dire rapidement, il y a dans le présent une rétention du passé et une protention du futur. La conséquence immédiate est que le présent n'est pas un instant infiniment petit, le présent est épais pour la conscience, il porte en lui la trace du passé et un embryon du futur. Pour plus de précisions à ce propos : Edmund Husserl, « Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps », PUF, 1996.

⁷² Voir Alfred Schütz, « Contribution à la sociologie de l'action », Hermann, 2009.

interprétatifs et *motivacionnels* qui organisent ces *contextes de sens* (et nous parlerons par la suite de schèmes d'expérience). Alfred Schütz appellera alors *réserve d'expérience* les organisateurs des *contextes de sens* dans lesquels le sujet puise ses *schèmes motivationnels* et *interprétatifs*. Enfin, les *contextes de sens* sont articulés les uns aux autres (par sédimentation diachronique et compénétration synchronique) pour former les *contextes d'expérience*, ce qu'Alfred Schütz nommera plus tard la *situation biographique*.

L'expérience vécue n'est pas à chaque fois singulière et contingente. Elle se présente toujours avec un certain degré de typicité et de répétabilité. Les configurations phénoménales présentes renvoient à des configurations phénoménales déjà rencontrées et maîtrisées. Ces renvois sont appelées des *synthèses passives*.

Avant de poursuivre, nous allons expliciter certains concepts utilisés par Alfred Schütz puisque nous les reprendrons tout au long de cette thèse. Il s'agit des *schèmes d'expériences*, des *réserves d'expériences*, des *références aprésentatives* et des *structures de pertinence*.

Edmund Husserl a développé le concept d'apprésentation (l'image de l'autre non présente). Il suppose que deux entités en co-présence (l'apprésentant et l'apprésenté) s'appellent l'un à l'autre par le biais de renvois de sens. C'est en quelque sorte une association forte entre deux entités qui peuvent être de nature très diverse comme des perceptions, des représentations, des idées ou des souvenirs. Par exemple, le célèbre passage de la madeleine de Marcel Proust met en jeu des *références aprésentatives*. Dans son texte sur les *références aprésentatives*⁷³, Alfred Schütz nous dit que « la conséquence de cette *synthèse passive* par association est que la prise de conscience de l'élément présent d'une paire préexistante « réveille » ou « rappelle » l'élément aprésenté, peu importe que l'un ou l'autre soit une perception, un souvenir, un fantasme ou une fiction »⁷⁴. Aussi, un aprésentant peut avoir plusieurs aprésentés et inversement. Nous reprendrons cette idée dans le coeur de la thèse avec une interrogation qui ne nous quittera pas : pourquoi faisons nous certaines *synthèses passives* et pas d'autres ?

Les *schèmes d'expérience* sont des matrices de *références aprésentatives* qui se sont articulées au cours de l'expérience vécue et qui ont sédimenté dans des réserves d'expérience. Ce sont en quelque sorte des opérateurs de la mise en forme et de la mise en sens du monde de la vie quotidienne. Ils sont composés des *schèmes interprétatifs* et des *schèmes motivationnels*. Pour Alfred Schütz, faire l'expérience de, c'est viser un thème à travers l'impulsion des *schèmes*

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Ibid, p.63.

motivacionnels qui vont susciter les *schèmes interprétatifs*. Ces *schèmes d'expérience* nous permettent de codifier, classifier, déterminer et catégoriser les *objets d'expériences*.

Les *réserves d'expérience* se constituent par la sédimentation des expériences passées. Elles sont « un produit du parcours biographique du sujet qui a appris à définir et à maîtriser des situations où il peut composer avec validité et agir avec efficacité. En retour, elles contribuent à la constitution de ses expériences à venir qu'elle préarticule et qu'elle préoriente à travers le jeu des dispositions et d'anticipations des schèmes interprétatifs et des schèmes motivationnels »⁷⁵. Elles sont à la fois matrice et empreinte.

Enfin, les *structures de pertinence* sont les dispositions à percevoir et à apprécier, à comprendre et à expliquer. Nos actions et nos expériences sont orientées et articulées par des *structures de pertinence* qui sont mises en jeu à chaque jugement ou choix que nous faisons. Ces *structures de pertinence* sont ce qui met en sens le monde de la vie quotidienne et nous permet de définir des situations, de constituer des contextes.

Alfred Schütz nous explique alors que ces *schèmes et réserves d'expériences*, ces *références aprésentatives* et ces *structures de pertinence* ne sont pas seulement constituées dans et par l'expérience du sujet, ils sont transmis, sanctionnés et partagés socialement et culturellement. C'est le Schütz sociologue qui prendra le pas sur le phénoménologue quand il abordera le problème de l'intersubjectivité. Il va peu à peu se détacher de l'idée de sujet comme unité première et fondamentale de l'expérience pour penser progressivement que l'idée de nous-relation qui préexiste à celle de sujet. « La véritable source de sens devient la relation d'affection réciproque des interactions et des interlocutions à partir de laquelle se forment les identités des acteurs, se configurent les actions, se construisent les contextes, se définissent les situations, s'élaborent les schèmes interprétatifs et motivationnels et s'incarnent les systèmes d'apprésentations et de typification »⁷⁶. Le sujet laisse la place à l'acteur témoignant du passage d'une phénoménologie de la perception à une phénoménologie de l'action et d'une pensée de l'Ego à celle de l'Alter Ego.

La suite des travaux d'Alfred Schütz est alors bien plus répandue dans la recherche en sciences humaines (notamment en sociologie). Nous pensons ici à son tout travail sur la typification (sa poursuite des travaux de Max Weber sur l'idéal-type et le sens subjectif de l'action visé par l'acteur) dont il montre l'usage ordinaire et ainsi que sur le raisonnement du savant dans « le chercheur et le

⁷⁵ Daniel Céfai, « Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schütz. Naissance d'une anthropologie philosophique », Droz, Genève, 1998, p.121.

⁷⁶ Ibid, p. 68.

quotidien ». Nous ne développerons pas ces travaux ici puisqu'ils ne jouent pas un grand rôle dans la formation de nos questionnements au long de la thèse.

Nous dirons juste quelques derniers mots sur la phénoménologie de la perception d'Alfred Schütz. Pour lui, la plupart de nos expériences demeurent inaperçues, inconscientes, non réfléchies par le faisceau de notre attention. Les contextes d'expériences apparaissent seulement dans des situations dramatiques ou problématiques, quand les attentes (de typicité et de répétabilité) font défaut dans l'expérience vécue. Nous nous demanderons alors comment accéder à cet implicite de l'expérience vécue, ce qui va totalement guider notre méthode. Mais nous anticipons un peu à ce stade. Enfin, il mentionne l'importance du langage en tant qu'il pré-typifie l'expérience (bien qu'en retour il émane de la constitution de l'expérience). Nos prédécesseurs nous ont légué un langage qui nous a été inculqué depuis notre plus jeune âge et qui oriente grandement nos *schèmes interprétatifs et motivationnels*. Nous nous en rendons compte aisément à la lecture difficile des phénoménologues allemands et autrichiens et à la difficulté à traduire certains termes qu'ils utilisent. Le langage ressource est aussi une matrice des possibles qui a tendance à nous fermer à l'étrangeté totale. Cette question de l'importance du langage dans l'expérience (et plus particulièrement de l'expérience sensible) commence alors à germer dans notre esprit. Mais nous n'en prendrons toute la mesure qu'après nos expériences de terrain, qu'après nous être confrontés à l'analyse des commentaires que nous avons recueillis et qu'après la lecture de John Langshaw Austin qui nous a en quelque sorte « secoué » en disant que nos sens ne nous disent rien, ni de vrai, ni de faux⁷⁷. Nous reviendrons dessus le moment venu.

Lors de notre lecture d'Alfred Schütz, dans cette recherche de clarification de ce que recouvrait la perception, nous avons retenu : les idées de *schèmes et de réserves d'expérience*⁷⁸ (opérateurs des manières de percevoir en quelque sorte qui se dégagent d'une structure structurante toujours en constitution, même si la plupart des *réserves et des schèmes d'expérience* sont durablement ancrés dans l'individu de par la force d'empreinte des différentes socialisations au cours de sa vie) ; la notion de *situation biographique* (qui met l'accent sur l'importance du parcours de vie, des types d'expériences auxquels l'individu a été confronté et qui vont être structurants pour son expérience future) ; la problématique de l'intersubjectivité (à travers la plus ou moins grande congruence entre les *structures de pertinences* d'individus appartenant à la même société). En résumé, Alfred Schütz nous dit que chaque individu est unique de par son parcours biographique mais qu'il peut vivre avec autrui et surtout comprendre autrui car ses *schèmes et réserves d'expériences* sont analogues à ceux

⁷⁷ John Langshaw Austin, « Le langage de la perception », Vrin, 2007.

⁷⁸ Et nous pourrions rapprocher ces concepts schütziens de ceux d'*habitus* et de *champ* chez Pierre Bourdieu.

d'autrui (sans jamais les recouvrir entièrement) puisqu'acquis par les différents procès de socialisations (parents, école, groupes de pairs, groupe de référence, groupe d'appartenance...) auxquels tous ou presque ont été confrontés.

Il est peut être nécessaire de suspendre le temps pendant un moment et de récapituler les éléments importants qui ont jalonné ce rapide parcours autour de la thématique de la perception. C'est celui-ci qui guide les premiers questionnement sur les sens. C'est lui qui nous fait passer de l'idée de perception à celui d'expérience sensible. C'est lui qui ne nous fait pas perdre de vue les champs disciplinaires connexes qui viendront alimenter notre pensée tout au long de la thèse notamment certains courants de la linguistique et des sciences cognitives. C'est lui enfin qui présage des derniers développements problématiques de cette thèse, car il porte en germe ce dont il y aura expérience.

Retour sur expérience

Nous avons avancé plusieurs critiques à l'encontre de différentes approches de la perception qui vont constituer le point de départ de notre réflexion : une critique du découpage des sens, une critique de l'idée de hiérarchie des sens, une critique du sujet et une critique de l'expérience en laboratoire dans l'appréhension de la perception.

Combien avons nous de sens ? Si un individu ordinaire répondrait sans hésiter cinq, les connaissances scientifiques dans le domaine de la physiologie nous incitent à être plus prudents quand à cette affirmation⁷⁹. Ce qu'il faut chercher à savoir, ce n'est pas le nombre de sens que nous posséderions, mais comment et en quoi la position depuis laquelle est posée le nombre de sens chez l'être humain vient alimenter la réponse elle même. Le problème se situe donc au niveau de la définition du mot sens. En fait, cette question du nombre de sens ne pose problème que pour le chercheur qui cherche à définir ses objets. Est-ce vraiment utile ici ? Si l'objectif est de « comprendre » l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne, alors ce qui compte ce n'est pas tant le regard du chercheur sur les sens que celui qu'aura celui qui fait cette expérience. Le découpage *a priori* des sens est alors un piège. Il prend le risque d'enfermer la pensée et surtout de passer à côté de la compréhension de l'expérience sensible. Au lieu de penser en terme de sens, nous proposons de parler d'objets ou de choses du monde. Nous supposons que les individus font

⁷⁹ Si nous pouvons facilement admettre neuf sens (la vue, le toucher, l'ouïe, le goût, l'odorat, la proprioception, la thermoception, l'équibrioception et la nociception qui est le sens de la douleur), certains neurologues n'hésitent pas à évoquer une vingtaine de sens suivant la définition que l'on donne aux sens.

l'expérience des objets ou des choses du monde. Comme le dirait John Laugshaw Austin, voir un cochon, c'est tout simplement voir un cochon⁸⁰. Notre réflexion et notre analyse partira donc de ce dont on fait l'expérience sensible, en définitive des *objets d'expérience*. Par exemple, il s'agirait de se demander : c'est quoi faire l'expérience de la voiture en tant que piéton au quotidien ? Nous verrons alors que c'est voir ses formes et couleurs, peut être la suivre du regard, sentir ses rejets d'hydrocarbures car l'air est particulièrement chaud et sec, c'est se dire qu'on est bien content de ne pas avoir sa propre voitures en ville quand on aperçoit quelqu'un qui tente pour la cinquième fois de se garer dans un espace où il rentre tout juste et qui bloque par la même occasion une dizaine de voitures qui se mettent à klaxonner augmentant ainsi la pression et le stress du pauvre conducteur, mais c'est aussi sentir un « coup de vent » (le déplacement d'air des voitures), c'est percevoir un mouvement, une direction, un sens, des accélérations, des ralentissement, du rythme, c'est encore entendre un klaxon, mais aussi des freins, c'est éprouver un certain malaise à côté de cet objet jugé dangereux et dont il faut se méfier quand on veut traverser une route, c'est se sentir entraîné et dirigé par le flot des voitures comme s'il intimait une directionnalité à sa propre marche, enfin, c'est encore beaucoup de choses possibles. Partir d'un découpage des sens, c'est se priver de la richesse sensible quotidienne et c'est réduire la complexité de l'expérience sensible. Néanmoins, ça ne veut pas dire que le découpage des sens n'est pas envisagé *a posteriori*. C'est là toute l'ambiguïté. D'un côté, nous comprenons aisément comment un découpage des sens *a priori* pourrait avoir un effet réducteur sur le réel étudié, d'un autre côté, comprendre l'expérience sensible du monde de la vie quotidienne d'individus appartenant à une culture et une société spécifique à l'intérieur d'un mouvement historique nécessite de prendre en compte le fait que ces individus ont été socialisés dans ces conditions et qu'ils ont donc intégré un certain découpage des sens dont nous retrouverons l'empreinte dans le discours.

Cette ambiguïté rejoint la critique de la hiérarchie des sens. Si du point de vue de la pratique la hiérarchie des sens d'une culture spécifique à un moment donné de son histoire est à relativiser, le fait que les sens soient tout de même hiérarchisés, du moins d'un point de vue symbolique, n'est pas sans effet sur le discours sur la pratique. C'est le même problème qu'avec le découpage des sens. Une première façon de dépasser ce problème serait de contourner le discours que pourraient faire des individus sur une pratique quelconque. Nous pourrions alors les observer, les mesurer ou les imaginer. Dans ces trois cas, il faut tout de même, si nous ne voulons pas simplement reproduire de

⁸⁰ John Langshaw Austin, « Le langage de la perception », Vrin, 2007.

la connaissance déjà établie, apporter une certaine originalité dans l'observation, la mesure ou l'imagination⁸¹.

Une deuxième façon de dépasser le problème de cette ambiguïté serait de creuser la question du lien entre le langage, le discours et l'expérience sensible. Nous ne pouvons pas nous contenter de supposer un lien fort entre percevoir et décrire ce que l'on perçoit. Il faut aussi prendre en compte comment le langage nous limite dans le compte rendu par mots que nous pourrions faire de notre expérience sensible et comment l'expérience sensible vient ou peut venir alimenter le langage et/ou le reconfigurer. Il faut aussi voir comment la production d'un discours et l'expérience sensible en train de se faire obéissent à des processus analogues et peuvent être pensées sous un même chapeau théorique (nous approfondirons ce point de vue dans le chapitre sur la méthode). Ici aussi, il faut faire preuve de créativité pour tenter de desserrer l'empreinte du langage et voir comment nous pouvons détourner le regard des individus du découpage des sens et de la hiérarchie des sens.

De ces deux voies, nous verrons que c'est la deuxième que nous choisirons simplement parce que cette question du langage nous a paru de plus en plus intéressante et centrale pour aborder l'expérience sensible.

Nous avons mentionné plus haut deux autres critiques : celle du sujet et celle de la recherche en laboratoire. Ce ne sont pas des sujets interchangeable et « mesurables » dans un environnement dont chaque variable est maîtrisée⁸² qui nous intéressent, mais des individus *in situ*⁸³ qui d'un côté sont uniques à travers leurs « parcours biographiques » (dont les *réserves d'expériences* et les *structures de pertinences* sont toujours spécifiques à l'histoire de l'individu) et d'un autre côté sont semblables du fait de leur appartenance à une même société et culture, du fait qu'ils partagent la même période historique, du fait qu'ils endossent les mêmes statuts et les mêmes rôles, du fait qu'ils appartiennent au même groupe (que ce soit la famille, les amis, les pairs, etc) ou se projettent dans un groupe identique, du fait de tout ce qui peut sociologiquement relier ces individus entre eux et montrer qu'ils partagent certaines expériences de vie. Nous sommes une société d'individus (au

⁸¹ Nous pensons par exemple au travail de thèse d'Aurore Bonnet. Elle puise dans la grille de lecture des corps en mouvement de la danse contemporaine pour établir sa propre grille de lecture des corps en marche dans l'espace public. Cela lui fait mettre la focale sur les mouvements, les points d'équilibre, la pesanteur et le rythme. Elle développe ainsi une lecture originale de la marche en ville qui vient compléter les recherches existantes.

Aurore Bonnet, « Qualification des espaces publics urbains par les rythmes de marche. Approche à travers la danse contemporaine », Thèse de doctorat en urbanisme mention architecture, École Doctorale Sciences de l'homme du Politique et du Territoire, Université de Grenoble et CRESSON, sous la direction de Jean-Paul Thibaud, 2013.

⁸² À notre connaissance, aucun environnement ne peut être maîtrisé dans les variables qui le composent puisque notre connaissance de ce que nous appelons l'environnement est partielle, sinon, il n'y aurait plus de recherche, ni de science. Notre connaissance des variables le composant est partielle, au delà donc du fait même qu'un environnement n'est pas la simple juxtaposition de variables.

⁸³ Nous voulons insister sur le fait que nous voulons nous situer au plus près de l'expérience en train de se faire, en train de s'éprouver.

sens que donne Norbert Élias du rapport individu/société⁸⁴). Partant de là, nous nous intéresserons à ce qui relie les individus entre eux dans l'expérience sensible. Il s'agira de se demander ce qui nous est commun dans l'expérience du monde de la vie quotidienne avec autrui. Nous retrouvons alors la problématique de l'intersubjectivité que nous avons rencontré chez Alfred Schütz, mais nous allons peut être trop vite par rapport à ce qu'a été le cheminement de notre pensée. À ce stade, il y a juste l'idée que la question du lien est fondamentale dans l'expérience sensible.

Si nous résumons, ce qui nous intéresse, c'est de comprendre l'expérience sensible du monde de la vie quotidienne d'individus appartenant à une culture et une société donnée où se joue en partie le « tenir ensemble » et le « faire société » à travers le discours que pourraient avoir ces individus sur leur expérience en train de s'éprouver. En d'autres termes, il s'agit d'aborder la co-naissance de l'individu et de son environnement par une démarche expérimentale *in situ* qui questionne la production d'un discours portant l'empreinte (que nous supposons partielle et partiale) des sens, du langage et des rapports sociaux.

Nous n'en sommes encore qu'à une curiosité qui bien qu'elle amorce quelques questions ne porte pas encore de problématique claire et bien délimitée. Ces quelques pages constituent une sorte de préambule qui constituera le socle sur lequel s'appuieront nos questionnements. Il était nécessaire de le poser puisqu'il fait partie de la thèse comme expérience et y est antérieur. Nous le garderons alors à l'esprit tout au long de ce récit.

Un début de problématisation

Nous parlions de la prudence qu'il fallait avoir quand nous avancions l'idée de hiérarchie des sens. Malgré tout, notre société est bien une société de la vue, tout du moins d'un point de vue symbolique comme nous l'avons dit. Si au quotidien nous aurions bien du mal à établir une hiérarchie entre les sens (et il nous semble qu'à ce niveau, elle n'ait pas de sens), force est de constater que les environnements dans lesquels nous évoluons, dans lesquels nous nous déplaçons sont saturés d'informations visuelles⁸⁵. Les milieux urbains en sont de très bon exemples. Cette saturation sensible de l'espace est bien évidemment liée au mode d'organisation de notre société qui tourne autour du travail et de l'enrichissement. La logique de notre société est avant tout

⁸⁴ Norbert Élias, « La société des individus », Agora, Pocket, 1998.

⁸⁵ Nous pourrions avancer sans trop nous tromper que tous les espaces sont saturés d'informations sensibles, seulement comme l'affirme Alain Berthoz, nous inhibons cette complexité pour pouvoir « agir au mieux ». Mais dans les contextes contemporains, il y a une intentionnalité affichée pour solliciter plus particulièrement le regard.

économique, mais une économie dont l'idéologie⁸⁶ est tournée vers la création de valeur et la création de richesses dans une société de consommation. Bien entendu, cette idéologie est fortement critiquée et d'autres idéologies (non consuméristes) voient le jour qui mettent l'accent sur d'autres moteurs d'organisation. Mais elle est tout de même dominante. Il suffit de se poser cette simple question pour s'en convaincre : qu'est-ce que réussir dans notre société ?⁸⁷ La logique marchande imprègne alors toutes les dimensions de la vie, dont ses dimensions les plus sensibles. Il faut vendre. Et pour vendre, il faut attirer le client, avant tout par le regard. C'est le sens des affiches publicitaires qui fourmillent dans la ville que ce soit sur des murs, sur des bus ou sur des panneaux, c'est le sens des vitrines qui laissent entrevoir les mannequins en plastique qui nous disent comment il faut s'habiller pour être « à la mode », c'est le sens de ces affiches-images qui montrent ce que va être le futur de tel ou tel bâtiment en construction où comme par enchantement les bâtiments voisins ont disparus laissant la place à un peu de verdure « propre en ordre »⁸⁸, etc. Nous pensons aussi au développement récent⁸⁹ du marketing sensoriel. Au moins, ils ont quelque peu dépassé l'idée de hiérarchie des sens, même s'ils ne sont pas sortis d'un découpage. Par exemple, dans les rayons boulangerie des supermarchés, des odeurs de pains chauds sont artificiellement diffusées. Toute une esthétique (au sens premier de plaisir des sens) est mise en place pour que le client consomme. Et il est assez triste de constater que c'est dans le domaine de la consommation que la dimension sensible de notre expérience est la plus travaillée et n'est pas considérée comme une simple donnée de confort.

⁸⁶ Nous reprenons la définition d'idéologie que nous donne Henri Lefèbvre dans « La survie du capitalisme. La reproduction des rapports de production », *Anthropos-Economica*, 2002. Pour lui, l'idéologie est une représentation qui contribue à la reproduction des rapports de production. Ainsi, pratique et idéologie sont liées, mais sans que toute pratique repose sur une idéologie. C'est un ensemble plus ou moins systématisé de croyances, d'idées, de doctrines influant sur le comportement individuel ou collectif. Il précise que l'idéologie dominante est la représentation que la classe dominante d'une société s'efforce d'imposer aux autres pour asseoir sa domination (par exemple la méritocratie qui masque les rapports très inégalitaires entre les enfants à l'école dès les premières années et qui tend à reproduire la domination de certains groupes sociaux sur d'autres).

⁸⁷ Il suffit de voir les « personnalités » qui sont valorisées dans notre société, celles qui sont érigées en modèles de réussite. Mais il faut aussi voir le lien qui est fait entre les possessions matérielles et la réussite (ou le sentiment de réussite). Quand nous disons : « Lui, il a réussi dans sa vie ». De qui parlons nous ? Qu'est-ce qui nous fait dire qu'il a réussi ? C'est généralement lié au travail (ou plutôt la fonction professionnelle) et aux possessions matérielles. Pour un contre point critique sur les « bienfaits » du « bon travail » ou de la « bonne situation professionnelle » aussi bien au niveau des possessions matérielles que de l'épanouissement personnel (leitmotiv du management contemporain aussi appelé développement personnel dans le milieu de l'entreprise), nous invitons le lecteur à consulter l'ouvrage de Christian Baudelot et Michel Gollac, « Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France », Fayard, 2003.

⁸⁸ Expression que nous reprenons de Laurent Matthey et Olivier Walther, « Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 1 | 2005, Online since 24 October 2005, connection on 26 March 2012. URL : <http://articulo.revues.org/931>.

⁸⁹ Nous parlons des développements théoriques autour du marketing sensoriel qui bien que remontant à Philip Kotler en 1973 se sont beaucoup développés au début des années 2000. Nous pouvons faire remonter les premières études d'impact des sens sur le comportement des consommateurs aux expériences de Donald Laird sur les odeurs en 1932.

Cette marchandisation du sensible résonne avec les critiques qu'a pu faire Guy Debord dans sa « Société du spectacle »⁹⁰. « C'est le principe du fétichisme de la marchandise, la domination de la société par « des choses suprasensibles bien que sensibles », qui s'accomplit absolument dans le spectacle, où le monde sensible se trouve remplacé par une sélection d'image qui existe au dessus de lui, et qui en même temps s'en fait reconnaître comme le sensible par excellence »⁹¹. Guy Debord nous dit donc que le spectacle⁹² « appauvrit » notre monde sensible en le remplaçant par une foule d'images où la représentation prime sur le vécu sensible, où les rapports sociaux sont médiatisés par les images où l'apparente diversité des choses du monde masque en réalité le semblable et le même qui arborent divers déguisements ou habillages. Il y aurait donc une formidable richesse sensible dont l'organisation de notre société nous aurait dépossédé ou dont elle nous aurait détourné. Cette critique nous a amené à nous questionner sur le sens de l'attention récente au corps. Depuis une petite dizaine d'années, nous observons ce que certains commentateurs ont appelé un « retour du corps » à travers la multiplication des offres de soin du corps, de massage, de gommages en tout genre, de bains plus exotiques les uns que les autres à base de plantes lointaines ou locales (ça dépend des valeurs idéologiques que les services mettent en avant dans leur politique marchande), la construction de centre de santé, de bien être, de SPA, etc. Au corps synonyme de souffrance s'est substitué l'image d'un corps synonyme de bien-être et de plaisir. À première vue, il semble que nous revenions au sensible. Mais le marketing dont il fait l'objet nous pousse à nous demander s'il s'agit vraiment d'un retour au corps. Ne s'agit-il pas encore ici d'une marchandisation des rapports sociaux sous l'habillage du sensible ? Peut être que la critique de Guy Debord (qui parle de la société française des années soixante) conserve finalement toute son actualité.

Nous avons alors affaire à un paradoxe. D'un côté, personne ne peut nier ce « retour du corps »⁹³, mais d'un autre, notre monde quotidien se trouve par moment aseptisé⁹⁴, tant du point de vue du

⁹⁰ Guy Debord, « La société du spectacle », Gallimard, 1996.

⁹¹ Ibid, thèse n°36.

⁹² Dans le sens où il l'emploie, c'est-à-dire comme caractéristique de notre société où « tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation ». Ibid, thèse n°1.

⁹³ Si bien qu'à l'occasion des nombreuses fêtes qui jalonnent l'année, on nous propose des « cadeaux-santé » sous forme de séjour ou de soins du corps pour se requinquer ou se détresser du monde du travail, et où *in fine* le bout du raisonnement est de faire en sorte que les corps soient toujours performants et compétitifs, et ainsi productifs.

⁹⁴ Si bien qu'on peut parler d'appauvrissement du sensible. Ce qui peut sembler contradictoire avec l'idée de saturation sensible des espaces en ville dont nous parlions plus haut. Nous voulons dire par là que la normalisation des espaces de circulation, la pensée en terme de flux à canaliser intégrée à un modèle où tout doit bouger constamment pour éviter les regroupements dans les espaces publics et toutes les micro opérations qui gomment les aspérités ou les possibles détournements du mobilier urbain témoignent de cet un appauvrissement du sensible.

traitement de certains espaces (dont les esplanades modernes sont en quelque sorte les archétypes comme le site de la Défense à Paris) que du degré de conscience que l'on peut avoir de son expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne (avec l'hypothèse de l'existence de schèmes pré-conceptuels et pré-linguistiques largement ignorés dans le monde de la vie quotidienne).

C'est partant de ce constat que nous nous demandons comment accéder à la compréhension de ce qui se passe, se joue et est vécu de façon implicite au quotidien tant les mécanismes perceptifs, l'environnement et l'organisation sociétale voilent une partie de notre expérience dans le monde de la vie quotidienne.

Du point de vue des mécanismes perceptifs, nous avons vu, avec Alfred Schütz (mais c'est aussi le cas pour la théorie de la microgénése⁹⁵), qu'une partie du vécu sensible est masqué dans et par la constitution de l'expérience si bien que, par habitude, au quotidien, nous ne voyons plus que les *objets d'expérience*⁹⁶. Les neurosciences penchent de plus en plus vers l'hypothèse que nous percevons un tout avant de discriminer des parties (comme l'avancéait la phénoménologie depuis longtemps déjà ou la gestalthéorie). Comme le disait Maurice Merleau-Ponty, « la perception synesthésique est la règle »⁹⁷. Dans cet infra de l'expérience sensible, il y a donc intersensorialité et pas polysensorialité. Cette dernière apparaîtra à travers le langage et les schèmes de pensée (que ce soit la pensée philosophique, mais aussi savante à travers les sciences ou celle du sens commun) qui ont convergé vers l'idée d'un découpage des sens. L'intersensorialité sera alors notre point d'entrée dans la thèse à proprement parler avec cette question cruciale : comment le chercheur peut-il y accéder ?

Du point de vue de l'environnement, nous supposons que l'espace joue un rôle de structrateur d'un éventail des possibles. Bien entendu, il accompagne la dimension plus sensible de l'expérience urbaine, mais nous pouvons lui reconnaître un rôle structurant dans ce qui sera possible ou pas de faire l'expérience, ne serait ce que dans les possibilités de mouvement que nous permet ou pas l'espace et les objets du monde⁹⁸. L'espace est donc envisagé à partir du potentiel qu'il offre à l'expérience en train de se faire. Il ne va pas nécessairement contraindre les corps en mouvement - bien qu'il le puisse, mais jamais de façon isolée, toujours en rapport avec des pratiques et des

⁹⁵ Victor Rosenthal dans « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgénése », *Texto!*, mars 2005 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rosenthal/Rosenthal_Formes.html (Consultée le 27 mars 2012).

⁹⁶ Cela rejoint l'idée d'affairement absorbé chez Hubert Dreyfus, « Being-in-the-World: a Commentary on Being and Time », Cambridge, MIT Press, 1991.

⁹⁷ Merleau-Ponty Maurice, « Phénoménologie de la perception », Paris, Gallimard, 1964, p.265.

⁹⁸ Un peu comme avec les affordance de James Jerome Gibson.

représentations - il est bien plus envisagé comme un cadre qui présage de la palette des expériences qui pourraient s'y déployer. Dans ce sens, une représentation trop « fixiste » de l'espace nous masque les possibles qu'il offre aux corps en mouvement. Il s'agira alors de s'interroger sur le « choix » des corps parmi ces possibles. Et nous supposerons que ces choix sont toujours en recomposition puisque l'espace lui-même se recompose au fur et à mesure que l'expérience se développe (au sens génétique du terme).

Enfin, du point de vue de l'organisation sociétale, ce qui « va de soi », c'est-à-dire ce qui est appris, intériorisé et incorporé au travers des différents processus de socialisation, doit faire l'objet d'une déconstruction pour voir ce qui à travers les expériences accumulées vient « orienter » ou « guider » l'expérience en train de se faire. Nous supposons alors que le parcours biographique a une influence déterminante (mais pas totale) sur l'expérience vécue. Cela nous amène à interroger les types d'influences que peuvent avoir les *schèmes et réserves d'expériences* et les *structures de pertinences* sur l'expérience vécue. C'est aussi la question du lien que nous évoquions plus haut.

Cette thèse semble alors se construire autour de trois pôles : le sensible, le spatial et le social. Ce n'est pas sans rappeler le cadre dans lequel la notion d'Ambiance s'est constituée. C'est bien notre rencontre avec le CRESSON, ses chercheurs et sa notion d'Ambiance qui nous a entraîné dans un cheminement à travers ces trois pôles. C'est par des discussions à l'occasion de séminaires ou lors de recherches menées avec ses chercheurs que nous avons, sans réellement en prendre conscience, intégré ce que nous appellerions une approche par les ambiances. Sauf que ce n'est pas le mot Ambiance que nous retiendrons⁹⁹. C'est celui d'expérience dans le monde de la vie quotidienne qui, à notre avis, ne peut se comprendre dans toute sa complexité qu'en articulant les dimensions sensibles, spatiales et sociales comme nous le ferions dans une approche par les ambiances. Pourtant, dans ce travail, nous allons isoler ces pôles pour les interroger chacun de façon spécifique et à chaque fois que nous tenterons d'apporter des réponses ou que nous en proposerons (des hypothèses), nous convoquerons les deux autres pôles. En définitive, il y aura trois champs de questionnement. Les deux premiers sont contemporains l'un à l'autre dans l'expérience de la thèse et ils vont pendant plusieurs années essayer de s'articuler sans succès. Le troisième ne surgira que vers la fin de la thèse même si nous nous rendons compte avec le recul qu'il était déjà en germe dès le début comme un questionnement parallèle à la thèse. Nous avons donc d'un côté un champ de questionnement autour du pôle du sensible avec au centre de la réflexion l'intersensorialité et d'un autre côté un champ de questionnement autour du pôle du social à travers la problématique de

⁹⁹ Pour la simple raison que nous serions incapable de définir l'Ambiance. Tout au mieux pouvons nous reconnaître une approche par les ambiances qui se caractérise par l'articulation des pôles que nous venons de mentionner.

l'intersubjectivité dans les espaces publics, ce qui nous entraînera vers les rapports d'âge par rapport à l'importance du parcours biographique. Il existe alors un autre champ de questionnement qui ne trouve pas sa place dans la thèse - et qui à certains moments a failli la faire basculer dans une autre direction - sur le rapport à l'étrangeté et à l'inconnu. C'est la lecture d'Alfred Schütz et plus particulièrement sa description phénoménologique de la constitution de l'expérience qui nous y a entraîné. En effet, il ne développe pas sa pensée en direction des situations où les attentes (de typicité et de répétabilité dans l'expérience) ne sont pas remplies et incitent l'individu à reconfigurer ses *schèmes et réserves d'expérience* et sa *structure de pertinence*. En somme, il ne répond pas à la question du comment les individus se comportent face à une situation inconnue ou étrangère, en tout cas qui le soit suffisamment pour que les « recettes » et « routines pratiques » ne soient plus opérantes, obligeant ainsi les individus à « composer », voir à « innover »¹⁰⁰. Si cette question nous a particulièrement intéressée, c'est parce qu'elle résonnait fortement avec notre essai dans ce travail d'approcher l'implicite de l'expérience vécue dans le sens où c'est quand justement les attentes ne sont plus remplies, qu'on ne peut plus faire comme d'habitude que commencent à se dévoiler la constitution des *contextes de sens* et toutes les opérations de *synthèses monothétiques* de *synthèses polythétiques* qui sont caractéristiques de la constitution de l'expérience. L'idée qui commence à germer est que c'est par l'inconnu, l'inattendu, l'improbable, le surprenant et le non maîtrisé que se révèle ce qui d'habitude est masqué et voilé derrière l'évidence de la chose à faire et de la chose à dire en telle ou telle situation. Et nous verrons comment cela viendra alimenter notre méthode, puis rester en sommeil quelques années pour resurgir lors d'une circonstance particulière.

L'intersensorialité

Se pose donc en premier lieu le problème de l'intersensorialité¹⁰¹. Notre hypothèse est que dans l'expérience du monde de la vie quotidienne, l'intersensorialité et finalement le tout de la perception est implicite et masqué, non seulement par l'évidence de cette expérience (elle va de soi, elle n'est donc pas réfléchie comme pourrait le faire le phénoménologue), mais aussi par notre héritage socio-culturel et historique puisque ce dernier nous a transmis une pensée du découpage des sens plutôt qu'une pensée de l'unité des sens. Il faudrait donc dans un premier temps

¹⁰⁰ Il y a bien un essai sur l'étranger, mais ce dernier décrit plutôt comment un migrant va « s'intégrer » à une nouvelle société dont il va devoir apprendre les normes et les règles de fonctionnement. Cet essai résonne alors avec l'expérience personnelle d'Alfred Schütz quand il arrive aux États-Unis.

¹⁰¹ Et c'est bien un des premiers problèmes que nous nous posons quand nous arrivons au CRESSON en septembre 2007. Au fil des années, ce problème n'en sera plus vraiment un, notre attention ira dans d'autres directions.

« imaginer » ce que pourrait être l'intersensorialité en s'abstrayant de nos prénotions et dans un deuxième temps identifier ce qui voile cette expérience à la conscience. Le premier point nous permettra de cibler ce que nous voulons observer *in situ* (puisque'il ne s'agit pas de s'arrêter au stade de la réflexion), le deuxième point nous donnera des pistes pour dévoiler cet implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne.

L'expérience sensible se fait avec l'ensemble de nos sens qui ne vont pas simplement s'additionner, mais plutôt se croiser et interagir entre eux pour oeuvrer au sens de la réalité. Cette première approche écarte d'emblée tous les termes comme poly-, multi- / -sensorialité, -modalité. Il s'agit de dire tout simplement que le tout est plus que la simple somme de ses parties, ce sur quoi a fortement insisté la Gestaltheorie. C'est pourquoi le terme intersensorialité semble le plus approprié. Il présuppose donc que les sens sont en interaction constante. Nous pouvons très bien nous concentrer sur un son particulier, mais sans pour autant arriver à totalement inhiber toutes nos autres sensations. Ce son n'est jamais isolé dans l'expérience que nous en faisons. Il est toujours un son, à tel moment, dans tel espace et dans telle situation et il est souvent, en même temps, d'un autre moment, d'un autre espace et d'une autre situation, puisqu'il y a de forte chance que ce son ait déjà été éprouvé dans le passé ou du moins que ses conditions d'existence présentes rappellent un passé qui viendra colorer le présent vécu. Dans l'autre sens, ce son appelle peut être (et même sûrement) à un « à venir » qui peut être une multitude de choses comme un autre son, un comportement, une attitude, une action, une émotion, une sensation, etc, toujours du fait qu'il renvoie à un passé qui porte en lui la trace d'un futur. C'est là le sens du présent épais dont parlent les philosophes. Cette expérience vécue de ce son ré-active un passé - en lui faisant nécessairement subir des transformations puisque le point de vue depuis lequel il est rappelé change, même si ces transformations sont tellement infimes qu'elle passent largement inaperçues - et appelle un futur, si bien que ce son ne peut pas être compris isolément de ses conditions matérielles d'existence - c'est-à-dire aussi bien du point de vue de ce qui permet physiquement à ce son d'exister que du point de vue d'un individu qui le fait exister à sa conscience, ces deux points de vue n'étant jamais disjoints. L'hypothèse n'est donc pas que l'individu va discriminer des *objets d'expérience* dans une situation donnée pour construire un sens de la réalité vécue. C'est plutôt le sens de la réalité vécue qui « va de soi » et ainsi incite à la discrimination des éléments qui le composent - sans qu'on n'en fasse jamais un inventaire exhaustif. Notre positionnement est donc que l'expérience sensible est plus proche de l'intuition que de la raison ou de la logique. C'est pourquoi il faut aller plus loin que l'idée d'intersensorialité qui prend le risque de nous entraîner vers une pensée assembliste. Il faut

concevoir l'intersensorialité comme une étape de la pensée pour déconstruire ce qui va de soi. Si l'expérience sensible est avant toute chose une expérience d'un tout qui fait sens, alors, en parlant d'intersensorialité, nous avons plus de chance d'accéder à la multiplicité de ce tout, car nous essayons par là de convoquer les différents filtres que pose la conscience, filtres que nous allons aborder un peu plus loin (ce sont les voiles dont nous parlions). À travers l'intersensorialité, non seulement nous approchons ses multiples dimensions (les sens), mais en plus nous tentons de reconstruire les liens qui font « tout tenir ensemble ». Alors bien entendu, il paraît évident que cette entreprise ne nous permettra pas d'arriver jusqu'à la compréhension absolue du tout, peut être même que cela nous est totalement inaccessible (pour le moment). Néanmoins, nous aurons fait un pas vers cette compréhension. En fait, les voiles sont tellement puissants et ancrés dans les individus (et nous les premiers) que nous ne pouvons totalement nous en abstraire. Ce n'est qu'à l'échelle historique que cette entreprise sera possible, quand les consciences seront capables de s'en défaire, quand la culture et la société nous auront légué les concepts et les curiosités adéquats à cette exploration, que ces derniers seront incorporés au point où il paraîtra naturel à chacun d'être un peu phénoménologue¹⁰².

Pour comprendre le sens du tout, nous nous demanderons alors, quels sont les éléments qui *a posteriori* constituent ce tout (vision réduite de la réalité vécue) et regarderons comment ces éléments peuvent aussi apparaître dans d'autres « tout » pour y endosser un sens similaire ou totalement différent. Ces comparaisons nous permettront de comprendre comment le tout colore certains éléments qui le composent (puisque'on ne peut pas accéder à son inventaire exhaustif), ce qui nous permettra de comprendre au moins une partie de son essence. Il s'agit d'accéder à la polysémie des *objets d'expérience* pour déduire leurs rapports à la globalité d'une expérience vécue.

Mais tout ce raisonnement repose sur le postulat de la continuité de l'expérience, qu'il y a une continuité entre l'immédiateté du tout dans l'expérience, les opérations de la constitution de l'expérience (*synthèses monothétiques de synthèses polythétiques* qui contribuent à la formation des *contextes de sens*, des *schèmes d'expérience*, des *réserves d'expérience* et des *structures de pertinence*) et le sens des *objets d'expérience* (pour rappel, ce que nous saisissons par perception, manipulation, etc). Il n'y a pas de séparation entre un monde de la durée et un monde spatio-

¹⁰² Voir à ce propos le projet très intéressant de Pierre Vermersch et sa méthode de l'entretien d'explicitation où il s'agit de faire émerger au cours d'un entretien une description fine de ce que l'interviewé a fait et de comment il s'y est pris pour le faire. Rapidement, ce type d'entretien vise à ce que la personne explore sa conscience comme pourrait le faire le phénoménologue. On pourra lire l'ouvrage de Pierre Vermersch, « L'entretien d'explicitation en formation continue et initiale », Paris, ESF, 1994, ainsi que Nathalie Depraz, Francisco Varela et Pierre Vermersch, « À l'épreuve de l'expérience : pour une pratique phénoménologique », Zeta Books, 2011.

temporel comme le pose Henri Bergson. Nous supposons bien l'existence du pré-réflexif et du pré-conceptuel, mais tout en pensant que ces niveaux de l'expérience ne sont pas déconnectés des niveaux réflexifs et conceptuels. Bien plutôt, ils les accompagnent. C'est la même chose que de dire qu'il n'y a pas de séparation entre moment gnosique et moment pathique, entre la perception (dimension cognitive) et le sentir. L'expérience vécue ne fait pas cette séparation, c'est seulement la réflexion qui essaie en quelque sorte de mettre de l'ordre dans ce vécu que ce soit celle de l'individu qui réfléchit sa propre expérience ou le chercheur qui mène ses observations et analyses. Et inévitablement, en intelligibilisant de la sorte le vécu, nous perdons de l'information. Un des enjeux de cette thèse est alors de partir de l'exploration de l'intersensorialité afin de reconstruire, en partie, le tout de l'expérience sensible (concrètement en travaillant à partir de la polysémie de certains *objets d'expérience*) et ainsi retrouver un peu plus d'information sur l'expérience vécue. Il faut alors faire face à notre premier obstacle, celui de l'implicite dans l'expérience du monde de la vie quotidienne.

Cet obstacle peut se décomposer en deux sous problèmes. Le premier est le fait que l'évidence et ce qui « va de soi » dans l'expérience dans le monde de la vie quotidienne ne nous facilitent pas l'accès à ce qui s'y joue. Le deuxième est que notre héritage socio-culturel - mais qu'on peut aussi supposer biologique dans le sens où ce voile a un intérêt pratique pour la survie, celui d'anticiper le danger et donc de s'en sauvegarder - vient grandement orienter notre réflexivité - par ce qui nous est possible de penser et de réfléchir tout simplement parce que cela fait partie des possibles qui nous ont été transmis et à partir desquels nous pouvons composer, la création n'étant pas interdite dans cette perspective - et par là notre « regard » possible sur le voile qui masque une partie de notre expérience vécue.

Une première question serait alors : comment déjouer l'évidence et ce qui « va de soi » sans que nous nous retrouvions dans une situation qui n'a plus rien à voir avec l'expérience que nous pouvons faire dans le monde de la vie quotidienne ? Si c'est la constitution même de l'expérience qui est masquée dans le vécu, une réponse possible serait de rendre problématique cette constitution en faisant en sorte que les attentes de typicité et de répétabilité dans le monde de la vie quotidienne ne soient plus remplies. En rendant les « recettes » et les « routines pratiques » inopérantes nous pouvons nous retrouver face à deux types de situations.

Soit l'individu reconfigure ses *réserves d'expériences* et ses *structures de pertinence* auquel cas nous avons affaire à une réflexivité de surface qui va reconfigurer sans nécessairement déconstruire la constitution de l'expérience vécue. C'est le cas lors d'un nouvel apprentissage. Par exemple,

l'apparition de nouvelles règles de conduite automobile comme la réduction généralisée de la vitesse en ville (passage des limitations de vitesse de 60km/h à 50km/h, zones 30, zones 20 et plus récemment les zones de rencontre¹⁰³) s'est accompagnée chez les conducteurs d'une progressive reconfiguration de leurs *réserves d'expérience* (à coup de sanctions par la multiplication des contrôles radar et de culpabilisations par des spot publicitaires agressifs¹⁰⁴), mais pas nécessairement d'une réflexivité sur la constitution de leur expérience de la route.

Soit l'individu questionne ouvertement ses *réserves d'expériences* et ses *structures de pertinences* et accède ainsi aux *contextes de sens*, aux processus de constitution des *schèmes interprétatifs* et *motivacionnels* et aux opérations de *synthèses monothétiques* de *synthèses polythétiques*, la possibilité étant que l'individu puisse aller en deçà des premières *synthèses polythétiques* et ainsi accéder à de nouveaux soubassements de l'expérience en en effectuant d'autres. Imaginons par exemple, en restant dans le domaine de la circulation automobile, que le code des feux tricolore change. En France, nous avons rouge en haut qui signifie que nous devons nous arrêter, orange au milieu qui veut dire que le feu va passer au rouge dans une ou deux secondes (il faut alors s'arrêter sauf si cela nous met en situation de danger, par exemple se retrouver au milieu du carrefour) et vert en bas qui nous dit que nous devons continuer. Transformons maintenant les trio couleur/sens/ordre dans l'espace comme ceci : en haut, le vert qui veut dire que le feu va bientôt passer à la couleur qui nécessitera de s'arrêter, le rouge au milieu qui veut dire que nous devons continuer et le orange en bas qui signifie que nous devons nous arrêter. Dans cette situation, ce n'est plus une simple reconfiguration de ses *réserves d'expérience* que doit faire l'individu. Les changements apportés par ces nouveaux feux nécessitent de déconstruire non seulement une partie de notre système symbolique (le sens du rouge et du vert dans notre société par exemple, ne serait ce que parce qu'on retrouve des régularités dans leur sens au niveau des pratiques - par exemple en terme de code de la route, le rouge est associé à des panneaux d'interdiction), mais aussi une certaine idée de l'espace à travers l'ordre « étrange » que nous avons introduit (milieu-haut-bas, si nous prenons l'injonction de continuer comme point de départ). Et par cette déconstruction, ils interrogent directement la pertinence de l'ordre spatial qui « va de soi » et du code couleur qui « va de soi ».

Nous pourrions penser que le dépaysement a les mêmes effets et que le fait de se retrouver dans une autre culture, pour un temps, participe d'une déconstruction de nos *réserves d'expérience* et de nos

¹⁰³ Il s'agit de zones urbaines où la priorité est donnée au piéton et au cycliste dans une moindre mesure, mais où la voiture est autorisée. Dans ces zones, il n'y a pas de trottoir, les usagers doivent se partager la chaussée.

¹⁰⁴ Nous pensons ici aux vidéos autour de la sécurité routière qui jouent sur des images-choc. Ils convoquent de plus en plus un registre de la peur et de l'horreur et jouent sur l'émotionnel, alors que jusqu'à il n'y a pas si longtemps, ces spots publicitaires faisaient appel à la raison des automobilistes.

structures de pertinence. Il nous semble que nous sommes plus ici en présence d'une reconfiguration que d'une déconstruction sauf dans les cas où le dépaysement est durable (la figure de l'immigré). Dans la situation d'un voyage dans une autre culture, nous quittons explicitement notre quotidien et nous savons que les attentes de typicité et de répétabilité ne seront pas remplies et que nous devons faire sûrement de nouveaux apprentissages, mais seulement pour un temps. Il n'y a pas de réelle déconstruction des *réserves d'expériences*, plutôt l'élaboration de nouveaux possibles dans l'expérience à travers de nouveaux *schèmes motivationnels* et *interprétatifs* et *contextes de sens*. Ils ne viendront pas nécessairement questionner ceux déjà existants, ils vont plus sûrement ouvrir l'éventail des possibles et ne se greffer qu'à des types de situations plutôt inhabituelles, laissant le quotidien s'éprouver à partir des schèmes déjà existants.

Il faut donc trouver le bon équilibre entre une étrangeté totale et déconnectée du quotidien (qui sera thématifiée en tant qu'étrangeté) et une étrangeté trop « familière », happée par les *réserves d'expériences* existantes. C'est ce que nous tenterons de faire dans notre démarche expérimentale.

Il reste le problème de l'héritage socio-culturel et historique qui voile la constitution de l'expérience. Nous allons voir en quoi cet héritage masque une partie de l'expérience vécue (aussi bien pour l'individu qui la vit que pour le chercheur qui essaie de l'observer et de l'analyser), tout en essayant de dégager des pistes pour nous sortir de ces influences, du moins en partie.

Il n'est pas possible ici de « faire le tour » de la question de cet héritage socio-culturel et historique qui voile la constitution de l'expérience. C'est une autre thèse. Seulement, nous allons partir de quelques remarques sur deux problèmes : celui du découpage des sens qui va de pair avec celui de hiérarchie des sens et celui du rapport particulier aux espaces qui n'est que finalement très peu différencié dans nos pratiques quotidiennes (à cause des processus de familiarisation et de la prégnance de leurs répétitions sur nos façons d'être au quotidien).

Nous avons évoqué plus haut le problème du découpage des sens et de la hiérarchie des sens. Si d'un côté, du point de vue des pratiques, nous pouvons aisément remettre en question ces deux idées (est-ce qu'un découpage sens par sens est pertinent pour rendre compte, analyser ou observer une pratique ou l'expérience en train de se faire, le vécu ?), d'un autre côté, elles sont opérantes au niveau du langage, donc du discours sur la pratiques et *in fine* sur le sens que l'on va donner à sa pratique. La première question qui nous vient alors est : pouvons nous disjoindre l'expérience vécue du sens que donne un individu à son expérience vécue ? Il existe deux positionnements extrêmes. Le premier postule que l'individu n'ayant pas accès à ce qui se joue implicitement dans son expérience (parce que la constitution de l'expérience a pour effet de gommer tout le processus de constitution pour ne retenir que l'expérience qui fait sens dans le système linguistique), il faut s'en

remettre à l'observation et à l'expérimentation en laboratoire (par la maîtrise des variables clés de l'expérience) pour dévoiler la « réalité » de l'expérience vécue. Le deuxième part du postulat que la « réalité » qui importe n'est pas celle qui est significativement inaccessible à l'individu, mais celle qui fait sens au quotidien. Le chercheur doit alors recueillir la parole de l'individu sur sa propre expérience. L'expérience vécue est le sens de cette expérience pour un individu. Encore ici, ces deux postures ne sont pas fausses, car si nous pouvons supposer que ce qui ne fait pas sens mais advient tout de même (ne serait ce que d'un point de vue biologique) peut avoir un effet sur le vécu et donc doit être compris comme faisant partie de l'expérience, nous devons aussi admettre que du point de vue de l'individu, c'est ce qui fait sens qui est important et qui lui semble gouverner ses actions. S'intéresser aux soubassements de l'expérience qui ne font pas sens pour l'individu mais seulement pour le chercheur prend le risque de l'éloigner du vécu. Ne s'en tenir qu'au sens de l'expérience pour l'individu ne fera que reproduire des évidences sociales. Il nous faudrait donc conserver le sens tout en allant vers ce qui ne fait pas sens au quotidien. Cela rejoint notre perspective expérimentale qui tentera de convoquer une « étrangeté en tension » qui ne devra pas basculer dans l'étrangeté totale ni dans une familiarisation facile, une étrangeté qui convoquera le quotidien tout en restant une expérience inhabituelle. Par cette perspective, nous prendrons acte de l'importance du découpage des sens et de la hiérarchie des sens dans le langage et dans le sens de l'expérience (ces deux étant intimement liés, nous développerons ces liens dans le deuxième et troisième chapitre), tout en nous donnant la possibilité de les dépasser et proposer une autre lecture de l'expérience vécue.

Enfin, nous évoquons plus haut le rapport aux espaces dans le monde de la vie quotidienne. Nous entendons par là la façon qu'ont les individus « d'être avec » l'espace. Il s'agit d'un « tenir ensemble » qui s'exprime bien plus par des pratiques et des gestes que par des mots et des discours. Il nous semble que c'est ici que l'habitude prend toute sa mesure, mais aussi le poids de l'expérience en supposant qu'il est corrélatif de l'habitude. Chaque jour en France, des millions d'individus, sortent de chez eux et prennent un ou des moyens de transport pour se rendre au travail. Ce qui est frappant, c'est que la plupart du temps, ces trajets empruntés sont toujours les mêmes (sauf quand il y a un problème sur le trajet - aussi bien une panne du moyen de transport que se rendre compte qu'on a oublié son sac à la maison obligeant un demi-tour et peut être emprunter un autre itinéraire parce que maintenant on se retrouve à l'heure de pointe ou qu'un imprévu quelconque nous oblige à dévier de notre trajet quotidien et habituel). Chaque individu a généralement des habitudes de trajets avec peut être des « trajets de secours » en cas d'imprévu dont des solutions typifiées sont disponibles (bouchons, se rendre dans un commerce avant le travail,

déposer les enfants à l'école, etc) et ont été constituées dans et par l'expérience de ces situations (à travers des processus de thématization et de typification). Toujours est-il que nous dévions rarement de nos trajets quotidiens. Qu'est-ce que ça nous dit sur une partie de nos rapports à l'espace ? Dans le monde de la vie quotidienne, nous avons généralement un rapport practico-fonctionnel aux espaces. Nous sommes loin de la figure du flâneur qui, à notre avis, est une posture de privilégié dans la ville. Car qui au quotidien peut réellement se permettre de flâner en ville ?¹⁰⁵ Le fourmillement des pas pressés, le développement de ce que certains ont appelé la glisse urbaine témoignent de cette « incapacité » à flâner, « incapacité » due non seulement aux rythmes de la vie moderne dans les villes mais aussi à la substitution progressive de la figure du flâneur à celle du touriste (un consommateur d'espace) dans les imaginaires. Bien entendu, chacun ne se retrouvera pas dans cette description puisque s'il y a une « incapacité » à flâner, il existe aussi une « capacité » à flâner qui peut venir du métier que l'on fait (par exemple, l'architecte étant sensible d'une manière particulière à l'espace, il sera plus enclin à la flânerie qu'un autre), de certains détails du parcours biographique (par exemple, l'impact émotionnel de la lecture de certains romans peuvent nous inciter à une autre forme « d'être avec l'espace », ou même de pratiques transmises par les parents comme les balades hebdomadaires dans la ville le dimanche où ils essaient d'éveiller la curiosité de leurs enfants), de la possibilité de se laisser surprendre par l'évènement, la situation (nous parlerons plus tard dans cette thèse du surgissement), etc. Il y a encore sûrement beaucoup de facteurs qui encouragent cette « capacité » à flâner. Néanmoins, le quotidien et l'habitude ont tendance à nous plonger dans des postures¹⁰⁶ différentes de celles du flâneur et au delà souvent identiques. Si nous admettons ce point, cette répétitivité des postures dans l'espace (qui plus est des postures qui engendrent un « être avec » l'espace coloré par une logique practico-fonctionnelle), alors nous supposons qu'il faut chercher du côté de la constitution de l'expérience ce qui favorise telle ou telle posture « d'être avec ». En d'autres termes, nous supposons que c'est au cours de la vie, par la sédimentation et la typification d'expériences répétées de très nombreuses fois au regard de leur côté pratique et fonctionnel que les citoyens acquièrent des habitudes de cheminement dans le quotidien. Nous supposons, en allant plus loin, qu'une fois l'habitude installée, elle déborde l'intérêt pratique et fonctionnel de tel ou tel cheminement habituel. Nous le ressentons bien quand absorbé par nos pensées dans un cheminement, nous nous retrouvons tout d'un coup à destination

¹⁰⁵ Le propos est peut être un peu fort, car observant les pratiques de promenade le dimanche en ville, on peut supposer que nous y retrouverons la figure du flâneur. Cela mériterait une investigation pour comprendre ce qui se joue dans cette temporalité.

¹⁰⁶ Le mot posture est intéressant puisqu'il renvoie aussi bien à un point de vue, une position de l'esprit qu'à un geste du corps, il permet d'aller au delà de l'opposition corps/esprit.

sans vraiment nous rappeler par où nous sommes passé. Pourtant, le long du chemin, nous avons pris les mêmes routes que d'habitude, marqué les mêmes arrêts aux feux rouges et même cédé le passage à d'autres individus. Le cheminement et tout ce qui l'entoure, c'est-à-dire toutes les routines pratiques et les recettes qu'il met en oeuvre, n'ont pas été réfléchies puisque incorporées comme un ensemble de « choses à faire quand », qui « vont de soi », et qui nous permettent de ne plus être totalement attentif à ce qui nous entoure pour penser pleinement à comment nous allons justifier notre retard à notre patron ou comment nous allons aborder tel dossier ce matin, pour se répéter mentalement une leçon d'espagnol, pour élaborer une liste de course ou de choses à faire dans la journée, pour imaginer les prochaines vacances, etc, jusqu'à ce qu'un événement imprévu nous ramène au monde.

Ce lien que nous faisons entre rapport à l'espace et habitudes forgées dans et par des expériences répétées et typifiées nous amène à nous interroger sur la centralité du parcours biographique. Il ne s'agit plus alors de s'en tenir à l'expérience vécue pour la comprendre, mais aussi de voir en quoi les expériences passées alimentent ce vécu présent et participent du voile de la constitution de l'expérience. *In fine*, c'est la dimension intersubjective de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne que nous questionnons.

L'intersubjectivité, le parcours biographique et la question de l'âge

Nous entamons là le deuxième champ de questionnement qui a guidé cette thèse. Avant de rentrer dans le vif des questionnements, nous allons faire quelques remarques liées à leur place dans notre expérience de la thèse.

L'intérêt pour la dimension intersubjective de l'expérience vécue n'émerge finalement que parce que nous pensions que cette dernière pouvait nous apporter des éléments de réponse sur le voile supposé qui entoure la constitution de l'expérience. Cette dimension est donc subordonnée à celle de l'intersensorialité et à la question : qu'est-ce que faire l'expérience dans le monde de la vie quotidienne ? C'est pourquoi l'intersubjectivité n'a pas été problématisée (d'ailleurs, au début de la thèse, jamais nous n'avons employé ce mot) et n'a juste figuré que comme un « moyen » pour aborder ce qui alors était notre finalité, l'intersensorialité. Or, il se trouve qu'au fur et à mesure de l'avancement du travail, des questionnements, mais surtout du terrain et des analyses qui s'en suivront, cette dimension s'est peu à peu autonomisée par rapport à celle de l'intersubjectivité au point de constituer un champ de questionnement à part entière. Dans ce mouvement d'autonomisation, il s'est produit une rupture entre les deux champs de questionnement centraux à

cette thèse. Nous en sommes arrivés à un point de scission tel que nous nous demandions s'il ne fallait pas faire basculer la thèse totalement dans l'une ou l'autre de ces dimensions - tantôt nous présentions cette thèse comme partant d'une problématique qui posait la question des espaces partagés, tantôt nous la présentions comme abordant avant tout l'expérience sensible des espaces publics urbains. Cette position inconfortable, parce qu'elle porte en elle une incertitude sur ce qui est central à la thèse qui n'est pas « normal » après les premières années de thèse - et en plusieurs occasions, le champ scientifique, par l'intermédiaire de ses agents, nous a rappelé qu'il était temps de se donner une ligne directrice ferme - nous l'avons conservée un long moment, incapable de trancher. L'épreuve du terrain nous obligera d'ailleurs à l'envisager différemment. Et, ce n'est que quand un troisième champ de questionnement important émergera que nous aurons l'espoir d'une articulation qui se fera non sans difficultés. Mais là encore, nous anticipons.

La problématique de l'intersubjectivité ne fait pas son apparition comme telle dans le déroulement de cette thèse. Elle est d'abord subordonnée à la question de l'intersensorialité. Nous nous demandons dans un premier temps, et de façon grossière, ce qui dans le parcours biographique est déterminant et/ou pertinent à propos du voile de la constitution de l'expérience chez l'individu. Il apparaissait alors nécessaire de partir du parcours biographique des individus et de voir les expériences importantes qui structuraient les expériences présentes. Or, très vite, nous nous sommes rendus compte de l'extrême difficulté à faire ce lien de cause à effet, d'autant plus que ce lien n'était qu'une hypothèse. Pour le dire simplement, comment montrer que telle ou telle expérience passée va avoir un impact non négligeable sur telle ou telle expérience présente ? Si chacun est capable de nommer quelques expériences passées qui lui font éprouver de telle ou telle façon le monde de la vie quotidienne, démontrer le poids des expériences passées est hautement plus compliqué. Il existe bien des expériences scientifiques qui montrent, dans le cadre de la perception, comment une expérience passée vient agir sur une expérience présente¹⁰⁷, mais il s'agit à chaque fois d'expériences maîtrisées en laboratoire et donc loin de ce qui se passe au quotidien. Si nous restons dans une perspective purement logique (jouer avec quelques variables maîtrisées), alors jamais nous ne pourrions démontrer ce lien *in situ*. Tout simplement, à cause de la non reproductibilité des expériences *in situ* (et même en laboratoire, la reproductibilité des expériences est fragile). Tout au mieux, un individu peut tenter d'objectiver les expériences passées qui l'ont guidé dans ses expériences présentes, mais, bien que ça puisse faire sens pour l'individu, il ne

¹⁰⁷ Par exemple, Ruth Kimchi et Bat-Sheva Hadad, « Influence of past experience on perceptual grouping », *psychological science*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 2002), pp. 41-47.

s'agira que d'un point de vue et non d'une démonstration. Il faut alors prendre acte de cette impossibilité de démontrer le poids des expériences passées tout en supposant son opérativité dans l'expérience vécue.

Nous pouvons néanmoins, à partir de recherches déjà effectuées, prendre parti pour les thèses qui insistent sur l'aspect fondamental des expériences premières en ce qu'elles jettent les bases du développement affectif, social, intellectuel et physique à venir. En effet, si les expériences passées participent à la formation des *réserves et des schèmes d'expérience*, alors leur empreinte sur les expériences présentes est évidente. Mais en plus, le processus de familiarisation¹⁰⁸ étant moteur de la constitution des êtres humains, les expériences premières ont d'autant plus d'importance. Si l'individu est constamment en quête de familiarisation de ses expériences (et de leur contenu « créé » par la réflexion), par rapport à l'angoisse originelle face à ce qui est autre et incertain, alors les processus de typification de l'expérience auront tendance à « interpréter » les expériences présentes depuis les catégories des expériences fondatrices, faisant ainsi oublier l'expérience fondatrice et seulement apparaître les catégories qui en sont issues. Seulement, il est difficile *a priori* d'isoler ces expériences fondatrices (d'autant plus si les catégories sont les seuls indices que nous avons) pour les constituer en « variables » sur lesquelles nous pourrions jouer dans une démarche expérimentale *in situ*¹⁰⁹. Nous supposons seulement que toute expérience inédite¹¹⁰ peut jouer le rôle d'expérience fondatrice si elle ouvre à la constitution de nouveaux *schèmes et réserves d'expériences* et à de nouvelles *structures de pertinence* ou à de profondes reconfigurations de ces derniers.

Mais ces expériences fondatrices ne sont pas les seules à être structurantes de l'expérience - au delà du fait qu'il existe une part d'indétermination dans l'expérience qui s'exprime dans la relation toujours réactualisée entre l'individu et l'environnement. Nous évoquons plus haut le lien supposé entre le rapport à l'espace (en général, au quotidien), les habitudes et le parcours biographique. Si maintenant, nous poursuivons le raisonnement de la constitution de l'expérience en prenant en considération le rôle des expériences fondatrices (attentes de typicité et de répétabilité), nous

¹⁰⁸ Ce processus de familiarisation ou de quotidiennisation masque en fait selon Bruce Bégout une tentative de l'être humain de se rassurer sur le monde. Il nous dit : « La quotidienneté apparaît ainsi comme ce processus de naturalisation du refoulement de la relativité inquiétante du monde. Non seulement, elle escamote l'essence véritable du monde en transformant ce dernier en un monde de la vie évident et familier, mais elle fait disparaître du même coup son travail souterrain de transformation du doute en assurance, de présomptivité relative en certitude absolue. En un mot, elle déproblématise le caractère problématique de l'essence du monde ». Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005, p.263.

¹⁰⁹ Nous voyons bien qu'à ce moment de la thèse, les questions que soulève le parcours biographique ne viennent qu'alimenter la réflexion sur la méthode.

¹¹⁰ Toute expérience est en soi inédite puisque jamais l'expérience des choses du monde ne se répète à l'identique. Nous parlons ici des expériences qui ne répondent pas aux attentes de typicité et de répétabilité dans l'expérience et qui sont problématiques du point de vue du vécu.

arrivons à la conclusion que plus nous « faisons l'épreuve de », en d'autres termes, plus nous faisons d'expérience, alors plus nous tendrons vers la répétabilité et la typicité des expériences. Dit de façon plus concrète, plus nous avons l'habitude de quelque chose, plus nous aurons tendance à en faire l'épreuve au quotidien car la répétition des pratiques, des manières de faire et de percevoir s'auto-appelle à travers le fait qu'elle participe à l'élaboration de schèmes qui orientent l'expérience. Ce raisonnement nous amène à l'idée que plus nous vieillissons (qui équivaut ici à plus nous faisons l'épreuve de) plus nos *schèmes et réserves d'expériences* seront imperméables à des transformations profondes dans le sens où nos habitudes nous entraînent vers nos habitudes. Ça voudrait dire qu'en vieillissant, il serait de plus en plus difficile de se forger de nouvelles habitudes¹¹¹, tant les anciennes trouveront auto-justification dans le quotidien. Évidemment, nous voyons ces conclusions avec suspicion dans le sens où elles justifient un stéréotype bien répandu dans notre société qui dit que plus on vieillit, moins on est ouvert au changement. De plus, la réalité empirique est amenée à contredire cette affirmation dans le sens où nous pourrions aisément trouver une multitude de contre-exemples. En fait, il s'agit plutôt d'un risque qui ne s'exprimerait totalement que dans une société de la répétition qui oeuvrerait à la maîtrise totale des choses, du monde et des individus par une normalisation très puissante des comportements et des manières de penser ou de sentir. Or, si cette société pourrait être celle que nous décrit George Orwell¹¹², force est de constater que ce n'est heureusement pas la notre.

Nous pensons en définitive que l'être humain n'est pas avide de changement, bien au contraire, mais que le monde avec lequel il est en relation le stimule dans le sens contraire de son être premier. Et même si, dans notre société, maîtrise et prévisibilité sont des maîtres-mots synonymes de sécurité, l'épreuve quotidienne du monde offre toujours la possibilité de déjouer nos habitudes (de faire, de penser, d'être, de percevoir). Reste que cette « capacité » à être réceptif aux variations du monde dans le quotidien n'est en rien facilitée par les processus qui sous tendent la constitution de l'expérience. Nous supposons alors que dans cette expérience du monde de la vie quotidienne, il existe une inégalité dans la capacité à lever le voile de sa constitution au regard de l'accumulation d'expérience de vie. L'âge est alors un indice de cette accumulation d'expérience sur lequel nous nous baserons pour nos expériences *in situ*. Et comme le rapport entre âge et accumulation d'expérience de vie est fragile dans le sens où il serait difficile d'affirmer qui d'un individu de 30

¹¹¹ Ce que confirment les recherches de Guillaume Paul, « La formation des habitudes », Alcan, 1936.

¹¹² George Orwell, « 1984 », Gallimard, 1972.

ans ou de 32 ans a accumulé le plus d'expérience, nous nous concentrerons sur des âges très éloignés qui ne permettent pas de douter de l'existence d'un différentiel d'expérience de vie¹¹³.

Une méthode pour explorer l'implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne

C'est à ce moment qu'entre en jeu le terrain dans l'expérience de la thèse. Nous avons tenté d'élaborer une méthode qui nous permette d'accéder à ce qui dans l'expérience vécue du quotidien est implicite. Nous avons expliqué qu'il fallait que nous nous situions en tension entre une expérience totalement étrangère aux *schèmes et réserves d'expérience* et une expérience qui prendrait le risque d'être trop rapidement familiarisée. Nous recherchions un type d'expérience qui convoque le quotidien, le rappelle, mais sous un jour nouveau qui donne alors l'occasion de déconstruire ce qui « va de soi ». Mais la méthode que nous avons mise au point n'est pas seulement tributaire des réflexions et questionnements que nous avons présentés plus haut, elle vient de notre expérience de recherche en Master et au CRESSON. Nous voudrions ici montrer *a minima* ce qui a engendré notre méthode, nous nous pencherons plus longuement sur elle dans le deuxième chapitre.

Il y a les expériences passées. Nous avons été formés en sociologie et donc aux méthodes privilégiées de la sociologie, en particulier à l'entretien semi-directif. Lors de notre Master, nous avons mené des entretiens auprès d'individus appartenant à deux quartiers de la ville de Tours dans le but de dégager leurs perceptions et représentations des bruits et des sons de leurs quartiers. Il s'est avéré que pendant ces entretiens (tous menés chez l'habitant) des bruits/sons extérieurs au logement sont parfois venus alimenter leurs discours. Cela a constitué des brèches dans lesquelles nous nous sommes faufilés pour faire parler les individus et ainsi aller plus loin que la simple description détachée ou le discours sur la gêne (qui dans un quartier était récurrent, et dans l'autre tabou). Le temps nous a manqué pour explorer d'autres voies méthodologiques, mais cette expérience nous a convaincu de la nécessité de passer par des méthodes *in situ* dans des enquêtes relatives à l'expérience sensible. Ce constat, qui finalement appelait à rester dans une thématique

¹¹³ Puisque notre objectif dans ce chapitre est d'explicitier le développement de nos questionnements au cours de la thèse, il nous faut préciser que notre intérêt pour la question de l'âge est en fait antérieur à la thèse. Lors de notre enquête de 2007 sur les perceptions et représentations des bruits et des sons, nous suspicions une influence déterminante de l'âge au regard de nos résultats et analyses. Seulement, les caractéristiques des personnes interviewées à cette occasion ne nous ont pas permis de poser cette hypothèse avec force. Cette dernière est donc restée flottante pendant quelques temps.

proche (en fait nous avons élargi la thématique de recherche) dans le sens où nous voulions explorer des méthodes *in situ*, préfigurait de notre venue au CRESSON. Dit autrement, il portait en germe le CRESSON dans la mesure où c'est là où nous trouverons une multitude de méthodes *in situ*.

La méthode telle que nous l'avons mise en oeuvre est apparue dans sa forme finale environ un an après le début de la thèse, c'est-à-dire en septembre 2008. Elle doit beaucoup à d'une part les méthodes développées au CRESSON dont une partie figure dans l'ouvrage « l'espace urbain en méthode »¹¹⁴ et d'autre part à des discussions et un travail commun de recherche avec Henry Torgue¹¹⁵ et Ricardo Atienza¹¹⁶.

Dans les méthodes fréquemment utilisées par les membres du CRESSON, celle des *parcours commentés*¹¹⁷ a plus particulièrement attiré notre attention au regard de sa capacité à convoquer l'expérience ordinaire et de son triple postulat (l'impossible position de surplomb, le lien entre décrire et percevoir et le lien entre le sentir et le se mouvoir). Il a alors paru nécessaire de faire parcourir un espace de la ville par des individus et recueillir leurs commentaires sur leurs perceptions dans le mouvement. Ainsi, nous nous retrouvons au plus proche de l'expérience en train de s'éprouver. En même temps que nous réfléchissions à une méthode inspirée de celle des *parcours commentés* qui puisse répondre à nos attentes (dévoiler l'implicite de ce qui est vécu au quotidien, déconstruire ce qui « va de soi »), nous avons été amenés à participer à une recherche sous la direction d'Henri Torgue et avec la complicité de Ricardo Atienza. Dans cette recherche nommée ASTUCE¹¹⁸, nous avons été amenés à élaborer une méthode qui puisse focaliser les individus sur la dimension sonore des espaces publics urbains (en l'occurrence il s'agissait de centres-villes urbains), tout en les maintenant dans une légère position de recul propice à la réflexion. Concrètement, il s'agissait d'arrêter des passants pour leur proposer une expérience des ambiances sonores de centre-ville. Les individus étaient invités à s'asseoir sur des chaises posées dans l'espace public. Nous leur passions un casque audio dans lequel était retransmis en temps réel

¹¹⁴ Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds), « L'espace urbain en méthode », Parenthèses, 2001.

¹¹⁵ Henri Torgue est sociologue, ingénieur de recherche CNRS, chercheur au CRESSON.

¹¹⁶ Ricardo Atienza est architecte docteur en urbanisme mention architecture depuis 2008. Il était doctorant au CRESSON.

¹¹⁷ Jean-Paul Thibaud, « La méthode des parcours commentés », in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds), « L'espace urbain en méthode », Parenthèses, 2001.

¹¹⁸ ASTUCE (Ambiances Sonores, Transports Urbains, Coeur de ville et Environnement) est une recherche du programme PREDIT et financée par l'ADEME qui mêle trois laboratoires de recherche (le GRECAU ENSAPBx, l'INRETS et le CRESSON UMR 1563) dans le but d'élaborer un guide méthodologique à destination de l'aménageur ou du concepteur pour penser les ambiances sonores de centres-villes. L'intérêt de cette recherche est de croiser des méthodes bien différentes (aussi bien quantitatives que qualitatives) et de montrer leur complémentarité pour penser au plus près toute la complexité des ambiances sonores en ville.

un enregistrement sonore de l'environnement que l'enquêteur effectuait pendant l'enquête avec le passant. Enfin, nous mettions un bandeau sur les yeux du participant pour le couper de son environnement visuel et le focaliser sur l'ambiance sonore. Cette méthode est particulièrement efficace dans sa capacité à rapidement plonger n'importe qui dans l'ambiance sonore du lieu et à mobiliser l'imaginaire des passants. Surtout, le fait de plonger les individus dans le noir nous a permis d'accéder à une partie de cet infra de l'expérience sensible ordinaire. Précisons enfin que nous avons aussi mis en place des « parcours commentés » auprès « d'experts »¹¹⁹, nous familiarisant ainsi avec cette méthode.

C'est finalement à partir de ces deux expériences, de nos questionnements et d'une discussion avec Ricardo Atienza qu'émerge notre méthode de parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants¹²⁰.

Pourquoi des parcours « en aveugle » ? Il s'agissait d'une part de faire expérimenter une pratique quotidienne, ici la marche, par le parcours, tout en effaçant une partie de son évidence, « en aveugle ». Si c'est le sens de la vue que nous avons décidé de temporairement supprimer, c'est par rapport à l'idée de hiérarchie des sens et pour des raisons pratiques de faisabilité de l'expérience. Notre hypothèse est que la vue, de par sa prégnance dans le système symbolique de notre culture, accapare une bonne partie du champ de conscience et du champ du discours. En faisant un parcours avec quelqu'un et en lui demandant ce qu'il perçoit, nous avons de grandes chances non seulement que la vue domine les discours (ce qui ne veut pas dire que les autres sensations n'auront pas leur place), mais aussi que s'exprime la place de l'individu dans la formation sociale (par exemple, nous pouvons supposer qu'un peintre nous parlera beaucoup plus des couleurs qu'un architecte). Et ce sont justement ces voiles à l'expérience que nous souhaitons lever. Supprimer la vue incite l'individu à se concentrer sur des sensations qui sont plus discrètes dans le quotidien au niveau du champ de conscience mais pas nécessairement dans les soubassements de l'expérience. Nous pensons par exemple aux sensations podo-tactiles que nous n'avons pas l'habitude de réfléchir¹²¹ et d'exprimer spontanément contrairement aux formes du bâti que nous décrivons de façon privilégiée à partir de la vue (et nous verrons dans cette thèse qu'il ne s'agit pas seulement de la vue). Et puis, la vue est le sens sur lequel nous pouvons le plus facilement

¹¹⁹ Nous avons défini ces « experts » comme des individus qui, du fait de leur activité principale, ont une certaine sensibilité sur les ambiances sonores ou l'espace architectural.

¹²⁰ Dans les pages qui vont suivre nous allons être volontairement très rapide sur la méthode car elle fera l'objet d'un chapitre à part entière.

¹²¹ Nous pourrions même avancer un certain dénigrement des pieds dans notre société. Mais ce n'est pas le lieu ni le moment de développer cette idée.

jouer. Nous avons bien essayé de parasiter l'audition, mais sans succès (ce que nous expliciterons dans la prochaine partie).

Pourquoi dans un lieu inconnu des participants ? C'est une particularité essentielle de cette expérience, car dans un lieu connu des participants, il y a fort à parier que nous n'aurions pas eu les mêmes résultats. Imaginez un individu, les yeux bandés, en train de marcher dans la rue au côté d'un chercheur qui lui donne pour consigne de dire ce qu'il perçoit et ressent. Si l'individu est dans un lieu connu, alors, le sachant, ses souvenirs de ce lieu viendront nécessairement, et peut être malgré lui, parasiter son expérience présente. Ils focaliseront son attention sur des sensations qui sont rappelées par le souvenir. Nous pourrions même avoir des situations où les individus seraient en quête d'identifier « à tout prix » le lieu dans lequel ils sont par rapport à leur expérience du lieu. Dans la tension où nous nous situons, c'est-à-dire entre étrangeté et familiarité, le lieu connu « en aveugle » prend le risque de trop nous rapprocher du pôle familiarité. Il est alors probable que l'expérience marche moins bien pour dévoiler l'implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne. Dans un lieu totalement inconnu, « en aveugle », l'individu n'essaiera pas de reconnaître précisément le lieu dans lequel il est, même s'il pourra essayer de le deviner. Et c'est précisément là où peut intervenir le retour réflexif sur la constitution de l'expérience. En essayant de deviner le type de lieu dans lequel il est, l'individu non seulement mobilise explicitement ses *schèmes et réserves d'expériences*, mais en plus il va au delà dans la mesure où l'incertitude quant aux lieux dans lesquels il chemine est grande (nous voyons d'ailleurs bien dans ce genre d'expérience comment la vue a un statut de vérité des choses du monde, elle incarne la réalité du monde pour l'individu). Ainsi, il remet en question ce qui pourrait « aller de soi » et explicite les multiples renvois de sens qui s'opèrent entre les *objets d'expérience* (les *références aprésentatives*), ainsi que la polysémie de certains de ces *objets d'expérience*. Cela nous permettra par exemple de comprendre pourquoi l'expérience de l'irrégularité du sol peut s'éprouver de façon totalement différente en fonction du type de lieu dans lequel les individus se trouvent. L'expérience ne se fonde pas tant sur des *objets d'expérience* (le sol, une voiture, des passants...), mais plutôt sur quelque chose qui les dépasse et qui les contient tout en étant contenu dans chacun d'eux. Elle se fonde sur quelque chose qui s'apparenterait à l'Ambiance, même s'il est encore un peu trop tôt pour en parler.

Ces parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants se sont déroulés à Grenoble dans le quartier La Bajatière le long d'un itinéraire fixé à l'avance et qui a été le même pour tous les participants. Nous avons trois contraintes à respecter. Premièrement, il fallait que le lieu soit facilement inconnu à beaucoup de gens (pour pouvoir plus facilement trouver des participants).

Deuxièmement, ce parcours devait passer par des types de lieux différents pour offrir une relative diversité d'expérience sensible durant le parcours. Troisièmement, il ne devait pas être trop long pour ne pas épuiser les participants. Toutes ces contraintes ont pu être respectées non sans essais et erreurs (nous reviendrons dessus dans le deuxième chapitre).

Les consignes de base consistaient, dans le parcours, à raconter ses perceptions et ses sensations (ce sont les mots que nous avons utilisés auprès des participants). Les premiers parcours ont fait émerger une nouvelle consigne que nous ne mentionnons au participant qu'après une certaine phase d'habituation à la marche « en aveugle ». Généralement, les premiers pas sont hésitants et manquent de confiance. Toute l'attention est alors dirigée vers la sécurité personnelle (peur de l'obstacle ou de trébucher). Il s'agit de rassurer les participants sur le début du parcours afin de les libérer de ces appréhensions (qui ressurgissent parfois régulièrement à certaines occasions comme nous le verrons). C'est alors que nous leur demandons de nous dire comment pourraient être les lieux dans lesquels ils marchent. Cette consigne est apparue après nous être rendus compte que les participants formaient des « images mentales » ou des films mentaux des espaces dans lesquels ils marchaient. Bien qu'« en aveugle », il se faisaient une représentation visuelle des lieux qu'ils traversaient (parfois il y avait aussi des espaces « noirs »). Mais tous les participants n'explicitaient pas toujours les images qui se formaient dans leur esprit. C'est pourquoi nous avons décidé de systématiser cette question lors des parcours. De plus, cela montre comment l'ensemble des sens participe à l'élaboration du sens des lieux (que nous pourrions penser avant tout élaboré sous un mode visuel dans le quotidien), nous accédons alors en partie à la formation du tout de l'expérience sensible et voyons comment « tout tient ensemble ».

Les parcours se sont déroulés en plusieurs phases (que nous détaillerons plus tard) : une phase d'habituation à marcher « en aveugle » (où l'objectif est que le participant gagne confiance en lui) ; une phase de parcours « en aveugle » où sont explicitées les sensations, les perceptions, les impressions, les émotions, les « images mentales », etc ; une phase de remémoration des types de lieux traversés en fin de parcours ; une phase d'un second parcours qui a lieu à la suite du premier mais avec la vue cette fois (l'objectif étant de réactiver la parole par la comparaison pour permettre aux participants d'explicitier une partie de ce qui n'a pas été verbalisé au premier tour) ; enfin une phase de retour réflexif qui est une discussion entre le chercheur et le participant sur le vécu des deux tours.

Enfin, conformément à notre hypothèse sur l'âge, nous avons constitué deux groupes d'individus. Nous avons supposé qu'il existe une inégalité de capacité à lever le voile de la constitution de

l'expérience dans le monde de la vie quotidienne qui est due à l'accumulation d'expérience au cours de la vie et par extension à l'âge des individus. Comme il n'est pas possible d'affirmer qu'entre âges proches, il existe un différentiel d'expérience (et qu'il n'est même pas possible de quantifier l'accumulation d'expérience), nous avons pris le parti de choisir des catégories d'âge très éloignées. C'est en quelque sorte l'hypothèse fragile de cette thèse et nous nous rendons compte avec le recul des années que nous n'aurions pas dû aborder les choses de cette façon. Mais nous ne pouvons pas faire l'impasse sur cette hypothèse sachant qu'elle est en partie responsable des matériaux recueillis. Nous avons donc opté pour un moindre risque en prenant des individus qui appartiennent à des groupes d'âge très éloignés. Nous avons exclu de nos individus participants aux expériences les mineurs et ce qu'on appelle à l'heure actuelle le 4ème âge (que nous pourrions situer après 70 ans, mais qui se caractérise surtout par la « déprise »¹²²). Si nous avons exclu les mineurs, c'est essentiellement pour trois raisons. La première est une question de faisabilité de la recherche et de problème éthique. La deuxième est liée à la maturité cérébrale (nous en avons déjà parlé). Enfin, la troisième tient à l'autonomie des individus en société qui ne s'acquiert généralement qu'après le passage à l'âge adulte (il ne s'agit pas de la barrière des 18 ans, il s'agit aussi de celle qui fait que nous ne sommes plus dépendants de nos parents). Si nous avons évité des individus « trop âgées », c'est pour des raisons de vieillissement cognitif normal. Le risque étant qu'il soit difficile de faire la part des choses dans l'expérience des parcours entre ce qui a trait à l'accumulation d'expérience ou au parcours de vie et ce qui a trait au vieillissement cognitif. Ces précautions prises, nous avons essayé de constituer des groupes d'âge les plus éloignés possible afin que l'hypothèse d'un différentiel d'accumulation d'expérience soit tenable. Et nous pensons que c'est ce que nous avons réussi à faire en constituant un premier groupe d'individus âgé entre 21 et 29 ans et un deuxième groupe d'individus âgés entre 55 et 72 ans (il s'agit des âges limites des personnes qui ont participé à l'expérience des parcours « en aveugle » dans des lieux qui leur étaient inconnus). Il y a 26 ans d'écart entre le plus âgé du groupe des plus jeunes et le plus jeune du groupe des plus âgés. Nous pouvons raisonnablement supposer que 26 années de vie suffisent à établir un creuset d'expérience important et pertinent entre ces deux groupes d'âge.

Nous nous arrêterons alors sur cette hypothèse et nous concentrerons sur la mise en oeuvre du terrain. En effet, plusieurs mois seront consacrés à la constitution du parcours, et nous avons arpenté la ville de Grenoble de long en large pour trouver le parcours qui réponde à nos attentes. Puis il faudra trouver les individus participant à cette expérience, ce qui posera de nombreux

¹²² Il s'agit d'une forme de désengagement, avec l'abandon progressif d'autonomie, concomitant de la survenue d'incapacités physiques. Voir Vincent Caradec et François De Singly, « Sociologie de la vieillesse et du vieillissement », Armand Colin, 2005.

problèmes dont nous discuterons plus tard. En parallèle se fera l'expérience des parcours « en aveugle » (une épreuve en soi). Enfin, commencera un long travail de retranscription des parcours qui ont tous été intégralement enregistrés à l'aide d'un système de micro binauraux.

Cette épreuve du terrain, des premières réflexions sur la méthode à la retranscription des enregistrements (qui permettent ensuite les analyses), est un tournant dans la thèse. C'est elle qui est à l'origine de l'autonomisation de deux champs de questionnement : un premier lié à l'âge et qui, au regard des individus qui ont participé à l'expérience, des difficultés que nous avons rencontrées et des « surprises » dans les premiers résultats, nous obligera à reconsidérer sa place dans cette thèse ; un deuxième lié à la méthode elle-même en tant qu'elle révèle un type de situation auquel nous pouvons être confronté au quotidien, et qui marque le retour de nos premières réflexions autour de la thématique de l'inconnu et de l'étrangeté.

Retour sur l'hypothèse de l'âge

Notre hypothèse, bien que fragile, était qu'il existait une inégalité de capacité à dévoiler la constitution de sa propre expérience en fonction de l'âge dans le sens où cette caractéristique (qui, il faut le mentionner, est une construction historique, sociale et culturelle basée sur une certaine représentation du temps) est corrélative de l'accumulation d'expérience à une échelle de temps large¹²³. Les parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants étaient alors un moyen pour éprouver *in situ* cette hypothèse. Seulement, les caractéristiques sociologiques des individus qui constituent le groupe des plus âgés ne nous permet plus d'avancer cette hypothèse, à cause d'un problème de faisabilité que nous avons rencontré dans l'épreuve du terrain. Afin de confronter cette hypothèse à la réalité empirique, il était nécessaire que ce groupe des plus âgés - ainsi que le groupe des plus jeunes, mais nous allons voir comment la constitution du groupe des plus âgés a conditionné la constitution du groupe des plus jeunes - soit hétérogène dans ses caractéristiques sociologiques. Or, ce ne fût pas le cas. Nous avons eu beaucoup de difficultés à trouver des personnes d'un certain âge qui acceptent de faire un parcours « en aveugle » dans un lieu qui leur soit inconnu qui plus est avec un inconnu (le chercheur). Une triple étrangeté qui rend l'acceptation de cette expérience particulièrement difficile. Nous expliciterons plus tard les

¹²³ Cela veut dire qu'entre des âges relativement proches de quelques années, le lien entre âge et accumulation d'expérience est non pertinent alors que ce dernier le devient entre des âges plus éloignés. Il nous est impossible de donner une limite chiffrée (et elle n'aurait aucun sens) à partir de laquelle cet écart d'âge devient pertinent. Nous supposons juste que dans le cas de nos participants, l'écart minimal de 26 ans est pertinent.

stratégies que nous avons mises en oeuvre pour trouver des « volontaires ». Au final, la quasi totalité des personnes qui constituent le groupe des plus âgés a été « trouvée » à l'Université Inter-Âge du Dauphiné (nous dirons UIAD par la suite). Ce sont donc des personnes entre 55 et 72 ans, à la retraite, qui ont un capital économique, culturel et symbolique relativement homogène et qui prennent des cours (donc qui sont en quelque sorte des étudiants). Nous avons alors un groupe assez homogène et qui n'est pas du tout représentatif de l'ensemble des individus qui ont entre 55 et 72 ans. Notre hypothèse sur l'âge n'est plus « falsifiable ».

Nous avons donc dû, pendant la phase de terrain, nous lancer soit dans l'abandon de cette hypothèse, soit dans sa transformation. Le terrain nous fera complètement abandonner cette hypothèse. Nous avons pris la décision de constituer le groupe des plus âgés en premier car nous pensions que cela allait être les individus les plus difficiles à convaincre de participer à notre expérience¹²⁴. Quand nous nous sommes rendus compte que ce groupe allait être hétérogène dans sa constitution, nous nous sommes dit que nous ne pouvions plus constituer le groupe des plus jeunes à partir d'une hétérogénéité de leurs caractéristiques sociologiques. Si l'âge gardait une pertinence dans notre esprit, alors il fallait que ce groupe des plus jeunes ait un lien explicite avec celui des plus âgés. Nous avons alors choisi de « trouver » de jeunes étudiants pour participer à nos expériences. Il nous semblait que les rapports au monde dont participent le fait d'être un étudiant en acte (c'est-à-dire dans une perspective et un statut explicite d'apprentissage) pouvaient se recouper entre le groupe des plus jeunes et le groupe des plus âgés. C'est à ce moment que commence à s'autonomiser un champ de questionnement autour de l'âge. L'abandon du rapport entre une capacité à dévoiler l'implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne et l'accumulation d'expérience au cours de la vie laisse la place à la problématique de l'intersubjectivité. C'est donc plutôt une question tournée vers ce qui est partagé dans l'expérience sensible quotidienne entre des individus appartenant à des groupes d'âges que le sens commun a vite fait d'opposer en parlant parfois de conflit de génération - et tout au long de l'histoire de l'humanité, du moins, dans l'histoire du monde occidental, reviendront fréquemment des critiques entre générations, les uns étant accusés de ne pas savoir vivre avec leur temps, les autres de ne pas savoir « se tenir » entraînant une vision pessimiste de leur futur. Notre interrogation centrale est alors : dans quelle mesure l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne est partagée entre les individus ? Alors que notre société véhicule toujours des stéréotypes de la jeunesse et de la vieillesse et que les individus et les médias participent de la diffusion de ces représentations et ont

¹²⁴ La psychologie expérimentale a montré qu'il était plus facile d'obtenir une requête de quelqu'un avec qui on partage un critère sociologique explicite qu'avec un autre type de personne. C'est en partie pourquoi il sera plus facile par exemple de faire accepter notre expérience aux plus jeunes qu'aux plus âgés.

tendance à opposer ces deux groupes, nous voulons montrer à partir de l'expérience vécue que ces deux constructions sociales¹²⁵ ont bien plus en commun qu'on ne voudrait nous le faire croire. Mais nous devons être modeste dans nos prétentions dans la mesure où nos expérimentations ne nous permettent pas d'élucider la totalité de la question. Nous avons d'un côté des étudiants entre 21 et 29 ans et de l'autre des retraités-étudiants entre 55 et 72 ans. Ce qui les rapproche, c'est leur rapport au monde du fait de leur démarche vers l'apprentissage. Il reste que ces deux groupes d'individus ont été socialisés dans des mondes différents. Le groupe des plus âgés a eu une vingtaine d'années dans les années 1960 et 1970 et le groupe des moins âgés dans les années 2000. La société dans laquelle ont grandi ces individus, bien que la même au premier regard, est en fait très différente parce que le regard que portent les individus qui y vivent est différent au cours de leur vie. À 24 ans, à 31 ans, à 55 ans, à 72 ans, ce n'est pas le même regard que nous portons sur le monde, ne serait-ce que parce qu'il y a des choses dont nous avons ou n'avons pas fait l'expérience et dont nous faisons ou ne faisons pas l'expérience (c'est l'hypothèse de l'impact de la période historique de socialisation). Qui plus est, l'environnement dans lequel nous faisons ces expériences change lui aussi. Il nous semble que « l'incompréhension » entre générations vient surtout du fait que les individus ont du mal à prendre en compte à la fois le fait qu'ils n'ont plus le même regard sur le monde qu'autrefois, mais qu'en plus ce monde n'est plus le même. Pour comprendre quelqu'un de beaucoup plus jeune, il faudrait se souvenir de notre rapport au monde à cet âge là et essayer de l'éprouver dans la société actuelle. Par exemple, essayons de nous imaginer avec un téléphone portable personnel à 15 ans (puisque c'est un fait de plus en plus répandu). Qu'est-ce que ça nous aurait permis de faire que nous ne pouvions pas, mais aussi qu'est-ce que ça ne nous ferait pas faire que nous avons fait ? Quelle représentation du monde ça nous aurait donné et comment aurait-on grandi avec cette représentation ? Il existe la même difficulté dans l'autre sens, à savoir pour quelqu'un de plus jeune « se mettre dans la peau » de quelqu'un de plus âgé. C'est même plus compliqué puisqu'il faut savoir ce qu'était la société dans laquelle ont vécu nos parents ou nos grands-parents, or la façon dont sont faits les programmes scolaires (qui sont un premier éclairage général sur la question, au delà des témoignages des proches qui ont vécu ces « temps ») tendent à ce que ces périodes de l'histoire soient souvent abandonnées (faute de temps pour boucler un programme déjà très chargé).

Malgré cette différence fondamentale entre les âges de la vie, nous supposons que les fondements de l'expérience, l'épreuve du monde, le moment pathique de l'expérience dans le monde de la vie

¹²⁵ Mais il ne faudrait pas non plus négliger les dimensions plus biologiques. En ce sens, chaque construction sociale s'articule à une construction physique dans notre société du fait du développement conjoint de la science et de la technique.

quotidienne, la dimension sensible de notre relation à notre environnement nous relie profondément les uns aux autres quelque soit notre âge - en excluant de cette proposition les enfants et adolescents dont le cerveau est encore en cours de formation et les personnes dont le vieillissement cognitif a un impact concret sur le quotidien. Si, comme le pensait Alfred Schütz en revenant sur son positionnement originaire, la nous-relation est primordiale dans la constitution de l'être, alors il n'y a aucune raison pour qu'elle ne continue pas de l'être au cours de la vie. Par le processus d'individuation, la société dans laquelle nous vivons peut bien nous faire croire que nous sommes avant tout des individus chacun uniques, mais force est de constater que nous avons constamment besoin d'autrui pour être individu. L'injonction contemporaine au développement de soi, au *care*, à se trouver sa propre voie, à s'épanouir par des chemins qui ne vaudront que pour nous ne doit pas nous faire oublier que tout ceci ne prend sens que parce qu'autrui existe et que je le reconnais comme un semblable auquel je suis lié. L'anonymat des villes dont certains vantent les mérites et d'autres le voient comme un indice du triomphe de l'individu sur la société, n'est synonyme ni d'isolement de l'individu ni d'indifférence entre les individus, bien au contraire¹²⁶. Dans la foule anonyme, les relations entre les corps sont hautement codifiées et dans la rue, l'auto-ajustement des pratiques, des mouvements des corps et des regards participent du « tenir ensemble », du « faire société ». Et c'est bien parce que la nous-relation est primordiale que l'anonymat des villes est possible.

Voici donc un des objectifs de cette thèse : montrer ce qui au quotidien dans l'expérience sensible du monde nous est commun en prenant à contre-courant l'idée de conflit de génération¹²⁷. Les travaux en micro-sociologie (et notamment ceux du courant interactionniste) ont eu le mérite de montrer les auto-ajustements dont nous parlions, ces comportements en public qu'étudiait Erving Goffman¹²⁸. Nous n'allons pas nous situer exactement dans cette veine. Nous nous intéresserons au vécu personnel des individus dans le but de montrer que ce dernier, dans ses soubassements que nous espérons dévoiler, transcende la catégorie sociologique de l'âge ou de la génération. Nous supposons alors pour l'instant que le lien en tant qu'un des fondements de l'expérience est une force qui témoigne de la prégnance de la nous-relation à travers les âges. La conséquence immédiate serait que l'expérience vécue dans monde de la vie quotidienne serait d'emblée partagée entre les individus.

¹²⁶ Voir par exemple la figure du blasé chez George Simmel, de cet individu faussement indifférent.

¹²⁷ Nous en profiterons pour aussi nuancer les soi-disant différences hommes/femmes (du point de vue de l'expérience sensible) que certains scientifiques « mal renseignés » sur les connaissances actuelles en neurosciences ont tendance à reproduire dans leurs discours.

¹²⁸ Erving Goffman, « La mise en scène de la vie quotidienne. T. 2 Les relations en public », Éditions de Minuit, 1973.

Ce champ de questionnement aura du mal à se solidifier dans le cours de la thèse et constituera une zone d'ombre que nous allons ignorer volontairement pendant plusieurs mois (voire au moins un an) tant il met à mal l'édifice scientifique. Nous nous sentions un peu coincé par rapport aux caractéristiques des participants à nos expériences et nous préférions mettre de côté ce problème en espérant que nous trouvions une solution satisfaisante plus tard. De plus, notre attention sera accaparée par un autre champ de questionnement qui émerge durant les analyses et qui trouvera sa dénomination finale au cours d'un colloque auquel nous participerons. Il s'agit du surgissement.

Des thématiques de l'inconnu et de l'étrangeté à la problématique du surgissement

Notre interrogation autour du dévoilement de la constitution de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne nous a amené à mettre en oeuvre une méthode de parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants dont nous avons vu qu'elle plongeait les parcourants dans une triple étrangeté (sans la vue, dans un lieu inconnu, avec un inconnu)¹²⁹. Tous les débuts de parcours montrent bien comment l'expérience est déstabilisante et nécessite une certaine phase d'adaptation pour se sentir « à l'aise » sans jamais vraiment y parvenir totalement, les corps étant toujours en tension. Nous voyons alors bien comment chaque participant gère cette difficulté, en somme comment il fait face à la situation.

Le dispositif expérimental a créé une situation particulièrement étrange pour le participant qui non seulement lève quelques voiles sur la constitution de l'expérience puisque ce qui « va de soi » ne fonctionne plus, mais aussi explicite son rapport à l'altérité. Les parcourants¹³⁰ ne font pas simplement face à l'inconnu. Ils sont aussi dans une situation d'incertitude et de non maîtrise où ils doivent faire confiance pour que l'expérience ne soit pas trop éprouvante d'un point de vue émotionnel. Leur capacité d'anticipation est mise à mal, même si tous les participants ne lâcheront pas prise. Ce rapport à l'altérité pose question dans le sens où au quotidien, dans la ville, il n'est pas rare que les situations basculent du familier à l'étranger, du connu à l'inconnu. L'altérité y est toujours en tension. La surprise, l'inattendu et le non maîtrisé y sont relativement quotidiens. Par exemple, si même au feu vert, je jette un coup d'oeil à droite et à gauche avant de traverser, c'est parce que je sais qu'il ne garantit pas le fait qu'une voiture ne surgisse pas au même moment

¹²⁹ Même si nous connaissions certains participants avant l'expérience et que certains connaissaient une partie des lieux. D'ailleurs ce dernier point permettra de montrer en quoi la connaissance des lieux « perturbe » l'expérience.

¹³⁰ Nous emploierons indifféremment participant et parcourant.

« grillant » le feu qui lui était destiné à l'occasion. Et si, par ce geste bref, je remémore cette situation typique en quelque sorte, c'est parce qu'il est arrivé qu'elle me surprenne un jour et me marque suffisamment pour que je la typifie. L'imprévu est quotidien dans l'expérience sensible de la ville. Nous mentionnions ce qui a trait à la circulation, mais nous pensons aussi aux perpétuels travaux dans les villes. Du jour au lendemain, des rues peuvent se retrouver bloquées, nous obligeant à improviser au dernier moment au volant de notre voiture. L'inattendu peut potentiellement surgir à n'importe quel coin de la rue. Une manifestation peut dégénérer en quelques secondes alors que « tout semblait aller pour le mieux jusque là ». Il suffit souvent de peu pour que se déclenchent des événements qui échappent à notre contrôle. Et les espaces publics urbains sont particulièrement propices à cet incertain et imprévu.

Notre époque connaît un paradoxe particulièrement saisissant. Il existe tout un corps de métier qui s'efforce de maîtriser, prévoir, ajuster, rationaliser, etc et qui agit sur notre quotidien à travers nos pratiques, nos modes de pensée, nos espaces, nos outils, etc, alors même que chacun peut aisément se rendre compte que la vie est faite de surprises et d'inattendus qui la colorent et participent de son rythme et que même dans les domaines les plus pointus de la science, le déterminisme et la prédictibilité ont laissé la place au hasard et à la probabilité (en physique quantique par exemple ou en biologie génétique). N'y a-t-il pas une ambiguïté dans notre société entre le fait que l'individu soit poussé au contrôle et à la maîtrise de soi, qu'il soit prévoyant, qu'il fasse des projets¹³¹ et le fait que la vie porte en elle incertitude et imprévisibilité ? Les neurobiologistes contemporains insistent pour affirmer que le cerveau sert à prévoir et à simuler, mais ça ne veut pas nécessairement dire que tout soit prévisible et simulable. L'être humain recherche une stabilité affective permanente qu'il trouve dans les processus de familiarisation. C'est pourquoi personne ne serait vraiment à l'aise dans une incertitude permanente, la vie y serait sûrement insupportable. Mais il nous semble que cette incertitude et imprévisibilité ont un rôle très important. Elles sont à la base de la possibilité de créer et d'innover¹³². D'ailleurs l'improvisation en serait le juste milieu. L'improvisation pure n'existe pas. Aucune chose en ce monde ne surgit *ex nihilo*. L'improvisation, c'est une tension permanente entre des schèmes déjà établis (que ce soit des schèmes pratiques, des schèmes de

¹³¹ Mot relativement fourbe qui, selon Luc Boltanski et Eve Chiapello, en remplaçant le mot hiérarchie dans les livres de management, ne permet plus la critique du capitalisme (Luc Boltanski et Eve Chiapello, « Le nouvel esprit du capitalisme », Gallimard, 1999). « Comment peut-on critiquer des gens qui ont un « Projet » ? » faisait justement remarquer Franck Lepage dans son spectacle « Inculture (s) ou le nouvel esprit du capitalisme. Petits contes politiques et autres récits non autorisés », 2008.

¹³² Bergson disait bien que « l'idée de création est impliquée par l'idée de nouveauté, de surgissement et d'imprévu dans l'expérience même ». Henri Bergson, « L'évolution créatrice », PUF, 2007.

pensée...) et une zone d'incertitude où nous prenons des risques parce que nous ne sommes jamais certain de ce qui va en ressortir (au contraire de la simulation qui prévoit).

Les parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants mettent en avant justement la capacité d'improvisation, de création et d'innovation des parcourants. En les plongeant dans une situation qu'ils ne maîtrisent pas et où ils ne peuvent que très rarement anticiper¹³³, nous avons créé, sans l'avoir explicitement voulu, les conditions d'observation de leurs rapports à cette étrangeté. Et bien que ce thème apparaisse dès nos premières analyses des parcours, il faudra attendre septembre 2010, à l'occasion d'un colloque à Liège¹³⁴ pour que nous réalisions que ce qui n'était jusque là qu'un thème pouvait devenir beaucoup plus.

Le souvenir que nous en avons est qu'après avoir présenté notre travail de recherche (nous avions axé notre présentation autour de la problématique de l'intersensorialité, la question de l'âge était encore « tabou » pour nous) nous avons répondu à une série de questions du public. Lors de cet échange, un mot perdu au milieu d'une phrase d'un des membres du public a attiré notre attention, et bien plus que ça, il a fait « tilt », sans vraiment que nous sachions pourquoi. C'était une sensation assez curieuse et qui se rapprochait de celle que l'on ressent quand on est sur le point de résoudre un problème. Ce mot, c'est le « surgissement ». C'est comme s'il avait résonné avec les soubassements de notre expérience, ce que justement nous nous étions fixé comme objectif d'investigation ici. Et du coup, nous nous retrouvions face à un dilemme scientifique. La démarche logique aurait été de partir de nos matériaux et de faire émerger les termes ou notions adéquats et scientifiquement justifiées à même d'intelligibiliser l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne. Or, nous n'avons pas procédé de la sorte tellement le surgissement nous a paru être la clé de cette thèse, et ceci sans justification logique sur le moment. Ces justifications, nous ne les avons cherchées qu'après coup, qu'après avoir été convaincu de l'importance de ce mot. Nous avons alors amorcé tout un travail de définition du mot à partir de son étymologie, de ses sens dans le dictionnaire, mais aussi de son usage en sciences humaines et sociales. Ce travail a fini par nous convaincre du bien fondé de ce choix et nous laisserons le lecteur se faire sa propre idée à la lecture du dernier chapitre de cette thèse consacré au surgissement.

¹³³ Dans ces conditions expérimentales, les parcourants ne peuvent généralement pas se projeter dans les futurs espaces puisqu'ils ne les voient pas venir.

¹³⁴ Ce colloque s'intitulait « Rencontres sensorielles. Les sens et les sciences sociales » et eu lieu à Liège et Bruxelles du 23 au 25 septembre 2010. Il fut organisé par Paul-Louis Colon (LASC-Université de Liège), Anne-Laure Cromphout (LAMC-Université Libre de Bruxelles) et Bénédicte de Villers (LASC-Université de Liège). Notre intervention portait sur ce qu'apportait la méthode des parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus à la thématique de l'expérience sensible quotidienne.

Nous en sommes finalement arrivés à l'idée que le surgissement est un mode d'être particulier de l'Ambiance. C'est une des façons qu'a l'Ambiance de se donner à éprouver. Le surgissement n'est pas un objet, ni même une situation. Le surgissement est un mouvement qui se vit quand notre relation au monde n'est plus anticipée. Dans le surgissement, il ne s'agit pas d'une chose et d'un être, il s'agit d'un élan qui emporte avec lui tout ce dont nous pouvons faire l'expérience. Les choses et les êtres y sont indifférenciés et ce que nous y voyons, ce que nous pouvons y réfléchir n'en est seulement qu'une trace, qu'un certain « rapport à » ou une certaine manière « d'être à/au ». Le surgissement ne se laisse pas appréhender de front, c'est juste son empreinte que la réflexion peut révéler.

C'est pourquoi nous nous sommes intéressés plus particulièrement au rapport au surgissement, à la trace qu'il laisse sur la conscience. Nous essaierons de remonter la piste sans vraiment arriver jusqu'au bout. Comme avec la chair de Maurice Merleau-Ponty ou tous les concepts qui tentent d'approcher le pré-réflexif et le pré-linguistique, nous échouerons à pleinement en parler. C'est qu'il faudra admettre qu'on ne peut que les vivre et jamais les exprimer dans leur pureté, du moins à travers un discours scientifique. La science n'est peut être alors pas la plus à même d'aborder ces dimensions de l'expérience quotidienne¹³⁵. Des connexions entre neurones au sens que nous donnons à nos expériences, la science peine à discourir « scientifiquement » sur ce qui fait la jonction, la continuité - même si nous pouvons lire par ci, par là dans le champ scientifique et même dans le champ des sciences humaines et sociales que les neurones miroirs seraient la clef de compréhension des comportements humains¹³⁶. Nous essayons de mettre du sens sur quelque chose qui se situe peut être en amont de tout sens possible. Nous ne pouvons alors qu'observer des traces ou des empreintes dont nous supposons qu'elles sont des indices de ce que nous ne pouvons pas aborder de front. Elles deviennent les objets de la recherche, ce que concrètement nous allons porter à la réflexion tout en gardant à l'esprit que ce ne sont que des traces ou des empreintes de ce que nous ne pouvons même pas qualifier de « quelque chose ». Il y a dans le vécu et l'éprouvé une partie qui ne se dit pas, qui ne se décrit pas, dont nous ne pouvons que nous en faire une vague idée en nous remémorant le vécu de notre propre expérience, mais même ainsi la réflexion n'accèdera

¹³⁵ Ce qui est curieux, c'est qu'il n'y a pas si longtemps, nous pensions encore que la science pouvait rendre compte de la pureté de l'expérience. Même la lecture d'Erwin Straus (qui pensait que c'était là une des limites de la science) ne nous avait pas convaincu du contraire. Il a fallu l'épreuve de l'écriture pour que ça apparaisse clairement à notre conscience et que nous posions en mot notre pensée pour nous rendre compte de l'impasse dans laquelle le raisonnement et l'intellection nous amènent concernant certaines dimensions de l'expérience.

¹³⁶ Nous ne pouvons quand même pas nous empêcher de ressentir une certaine méfiance vis-à-vis de cet engouement pour la toute puissance explicative des neurones miroirs. Même Alain Berthoz, lors du congrès « Faire une ambiance » qui s'est déroulé à Grenoble en 2008, invitait le public à être prudent dans le « pouvoir » que l'on pouvait accorder à ces types de neurones.

qu'à des traces. Au mieux, nous nous interrogeons sur ces traces et c'est ainsi que nous supposons l'existence de la chair, du surgissement ou d'un niveau de l'être qui serait pré-réflexif et pré-conceptuel. La science, parce qu'elle fixe et pose les choses avec logique, ne peut pas « parler » de ces dimensions du vécu sans les déformer. Ainsi, nous ne chercherons pas à observer et analyser le surgissement. Nous nous focaliserons sur le rapport au surgissement, sur la façon dont les individus vont mettre du sens sur la relation à leur environnement dans cette forme d'épreuve du monde.

Si cette question nous semble importante à ce moment de la thèse, c'est parce qu'elle nous permet de relier des champs de questionnements qui jusque là sont disjoints entre notre interrogation sur ce que recouvre l'expérience sensible ou « faire l'expérience » dans le monde de la vie quotidienne, notre difficulté à stabiliser le rapport entre âge et dimension partagée de l'expérience sensible et un début de critique naissant sur les injonctions à la maîtrise et au contrôle dans nos sociétés modernes occidentales (et plus concrètement de ses manifestations dans les espaces publics urbains).

Le surgissement nous a aussi permis de revenir sur la question de l'âge. Nous nous sommes demandés si ces rapports au surgissement ne variaient pas en fonction de l'âge. Fait-on face à l'inconnu, l'incertain et au non maîtrisé sous un même mode que nous ayons 25 ans ou que nous en ayons 65 ? Y aurait-il une tendance à « se fermer » au surgissement au cours de la vie, non pas tant du fait de l'âge en soi, mais plutôt du fait que nous avons été plus longtemps baigné dans une société qui prône le contrôle et la maîtrise en tant qu'accomplissements de l'individu ? Ce qui fait problème ici à travers notre rapport au surgissement, c'est notre capacité d'adaptation au monde et à faire face à l'altérité. Si nous admettons que le lissage, l'aseptisation¹³⁷ ou la stérilisation¹³⁸ des espaces publics urbains minent les conditions de possibilité du surgissement, alors nous pouvons craindre que les tendances urbanistiques actuelles amplifient les fractures sociales déjà existantes. L'espace de la rue qui traditionnellement est un espace de tous les possibles se dirige probablement vers un « espace du moins des possibles » à travers ses injonctions à filer droit, à toujours avancer sans s'arrêter dans l'indifférence généralisée des foules¹³⁹. Il nous semble que nous tendons vers des villes « propre en ordre »¹⁴⁰. Bien entendu, le portrait est quelque peu radical et nous ne perdons pas

¹³⁷ Rachel Thomas (Dir.), « L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche », rapport de recherche du Programme de Recherche Interdisciplinaire « Ville et Environnement » (CNRS - MEEDDM), 2010.

¹³⁸ Nicolas Soullier, « Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action pour des villes où l'on aimerait habiter », Eugen Ulmer, 2012.

¹³⁹ En fait, il s'agit plutôt d'un accompagnement de la « lourdeur » des réglementations qui ferment l'espace des possibles. La perspective que nous envisageons ici est donc celle d'un détournement.

¹⁴⁰ Laurent Matthey et Olivier Walther, « Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une new middle class », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 1 | 2005, Online since 24 October 2005, connection on 26 March 2012. URL : <http://articulo.revues.org/931>.

de vue qu'il ne s'agit là que d'hypothèses, seule l'histoire pourra nous dire ce qu'il en aura été. Mais au regard des orientations contemporaines concernant l'aménagement et la conception des espaces publics urbains, nous pouvons *a minima* nous interroger. Et c'est cette interrogation sur le devenir de nos espaces quotidiens en ville qui va constituer le fil directeur de cette thèse dans le sens où les champs de questionnements que nous avons ouverts tout au long de la thèse vont venir se cristalliser autour de ce questionnement. La thèse n'abordera pas frontalement le devenir des espaces publics urbains du quotidien. Elle va plutôt essayer de montrer en quoi la dimension sensible et partagée de l'expérience et le rapport au surgissement participent du « vivre ensemble » dans les espaces publics urbains afin d'argumenter la pertinence à prendre toute la mesure du sensible, du lien et du surgissement dès la conception. En somme, ce travail de recherche nous amènera vers une certaine pensée de la conception et de l'aménagement qui comprendra les interrogations qui nous semblent centrales et urgentes par rapport aux tendances contemporaines sur le devenir de nos espaces publics urbains quotidiens.

Au regard des analyses que nous avons effectuées, il s'agira de montrer, premièrement, toute la richesse d'expérience qui se cache derrière le quotidien (en déconstruisant ce qui « va de soi »), deuxièmement, que nous avons bien plus en commun que ce que notre époque tend à nous faire croire (par l'entremise des rapport d'âge) et troisièmement, que la non maîtrise et l'incertitude participent du projet d'autonomie¹⁴¹. Ici, c'est à un retour de préoccupations beaucoup plus politiques (au sens d'engagement dans la vie de la cité) que nous avons à faire. Ces considérations sont une des origines de ce travail de recherche dans le sens où elles nous ont guidé vers ce dernier. En même temps, tout au long de la thèse, ces préoccupations ont été mises de côté pour se focaliser sur le côté plus scientifique du travail. Elles ressurgissent en fin de thèse, quand nous nous questionnons sur l'intérêt de ce travail et ses raisons d'existence profondes. C'est notre réflexivité qui l'a fait émerger, notamment parce que cette thèse n'allait pas de soi, que les champs de questionnements qui y avaient été ouverts avaient du mal à s'imbriquer les uns dans les autres.

Ce document peut alors reprendre un cours plus « normal » et conventionnel. Si l'objectif de ce travail est de proposer une certaine pensée dans le champ de la conception urbaine et architecturale à travers l'idée centrale de surgissement, il nous faut montrer l'intérêt et la pertinence de ce terme pour penser et décrire l'expérience vécue et le rapport à soi, à autrui et au monde (chapitre V). Mais

¹⁴¹ Nous employons et emploierons dans cette thèse l'autonomie au sens que lui donne Cornelius Castoriadis. Pour le dire rapidement, un individu autonome est un individu qui n'accepte aucune forme d'autorité, pas même celle de sa propre pensée antérieure. Nous développerons ce point dans la fin de la thèse. Cornélius Castoriadis, « L'institution imaginaire de la société », Éditions du Seuil, 1975.

avant d'en arriver là, un long chemin nous attend. Il nous faudra en effet passer par une explicitation de ce que c'est que « faire l'expérience » dans un espace public urbain (chapitre III) et prendre toute la mesure du fond sensible partagé qui y est sous tendu (chapitre IV). C'est seulement une fois ces éléments posés et décrits que le surgissement prendra sa place dans ce travail. Enfin, il ne faut pas oublier l'extrême importance que revêt l'expérience de terrain (chapitre II). C'est *in fine* elle qui oriente le travail. C'est à partir d'elle que nous serons en mesure de proposer des « contextes parents »¹⁴² qui nous permettront d'ouvrir nos résultats et conclusions au delà de notre terrain concret. C'est pourquoi le prochain chapitre sera entièrement consacré à l'épreuve du terrain qui explicitera en détail ce que nous avons mis en oeuvre pour explorer les dimensions implicites de l'expérience quotidienne des espaces publics urbains. Nous irons alors jusqu'à montrer comment qualifier la relation chercheur/participant qui s'instaure dans chaque recherche à la deuxième personne¹⁴³ afin d'en saisir le rôle sur les résultats obtenus.

¹⁴² Jean-Claude Passeron, « La raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation », Albin Michel, 2006.

¹⁴³ Jean-Paul Thibaud « Je, Tu, Il. La marche aux trois personnes », *Urbanisme*, n°359. p. 63-65, 2008.

CHAPITRE 2. MÉTHODOLOGIE

« Les interventions créent des perturbations qui ne sont pas un bruit à éliminer, mais une musique à apprécier, qui diffuse les secrets cachés du monde des acteurs »
Michael Burawoy¹⁴⁴

Toute notre méthodologie a été construite en vue d'un objectif très clair : révéler ce qui passe inaperçu dans l'expérience sensible quotidienne du citoyen. Notre hypothèse est qu'il existe une ou des dimensions de l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne qui ne se laissent pas facilement saisir par la conscience. Dans le chapitre précédent, nous avons mis en avant plusieurs facteurs importants qui contribuent à voiler une partie de l'expérience sensible en train de se faire et en train de s'éprouver : le processus de constitution de l'expérience lui-même (qui, à mesure de son développement, fait « oublier » ses étapes précédentes) ; la culture transmise au sein d'une société (à travers les idées de découpage des sens, de hiérarchie des sens et les habitudes qui suscitent des expériences qui « vont de soi ») ; l'environnement (comme cadre sur lequel repose un éventail des

¹⁴⁴ Michael Burawoy, « L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain », in Daniel Cefaï (ed.) « L'enquête de terrain », Éditions la Découverte, MAUSS, Paris, 2003.

possibles). Bien entendu, ces facteurs sont interdépendants au point qu'ils ne se présentent jamais isolément. Nous nous en servirons alors comme leviers pour construire notre méthode.

Dans un premier temps, nous expliciterons le choix de la méthode des *parcours commentés* comme armature de base pour constituer notre propre méthode. Cela nous amènera vers des parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus aux participants. Par la suite, nous nommerons ces derniers indistinctement parcourants, participants ou enquêtés.

Dans un deuxième temps, nous présenterons le terrain, c'est-à-dire les lieux concrets de l'enquête. Si la pertinence de ce terrain nous « saute aux yeux », l'histoire de son élaboration montrera toute la difficulté à trouver dans une ville un parcours qui réponde à nos nombreux critères.

Dans un troisième temps, nous parlerons du choix des participants. La méthode proposée est suffisamment déroutante pour que nous explicitions ce moment particulier de l'enquête tant elle met en avant des aspects souvent peu décrits dans les recherches qualitatives : les motivations des enquêtés à participer à l'expérience.

Dans un quatrième temps, il s'agira de détailler le déroulement des parcours à travers leurs différentes phases. Ce sera l'occasion de pointer les difficultés que nous avons rencontrées.

Dans un cinquième temps, nous aborderons la relation qui se noue entre le chercheur et le participant. Cette dernière est fondamentale et sa mise à jour nous évitera des erreurs d'interprétation. Nous montrerons alors des aspects de la recherche souvent peu développés mais pourtant extrêmement importants dans la production des matériaux.

Enfin, dans un dernier point, nous reviendrons sur l'armature des *parcours commentés* pour la consolider et y ouvrir des pistes de réflexion. Nous en profiterons pour annoncer notre méthode d'analyse qui préfigurera de l'enchaînement des prochains chapitres.

I. Des *parcours commentés* aux parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus

1. Le positionnement méthodologique

Si nous voulons saisir l'expérience sensible au quotidien, alors il apparaît pertinent et même préférable de se positionner *in situ* au plus près de l'expérience en train de se faire et en train de s'éprouver. Trois choix ou attitudes s'offrent alors à nous. Nous pouvons appréhender notre propre expérience sensible (recherche à la première personne : « je »), observer celle d'autrui (recherche à la troisième personne : « il ») ou accompagner autrui dans son expérience sensible (recherche à la

deuxième personne : « tu »)¹⁴⁵. L'objectif étant de dévoiler l'implicite de l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne, les trois attitudes n'ont pas la même efficacité.

1.1. L'auto-ethnographie

La recherche en première personne pose le problème qu'elle se limite à l'expérience du chercheur. Non seulement, elle ne produit qu'un seul point de vue, mais en plus ce dernier est probablement en décalage avec celui que pourrait avoir n'importe quel passant dans la rue du simple fait que le chercheur a déjà réfléchi à ce que recouvre l'expérience sensible. Ses catégories de pensées n'ont plus rien à voir avec celles de « l'homme de la rue »¹⁴⁶. S'il parle de lui et de sa propre expérience, cette posture de recherche pose le problème de la généralisation de cette expérience. Dans quelle mesure l'expérience sensible que peut faire le chercheur, en tant que chercheur qui se pose des questions particulières sur ce sujet et qui a accumulé de nombreuses lectures « savantes » ou non, est partagée par autrui ? Ce genre de posture ne se suffit pas à lui-même.

Nous pouvons en faire une méthode exploratoire du champ. La recherche en première personne sert alors à générer des hypothèses qui pourront être testées dans une recherche en deuxième et troisième personne. Ou alors, le chercheur n'est pas seul, d'autres chercheurs se joignent à l'expérience et un débriefing collectif permet de dépasser les seules expériences personnelles. Dans le cadre d'une thèse, nous sommes souvent seuls face à notre terrain. Nous avons alors dû exclure l'idée d'un collectif de chercheurs faisant une expérience en première personne. Nous aurions pu alors prendre cette attitude comme recherche exploratoire. Ce que nous n'avons pas fait, pour une simple raison de méfiance vis-à-vis de l'implication du chercheur dans son objet de recherche. Ça paraîtra sûrement contradictoire avec les propos que nous tiendrons à la fin de ce chapitre, mais il faut savoir qu'au début de cette recherche, nous pensions qu'il fallait s'affranchir du mieux que nous pouvions de notre propre expérience pour ne pas diriger l'expérience vers certaines directions et ainsi nous rendre imperméable à la surprise sur le terrain. Derrière cette « conviction », il y a l'idée que le chercheur en sciences humaines et sociales se doit d'être le plus objectif possible pour éviter de contaminer son matériau. C'est bien évidemment le couplage entre un début de formation en mathématiques et notre cursus en sociologie qui est à l'origine de ces idées. Le positivisme ne nous a pas épargné et c'est l'expérience de cette recherche qui nous en éloignera.

¹⁴⁵ Jean-Paul Thibaud, « Je, Tu, Il. La marche aux trois personnes », *Urbanisme*, n°359, p. 63-65, 2008.

¹⁴⁶ Alfred Schütz, « Le chercheur et le quotidien », Klincksieck, 2008.

1.2. L'observation distante

La recherche en troisième personne est délicate par rapport à notre questionnement et surtout notre hypothèse. S'il existe bien un « implicite » de l'expérience sensible au quotidien, dans quelle mesure l'observation peut en rendre compte ? Il faudrait supposer aussi que cet implicite s'exprime dans les corps en mouvement et les pratiques observables. Le problème est alors celui de la grille de lecture à adopter pour l'observation. Nous pourrions aussi imaginer des leviers pour rendre cet implicite plus explicite à travers un dispositif expérimental *in situ*¹⁴⁷. Restent toujours les mêmes questions : quoi observer et comment l'interpréter ? Si nous n'avons pas pris cette perspective dans cette thèse, c'est essentiellement pour deux raisons qui sont intimement liées.

La première est que nous n'avons pas spécialement d'idée originale ou créatrice (du point de vue de la recherche sur le terrain) pour mettre en place un levier d'explicitation de l'implicite de l'expérience sensible quotidienne et pour élaborer une grille de lecture des corps en mouvement. Pour le dire autrement, rien d'intéressant ou de stimulant ne nous est venu à l'esprit pour pouvoir envisager une méthode d'observation sur le terrain. Bien plus, nous pensions, en début de thèse¹⁴⁸, que ce n'était pas la bonne distance à avoir pour saisir cet implicite.

La deuxième raison est plus personnelle. Elle est liée à notre caractère et vient expliquer pourquoi nous avons si vite abandonné cette perspective en troisième personne sans vraiment la creuser. Nous nous sentons plus à l'aise en tant que chercheur sur le terrain pour constituer des matériaux en étant au contact direct des individus qu'à distance. Aborder des passants dans la rue pour leur proposer une expérience de recherche n'est pas quelque chose qui nous fait peur ou nous décourage devant le

¹⁴⁷ Comme le fait Gabriel Bérubé dans sa thèse intitulée « Expériences sonores et design urbain, un projet de recherche création » qu'il mène au CRESSON sous la direction de Jean-Paul Thibaud. Il met en place des dispositifs sonores dans l'espace public afin d'interpeler le passant sur la dimension sonore de ces espaces. Ces sons émis peuvent aussi bien être des créations que des amplifications de sons existants produits par les passants (par exemple le son de leurs pas).

¹⁴⁸ Les travaux de thèse de nos collègues Aurore Bonnet et Gabriel Bérubé, et les nombreuses discussions que nous avons eues à ce sujet ont fini par nous convaincre de l'intérêt de ce type d'approche et surtout de son potentiel. Mais c'est intervenu trop tardivement dans la thèse pour que nous puissions l'explorer.

risque de refus¹⁴⁹. C'est d'ailleurs une étape de la recherche particulièrement plaisante et pleine de surprise.

1.3. La relation de face à face

Le terrain est souvent une épreuve de l'altérité où le moment de partage que constitue la relation d'enquêteur à enquêté - même si elle n'est pas sans un certain rapport de domination comme le disait Pierre Bourdieu¹⁵⁰ - est toujours un moment dont nous ressortons satisfaits. Cet aspect de notre personnalité de chercheur est bien évidemment à mettre en lien avec notre personnalité au quotidien. C'est bien parce que nous avons la rencontre « facile » que cette perspective sur le terrain nous est plus favorable - à condition bien sûr de ne pas en rester là et de se questionner fortement sur la relation qui se noue entre le chercheur et le participant comme nous le ferons vers la fin de ce chapitre. Il n'est pas rare que nous soyons facilement abordés par des inconnus dans la rue alors que cela arrive bien moins souvent à notre entourage. Il y a sûrement des démarches, des manières d'apparaître et de se comporter en public qui incitent certains individus plus que d'autres à interagir avec d'autres.

Mais ce n'est pas le sujet de cette thèse. Ce qu'il faut savoir, c'est seulement qu'ici se recoupent une perspective de recherche et un trait de personnalité - toujours le fruit d'un parcours biographique, c'est-à-dire de la rencontre entre des expériences passées sédimentées et incorporées et une situation présente, un contexte, un cadre pour parler comme les interactionnistes. Le chercheur doit aussi faire avec ses forces et faiblesses, et nous avons ici préféré mettre à profit ce avec quoi nous

¹⁴⁹ Beaucoup de jeunes chercheurs parmi nos collègues se sentent mal à l'aise pour aborder des passants. Par exemple lors d'une recherche au centre-ville de Grenoble sur la thématique des ambiances sonores en centre-ville (ASTUCE : Ambiances Sonores, Transports Urbains, Coeurs de ville et Environnement), nous étions en binôme sur le terrain (deux doctorants) pour proposer aux passants de s'asseoir quelques minutes sur des sièges que nous avions disposés dans l'espace public, mettre un casque audio qui retransmettait en temps réel un enregistrement de l'environnement sonore à l'aide de micro binauraux, porter des lunettes noires leur obstruant la vue et répondre à nos questions. Pendant qu'un des enquêteurs abordait les passants, l'autre faisait passer l'expérience à ceux qui avaient accepté, ce qui permettait au premier enquêteur de trouver d'autres passants et de les faire patienter quelques minutes le temps que le premier passant finisse son expérience. Cette façon de faire est très efficace pour trouver rapidement beaucoup de participants.

Dans un premier temps, nous abordions les passants pendant que notre collègue faisait passer les expériences. Puis, au bout de quelques entretiens, nous avons échangé les rôles. Très vite, cet enquêteur nous a confié être peu à l'aise dans ce rôle, ne sachant pas trop comment présenter les choses ou qui aborder (même si par ailleurs, il arrivait tout de même à trouver des participants). Du coup, nous avons ré-inversé les rôles, nous sentant à l'aise dans le fait de proposer à des inconnus cette expérience.

En définitive, notre collègue se posait beaucoup trop de questions sur le terrain, ce qui occasionnait décalages et rencontres manquées. Notre perspective était toute autre : ne pas réfléchir et y aller ou « se taire et faire » comme nous le répète souvent un autre collègue du laboratoire. Si nous nous mettons à réfléchir et à hésiter, il y a fort à parier qu'inconsciemment nous nous dirigeons plutôt vers des passants dont nous supposons, à l'apparence, à la démarche et à l'expression du visage, qu'ils accepteront plus facilement l'expérience que d'autres. C'est prendre le risque de se retrouver avec les mêmes types d'individus. Une façon de déjouer ceci est d'aborder la première personne que l'on croise quelque soit son apparence sans se poser de questions et ne pas se décourager d'une éventuelle série de refus.

¹⁵⁰ Pierre Bourdieu, « La misère du monde », Paris, Seuil, 1993.

étions le plus à l'aise, « comme un poisson dans l'eau ». Si les individus que nous rencontrons au quotidien ont tendance à se livrer facilement à nous, alors nous pouvons utiliser cet « atout » dans la recherche en privilégiant la perspective à la deuxième personne.

C'est donc cette perspective qui nous a paru idéale pour qu'au regard de nos « capacités », nous puissions accéder à l'implicite de l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne. Mais elle n'est pas sans poser certains problèmes. Le chercheur n'accède jamais à l'expérience en train de s'éprouver en elle-même dans cette perspective (dans celle à la troisième personne non plus, mais cela paraît plus évident), il n'accède au sens de cette expérience pour l'individu que par l'intermédiaire du langage, que ce soit le langage parlé ou le geste qui avant tout signifie quelque chose. Erwin Straus a précisé que ce que l'on saisit à travers le langage ce ne sont pas des perceptions, mais le sens de ce qui est perçu¹⁵¹. Il faudra donc se demander dans quelle mesure le sens de ce qui est perçu, de façon plus large, de ce qui est vécu, est un indice ou une trace de l'expérience sensible en train de se faire et de s'éprouver.

Un second problème est lié au contexte de la constitution des matériaux. Admettons que nous trouvions une réponse satisfaisante à notre précédente question, se pose alors la question des conditions dans lesquelles se produit cette expérience sensible. Ces conditions ne sont pas seulement celles de la rencontre ou de la co-naissance d'un individu et d'un environnement dans tel espace et à tel moment, mais aussi celles d'une relation sociale bien particulière qu'est la relation d'enquête. Il sera alors nécessaire d'intégrer ces éléments de contexte à notre problématique.

Nous avons finalement trouvé une méthode d'enquête qui se rapproche au mieux non seulement de nos objectifs de recherche, mais aussi de nos questionnements autour des limites ou difficultés que peuvent apporter ce genre de méthode. Il s'agit de la méthode des *parcours commentés*.

2. La construction de la méthode

2.1. Les *parcours commentés* : au plus près de l'expérience vécue

C'est au cours d'une recherche intitulée « Ambiances sous la ville. Une approche écologique des espaces publics souterrains », dirigée par Grégoire Chelkoff et Jean-Paul Thibaud, qu'apparaît l'armature de la méthode des *parcours commentés*¹⁵². L'objectif de cette méthode est « d'obtenir

¹⁵¹ Erwin Straus, « Du sens des sens », J. Millon, 1989.

¹⁵² On peut y lire que « la méthode des parcours commentés a été élaborée par Jean-Paul Thibaud avec la collaboration de Jean-Luc Bardin, Grégoire Chelkoff et Martine Leroux », p.15.

des commentaires de perception en mouvement en demandant à des passants (usagers réguliers du lieu ou non) d'effectuer un cheminement et de décrire ce qu'ils perçoivent et ressentent au fur et à mesure du trajet ». Elle repose sur trois hypothèses que Jean-Paul Thibaud a nommé ainsi : l'impossibilité d'une position de surplomb, l'entrelacs du dire et du percevoir et l'inévitable « bougé » de la perception¹⁵³.

La première hypothèse exige une double contextualisation. Il faut prendre en compte le contexte environnemental en ce que la perception se déploie en fonction d'un milieu bien plus que dans un milieu. Il faut aussi bien avoir à l'esprit que le cours d'action est indissociable des manières de percevoir, que l'action qu'est en train de réaliser un individu (traverser une route, attendre un bus...) sollicite le corps d'une manière particulière.

La deuxième hypothèse veut dire que, dans cette méthode, est postulé une relation directe entre les « manières de décrire et les manières de percevoir » et que le sensible est un formidable « embrayeur de parole ».

Enfin, la dernière hypothèse reprend les thèses d'Erwin Straus sur l'inséparabilité entre le sentir et le se mouvoir, le mouvement étant au fondement de la perception - ce qui sera appuyé non seulement par la phénoménologie mais aussi par les neurosciences contemporaines. Elle précise aussi que le mouvement est une condition de possibilité du public dans le sens où il permet « l'idéalisation des perspectives réciproques ».

Voici donc l'armature des *parcours commentés*. Ils reposent sur ces trois hypothèses et sur une consigne générale : marcher, percevoir et décrire. C'est cette structure que nous conserverons dans l'élaboration de notre méthode, laissant de côté les précisions qu'a donné Jean-Paul Thibaud sur les consignes lors du cheminement et après le cheminement (carte mentale, entretien semi-directif) et sur les analyses (les « traversées polyglottes » où il s'agit de constituer une sorte d'idéal type des parcours).

Un des intérêts de cette méthode - au delà de ceux déjà mentionnés pour saisir au plus près l'expérience en train de se faire et de s'éprouver - est qu'elle est déclinable à l'infini aux besoins de l'enquête. En faisant varier les consignes dans le cheminement (se concentrer que sur certains sens par exemple ou se faire guider par le participant plutôt que de lui imposer un itinéraire), en jouant sur les lieux et les mobilités (pourquoi pas un *parcours commenté* en vélo, ou même en empruntant différents modes de transport) ou sur les temporalités (jour/nuit), nous pouvons approcher de façon fine les multiples dimensions qui composent l'expérience sensible dans un espace public.

¹⁵³ Jean-Paul Thibaud, « La méthode des parcours commentés », in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds), « L'espace urbain en méthode », Parenthèses, 2001.

C'est ce potentiel que nous allons saisir et dont nous allons profiter, mais que nous allons aussi malmener. En effet, avec les parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus auprès de deux classes d'âge très différentes, nous allons devoir revenir sur l'armature des parcours commentés. D'une part, l'hypothèse de l'impossibilité d'une position de surplomb sera enrichie d'un contexte souvent négligé, celui de la relation chercheur/participant et de son évolution au cours des parcours. La vulnérabilité dans laquelle sont plongés les parcourants va poser avec force l'importance de cette relation dans le déroulement des parcours, mais aussi dans la production des matériaux. De plus, la difficulté à faire accepter cette expérience à certains individus nécessite de considérer les motivations à leur participation à l'expérience. D'autre part, l'hypothèse de l'entrelacs du dire et du percevoir devra faire l'objet d'une plus ample explicitation. Pour le moment, dans les présentations de la méthode des *parcours commentés*, il s'agit bien plutôt d'un postulat. Nous essaierons alors de donner au langage bien plus de place en montrant par exemple que si le sensible est embrayeur de parole, la parole est aussi embrayeur du sensible. La relation de réciprocité qui existe entre l'expérience sensible et le compte rendu en mot que l'on en fait n'est nullement aussi évidente que le posent les *parcours commentés*. L'enjeu sera de déterminer le statut de cette parole des participants.

2.2. Accéder à l'implicite de l'expérience sensible : « en aveugle » dans des lieux inconnus

Revenons à nos objectifs. Comment accéder à l'implicite de l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne ? La méthode des *parcours commentés* semble à même de convoquer le sensible, de le faire parler. En se situant au plus près de l'expérience, nous aurons plus de chance de dévoiler cet implicite ou du moins en partie. Mais cela n'est pas suffisant. En effet, rappelons que la constitution de l'expérience, les habitudes et l'ancrage culturel sont des obstacles de taille qui voilent les soubassements de l'expérience. Il s'agit donc d'ajuster les *parcours commentés* en fonction de ces obstacles.

Nous avons vu dans le précédent chapitre qu'une façon de revenir sur la constitution de l'expérience, c'est-à-dire en deçà des *objets d'expérience*, au niveau de l'élaboration des *contextes de sens* et des *structures de pertinence*, est de la rendre problématique en ce qu'elle n'irait plus de soi. Il s'agirait alors de mettre l'individu en tension entre une pratique ordinaire à travers le parcours - faire des parcours dans la ville est chose quotidienne, ne serait ce que pour se rendre à l'arrêt de bus, dans les magasins ou retrouver des amis en centre-ville - et des circonstances

inhabituelles qui obligent à revenir sur les expériences quotidiennes. Commenter son parcours est déjà une situation inhabituelle en soi qui offre quelques ouvertures sur la constitution de l'expérience. Mais ces brèches sont encore trop petites pour entrer en profondeur dans les soubassements de l'expérience - et rappelons que ce n'est qu'une hypothèse et que cette recherche devra admettre qu'il est des soubassements de l'expérience qui nous sont inaccessibles à travers des méthodes et des discours scientifiques. Les choses vont encore de soi. Pour trouver le levier adéquat, il faut revenir au double problème du découpage des sens et de la hiérarchie des sens que nous avons évoqué dans le précédent chapitre¹⁵⁴.

Faisant l'hypothèse de l'intersensorialité, hypothèse appuyée par la phénoménologie, les neurosciences et les sciences cognitives, notre expérience sensible du monde devrait alors solliciter explicitement l'ensemble de nos sens dans une sorte d'entrecroisement complexe repérable au niveau du sens de l'expérience sensible. Autrement dit, les *objets d'expérience* sont tous multisensoriels, ne serait ce que parce qu'ils se sont constitués dans des contextes qui eux mobilisent l'ensemble de nos sens. Par exemple, un morceau de musique n'est pas qu'une suite de sons, c'est aussi des goûts, des saveurs, des couleurs, des formes, des textures ou de la chaleur car l'expérience sensible de ce morceau de musique ne s'est pas faite isolément du reste de ses modalités sensorielles. Alors bien entendu, ces associations sensorielles sont éminemment discrètes et il faut un effort considérable à la conscience pour les retrouver. Mais elles fondent l'expérience et expliquent comment il nous arrive d'avoir l'impression de sauter du coq à l'âne alors qu'en définitive il s'agit d'une continuité bien masquée.

Le problème est donc que, quand nous recueillons du discours sur l'expérience sensible *in situ*, ces associations sensorielles sont quasiment absentes, mis à part à travers quelques mots qui portent en eux cette intersensorialité - comme le mot « calme » qui ne renvoie pas qu'au sonore, mais réfère plutôt à un ensemble de pratiques aux multiples dimensions sensorielles.

2.2.1. Un parcours les yeux bandés

Il y a un réflexe de l'habitude à déjouer ici en court-circuitant le primat de la vue dans notre société. Car même si nous demandons par exemple à un individu de commenter son parcours en essayant de le focaliser sur l'ensemble de ses sens, nous aurons beaucoup d'aller/retour entre les sens qui sont une construction de la réflexion et non une donnée de l'expérience vécue. De plus, la vue va

¹⁵⁴ Nous allons essayer de ne pas nous répéter par rapport à ce que nous avons déjà dit sur la méthode dans le précédent chapitre. Nous compléterons juste le propos.

parasiter le sens de l'expérience dans la mesure où elle donne une immédiateté aux choses du monde dans une illusoire position d'extériorité au monde. Il est courant d'admettre que la vue est un sens qui met à distance des choses, or il nous semble que c'est là seulement une donnée de la réflexion et non pas celle d'un vécu. Quand nous faisons l'expérience de, quand nous éprouvons notre quotidien, nous ne sommes pas à distance des choses, mais avec les choses pris dans un mouvement auquel on participe. La vue ne met pas à distance des choses. C'est seulement la réflexion qui nous en donne l'illusion. Voir un immeuble au loin, c'est être sensible à cet immeuble. Dans l'expérience, le corps se prolonge pour dépasser les limites de la chair et de la peau jusqu'à « toucher du regard » cet oiseau que nous voyons voler haut dans le ciel (cela rejoint l'idée de schéma corporel chez Maurice Merleau-Ponty).

C'est donc sur le statut des sens qu'il faut travailler pour tenter de déjouer ces voiles de la constitution de l'expérience. Il faut arriver à faire en sorte soit que le monde n'aille plus de soi dans son immédiateté de sens, et alors il faut refaire tout le chemin en détail pour lui redonner du sens, soit se surprendre à une immédiateté de sens que nous ne pensions pas possible et nous interrogeons alors les évidences de l'expérience pour regarder ce qui s'y cache derrière. Ces deux options sont atteignables en coupant temporairement un individu de sa vue. Il est des cas où le participant doit reconstruire le sens des choses en mobilisant l'ensemble de ses sens (sauf la vue bien évidemment). Nous sommes alors souvent en présence d'une reconstruction logique et réflexive qui déconstruit la constitution de l'expérience. Ce qui d'habitude est décrit sous un régime essentiellement visuel fait alors appel à l'ensemble des sens, montrant par là comment ils oeuvrent chacun au quotidien. D'autres fois, le sens des choses surgit sans qu'il ne soit immédiatement possible de le justifier d'un point de vue réflexif et logique. Ce surgissement est suffisamment déroutant pour que les participants y réfléchissent et tentent de comprendre comment il a pu surgir, même s'ils n'arrivent pas toujours à une réponse.

2.2.2. Des lieux inconnus des participants

Des parcours « en aveugle » semblaient un bon levier pour rentrer dans le domaine de l'infra et les expériences menées l'ont confirmé. Seulement, l'intuition de l'importance capitale de la connaissance des lieux du parcours sur le « bon fonctionnement » de la méthode s'est avérée justifiée. Nous pensions que plonger des individus dans le noir et leur faire parcourir un bout d'espace public ne pouvait nous aider à dévoiler l'implicite de l'expérience sensible quotidienne que si ces individus n'essayaient pas de reconnaître les lieux par rapport à leurs expériences

passées. En effet, si les participants sont dans ce rapport à l'expérience, alors nous ne ferons que mettre en avant les repères sensibles autres que visuels qui permettent de reconnaître les espaces déjà parcourus. Ce n'est pas sans intérêt, mais il s'agit là d'une tout autre recherche. Les mécanismes de l'expérience mis en jeu ne seront pas les mêmes et les individus auront dans ces conditions tendance à ne s'appuyer que sur leur ouïe pour rendre compte de leur expérience en train de se faire et de se vivre.

Il ne s'agit pas ici seulement d'une réflexion en amont de la mise en oeuvre de la méthode. C'est une chose que nous avons testé sur le terrain, malgré nous. En effet, il y a un dilemme auquel nous avons dû faire face qui fait que quelques participants connaissaient une partie des lieux du parcours. Nous n'avons pas demandé au gens rencontrés s'ils connaissaient le lieu de notre parcours avant de leur faire faire l'expérience. Nous leur avons juste donné un point de rendez-vous dans un lieu dont une pré-enquête a montré que nous avons beaucoup de chance qu'ils ne le connaissent pas. Si nous avons demandé en amont aux gens s'ils connaissaient tel quartier, même en cas de réponse négative, ce qui est positif pour notre expérience, le risque est que cette information vienne perturber le caractère « inconnu » des lieux du parcours. En quelque sorte le parcours perd son caractère inconnu. Ce qui fait que nous avons quelques personnes qui, sur le lieu du rendez-vous et durant le parcours, nous ont précisé bien connaître les lieux. Pour ces personnes, les parcours ont très peu fonctionné comme nous le projetions. Déjà, comme nous l'avons dit, ces parcourants se sont essentiellement focalisés sur la dimension sonore alors que les autres ont été bien plus multisensoriels dans leur discours. La conséquence est qu'ils n'ont pas perçu les mêmes choses, ils ont essayé de retrouver les lieux qu'ils connaissaient déjà en se concentrant sur la perception possible de repères caractéristiques des lieux. Ces repères étaient alors essentiellement auditifs. Et en se mettant en attente de percevoir tel son caractéristique de tel lieu qu'ils connaissent, ils n'étaient plus à l'écoute de l'ensemble de leurs sensations. La mémoire a pris le dessus sur l'expérience en train de se faire et de se vivre. Ce qui fait que ces personnes n'ont que très peu élaboré d'« images mentales » spontanées. Et ce sont précisément ces « images mentales » qui nous permettent de rentrer dans l'infra de l'expérience sensible quotidienne. En fait, l'expérience a fonctionné pour ces personnes qu'à partir du moment où, se sentant suffisamment perdues et sans repères, elles ont pu se défaire de la tentation de ramener leur expérience du parcours à ce qu'elles connaissaient des lieux. Cela arrivait généralement à la moitié du parcours.

Enfin, une autre raison au choix du parcours dans un lieu inconnu tient à ce que cela renforce l'effet d'étrangeté que provoque le fait d'être « en aveugle ». Nous situant toujours dans cette tension entre familiarité (un cheminement dans la ville) et étrangeté (« en aveugle », dans un lieu inconnu), la

non connaissance des lieux a pour effet de mobiliser les schèmes typiques sédimentés dans les *réserves d'expériences* permettant de donner sens aux lieux du parcours. Puisqu'il ne s'agit pas de reconnaître (lieu connu) mais plutôt d'imaginer (lieu inconnu) au regard à la fois de leurs expériences passées et de leur expérience présente, les parcourants produisent des « images mentales » des lieux ou des scènes à partir de l'ensemble de leurs sens (sauf la vue). Cela montre comment tous les sens autres que la vue participent du sens de l'expérience sensible, ce qui d'ordinaire est masqué par l'immédiateté de sens que semble donner la vue. Ces « images mentales » peuvent aussi bien surgir spontanément à la conscience qu'être le fruit d'une construction logique (logique pour le parcourant). L'expérience sensible quotidienne est ainsi plus facilement déconstruite et explicitée dans ses évidences - puisqu'on se situe en deçà des *objets d'expérience*, au niveau des *contextes de sens* et des *structures de pertinence* - et on voit apparaître les catégories typiques de sens qui participent au sens de l'expérience sensible et à la mise en ordre du monde.

II. Le terrain et ses temporalités

1. Le choix du terrain

Une fois la méthode éclaircie nous sommes partis à la recherche d'un terrain qui réponde à plusieurs critères. Nous recherchions un lieu inconnu pour des participants, facilement accessible (n'ayant pas de voiture), un parcours pas trop long (pour ne pas épuiser ou saturer les parcourants) mais qui traverse des types de lieux différents et enfin qu'il se situe en ville.

La première difficulté a été de trouver un lieu qui soit facilement inconnu à beaucoup de gens dans une ville que nous pouvions facilement arpenter de nombreuses heures en quête du parcours recherché. Notre choix s'est évidemment posé sur la ville de Grenoble (car nous y habitons) et sur ses habitants pour une question de faisabilité. Il est alors aisé et peu coûteux de chercher un tel parcours et de trouver des parcourants. Ensuite, nous avons exclu tous les lieux dont nous pouvons raisonnablement supposer qu'ils sont facilement connus pour une bonne partie des grenoblois comme le centre-ville ou la gare.

Le parcours devait être expérimenté sur deux groupes d'âges - pour rappel, un groupe d'individus entre 20 et 30 ans environ et un autre groupe d'individus entre 55 et 70 ans environ. Nous supposons qu'il allait être plus difficile de trouver des participants parmi le groupe des plus âgés au regard de l'étrangeté de l'expérience proposée et de l'effet de la similarité dans l'acceptation des

requêtes. Nous avons donc mené une pré-enquête auprès de personnes appartenant au deuxième groupe d'âge - mais elles ne feront pas les parcours - afin de voir dans les grandes lignes les lieux qu'elles fréquentent à Grenoble. Nous avons tout simplement rencontré ces personnes dans des CCAS¹⁵⁵ ou dans la rue en leur demandant de colorier sur une carte de Grenoble les lieux dans lesquels elles étaient déjà allées. Au bout d'une vingtaine de répondants, nous nous sommes rendus compte qu'il existe des endroits de la ville où l'on ne va jamais sauf si l'on y habite ou si l'on connaît quelqu'un qui y habite. Ces lieux ont alors de grandes chances d'être inconnus à des gens qui pourtant y passent non loin quotidiennement.

Nous nous sommes alors retrouvés avec un très large choix de zones ou quartiers dans la ville de Grenoble. Il a fallu faire un choix qui a été motivé par la facilité d'accès du lieu depuis n'importe quel endroit de la ville afin que le rendez-vous donné au parcourant ne soit pas trop contraignant. Nous avons donc superposé ces zones ou quartiers aux axes de tramway de la ville de Grenoble. Ensuite, nous avons utilisé la vue satellite de google map pour détecter grossièrement les zones qui concentraient des types de lieux urbains assez diversifiés dans un minimum d'espace. Il nous fallait au moins un axe de circulation important, mais nous avons exclu les grands boulevards de Grenoble dans le sens où les personnes auraient pu facilement les reconnaître et donc se situer plus précisément dans la ville. Il ne restait donc plus que trois axes autour desquels pouvaient se structurer les parcours : l'avenue du Rhin et du Danube, le boulevard de la Libération et l'avenue Jean Perrot. Finalement, c'est cette dernière avenue que nous avons sélectionnée, tout simplement parce qu'elle est parallèle à la ligne de tramway A, ce qui nous permet d'accéder facilement à différentes de ses portions.

Avec toutes ces réductions, nous nous retrouvons tout de même avec une zone assez large qui comprend grosso modo deux quartiers : Malherbe et La Bajatière. Encore ici, le choix est lié aux types d'espaces que nous voulions faire traverser aux participants. Il nous fallait un parc urbain ou du moins un espace boisé. Il y en a dans chacune des zones, seulement Malherbe est collé à la Villeneuve qui est un quartier facilement connu des Grenoblois, ne serait ce qu'au niveau des représentations. Nous devions donc faire en sorte que le parcours soit bien plus au nord de la Villeneuve, mais aussi au sud des boulevards. Finalement, l'étau s'est resserré de lui même autour du quartier de la Bajatière.

Nous ne connaissions pas du tout ce quartier, donc nous avons passé de nombreuses heures sur le terrain à le parcourir de long en large, à prendre des photos, noter les types de lieux traversés (en catégorisant des rues ou des séries de rues) en faisant attention à la circulation, au type de bâti, au

¹⁵⁵ Centre Communal d'Action Sociale.

type de sol, à la présence du végétal, ainsi qu'aux pratiques. Nous avons imaginé plusieurs itinéraires dans cette zone que nous avons parcourus et chronométrés en ralentissant considérablement notre rythme de marche. Les personnes allaient être « en aveugle », elles auraient donc un rythme de marche très lent - ce que confirme l'expérience. Nous avons dû abandonner certains trajets fort intéressants, mais beaucoup trop longs. Nous avons dû faire des compromis entre diversité de types de lieux et d'espaces et temps de parcours. Nous avons limité le temps du parcours à 45 min. Nous supposons ainsi que nous nous retrouverions avec des parcours qui dureraient entre 30 min et 1 h.

Nous allons maintenant détailler les lieux du parcours. Avant de s'engager dans le détail de chaque section, nous conseillons au lecteur de se munir de la carte générale qui a été glissée dans le document¹⁵⁶.

2. La description du terrain

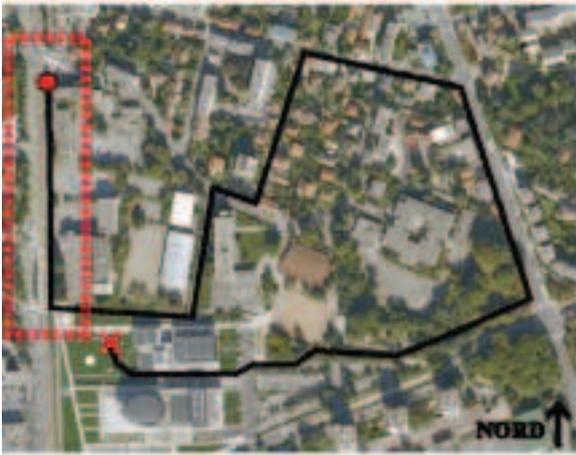
Voici la description des différents lieux qui composent ce parcours dans leur ordre d'apparition.

L'avenue Marcelin-Berthelot :

L'avenue Marcelin-Berthelot est le point de départ du parcours (vue 1). Nous marchons sur une voie piétonne asphaltée. De droite à gauche, ils y a : des maisons ou des bâtiments (IUFM, Maison de l'Agriculture), un trottoir pour piétons, une piste cyclable (au même niveau que le trottoir), une voie de circulation automobile en double sens, un axe de tramway en double sens, une piste cyclable, une barrière, une voie piétonne (sur laquelle nous marchons), une haie épaisse et haute (environ 3m), un immeuble d'habitation qui plus loin sur l'avenue laissera la place à un lycée. Nous marchons en direction du sud le long de cette voie piétonne. À quelques dizaines de mètres, sur la droite (à environ 1,5 mètre de notre trajectoire), un arrêt de tramway avec des abris, des bancs et des bornes de validation des ticket (vue 3). Nous passons juste derrière les abris en verre avec sur notre gauche le lycée (sa façade ouest).

¹⁵⁶ Si elle ne figure pas dans le document, le lecteur pourra se reporter à la page 451.

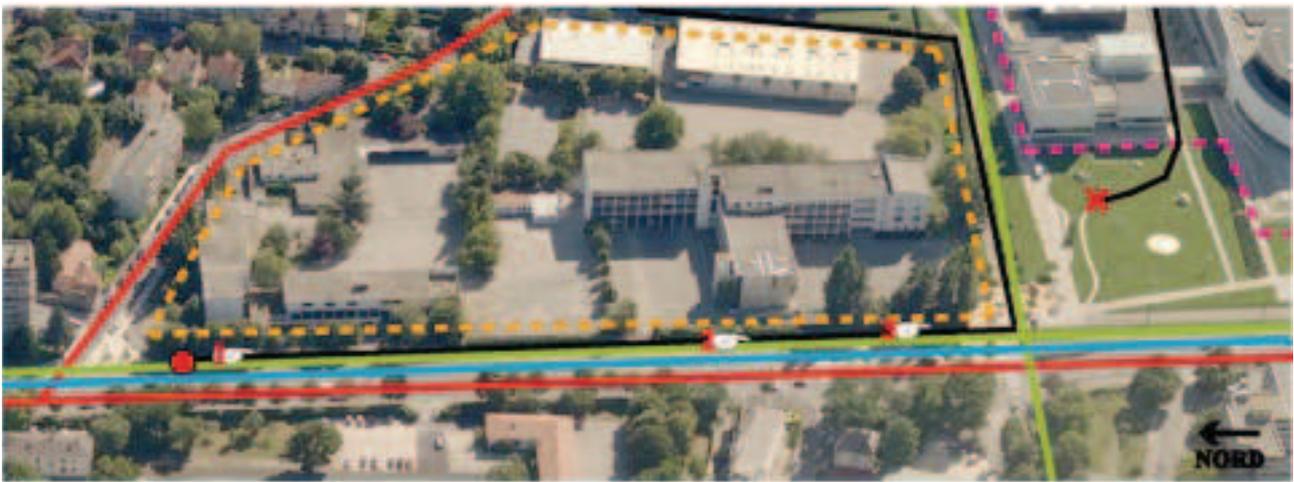
Avenue Marcelin-Berthelot



Plan de situation



Vue 1



25 m

- | | | | |
|---------|------------------------------|-------------------------------|-----------------------------|
| Départ | Parcours « en aveugle » | Axe de circulation automobile | Externat Notre-Dame |
| Arrivée | Axe du Tramway à double sens | Pistes cyclables | Maisons de la culture (MC2) |



Vue 2



Vue 3

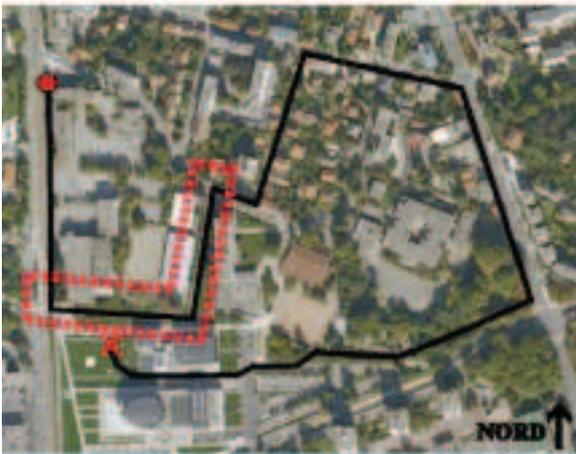
La Piste cyclable :

Juste après l'arrêt de tramway, l'espace s'ouvre sur la gauche avec une grande esplanade. Dans l'angle gauche (vue 1), le lycée et son portail (aux heures de sorties des cours, c'est un endroit rempli de lycéens avec beaucoup de mouvements de piétons et cyclistes). Nous tournons alors sur la gauche pour emprunter une piste cyclable (vue 2) qui venait de couper perpendiculairement notre voie piétonne. Sur la gauche, nous longeons la face sud du lycée, notamment son terrain de sport. Sur la droite, l'esplanade de la Maison de la Culture (MC2) et un peu plus loin le bâtiment de la MC2. Il s'agit d'un grand bâtiment qui accueille spectacles, concerts et conférences. La piste cyclable que nous longeons est entourée de petits buissons et d'espaces verts avec quelques maigres arbres. Nous marchons toujours sur l'asphalte, même s'il y a un bref passage en gravier à l'angle au niveau du portail du lycée.

La rue du Conservatoire :

Nous finissons de longer le lycée, toujours sur la piste cyclable, pour tourner à gauche et nous retrouver le long de la face est du lycée. Nous ne sommes plus sur la piste cyclable, mais sur une route en cul de sac (vue 3) seulement accessible (des poteaux en bois d'environ 15 cm de large et 1 m de hauteur bloquent les voitures) par ce chemin aux vélos et aux piétons (qui veulent rejoindre la piste cyclable d'où nous venions). De droite à gauche, dans cette rue : un grand bâtiment (la face ouest du conservatoire), une espace d'herbe avec de grands arbres (sur le terrain du conservatoire), une haie, un petit trottoir, la chaussée (sur laquelle nous marchons), un grillage, les vestiaires du lycée qui jouxtent son terrain de sport. Nous remontons cette rue jusqu'au bout, direction nord. Nous marchons toujours sur l'asphalte.

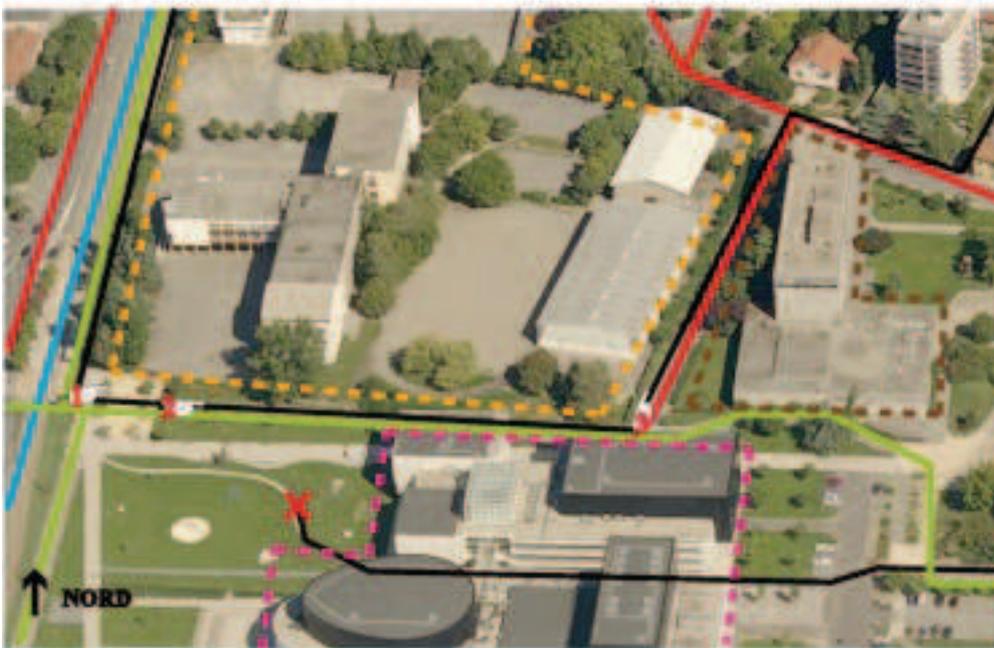
Piste cyclable et rue du Conservatoire



Plan de situation



Vue 3



-  Tracé du parcours
-  Arrivée du parcours
-  Axe du Tramway
-  Axes de circulation automobile
-  Pistes cyclables
-  Conservatoire de musique
-  Externat Notre-Dame
-  Maison de la culture (MC2)

25 m



Vue 1



Vue 2

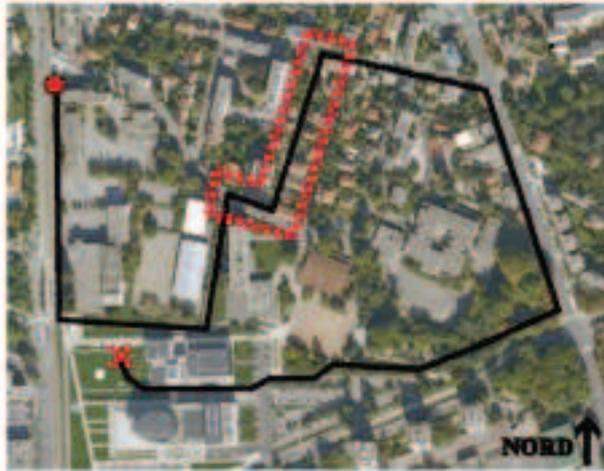
La chemin De Gordes :

Nous arrivons sur une voie de circulation automobile à double sens qui coupe perpendiculairement la voie d'où nous venons. Nous traversons cette route pour monter sur le trottoir d'en face. Une fois sur ce trottoir, nous partons sur la droite pour nous retrouver face à l'est (vue 1). De droite à gauche : la face nord du conservatoire, un trottoir, la chaussée (celle que nous venons de traverser), un trottoir sur lequel nous marchons, une haie (qui déborde légèrement sur la trottoir, ce qui fait que dans certains parcours, des participants l'ont touchée par la ballant de la main), un immeuble d'habitation. Nous rentrons dans un quartier d'habitation à dominante maisons et jardins, mais avec quelques immeubles de cinq/six étages maximum. Nous marchons toujours sur un sol goudron, mais ce dernier peut être jonché de feuilles (nous passons sous un arbre).

La chemin de la Cabrière :

Nous arrivons sur un croisement, une voie de circulation automobile en sens unique qui coupe notre axe sur la gauche. Nous descendons du trottoir et nous dirigeons vers la gauche en faisant face au nord (vue 2). Nous sommes en plein milieu de la chaussée qui est légèrement bombée - cela se voit à l'oeil et ça se sent aux pieds. Nous remonterons cette rue en sens unique en restant au milieu de la route - les trottoirs sont trop étroits pour qu'on y tienne à deux, de plus, cette rue est très peu fréquentée par les voitures - ou en nous rangeant sur le côté quand une voiture arrivera - le sens de circulation étant le même que celui que nous prenons. De droite à gauche : des maisons avec jardin, un grillage, un petit trottoir, la chaussée bombée sur laquelle nous marchons, un grillage, des maisons avec jardin. La configuration de cette rue est typiquement résidentielle avec très peu d'activités - c'est un espace particulièrement calme qui contraste fortement avec l'espace de départ et ceux vers lesquels nous nous dirigeons. Les 10 derniers mètres de la rue sont particuliers. Le trottoir disparaît, la chaussée se rétrécit et de part et d'autre de la voie, il y a des murs de 1,80 m de hauteur environ, avec des maisons et jardins derrière (vue 3). Entre les murs et la chaussée, il y a des petites rigoles en béton pour l'écoulement des eaux - information importante puisqu'en cas de pluie, il y a un écoulement des eaux qui prend de l'ampleur dans cette portion de la rue très réverbérante ; cela arrivera notamment lors d'un parcours où il a particulièrement plu. Nous nous rapprochons d'un axe beaucoup plus circulé qui nous coupe perpendiculairement.

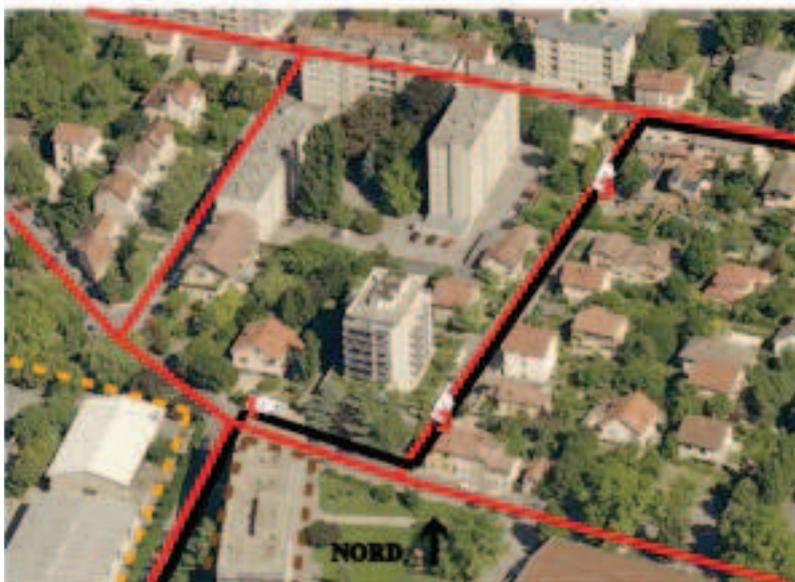
Chemin de Gordes et rue de la Cabrière



Plan de situation



Vue 1



25 m



Vue 2



Vue 3

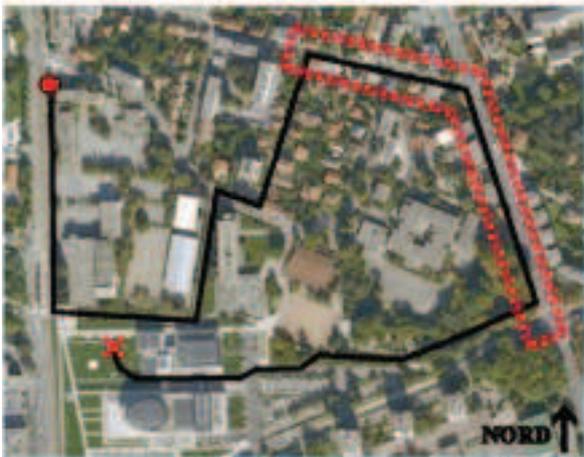
La rue Ponsard :

Le chemin de la Cabrière débouche sur la rue Ponsard largement plus circulée - ce n'est pas non plus une avenue, mais le contraste est particulièrement saisissant d'un point de vue sonore. Nous nous tournons vers la droite, en faisant face à l'est et montons sur le trottoir (vue 1). Nous allons continuer sur ce trottoir jusqu'à croiser une avenue. Dans cette section du parcours, de droite à gauche : des maisons avec jardin qui au fur et à mesure qu'on se rapproche de l'avenue sont remplacées par des immeubles de 4/5 étages ; un trottoir sur lequel nous marchons, des voitures stationnées (il y en a toujours eu), un axe de circulation en double sens, un trottoir, des maisons avec jardin qui comme l'autre côté font progressivement place à des immeubles. La particularité de cette portion est l'épreuve que constitue le sol. Ce dernier est toujours en goudron mais très irrégulier. Non seulement il y a de nombreuses aspérités, mais en plus le sol monte et descend continuellement et est légèrement en pente sur les côtés (le côté droit est légèrement plus haut que le côté gauche). De plus, nous croisons une petite rue du même type que le chemin de la Cabrière qui nous oblige à descendre et monter le trottoir - et parfois à attendre qu'une voiture venant de cette petite rue s'engage sur la rue Ponsard. Sur les 20 derniers mètres, la chaussée s'élargit. Le sens de circulation qui suit le même sens que nous s'agrandit d'une voie de plus, juste avant le feu tricolore qui marque le croisement avec l'avenue Jean Perrot.

L'avenue Jean Perrot :

Une fois arrivés au feu tricolore, nous restons sur le trottoir et nous dirigeons vers la droite. Nous descendons alors l'avenue Jean Perrot direction sud (vue 2). Le trottoir change. Le béton se substitue au goudron et les aspérités et dénivelés disparaissent. Sur cette avenue, beaucoup plus circulée par les voitures et les bus que les sections précédentes, de droite à gauche : des immeubles (de 6/7 étages), un trottoir, sur lequel nous marchons, une barrière par intermittence - cette barrière qui « protège » le piéton de l'axe de circulation est discontinue sur le portion que nous empruntons ; une voie de bus direction sud ; deux voies de circulation pour autobus et voitures qui remontent vers le nord - dans cette portion de l'avenue Jean Perrot, la circulation des voitures est à sens unique, ce n'est qu'à partir du prochain croisement plus au sud, jusqu'où nous irons, que les voitures pourront emprunter les deux sens ; un trottoir ; des immeubles (de 6/7 étages). Cet axe est plus typique du boulevard urbain sans les commerces au niveau des rez-de-chaussée. Quelques particularités sur cet axe : parfois, des voitures sont stationnées sur le trottoir nous obligeant à faire des zig zag - ce qui ne sera pas sans conséquences sur les représentations lors des parcours. À mi-chemin sur cet axe, il y a eu un échafaudage pendant plusieurs mois (le temps de l'enquête), mais pas tout le temps des travailleurs dessus. Il s'agissait de travaux de ravalement de façade particulièrement bruyants qui ont eu un impact non négligeable sur les représentations de cet axe chez certains parcourants. Enfin, sur les 20 derniers mètres de cette portion, l'espace sur la droite s'ouvre sur un espace en herbe avec de gros arbres et plus en fond une cour de récréation (vue 3). Il est alors souvent arrivé que le sol soit jonché de feuilles et/ou que l'on perçoive des enfant « chahuter » dans la cour d'école. Tout cet espace sur la droite est très boisé et paraît ressembler à un sous bois depuis notre position (d'un point de vue visuel).

Rue Ponsard et avenue Jean Perrot



Plan de situation



Vue 1

-  Tracé du parcours
-  Axes de circulation automobile
-  Piste cyclable
-  Collège Charles Munch



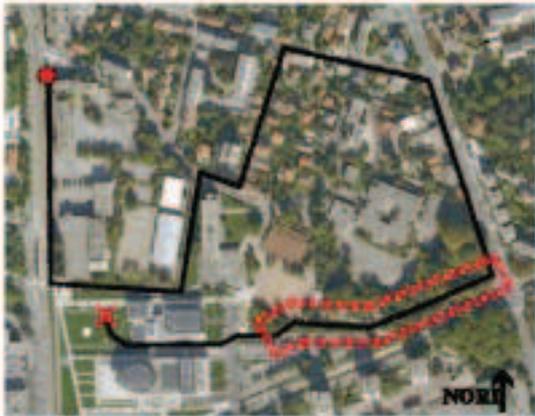
Vue 2

Vue 3

Le chemin Boisé :

Nous arrivons au carrefour dont nous parlions un peu plus haut. Il s'agit d'un feu tricolore. Sur la droite, une sorte de sous bois vers lequel nous nous dirigeons. Dès que nous tournons sur la droite (nous faisons alors face à l'ouest), le sol devient un mélange de gravier et terre (il est granuleux et plus souple que le sol précédent en béton lisse) souvent jonché de feuilles - les arbres sont beaucoup plus présents sur toute cette portion du parcours, ils nous entourent. Le chemin sur lequel nous sommes est entouré d'herbe et d'arbres (vue 1). De droite à gauche : en fond, une cour d'école, puis plus tard, une piste d'éducation routière, et encore plus loin, un petit terrain de football en gravier ; des arbres et buissons dans de l'herbe ; le chemin (pour l'instant en gravier et terre) sur lequel nous marchons ; des arbres et de l'herbe sur une largeur de 4/5 mètres environ ; une légère petite butte en terre et herbe (de 50 cm environ) ; une piste cyclable ; un axe de circulation automobile en double sens qu'on ne voit plus, mais qu'on entend toujours ; un trottoir ; quelques arbres dans de l'herbe ; des immeubles de 8/9 étages. Le chemin sur lequel nous sommes n'est pas totalement rectiligne, ce qui nous fait prendre quelques légères courbes. Après une vingtaine de mètres dans ce chemin, nous grimpons une petite butte de 2 m de haut environ (vue 2), le sol est alors en cailloux et terre. C'est un moment très surprenant pour la plupart des participants qui s'interrogent sur la présence d'une butte en ville. En haut de la butte, nous nous retrouvons dans l'herbe avec la route à gauche qui se perçoit très distinctement en contrebas (la plupart des parcourants en font la remarque) et avec sur la droite une piste d'éducation routière qui ne sera utilisée que lors d'un seul des parcours que nous avons mené. Après 4/5 mètres, nous retrouvons un sol en gravier et terre qui descend progressivement pour nous remettre au niveau d'altitude d'où nous étions partis. Ce chemin est bordé d'herbe de part et d'autre avec des buissons denses et quelques arbres. Sur la droite nous arrivons sur un petit terrain de football (vue 3), sur la gauche, derrière les buissons, il y a toujours la piste cyclable qui ne nous a pas quitté depuis que nous sommes rentrés dans le chemin boisé. Seule la route s'est éloignée pour laisser la place à un grand parking. Tout au long de cette section, il y a un éloignement progressif du chemin sur lequel nous marchons par rapport à l'axe de circulation automobile qui nous était parallèle. Alors qu'au début du chemin, la route était à 4/5 m de nous, elle est à une cinquantaine de mètres à la fin du chemin boisé. Cette fin du chemin débouche sur un grand parking situé juste derrière la MC2, nous ne sommes plus très loin de notre point de départ.

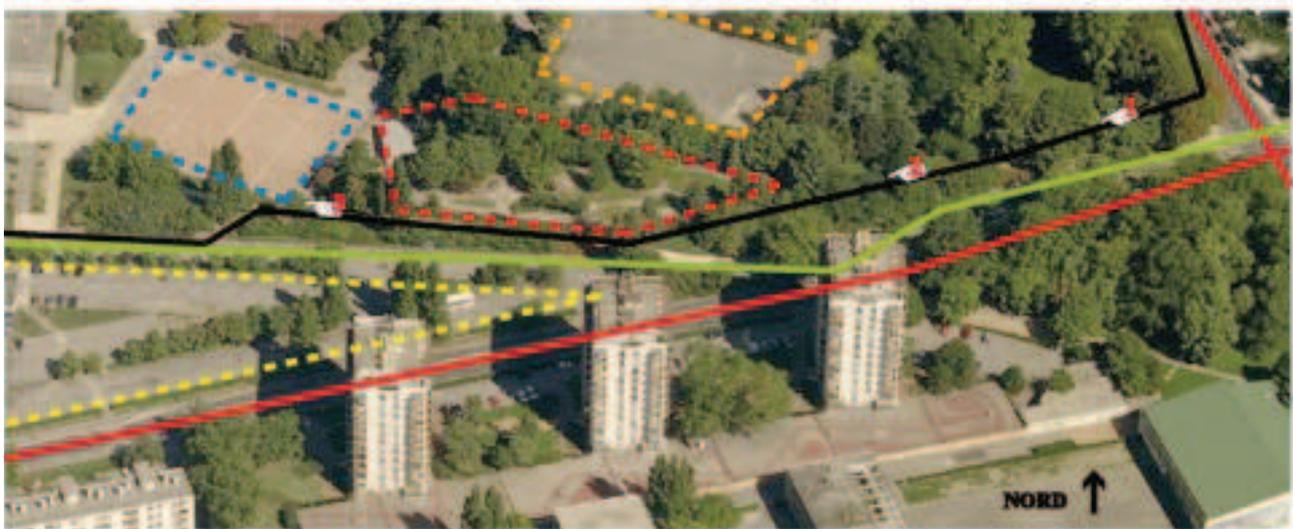
Chemin Boisé



Plan de situation



Vue 1



- | | | | |
|------------------------------|--------------------------------|-------------------|----------------|
| Terrain de football | Cour du collège Charles Munch | Trace du parcours | Piste cyclable |
| Piste d'éducation maternelle | Axes de circulation automobile | Parking | |



Vue 2



Vue 3

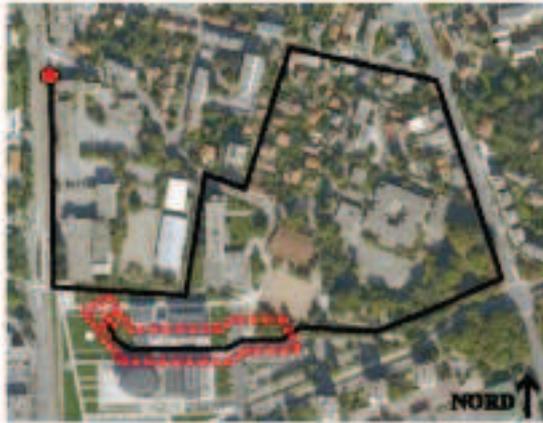
Le Parking et sous la MC2 :

Nous continuons toujours vers le sud, mais en nous décalant légèrement sur la gauche pour, dans un premier temps emprunter la piste cyclable sur une dizaine de mètre (vue 1) et, dans un deuxième temps, traverser une partie de ce parking (donc marcher sur la route sur 5/6 mètres) et nous diriger sous la MC2. Face à nous, le bâtiment de la MC2, large et imposant. En fait, ce bâtiment est composé de deux bâtiments espacés de 10 m environ et reliés entre eux par une passerelle. L'itinéraire du parcours doit passer entre les deux bâtiments qui est un espace uniquement piéton, bien que facilement accessible en vélo (vue 2). Sur cette section (très difficile à ressentir pour l'ensemble des parcourants), le sol passe du gravier à un sol bien lisse en passant par l'asphalte. Sur la piste cyclable en asphalte, il y a des graviers, en traversant le parking nous marchons sur l'asphalte, puis sous la MC2, le sol est en dalles lisses. Ce dernier présente de légers dénivelés (montées et descentes) réguliers. Nous sommes dans un espace très réverbérant, d'autant plus que nous passons à côté d'un renforcement avec un plafond bas sur la droite dans ce passage entre les deux bâtiments de la MC2.

Devant la MC2 :

Nous arrivons enfin sur l'esplanade juste devant la MC2 (qui est juste derrière nous). Face à nous et sur les côtés un très large espace en herbe avec quelques sculptures et un chemin sinueux en béton qui permet de le traverser (vue 3). En fond, à 100 m environ, l'avenue Marcelin-Berthelot passe perpendiculairement à nous avec ses voies de voitures, de tramways, de vélos et de piétons. Sur la droite à une trentaine de mètres, le lycée que nous avons longé sur plusieurs de ses faces en début de parcours, et sur la gauche, à une centaine de mètres aussi, la route que nous avons suivie dans sa direction depuis le chemin boisé mais qui s'est éloignée de notre chemin au fur et à mesure de la marche. Cet espace est très large avec la circulation perceptible en fond (tramways et voitures). Souvent des groupes de gens sont présents à différents endroits de cet espace. Nous nous arrêtons au milieu de l'esplanade et après quelques dernières questions posées au participant, c'est le moment pour lui d'enlever son bandeau.

Parking, sous la MC2 et devant la MC2



Plan de situation



Vue 2



Vue 1



Vue 3

Ce parcours est intéressant du point de vue de l'expérience sensible parce qu'il traverse différents types de lieux que l'on rencontre souvent en ville. Il y a tout d'abord le premier axe qui mêle plusieurs modes de circulation (l'avenue Marcelin-Berthelot), même si ce dernier sert plutôt d'amorce au parcours (nous le montrerons plus loin dans la présentation du déroulement concret des parcours). Ensuite, il y a ce que l'on pourrait nommer le quartier résidentiel (qui va de la piste cyclable jusqu'au chemin de la Cabrière). Puis, des axes de circulations (comme la rue Ponsard et l'avenue Jean-Perrot) que l'on retrouve très souvent en ville. Nous avons aussi le type parc urbain avec le chemin boisé, ainsi que l'esplanade (ou même la place) devant la MC2 sur la fin du parcours. Ces types ne sont pas issus seulement de notre propre typification des espaces, mais viennent aussi de celle qui a été faite par l'ensemble des parcourant (ce sera d'ailleurs la première chose que nous montrerons dans le prochain chapitre).

L'intérêt de ce parcours vient aussi du fait des divers types de sols sur lesquels les participants marchent (goudron, béton, gravier, terre, herbe, cailloux, lisse, rugueux, irrégulier, en montée, en descente), de la présence du vent particulière à Grenoble qui, du fait des différentes orientations cardinales que nous prenons dans le parcours, est ressentie différemment à l'intérieur d'un même parcours et vient « agir » sur les représentations de l'espace. Il faut l'avouer, les détails qui font que ce parcours est intéressant pour cette recherche n'avaient pas tous été réfléchis en amont. Le terrain nous a aussi surpris par ce qu'il a pu nous permettre d'observer de l'expérience sensible « en aveugle ».

Il ne faut pas pour autant oublier de pointer ses limites. Si ce parcours présente différents types de lieux urbains, il fait l'impasse sur d'autres qui sont très importants en ville, comme le centre-ville piéton, les quais, les rues commerçantes ou le marché - qui ont été déjà plus investis dans les recherches. Seulement, ce parcours est le fruit d'un compromis entre plusieurs contraintes (nous les avons mentionnées plus haut) qui auraient difficilement pu permettre d'explorer plus de types de lieux que nous avons fait. Il nous semble qu'il nous faudra aborder ces types de lieux dans d'ultérieures recherches si nous voulons bien saisir toutes les dimensions de l'expérience sensible quotidienne. Car, comme nous l'avons précisé à plusieurs reprises sans le développer, les espaces sont importants dans l'expérience, ils y participent pleinement en tant qu'éventail des possibles sur lesquels l'expérience prend appui. Et ne pas explorer certains types de lieux fréquents dans les milieux urbains, c'est n'étudier que partiellement l'expérience urbaine quotidienne. Reste que dans cette thèse un des objectifs principaux est de voir si, par la méthode que nous proposons et les

analyses que nous ferons, nous sommes en mesure d'accéder à ce qui d'ordinaire est voilé dans l'expérience. Si nos résultats sont satisfaisants de ce point de vue, alors nous pourrions imaginer comment dans de futures recherches nous pourrions envisager ce protocole pour des types de lieux facilement connus comme le centre-ville, le marché ou les bords de fleuve.

3. Les temporalités du terrain

Enfin, avant de passer à une discussion sur les participants à l'expérience, nous souhaiterions dire quelque mots des temporalités dans ces parcours. Nous avons fait ces parcours à différentes heures du jour et de la semaine. Le parcours le plus tôt a commencé à 10h et le plus tard à 18h. Nous avons essayé d'équilibrer ces temporalités lors des prises de contact avec les participants. En fonction de l'heure du jour, les activités dans ce quartier sont variables. Comme il y a un lycée sur notre parcours, ce dernier ne se perçoit qu'à certaines heures (à 10h, 12h, 14h, 16h et 17h), c'est-à-dire soit lors de la sortie des cours, soit lors des récréations. Le flux de la circulation automobile est bien évidemment plus important en fin de journée à partir de 17h et au plus bas vers 15H, ce qui peut donner des représentations de l'avenue Jean Perrot totalement contradictoires d'un parcours à l'autre. Enfin, il y a des évènements plus ponctuels, comme les travailleurs qui rassemblent les feuilles mortes au sol avec leurs souffleurs (généralement le matin), des travaux de chantier, un chapiteau (avec une soufflerie facilement perceptible) qui s'est installé au milieu de l'esplanade de la MC2 à partir de la fin novembre (donc pour deux tiers des parcours, il n'y a pas eu de chapiteau), une intervention de pompiers dans une rue où l'on passait, etc.

Nous avons volontairement évité des parcours de nuit, pour une simple raison de faisabilité. Si proposer un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu, avec un inconnu (le chercheur), n'est pas évident, le proposer de nuit verra irrémédiablement le nombre de refus augmenter. Il était déjà suffisamment difficile de trouver des participants dans ces conditions pour que nous rendions les choses encore moins évidentes. Il s'agit tout simplement de bon sens. On ne peut pas disposer des gens comme on le souhaite et rendre l'expérience encore plus coûteuse (pour raisonner comme le fait la psychologie sociale expérimentale) pour le participant éventuel nous aurait sérieusement freiné dans nos investigations.

La phase de terrain, c'est-à-dire de passation des parcours s'est déroulée, de septembre 2008 à décembre 2008. Nous avons donc eu des conditions météorologiques fort variées : soleil, nuages, pluie (forte, faible, par intermittence), neige, vent (continue, en rafale, tourbillonnant) et des températures allant de 0°C à 20°C environ. Ces conditions ont des conséquences évidentes sur la

perception des odeurs, mais aussi sur le sol (flaque d'eau ; le sol en gravier et terre qui se transforme en boue ; sol en herbe dans lequel on s'enfoncé) et la forme de l'espace (à travers le vent, nous le montrerons précisément dans le prochain chapitre). Pour chaque parcours, nous avons noté l'heure, la date et les conditions météorologiques (état du ciel, présence du vent et température qui a été mesurée en début et en fin de parcours). Toutes ces informations ont été centralisées dans des tableaux auxquels nous renvoyons le lecteur¹⁵⁷.

III. Les parcourants

Il est important de s'arrêter quelques instants sur les individus qui ont fait les parcours « en aveugle ». Nous allons voir que le choix des participants bien que subordonné, à l'origine, à nos hypothèses concernant le lien entre âge et expérience, est aussi tributaire de la réalité du terrain et des difficultés à trouver des personnes qui acceptent de faire cette expérience. C'est notamment la constitution du groupe des plus âgés qui posera problème. Elle nous obligera, non seulement à revoir nos hypothèses originelles - ce qui n'est pas une mauvaise chose en soi - mais aussi à réfléchir au fait que si telle ou telle personne accepte de passer cette expérience particulièrement déroutante, ce n'est pas anodin. C'est pourquoi nous allons essayer ici de présenter les motivations des participants à l'expérience qui apparaissent aussi bien lors de la première rencontre avec le futur parcourant qu'au moment du parcours. Nous montrerons alors que se joue dans les parcours quelque chose qui les dépasse, comme le rapport à soi (se tester, s'éprouver dans ses éventuelles limites) et à autrui (qui peut être le « jeune », le « vieux » ou l'« infirme », donc toujours dans une optique comparative), mais aussi, pour les personnes qui viennent de l'UIAD (Université Inter-Âges du Dauphiné, là où nous avons « trouvé » nos plus âgés, nous allons y venir) leur propre place dans le groupe (la définition de soi dans le groupe et le positionnement par rapport aux autres membres du groupe).

1. Le lien entre âge et expérience

Avant nos investigations de terrain, nous avons émis l'hypothèse qu'il existait un lien entre l'âge, l'accumulation d'expérience et la « capacité » à dévoiler ou à défaire ce qui « va de soi » dans l'expérience sensible quotidienne. C'est avec cette hypothèse à l'esprit que nous avons constitué deux

¹⁵⁷ On les trouvera en annexe, à la fin de ce document, pages 452 et 453.

catégories d'âges relativement souples. Notre idée était de trouver des individus d'une vingtaine d'années et d'autres d'une soixantaine d'années afin de tester notre hypothèse.

Au regard de la constitution de l'expérience (celle que nous avons décrite au chapitre précédent grâce à Alfred Schütz), il semblait probable qu'en accumulant de l'expérience, il soit de plus en plus difficile de revenir sur les fondements de l'expérience, tellement les blocs d'expérience sédimentés dans les *schèmes et réserves d'expérience* se renforcent chaque jour par l'habitude. Nous envisagerons alors ici l'habitude comme un processus de renforcement des *schèmes et réserves d'expérience* existants. En quelque sorte, l'habitude teste la cohérence entre la réalité empirique (ici, la pratique et l'éprouvé) et le(s) paradigme(s) qui lui donne(ent) sens (les *schèmes et réserves d'expériences*). Mais comme le(s) paradigme(s) est/sont en partie responsable(s) des façons que nous allons avoir de tester la réalité empirique, il y a plus de chance qu'il(s) retombe (ent) sur ses/leurs pattes. Avec l'expérience qui se fait, s'éprouve et s'accumule, l'habitude ne fera que renforcer l'existant, sûrement en l'affinant et en le rendant plus subtil, néanmoins, le paradigme bougera de moins en moins.

Il nous semble que ce fonctionnement de l'expérience n'est pas sans lien avec la recherche de régularité sur le monde, que ce soit dans le domaine des sciences (trouver des lois qui expliquent le fonctionnement des choses afin de prédire et donc de maîtriser son futur en l'anticipant) ou dans le domaine de la vie quotidienne. Notre société est parcourue par des exigences envers l'individu à travers des injonctions à gérer et à maîtriser les choses du monde et sa vie. Il faut anticiper, être prévoyant, avoir des projet, etc. Ainsi, l'instabilité, l'insécurité et l'imprévu sont mal vécus. Un individu préférera généralement (dans notre société occidentale française, c'est important de le préciser) le stable à l'instable, le connu à l'inconnu, le prévisible à l'imprévisible, car ce sont devenu des « normes de vie »¹⁵⁸ à atteindre. En ceci, l'accumulation d'expérience favorise la répétitivité des expériences et le renforcement des *schèmes et réserves d'expérience*. D'où notre hypothèse de l'âge, dans le sens où entre les deux catégories d'âge que nous avons choisies, le différentiel d'expérience de vie est suffisamment grand pour qu'il soit pertinent de supposer que les uns auront un verrou sur leurs *schèmes et réserves d'expériences* beaucoup plus difficile à crocheter (avec les parcours « en aveugle ») que les autres. Nous supposons alors que les plus jeunes pourraient plus facilement déconstruire ce qui « va de soi » dans leur expérience sensible quotidienne à travers notre méthode que les plus âgés.

¹⁵⁸ George Canguilhem, « Le normal et le pathologique », PUF (10ème édition), 2005.

Voici donc l'hypothèse que nous posions juste avant de trouver nos participants. Il était important de la rappeler, même si nous allons la modifier après l'épreuve du terrain¹⁵⁹. Au regard de ce que nous avons supposé, il semblait qu'il allait être plus difficile de faire accepter notre expérience auprès des plus âgés qu'auprès des moins âgés. Nous avons donc décidé de partir en quête de ce groupe avant de trouver nos plus « jeunes ».

2. À la recherches des plus âgés.

2.1. Aborder des passants dans la rue : un échec

Assez « naïvement », nous avons essayé de trouver ces gens dans la rue, parmi les passants en centre-ville. Nous avons alors abordé les gens selon leur apparence en essayant de deviner leur âge approximatif. Il est ici délicat d'explicitier comment nous avons préjugé de l'âge des gens que nous avons abordés. Il y a bien entendu des traits de visage comme les rides, les cheveux blancs, un rythme de marche plus lent que les autres passants, mais il y a aussi autre chose que nous ne pouvons pas objectiver ou même exprimer avec des mots justes. C'est comme si nous « sentions » que cette personne devaient avoir plus de 60 ans et moins de 70 ans. C'est en fait notre expérience du rapport entre âge et apparence physique (jusque dans la démarche et les postures du corps) qui s'est ici exprimée. Mais à part dire que nous le « sentions » (sans nécessairement avoir raison), nous sommes incapables d'aller plus loin. Cela fait peut être partie de ces expériences vécues que la science et le discours ne peuvent pas expliciter. Toujours est-il qu'aborder des personnes âgées dans la rue pour leur proposer une expérience de recherche a été particulièrement laborieux et surtout infructueux. La plupart du temps, nous n'avions même pas le temps de finir notre phrase que les gens s'en allaient en disant que ça ne les intéressait pas. Il nous semble qu'il s'agit là de la conséquence d'être accosté fréquemment dans la rue par des individus qui veulent vous vendre quelque chose ou vous demander de l'argent (que ce soit par mendicité ou pour une association). Parfois, nous n'avions même pas sorti un mot d'explication sur pourquoi nous les abordions que les gens nous disaient : « non, ça ne m'intéresse pas ». Un réflexe en somme de leur part. Et même sur les gens que nous avons réussi à garder suffisamment longtemps pour leur expliquer notre statut (doctorant) et notre expérience de recherche, les refus furent systématiques.

¹⁵⁹ Voir le chapitre précédent.

Après réflexion, nous comprenons très bien qu'il soit difficile de faire confiance à un inconnu dans la rue qui vous propose de participer à une recherche, d'autant plus dans une société qui passe le plus clair de son temps à se faire peur par l'intermédiaire de ses médias de masse.

2.2. Changement de cadre : dans les CCAS

Nous avons alors compris que nous ne nous y prenions pas de la bonne façon. Il nous fallait trouver un cadre plus propice à une rencontre qui exclut les rapports marchands. Nous sommes allés dans les CCAS de Grenoble et plus particulièrement dans leurs antennes pour les personnes âgées. Il s'agit de lieux où des personnes âgées peuvent se rencontrer la journée pour discuter, jouer et même manger ensemble. Nous pouvions alors compter sur de potentiels participants. Mais là aussi, nous avons rencontré certaines difficultés. Nous avons discuté avec plusieurs personnes qui, à notre grand étonnement, ont rapidement accepté de faire notre expérience. Mais une discussion avec le responsable des lieux nous a fait comprendre d'une part que ce n'était pas les personnes qu'il nous fallait d'autre part que ces acceptations n'avaient aucune valeur (ce qui s'est confirmé par la suite).

Nous avons appris que la plupart de ces personnes souffraient de troubles cognitifs (qui pouvaient aussi bien être légers que lourds) et sensori-moteurs (mobilité, vue, audition). Par exemple, une personne avait de forts troubles de la mémoire et ne se souvenait plus qu'elle avait accepté de participer à notre expérience au bout d'une demi-heure. Pour ces raisons, nous ne pouvions pas choisir ces personnes, les troubles cognitifs constituant un biais trop important - sans compter le problème éthique que pose le fait de solliciter des personnes qui ne sont pas en mesure de comprendre ce que nous leur demandions.

Ensuite, le responsable des lieux nous a expliqué que ces personnes que nous venions de rencontrer avaient tendance à facilement accepter des requêtes d'inconnus sans en mesurer les implications. En d'autres termes, ces personnes avaient accepté de faire ces parcours « en aveugle » par politesse, pour faire plaisir ou par convention. Et elles n'avaient pas l'intention de nous suivre sur le terrain pour aller dans un endroit où elles n'étaient jamais allées et mettre un bandeau sur leurs yeux.

Nous avons donc abandonné cette façon de faire pour trouver nos participants. Nous nous sommes rendus compte alors que notre proposition d'expérience pouvait être assez violente du fait de son extrême étrangeté. Il est vrai que croiser un inconnu (un « jeune homme » qui plus est, car il faut aussi compter sur les représentations) qui se dit doctorant en architecture et qui vous propose de vous emmener dans un lieu de la ville où vous n'êtes jamais allé (et qui donc ne vous dit pas exactement où pour préserver l'anonymat du lieu) dans lequel vous aller cheminer avec un bandeau

sur les yeux, n'est pas une situation quotidienne et qu'accepter ce genre de proposition demande soit une grande naïveté, soit une grande confiance (en soi et envers ce « jeune homme » inconnu), soit une grande curiosité pour l'expérience. Plus que le cadre, il fallait aussi travailler la présentation de notre expérience, de notre démarche de recherche et de nous même. Il fallait être suffisamment crédible dans la peau du jeune chercheur et susciter l'intérêt de l'éventuel participant. Mais surtout, nous devons trouver des personnes réceptives à notre crédibilité - donc des personnes qui soient familières avec le fait que l'on peut être sollicité pour participer à une expérience de recherche ou qui voient la recherche scientifique d'un oeil bienveillant - et à d'éventuels intérêts à l'expérience. C'est alors que le responsable de l'antenne du CCAS avec lequel nous discutons nous a parlé de l'Université Inter-Âges du Dauphiné. Là bas, nous pourrions rencontrer des personnes dans les âges qui nous intéressaient susceptibles de plus facilement accepter notre expérience. Nous avons alors bien mieux préparé notre approche que dans les deux configurations précédentes.

2.3. La double importance du cadre et de la présentation de soi : à l'UIAD

Nous avons d'abord fait un repérage des lieux de l'UIAD. L'objectif était de se renseigner sur ce qui s'y passait et sur les personnes qui la fréquentaient. L'UIAD propose de nombreux cours payants ou non dans des domaines très divers allant de l'histoire et la sociologie à la sculpture et la calligraphie en passant par la physique et les neurosciences. Ces cours sont ouverts à tous bien qu'il y ait une large dominante de personnes à la retraite. Nous avons donc récupéré une plaquette des offres de cours pour le semestre qui s'engageait (nous étions en septembre 2008) et regardé quels enseignements pouvaient avoir un lien avec notre expérience. Notre idée était de récupérer les emplois du temps pour intervenir au début de certains cours (avec l'autorisation de l'enseignant) afin de nous présenter, ainsi que notre expérience et notre démarche. Nous laissons alors les personnes commencer leur cours en leur précisant que si elles étaient intéressées, nous serions dehors à la fin du cours. Le premier essai a été tellement fructueux (5 personnes se sont portées volontaires sur une classe de 20 personnes à peu près) que nous avons répété l'opération à différents moments entre les mois de septembre et novembre 2008.

L'intérêt de procéder de la sorte est finalement multiple. Tout d'abord, l'enseignant, en nous laissant expliquer et proposer notre expérience à sa classe, nous soutient indirectement dans notre démarche - certains ont même précisé, à la fin de notre rapide présentation, que ce genre d'expérience était intéressant, notamment par rapport à leur cours. Et il n'a pas été rare qu'il nous pose quelques questions complémentaires qui ont neutralisé des inquiétudes qu'avait pu avoir notre auditoire

quand nous ne mentionnions pas par exemple comment nous allons gérer les marches de trottoir « en aveugle » (cela ne nuit pas à l'expérience de le préciser en amont). En fait, l'enseignant a parfois joué le rôle de complice en désamorçant les interrogations qu'avaient ses élèves et qu'il avait anticipé bien mieux que nous.

Ensuite, intervenir lors de certains cours seulement permet de facilement donner du relief et du sens à l'expérience. Et en fonction du cours dans lequel nous proposons l'expérience, nous focalisons le côté scientifique dans un sens plutôt que dans un autre. Nous sommes intervenus dans 4 cours, ce qui nous a permis de trouver 15 volontaires - un autre volontaire a été trouvé en dehors de l'UIAD. Nous avons choisi des cours de philosophie par rapport à la thématique générale de la perception, d'architecture par rapport à la thématique de l'urbain, sur le cerveau par rapport à la cognition et sur la mémoire par rapport au rôle des expériences passées. De plus, lors de chaque présentation nous insistions sur trois dimensions ou enjeux dans cette recherche : scientifique, social et politique. L'enjeu scientifique est simplement d'en savoir un peu plus sur les mécanismes de l'expérience sensible - nous ne leur parlions pas des soubassements de l'expérience. L'enjeu social est lié au fait que la même expérience est menée en parallèle sur des individus plus jeunes. L'enjeu politique est celui de la place des sens dans notre société. Nous pensions ainsi susciter le maximum d'intérêt pour notre expérience.

Enfin, nous comptons sur l'effet de groupe, mais c'est à double tranchant. Il peut y avoir un effet d'entraîn qui nous profite largement. Il suffit par exemple que deux/trois personnes qui sont des figures dominantes de la classe - c'est-à-dire qui se font plus remarquer que les autres dans la classe, que ce soit par leurs questions, leurs idées ou même leurs bavardages ! - viennent à notre rencontre à la sortie du cours pour que des personnes plus « frileuses » les suivent et se laissent entraîner à participer. À l'inverse, il peut arriver que certains dans la classe expriment ouvertement leur méfiance et leur scepticisme par rapport à l'expérience proposée. Nous avons alors beaucoup moins de personnes volontaires à la sortie du cours. Mais il ne s'agit pas ici d'un exercice de pensée ou d'une explication plausible de cette différence dans les acceptations en fonction des classes. À la fin de notre présentation, il y a eu parfois des discussions entre les élèves qui témoignaient de ces « tensions ». Certains élèves particulièrement enthousiastes à faire cette expérience essayaient de « motiver » leur camarades. Par contre, les effets de « démotivation » ont été révélés par des parcourants qui parfois nous racontaient ce qui s'était dit entre les élèves après notre présentation.

Voici donc des phénomènes que nous ne maîtrisons pas entièrement, mais qu'il faut avoir à l'esprit pour comprendre comment rendre ce genre d'expérience plus facilement accepté par certains individus. Reste que si nous avons mis en avant certains aspects de l'expérience pour faire accepter

cette dernière, les motivations de ces participants les débordent largement. Si, comme c'est précisé dans la méthode des *parcours commentés*, le cours d'action est déterminant dans un parcours (l'hypothèse de l'impossibilité d'une position de surplomb), alors nous ne pouvons et ne devons pas faire l'impasse sur les motivations qui ont poussé nos participants à faire l'expérience. Nous les prendrons comme des données de l'enquête et nous verrons plus tard en quoi elles participent de la production de certains résultats.

3. Les motivations des plus âgés à faire un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu

Les motivations du groupe des plus âgés n'apparaissent pas toujours en amont des parcours lors de la prise de contact. Bien plus souvent, elles se dévoilent pendant les parcours et il faut alors atténuer certains de leurs effets. C'est par exemple le cas des motivations qui ont trait à une interrogation sur ses propres capacités cognitives. Le parcours « en aveugle » est l'occasion de se tester, de se mettre à l'épreuve, mais aussi de montrer qu'on est toujours capable, ce qui s'exprime aussi dans le fait que ces personnes à la retraite suivent des cours comme des étudiants plus jeunes. Cela se manifeste durant le parcours quand le discours du parcourant trahit le fait qu'il essaie à tout prix de deviner les lieux dans lesquels nous sommes. Nous le décelons aussi après le parcours quand le parcourant nous demande s'il a « bien ressenti » les lieux, alors même que systématiquement nous leur précisons qu'il n'y a pas de bons ni de mauvais ressentis dans le parcours. Cet intérêt à tester ses propres capacités cognitives est notamment lié au fait qu'ils savent que des plus jeunes font le même parcours. Il n'est pas alors rare après le parcours qu'ils nous demandent si nous avons noté des différences entre ces deux groupes d'âge. Il nous semble qu'ici il y a un effet direct d'une idéologie du jeunisme qui nous enjoint à rester jeunes que ce soit d'apparence ou « d'esprit » - plusieurs parcourants de ce groupe des plus âgés nous ont précisé qu'ils étaient encore « jeunes » dans leur tête - tout au long de la vie. Cette idéologie est bien entendu en conflit avec certaines représentations de la vieillesse et pose de sérieux problèmes de rapports intergénérationnels. Mais nous aborderons ces problèmes dans le chapitre sur les dimensions partagées de l'expérience sensible quotidienne.

Une autre source de motivation liée aux capacités cognitives vient de l'intérêt pour la condition des aveugles et plus généralement pour la baisse des capacités cognitives (plus particulièrement perceptives) avec l'âge. Certains parcourants se demandent ce que ça fait que d'être aveugle ou privé d'un sens et surtout comment ils pourraient s'y adapter. Généralement, ces parcourants ont un

a priori qui est que, privé de la vue, on ne peut plus faire grand chose. Et à chaque fois, le parcours est une surprise dans le sens où il vient les rassurer dans le fait que même privés de leur vue, ils arrivent à constituer des repères et à se représenter les lieux assez fidèlement à ce qu'ils sont d'un point de vue visuel. Cela leur montre que les autres sens prennent le relais en devenant plus sensibles. Cette sensibilité à la perte d'un sens est à mettre en parallèle avec le « vieillissement cognitif normal » et la conscience qu'en ont ces participants. Il s'agit en quelque sorte d'une anticipation sur le futur, leur futur, puisqu'avec la hausse de l'espérance de vie, il y a de forte chance que ces personnes atteignent des âges où elles seront inévitablement confrontées à cette baisse des capacités cognitives.

La définition de soi ou le rapport à soi entre en jeu dans certaines motivations. Les participants se définissent alors comme des personnes « ouvertes d'esprit » et qui osent se confronter à l'inconnu. Nous pouvons y voir ici aussi en partie la marque de l'idéologie du jeunisme. Généralement, cette motivation va de pair avec la place de la personne dans le groupe de la classe à l'UIAD. Il suffit qu'une personne du groupe se dise frileuse à participer à l'expérience pour qu'une autre se positionne à l'opposé en se disant « ouverte » à de nouvelles expériences, même si intimement cette personne n'est pas si enthousiaste que ça¹⁶⁰. Il y a plusieurs choses qui travaillent ensemble dans ce genre de motivation : des représentations de la vieillesse et du vieillissement en conflit à l'heure actuelle dans notre société ; une idéologie du jeunisme que tend à s'étendre ; une dynamique de définition de soi par rapport à sa place dans un groupe. Dit autrement, c'est le triptyque rapport à soi, rapport à autrui et rapport au monde qui est en jeu ici. Les motivations mises en avant en amont, pendant et après les parcours « en aveugle », témoignent de l'état de ces rapports et de ceux ou celui, qui dans cette situation, sont vecteurs des autres. Cela nous permettra de comprendre pourquoi le parcours est un enjeu dans ce triptyque.

Enfin, il y a des motivations plus personnelles (mais plus rares aussi) liées au passé des individus. Par exemple, une dame nous a expliqué (après le parcours) qu'elle a dû faire un long séjour (de plusieurs semaines) à l'hôpital dans sa jeunesse en étant temporairement aveugle (un bandeau sur ses yeux). Ce fut une expérience très traumatisante pour elle. Le parcours était alors une manière de revenir sur ce traumatisme et de le dépasser avec une expérience positivement connotée. C'est du moins ainsi qu'elle a interprété son expérience. Nous pensons aussi à un homme d'une soixantaine

¹⁶⁰ Nous pensons ici à une dame qui, dans le groupe des gens de l'UIAD, passait pour quelqu'un de très ouverte de par son aisance à parler et à rapidement être familière avec quelqu'un (pour faire une analogie avec l'école des plus jeunes, cette personne était perçue comme quelqu'un de plutôt « cool » par ses camarades). Elle fût une des premières à se porter volontaire pour l'expérience lors d'une de nos interventions à l'UIAD. Mais sur le terrain, elle s'est révélée bien moins enthousiaste et sans « motivations » pour faire l'expérience. En définitive, cette personne cachait ses tensions derrière une attitude de blasé (Georg Simmel).

d'années, ancien physicien, qui retrouvait dans cette expérience une certaine forme de démarche expérimentale que lui même avait mise en oeuvre une grande partie de sa vie. Le parcours est alors l'occasion d'un retour à son ancien statut de chercheur.

Toutes ces motivations ne sont pas exclusives les unes des autres. Des motivations plus personnelles comme celles citées plus haut peuvent accompagner des motivations liées à l'expérience des aveugles ou à sa capacité d'adaptation ou encore au rapport à soi, etc. Ces motivations sont essentielles à la compréhension des parcours dans le sens où elles rentrent en jeu dans le rapport qui s'instaure entre le chercheur et le participant (nous aborderons ce point vers la fin de ce chapitre) et qu'elles ont des conséquences très concrètes sur le déroulement du parcours que nous aurions pu faussement attribuer à d'autres causes. Par exemple, la motivation à tester ses capacités d'adaptation fait que le participant aura tendance à essayer de deviner les lieux lors des parcours. Il va adopter une attitude très rationnelle et pragmatique - dans la mesure où il pense que c'est l'attitude qui lui permettra de mieux deviner son environnement - là où d'autres vont lâcher prise - ce sont là deux formes de rapport au surgissement qui se retrouvent le plus dans les parcours - et imaginer les lieux. Et il n'existe pas une forme d'attitude qui permettra d'être un meilleur devin ! Une typification cohérente des lieux « en aveugle », au regard de ce qu'ils sont par rapport à la réalité visuelle, car la vue a statut de vérité et montre la réalité des choses pour tous les parcourants sans exception, peut se faire par ces deux types d'attitudes face au surgissement.

De façon plus générale, les motivations à faire les parcours auront pour effet de focaliser l'attention et le discours (le compte rendu des perceptions en mouvement) sur certains aspects de l'expérience et pas sur d'autres. Cela ne veut pas nécessairement dire que l'expérience sera radicalement différente en fonction des motivations des individus, mais que c'est *a minima* le discours sur cette expérience qui portera la marque de ces motivations. Mais il arrive parfois que l'effet sur l'expérience vécue soit très concret comme quand un parcourant particulièrement sensible au regard d'autrui se montrera impassible (illusion de maîtrise de la situation) face à certaines surprises du parcours jouant de retenue et par conséquent se fermant (du point de vue de ce qu'il aurait pu ressentir) à l'expérience. Ces parcours « en aveugle » ne sont pas simplement des expériences de recherche, ce sont aussi des situations sociales qui mettent en jeu les rapports à soi, à autrui et au monde, au même titre que le fait le surgissement.

4. Le groupe des plus jeunes : constitution et motivations

Reste la constitution du groupe des plus jeunes. Dès que nous avons compris que nous avions la bonne approche pour trouver des personnes d'un certain âge qui acceptent de participer à notre expérience, nous avons commencé à réfléchir au groupe des plus jeunes. Le fait que le groupe des plus âgés allait se constituer par l'intermédiaire de l'UIAD nous a fait revoir l'hétérogénéité que nous pensions avoir dans le groupe des plus jeunes. Le groupe des plus âgés est finalement assez homogène dans ses caractéristiques sociologiques dans le sens où ce sont essentiellement les classes moyennes qui prennent des cours après la retraite auprès de ces universités (il faut avoir un certain capital culturel et économique). Nous nous sommes dit qu'une des façons de contrecarrer cette homogénéité était d'en constituer une analogue sur les plus jeunes. Nous avons donc cherché de jeunes étudiants entre 20 et 30 ans. Ces deux groupes d'âge sont alors dans une disposition particulière dans leur rapport au monde du fait qu'ils sont explicitement dans des circuits d'apprentissage - la ressemblance va jusqu'au fait que le groupe de l'UIAD se fait des fois des petites fêtes entre amis et avec leurs camarades comme le font souvent les étudiants. C'est du moins l'hypothèse que nous avons faite à ce moment.

Nous avons commencé à chercher des plus jeunes dès que notre approche à l'UIAD a bien fonctionné, ceci afin d'éviter de se retrouver à faire passer les parcours aux deux groupes d'âges à des périodes différentes de l'année (par rapport aux conditions météorologiques). Pour trouver ces « jeunes », nous avons proposé l'expérience à des étudiants de l'école d'architecture de Grenoble où se trouve le CRESSON. Quelques étudiants ont été abordés alors que nous les encadrions dans leurs démarches de terrain en Master 2 et d'autres à la cafétéria de l'école (au total, 6 étudiants de l'école d'architecture). Nous avons trouvé des étudiants sur le campus que nous abordions au hasard. Enfin, nous avons surtout trouvé des volontaires lors de soirées étudiantes - nous vivions en collocation à l'époque et il était fréquent que nous nous retrouvions à des soirées où nous ne connaissions quasiment personne.

Trouver ces plus jeunes a été beaucoup plus facile que trouver les plus âgés. Ce qui est frappant, ce sont les motivations à participer à l'expérience qui se partagent plutôt entre la curiosité et l'attrait pour l'inconnu et la situation des aveugles. Même, elles sont souvent absentes des parcours dans le sens où elles ne s'expriment pas. C'est problématique d'un point de vue méthodologique car nous ne pouvons pas savoir s'il existe des motivations qui « perturbent » ou « colorent » dans tel ou tel sens l'expérience vécue et son compte rendu en mot ou si les motivations sont suffisamment « légères » pour qu'on puisse négliger leur impact. En ce sens, si les motivations du groupe des plus

âgés a clairement des effets, tout au moins nous pouvons les identifier aisément au contraire de celles des plus jeunes.

Finalement, nous aurons 17 individus âgés entre 21 et 29 ans qui constitueront le groupe des plus jeunes et 16 individus âgés entre 55 et 72 ans qui constitueront le groupe des plus âgés. Une personne de 36 ans que nous avons croisé à l'UIAD fera aussi l'expérience. Si nous nous sommes arrêtés à 16 et 17 participants pour les groupes d'âge, c'est parce que le contenu des matériaux commence à saturer après une quinzaine de parcours.

Enfin, il semble, avec le recul, que les démarches que nous avons mises en oeuvre pour trouver nos participants ne soient pas sans effets sur l'expérience. Elles doivent alors prendre part à la réflexion méthodologique. C'est pourquoi nous nous intéresserons notamment à la relation entre le chercheur et le participant et à son rôle sur le déroulement, le vécu et le compte rendu des parcours. Il s'agit d'un préalable aux analyses indispensable à toute éventuelle portée de nos résultats. Mais avant d'en venir à ce point, nous allons présenter le déroulement concret des parcours, des phases qui les accompagnent.

IV. Le protocole expérimental

Nous avons envisagé la méthode comme une démarche expérimentale comportant plusieurs phases. Toutes ces phases oeuvrent dans le même sens : dévoiler l'implicite des expériences sensibles urbaines quotidiennes. Quand un participant accepte l'expérience, nous lui donnons systématiquement rendez-vous à un arrêt de tramway situé à 300 mètres du départ du parcours. Le temps de rejoindre le point de départ en marchant, nous expliquons comment va se dérouler l'expérience. Nous précisons à chaque parcourant que nous allons faire un parcours « en aveugle » où il s'agira pour eux de nous dire ce qu'ils perçoivent et ressentent au fur et à mesure de la marche pendant que nous gèrerons tous les aspects liés à sa sécurité (lui tenir le bras, lui donner les directions, le prévenir des marches de trottoir), puis que nous allons refaire le parcours avec la vue. Prévenir en amont chaque parcourant que nous allons refaire le parcours avec la vue leur permet, sur le moment du parcours « en aveugle » de se défaire plus facilement de la curiosité de savoir à quoi ressemblent les lieux, puisque, de toute façon, ils les verront juste après. Une fois arrivés au départ du parcours, c'est-à-dire sur l'avenue Marcelin-Berthelot, à environ 300 m avant la section de la Piste cyclable (cf carte), nous remettons au parcourant deux masques en tissus (les mêmes qu'ils donnent dans les avions pour dormir) afin de mieux les couper de la lumière.

Nous avons décidé de dégager les participants de tout appareillage pour enregistrer leurs commentaires. Nous portons ce dispositif sur nous. Il est composé d'un enregistreur audionumérique¹⁶¹ et de micro binauraux que nous mettons dans nos oreilles¹⁶². Ainsi, nous avons un enregistrement de qualité de la parole dans le contexte sonore où elle est produite, nous permettant de faire des ré-écoutes fines propices à l'immersion. Une fois l'enregistrement lancé et le bandeau fixé, nous pouvons commencer l'expérience qui est constituée : d'une phase d'amorce ; d'un parcours « en aveugle » ; d'une reconstruction du parcours ; d'un second tour avec la vue ; d'un débriefing. Ce protocole est le fruit de plusieurs ajustements au fur à mesure des premiers parcours. Ces derniers ne sont donc pas tous passés par l'ensemble de ces phases.

1. La phase d'amorce

Avant de commencer à marcher, nous demandons au parcourant de nous dire ce qu'il perçoit, plongé dans le noir. Le but de cette première consigne est de passer en revue divers types de sensations que pourrait avoir le participant et de passer outre l'inévitable sur-focalisation sur l'ouïe. Généralement, une fois « en aveugle », les participants se concentrent sur ce qu'ils entendent - sur les 34 parcours effectués, une seule personne s'est focalisée d'emblée sur un autre sens. L'idée est ici de leur faire entrevoir d'autres possibles qu'ils pourront explorer durant le parcours. Une fois ce « tour des sens » effectué, nous prenons le participant par le bras - c'est-à-dire que nous attrapons le bras du participant au niveau du creux du coude - et lui demandons de marcher.

Nous insistons sur le fait que c'est au parcourant de donner le rythme de marche. Nous adaptons alors notre vitesse à la sienne. Nous avons ici volontairement redonné au parcourant un peu de contrôle dans la marche. En effet, « en aveugle » et guidé dans les directions, le participant se retrouve dans une situation de passivité. Nous sommes bien loin des situations quotidiennes de marche en ville par exemple. En étant passif, le rapport à l'environnement change. Comme l'a très bien exprimé un participant :

« Je vois plus le truc comme l'obstacle qui vient sur moi que moi sur lui. C'est bizarre. »
(Parcours David, 22 ans, le 1er décembre 2008 à 17h00, avenue Marcelin-Berthelot)

¹⁶¹ Il s'agit d'un « Zoom H2 ». Le format d'enregistrement a été du WAV 16bits/48kHz.

¹⁶² Microphone Soundman OKM II classic/studio A3, electret microphone with omni pattern, frequency response: 20Hz-20kHz.

Il y a un renversement de la relation à l'environnement incompressible dans l'expérience que nous pouvons juste légèrement atténuer en rendant le participant actif par rapport à son rythme de marche. Il peut donc accélérer, ralentir ou même s'arrêter s'il le désire et les perturbations de son rythme seront des indices de ce qu'il est en train de vivre dans l'expérience. Par exemple, le ralentissement ou l'accélération du participant est souvent la conséquence d'un rapport particulier au sol.

Dès les premiers pas, nous demandons au participant ce qu'il ressent et non pas ce qu'il perçoit. La nuance est importante puisque le but est de lui faire exprimer la déstabilisation qu'il ressent en marchant « en aveugle ». Personne n'avait l'habitude de marcher les yeux bandés et les premiers pas témoignent très souvent d'une appréhension de l'obstacle, du déséquilibre ou de la chute. La plupart des participants ont peur de rentrer dans un poteau ou que des gens leur fonce dessus ou même qu'il trébuchent et se retrouvent la face contre le sol. C'est l'intégrité physique qui est la source de toutes les préoccupations. Au lieu d'essayer de leur faire oublier cette peur en les focalisant sur leur environnement, nous préférons au contraire la leur faire exprimer afin qu'ils puissent plus facilement s'en détacher. Toute cette portion du parcours (le long de l'avenue Marcelin-Berthelot) est primordiale de ce point de vue là. Son rôle est de créer une situation particulièrement angoissante dont la positivité de l'issue colorera l'expérience du parcours et permettra aux participants de dépasser cette angoisse quand elle resurgira dans des lieux analogues à cet axe.

L'avenue Marcelin-Berthelot est relativement anxiogène « en aveugle » à cause de la présence de nombreux flux de circulation. Même si nous sommes sur un trottoir pour piétons, le tramway est à quelques mètres à peine et passe assez vite (il est en ligne droite). Son « bruit » est perçu comme particulièrement fort par rapport à d'habitude. C'est qu'il prend une place bien plus importante dans le champ de conscience que d'ordinaire. Parfois, c'est ce même bruit qui peut être source d'angoisse, du simple fait que le tramway est associé à un objet en mouvement dangereux pour le piéton vu qu'ils doivent souvent se partager l'espace - et les nombreuses fois où l'on entend sa sonnette témoignent de sa fréquence d'interaction avec le piéton ou le cycliste.

Il n'y a pas que le tramway qui est source d'angoisse dans cette section, il y a aussi les piétons. À certaines heures du jour, il y a beaucoup de monde sur les trottoirs de l'avenue Marcelin-Berthelot (aux heures de sortie et de rentrée d'école). Le participant craint alors que les autres lui fonce dessus ou le bousculent, alors même qu'il peut en parallèle rationaliser la situation en se disant que les autres vont faire attention comme lui le ferait dans une situation identique. Malgré le bon sens et

l'évidence - il est rare qu'on se fonce dessus dans l'espace public - le participant redoute la « rencontre » avec le piéton.

Mettre en mot l'appréhension et l'angoisse a déjà pour effet de les atténuer. Les participants peuvent alors progressivement se libérer de ce sur quoi leur champ de conscience était focalisé. Et c'est finalement l'expérience vécue elle-même, dans son déroulement, qui finit par relativement bien prémunir le participant des futures situations d'appréhension et d'angoisse. Malgré la peur et l'appréhension, les parcourants se rendent bien compte au bout de quelques dizaines de mètres qu'ils n'ont aucune raison de penser qu'ils vont se faire renverser par un tramway ou percuter par un piéton venant en sens inverse. Il font plusieurs fois dans cet espace l'expérience du tramway qui leur passe à côté et des piétons qui les frôlent sans que leur intégrité physique soit mise à mal. Par l'expérience et les mots sur l'expérience vécue, les participants se défont de l'emprise de la peur sur leur champ de conscience.

Si libérer les participants de leurs peurs et appréhensions dès le début du parcours est important, c'est essentiellement parce que nous avons très vite remarqué que quand ils étaient sujet à l'angoisse ou à l'appréhension, c'est comme si toute leur sensibilité à l'environnement s'évanouissait et que n'existait plus que l'objet de la peur ou de l'appréhension. Le risque est ici que l'accès à l'implicite de l'expérience sensible en train de se faire et de se vivre nous soit partiellement fermé. Ainsi, le lieu de départ du parcours s'est révélé propice au dépassement des situations angoissantes. Les premières expériences « en aveugle » sont difficiles - dans le sens où l'environnement n'épargne pas le parcourant d'un point de vue émotionnel - mais se déroulent bien - dans le sens où personne n'a été percuté ou n'est tombé. Elles permettront aux parcourants de mieux gérer les prochains espaces potentiellement angoissants comme les axes très circulés ou les lieux où le sol est très irrégulier.

Un autre objectif de cette phase d'amorce est de consolider la confiance que peut avoir le parcourant en l'enquêteur. Pour accepter de faire le parcours « en aveugle », il faut déjà que le participant ait un minimum confiance en l'enquêteur. Ensuite, il faut qu'il fasse l'expérience de la bienveillance du chercheur à son égard. Ses premiers pas sont alors l'occasion de montrer comment le chercheur gère les éventuels « obstacles » pour garantir l'intégrité physique du parcourant. De plus, en focalisant en premier lieu le discours sur les sensations premières dans le parcours, le chercheur se montre compréhensif dans les difficultés que peut éprouver le parcourant. Mais il ne s'agit pas ici que d'une extrême prudence de la part du chercheur (dans l'optique de préserver le parcourant), il s'agit bien plutôt de recettes pour faire en sorte que la méthode porte ses fruits.

Bien entendu, malgré ces anticipations du chercheur, il est des parcourants que nous n'arriverons que très difficilement à rassurer et d'autres qui n'en auront absolument pas besoin. Il faut garder à l'esprit que nous avons avec nous des êtres humains tous sensiblement différents dans leur façon de gérer l'expérience du parcours « en aveugle ». Et dans cette amorce, l'objectif est double. Premièrement, nous devons arriver à rassurer le parcourant pour qu'il évite de sur-focaliser sur de potentielles sources d'angoisse. Deuxièmement, nous devons faire en sorte de « perdre » le parcourant. En effet, avant de mettre le bandeau, le participant voit l'avenue Marcelin-Berthelot. Une fois le parcours commencé, il a donc une représentation visuelle des lieux. Il est essentiel que le participant n'en ait pas au préalable. Le parcours doit être inconnu. Une fois ces deux conditions réunies, le parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu peut réellement commencer.

2. Le parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu

C'est alors que nous introduisons une nouvelle consigne qui a émergé à la suite des premiers parcours que nous avons effectués. Nous demandons aux parcourants, au delà de nous décrire ce qu'ils perçoivent et ressentent, comment ils imagineraient les lieux¹⁶³. Si nous avons rajouté cette consigne, c'est que nous nous sommes rendus compte, lors des premiers parcours, que les parcourants se faisaient souvent des « images mentales » des lieux qu'ils traversaient. Il nous est alors paru intéressant de voir comment ils élaboraient ces « images mentales ». Cela revient à voir comment les sens autres que la vue contribuent au sens de l'expérience sensible alors même qu'ils semblent discrets au quotidien.

Ces « images mentales » sont de plusieurs ordres. Elles peuvent être des flash, c'est-à-dire des images qui surgissent et s'imposent à la conscience. On les appellera « images spontanées ». Elles peuvent être progressives dans leur contenu, auquel cas nous les nommerons « images construites » (afin d'insister sur leur élaboration progressive). Ce sont les modes d'apparition de ces images qui oscillent entre ces deux types. Ces images peuvent être figées ou en mouvement et ainsi accompagner la marche. Mais les parcourants ne s'imaginent pas constamment les lieux durant le parcours. Cela dépend des personnes (nous verrons ça au chapitre suivant). Néanmoins, le phénomène nous a paru suffisamment intéressant au regard de notre objectif d'accéder à des dimensions de l'expérience sensible d'ordinaire implicites. Si les sens (sauf la vue) permettent l'élaboration d'« images mentales » (qui convoquent donc la vision), c'est que l'expérience vécue cristallise les liens existant d'habitude entre les sens. Autrement dit, cela

¹⁶³ Concrètement, nous leur demandons : « Vous imagineriez ça comment par ici ? ».

confirme le fait que nous percevons toujours avec l'ensemble de nos sens, même si nous n'en avons pas nécessairement conscience. Dans les parcours « en aveugle », l'expérience quotidienne des espaces urbains est convoquée pour donner du sens à ceux qui sont vécus au présent. C'est ainsi que nous montrerons que ce qui d'habitude est décrit sous le régime de la vision, peut l'être avec d'autres sens auxquels nous n'aurions pas pensé, éclairant ainsi le caractère intersensoriel de l'expérience quotidienne.

La suite du parcours est alors relativement identique du point de vue du protocole expérimental. Les parcourants commentent leur expérience au fur et à mesure que nous marchons. Nous les laissons évoquer les « images mentales » par eux-mêmes. Si elles n'apparaissent pas dans le discours, nous leur demandons comment ils imagineraient les lieux. Nous leur demandons d'ailleurs s'il s'agit d'« images mentales » ou juste d'idées de types de lieux. Souvent, les parcourants se font ces images spontanément, mais ne l'expriment pas. C'est quand nous leur posons la question qu'elles émergent dans le discours. Mais la limite est que nous incitons souvent les participants à élaborer des « images mentales » alors qu'ils n'en auraient pas nécessairement spontanément faites. Il est nécessaire, lors des analyses, de donner un statut différent suivant notre intervention dans l'expérience vécue.

Enfin, sur tout ce parcours « en aveugle », le chercheur doit gérer et anticiper tout ce qui pourrait induire le re-surgissement de l'angoisse. Nous prévenons le parcourant des marches de trottoir - ils les cherchent alors à tâtons, c'est un obstacle à franchir - nous leur indiquons les directions que nous prenons - ce qui leur permet aussi de se rendre actif dans le mouvement de changement de direction - et nous improvisons la gestion de certains obstacles - comme sortir les poubelles sur notre passage car le trottoir est trop étroit pour que nous y passions à deux côte-à-côte, ou emprunter la chaussée sur quelques mètres car des voitures sont stationnées sur les trottoirs, ou encore faire éviter les flaques d'eau aux parcourants, etc. Cette phase de la méthode dure entre 35 minutes pour les plus rapides et 1 heure pour les plus lents.

3. La reconstruction des parcours

Une fois arrivés sur l'esplanade de la MC2, la dernière section du parcours « en aveugle », avant d'ôter le bandeau, nous demandons aux participants s'ils ont eu la sensation de passer par des types de lieux différents et, si oui, qu'ils nous reconstruisent le parcours. Seule une personne a eu l'impression d'être toujours dans les mêmes types de lieux. Et le fait qu'elle se soit essentiellement focalisée sur son ouïe n'y est pas pour rien, nous le montrerons dans le prochain chapitre.

La plupart des parcourants ont eu l'impression de passer par différents types de lieux. Ce moment de reconstruction nous montre d'une part la représentation globale du parcours et d'autre part les repères sensibles opérateurs de la discrimination des lieux - qui sont pour la plupart d'ordre auditifs et podo-tactiles, mais avec des exceptions pour les lieux ou les événements remarquables. En croisant cette reconstruction des parcours avec le parcours « en aveugle », nous pouvons même voir comment la dynamique de cheminement, l'expérience en train de se faire et de se vivre vient recomposer les expériences passées ou comment, a contrario, les expériences passées, dans le parcours, viennent alimenter les expériences présentes. C'est en comparant les types de lieux décrits sur le moment du parcours et ceux lors de la reconstruction que nous pouvons voir s'il y a eu une modification sensible au cours de l'expérience. Il ne s'agit pas tant ici d'accéder à l'infra de l'expérience sensible que de montrer certains processus à l'œuvre dans la constitution de l'expérience.

4. Le second tour avec la vue

C'est une des phases de la méthode la plus difficile à gérer et la plus éprouvante pour le chercheur. Une fois le bandeau enlevé, nous proposons au parcourant de refaire un tour avec la vue cette fois. L'objectif n'est pas directement de comparer avec et sans la vue, même si ça nous permet de le faire. Nous essayons, avec ce deuxième tour de réactiver la parole pour laisser la possibilité aux participants d'exprimer ce qu'ils ont perçu, ressenti et imaginé au premier tour mais qu'ils n'avaient pas verbalisé. En effet, tout n'est pas dit dans un *parcours commenté*. On ne peut pas tout dire. Ce deuxième tour permet de revenir sur l'expérience du premier par le biais de la comparaison.

En précisant, lors du deuxième tour, qu'ils s'imaginaient les lieux plus comme ceci ou plus comme cela parce qu'à ce moment, ils avaient perçu et ressenti ceci ou cela, les participants enrichissent de discours leur premier parcours. La difficulté est alors de faire un lien entre le souvenir de l'expérience du premier tour et l'expérience du deuxième tour en train de se vivre et de se faire. Les participants peuvent mobiliser des repères sensibles pour faire ce lien. Une autre façon de faire est de retrouver la dynamique de cheminement et d'agencement des images mentales les unes à la suite des autres. Mais la plupart du temps, ce lien est difficile à établir et c'est le chercheur qui permet de le refaire. Comme le chercheur voit les lieux lors des différents commentaires, il peut, s'il s'en souvient bien, rappeler au participant ce qu'il a dit dans tel ou tel lieu. Cela constitue généralement un repère suffisant pour que le parcourant se rappelle tous les commentaires qui l'entouraient et même ce qui n'avait pas été dit.

Tout le problème est alors que le chercheur doit bien se souvenir de ce qui a été dit dans chaque lieu où du moins arriver à trouver l'expérience passée qui permettra de réactualiser toutes les autres. Comme il fait avec sa mémoire, il peut se tromper - ce qui est arrivé quelques fois. Non seulement, il peut faillir, mais il oriente aussi le souvenir qu'aura le parcourant de son expérience dans le parcours « en aveugle » dans la mesure où il rappelle tel propos plutôt que tel autre.

C'est une partie du protocole qui n'a pas très bien fonctionné. Il nous semble qu'elle aurait mérité des ajustements nécessitant un autre dispositif qui se serait plus rapproché de la méthode des *entretiens sur écoute réactivée*¹⁶⁴.

5. Le debriefing

Une fois le deuxième parcours effectué, nous entamons une discussion avec les parcourants autour de l'expérience qu'ils viennent de vivre. Nous leur demandons ce qu'ils en retirent dans les grandes lignes et ce qui les a surpris ou marqués. C'est généralement là que nous sont révélées les motivations à faire les parcours. Cette partie est très inégalement investie par les parcourants, certains se révélant très loquaces alors que d'autres sont très brefs.

Ce protocole expérimental a, de manière général, été très efficace pour mettre à jour non seulement certains mécanismes de l'expérience sensible, mais aussi certaines de ses dimensions qui sont implicites au quotidien. Mais avant de se plonger dans les analyses, nous allons montrer que la relation entre le chercheur et le participant doit faire l'objet d'une attention particulière. En effet, cela vaut pour toute recherche qui implique de près ou de loin une relation sociale entre le chercheur et le participant, mais c'est encore plus explicite dans le genre d'expérience que nous avons mené dans la mesure où cette dernière se révèle coûteuse en temps, en émotion et en dévoilement de soi pour le participant. Les parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu produisent des commentaires de perceptions en mouvement dépendants des lieux traversés ainsi que du type de relation qui s'instaure entre celui qui commente son expérience et celui qui l'écoute, le questionne et le relance. Il n'y a pas de positionnement surplombant, ni de neutralité affective et relationnelle de la part du chercheur. Chaque parcourant est un individu à part entière avec lequel le chercheur compose dans le but de produire des matériaux à partir desquels il pourra avancer dans ses questionnements scientifiques.

¹⁶⁴ Jean-François Augoyard, « L'entretien sur écoute réactivée », in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds), « L'espace urbain en méthode », Parenthèses, 2001.

V. La relation entre le chercheur et le parcourant

Dans la relation d'enquête, plusieurs problèmes se posent dans les rôles respectifs de l'enquêteur et de l'enquêté et dans la nature de la relation qu'ils entretiennent. L'enquêteur est là pour récolter de l'information auprès d'un enquêté qui se livre en fonction de la représentation qu'il a des attentes du chercheur. En retour, le chercheur s'appuie sur ses représentations des attentes de l'enquêté sur la situation d'enquête pour formuler ses questions de telle manière et les agencer de telle façon. Aucun des deux protagonistes n'échappe à cette relation qui peut évoluer au cours de l'enquête. Bien plus, Pierre Bourdieu nous met en garde contre le fait que la relation d'enquête produit inévitablement de la violence symbolique. Ainsi, « si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on en fasse, une relation sociale qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus »¹⁶⁵.

1. L'« effet chercheur » dans la recherche

Il nous semble que l'exigence de contextualisation - en tant que postulat de la méthode des *parcours commentés* - ne doit pas se contenter du contexte physique dans lequel se déroule le parcours, mais doit prendre en considération la relation sociale qui s'y joue dans la mesure où elle a des conséquences sur les propos recueillis, et donc sur la matière première de l'analyse scientifique. Nous pensons même que cette relation peut être un levier intéressant dans notre tentative à dévoiler l'implicite de l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne. En ce sens, nous sommes plus proches du renversement épistémologique opéré par Georges Devereux¹⁶⁶ que d'une épistémologie d'inspiration positiviste qui, au mieux, mentionne « l'effet chercheur » et très vite insiste sur les gardes fou (illusoire à notre avis) dont il s'est doté.

Il n'est pas rare de lire dans certaines recherches qui utilisent des méthodes qualitatives que le chercheur a pris toutes les précautions pour avoir le moins d'impact possible sur la situation observée que ce soit une observation ethnographique ou un entretien semi-directif. Généralement, ces précautions sont rapidement mentionnées (quand elles le sont) et on fait comme si finalement le chercheur n'avait pas eu d'impact sur l'objet étudié. Cette attitude est curieuse dans le sens où il est

¹⁶⁵ Pierre Bourdieu, « La misère du monde », Paris, Seuil, 1993.

¹⁶⁶ Georges Devereux, « De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement », Aubier Montaigne, 1998.

inévitables et surtout logiques que le chercheur transforme l'objet qu'il étudie. Ce n'est pas une découverte récente¹⁶⁷. C'est en toute rigueur de cette façon que nous devons comprendre la situation d'observation, et qui vaut plus largement pour la situation d'enquête. Mais si la physique a su prendre la mesure de ce qu'elle appelle le principe d'incertitude d'Heisenberg, les sciences humaines peinent d'une part à reconnaître l'effet chercheur et d'autre part à l'intégrer pleinement à la recherche.

C'est que l'idéologie positiviste est encore bien présente dans le champ scientifique alors même que ce dernier a les arguments pour la remettre à sa juste place : celle d'une vision naïve du monde. Il n'existe pas de réalité extérieure à nous qu'on puisse observer sans y interférer. L'être humain est dans le monde et avec le monde. Et même le scientifique n'échappe pas à cette règle. Il aura beau construire des protocoles complexes qui essaient de maîtriser toutes les variables possibles et imaginables, le simple fait d'être là, de prendre des mesures ou même de prendre connaissance des données recueillies « perturbe » l'objet étudié. Seulement, comme idéologie, le positivisme pèse de tout son poids sur les chercheurs en sciences humaines. La contractualisation de la recherche qui se généralise aujourd'hui, la multiplication des évaluations chiffrées des laboratoires de recherche, la course à la publication dans des revues renommées (qui reproduisent leur statut de revues renommées par un effet d'attraction sur les chercheurs publiants), la volonté de rationalisation des programmes de recherches (où il faut prévoir par exemple, dans trois ans, de quoi on aura besoin et pour quoi faire dans une recherche qui n'a même pas encore commencé, ce qui revient à dire qu'on sait exactement où on va et ce qu'on va « trouver », il ne s'agit alors plus là de recherche !), autant de mutations contemporaines qui affectent le champ scientifique et qui toutes sont sous-tendues par cette idéologie positiviste et cette injonction contemporaine à maîtriser et à prévoir qui touche plus largement tous les aspects de nos vies. Nous comprenons alors mieux que « l'effet chercheur » soit souvent tu.

Bien souvent aussi, comme nous l'avons dit un peu plus haut, « l'effet chercheur » apparaît dans les recherches en sciences humaines et sociales non pas pour l'intégrer totalement à l'objet de recherche et à l'analyse, mais pour évoquer les prudences méthodologiques qui ont été prises pour l'amoindrir. Et alors, on en parle rapidement dans la méthode pour ne plus jamais en reparler au moment des analyses ou des résultats, ce qui revient finalement à adopter une attitude analogue à celle que nous avons décrite précédemment. La difficulté n'est pas seulement de se défaire de

¹⁶⁷ Et même la physique en a conscience depuis plus d'un siècle. Werner Heisenberg nous expliquait, par exemple, que pour observer un phénomène physique, il était nécessaire de perturber la chose observée. En effet, pour pouvoir observer le comportement des électrons, il faut pouvoir les « voir » (quel que soit le procédé), et donc « allumer la lumière ». Ce ne sont plus des électrons qui sont observés, mais des électrons bombardés de photons.

l'emprise du positivisme et des « règles du jeu » - au sens que leur donne Pierre Bourdieu dans les affrontements qui se font dans les champs - qui parcourent le champ scientifique. Il faut aussi arriver d'une part à dégager ce qui vient « perturber » l'objet étudié en venant l'observer - et s'interroger sur le sens de cet objet « non perturbé » - et d'autre part à trouver comment intégrer ces « perturbations » aux analyses qui seront produites, mais plus encore à la problématique qui a engendré ces méthodes d'observation. Dit autrement, et en revenant à notre situation, en faisant des parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu avec des participants appartenant à deux groupes d'âge très éloignés que nous accompagnons et avec qui nous discutons tout au long de l'expérience, en quoi l'objet étudié (l'expérience sensible dans le monde de la vie quotidienne) est « perturbé » par l'ensemble des conditions expérimentales (chercheur compris) et comment ces « perturbations » s'intègrent aux analyses en venant transformer l'objet étudié ?

Une première réponse qui dirigera plus particulièrement notre attention sur la relation entre le chercheur et le participant, est que l'objet étudié n'est plus le vécu d'un individu lors d'un parcours dans des espaces publics, mais le partage de ce vécu à travers l'interaction avec le chercheur. S'il est primordial de se poser cette question avant de présenter nos analyses, c'est parce qu'en l'évacuant nous risquerions de mésinterpréter certaines données. La plus grande erreur que nous aurions pu faire aurait été de considérer que certains individus sont plus sensibles que d'autres au regard des commentaires (en évacuant la question du langage qui est encore une autre couche de « perturbations »), alors qu'on se rend compte que le type de relation entre le chercheur et le participants va être déterminant sur la capacité du participant à se dévoiler et donc à paraître plus sensible que d'autres.

2. L'élargissement aux « effets » du dispositif expérimental¹⁶⁸

Pour bien dégager les « perturbations » dues à l'expérience, il faut prendre en considération trois facteurs fondamentaux : les motivations à faire l'expérience, les apriori sur l'expérience et la relation entre le chercheur et le participant. Bien entendu, ces trois facteurs sont interdépendants, mais dans un souci de cohérence nous allons les présenter séparément.

Nous avons déjà parlé des motivations à faire l'expérience. Pour rappel, il peut s'agir d'une curiosité pour l'expérience du parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu (se demander ce qu'on peut percevoir de différent par rapport à d'habitude), d'un enjeu de définition de soi (se définir

¹⁶⁸ Outre les détails techniques des parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu des participants, nous entendons derrière le dispositif expérimental aussi bien la relation chercheur/participant que les *a priori* des participants sur l'expérience, ainsi que leurs motivations.

comme quelqu'un d'ouvert aux nouvelles expériences), d'une curiosité à la situation de handicap (perdre la vue), d'un prétexte pour se mesurer à (à soi-même ou à l'autre groupe d'âge), d'une façon de mieux se connaître ou d'une occasion pour questionner ses activités habituelles. Il existe sûrement d'autres motivations, mais elles ne sont pas apparues dans les parcours. Il y a donc certains participants dont nous ne pouvons pas savoir ce qui les a poussés à participer à cette expérience.

Les *a priori* sur l'expérience sont de plusieurs ordres. Cela peut concerner les lieux de l'expérience ou l'expérience elle-même. Certains pensaient se retrouver dans un lieu plus urbain que ce qu'ils ont ressenti dans le sens où les espaces qualifiés de calmes ou le parc ne sont pas considérés comme des lieux renvoyant typiquement à la ville. Cela a deux conséquences. Premièrement, certains participants peuvent alors être sous le coup de la surprise dans certains espaces du parcours, ce qui se traduit par un engagement émotionnel parfois plus prononcé. C'est le rapport à l'environnement qui change ici (et qui s'exprime par la parole). Deuxièmement, ils peuvent avoir des anticipations ou des attentes qui leur feront imaginer des espaces plus typiquement urbains par rapport à leurs propres représentations. Par exemple, cela peut expliquer pourquoi un des parcourants n'a pas du tout imaginé se retrouver dans un parc ou du moins dans un espace boisé, alors que tous les autres participants l'ont imaginé. Cela explique aussi pourquoi certains n'ont jamais imaginé une configuration de maisons avec jardins alors que la majorité des participants l'a fait. Si nous avons négligé ces motivations, il y a fort à parier que nous aurions mal interprété l'absence de certaines représentations dans les parcours.

3. Les types de relations chercheur/participant

La relation entre le chercheur et le participant prend plusieurs formes qui non seulement ne se retrouvent pas nécessairement d'un parcours à l'autre, mais en plus évoluent au cours du parcours. Parmi les types de relations entre le chercheur et le participant, nous avons établi plusieurs qualifications : la relation de confiance, la relation de partage, la relation de complicité, la relation d'intimité et la relation de distance.

3.1. La relation de confiance

La relation de confiance est, nous l'avons déjà dit, essentielle au bon déroulement du parcours « en aveugle ». Le chercheur endosse un rôle primordial qui consiste, entre autre, à adoucir la transition

qui s'opère pour chaque parcourant entre un rapport de distance au monde - la vue privilégiée dans son rapport au monde et qui nous y met illusoirement à distance - et un rapport de proximité qui se fait dès les premiers instants du parcours par le sonore et le podo-tactile essentiellement. Les premiers pas peuvent plonger le parcourant dans un monde relativement violent auquel ils ne peuvent échapper. Certains se sentent à la merci du tramway ou des passants qui les frôlent. La perte de contrôle sur soi et le recentrement sur une proximité corporelle parfois gênante rendent ces débuts de parcours difficiles. Afin que les début de l'expérience ne soient pas traumatisants - certains craignent d'avancer et doivent « prendre sur eux » pour mettre un pied devant l'autre - le chercheur doit avoir gagné la confiance du parcourant. Cette confiance est double.

Elle concerne d'une part la confiance en la bienveillance et l'honnêteté du chercheur. Il faut par exemple que les parcourants aient la certitude que le chercheur ne les fera pas percuter des passants ou des poteaux. Cela passe notamment pas le fait que nous leur précisons quand nous changeons de direction ou quand nous rencontrons des marches de trottoir ou encore quand nous leur faisons faire un léger détour (qu'ils sentent au niveau de la trajectoire) pour leur faire éviter une flaque d'eau ou une déjection canine (et que nous leur disons ce que nous venons d'éviter).

D'autre part, cette confiance passe par la capacité du chercheur à rassurer les parcourants. Nous avons déjà vu comment nous nous y prenions. Nous les faisons parler de la source de leurs peurs et appréhensions dès le début du parcours et leur précisons la « normalité » de ces émotions. En effet, même si ce n'est pas entièrement vrai, nous leur disons, si cela nous semble nécessaire pour les rassurer, que les précédents parcourants ont tous ressenti les mêmes émotions et qu'elle se sont estompées avec le temps. Ce n'est pas entièrement vrai puisque non seulement certains d'entre eux n'ont pas eu ces peurs et appréhensions (mais cela ne concerne que 3 personnes sur l'ensemble des 34 parcourants), mais en plus quelques personnes (2 pour être plus précis) ont très difficilement pris confiance dans le parcours. Ce demi mensonge aide le parcourant à se rassurer. Bien qu'amenant un biais dans l'expérience, il est entièrement voulu pour que les objectifs de l'expérience puissent être remplis. Ici les interventions du chercheurs sont considérées comme des opportunités pour mieux observer un objet de recherche et non comme des biais à maîtriser. Une autre façon de rassurer le parcourant est de lui rappeler le rôle du chercheur dans le parcours et son engagement à ce que celui-ci se déroule sans encombres ou qu'on puisse l'interrompre à tout moment s'il le désire. Il s'agit en quelque sorte de redonner du pouvoir au participant dans la situation d'enquête.

Mais, bien qu'il existe ces leviers pour maintenir une relation de confiance, il est nécessaire en premier lieu de la gagner. Si pour le groupe des plus jeunes, cela nous semblait plus facile du fait de la proximité sociale (à la fois en terme d'âge et de statut d'étudiant), nous pensions que la distance

avec le groupe des plus âgés allait poser problème. C'est ici qu'interviennent les motivations dans la relation de confiance. Mais nous avons été tout de même étonné que lors du déroulement concret des parcours, les personnes du groupe des plus âgés n'ont pas eu de problèmes de confiance plus prononcés que les plus jeunes. Car si en amont, les motivations aident à faire confiance, dans l'expérience, elles sont légèrement mises en retrait au profit de l'immédiateté de la situation. Et ce sont ces mêmes personnes étonnamment confiantes en notre bienveillance qui nous ont fourni la réponse à cette question. Il s'agit tout simplement de notre timbre de voix. Plusieurs personnes nous ont fait remarquer que notre timbre de voix avait tendance à les rassurer dans le parcours, que nous avions une voix apaisante et rassurante. « En aveugle », la voix et le bras sont les principaux liens sensibles qui relient le chercheur et le parcourant. Il n'est donc pas si étonnant que la voix du chercheur ait un tel impact sur le vécu de l'expérience. Une anecdote à ce propos peut venir l'appuyer.

Une des personnes du groupe des plus âgés n'a pas été trouvée par l'intermédiaire de l'UIAD, mais par celle d'une amie qui, travaillant dans un bar, avait parlé de notre expérience à un habitué d'une soixantaine d'années. C'est comme ça que nous avons eu son contact. Nous lui avons téléphoné et proposé de nous rencontrer à l'endroit où nous retrouvions habituellement les parcourants. Nous sommes passés à côté l'un de l'autre sans nous reconnaître puisque nous ne nous étions seulement parlé au téléphone. Après quelques hésitations, nous nous sommes « reconnus ». Nous lui expliquons alors comment va se dérouler l'expérience et démarrons le parcours. À la fin, cette personne nous avoue qu'elle ne pensait pas faire un parcours « en aveugle ». Elle pensait que cela allait plutôt être un questionnaire - ce quiproquo vient sûrement du fait que notre amie faisait des études de psychologie, où le questionnaire est très fréquent, ce qui a dû induire cette personne en erreur. Elle nous précise que si elle avait su la nature de l'expérience, elle aurait refusé d'y participer - par méfiance, même si *a posteriori* le parcours lui a plu, comme à tous les parcourants - mais aussi que si elle nous avait vu, jamais elle n'aurait accepté un questionnaire. Elle nous a expliqué qu'il y avait un contraste entre notre voix et notre apparence quant à leurs capacités à susciter la confiance d'autrui. Et c'est le fait que nous l'ayons eu au téléphone avant de l'avoir vu qui a joué en notre faveur.

Si la voix joue un tel rôle dans les parcours, alors elle doit faire partie intégrante de la méthode. Y a-t-il des façons de parler qui suscitent plus la confiance que d'autres et qui donc entraînent un plus grand dévoilement de soi de la part des enquêtés ? Assurément au regard de notre propre expérience, mais alors quels types de voix sont propices au dévoilement, comment peut-on la

travailler pour en faire un outil méthodologique ? Ce n'est pas dans ce travail de recherche que nous explorerons ces questions. Néanmoins, elles mériteraient de plus amples investigations.

Il nous reste à préciser comment nous avons mis en évidence l'importance de cette relation de confiance. C'est tout simplement à travers le discours des parcourants. La plupart nous précise dès les premiers pas : « je vous fais confiance » ou « vous êtes ma canne ». L'explicitation de cette relation de confiance intervient toujours dans la première section du parcours (l'avenue Marcelin-Berthelot). Jamais les parcourants ne la ré-expliciteront. La perte de confiance concernera le parcourant lui-même plutôt que le chercheur. Sera alors en jeu la capacité du chercheur à rassurer le parcourant.

La relation de confiance est primordiale au bon fonctionnement de la méthode. Elle est intimement liée aux motivations des participants, à la voix du chercheur et à la façon dont ce dernier gère le parcours lorsque celui-ci devient source d'angoisse. Si cette relation de confiance a été plus ou moins difficile à établir, elle est caractéristique de tous les parcours. C'est évident dans le sens où sans relation de confiance, il n'y aurait pas eu de parcours possible.

La relation de confiance a été facile à repérer dans l'interaction entre le chercheur et le participant. Par contre, les autres types de relations ont nécessité une approche plus poussée du matériau. Car s'il est évident qu'il existe une dimension partagée dans l'expérience des parcours, ou un dévoilement de soi témoin d'une relation d'intimité et à l'inverse une mise à distance dans le commentaire sur son propre vécu, comment en rendre compte, mais surtout comment l'évaluer. Comment peut-on dire que tel parcourant s'est par exemple plus dévoilé qu'un autre ?

3.2. La relation de partage

Pour évaluer la relation de partage dans le parcours, nous avons supposé que les pronoms utilisés dans les verbes liés au sensible reflétaient cette relation. Par exemple, si un parcourant nous dit « j'entends », nous supposons qu'il s'agit d'une expérience personnelle, et si un parcourant nous dit « on entend », nous supposons qu'il s'agit d'une expérience implicitement partagée. Afin d'évacuer l'effet d'un style personnel dans le langage, nous avons regardé comment ces pronoms évoluaient au cours du parcours. Le mouvement général est de passer d'une majorité de « je » à une majorité de « on », sauf pour deux personnes qui ont fait le mouvement inverse et 8 autres qui utilisaient déjà majoritairement le « on » en début de parcours. Cela voudrait dire que le discours témoigne ici du fait qu'au long du parcours, l'expérience vécue par le parcourant est pensée, par ce dernier, comme

étant aussi valable pour le chercheur qui l'accompagne. Le chercheur n'est donc plus un individu extérieur à l'expérience vécue du parcourant, mais un alter ego qui partage cette expérience. Son statut de scientifique s'efface momentanément pour permettre une relation plus informelle qui favorise le dévoilement de soi. La relation sociale d'enquêteur/enquêté est peu à peu dépassée. Bien entendu, ceci est une situation idéale que nous avons rencontrée dans la plupart des parcours, et elle ne fonctionne pas systématiquement. Néanmoins, elle s'accompagne souvent d'un relâchement des « convenances » que s'imaginent les protagonistes, c'est-à-dire aussi bien le chercheur que les participants.

Par exemple, une parcourante ne s'est « lâchée » au niveau du discours qu'après la moitié du parcours en parlant de « liberté énergétique ». Le deuxième tour a montré que cette sensation de « liberté énergétique » était déjà présente dans certains lieux du parcours avant qu'elle ne nous en parle la première fois. Parler de « liberté énergétique » a dû lui sembler délicat voir inapproprié au regard de notre statut de chercheur. Cette expression renvoie au « new-age » qui est un courant spirituel, en d'autre terme une croyance qui, dans les représentations communes, s'oppose à la science. Il a fallu attendre que se desserre la formalité de la relation enquêteur/enquêté pour qu'elle puisse se sentir libre d'exprimer ce qu'elle ressentait et ce qui faisait sens pour elle. Et cela ne veut surtout pas dire que cette sensation de « liberté énergétique » n'apparaît que là où elle est mentionnée lors du parcours « en aveugle ». Nous aurions pu alors abusivement attribuer aux lieux une causalité majeure dans l'apparition de cette expression dans son discours. Ce qui ne veut pas dire par ailleurs que les lieux n'aient pas joué un rôle.

Il faut donc bien prendre conscience que, de façon très générale, la relation de partage qui s'instaure au fur et à mesure du parcours (même si parfois elle est présente dès le début) concomitante d'un effacement temporaire de la relation formelle d'enquêteur à enquêté (qui peut resurgir à tout moment), a des conséquences directes sur les commentaires des parcourants et donc sur les matériaux à la base des analyses. En cela, la teneur des discours descriptifs recueillis reflète toujours un vécu sous le prisme d'une relation sociale. Et dans le cas d'une relation de partage, le discours se fera plus relâché de l'emprise des conventions de la relation formelle d'enquête. Mais la relation qui s'exprime ainsi à chaque instant du parcours prend toujours le risque de revenir à ses origines. Elle est toujours en devenir, un devenir qui peut aussi bien dévoiler que masquer le vécu des parcourants.

3.3. Entre intimité et distance

Pour évaluer ou du moins qualifier la relation d'enquête sous l'angle de l'intimité ou de la distance, il a fallu faire un travail plus délicat. Quand nous parlons de relation d'intimité, nous voulons dire que le parcourant dévoile ce que lui fait cette expérience de parcours « en aveugle ». Nous rentrons en quelque sorte dans l'intimité de la sensation et approchons d'un peu plus près les dimensions implicites de l'expérience sensible. À l'inverse, dans la relation de distance, l'expérience du parcours est abordée depuis une vision surplombante qui décrit l'environnement. Par exemple, pour une même situation, dans la relation de distance, le parcourant nous dira qu'une voiture passe. Il pourra même préciser sa vitesse, si elle accélère ou ralentit, s'il entend les freins, le moteur, s'il sent les rejets d'hydrocarbures, etc. Dans la relation d'intimité, le parcourant nous dira qu'il se sent oppressé, contraint par le passage de la voiture. Il pourra parler de l'injonction à filer droit, en parallèle à la trajectoire de la voiture que lui fait éprouver son passage. Il pourra exprimer le malaise qu'il ressent ou la dangerosité que la voiture évoque et qu'il ressent dans sa chair et qui s'exprime par un ralentissement du rythme de marche, souvent signe d'une appréhension (ces exemples sont tous tirés des parcours effectués). Dans la relation de distance, le parcourant décrit son environnement, tandis que dans la relation d'intimité, le parcourant décrit ce que lui fait ressentir son environnement.

Nous aurions pu ici en conclure qu'il existe des rapports à l'expérience (de distance et d'intimité) dépendant des individus. Ou plutôt qu'il existe une échelle qui va de la distance pure à l'intimité pure et que chaque parcourant dessine une configuration particulière qui évolue constamment pendant les parcours. Or, il est apparu très clairement dans certains parcours que la relation d'enquête induisait fortement tel ou tel type de rapport à l'expérience plutôt qu'un autre. Certains ont été plutôt dans un rapport de distance car ils ont voulu coller au plus juste aux consignes de l'enquêteur. La relation d'enquête classique et formelle a été plus forte. C'est la figure du « bon répondant ». Le participant essaie de répondre à ce qu'il s'imagine être les attentes de l'enquêteur. Mais l'enquêteur n'est pas pour rien dans cette interprétation des consignes. C'est aussi la façon qu'il a eu de présenter l'expérience, les consignes et de mener les parcours qui a eu cette incidence. Les motivations rentrent ici aussi en ligne de compte. Ceux qui ont participé aux parcours « en aveugle » parce qu'ils voulaient se mesurer à eux-mêmes ou aux plus jeunes, ont eu tendance à essayer de deviner les lieux du parcours, à bien comprendre là où ils étaient. Ils ont adopté une attitude de distance qui, pour eux, était la plus à même de pouvoir les orienter le plus justement sur l'identité des lieux traversés, alors que par le relâchement certains parcourants y arrivent très bien.

Il faut donc considérer ici qu'il n'y a pas de parcourants qui seraient plus enclins à se dévoiler que d'autres du fait de leur personnalité. Nous considérerons que le dévoilement de soi dans la relation d'intimité ou la description des choses du monde dans la distance est un effet direct de la relation qui s'instaure entre l'enquêteur et l'enquêté. Or, aucun parcourant n'a été totalement dans le dévoilement de soi ou totalement dans la description. Certains se sont seulement plus dévoilés que d'autres. C'est là toute la difficulté que nous avons eu à qualifier la relation pour chaque parcourant. Il a fallu dégager des dominantes par un procédé qui ne peut pas être totalement objectif.

3.3.1. Une méthode pour qualifier la relation d'enquête

Une première étape consiste à être particulièrement bien imprégné des parcours par des lectures répétées des retranscriptions. C'est ce qui nous a permis de révéler trois dominantes dans le rapport à l'expérience : une description de l'environnement, un dévoilement de soi et une réflexivité dans l'expérience. Nous avons déjà parlé des deux premières dominantes. La troisième concerne les moments où l'expérience du parcours en train de se faire et de se vivre suscite une réflexion qui déborde le cadre de l'expérience. Par exemple, certains parcourants, après certaines épreuves dans les parcours, se posent des questions sur la situation des aveugles en se demandant comment ils gèrent la situation qu'ils viennent de vivre (comme monter une marche de trottoir). Ou alors ils se font des réflexions sur ce qui diffère de d'habitude ou ce qu'apporte cette expérience par rapport à leurs propres parcours quotidiens.

Nous avons alors relu les parcours en établissant des rapports entre les dominantes dans les différentes sections du parcours. Comme chaque virage dans le parcours est vécu comme une rupture dans l'espace, même si le type de lieu ne change pas pour le parcourant, il nous a semblé pertinent de suivre ce découpage. Donc dans chaque section, nous notons si les trois dominantes sont présentes et à quel degré par rapport aux autres. C'est là qu'intervient une lecture plus subjective, car nous ne dénombrons pas ce qui témoigne d'une dominante ou d'une autre. Et cela n'aurait aucun sens¹⁶⁹. Par exemple, nous avons noté que pour tel parcourant, dans telle section : « Description > Intimité ≅ Réflexion ». Cela veut dire ici que ce qui domine le discours concerne un rapport de distance aux choses à travers la description, mais que le dévoilement de soi et la réflexion sont quand même présents de façon à peu près équivalentes dans des proportions moindres que la description.

¹⁶⁹ En effet, il paraît aberrant de vouloir quantifier ces dominantes de façon précise. Par contre, nous pouvons jauger des poids respectifs des dominantes. Nous effectuons alors une lecture de la section concernée qui doit nous laisser une impression quant à ces poids respectifs. C'est en cela que la méthode est subjective.

Une fois ce codage effectué sur l'ensemble des parcours, nous avons essayé de déterminer les dominantes sur chaque parcours (il peut en exister plusieurs). C'est-à-dire que nous nous sommes demandés si tel individu était plutôt dans un rapport de distance dans l'expérience ou plutôt dans un rapport d'intimité ou de réflexion. Pour affiner les dominantes nous avons, si cela s'avérait pertinent, déterminé des sous-dominantes. Il ressort que pour la majorité (avec quelques exceptions) des parcourants la dominante est un rapport de description, ce qui est logique au regard des consignes qui ont été données par l'enquêteur. Pour 10 parcourants, la dominante est mixte et se partage entre Description et Intimité. Ce sont dans ces parcours que nous observons le plus de dévoilement de soi. Ensuite, 13 parcours présentent l'Intimité en sous-dominante (avec parfois la Réflexion). Enfin, 11 parcours ont soit la Réflexion comme sous-dominante, soit aucune sous dominante. C'est dans ces parcours que l'on observe le moins un dévoilement de soi.

Pour déterminer les dominantes et sous-dominantes, nous avons aussi ici fait appel à notre subjectivité dans le sens où nous n'avons rien dénombré, seulement évalué grossièrement la proportion des choses. De plus, nous avons pondéré les sections les plus courtes. Nous ne pouvions en effet pas leur donner le même poids qu'à d'autres dans le sens où certaines laissent moins le temps de s'exprimer et de se dévoiler que d'autres. Nous avons alors simplifié la lecture des dominantes et sous dominantes en codant le dévoilement d'un (++) quand l'Intimité fait partie des dominantes, d'un (+) quand l'Intimité fait partie des sous-dominantes et d'un (/) quand l'Intimité est absente. Ainsi, nous avons une échelle de dévoilement de soi qui positionne les parcourants entre eux et qui permet de la croiser plus facilement avec les variables qui nous donnent des indices sur ce qui joue sur la relation entre l'enquêteur et l'enquêté.

Ces variables concernent essentiellement la plus ou moins grande distance entre l'enquêteur et l'enquêté. Notre hypothèse est que plus cette distance est grande, moins l'enquêté aura tendance à se dévoiler (relation de distance) et inversement (relation d'intimité). Cette distance s'observe à travers différents indicateurs qui sont : le tutoiement ou le vouvoiement, la différence de genre entre l'enquêteur et l'enquêté et les marqueurs de la complicité (rires, plaisanteries, ironies, etc). Nous ne mettons pas l'âge dans ces marqueurs car ils se superposent en grande partie aux tutoiements et vouvoiements, c'est-à-dire qu'avec les personnes du groupe des plus âgés le « vous » a été toujours utilisé dans les échanges verbaux, alors qu'avec le groupe des moins âgés, ça a été le « tu », sauf pour 3 d'entre eux. Nous ne saurons donc pas si c'est la différence d'âge ou le vouvoiement qui a tendance à créer de la distance dans la relation d'enquête.

Les corrélations que nous allons faire maintenant sont à prendre avec une extrême prudence dans la mesure où notre échantillon est trop faible pour établir des certitudes. Ce qui va suivre sera

considéré comme une série d'hypothèses qui, au regard des données que nous avons, ont l'air probables.

3.3.2. Le dévoilement de soi

Nous observons un lien entre le vouvoiement ou tutoiement et le dévoilement de soi qui semble plus prononcé chez ceux qui se sont le plus dévoilés et chez ceux qui ne se sont pas dévoilés (ou quasiment pas). Nous pourrions en déduire que le tutoiement favorise le dévoilement de soi, ou du moins l'accompagne, sans en être pour autant une condition primordiale puisque certaines personnes se sont dévoilées alors même que nous les vouvoyions.

Étant donné que les variables vouvoiement et âge se superposent, nous pouvons aussi supposer que l'écart d'âge entre l'enquêteur et l'enquêté a tendance à aller dans le sens de la distance. Ce qui est intéressant ici, c'est que cette hypothèse résonne avec celle que nous avons formulée dans le premier chapitre et que nous avons très vite abandonnée. Pour rappel, nous avons supposé, à un moment de la thèse, qu'il existait un lien entre l'âge et la capacité à dévoiler les implicites de l'expérience sensible quotidienne dans la mesure où les *schèmes et réserves d'expériences* seraient de plus en plus verrouillés avec l'accumulation d'expérience. Or, il semble que la capacité à dévoiler l'implicite de l'expérience sensible soit finalement bien plus liée au type de relation qui s'instaure entre le chercheur et le parcourant. L'âge est seulement un facteur parmi d'autres qui va favoriser plutôt une relation d'intimité ou plutôt une relation de distance.

Nous avons essayé de voir si le fait que le parcourant soit un homme ou une femme avait une incidence sur la relation d'enquête. Si nous avons des échantillons assez équilibrés chez les plus jeunes (10 femmes et 8 hommes), nous avons un fort déséquilibre chez les plus âgés (13 femmes et 3 hommes). C'est qu'il a été particulièrement difficile de trouver des hommes d'un certain âge qui acceptent de faire cette expérience. Une première raison tient au fait qu'à l'UIAD, il y a une majorité de femmes (environ trois fois plus¹⁷⁰). Une deuxième raison tient au fait que les hommes ont plus souvent refusé de participer à notre expérience que les femmes. Nous pourrions sûrement invoquer une multitude d'hypothèses explicatives. Mais au lieu de nous enfoncer dans des idées invérifiables, nous nous contenterons de noter ce déséquilibre. Néanmoins, le fait que les hommes qui se sont le moins dévoilés soient ceux du groupe des plus âgés (les femmes qui se sont le moins dévoilées appartiennent de façon à peu près équivalente aux deux groupes d'âge) a tendance à nous faire supposer que la relation d'intimité et la relation de confiance sont sûrement plus dures à établir

¹⁷⁰ Source : <http://www.uiad.fr/documents/info1.pdf>

avec des hommes d'un certain âge. Nous reviendrons sur ces trois parcours dans la mesure où ils sont particuliers par rapport aux autres.

Parmi ceux qui se sont le plus dévoilés, nous avons une surreprésentation d'hommes appartenant au groupe des plus jeunes. Ce que montrent ces résultats (à prendre avec précaution), c'est que la plus grande sensibilité des femmes, comme représentation admise communément dans notre société, est sûrement une fausse représentation qui en masque la plus probable raison, à savoir les codes sociaux et culturels qui entourent la relation interindividuelle en fonction du genre. Si, dans nos parcours, les hommes du groupe des plus jeunes se sont plus dévoilés que les femmes (tout âge confondu), c'est sûrement parce qu'il y avait bien plus de similitude entre eux et l'enquêteur qu'entre les femmes des deux groupes d'âge et l'enquêteur. C'est l'indicateur de la relation de complicité qui a tendance à le montrer. Cette complicité entre l'enquêteur et l'enquêté, qui se manifeste par le rire, les plaisanteries et l'ironie dans les discours, est bien évidemment liée au dévoilement de soi. De plus, elle est plus présente quand le participant est un homme qui appartient au groupe des plus jeunes. Nous pourrions presque parler de complicité « masculine » tant les plaisanteries partagées au moment de l'enquête n'auraient pas le même sens si la relation avait été entre un homme et une femme. Ce sont des échanges qui d'habitude, au regard des conventions sociales, se font exclusivement entre hommes et sont à interpréter au second degré (c'est-à-dire comme une plaisanterie ou une boutade). En voici un exemple typique, avec en italique l'intervention de l'enquêteur :

Oh, y a des petits culs là ?

Ouais (rires). Tu loupes quelque chose là.

Ah, ouais ? Mais, trop stressé là, vu la démarche... *(rires)*

(Parcours Xavier, 28 ans, le 11 décembre 2008 à 12h30, Piste Cyclable)

Cette forme de complicité renforce le partage de l'expérience et participe d'un dévoilement de soi plus intense. La relation formelle d'enquêteur à enquêté est momentanément « oubliée ». L'enquêteur devient un « pote » à qui on peut tout dire dans la mesure où l'enquêteur pense alors qu'il ne sera pas jugé selon certaines conventions sociales pour ses propos. Le fait que l'on ne retrouve pas du tout la même forme de relation avec les hommes du groupe des plus âgés peut avoir trois significations.

Nous pourrions raisonnablement penser que leur nombre est trop faible (ils ne sont que trois) et qu'ils ont constitué des cas particuliers de l'enquête (ce que nous allons montrer). La différence d'âge pourrait être synonyme d'une distance sociale avec l'enquêteur, mais dans ce cas, nous

devrions logiquement la retrouver avec les femmes du groupe des plus âgés, ce qui n'est pas le cas. Enfin, nous pourrions invoquer une distance générationnelle dans la mesure où les codes de la complicité masculine seraient générationnellement pertinents. Ces trois hypothèses explicatives sont sûrement toutes valables dans des proportions que nous ne pouvons pas ici évaluer. Même la deuxième qui pose un problème de logique s'avère pertinente au regard de certaines remarques des femmes appartenant au groupe des plus âgés sur la relation d'enquête. Lors des premiers pas, quand nous rassurons les participants par rapport à leurs peurs et appréhensions, il ressort souvent du groupe de femmes de l'UIAD, qu'elles sont relativement en confiance par rapport à l'enquêteur. Cette relation de confiance est souvent liée à la situation de se retrouver avec un « jeune homme charmant et inconnu » (cette formulation se retrouve dans plusieurs parcours) accroché au bras. L'image ou la représentation que renvoie la situation d'enquête est plutôt plaisante pour ces personnes dans la mesure où elle renvoie une image de soi particulièrement valorisée dans l'imaginaire collectif. Et nous allons voir que chez les hommes du groupe des plus âgés, l'image renvoyée est plutôt perçue négativement. Sur les 11 parcours où les participants se sont le moins dévoilés, nous voudrions montrer ce qui chez plusieurs d'entre eux tend à expliquer cette relation de distance.

3.3.3. Quelques exemples de parcours caractérisant la relation de distance

Jean-Pierre, 65 ans, a vécu le parcours de façon très particulière par rapport à l'ensemble des parcourants. Le dispositif expérimental a suscité l'image de l'infirmes, image qu'il a vécu très négativement et qui l'a fortement perturbé dans le parcours. Très vite, il nous a expliqué se sentir mal à l'aise par rapport à l'image qu'il pouvait renvoyer de lui-même dans l'espace public. Ce malaise ressenti est surtout envers l'enquêteur : « ça ne vous gêne pas de sortir votre grand-père infirmes ? ». Alors que tous les autres participants se doutent que les passants identifient bien que nous sommes dans une situation expérimentale - grâce à des indices comme le bandeau sur les yeux et l'appareil d'enregistrement que porte l'enquêteur - Jean-Pierre pense que les autres imaginent qu'il est un infirmes à qui un jeune fait faire une promenade. Image peu flatteuse de lui-même et dont il n'arrivera jamais à se défaire malgré nos nombreuses interventions dans le parcours pour lui expliquer que ça n'a perturbé personne jusque là et que les passants se rendent bien compte qu'il s'agit d'une expérience. D'ailleurs nous lui racontons une anecdote à ce propos. Lors d'un des parcours, des lycéennes sont venues nous voir pour savoir si nous faisons bien un « parcours sensoriel » (selon leurs propres mots). Cela veut dire que notre petit manège était bien identifié dans

l'espace public. Toujours est-il que malgré nos efforts, Jean-Pierre n'a pas réussi à se défaire de cette image négative de lui même au cours du parcours « en aveugle ».

La conséquence est que le dévoilement de soi est quasiment inexistant sur ce parcours. Ce qui ne veut pas dire que Jean-Pierre n'a rien ressenti, loin de là, puisque c'est une des rares personnes pour qui le deuxième tour a largement porté ses fruits. Ce parcours avec la vue a montré que lors du tour « en aveugle », Jean-Pierre a ressenti une multitude de choses, mais qu'il ne les a pas exprimées sur le moment car son discours était centré sur son image par rapport à autrui. La dominante de son parcours est alors la Réflexion qui permet la plus grande distance par rapport à l'expérience et donc par rapport à l'image de l'infirme. Il s'agit là peut être d'une façon de se « protéger » en s'éloignant mentalement de la situation expérimentale. Il faut aussi préciser que Jean-Pierre est la personne dont nous parlions un peu plus haut et qui évoquait le contraste entre notre voix et notre apparence physique. Le fait qu'il ne s'attende pas à ce genre d'expérience lorsque nous nous sommes retrouvés sur le terrain a sûrement contribué à ce que l'expérience se déroule ainsi.

Pour Claudie aussi, 63 ans, l'image de soi a été fondamentale dans le déroulement du parcours. Elle a plutôt adopté l'attitude du « bon répondant » en essayant de deviner les lieux du parcours sans lâcher prise ou être à l'écoute de ses sensations. Ce qui explique le fait qu'elle ait été surtout réflexive dans son discours. C'est là que nous voyons aussi l'effet de la connaissance des lieux (puisque quelques parcourants connaissent le lieu). Claudie a explicitement essayé de se remémorer le quartier sans être imaginative alors même que d'autres qui connaissaient le quartier ont été imaginatifs. La connaissance des lieux n'est pas suffisante pour expliquer la distance du parcourant. Elle doit nécessairement s'accompagner d'autres facteurs comme la distance sociale ou la formalité de la relation d'enquête ou des motivations et les *a priori* particuliers sur le parcours.

Le cas de Robert, 72 ans, est quelque peu différent de celui de Claudie, notamment dans les hypothèses explicatives à sa distance. Si la fin du parcours révèle qu'il a essayé de deviner les lieux traversés (et pensait y arriver), le parcours en lui-même montre que ça a eu pour conséquence une surfocalisation sur la dimension sonore de l'expérience sensible. C'est la seule personne qui n'a pas été capable de différencier les lieux du parcours lors de la phase de la reconstruction juste après le parcours « en aveugle ». Robert s'est sûrement dit qu'il fallait qu'il se concentre essentiellement sur le sonore mais d'un point de vue surplombant pour arriver à « bien sentir » les lieux. Le fait qu'il soit un physicien à la retraite n'est vraisemblablement pas pour rien dans la façon qu'il a eu de vivre le parcours. En discutant avec lui, nous nous sommes rendus compte qu'il s'imaginait que les aveugles utilisaient essentiellement leur ouïe. Il a donc été logique et rationnel en pensant que pour bien percevoir, il fallait qu'il se mette dans les conditions des aveugles et donc qu'il se concentre

sur le sonore. C'est bien évidemment une méconnaissance du vécu sensible des aveugles. Ce qu'il faut retenir, c'est ici le double effet d'un *a priori* sur l'expérience (se concentrer sur le sonore pour « bien percevoir ») et d'une relation d'enquête formelle (« bien percevoir » en étant logique et rationnel).

Le caractère formel de la situation d'enquête classique a aussi eu une emprise sur des plus jeunes comme sur Élodie, 22 ans, et Claire, 24 ans. L'absence de dévoilement dans ces deux parcours s'explique par le respect strict des consignes telles qu'elles ont été comprises par ces parcourantes. Par ailleurs, il faut noter que nous nous sommes rendus compte des effets de la relation chercheur/participant que bien après la période d'enquête. Nous n'avons pas pu élaborer des recettes destinées à favoriser son évolution dans le parcours vers un dévoilement de soi plus important.

La situation d'enquête recouvre, outre le dispositif expérimental ainsi que le lieu et les temporalités dans lesquelles il est mis en oeuvre, la relation entre le chercheur et le participant (qui est à la fois multiple et dynamique), les motivations des parcourants, leurs *a priori* sur l'expérience et l'image de soi qui est renvoyée. Elle est donc éminemment complexe et pourrait faire l'objet d'une recherche à part entière. Mais l'objectif ici est de voir en quoi elle a des conséquences sur les matériaux recueillis et donc en quoi elle vient modifier l'objet d'étude. L'impact de la situation d'enquête est double. Elle agit à la fois sur le vécu du parcours et sur les commentaires du vécu du parcours. Par exemple, les *a priori* sur l'expérience guident l'attention sur certaines expériences sensibles plutôt que sur d'autres (comme Robert sur le sonore) ou encore, la relation d'enquête permettra un plus ou moins grand relâchement dans le discours (notamment par rapport aux représentations qu'ont les parcourants des attentes du chercheur). Il y a donc certains discours sur le vécu qui ne nous ont été accessibles que par un desserrement de la relation formelle d'enquête. Nous pensons ici à une femme qui, avant de nous parler des sensations particulières qu'elle avait par rapport à sa posture et qui contrastaient avec ses sensations habituelles, se demandait si ce qu'elle voulait nous dire allait rentrer dans le cadre de nos études. Cela veut dire que même dans un contexte où il est précisé aux parcourants de dire assez librement ce qu'ils perçoivent et ressentent, ils peuvent taire certains ressentis s'ils pensent qu'ils sont sans importance pour l'enquêteur. Or, pour ce dernier, dans cette démarche expérimentale, rien n'est *a priori* moins important ou négligeable. Et bien que nous l'ayons parfois explicitement mentionné pour faciliter la libération de la parole, il est des parcourants avec lesquels nous n'avons pas su faire évoluer la relation d'enquête, comme cette parcourante qui nous dit :

« Je n'ai pas envie de tout te dire non plus ! »
(Parcours Élodie, 22 ans, le 14 novembre 2008 à 15h30)

VI. Retour sur la méthode

Dans cette dernière partie, nous ferons un détour réflexif sur la méthode qui préfigurera des lignes d'analyses qui suivront et structureront les prochains chapitres. Dans un premier temps, nous montrerons ce que permet d'explorer notre méthode. Comme nous en avons déjà parlé plus haut, nous insisterons plutôt ici sur le rapport qu'il y a entre une expérience inhabituelle (un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu) et l'expérience sensible quotidienne. Dans un deuxième temps, nous reviendrons sur les trois postulats de la méthode des *parcours commentés* qui ont constitué notre armature de base. Nous verrons comment deux d'entre eux méritent de plus amples réflexions et comment le troisième vient orienter nos analyses. C'est dans un troisième temps que nous esquisserons les logiques d'analyse et de réflexion qui découlent de cette phase méthodologique. Nous proposerons trois pistes de travail qui constitueront les prochains chapitres.

1. Une expérience inhabituelle pour explorer les expériences habituelles

Quelle pertinence y a-t-il à passer par un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu pour comprendre ce qui se vit au quotidien dans les espaces public ? En quoi l'inhabituel ou l'extraordinaire nous parle-t-il de l'habituel et de l'ordinaire ? La réponse nous a été donnée par Alfred Schütz. Chaque individu qui vit une situation, à comprendre comme un vécu en cours et toujours en devenir, fait appel - pas nécessairement de manière consciente - à la fois à ses expériences passées et à sa compréhension du contexte présent - que ce soit son identification, les enjeux qu'il revêt, l'intérêt qu'il lui porte, etc. Il s'agit toujours de l'articulation entre les *schèmes et réserves d'expérience* de l'individu et un contexte. Cette articulation se sédimente en ce qu'Alfred Schütz appelle la *situation biographique*. Pour le dire autrement, nous pouvons reprendre l'équation de Bernard Lahire qui dit que : Dispositions (passé incorporé) + Contexte = Pratique¹⁷¹. Donc quelque soit ce que nous observons comme pratique, ici faire un parcours les yeux bandés dans un lieu inconnu avec un chercheur en commentant ses perceptions et sensations, nous observerons aussi toujours, par l'analyse, les expériences passées.

¹⁷¹ Bernard Lahire, « Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales », Paris, Seuil, 2012.

La plus grande difficulté pour le chercheur est alors de rendre ces expériences passées, qui oeuvrent au quotidien dans chaque acte, chaque geste ou chaque pensée, les plus lisibles possible car elles ne se laissent pas dévoiler si facilement. Incorporées, tellement évidentes qu'elles vont de soi, ces expériences passées, qui participent de nos pratiques quotidiennes, sont difficiles à saisir et c'est pourquoi le chercheur doit souvent faire preuve d'une certaine « inventivité » méthodologique pour les mettre à nu, tout en sachant pertinemment qu'il ne pourra jamais le faire en totalité. L'histoire de l'individu n'est pas consignée quelque part, dans un endroit localisable dans le cerveau, elle est toujours en mouvement, en reconstruction permanente, faite d'oublis et de retouches. Cette histoire est insaisissable comme totalité finie et figée. Le chercheur n'en approche que des bouts, des morceaux qui à tel moment, dans telles conditions, font sens par rapport à une pratique. Alfred Schütz nous dit alors que c'est dans les situations qui ne satisfont pas les attentes de typicité et de répétabilité que les expériences passées peuvent se manifester par l'intermédiaire de ce qui les fonde - car la réalité n'allant plus de soi, les soubassements de l'expérience auront tendance à s'explicitier. C'est le levier que nous avons choisi d'actionner pour observer plus finement ce qui se joue dans la constitution de l'expérience, pour accéder à certaines de ses dimensions les plus implicites au quotidien.

Alors, bien entendu, l'expérience des parcours « en aveugle » est inhabituelle et son vécu est éloigné de ce qui est consciemment vécu au quotidien. Nous pouvons déjà noter une passivité dans la marche qui ne correspond pas du tout aux situations quotidiennes. Quand je marche dans la rue, je sais où je vais, la plupart du temps, et je décide d'emprunter telle ou telle rue, marcher sur le trottoir, la route ou la piste cyclable à tel ou tel endroit (parce que mon expérience me permet de l'envisager). Je suis actif. Au contraire, dans le cadre des parcours « en aveugle », le participant est largement passif. Il ne peut décider d'aller à droite ou à gauche, d'emprunter tel itinéraire ou de marcher sur tel sol plutôt que sur tel autre. La seule liberté que nous lui avons laissée est celle du rythme de marche et de la possibilité de s'arrêter quand il le veut. Cette situation contraste fortement avec la pratique habituelle tout en conservant des points d'ancrage. Une demi passivité en quelque sorte qui reflète un compromis méthodologique.

Dans les parcours « en aveugle », nous observons généralement, pour ne pas dire à chaque fois, une exacerbation des sens (sauf la vue bien évidemment). C'est par ailleurs, soit une remarque directe des participants qui intervient dès la pose du bandeau, soit un *a priori* sur l'expérience.

Dans le premier cas, les participants ont l'impression (c'est le mot qu'il utilisent le plus souvent) que les sons sont plus forts que d'habitude. C'est par exemple le tram qui est plus « assourdissant ». Cette hausse de l'intensité des sons ressentis est à mettre en lien direct avec la perte de la vue et le

rapport de distance aux choses du monde qui l'accompagne dans notre culture. Si les bruits sont vécus plus intensément, c'est probablement parce que le rapport aux objets qui produisent ces bruits a changé. D'ailleurs, très vite, nous observons une distance aux objets dans le parcours qui s'exprime à travers une habitude aux sensations. Il y a un temps d'adaptation (quelques minutes à peine) où le parcourant va ajuster l'intensité ressentie des sensations (cela concerne majoritairement le sonore). Dans la suite des parcours et notamment à la fin lors du debriefing, les parcourants mentionnent cette exacerbation des sens en débordant le seul registre du sonore. Ce sont toutes les sensations podo-tactiles qui, « en aveugle », prennent une autre dimension et font prendre conscience de l'état du sol (bien souvent à travers le contraste). Ce sont aussi les sensations d'espace (plus ou moins ouvert/fermé) survenant par la conjonction de plusieurs canaux sensoriels (nous le verrons au prochain chapitre) qui surprennent les parcourants, et bien d'autres sensations encore. Cette exacerbation des sensations est d'autant plus saisissante que lors du deuxième tour (avec la vue), beaucoup de parcourants ferment les yeux pour retrouver les sensations qu'ils ont eues, non pas pour se les rappeler plus facilement, mais pour les sentir plus facilement. Plusieurs d'entre eux nous ont fait la remarque que s'ils n'avaient pas eu les yeux bandés, jamais ils n'auraient eu de telles sensations - notamment au niveau des pieds et des sensations d'espace qui les ont le plus marqués.

Le décalage avec le quotidien est alors à prendre comme une ouverture vers des possibles. C'est le statut que nous donnerons à nos matériaux. Ils nous parlent d'expériences sensibles potentielles quotidiennes dans les espaces publics urbains. Ce sont donc des dimensions de l'expérience qui peuvent se manifester, mais qui sont habituellement discrètes. L'hypothèse primordiale à tout ce travail est alors qu'elles oeuvrent au quotidien, sans que nous en ayons nécessairement conscience, pouvant surgir avec saillance à tout moment. Notre rôle consistera, entre autre, à dégager des conditions de possibilité de ces surgissements.

En tant qu'*a priori* sur l'expérience, l'exacerbation des sensations agit comme une prophétie auto-réalisatrice. William Isaac Thomas disait bien que si les hommes croient que quelque chose est vrai, alors cette chose sera vraie dans ses conséquences¹⁷². Les participants, pensant qu'ils vont mieux ressentir leur environnement les yeux bandés, se retrouvent effectivement à avoir plus de sensations que d'habitude, effet conjugué du dispositif expérimental et de l'attention perceptive guidée par les *a priori*. Ces micro résultats montrent bien le rôle que jouent l'attention et les anticipations sur l'expérience sensible.

¹⁷² William Isaac Thomas, « The methodology of behavior study », New York, Alfred A. Knopf, 1928.

En malmenant ce qui va de soi, les parcours « en aveugle » ouvrent des brèches dans l'expérience et favorisent une réflexivité sur ce qui est vécu au quotidien par les parcourants. Il s'avère alors que ces derniers font souvent référence à leur lieu de vie. Les contrastes sensibles ressentis font souvent sens par rapport à un vécu quotidien qui s'invite dans le parcours et fait parler de lui. Mais ce pouvoir évocateur du parcours « en aveugle » n'est pas systématique et certains parcourants ne feront jamais référence de manière explicite aux lieux de leur quotidienneté. Cette méthode aurait donc sûrement mérité des investigations complémentaires sur les parcourants, notamment sur leurs habitudes quotidiennes, les lieux où ils passent tous les jours, etc. Cela nous aurait permis de vérifier certaines hypothèses sur la force du lien entre le type de lieu de vie (urbain, péri-urbain, campagne pour dresser un panorama rapide) et l'expérience du parcours. Il semble que certaines images mentales (construites et/ou spontanées) soient liées à l'environnement proche de l'habitat et au rapport que fait chaque parcourant entre cet environnement et celui du parcours « en aveugle ».

2. Retour sur les postulats des *parcours commentés*

La méthode des *parcours commentés* repose, comme on l'a répété plus haut, sur trois hypothèses qui sont : l'impossibilité d'une position de surplomb, l'entrelacs du dire et du percevoir et l'inévitable bougé de la perception. Les deux premières hypothèses méritent d'être approfondies au regard de nos réflexions méthodologiques. La troisième hypothèse quant à elle sera au fondement de nos analyses.

2.1. La relation d'enquête comme élément de contexte

La nécessaire contextualisation des parcours est double. Il s'agit d'une part du contexte environnemental. La perception se déploie en fonction d'un milieu bien plus que dans un milieu. D'autre part, il faut considérer le contexte pragmatique, c'est-à-dire le cours d'action dans lequel est plongé l'individu. Dans les *parcours commentés*, le parcourant remplace en quelque sorte le sociologue en nous livrant « une description ordinaire et engagée »¹⁷³ de la vie publique.

Il nous semble qu'il manque encore un élément de contexte primordial dont nous avons déjà longuement parlé : la relation chercheur/participant. Cette relation nous permet de mieux comprendre en quoi et comment cette description ordinaire de la vie publique est une description

¹⁷³ Jean-Paul Thibaud, « La méthode des parcours commentés », in Michèle Grosjean et Jean-Paul Thibaud (eds), « L'espace urbain en méthode », Parenthèses, 2001, p.82.

engagée. Faire un parcours parce qu'on est curieux et qu'on pense qu'on va mieux ressentir son environnement et faire un parcours parce qu'il y a un enjeu de représentation de soi n'amène pas les mêmes matériaux. Penser la relation chercheur/participant, c'est alors évoquer pleinement l'importance du cours d'action. Au même titre que le sociologue qui observe des pratiques dans des espaces publics urbains est orienté par ses questionnements scientifiques (qui l'ont fait partir sur le terrain pour observer), le parcourant est orienté par ce qui l'amène à faire un parcours où il s'engage à commenter ses perceptions et sensations à un enquêteur. Rien n'est anodin ou négligeable dans la situation d'enquête. Mais alors, pourquoi complexifier le problème méthodologique en provoquant cette relation d'enquête ? Nous pensons que c'est par là que nous approchons d'un peu plus près les ambiances. Si ces dernières sont considérées comme la conjonction des dimensions sensibles, sociales et spatiales de l'expérience, alors prendre toute la mesure de la relation chercheur/participant dans les parcours commentés redonne à la composante sociale des ambiances une envergure qui dépasse celle à laquelle est habituée la micro-sociologie. De la relation d'intimité à la relation de distance, il y a des rapports de force qui se sont joués dans les parcours, au point même que deux participants ont tenté à plusieurs reprises de renverser la situation d'enquête - en détournant le protocole expérimental ou en essayant de ne pas « jouer le jeu ». La situation d'enquête est source de violence symbolique. En cela, elle exprime des rapports sociaux. Et en même temps, cette relation évolue et se transforme au cours du parcours, nous plongeant ainsi dans les interactions fines dont est incapable de rendre compte une sociologie d'inspiration goffmanienne. Il y a là deux niveaux de compréhension et d'appréhension du social possibles dans les parcours commentés. Ce potentiel n'a pour le moment, et à notre connaissance, jamais été exploité en tant que tel. Il a toujours fait l'objet de méfiance ou de traitements rapides et partiels. Pourtant, il fait partie des données du problème et doit, d'une manière ou d'une autre, revenir travailler la problématique d'ensemble de la recherche. Comme nous l'avons dit à maintes reprises, dans un parcours, ce n'est pas l'expérience sensible quotidienne que nous saisissons, c'est le compte rendu de cette expérience au prisme d'une relation d'enquête qui est multiple et dynamique. Ce sont des mots, des gestes et des postures dans le cadre d'une relation sociale.

2.2. Le médium du langage

Cela nous amène à la seconde hypothèse des parcours commentés : l'entrelacs du dire et du percevoir. Cela suppose qu'il existe une relation directe entre les manières de décrire et les manières de percevoir. Autrement dit, comme « le perçu engage un fond d'inattention, rendre compte d'un

évènement présuppose qu'il nous soit perceptible, qu'il devienne suffisamment prégnant pour qu'il parvienne à nous parler, à nous faire parler et à parler à travers nous »¹⁷⁴. Le sensible est alors un embrayeur de parole comme le souligne Jean-Paul Thibaud.

Si cette hypothèse est convaincante au regard de nos expériences de terrain, elle ne renvoie qu'à une partie du problème du lien entre le dire et le percevoir. Dans les parcours « en aveugle », nous avons remarqué trois problèmes relatifs à cette hypothèse : toutes les perceptions et sensations ne sont pas exprimées alors même qu'elles sont prégnantes (ne serait ce que parce que les parcourants en gardent une trace mnésique) ; certains participants ont eu des difficultés à mettre en mots une partie de leur vécu des parcours ; le langage lui même limite les possibles en structurant la parole dans un espace fini (l'habitus sensoriel qu'évoque Anne Sauvageot¹⁷⁵), mais que nous pouvons tout de même dépasser par des processus comme la métaphorisation (chez certains auteurs en linguistique cognitive).

2.2.1. Des expériences non verbalisées

Rappelons nous ce que nous a dit Élodie dans son parcours : « Je n'ai pas envie de tout te dire non plus ! ». Ce témoignage reflète une réalité qui n'est pas du tout isolée, mais qui se retrouve chez tous les parcourants sans exception. Il suffit de remarquer qu'au deuxième tour, ils précisent des sensations ou des perceptions qu'ils ont eues lors du parcours « en aveugle », mais qu'ils n'avaient pas mentionnées sur le moment. Si ces fragments d'expérience sensible sont rappelés, c'est qu'ils ont été suffisamment prégnants pour être mémorisés. Donc la prégnance d'un évènement n'est pas une condition suffisante pour qu'une perception ou une sensation soit mise en mot.

Si nous revenons à nos expérimentations sur le terrain, nous pouvons invoquer plusieurs raisons qui ont fait que certaines perceptions ou sensations n'ont pas été évoquées sur le moment de leur apparition. Nous pourrions être tenté de penser que pendant qu'un parcourant nous parle de ce qu'il vient de vivre - puisque le compte rendu d'une expérience vécue se situe toujours dans un *a posteriori* - il est moins attentif à son vivre. Avec un tel raisonnement, nous réappuyons le découpage bergsonnien entre vivre dans la durée et penser dans le monde spatio-temporel. Or, dans le précédent chapitre, nous avons précisé que ce découpage avait certes une pertinence intellectuelle, mais qu'en pratique, dans le vécu, nous sommes à la fois dans l'un et l'autre monde

¹⁷⁴ Grégoire Chelkoff (Dir.), Jean-Paul Thibaud (Dir), « Ambiances sous la ville. Une approche écologique des espaces publics souterrains », Rapport de Recherche CRESSON, 1997

¹⁷⁵ Anne Sauvageot, « L'épreuve des sens. De la réalité de l'action, à la réalité virtuelle », PUF, 2003.

dans une sorte d'équilibre - qui ne veut pas dire égalité ou égal rapport de force, loin de là - toujours fragile. Dans l'exemple que nous venons de prendre, le parcourant est plutôt dans le monde spatiotemporel, c'est-à-dire que l'expérience qu'il vient de vivre occupe une très grande part de son champ de conscience puisqu'il nous en fait part. Pour autant, son vivre ne s'est pas arrêté ou interrompu. Il a très bien perçu la voiture qui vient de passer et peut être même qu'elle a fait basculer son champ de conscience vers le vivre, interrompant alors la conversation. Les parcours présentent alors souvent des interruptions dans le discours qui sont liées à des événements « marquants » comme le passage d'une voiture, un changement radical au niveau du sol, l'arrivée sur une marche de trottoir, etc. Il y a donc un entrecroisement entre penser et vivre avec des déséquilibres dynamiques qui affectent le champ de conscience. Ces passages entre une domination du penser et une domination du vivre dans le champ de conscience ont pour effet de parfois couper le discours et donc de faire perdre le fil d'une expérience vécue prégnante en train d'être mise en mot par le parcourant. C'est une des raisons qui font que certaines expériences ne sont pas mises en mot tout en restant prégnantes.

Élodie nous a donné un indice pour comprendre pourquoi certaines perceptions ne sont pas mentionnées. On ne peut pas tout dire, sinon nous en resterions à une visée strictement descriptive qui ne pourraient pas rendre compte des sensations les plus intimes. Si nous pouvons très rapidement décrire une voiture qui passe à toute vitesse, ce qu'elle provoque dans notre chair est beaucoup plus long à mettre en mot - entre autres parce qu'il n'existe pas de mots précis qui nous permettraient de résumer ces sensations à la fois de l'ordre du corps physique mais aussi de ses possible et de son devenir : traduire un mouvement plutôt qu'un état. Et pendant ce temps une foule d'autres impressions et sensations adviennent. Le parcourant fait donc nécessairement un tri dans ce qu'il va nous dire, notamment en fonction de ce qu'il pense être les attentes du chercheur dépendant de la nature de la relation d'enquête à ce moment de l'expérience. Enfin, certaines « images mentales » exprimées dans les parcours n'ont de sens que si nous supposons que les parcourants ont bien perçu certains objets de l'environnement sans les avoir mentionnés.

Nous devons donc supposer que l'expérience sensible des parcourants déborde largement le seul cadre du discours. D'ailleurs, si nous nous contentons de lire les retranscriptions des parcours, certaines paroles nous échappent ou sont incompréhensibles pour qui ne connaît pas parfaitement le terrain pour l'avoir parcouru de nombreuses fois ou qui n'a pas écouté les enregistrements audionumériques. Par exemple, arrivé sur la fin de l'avenue Jean-Perrot, une parcourante pensait que nous revenions vers les lieux du départ. Rien dans le commentaire ne permettait de comprendre ce qui lui faisait dire ça. Pourtant, lors du parcours, ça ne nous a pas surpris au point de ne pas lui

demander de justifier son impression. C'est en re-écoutant les enregistrements que nous nous sommes rendus compte qu'on entendait très distinctement au loin le bruit d'un souffleur de feuilles dont elle avait noté la présence au tout début du parcours. C'était un point de repère très implicite qui nécessitait l'enregistrement sonore pour le comprendre.

La conséquence est qu'il faut que nous supposions que tout ce qui est perceptible a pu être perçu par les parcourants et a participé à l'élaboration des « images mentales ». Même si un parcourant ne nous parle pas de la nature du sol, il faut supposer qu'elle a été perçue et qualifiée par le parcourant et qu'elle participe de son expérience de cet espace. C'est notamment courant pour la rue Ponsard. Le trottoir y est très irrégulier et des voitures passent à notre proximité plus fréquemment que dans les espaces précédents. Pourtant, certains parcourants ne vont pas parler du sol alors qu'ils expriment le malaise qu'il ressentent dans cette rue. Et les autres parcours nous montrent que ce sol irrégulier participe à chaque fois de ce malaise. Nous aurions pu penser que le sol n'avait pas de rapport avec la sensation de malaise pour certains parcourants - ce qui est souvent infirmé par le second tour - alors qu'en définitive, c'est juste que le discours n'en a pas fait état. Il faut donc admettre que dans un *parcours commenté*, le fond de non dit ne veut pas dire que certaines expériences sensibles soient inexistantes ou négligeables pour les parcourants. Il y a toujours un implicite de l'expérience sensible inaccessible de façon directe - comme nous l'avons supposé dans le premier chapitre - et important pour comprendre la constitution de l'expérience. Ici, le second tour, dans l'idée de réactivation de la parole, est d'un grand secours bien qu'il ait aussi ses limites (que nous avons déjà mentionnées plus haut).

2.2.2. L'expression difficile des impressions

Certaines perceptions ou sensations sont difficiles à mettre en mot. Les parcourants parlent généralement d'impressions. Il leur est alors impossible de les objectiver. Les participants sont incapables de nous dire d'où viennent ces impressions. Par exemple, certains vont avoir l'impression de longer des bâtiments ou de passer à côté de potelets sans arriver à nous dire ce qu'un point de vue sensible a provoqué ces impressions. La plupart du temps, ces impressions concordent avec la réalité visuelle. Pour le cas des potelets et des bâtiments, cela ne concerne qu'une poignée de parcourants - et qui toujours sont alors dans une relation d'intimité avec le chercheur - et à chaque fois, effectivement, nous passons à côté de potelets ou nous longeons des immeubles. Tout le problème est de savoir si ces impressions sont issues d'indices sensibles effectifs et directs ou alors de configurations sensibles de l'espace qui renvoient à des

représentations dans lesquelles croiser des potelets ou longer des immeubles est typique. En l'état actuel de nos analyses et de nos connaissances, nous ne sommes pas capable de trancher entre les deux hypothèses.

Nous distinguerons alors dans l'expérience sensible du parcours ce qui est de l'ordre de l'impression, de la sensation et de la représentation. Plus couramment dans les parcours, on repère des fragments d'expériences vécues de l'ordre de l'impression pour certains parcourant, mais pas pour d'autres. Dans ces conditions, nous pouvons émettre l'hypothèse que l'impression des uns peut être expliquée à partir des sensations des autres. Certains sont plus capables que d'autres d'objectiver certaines de leurs sensations ou « images mentales » (spontanées ou construites) qui se forment dans leur esprit. Cela est en grande partie dû à la forme que prend la relation d'enquête. Nous supposons alors que les justifications émises par certains parcourants sont valables pour les autres. Par exemple, les impressions de resserrement de l'espace qui ne trouvent pas de justifications dans certains parcours, sont expliquées par une réverbération des sons perceptible dans d'autres parcours. Alors peut être que certains participants n'ont pas l'idée de réverbération, néanmoins, ils sont capables de ressentir des configurations de resserrement de l'espace que l'on peut par ailleurs objectiver avec l'effet de réverbération.

2.2.3. Les limites liées au langage : quels dépassements ?

Enfin, il faut tenir compte du langage et de ses limites dans ce qu'il permet d'exprimer. C'est ici que nous observons comment la culture et son lien avec le langage nous permet d'exprimer certaines sensations et pas d'autres. L'exemple le plus flagrant est celui des odeurs. Sur l'ensemble des parcours effectués, nous retrouvons le même schème d'expression des odeurs. Premièrement, les odeurs sont presque systématiquement qualifiées sur une échelle qui va du « ça sent bon » à « ça sent mauvais ». Deuxièmement, elles sont toujours désignées par rapport à leur source ou ce qui pourrait s'en rapprocher, et non dans leurs caractéristiques. Troisièmement, elles font parties des sensations les plus difficiles à identifier et à démêler dans leur complexité. Par exemple : « Hum, ça sent bon, il y a des odeurs de bois ». Dans cette mise en mot des sensation olfactives, il y a un rapport esthétique aux odeurs qui se mêle à une imprécision flagrante. Parler d'odeurs de bois est extrêmement vague. Ce qu'il faut comprendre dans cet exemple, c'est que le parcourant nous dit que ce qu'il sent maintenant ressemble à ce qu'il peut sentir dans les forêts dans lesquelles il est déjà allé. S'il ne peut pas aller plus loin que cette analogie ou cette ressemblance, c'est parce qu'il lui manque à la fois un vocabulaire développé pour parler des odeurs et une certaine éducation aux

odeurs qui fasse le lien entre mots et expérience sensible. Et surtout, ça ne veut absolument pas dire que son expérience sensible des odeurs serait plus marginale que son expérience sensible des sons. Rien ne nous permettrait de l'affirmer. Et même, au contraire, il semble, selon certains chercheurs, que c'est notamment parce que l'expérience olfactive est d'une extrême richesse que nous avons du mal à en parler¹⁷⁶.

Si les mots ne nous permettent pas d'exprimer de façon précise certaines expériences sensibles, ce n'est pas pour autant que nos expériences sensibles sont déterminées par le langage. En fait, il y a réciprocity entre expérience sensible et langage. S'il existe certains mots, c'est qu'à un moment, les êtres humains ont jugé adéquat d'exprimer certaines expériences¹⁷⁷. Dans cette optique, le langage découlerait de notre expérience sensible du monde et non pas seulement d'une structure cérébrale préexistante. En cela, nous rejoignons le point de vue adopté par la linguistique cognitive et nous opposons à la grammaire générative de Noam Chomsky. Le langage est à la fois incarné et situé dans un environnement spécifique. Ce qui ne peut se dire de façon directe peut alors trouver des moyens détournés pour s'exprimer. C'est généralement par la métaphore que les parcourants arrivent à dépasser les limites du langage. Reprenons un exemple que nous avons déjà vu dans ce chapitre. Françoise nous a parlé à plusieurs reprises de « liberté énergétique » (plutôt en fin de parcours après que se soit installée une relation d'intimité). Que voulait elle signifier par là ? Plus précisément, elle nous disait :

Là, j'ai l'impression d'avoir une grande étendue sur ma droite, clôturée peut-être mais assez large en ce moment.

Et vous arrivez à vous voir un peu... au niveau des sens, qu'est-ce qui vous donne cette impression en fait ?

Ben, d'abord, y a des cris d'enfants, et puis, je sais pas, j'ai cette sensation d'ouverture sur ma droite, de liberté énergétique sur ma droite et moins sur ma gauche. Enfin, sur ma gauche, je l'ai, mais ça fait plusieurs bains sur la gauche. Sur la droite, c'est plus sans doute boisé ou fleuri ou... je sais pas.

(Parcours Françoise, 68 ans, le 20 octobre 2008 à 10h00, Chemin Boisé)

Elle parle à la fois de « liberté énergétique » et de « bains » pour différencier sa sensation d'espace entre sa droite et sa gauche. La première métaphore renvoie à la possibilité de circulation des flux et donc à un espace ouvert. La deuxième précise que bien qu'il y ait une sensation similaire (celle d'ouverture de l'espace), l'espace est plus structuré (plusieurs bains), comme s'il y avait une

¹⁷⁶ Annick Le Guéer, « Le déclin de l'olfactif, mythe ou réalité ? », *Anthropologie et Sociétés*, Volume 14, numéro 2, 1990, p. 25-45.

¹⁷⁷ John Langshaw Austin, « Le langage de la perception », Vrin, 2007.

juxtaposition de plans qui correspondraient à des types d'espace différents. Nous n'irons pas plus loin dans l'interprétation car nous risquerions de lui faire dire ce qu'elle n'a pas dit et qu'en plus, à cette sensation d'espace se superpose une couche de sens liée à ce à quoi renvoie typiquement la présence d'enfant (« des cris d'enfants ») et de végétal (« boisé ou fleuri »).

Le langage est une construction culturelle et pratique (il est incarné et situé) qui nous permet de facilement partager certaines expériences tout en nous limitant dans ses possibles. Si la métaphore est une manière de dépasser les limites du langage, il faut admettre qu'elles sont délicates à interpréter. Le commentaire des perceptions en mouvement ne reflète pas tant ce qui a été vécu d'un point de vue sensible par les parcourants que ce qui dans l'expérience sensible est partageable grâce au langage. Ce qui est *in fine* transmis dans les parcours, c'est du sens. Et c'est là dessus que porteront toutes nos analyses. Le lien direct entre manière de décrire et manière de percevoir prend le risque de ne pas nous faire voir tout ce qui n'est pas dit, tout ce qui ne se dit pas et tout ce qui n'est pas possible de dire et qui pourtant fait partie de cette expérience sensible quotidienne. Si les parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu permettent d'aller au delà de ce qui va de soi, le langage est un frein à notre tentative de dévoilement des soubassements de l'expérience sensible. Il fait partie de ces masques dont nous n'avons pas pris toute la mesure et avec lesquels nous devons malgré tout composer.

Nous pouvons nous consoler dans le fait qu'il existe des expériences sensibles difficilement exprimables et objectivables par les mots dans les parcours qui nous ont permis d'identifier les types d'expériences intéressantes à explorer dans de futures recherches en s'attaquant en amont à ce problème du langage. Et comme le partage du vécu passe par sa signification, les gestes et postures pourront être une piste de réflexion intéressante pour approcher ce que le langage ne permet pas d'aborder, du moins avec d'extrêmes difficultés. Toujours est-il qu'ici nous avons précisé que, supposant qu'il existe un lien direct de réciprocité limitée entre les manières de décrire et les manières de percevoir, alors poser le sensible comme embrayeur de parole nécessite aussi d'admettre que la parole est embrayeur du sensible dans le sens où le discours peut orienter le champ de conscience dans de nouvelles directions. En d'autres termes, une fois le parcourant lancé dans la dynamique décrire/percevoir, le langage et les sensations s'entremêlent, si bien que rendre compte de leur relation nécessite de retracer leur histoire, de suivre le fil du mouvement.

2.3. Des cheminements

Le dernier postulat de la méthode des parcours commentés a trait au lien entre perception et mouvement. Pour parler comme Erwin Straus, il existe un rapport intime entre le sentir et le semouvoir. La mise en mouvement des corps dans les parcours nous rappelle qu'au quotidien, dans les espaces publics, ce sont de multiples points de vue que nous prenons et enchaînons les uns aux autres. Le point de vue statique n'y existe pas car la vie elle-même est un mouvement perpétuel. C'est pourquoi prendre en considération cet aspect fondamental du mouvement pour ce qui nous intéresse, et John Dewey disait bien que « l'expérience, c'est d'abord et avant tout le processus d'organisation dynamique d'un système en continuelle transformation »¹⁷⁸, nous poussera à suivre « pas à pas » chaque parcourant. Leurs expériences sensibles n'ont de sens que dans le cadre d'un certain cheminement, que parce que telle expérience sensible a lieu juste avant telle autre suscitant chez le parcourant un certain point de vue. Nous développerons alors des analyses en direction des transitions, des seuils, des ruptures et des continuités de l'espace dans la mesure où cela montre particulièrement bien comment s'articulent les différents lieux du parcours dans une logique de cheminement. À l'idée de mouvement, il faudrait penser aussi à celle de rythme et pourquoi pas, en analogie avec la musique, à celle de tempo. Mais les *parcours commentés* ne sont peut-être pas si appropriés pour en parler dans le sens où la production d'un commentaire sur le vécu casse le rythme de ce dernier. Bien plus, « en aveugle », la passivité de la marche dénature les sensations de rythme et de tempo. Ce sont donc des dimensions de l'expérience sensible que nous ne ferons qu'effleurer, principalement à travers la perception de la démarche d'autrui dans l'espace public.

3. Les pistes d'analyse

Nous nous retrouvons avec un matériau relativement lourd composé de près de 550 pages de retranscriptions et d'environ 37 heures d'enregistrements audionumériques. Un premier pas vers les analyses a consisté à s'imprégner de notre matériau sans ligne directrice précise pour en dégager son potentiel. Les pistes sont multiples et un temps non négligeable a été passé à tenter différents types d'analyses dont nous ne retiendrons qu'une partie. Ce sont finalement les trois champs de questionnement soulevés lors du premier chapitre qui vont constituer nos axes d'analyses : la constitution de l'expérience sensible et ses dimensions implicites au quotidien (chapitre 3) ; la

¹⁷⁸ John Dewey, « Logique : La théorie de l'enquête », PUF, 1993, p.83.

dimension partagée de cette expérience (chapitre 4) ; le rapport au surgissement comme rapport à l'altérité dans les espaces publics urbains (chapitre 5).

Pour éclairer le premier champ de questionnement, nous porterons deux regards sur les matériaux : un regard thématique et un regard spatial. Nous essaierons d'explicitier la constitution de l'expérience sensible à partir de l'élaboration du sens d'une part sur certains *objets d'expérience* en particulier et d'autre part sur des enchaînements de lieux dans le parcours. Pour approcher d'un peu plus près ce qui d'habitude est implicite dans l'expérience sensible, nous nous sommes concentrés sur des *objets d'expérience a priori* difficilement perceptibles sans la vue comme le bâti, l'image du parc, le végétal (imaginé et non directement perçu), la forme de l'espace, les distances et le temps. Ces entrées nous permettront de mieux saisir comment les sens autres que la vue contribuent au sens de l'expérience sensible. Puis, nous adopterons une logique du cheminement où il s'agira de comprendre comment s'articulent les différentes sections du parcours à la fois sur le moment (lors du parcours « en aveugle ») et *a posteriori* (lors de la reconstruction des parcours). Nous montrerons alors comment expériences passées et expériences présentes se rencontrent, les premières venant guider les deuxièmes qui en retour contribuent à retravailler les premières. C'est cette dynamique que nous essaierons d'éclairer.

Dans quelle mesure ces expériences sensibles sont partagées entre les parcourants ? L'âge est-il alors un critère de différenciation pertinent ? Voilà les questions que nous nous poserons dans le quatrième chapitre. Toute notre analyse portera alors sur une comparaison interindividuelle pour les thèmes les plus importants des parcours : les voitures, le sol, le végétal et autrui. Ces *objets d'expérience* font partie de ceux qui sont les plus couramment vécus au quotidien dans les espaces publics urbains. Pour dresser des particularités entre les individus (notamment par rapport à leur âge), notre unité d'analyse ne sera plus le sens comme pour le chapitre 3, mais le mot lui-même. Les occurrences sont suffisamment importantes pour que nous nous concentrons finement sur les mots utilisés pour désigner tel ou tel *objet d'expérience*. Une grande attention sera portée aux pronoms, aux verbes, aux temps des verbes, aux types précis de qualification, aux marqueurs de l'espace et du temps, etc. L'approche sera ici plus quantitative et nous permettra de voir les différences dans l'expression du vécu de certains *objets d'expérience*. Nous ferons preuve de plusieurs prudenances en gardant à l'esprit le rôle supposé de la relation d'enquête sur le vécu du parcours et la production de discours, ainsi que les problèmes que pose le lien supposé entre décrire et percevoir. Il s'agira donc de pondérer certaines corrélations au regard de ces facteurs.

Enfin, le troisième champ de questionnement donnera un sens et une direction à cette thèse. Si la constitution de l'expérience sensible au quotidien et la dimension partagée de cette expérience sont

des thématiques pertinentes pour qui s'intéresse à l'urbain en tant que champ de recherche, parler de surgissement, c'est-à-dire d'une situation où nous sommes confrontés à l'imprévu, à l'inconnu et à la non maîtrise, est une prise de position par rapport à ce que fait actuellement l'urbanisme, l'aménagement ou l'architecture. Dans une société qui fait de la maîtrise et de la prévisibilité des valeurs fortes, comment sont vécues les situations de surgissement ? Il ne s'agira pas tant de définir des situations de surgissement que de dégager des figures de rapport au surgissement. Une fois cette étape franchie, nous reprendrons alors les résultats issus des deux précédents chapitres pour voir comment s'enchaînent les rapports au surgissement dans chaque parcours et dans quelle mesure ils relient les parcourants entre eux. La finalité étant de proposer des lignes de réflexion pour la conception architecturale et urbaine qui prenne appui sur une pensée des espaces publics favorisant l'autonomie, la richesse sensible et le lien social, nous montrerons les conditions de possibilité du surgissement qui satisfont à ces intentions.

CHAPITRE 3 : L'EXPÉRIENCE SENSIBLE DES ESPACES PUBLICS URBAINS

Le mot expérience est couramment employé au quotidien et ses différentes acceptions reflètent en grande partie l'idée de *situation biographique* chez Alfred Schütz (qui présuppose des *schèmes et réserves d'expérience*). Si nous disons que nous avons l'expérience de quelque chose, le verbe avoir met l'accent sur le stock d'expérience (les expériences passées agglomérées en connaissance de et connaissance sur) que l'on possède sur quelque chose en particulier. Si nous disons que nous faisons l'expérience de quelque chose, le verbe faire met en acte l'expérience de quelque chose de particulier. Il s'agit d'un côté du versant statique de l'expérience, et de l'autre de son versant dynamique. Nous pouvons opérer une autre distinction, toujours en nous aidant du langage courant. Nous distinguons avoir l'expérience de quelque chose et avoir de l'expérience - et la même chose avec le verbe faire - même s'il est plus rare de dire que nous faisons de l'expérience¹⁷⁹. Dans ce cas, l'expérience est autonomisée. Elle peut bien entendu sous entendre un ou des *objets d'expérience*, mais elle fait de l'expérience un objet à part entière que nous pourrions dégager du quelque chose auquel il est toujours attaché dans l'expérience vécue. L'expérience aurait alors une signification propre dégagée du contexte. Cette expression ne correspond alors plus vraiment au vécu, mais

¹⁷⁹ Cette expression est plus couramment utilisée quand nous parlons de faire faire de l'expérience à un personnage d'un jeu pour qu'il évolue. Cela concerne surtout les RPG (role-playing game) et le joueur dira qu'il « fait de l'XP (expérience) » pour que son personnage augmente de niveau.

consiste en un début d'abstraction de ce vécu ouvrant la voie à sa conceptualisation. Un peu moins couramment nous allons dire que nous expérimentons quelque chose. Le mot expérience est transformé en verbe, et son sens se rapproche alors de celui de l'expérience scientifique. Il y a à la fois l'idée de tester quelque chose, mais surtout en employant ce verbe, nous voulons souvent dire qu'il s'agit d'une première dont nous ne savons pas exactement où elle va nous mener. Si nous disons que nous expérimentons un plat, il y a de fortes chances que ça veuille dire que nous prenons volontairement un risque dans la mesure où nous ne savons pas à l'avance ce que ça va donner. D'ailleurs, on l'emploie aussi pour se prémunir d'éventuelles critiques. Cela revient à dire « éventuellement, ce que je tente de faire ne va pas marcher » comme pourrait le dire un scientifique pour ses recherches expérimentales quand il teste ses hypothèses.

Trois lignes de sens émergent donc du langage courant. Dans une première, l'expérience est employée au plus proche du vécu aussi bien en terme d'expérience passée que d'expérience présente. Dans une deuxième, l'expérience est détachée du vécu, elle est autonomisée et mise en perspective. Dans une troisième enfin, elle se rapproche d'une démarche de connaissance sur le monde. Dans cette recherche, ce sont ces trois sens que nous avons articulés. Nous avons mis en place une expérience de parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus (le troisième sens) afin de mettre en avant certaines des dimensions implicites (le deuxième sens) de l'expérience quotidienne des espaces publics urbains (le premier sens). Il s'agit donc dans ce chapitre de rendre compte de la construction du sens de l'expérience selon d'une part une perspective synchronique (la question du quoi) et d'autre part une perspective diachronique (la question du comment). Ces dernières répondent en fait à deux hypothèses majeures : celle de l'intersensorialité et de la richesse sensible quotidienne ; celle du mouvement et de la centralité du cheminement. Dans un premier temps, nous supposons, puis montrerons non seulement que l'intersensorialité est la règle, mais aussi que c'est une richesse sensible qui potentiellement peut surgir à chaque coin de rue dans le quotidien. Nous partirons alors des sens, nous nous en éloignerons pour arriver aux *objets d'expérience* (comment ils font sens, comment ils se structurent et par rapport à quoi). Dans un deuxième temps, nous montrerons que la façon la plus juste de rendre compte de l'expérience, c'est de la suivre dans son déroulement, c'est de faire du mouvement un fil directeur incontournable. Nous mettrons alors à jour les nombreuses articulations qui s'opèrent dans les parcours mettant en jeu différentes dimensions de l'expérience.

Avant de rentrer dans le vif des analyses, nous allons faire un détour par des considérations plus générales autour de l'expérience sensible. L'idée étant de montrer que notre intérêt devra se porter

sur le sens de l'expérience car, comme le dit David Le Breton : « il n'est de monde que des sens et du sens »¹⁸⁰.

I. L'expérience sensible

Nous avons vu au premier chapitre pourquoi nous avons accolé le mot sensible au mot expérience. On pourrait très bien nous faire la remarque suivante : Existe-t-il des expériences non sensibles ? Si nous nous positionnons du point de vue de l'être humain et de son quotidien, il n'existe point d'expérience non sensible. La non sensation est un non sens. Il suffit de voir comment la simple perte de la sensation de douleur est insupportable pour certains patients, leur corps ne leur appartenant plus en quelque sorte. Donc si l'expérience, dans le sens de faire l'expérience de quelque chose ou avoir l'expérience de quelque chose, implique toujours les sens et met en jeu des sensations et des sensibilités, quelle pertinence y a-t-il à parler d'expérience sensible ?

L'idée d'expérience revêt plusieurs sens dans le langage courant. En parlant d'expérience sensible plutôt que d'expérience, c'est une façon de dire que nous parlons de l'expérience vécue entendue ici plutôt comme « avoir/faire l'expérience de quelque chose ». C'est par la même occasion une manière d'insister plus particulièrement sur les sens et la perception, car l'expérience ne met pas en jeu que du sensible, elle mobilise aussi des représentations, des intentions, une attention particulière, une relation à l'environnement, un contexte. Nous posons en définitive le postulat suivant : le sensible étant premier dans l'expérience, nous devons le prendre comme point de départ de notre réflexion pour comprendre l'expérience en train de se faire. Mais comme le fait remarquer Bruce Bégout, le sensible « n'est jamais donné comme le premier à vivre et à voir. Pour être saisi, il doit être lui même le fruit d'une démarche analytique supérieure qui arrache patiemment les vêtements théoriques et pratiques de l'expérience ordinaire afin d'atteindre le corps nu du monde »¹⁸¹. Parler d'expérience sensible impose alors de poser un cadre à partir duquel nous la penserons afin de mieux cerner derrière les mots des comptes rendus de perception en mouvement la place et le rôle du monde sensible. C'est ce que nous avons fait dans le premier chapitre en cheminant à travers différents champs disciplinaires. C'est ce que nous allons refaire de façon très brève en ne retenant que l'essentiel et le fondamental, le reste ayant été déjà développé.

¹⁸⁰ David Le Breton, « La saveur du monde. Une anthropologie des sens. », Métaillié, 2006, p.23.

¹⁸¹ Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005, p.111.

1. La constitution de l'expérience : emprunts à Alfred Schütz

S'il ne fallait retenir qu'une approche pour aborder l'expérience sensible, c'est sans contester la description phénoménologique de la constitution de l'expérience d'Alfred Schütz que nous choisirions. Il nous semble que contrairement à toutes les autres approches dont nous avons parlé - et qu'il ne faut pas pour autant négliger, mais plutôt concevoir comme des perspectives complémentaires sur ce domaine d'étude - celle-ci concilie dans une même description les deux versants de l'expérience, même si jamais il ne parle de sensation ou d'expérience sensible (il déborde largement le cadre de la simple expérience sensible). La description fine du passage de la durée au monde spatiotemporel montre d'une part comment se « déroule » l'expérience, et d'autre part comment elle se « profite » à elle-même, double perspective qu'Alfred Schütz a synthétisé sous l'expression de *situation biographique*. Le vécu se constitue en expériences (*schèmes et réserves d'expériences*) qui plus tard deviennent des expériences passées qui participent à la constitution de l'expérience. De ce point de vue découlent plusieurs conséquences.

1.1. Le poids des expériences passées

En premier lieu, les expériences premières sont très importantes relativement à toutes les autres expériences. Comme le fait remarquer Pierre Bourdieu, « à la différence des estimations savantes qui se corrigent après chaque expérience selon des règles rigoureuses de calcul, les anticipations de l'habitus, sortes d'hypothèses pratiques fondées sur l'expérience passée, confèrent un poids démesuré aux premières expériences »¹⁸². Mais le chercheur ne peut pas accéder aux expériences passées, ni même l'individu concerné. Le retour à ces dernières par le biais de la mémoire comporte toujours un travers qui fait que nous ne nous souvenons jamais de ce qui s'est exactement passé à tel endroit en tel moment et comment nous l'avons vécu. Un souvenir, est toujours un souvenir depuis une certaine perspective. La coloration même d'un souvenir peut se transformer en fonction de la perspective que nous adoptons quand nous nous souvenons de quelque chose ou d'un événement. La mémoire ne fonctionne pas comme une zone de stockage où l'on déposerait des objets pour les retrouver tels quels plus tard quand il nous plaira. La mémoire, c'est bien plus des relations qui « vivent » que des objets inaltérables. Elle est étroitement dépendante de la conscience

¹⁸² Pierre Bourdieu, « Le sens pratique », Éd. de Minuit, Paris, 1980, p90.

et de ses mécanismes¹⁸³. Avec cette conception de la mémoire, la constitution de l'expérience d'Alfred Schütz et la théorie de l'habitus de Pierre Bourdieu paraissent beaucoup moins rigides que ce qu'en disent certains commentateurs. Surtout, leurs théories deviennent pour le coup beaucoup plus en phase avec la réalité vécue. Si les expériences passées sont toujours des expériences passées depuis un point de vue du présent qui cristallise un certain état de la conscience, elle même plongée dans un courant toujours en devenir, alors les expériences ne se répètent jamais à l'identique. Et cela paraît sensé au regard de nos expériences quotidiennes. Cela voudrait dire qu'une expérience passée particulière pourra revêtir différents habits lorsqu'elle sera appelée à la conscience lors d'une expérience ultérieure. Ainsi, une expérience passée particulière ouvre non pas sur un possible mais sur des possibles. Les expériences premières ne sont donc pas des expériences très précises et figées. Ce sont plusieurs expériences sensiblement différentes dans certaines de leur caractéristiques, comme par exemple la tonalité affective à laquelle elles renvoient. Il serait donc vain d'essayer de revenir aux expériences premières pour tenter de comprendre les expériences présentes. Bien plus, il faut plutôt se concentrer sur la relation particulière qui émerge lors de l'expérience sensible entre expérience passée et expérience présente.

1.2. L'implicite de la constitution de l'expérience

La constitution de l'expérience selon Alfred Schütz implique ce que nous dit Bruce Bégout sur le monde sensible. L'expérience masque les opérations qu'elle met en oeuvre au quotidien. La constitution des *contextes de sens* fruit des *synthèses monothétiques* des *synthèses polythétiques* n'apparaissent jamais spontanément à la conscience. Les individus visent toujours les *objets d'expérience* et « oublie » alors tout ce qui les fonde du point de vue de l'expérience. Généralement et habituellement, le monde va de soi. C'est le poids des habitudes qui voile finalement ce dont nous faisons l'expérience. Cela a bien sûr un intérêt pratique en terme d'expérience dans la mesure où il n'est pas nécessaire à chaque acte, à chaque mouvement, à chaque expérience sensible de réfléchir et de décomposer les phases qui nous permettent d'atteindre ce qui est visé. Cet intérêt pratique est sûrement responsable de notre propre survie dans

¹⁸³ Voir à ce propos le livre d'Israel Rosenfield, « L'étrange, le familier, l'oublié. Une anatomie de la conscience. », Flammarion, 2005. Cet auteur pense que les neurosciences ont fait l'erreur de ne s'en tenir essentiellement qu'aux données de l'imagerie à résonance magnétique pour comprendre la signification de certaines liaisons cérébrales. Il faut tenir compte selon lui de ce que nous disent aussi les patients atteints. Son hypothèse est que la conscience joue un rôle clef dans l'ensemble des fonctions cognitives. Ce qui est qualifié de dysfonctionnements de la mémoire, du langage, etc, sont en fait des dysfonctionnements de la conscience. Cette dernière étant dynamique, il n'est pas possible de la saisir en observant ce que provoque tel stimuli dans telle zone cérébrale. La conscience est fondamentalement changement.

la mesure où cela nous permet d'anticiper et de prévoir, là où d'autres espèces sont plus robustes pour affronter leurs expériences. Nous pourrions croire que l'habitude nous enferme dans le même et le répétitif. Or, au regard du paragraphe précédent, il nous faut admettre qu'une habitude ne répète jamais à l'identique une expérience, elle nous permet juste d'anticiper et de prévoir son issue, nous rendant cognitivement plus disponibles pour d'autres choses. Généralement, ces « autres choses » ont trait à ce qu'on appelle les fonctions cognitives supérieures. Par exemple, nous traversons machinalement la rue tout en pensant à comment nous allons aborder tel dossier demain au bureau ou qu'est-ce que nous allons faire à manger ce soir. Bien plus rarement nous profiterons de cet espace/temps de liberté pour nous demander précisément toutes les sensations que nous ressentons à cet instant. Il est assez curieux de remarquer que dans ces situations, l'être humain a bien plus d'attrait pour ce qui arrivera plus tard que pour ce qui est en train d'arriver. En forçant le trait, nous pourrions dire qu'il tend plus à se projeter qu'à vivre pleinement sa vie. Et c'est d'autant plus paradoxal, qu'il passe son temps à courir après le temps qui passe en oubliant souvent de le vivre. Il apparaîtrait alors une certaine incompatibilité entre l'expérience sensible et l'habitude. Les étapes de la constitution de l'une qui nous permettraient d'approcher de plus près ce monde sensible ici et maintenant nous sont voilées par les évidences « inintéressantes » que nous procure l'autre.

1.3. La primordialité du tout sur les parties

Enfin, une troisième conséquence importante que nous retiendrons de la description phénoménologique de l'expérience d'Alfred Schütz est que dans l'immédiateté de l'expérience, c'est un tout partiellement indifférencié que nous saisissons (les *contextes de sens* qui font tenir ensemble). Si les expériences passées agissent comme des formes d'anticipation sur l'expérience présente, alors l'expérience sensible projette déjà des formes (au sens des gestaltistes) sur ce qui n'est pas encore tout à fait formé. L'anticipation fait advenir du sens avant même qu'il n'y ait expérience sensible de cette chose anticipée. Alors nécessairement, les premiers instants de l'expérience déploient un tout qui n'a pas encore tout à fait signifié ses parties. Ce sont les discriminations que nous opérons sur le tout qui sont à l'origine de la constitution des *objets d'expérience*. Or ce tout passe souvent inaperçu, et nous ne retenons que les *objets d'expérience*. Tout l'enjeu sera alors de reconstruire ce tout dans l'expérience des parcours en passant par le sens. S'il est un tout de l'expérience sensible qui est premier, alors l'expérience sensible est avant tout intersensorielle. Comme l'écrivait déjà Heinz Werner en 1934, « cette couche originaire du sentir est intersensorielle en tant qu'elle procède du schéma corporel, lui même incarnant l'unité du corps.

La constitution du champ est toujours synesthésique, et cela alors même que notre attitude consiste à thématiser les percepts comme émanant d'une modalité sensorielle particulière »¹⁸⁴.

Ce rapide détour par Alfred Schütz nous amène donc à deux hypothèses. La première est qu'il existe un monde sensible difficilement accessible oeuvrant au quotidien. La deuxième est que l'intersensorialité est la règle, le découpage des sens n'étant qu'un regard rétrospectif sur l'expérience sensible où sa constitution nous a amené. Reste que « tout ce qui existe réellement, ce ne sont pas les choses, mais les choses en train de se faire »¹⁸⁵. Et il faut avouer que la description de la constitution de l'expérience par Alfred Schütz n'est pas très explicite sur ce point. La théorie microgénétique de la perception, que nous avons évoquée à plusieurs reprises sans la préciser, nous permet alors de penser l'expérience comme un développement.

2. Microgénése perceptive

Elle « est définie comme un processus développemental de différenciation progressive et de catégorisation dynamique. Elle décrit l'émergence de l'expérience immédiate comme un développement, c'est une théorie du développement dynamique des formes sensibles »¹⁸⁶. Cette théorie postule qu'un couplage structurant entre un être et son environnement est créé par la dynamique de la microgénése. Ainsi, nous revenons sur un aspect de l'expérience que nous avons jusque là laissé de côté faute de lui avoir trouvé une place. L'expérience actualise la relation de connaissance qui s'instaure entre un individu et son environnement. Dit plus rapidement, l'expérience est aussi bien un processus dynamique qu'une relation, comme la conscience selon Israel Rosenfield¹⁸⁷. L'approche microgénétique est finalement très proche de celle d'Alfred Schütz sur la constitution de l'expérience. Victor Rosenthal nous dit que « chaque antécédent ou précurseur de l'expérience immédiate porte en germe ce dont il y aura expérience et dont la teneur s'annonce en lui d'une façon latente, bien qu'encore mal différenciée et insuffisamment déterminée »¹⁸⁸. Le parallèle est très clair avec les *synthèses polythétiques* et *monothétiques*. Et, pareillement, la microgénése procède d'un parcours catégoriel qui va du général et indéfini au particulier et défini.

¹⁸⁴ Heinz Werner « L'unité des sens », *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 31, pp.190-205, 1934

¹⁸⁵ William James, « *Essais d'empirisme radical* », Flammarion, 2007.

¹⁸⁶ Victor Rosenthal, « Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgénése », *Texto !* mars 2005 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rosenthal/Rosenthal_Formes.html (Consultée le 27 mars 2012).

¹⁸⁷ Israel Rosenfield, « *L'étrange, le familier, l'oublié. Une anatomie de la conscience.* », Flammarion, 2005.

¹⁸⁸ Victor Rosenthal, *op. cit.*

De plus, dans cette approche, les différentes phases de l'expérience sont occultées par le développement définitif. Nous retrouvons alors les principaux ingrédients de la constitution de l'expérience selon Alfred Schütz à ceci près que l'approche microgénétique n'intègre pas à sa réflexion le poids des premières expériences, ainsi que le rôle des sociétés et cultures dans les expériences socialisatrices.

Si nous nous penchons sur cette approche, alors qu'elle chevauche en grande partie celle d'Alfred Schütz et nous pourrions nous contenter de cette dernière, c'est parce qu'elle a montré que les phases de l'expérience n'étaient « pas dépourvues d'un caractère phénoménologique susceptible de se manifester à la conscience »¹⁸⁹ et que la dynamique de l'expérience a un caractère dual entre déroulement et déploiement. Si les déploiements intermédiaires du processus microgénétique sont fluctuants, instables et en état de tension, ils sont tout de même porteurs de sens¹⁹⁰. Tenter d'accéder à ces phases intermédiaires, c'est considérer une certaine gradualité des formes, des sens et des valeurs au cours de la microgénése. C'est aussi supposer qu'elles nous permettront de mieux saisir ce que recouvre le fait « d'avoir/de faire l'expérience de quelque chose ». La théorie de la microgénése nous explique aussi que la dynamique de l'expérience procède d'une part de la succession développementale des phases intermédiaires de l'expérience en cours (déroulement) et d'autre part de l'extension temporelle de toute forme (déploiement). En d'autres termes, l'expérience est composée d'une succession de phases qui donnent naissance à des formes de plus en plus particulières et définies au cours de l'expérience et que ces formes s'installent à chaque fois dans une certaine temporalité. Une de nos lignes d'analyses sera alors de voir comment les parcours rendent compte de certaines de ces phases intermédiaires, comment elles s'installent dans une certaine temporalité pour chevaucher les phases suivantes. Ainsi, nous espérons montrer certains « points de basculement » ou « sauts qualitatifs » dans la gradualité de l'expérience.

¹⁸⁹ Victor Rosenthal, *op. cit.*

¹⁹⁰ Dans son article, Victor Rosenthal nous dit : « Dans le domaine de la perception visuelle, il s'agissait de présenter d'une façon répétée des stimuli très brefs, mal éclairés ou de taille miniature, et d'augmenter graduellement le temps d'exposition, améliorer l'éclairage, ou laisser le stimulus grandir à la taille « normale ». Les sujets, ou plutôt les observateurs, comme on le disait, devaient décrire simplement ce qu'ils percevaient et ressentaient au fur et à mesure du déroulement de l'expérience, fournir en somme leur témoignage de première main sur l'apparaître et les caractéristiques des précurseurs des gestalts finales. Dans ses analyses de ces témoignages, Sander notait que « les constructions perceptives émergentes ne sont nullement des versions imparfaites ou vagues de la figure finale [...] mais des métamorphoses caractéristiques dotées d'une individualité qualitative, des prégestalts (Vorgestalten) ». »

3. L'accès à l'expérience sensible depuis le langage

Se pose alors un problème que nous avons déjà évoqué et qui a trait au lien entre l'expérience sensible et son compte rendu par le langage. Sans répéter ce que nous avons déjà dit, nous aimerions néanmoins préciser quelques interrogations directement issues de nos analyses et qui concernent les hypothèses principales de ce chapitre.

Nous supposons que l'expérience sensible est en toutes circonstances intersensorielle. Mais que fait la production d'un discours sur l'expérience sensible objet de ce discours ? Elle la déforme. L'intersensorialité est très difficilement exprimable verbalement, car nous n'avons pas les mots ni les expressions qui permettent facilement d'en parler. En demandant aux parcourants de produire un discours sur leur expérience sensible, ils vont très souvent déformer leur vécu en le découpant en unités signifiantes. Le tout intersensoriel n'apparaîtra pas de lui même dans les discours. Il faudra essayer de le déloger par l'analyse. De plus, beaucoup de parcourants font explicitement des aller/retour entre les sens, convaincus que c'est comme ça que fonctionne l'expérience ou que c'est de cette façon qu'ils vont mieux ressentir leur environnement. Cette attitude rationnelle, qui contraste avec celle d'un lâcher prise que nous observons par ailleurs, a pour effet de transformer le réel, si bien qu'il sera nécessaire de démarrer nos analyses des sens et du découpage que les parcourants ont fait. Cela peut sembler paradoxal par rapport à la façon dont nous envisageons l'expérience sensible, mais c'est un passage nécessaire pour reconstituer le tout de l'expérience sensible. Car si le discours transforme l'expérience présente et lui donne donc un certain sens, il faut en prendre acte pour comprendre les expériences qui suivront. Ces dernières seront liées au sens qui aura été précédemment produit par les discours.

Notre deuxième hypothèse est que le mouvement est fondamental. Il faut approcher l'expérience sensible par le mouvement, la comprendre en train de se faire. La question que nous nous posons est alors : dans quelle mesure le mouvement du discours (par exemple son ordre) reflète le mouvement de l'expérience ? Est-ce que ce qui apparaît le premier dans le discours est ce qui est vécu en premier dans l'expérience ? Il est impossible de le savoir. Si parfois, par l'analyse nous suspectons que l'ordre des discours ne reflète pas l'ordre de l'expérience, rien ne nous permet d'affirmer un ordre en particulier. Cette question est quasiment sans réponse dans la mesure où le lien entre le langage et l'expérience sensible est un lien supposé et où l'un et l'autre ne se reflètent pas parfaitement. Notre analyse ne pourra alors que s'en tenir au sens. Et dans cette condition, ce sont plutôt les *schèmes d'expérience* et les multiples renvois de sens entre *objets d'expérience* (des complexes de *références aprésentatives*) qui nous occuperont. Ainsi, nous ne suivrons pas

réellement pas à pas la ligne temporelle de l'expérience en train de se faire dans le sens où elle nous est finalement inaccessible, même avec nos parcours. Nous procéderons pas sauts ou bonds, en considérant l'unité d'une expérience sensible comme un temps déployé qui s'exprime par une série d'expressions sur ce vécu. Les sauts et découpages que nous ferons sont issus d'un croisement entre ceux effectués par les parcourants (puisqu'ils ont du sens pour eux) et ceux que nous ferons de manière tout à fait subjective quand nous sentirons que les parcourants passent à une autre expérience dans le discours. Nous essaierons alors *a minima* d'explicitier les moments de seuil, de contraste ou de transition que semblent (depuis notre point de vue) refléter les passages à une expérience autre.

Une dernière prudence à avoir concernant les discours est qu'ils sont parfois trompeurs au niveau même du sens qu'ils produisent. Il est nécessaire de bien mesurer ce qu'implique telle ou telle proposition au niveau du sens. C'est un travail très long qui demande une attention soutenue sur le sens précis des phrases employées. Cela nécessite souvent une lecture lente et répétée des parcours. En voici un exemple assez évident : « les sons sont plus forts que d'habitude ». C'est une remarque qui revient chez beaucoup de parcourants, le plus souvent, en début de parcours. Il ne faudrait pas comprendre ici que les sons sont effectivement plus fort que d'habitude. Il sont tout ce qu'il y a de plus habituels. Pour être juste, ces personnes auraient dû dire qu'elle perçoivent les sons de manière plus intense que d'habitude. Comme le disait déjà William James avec son exemple sur le tonnerre¹⁹¹, le langage est imparfait pour refléter l'expérience sensible. Ici, il peut même être trompeur. Si nous nous étions arrêtés au sens précis des mots, nous aurions pu conclure que les parcourants pensent que les sons sont plus forts alors qu'ils savent par ailleurs que c'est leur attention qui se dirige ailleurs par rapport à leurs habitudes. C'est une faute de langage qui montre que nous aurions tort d'envisager le langage depuis des structures rigides localisées quelque part dans le cerveau. Bien que les parcourants aient fait souvent cette faute, cela ne nous a pas empêché de bien saisir le sens de leurs propos sur le moment du parcours. Finalement, cette phrase ne signifie pas ce qu'elle semble signifier en propre. Elle s'insère dans un contexte (au sens le plus large du terme) qui lui fait signifier autre chose que ce qu'elle semble dire. Et les parcourants le savent et en usent sans que cela ne pose de problème au niveau de l'intercompréhension chercheur/participant. Ce genre d'exemple reflète une tendance plus générale, dans les discours, à attribuer à une expérience sensible des causes externes à l'individu. C'est sûrement que la structure même du langage est déjà un certain *a priori* sur le monde qui sépare bien plus les choses qu'elle ne les relie. Or faire l'expérience de quelque chose, c'est éprouver (dans le sens de faire l'épreuve de) un certain

¹⁹¹ William James, « Précis de psychologie », Les empêcheurs de penser en rond, Seuil, Paris, 2003.

type de relation à cette chose. Quelque part, le langage et le discours ne font qu'entériner les dernières étapes ou les dernières phases de la constitution de l'expérience, c'est-à-dire celles dont nous avons facilement conscience et qui concernent directement les *objets d'expérience*. Il sera donc nécessaire de parfois s'extraire du discours pour ne retenir que le sens et se demander à chaque fois si les parcourants expriment bien ce qu'ils sont en train de vivre. Les mots ont ceci de trompeurs qu'ils figent des choses (impressions, sensations ou même émotions) qui sont éminemment mouvantes : « Toute sensation se modifie en se répétant, et que si elle ne me paraît pas inchangée du jour au lendemain, c'est parce que je l'aperçois maintenant à travers l'objet qui en est la cause, à travers les mots qui la traduisent. [...] Non seulement le langage nous fait croire à l'invariabilité de nos sensations, mais il nous tromperas parfois sur le caractère de la sensation éprouvée »¹⁹².

4. Une approche compréhensive de l'expérience sensible

De la même façon que nous nous sommes demandés s'il existait des expériences non sensibles, nous nous demandons maintenant, après avoir rappelé la nécessaire médiation de l'expérience sensible par des discours dans cette recherche, s'il existe des expériences non significatives. Car si nous demandons aux parcourants de produire des discours rendant compte de leur expérience en train de faire, c'est que nous supposons que le sens est important, voire essentiel à la compréhension de l'expérience sensible. Or, ce n'est pas nécessairement le cas.

Un monde non significatif peut exister pour un individu (mais pas depuis son point de vue, seulement depuis la position d'un observateur) dans la mesure où il est un monde significatif pour un autre. Là où s'attarde la conscience, elle y dépose du sens par contraste avec ce qu'elle sait déjà. Et si la conscience se concentre en un lieu du monde, c'est qu'elle y trouve un intérêt - qu'il soit pratique ou non, relevant de la curiosité ou de la survie de l'individu. Ce qui veut dire qu'à un moment donné, nous pouvons totalement ignorer une chose du monde (elle n'existe pas d'un point de vue du sens), tout en étant amené plus tard à en prendre conscience et à lui donner du sens en rapportant cette chose à des *objets d'expérience* et en la nommant si elle en offre suffisamment d'intérêt. Par exemple, il y a quelques siècles, aucun être humain n'avait conscience du code génétique. Il a fallu que, de questions en questions et de réponses en réponses, l'être humain dirige son attention là où il ne « regardait » pas jusque là, quitte à inventer de nouveaux mots pour signifier ce qu'il « voyait ». Pourtant le code génétique n'a pas attendu qu'on le découvre pour qu'il soit opérant sur l'être

¹⁹² Henri Bergson, « Essai sur les données immédiates de la conscience », PUF, Paris, 2007p.98.

humain. Même s'il ne signifiait rien, s'il n'avait aucune existence du point de vue de ce qui a du sens, il continuait à se différencier et à muter lentement chez tel individu et rapidement chez tel autre pendant qu'il se transmettait tel quel chez d'autres. Cela veut dire qu'il existe une réalité extérieure à l'être humain tant que celui-ci n'en a pas conscience. Et c'est là où nous divergeons par rapport au positivisme. Si selon cette perspective il existe une réalité extérieure à l'être humain que l'on peut observer et décrire pour elle-même, nous pensons que dès que nous prenons connaissance de cette réalité, par l'acte de la nommer, nous la rendons inséparable de nous-même. Nous ne rendons plus alors exactement connaissance de cette chose extérieure, mais de notre relation à cette chose qui était, et n'est plus, extérieure à nous.

Parler d'expérience sensible non signifiante pourrait paraître contradictoire par rapport à nos propos. Nous voulons seulement pointer ici le fait que ce ne sont pas seulement les perspectives individuelles qui nous intéressent, mais ce qu'elle dessinent comme expérience sensible possible et probable. Si telle expérience sensible a du sens pour un individu, elle peut ne pas exister pour un autre - ou ne pas faire sens, dans la mesure où ici nous superposerons ce qui existe et ce qui a du sens, ou en d'autres termes, il n'y a pas d'expérience. Pour autant, l'hypothèse de la congruence des *structures de pertinence* impliquerait que cette expérience puisse tout de même faire sens pour cet autre. Notre perspective consistera alors à nous focaliser sur le sens que donnent les participants à l'expérience en supposant que ce qui est dit (les commentaires de perception en mouvement) n'englobent pas nécessairement tout ce qui est vécu (tout ce qui fait sens dans l'expérience sensible) et qu'il est probable que ce qu'un individu n'a pas précisé, mais dont il a tout de même fait l'expérience, puisse avoir été mis en mots par un autre.

Nous avons ici adopté un point de vue relativement extérieur à l'objet étudié, ou du moins qui ne se confondait pas avec lui : celui du chercheur qui observe un parcourant - bien que comme nous l'avons dit à maintes reprises, cette observation implique nécessairement une forme de relation. Si nous nous plaçons du point de vue des participants, étant donné que ce qui n'a pas de signification ne fait pas partie de leur relation au monde, alors suivre au plus près le vécu en train de se faire et de s'éprouver revient à ne s'intéresser qu'à ce qui a du sens pour eux. En d'autres termes, « faire l'expérience de », c'est faire surgir du sens de notre relation dynamique au monde. Et une partie de ce qui a du sens émergera par les discours sur le vécu, avec toutes les déformations que ces derniers impliquent. C'est pourquoi ce chapitre essaiera de montrer comment les parcourants font surgir un sens de la réalité à travers leur discours. Dans les analyses qui vont suivre, nous allons volontairement confondre le sens et les sens, entendant par là que faire l'expérience de quelque

chose, c'est actualiser un sens de notre relation à ce quelque chose. Il s'agira alors de rassembler ce que le langage a tendance à découper et à cerner les dynamiques de production du sens.

Dans un premier temps, nous allons montrer comment se construit le sens de l'expérience à travers les sens et les *objets d'expérience* dans une perspective synchronique. Nous partirons des modalités sensorielle et de la hiérarchie des sens pour aller vers ce qui est visé dans l'expérience. Puis, dans un second temps, nous viserons l'articulation des *schèmes d'expérience* dans le cheminement notamment à travers des renvois de sens typiques entre *objets d'expérience*. Cette perspective plus diachronique sur les parcours nous amènera notamment à nous intéresser à ce qui y fait seuil, rupture, transition ou continuité.

II. Des sens aux *objets d'expérience* : le sens de l'expérience sensible

Les parcours « en aveugle » nous ont permis de recueillir des commentaires qui témoignent de la constitution de l'expérience, de ce passage qu'Alfred Schütz pensait entre la durée et le monde spatio-temporel. Si ce passage n'en est pas vraiment un, mais est plutôt un point de basculement dans un rapport à l'expérience sensible dominé plutôt par un monde que par un autre¹⁹³, il révèle aussi l'importance des sens. La philosophie occidentale a tôt fait de découper notre système sensoriel en modalités sensorielles, spécifiant au passage les particularités et points communs entre les sens. Puis, plus récemment, cette même philosophie, maintenant appelée philosophie de l'esprit essaie de recoller ce qu'elle a séparé, tentative que l'on retrouve dans la plupart des champs disciplinaires qui ont la perception pour objet d'étude. Nous avons retenu le terme d'intersensorialité (cf chapitre 1) pour nommer cette caractéristique fondamentale de l'expérience sensible et en avons fait notre hypothèse centrale ici : l'expérience sensible est intersensorielle. C'est-à-dire que les sens participent du sens de l'expérience, non pas en se juxtaposant, mais en se combinant et interagissant les uns avec les autres. Avant de donner des arguments en faveur de cette hypothèse, nous allons préciser comment se manifeste cette intersensorialité dans les parcours et plus particulièrement dans les discours.

Certains parcourants font des aller/retour explicites entre leurs sens afin de donner un sens aux lieux qu'ils traversent. En objectivant ainsi l'intersensorialité, il lui font subir une transformation qui porte la marque du langage dans le mesure où ce dernier sépare les choses et les met en ordre selon une certaine logique. Dans ce cas, entre le sens et les sens, il y a une structure organisatrice qui ne

¹⁹³ Nous renvoyons le lecteur au premier chapitre.

reflète pas nécessairement ce qui se passe au niveau des sens. Tout le problème vient du fait que l'attention consciente dans ce genre d'expérience (des *parcours commentés*) ne permet pas de se concentrer sur quelque chose qui serait à un niveau de compréhension du monde en deçà de celui du découpage des sens. Les parcourants ordonnent le monde comme ils l'ont appris et vont tour à tour se concentrer sur plusieurs sens pour donner du sens aux lieux dans lesquels ils sont. Selon cette perspective, nous pourrions dégager certains rapports typiques entre les sens au niveau du sens, dans la mesure où ils reflètent bien plus ce qui se passe au niveau de l'élaboration du sens qu'entre les modalités sensorielles prises pour elles-mêmes. Nous adopterons alors un point de vue depuis les sens.

D'autres parcourants se rapprochent plus de l'intersensorialité quand ils expriment des « images mentales » spontanées. Ces images surgissent sans qu'il soit parfois possible pour le participant d'en déterminer la ou les causes. D'un côté, nous pouvons les analyser comme le résultat de renvois de sens entre les sens particulièrement implicites pour la conscience du parcourant. Ce seront alors les analyses, les hypothèses et la comparaison entre les parcours qui nous permettront d'explicitier ces renvois de sens. C'est pourquoi nous nous intéresserons à certains *objets d'expérience* dont nous pensons *a priori* qu'ils sont plus « visuels » que d'autres. D'un autre côté, quelques rares cas montrent qu'il existe un niveau de l'expérience sensible qui se situe en deçà de ces formes d'intersensorialité et qui pose l'hypothèse d'une unité des sens. Il serait plus approprié de parler alors d'amodalité. Nous sommes en présence d'une expérience sensible totale et indivise qui parfois défie toute logique.

1. Quelques justifications des perspectives adoptées

1.1. L'expérience sensible est intersensorielle : la reconstruction des parcours

Si toute expérience sensible est intersensorielle, alors les « images mentales » élaborées lors des parcours devraient être très proches des lieux parcourus du point de vue de l'ensemble des sens. Les multiples renvois de sens entre les sens ainsi occasionnés au quotidien peuvent reconstruire ce qui est manquant visuellement que ce soit par aller/retour entre les sens ou de façon spontanée. Penchons nous alors sur la phase de la reconstruction des parcours. Dans cette dernière, les parcourants sont invités à dire s'ils ont eu l'impression de passer par des types de lieux différents dans le parcours à l'issue du tour « en aveugle ». Les découpages alors opérés nous indiquent des zones homogènes dans le parcours en fonction de leurs ambiances. En les comparant aux lieux réels

(visuellement parlant), nous pouvons déjà voir en quoi lieux imaginés et lieux vus se rapprochent ou non.

Les reconstructions des parcours oscillent entre de nombreux découpages :

Ouais. L'axe piéton. Après, on est passé... on a longé, je crois, à un moment, la MC2 à côté de l'école et tout. On est passé dans un quartier un peu plus résidentiel, j'avais l'impression de moins de flux, de moins de voitures. On était un peu au milieu de la route. Après, on est repassé dans un autre axe qui desservait à mon avis ces lotissements avec des buissons, des bagnoles et tout, machin, une rue un peu classique. Et un autre axe un peu plus pêchu avec un carrefour. Après, on a fait demi tour. On est repassé par un truc beaucoup plus calme, beaucoup plus style parc avec vraiment, on a monté un petit peu, au niveau du sol, ça a vachement changé. Et après, on est repassé sur un truc, un axe piéton travaillé... type rue, pas le parc, pas les chemins de parc comme on a pu les traverser. Et après on est arrivé ici. On sent qu'il y a toujours une présence de bâtiment, mais on a vachement de mal à la situer. On a vachement de mal à se situer par rapport aussi aux bagnoles et tout, où est-ce qu'elles sont, où sont les gens, où sont les trucs quoi.

(Parcours Clément, 25 ans, le 26 novembre 2008 à 11h00)

Et très peu de découpages :

Je voulais savoir, est-ce que sur la balade qu'on a faite vous avez eu la sensation de passer par des lieux différents ?

Ah, oui, oui, oui, quand même.

Est-ce que vous pouvez me re-décrire ?

Bon, y avait un jardin, y avait une petite ruelle où il m'a semblé y avoir des maisons et puis des immeubles, mais bon... Près du tram et puis voilà.

(Parcours Claudie, 63 ans, le 9 décembre 2008 à 14h00)

Afin de comparer les découpages faits par les parcourants, nous les avons superposés au découpage du parcours par rue (cf la présentation du terrain dans le chapitre 2). Il a alors fallu croiser ces découpages avec les discours lors des parcours afin de les re-situer sur une carte. Le découpage par rue n'est pertinent que dans la mesure où il est un repère lors de l'analyse. Il n'a pas de sens dans le cadre d'un parcours « en aveugle ». Le réflexe de la carte comme représentation du parcours par les parcourants est un contresens du point de vue de l'expérience qu'ils ont vécue. La carte est juste un moyen de comparer les découpages effectués et non une représentation fidèle des découpages. Elle nous permet de repérer plus facilement les basculements dans les types de lieux traversés. Par exemple, quand Clément commence la reconstruction en évoquant « l'axe piéton », il parle de l'avenue Marcelin-Berthelot. Puis, il dit : « Après, on est passé... on a longé, je crois, à un moment,

la MC2 à côté de l'école et tout ». Cela correspond aux sections Piste cyclable et Conservatoire sur la carte. Le découpage effectué par Clément donne donc : Marcelin-Berthelot / Piste cyclable + Conservatoire / De Gordes + Cabrière / Ponsard / Perrot / Chemin Boisé / Parking + Sous la MC2 / Devant la MC2. Son découpage correspond presque au découpage par rue. Quant à Claudie, le découpage est beaucoup plus imprécis. De plus, l'ordre de cheminement n'est pas respecté. Cela donne, remis dans l'ordre : Marcelin-Berthelot (« Près du tram ») / Conservatoire + De Gordes + Cabrière (« il m'a semblé y avoir des maisons puis des immeubles ») / Chemin boisé (« Y avait un jardin »). Plusieurs sections sont manquantes alors même qu'en relisant son parcours, on se rend compte qu'elle a précisé sur Ponsard et Perrot qu'on changeait d'ambiance pour se retrouver le long d'un axe de circulation. Il faut donc ne pas mélanger reconstruction des parcours et types de lieux vécus dans les parcours. La reconstruction nous montre juste ce qui a été le plus remarquable en terme de changement d'ambiance ou de type de lieu.

Nous avons alors comparé 33 reconstructions de parcours¹⁹⁴. Nous avons focalisé notre attention sur les changements de types de lieux ou d'ambiance. Il y a 4 changements que l'on retrouve dans une grande majorité de parcours : de Marcelin-Berthelot à la Piste cyclable dans 28 parcours ; de Cabrière à Ponsard dans 29 parcours ; de Perrot au Chemin boisé dans 26 parcours ; de Chemin Boisé au Parking dans 24 parcours. Avec ces 4 points de basculement des types de lieux, nous pouvons dégager 4 types d'ambiances : l'ambiance axe du tramway (le départ et l'amorce) ; l'ambiance quartier résidentiel (même si certains parcourants évoquent une ambiance parc ou campagne) ; l'ambiance axe de circulation automobile ; l'ambiance parc. La dernière zone de ce découpage, celle qui va du Parking jusqu'à Devant la MC2, renvoie à plusieurs types de lieux et de sous découpages sans que ne se dégagent des dominantes. Cela renvoie aussi bien à l'image du quartier résidentiel, du parking, de la place ou du quartier d'affaire. Ce qui nous frappe dans ces découpages, c'est leur analogie très forte avec les lieux d'un point de vue visuel. Même si lors du deuxième tour les parcourants notent des différences entre lieux imaginés et lieux vus, elles sont de l'ordre d'un détail qui ne change pas fondamentalement leur identité. Les ambiances entre le premier tour et le second tour sont quasiment identiques - à quelques variantes près que nous expliciterons plus tard.

Ce regard très large sur les parcours montre donc que les parcourants n'ont pas eu besoin de leur vue pour arriver à ressentir les types de lieux dans lesquels ils sont passés. Ces résultats vont dans le sens de l'hypothèse de l'intersensorialité comme norme dans l'expérience sensible. Les sens autre

¹⁹⁴ Il y a un parcours dont nous n'avons pas tenu compte de la reconstruction dans la mesure où nous avons oublié de poser la question à la fin du premier tour. Elle a été alors posée lors du second tour.

que la vue, ont permis d'identifier des ambiances ou des types de lieux qui ont renvoyé à des « images mentales » de ces types de lieux. Dans ce cas, c'est que la vue est en lien permanent avec les autres sens. Les « images mentales » ne sont pas des imagination pures (si tant est que ça puisse exister), mais sont toujours des reflets d'expériences vécues qui ont sédimentés dans des *schèmes et réserves d'expérience*. Ainsi, l'analyse de ces « images mentales » nous permettra d'observer comment s'organise et se structure le sens de l'expérience sensible.

1.2. La logique d'appréhension des parcours « en aveugle » : l'exemple des débuts de parcours

Comment avons nous procédé pour aborder les parcours « en aveugle » ? Avec cette méthode, nous voulions nous situer au plus près de l'expérience en train de se faire. Nous avons donc essayé de suivre de façon logique comment procède, *a priori*, l'expérience en nous fiant aux discours produits.

Ces derniers témoignent d'une part d'une certaine attention perceptive et d'autre part d'un quoi de l'expérience sensible, il y a expérience de quelque chose.

D'ordinaire, nous ne prêtons pas attention à tous les signaux émis par notre environnement. C'est d'ailleurs pourquoi nous parlons plutôt de relation individu/environnement dans l'expérience sensible que de perception qui suggère l'idée de stimulus/réponse. Comme le pense Alain Berthoz, la perception est action. Elle engage le corps du parcourant dans toutes ses dimensions. Cette démarche active dans l'expérience sensible témoigne d'une certaine attention perceptive toujours renouvelée à chaque pas, à chaque geste. Elle montre par ailleurs de façon explicite, c'est-à-dire à travers les mots des discours, qu'elle est toujours dirigée depuis certaines modalités sensorielles. En quelque sorte, elle témoigne d'une hiérarchie des sens toujours en recomposition. Les parcourants vont se focaliser sur un sens en particulier - généralement l'ouïe ou le podo-tactile - et témoigner de leur expérience sensible en train de se faire depuis ce sens. Ce qui est intéressant, c'est de noter que chaque parcourant va solliciter certains sens plutôt que d'autres dans le parcours, révélant par là ce qui d'un point de vue symbolique est le plus important ; que ça a des conséquences visibles sur le vécu du parcours qui permettent de comprendre certaines différences interindividuelles¹⁹⁵ et que le

¹⁹⁵ Par exemple, lors de la reconstruction des parcours, une seule personne nous a dit qu'elle avait eu l'impression d'être toujours dans le même type d'endroit. C'est par ailleurs une des rares à ne pas avoir imaginé le parc dans le chemin boisé. La lecture de son parcours montre que celui-ci a été largement dominé par le sonore. L'essentiel de son discours a trait aux dimensions sonores de son expérience sensible. Il y a de forte chance que cette surfocalisation sur les sons - et c'est la seule personne - ne lui ait pas fait percevoir certaines ambiances. D'autant plus quand on sait, à travers les parcours, que les sensations podo-tactiles ont un rôle essentiel dans l'identification de certains types d'espaces.

passage à d'autres sens survient sous certaines conditions. C'est la dynamique de la hiérarchie des sens dans les parcours. Elle montre par exemple comment un sens peut être en mode majeur pendant que d'autres sont en mode mineur et viennent ponctuellement alimenter l'expérience sensible. Nous avons alors à faire à des compositions sensorielles qui se partagent entre hiérarchie des sens et rapport entre les sens.

Cette attention perceptive, si elle est toujours dirigée depuis un sens, va aussi toujours vers un *objet d'expérience*. C'est le quoi de l'expérience sensible. Nous avons préféré remplacer ici aussi les mots perceptions et représentations par *objets d'expérience* et « images mentales » (spontanées et construites). Les mots nous disent non seulement de quoi font l'expérience les parcourants, mais aussi sous quel mode. Nous en parlerons plus longuement dans le chapitre sur le surgissement (ce qui est notamment en lien avec la relation d'enquête), mais nous avons remarqué que les mêmes *objets d'expérience* sont appréhendés de différentes manières, leur conférant une tonalité particulière. Alors que certains sont dans un rapport de distanciation marqué par une certaine logique et rationalité dans l'expérience, d'autres sont dans un rapport de lâcher prise - dont l'émotion peut être une des manifestations. D'autres encore sont dans un rapport esthétique aux *objets d'expérience* qui n'est ni vraiment de la distanciation ou du lâcher prise. Ils se situent à un autre niveau de l'expérience. Dans ce chapitre, nous nous contenterons d'analyser à quoi renvoient et comment se construisent les *objets d'expérience* et les « images mentales ».

Pour illustrer notre propos et avant d'adopter notre premier regard sur les parcours depuis les sens (attention perceptive, hiérarchie des sens et rapport entre les sens), nous proposons une rapide analyse des débuts de parcours. Il s'agit du moment qui précède la marche « en aveugle ». Le parcourant vient de revêtir le double bandeau et nous lui demandons ce qu'il perçoit, là, plongé dans le noir.

Voici, par exemple un extrait de matériau brut sur lequel nous basons nos analyses :

Donc, je suis juste à côté de vous, et j'aimerais que vous me disiez ce que vous percevez et les types de sensations que vous avez.

Ce que je perçois surtout, c'est, je pense, un bruit un peu sourd des roues des voitures sur le sol mouillé. Donc, de la circulation. Et j'entends effectivement la pluie, le clapotis de la pluie. Et, ça, c'est pas désagréable quand il n'y a plus de circulation.

Donc, ça, c'est surtout avec vos oreilles, est-ce que vous avez d'autres trucs avec, je sais pas, par exemple, des odeurs, est-ce qu'il y a des choses ?

Y a un peu d'odeur d'hydrocarbures, enfin, des rejets des pots d'échappement. Et c'est mêlé avec une autre odeur, c'est pas vraiment de la terre, c'est pas vraiment une odeur de terre mouillée, mais c'est quelque chose quand même de différent.

Et, par exemple, au niveau de la peau, est-ce que vous avez des sensations particulières, au niveau du visage, au niveau des mains.

Non. Y a une petite froideur au niveau des mains et du visage qui ne sont pas couverts. Là, tout est embarqué par le bruit du tram.

Tout est embarqué par le bruit du tram, c'est ça ?

Euh... tous les bruits que je pouvais percevoir avant sont effacés par le bruit du tram. Donc, là, avec la circulation qui reprend certainement avec les feux verts. On entend un peu moins... enfin, j'entends le clapotis sur moi, là, un peu sur moi. Et il fait effectivement pas très chaud. Y a des arbres peut-être dans le quartier, j'ai pas bien senti.

Y a des arbres ?

Des arbres dans le quartier, je sais pas, y a une odeur particulière.

En fait, j'essayais de passer en revue vos sens pour que...

Là, je sens qu'il y a quelqu'un qui a dû passer, soit qui a fumé, soit qui fume, j'avais senti une odeur de tabac.

(Parcours Michelle, 59 ans, le 29 octobre 2008 à 10h00)

Nous avons regardé précisément sur quoi les participants focalisaient leur attention de manière spontanée. Il s'avère que tous sauf un se sont directement concentrés sur leur ouïe. La plupart de ce qui est en premier lieu décrit est lié au sonore. De plus, les dimensions tactiles et olfactives ont souvent dû être amorcées par le chercheur, comme ça a été le cas pour Michelle. Certains parcourants perçoivent bien des odeurs ou des sensations tactiles (le vent, la pluie, le froid), mais ont des difficultés à l'évoquer spontanément. Le champ de conscience est surtout focalisé sur ce qui a trait aux sons. Pour voir si la dimension sonore de l'expérience dominait les autres dimensions sensorielles, nous avons observé comment étaient décrits les *objets d'expérience* qui font appel à la fois au sonore, au tactile et à l'olfactif¹⁹⁶. Il s'agit des voitures, de la pluie, des feuilles et du vent. Pour tous ces *objets d'expérience*, sauf le vent, c'est la dimension sonore qui est le plus souvent mise en avant. Par exemple, la voiture est exprimée dans 32 parcours dont 31 fois de façon majoritaire à travers le sonore (« j'entends une voiture ») et 1 fois de façon majoritaire à travers l'olfactif (« je sens les voitures »). La dimension sonore de ces *objets d'expérience* est ce qui domine les discours. Puis, nous avons pris les trois dimensions sensorielles de ces débuts de parcours (le sonore, le tactile et l'olfactif) pour voir dans combien de parcours elles étaient présentes. La dimension sonore de l'expérience sensible est présente dans tous les débuts de parcours. La dimension tactile est présente dans 24 débuts de parcours dont 10 fois de façon

¹⁹⁶ D'autres dimensions sensorielles sont présentes dans les parcours, mais elle n'arrivent qu'avec le début de la marche, avec le mouvement.

spontanée¹⁹⁷. La dimension olfactive est présente dans 8 débuts de parcours dont 4 fois de façon spontanée. Il y a donc une surfocalisation sur le sonore en début de parcours. Mais à quoi doit-on l'attribuer ? Si d'un côté nous pourrions supposer que c'est là la marque du système symbolique dans lequel après la vue, c'est l'ouïe qui primerait, d'un autre côté nous pourrions supposer que ce sont les habitudes relatives à l'expérience sensible des *objets d'expériences* du début de parcours qui font que la plupart des parcourants vont plutôt évoquer la dimension sonore de leur expérience. Certains parcourants précisent en ce début de parcours qu'ils ont perdu leurs repères et qu'ils doivent donc les reconstituer. Cela se fera à travers ce qui est le plus évident à repérer par rapport à une situation habituelle, avec la vue, dans un contexte urbain. Ils vont diriger leur attention sur des *objets d'expérience* qui rappellent la ville comme par exemple la voiture. S'ils se focalisent plutôt sur le sonore, c'est que l'ouïe est le médium qui leur permet d'identifier facilement ces *objets d'expérience*. De façon plus générale, c'est la confiance en ses sens qui est en jeu. Lors des deuxièmes tours, nous remarquons souvent que la vue a tendance à balayer les « images mentales » qui ont surgi au premier tour. Certains parcourants disent explicitement que la vue apporte un statut de vérité et de réalité sur les choses. Les parcourants ont plus confiance en ce qu'ils voient qu'en ce qu'ils entendent et ils ont plus confiance en ce qu'ils entendent qu'en ce qu'ils sentent. Bien entendu, c'est un trait assez grossier qui ne répond pas à toute expérience que nous pourrions faire, mais c'est une tendance générale très flagrante dans les parcours. Ils faut aussi bien prendre conscience de l'enjeu de ces débuts de parcours qui est de mettre des repères sur son environnement. Avec le bandeau sur les yeux, les parcourants n'ont plus les mêmes capacités de maîtrise et d'anticipation sur les *objets d'expérience* et surtout sur leur propre interaction avec ces derniers. C'est en premier lieu le sonore qui leur permettra, grâce à l'habitude cristallisée dans des *schèmes et réserves d'expérience*, de se rassurer sur la relation à leur environnement qui a fait resurgir l'angoisse originelle face au monde.

Cette perspective par les sens a ses limites et ne permet pas de comprendre en totalité l'expérience vécue dans ces débuts de parcours. Nous avons alors dégagé tous les *objets d'expérience* qui y apparaissent. Ils sont très nombreux, ce qui nous a incité à les regrouper en fonction des schèmes qui les articulaient. Nous en avons reconstruit trois : Autrui, Nature et Ville. Le schème Autrui renvoie à tout ce qui a trait directement à l'être humain. Ici, les parcourants les désignent par les noms : gens, enfant, parents, jeunes, passants, quelqu'un. Ils les mettent en action à travers des verbes : crier, s'agiter, marcher, parler, passer, arriver, s'approcher, courir. Ils font aussi référence à la sensorialité : le bruit des pas, les voix, entendre, des bruits de, des cris. C'est ainsi que nous

¹⁹⁷ Les autres fois, ce sont les questions du chercheur qui ont fait apparaître cette dimension.

avons pu mettre en corrélation le quoi et les modalités sensorielles. Avec le schème Ville, nous entendons ici ce qui a trait à l'urbain de façon typique comme la voiture, le tramway, la circulation, les travaux, la route et le sol goudron. Le schème Nature comprend tout ce qui a trait aux éléments, aux végétaux et aux animaux, même s'ils sont inséparables de certaines activités urbaines - c'est d'ailleurs à travers ces chevauchements partiels entre schèmes que peuvent basculer certaines « images mentales ». Dans le début du parcours, il s'agit de la pluie, de l'air, du froid, du chaud, du vent, des feuilles et des oiseaux. Ces schèmes sont des catégories archétypales signifiantes qui ont une puissante capacité d'évocation et qui se structurent par de multiples renvois de sens entre *objets d'expérience*. Ils permettent par exemple de comprendre comment marcher dans une rue d'un quartier résidentiel peut renvoyer à marcher sur un chemin de campagne, ce que nous dira Morgane dans son parcours.

Les débuts de parcours s'articulent très souvent autour de ces trois schèmes. En regardant par quels sens ces catégories émergent, nous nous rendons compte que le schème Ville apparaît à travers l'ouïe (entendre le tramway ou des voitures) et l'olfactif (sentir les odeurs des pots d'échappement), le schème Nature à travers l'ouïe (entendre le vent dans les arbres), l'olfactif (des odeurs de pluie) et le tactile (sentir l'air passer sur ses mains) et le schème Autrui à travers l'ouïe (entendre des voix) et le tactile (être frôlé par quelqu'un). Seule l'ouïe permet d'appréhender les trois schèmes les plus structurant du sens de ce début de parcours. Tous les *objets d'expérience* peuvent être vécus depuis le sonore sauf tout ce qui a trait à la thermie. Cette dernière est très marginale dans les parcours. Si elle apparaît au début, souvent par l'intervention du chercheur, elle est quasiment absente dans le reste du parcours. En fait, la température y est très peu signifiante dans la mesure où les parcourants ne ressentent pas beaucoup les contrastes thermiques - ils sont trop faibles pour que ça puisse attirer le champ de conscience. C'est seulement lors de bourrasques de vent particulièrement froides, notamment pour ceux qui ont fait le parcours au mois de décembre, que la thermie réapparaîtra, mais pour disparaître aussi vite qu'elle était apparue.

Voici donc une autre façon de comprendre cette domination du registre du sonore dans les discours. Il n'y a pas un point de vue qui primerait sur l'autre, seulement chacun ouvre à un domaine de compréhension différent. Trois perspectives se dessinent : celle des sens, celle des *objets d'expérience* et celle des *schèmes et réserves d'expérience*. Ces derniers nous permettront de faire la jonction entre le regard synchronique et le regard diachronique sur les parcours.

2. Un premier regard sur l'expérience sensible : les modalités sensorielles

2.1. Une hiérarchie des sens ?

2.1.1. Une hégémonie occidentale de la vue ?

Une certain regard sur l'histoire occidentale pourrait nous convaincre que le passage d'une société de l'oral à une société de l'écrit s'est accompagné d'une domination de l'ouïe à une domination de la vue. Évidemment l'histoire sur le temps long est réductrice et ne paraît pas refléter le vécu. Néanmoins, elle nous permet de voir l'évolution des moeurs et parfois des indices d'une préférence générale de la vue par rapport à l'ouïe dans certains champs des pratiques humaines. Par exemple, Anne Sauvageot a montré comment dans l'appréciation des oeuvres d'art, la vue a pris une place de plus en plus importante¹⁹⁸. Ou encore, suivant l'évolution du champ scientifique¹⁹⁹, nous remarquons que le mode d'observation largement privilégié est la vue, résonnant par là avec le point de vue de Platon :

« La vue est pour nous, à mon sens, la cause du plus grand bien, en ce sens que pas un mot des explications qu'on propose aujourd'hui de l'univers n'aurait jamais pu être prononcé si nous n'avions pas vu les astres, ni le soleil, ni le ciel. Mais, en fait, c'est la vue du jour et de la nuit, des mois, des révolutions des années, des équinoxes, des solstices qui nous a fait trouver le nombre, qui nous a donné la notion du temps et les moyens d'étudier la nature du tout. C'est de la vue que nous tenons la philosophie, le bien le plus précieux que le genre humain ait reçu et puisse recevoir jamais de la magnificence des dieux »²⁰⁰

La vue et la connaissance scientifique sont intimement liées dans notre histoire. La plupart des outils d'observation qui nous permettent de dépasser nos sens, comme le microscope, se traduisent souvent par un rendu visuel. Notons que dans une moindre mesure, le sonore est aussi utilisé comme rendu de ce que nos sens ne nous permettent pas de percevoir directement. Il peut alors être

¹⁹⁸ Anne Sauvageot, « Voirs et Savoirs. Esquisse d'une sociologie du regard », PUF, 1994.

¹⁹⁹ Ici, au sens de Pierre Bourdieu, c'est-à-dire, rapidement, d'un espace de pratiques où les individus sont en concurrence pour la maîtrise des règles du jeu. Cela suppose une relative autonomisation de la pratique scientifique avec le temps, relative car elle n'est jamais isolée des autres champs ou des autres « espaces de pratiques » (monde sociaux par exemple chez Howard Becker). Comme le fait remarquer Bernard Lahire, le champ n'est qu'un concept parmi d'autres pour analyser la réalité sociale. Il est alors plus ou moins approprié en fonction des objets qu'étudie le chercheur.

²⁰⁰ Platon, « Timée/Critias », Flammarion, 1999.

utilisé comme alarme, signifiant qu'un seuil vient d'être franchi²⁰¹. Mais, mis à part dans le domaine médical où le toucher et l'odorat sont des outils du médecin pour ses observations, les autres domaines du champ scientifique ont tendance à privilégier la vue. Même maintenant, alors que notre recherche porte sur l'expérience sensible dans ses multiples dimensions, le compte rendu de nos observations que nous écrivons et mettons en forme est un rendu visuel et figé. Il ne viendrait à l'esprit d'aucun doctorant de produire un document exclusivement sonore en guise de thèse²⁰². Et cela a des conséquences sur tous nos modes de représentation. La majeure partie des travaux sur les sens en sciences humaines et sociales vont toujours s'efforcer de traduire visuellement ce qui est observé d'un point de vue sonore, olfactif, tactile, etc (peu importe le découpage des sens ou des types de sensations effectué). C'est qu'il est extrêmement difficile de concevoir un langage autre qu'écrit pour partager des connaissances et surtout les soumettre à l'entreprise réflexive et critique. Jack Goody a posé l'hypothèse vraisemblable que le passage à une société de l'écrit a permis le développement de la science, parce qu'en figeant les pensées sur un support (la pierre, le marbre, le papyrus, la papier, etc), il est possible de les confronter au temps et à l'expérience²⁰³. C'est à partir de là que l'on peut plus facilement s'apercevoir des contradictions internes à des discours et mettre en place des expériences que l'on pourra reproduire telles quelles, qu'il est possible de développer une certaine réflexivité nécessaire à la science moderne.

Mais les avancées techniques pourraient bien chambouler cette prépondérance du visuel dans la production de connaissances scientifiques et le développement d'une certaine réflexivité. Depuis le phonographe d'Edison en 1877, les techniques d'enregistrement des sons ont beaucoup évolué, à tel point qu'un seul clic suffit souvent à capter les sons. Il nous semble que ces moyens techniques nous permettent de penser différemment les dimensions sensorielles de l'expérience. Les développements des réalités virtuelles dans les projets urbains ou architecturaux - ce qui fait l'objet de recherches actuelles - ne sont pas sans conséquences sur les projets réalisés dans la mesure où ils en donnent d'autres représentations que le plan ou la coupe²⁰⁴. Cette domination de la vue, bien que

²⁰¹ Par ailleurs, il existe des dispositifs médicaux qui utilisent un double rendu, à la fois visuel et sonore, pour confirmer un diagnostic. Par exemple, pour vérifier l'atrophie d'un muscle, le neurologue plante une aiguille reliée à un ordinateur dans le muscle et observe à la fois la courbe qui apparaît à l'écran et le « bruit » produit en parallèle. Les neurologues apprennent à interpréter le « bruit » et la courbe.

²⁰² Mais nous pensons que c'est quand même possible au prix d'une grande prise de risque. Nous pourrions imaginer que la thèse soit un document audionumérique qui serait en fait la lecture d'un document écrit. Cela permettrait d'apporter des nuances, par la voix, dont est incapable un texte écrit. En même temps, les notes de bas de page seraient difficilement conciliables avec un tel type de rendu. Il faudrait aussi un système de plages pour pouvoir rapidement retrouver un passage ou tenir un minutage précis, ce qui est techniquement faisable afin de pouvoir réaliser un travail d'évaluation de la recherche.

²⁰³ Jack Goody, « La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage », Éditions de Minuit, 1979.

²⁰⁴ Et de ce point de vue là, la maquette était déjà un mode de représentation qui se rapprochait un peu plus de l'échelle de l'expérience sensible, le prototype en étant l'aboutissement.

tenace, car elle a imposé sa marque sur notre système symbolique pendant des siècles, n'est pas immuable. Pourtant, quand bien même l'observation des pratiques nous dirait le contraire, les individus ont tendance à penser, par exemple, qu'il est préférable de devenir sourd qu'aveugle. Ce primat de la vue qui ferait presque spontanément consensus ne résiste pas à la réflexion, mais surtout pas au témoignage de ceux qui sont devenus à la fois sourds et aveugles comme Helen Keller :

« Je suis aussi complètement sourde qu'aveugle. Les problèmes que soulève la surdité sont plus profonds et plus complexes, si ce n'est plus importants, que ceux de la cécité. La surdité est un malheur bien pire. Elle représente en effet la perte du stimulus le plus vital, le son de la voix qui, véhicule du langage, éveille les pensées et nous permet de demeurer intellectuellement en compagnie des hommes. [...] Si je pouvais revivre ma vie, je ferais beaucoup plus pour les sourds. J'ai constaté que la surdité est un handicap beaucoup plus important que la cécité ». ²⁰⁵

2.1.2. Une nouvelle hiérarchie des sens « en aveugle » ?

Nous retrouvons un problème déjà abordé dans le premier chapitre. Si la vue semble *a priori*, et en dehors de toute réflexion approfondie, être le sens le plus important dans notre société, la pratique nous dit des choses plus nuancées. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment le discours dans les parcours est parfois contradictoire avec lui-même dans la mesure où les parcourants arrivent avec des préjugés qui se confrontent à l'expérience. Par exemple, une des parcourantes s'est qualifiée de personne visuelle, entendant par là qu'elle est surtout attentive à la dimension visuelle de son expérience. Une autre nous disait avant le parcours qu'elle avait pour habitude de voir la ville et non de la sentir à partir de ses autres sens dans la mesure où ces derniers, dans ce contexte, ne lui procuraient aucun plaisir. Certains ont même été très surpris de se rendre compte de tout ce qu'ils pouvaient ressentir « en aveugle ». Ils pensaient que perdre la vue revenait à perdre en sensibilité alors que l'on assiste plutôt à une redistribution de l'attention sur les autres sens. Cette redistribution se fait d'ailleurs presque toujours en faveur de l'ouïe.

Avec les débuts de parcours « en aveugle », nous avons bien vu comment l'ouïe est le sens qui va le plus accaparer le champ de conscience. Nous aurions tendance à penser qu'il y a un effet de contexte lié aux *objets d'expérience* que l'on retrouve le long de l'avenue Marcelin-Berthelot (les voitures, le tramway, les vélos, les piétons, les feuilles dans les arbres et au sol). Mais la suite des

²⁰⁵ Lettre au Dr J. Kerr Love en date du 31 mars 1910 et reproduite dans le programme commémorant la visite d'Helen Keller à la mission pour les adultes sourds et muets du Queensland en 1948. Cité par Diane Ackerman dans « Le livre des sens », Éditions Grasset & Fasquelle, 1991.

parcours confirme cette prépondérance du sonore sur les autres dimensions sensorielles. Nous retrouvons même les automatismes de pensée qui avaient trait au visuel :

Vous me direz tout à l'heure si j'ai... si j'ai bien entendu, enfin... si j'ai senti justement les endroit où on passait ou pas.

(Parcours Marie-Christine, 67 ans, le 4 novembre 2008 à 10h00, rue de la Cabrière)

Pour beaucoup de parcourants, l'ouïe est, « en aveugle », le premier sens sur lequel ils peuvent s'appuyer pour donner un sens à leur environnement. En définitive, il faut tenir compte ici de la perspective qu'adopte le parcourant vis-à-vis du parcours et qui est directement liée à la forme que prend la relation d'enquête. Si le parcourant est, comme Marie-Christine le précise dans le passage précédemment cité, soucieux de sa capacité à « deviner » les lieux du parcours, alors il y a plus de chance qu'il se concentre plus spécifiquement sur le sonore. Au contraire, si le parcourant est dans une autre disposition vis-à-vis de l'expérience - par exemple la curiosité sur ce qu'on peut ressentir « en aveugle » et qui nécessite de lâcher prise - il aura plus tendance à jongler avec ses sens sans que nous puissions clairement dégager une hiérarchie des sens. Ce qui est révélé par là, c'est le degré de croyance des parcourants sur la capacité des sens à révéler une réalité sur le monde. Par exemple, la plupart des parcourants ont plus confiance en leur ouïe qu'en leur odorat pour identifier les *objets d'expérience*. Ce degré de croyance en ses sens s'exprime à même le langage.

Nous le remarquons facilement avec tout ce qui a trait aux odeurs. La pauvreté du vocabulaire pour les décrire en propre en fait un sens sur lequel on ne peut pas compter pour arriver à identifier son environnement ou des *objets d'expérience*. C'est d'ailleurs le sens sur lequel nous observons le plus la marque de l'incertitude à travers des expressions comme « j'ai l'impression que », « je ne sais pas » ou des mots comme « peut-être ». Ce ne sont bien évidemment pas les sens en eux-mêmes qui impliquent cette difficulté à identifier des *objets d'expérience* avec certains d'entre eux, c'est notre éducation qui a entraîné une certaine pratique des sens. Nous pouvons aussi observer cette inégalité entre les sens au niveau de leur capacité à identifier des détails sur des *objets d'expérience*. Dans l'expérience que nous avons menée, qu'il faut toujours ramener au contexte urbain dans lequel elle s'est déroulée, certains sens sont plus habiles que d'autres pour identifier des détails. Ce sont généralement les sons et les sensations podo-tactiles qui y arrivent le mieux, en comparaison des sensations tactiles, olfactives, kinesthésiques, aéroliques et thermiques²⁰⁶. Il existe une certaine finesse dans la description des différents types de sols qui contraste avec la généralité de certaines

²⁰⁶ Ce sont à peu de choses près les divers types de sensations qui apparaissent dans les parcours.

descriptions avec l'odorat. Par exemple, certains ont pu dire qu'ils sentaient la « nature » (ici comme catégorie générique) sans arriver à préciser différents types d'odeurs qui la composaient. Ils étaient capable de dire qu'il y avait plusieurs senteurs, sans savoir exactement combien, qui renvoyaient à « être dans la nature » (ce qui faisait souvent référence à la forêt), alors que par ailleurs, ils pouvaient parler de sol plus naturel et décrire en même temps s'il était plus ou moins dur ou mou, granuleux, rugueux ou lisse, en terre, en herbe ou en gravier, s'il y avait des cailloux plus ou moins gros, des feuilles au sol (et même parfois en précisant le type de feuilles), etc. Il faut donc bien comprendre ici que ça ne veut pas nécessairement dire que les sensations sont moins riches depuis certains sens, cela veut seulement dire que les parcourants ont été éduqués de telle façon (au cours des différents processus de socialisation) qu'il leur est extrêmement difficile d'arriver à exprimer certaines sensations. Et ces sensations renvoient très souvent à des sens communément considérés comme annexes ou moins importants.

Les mots ne nous montrent pas seulement que le vocabulaire fait défaut pour exprimer des sensations depuis certains sens. Ils montrent aussi parfois les sens dominant les possibles du langage. Par exemple, il arrive fréquemment que les parcourants utilisent le verbe « voir » dans les parcours « en aveugle ». Cet usage curieux d'un verbe relatif à la vision alors que les parcourants ne l'ont plus apparaît dans deux types situations. Cela peut vouloir dire qu'ils se font des « images mentales » qui ressembleraient à des sortes de paysages (en mouvement ou non). L'usage du verbe voir, signifie que le vélo qu'ils imaginent passer devant eux, ils le voient dans leur esprit. Voir est alors synonyme d'imaginer en images. Dans un autre type de situation, le verbe voir renvoie à un degré de certitude et de croyance sur la réalité des *objets d'expérience* :

Bon, là, j'entends plein de voitures donc... ça se voit qu'on est à côté d'une route où y a beaucoup de voitures.

(Parcours Julie, 21 ans, le 5 décembre 2012 à 14h00, Avenue Marcelin-Berthelot, avant le début de la marche)

La vue est un sens auquel nous accordons beaucoup de crédit sur la réalité qu'elle nous fait ressentir. Elle a même tendance à tirer à elle toute la perception au quotidien. Les parcourants avouant alors que, les yeux bandés, ils prennent le temps de se concentrer sur leurs autres sens, chose qu'ils ne font pas au quotidien, tant la vue donne une immédiateté de sens derrière laquelle nous allons rarement chercher autre chose. D'ailleurs, les seconds parcours sont éclairants sur ce point. Certains parcourants nous disent qu'ils doivent fermer les yeux pour se rappeler ce qu'ils ont senti et/ou pour sentir ce qu'ils avaient senti au premier tour. La vue a même tendance à gommer ce

qu'ils avaient imaginé au premier tour, ne leur faisant retenir, à l'issue des deux parcours, que le deuxième.

Si nous nous attardons quelques instants sur les verbes des sens, cette inégalité entre les sens est flagrante. Pour la vue, il existe le verbe voir ou regarder, pour l'ouïe, il existe le verbe entendre ou écouter, pour le tactile haptique, il existe le verbe toucher, pour l'olfactif, il existe le verbe sentir, pour le kinesthésique, le verbe marcher ou courir (et bien d'autres encore). Nous remarquons qu'il n'existe aucun verbe pour les sensations podo-tactiles, les sensations aéroliques et les sensations thermiques. Pourtant, elles sont très présentes dans les parcours et ne peuvent être rattachées au toucher. Alors les parcourants utilisent souvent le verbe sentir. Ce dernier est une sorte de fourre tout qui peut aussi bien renvoyer à l'odorat, au podo-tactile, à l'aérolique, au thermique qu'à l'indéfini. Délaisées par notre langage, ces sensations sont pourtant très importantes pour le sens de l'expérience.

2.1.3. Dans la marche, une dynamique des sens

Bien qu'il existe, du point de vue du langage et du système symbolique, des sens privilégiés par rapport à d'autres, ce qu'on pourrait appeler une hiérarchie des sens est sans cesse en reconstruction dans les parcours. Parler de hiérarchie a tendance à figer ce qui dans la pratique est en constante évolution. Les participants n'arrêtent pas de passer d'un sens à l'autre, mais pas n'importe comment.

Dans la plupart des cas, c'est un contraste au niveau du ressenti qui va faire basculer l'attention d'un sens à l'autre, toujours par l'intermédiaire du sens et des renvois de sens, ce que nous aborderons plus tard. Si les contrastes sensibles sont moteurs de l'attention perceptive - en mettant de côté pour le moment le rôle de l'expérience (les *schèmes et réserves d'expérience*) - alors il serait vain de vouloir attribuer une essence aux objets qui nous entourent. Bien plus, il faudrait considérer que le contraste nous ouvre la voie à une pensée du mouvement où tout ne serait que relations entre les choses. Ce que nous ressentirions, ce ne serait pas des états, mais des changements, qui comparés les uns aux autres nous permettent de développer une pensée des états. C'est notre capacité d'abstraction qui fixe les choses du vécu. Ce dernier ne présente que des relations dynamiques. C'est une des raisons qui fait que l'expérience sensible est si difficilement saisissable d'un point de vue scientifique, car ce dernier a tendance, en voulant conceptualiser et s'abstraire des contextes, à dénaturer ce qu'il observe, à transformer en état figé ce qui est en réalité une relation mouvante. Cette difficulté est éminemment liée à l'écriture et ce qu'elle a induit

comme pratique tout au long de l'histoire. En traduisant, sur le papier, à l'écrit, ce qu'il vivait, l'être humain l'a inévitablement transformé. Ce sont les soubassements de l'expérience qui ont été ainsi masqués, mais dont nous arrivons à lever quelques voiles à travers les parcours « en aveugle ». Le contraste sensible est alors une première piste pour y accéder.

Le passage d'un sens à un autre - toujours dans le discours explicite²⁰⁷ - survient notamment lorsque les affects prennent le dessus dans le champ de conscience. Il s'agit presque exclusivement de tonalités affectives liées au danger et à la peur. Par exemple, il suffit que le parcourant trébuche pour que son attention aille au sol et à ses sensations podo-tactiles. Une voiture passant un peu trop vite à côté de nous peut surprendre le parcourant au point que son attention se focalise dessus. C'est ici aussi une situation de contraste, mais les affects colorent suffisamment ces expériences sensibles pour s'en démarquer. Le surgissement des affects a tendance à créer une surfocalisation sur ce qui en est à l'origine. Cette focalisation est durable et tend à se défaire avec un apaisement des affects. Dans le cas de la peur, il peut s'agir de la parole du chercheur qui vient rassurer le participant. Dans le cas de la surprise, c'est l'habituation à l'*objet d'expérience* qui ré-ouvre le champ de conscience. L'émergence du souvenir a souvent pour conséquence de redistribuer l'attention perceptive. Nous avons remarqué que le souvenir avait tendance à rappeler un ou plusieurs sens qui lui sont particulièrement attaché(s). Par exemple, le fait de marcher dans les feuilles avait rappelé à une parcourante les ballades qu'elle faisait en forêt et où elle avait l'habitude, à l'automne, de faire voler les tas de feuilles. Ce souvenir lui a aussi rappelé toutes les odeurs de bois et de champignons qu'elle pouvait sentir, ce qui a dirigé son attention sur les odeurs. Elle s'est mise en recherche active de ces odeurs et a fini par évoquer l'absence d'odeurs caractéristiques de son souvenir. Ce dernier agit comme une expérience sensible qui est comparée (ou contrastée si l'on veut) à celle qui est en train d'être vécue. Le mécanisme fondamental est toujours le même, mais les éléments en contrastes (un souvenir et une expérience sensible) diffèrent.

Enfin, il existe certains cas de rapports typiques entre les sens mis à jour grâce aux analyses qui montrent comment se font les passages d'un sens à un autre. Nous les aborderons un peu plus loin.

2.2. Les rapports entre les sens

En réfléchissant à l'expérience sensible depuis les sens, nous nous rendons compte qu'en fonction de ces derniers nous n'avons pas accès aux mêmes caractéristiques des *objets d'expérience*. Si nous

²⁰⁷ C'est-à-dire quand les mots utilisés réfèrent explicitement à un sens où qu'il n'y a pas de doute possible quant à l'origine sensorielle de ce qui est décrit.

devons admettre que dans l'expérience sensible, les sens forment un tout indéterminé qui nous permet d'être sensible au monde, la pensée, la réflexion et la culture, par le biais du langage et du sens, donnent une relative pertinence à penser les sens séparément, du moins, momentanément afin de dégager l'impact de leurs spécificités dans les parcours.

Nous n'allons donc pas évoquer ici chaque sens séparément en essayant de les spécifier le plus exhaustivement possible. D'une part, cela nécessiterait de nombreuses lectures que nous n'avons pas faites, d'autre part nous risquerions de nous éloigner du vécu des parcourants. Nous procéderons bien à un découpage sens par sens à partir des discours - donc un découpage qui est marqué par le langage - mais en nous limitant à ce qui est significatif depuis les parcours effectués. Nous allons alors nous restreindre à ce que les parcours - à la fois les premiers et deuxièmes tours - nous disent de la spécificité des sens. Au lieu d'imaginer ou de réfléchir à des hypothétiques spécificités des sens, nous témoignerons ici de ce que les parcourants nous en disent. L'intérêt de ce point de vue est de se concentrer plus particulièrement sur ce qui a du sens dans l'expérience sensible et non pas sur ce qui pourrait avoir du sens si les parcourants en avaient conscience où y avaient réfléchi plus profondément. Est implicitement postulé ici qu'adopter une attitude compréhensive à l'égard de l'expérience vécue, c'est s'attacher à comprendre ce qui est signifiant dans cette expérience.

Comment les parcourants ont-ils découpé ou catégorisé leurs sensations ? Nous remarquons bien que les cinq sens, déjà posés par Aristote, sont encore bien ancrés dans les esprits. Dans les parcours, les discours portent sur l'ouïe, l'odorat, le toucher, la vue (lors des second tours plus particulièrement, mais pas seulement), le vestibulaire (plus particulièrement tout ce qui concerne l'équilibre ou l'orientation dans l'espace) et le kinesthésique (à travers les sensations musculaires des jambes lors de dénivelés ou des sensations de postures corporelles qui contrastent avec celles ressenties habituellement). Il faut distinguer des sensations qui généralement se regroupent dans le toucher. Il mêle de nombreuses sensations qui, du point de vue du sens, mériteraient d'être séparées. Si les sensations aéroliques font essentiellement référence au toucher, elles ne résument pas les sensations tactiles. Il faut aussi considérer les sensations thermiques. Le chaud/froid n'a plus rien à voir avec les sensations aéroliques sur la peau du visage et des mains. Nous ne sommes plus dans des sensations de pression. Pourtant, il est communément admis de les rattacher au toucher. Les parcourants vont en définitive distinguer plusieurs dimensions du toucher : l'aérolique, le thermique, le toucher haptique (celui de la main ; c'est un toucher actif) et le podo-tactile. Nous arrivons à un découpage de neuf sens à travers le croisement des parcours. Seulement, certains sens sont tellement marginaux dans les parcours - c'est-à-dire par rapport à leur rôle dans la mise en sens

de l'expérience sensible - qu'il nous semble judicieux de les laisser de côté. Par exemple, le thermique n'apparaît que très rarement dans les discours, et souvent exclusivement au début des parcours par l'intermédiaire d'une question du chercheur. De même, le toucher haptique n'apparaît que dans quelques parcours et dans seulement deux il est effectivement un toucher actif - nous étions dans les deux cas dans la rue Ponsard et les parcourants après avoir frôlé de leur main des voitures stationnées sur leur gauche s'étaient mis à explorer manuellement cet objet afin de l'identifier. Finalement, les sens les plus importants dans les parcours « en aveugle » sont - par ordre décroissant de quantité de commentaires dont ils font l'objet - l'ouïe, le podo-tactile, le kinesthésique, l'olfactif, l'aérolitique et le vestibulaire. Vu leur nombre d'occurrence très réduit, nous avons exclu de l'analyse le thermique et le toucher haptique. La vue a un statut particulier puisque même si les parcourants sont « en aveugle » lors du premier tour, non seulement la thématique du visuel est présente dans beaucoup de discours, mais en plus les seconds tours la mettent au premier plan.

2.2.1. L'auditif

L'ouïe est le sens de l'audition et il n'est nul besoin ici d'une définition précise pour que le lecteur puisse se faire une idée de ce que nous entendons par là. « En aveugle », certaines caractéristiques propres à l'ouïe se révèlent dans les discours. L'ouïe permet au parcourant de localiser un bon nombre d'*objets d'expérience*, qu'ils soient ou non en mouvement. D'ailleurs, ils différencient très bien les sources en mouvement de celles qui sont fixes leur permettant d'imaginer si ce sont les choses qui viennent vers eux ou si ce sont eux qui vont vers les choses. Mais cette localisation a ses faiblesses. Si les parcourants arrivent très bien à juger du sens et de la direction d'un *objet d'expérience* sonore rien qu'au son, évaluer la distance à laquelle il se trouve est problématique dans certaines conditions.

Il semble que la notion de distance soit particulièrement difficile à évaluer, notamment celle qui va du contact avec leur corps à une dizaine de mètres. Les parcourants évaluent très bien les sons lointains. Par contre, dès qu'un son se situe à une distance de quelques mètres, les parcourants ont du mal à savoir s'il est par exemple à 1 mètre ou à 5 mètres. C'est problématique dans la mesure où en fonction de cette distance, les parcourants n'ont pas la même réaction face à l'*objet d'expérience* sonore. Si c'est un passant que l'on va croiser - en entendant sa voix ou ses pas - beaucoup de parcourants vont s'inquiéter de la difficulté à déterminer quand les corps se croiseront puisqu'ils n'arrivent pas à mesurer la distance à laquelle est le passant. Et si c'est un problème, c'est qu'au

quotidien, quand ils croisent des passants dans la rue, souvent en se frôlant, il y a des ajustements de dernière seconde des corps qui s'effectuent - comme tourner légèrement les épaules pour ne pas percuter le passant, dévier légèrement sa trajectoire, accélérer pour passer dans un interstice. Dans les conditions du parcours « en aveugle », les parcourants sont pris au dépourvu pour faire ces ajustements. L'ouïe permet donc de localiser la plupart des *objets d'expérience* mais seulement dans une certaine mesure.

C'est aussi un sens qui confère du rythme à l'expérience sensible. L'idée de rythme dans les parcours survient principalement à travers le sonore. Cela peut être par exemple le rythme provoqué par la circulation automobile qui passe régulièrement. Mais le rythme peut tout aussi bien être chaotique (au sens littéral du terme) et irrégulier quand par exemple, la circulation automobile alterne avec des moments de « calme » qui laissent le champ libre à l'écoute des oiseaux. Bien entendu, l'idée de rythme peut survenir à partir des autres sens dans les parcours « en aveugle » - comme avec le podo-tactile et le kinesthésique - mais c'est principalement le sonore qui donne du rythme à l'expérience sensible. Par ailleurs, la plupart des *objets d'expérience* en mouvement sont perçus à travers l'ouïe, en faisant alors un sens propice à la captation du mouvement et des flux dans l'espace public urbain.

Nous serons prudents ici à ne pas attribuer trop d'autonomie aux sens dans la mesure où nos remarques émergent de contextes urbains dont nous nous garderons d'étendre abusivement la portée. Si dans les parcours, l'ouïe a été un sens propice à ce qu'émerge dans les discours l'idée de rythme, de flux et de mouvement, elle a tendance à marquer les espaces d'une certaine continuité. Les configurations spatiales dans lesquelles les parcourants ont évolué, bien qu'enchaînant plusieurs types d'ambiances *a posteriori* bien différenciées, ont entraîné l'idée de progression dans les sons faisant un lien entre les différents types d'espaces. La plupart des sons urbains dont les parcourants ont fait l'expérience produisent une durée dont les éléments qualitatifs la composent varient au cours de la marche. Ces durées s'interpénètrent les unes aux autres renvoyant alors à une certaine continuité une certaine progression dans le cheminement. Il s'agit en quelque sorte d'un présent épais qui relie les espaces bien plus qu'il ne les sépare, alors même que les parcourants traversent différentes ambiances. En quelque sorte, l'ouïe ou la dimension sonore de l'expérience sensible tient un rôle fondamental dans l'expérience de l'espace. Elle relie les choses entre elles tout en les différenciant. Ce n'est peut être pas pour rien que bon nombre de pratiques sociales emblématiques du lien social convoquent le sonore et l'ouïe.

2.2.2. Le podo-tactile

Le podo-tactile, quant à lui, a tendance à s'opposer à l'ouïe par rapport au caractère que nous venons d'évoquer. Ce sens marque fortement le changement d'espace et d'ambiance. Il est parfois le signe d'une rupture dans l'espace. Cette particularité est intéressante quand elle est articulée à la spécificité de l'ouïe. Elle nous explique directement comment deux espaces, ou plutôt deux ambiances peuvent être séparées l'une de l'autre tout en étant intimement reliées entre elles. Cette opposition participe alors de la complexité de l'expérience sensible.

Le podo-tactile est un sens qui a beaucoup surpris les parcourants. Ils ne s'attendaient pas à ce qu'il prenne autant d'importance dans le champ de conscience. Son rôle est essentiel dans la mesure où c'est l'un des sens qui a le plus contribué à la mise en sens de l'expérience sensible.

Le podo-tactile est aussi intimement lié au kinesthésique. Par exemple, lors du parcours, nous passons d'un sol goudron à un sol gravier sur de la terre. Il y a à la fois un changement de texture du sol qui renvoie au podo-tactile et un changement de dureté du sol (dur/mou) qui renvoie au kinesthésique - et plus particulièrement aux sensations des muscles dans les jambes. Même si les discours ne le font pas toujours ressortir, ces deux sens marchent ensemble, comme l'odorat avec le goût. Agir sur l'un n'est pas sans effets sur l'autre dans le cadre de la marche dans des espaces publics urbains.

Le kinesthésique renvoie à l'ancrage à la terre, à une matérialité que les autres sens n'apportent pas - mis à part le toucher haptique même si ce n'est pas sa dimension première qui serait plutôt de l'ordre de la manipulation. Il prend en quelque sorte le relai de la vue pour appuyer notre rapport au monde. La vue permet de poser le regard sur quelque chose de tangible qu'on peut prendre pour repère. « En aveugle », c'est le kinesthésique qui semble remplir ce rôle. Il rassure le parcourant en lui permettant de reposer sur quelque chose de tangible et sur lequel il peut s'appuyer aussi bien du point de vue sensible, pour avancer un pied devant l'autre, que du point de vue du sens, pour en puiser des repères.

Le lien avec le corps est plus fort dans la mesure où ce sens révèle la tension permanente - qui s'opère et évolue au cours de la marche et des configurations topographiques - entre le corps et le sol, que ce dernier soit dur ou mou, qu'il monte ou descende ou nous fasse avoir un pied plus haut que l'autre. Les tensions musculaires qui dans la marche se concentrent sur les jambes - et qui parfois peuvent atteindre la nuque - font parler de cette relation. Elle est omniprésente au quotidien, pourtant il a fallu souvent l'expérience du parcours « en aveugle » pour que certains parcourants en prennent conscience. Certains parcourant ont même eu la sensation de danser et ont ressenti une

certaine souplesse dans la marche particulièrement agréable dans la mesure où cela fait ressentir différemment son corps.

2.2.3. L'olfactif

L'odorat est un sens qui, dans le cadre de ce contexte urbain, a été plus propice à la qualification des *objets d'expérience* que les autres sens. C'est comme s'il renvoyait très fortement au jugement esthétique. Une grande partie des discours liés à l'odorat présente une qualification de l'odeur. Cette dernière n'est jamais vraiment une odeur en soi, mais un *objet d'expérience* dont est reconnu l'odeur typique. Par contre, la qualification concerne explicitement l'odeur et non l'*objet d'expérience*.

L'odorat est un sens particulièrement déroutant puisque les odeurs sont fuyantes. À peine les parcourants sentent une odeur que celle-ci s'évanouit parce qu'il n'y a effectivement plus d'odeur ou parce qu'il y a saturation des récepteur de l'odorat²⁰⁸. Ce qui fait que d'un parcours à l'autre, l'expérience sensible des odeurs est très variable alors même que certaines sources odorantes sont fixes (comme les arbres ou l'herbe). Il suffit d'un peu de vent, d'une direction différente ou d'écarts de température entre les parcours pour que les parcourants ne ressentent pas les mêmes odeurs - certains en ressentant beaucoup, d'autres aussi mais dans des lieux différents et d'autre enfin n'en ressentant pas du tout, notamment lorsqu'il fait très froid.

Il est souvent admis que l'odorat est aussi un sens particulièrement propice à la remémoration, à l'évocation et à l'émotion. Pourtant, dans nos parcours, la majeure partie des remémorations, des évocations et des émotions sont bien plus liées aux autres sens, l'odorat ne venant à chaque fois qu'en tant que complément à l'expérience en train d'être vécue. C'est même bien plus souvent des ambiances - un croisement entre des pratiques dans un contexte spatial et des sensations multiples - qui renvoient à un souvenir ou qui évoquent des scènes, des paysages ou des lieux.

De manière générale, nous avons été surpris de constater que l'odorat n'ait finalement pris que peu de place dans le champ de conscience. Nous nous attendions au contraire à ce que ce soit un des sens les plus évoqués. Certaines remarques de parcourants proposent une piste explicative. Quelques uns d'entre eux nous ont dit qu'ils ressentaient plus d'odeurs au second tour avec la vue que lors du premier tour « en aveugle ». Certains allaient même jusqu'à dire qu'ils avaient la sensation qu'il leur fallait voir pour sentir. Cela veut peut être tout simplement dire que l'expérience menée n'est pas propice à révéler l'expérience olfactive pour au moins deux raisons. Premièrement,

²⁰⁸ Ce sont parmi les récepteurs des sens ceux qui sont les plus sensibles à la saturation.

nous pouvons supposer que les lieux du parcours et les conditions météorologiques n'ont pas favorisé l'odorat - il est raisonnable de penser que le même parcours au printemps aurait démultiplié les expériences olfactives. Deuxièmement, nous supposons que dans ces conditions, il est nécessaire que l'attention perceptive porte sur des *objets d'expérience*, par ailleurs odorants, pour qu'ils soient sentis. Alors certains *objets d'expérience* « invisibles » au premier tour, ne sont sentis qu'au deuxième tour. Par exemple, nous avons été frappé d'une non expérience olfactive sur quelques parcours particulièrement flagrante de notre point de vue. Nous étions rue Ponsard sur le trottoir, en train de longer une route sur notre gauche et des maisons sur notre droite. Vers la moitié de la rue, sur la droite, nous passions devant des billots de bois entreposés devant une maison à moins de 2 mètre de nous. Ces bouts de bois avaient dû être fraîchement coupés car nous avons été saisi par la très forte odeur de sève qui s'en dégageait. Or aucun des parcourants qui a eu ces conditions lors de son parcours n'a révélé cette marque sensorielle lors du tour « en aveugle ». Ce n'est que lors du deuxième tour que l'odeur a été notée, surprenant alors les parcourants qu'ils ne l'aient pas sentie plus tôt.

2.2.4. L'aérolique

L'aérolique est un sens proche de l'odorat dans le sens où les *objets d'expérience* qui lui sont typiques nous échappent facilement comme l'air ou le vent. S'il n'y avait qu'une spécificité à retenir pour ce sens, ce serait son lien intime avec la forme de l'espace et le mouvement. Ce sens fait ressentir la percée de l'espace à travers la résistance physique de l'air.

La plupart du temps, en ville, c'est la peau du visage et des mains qui fait ressentir cette pénétration continue dans l'espace. Suivant la saison aussi, ce seront les bras et les jambes qui en auront les sensations. Dans des conditions plus spécifiques, une plus grande partie du corps pourra le ressentir comme quand, marchant dans une rue, nous faisons face à un vent violent. « En aveugle », ce sens devient important pour faire ressentir son propre mouvement. La résistance de l'air s'exprime souvent à travers la sensation qu'il faut se frayer un passage, qu'il faut forcer l'espace pour avancer. Ce sens aérolique est aussi le sens d'un toucher non haptique qui concerne la peau du corps. Il rend sensible certains parcourants aux ouvertures et fermetures de l'espace en leur faisant ressentir des formes de pression ou de libération sur la surface du corps.

Nous avons observé plusieurs cas de liens entre la forme de l'espace, des sensations aéroliques (et plus largement corporelles) et des possibles en terme de mouvement qui montrent l'importance de

ces sensations aéroliques dans les parcours. Nous en reparlerons dans la perspective diachronique sur l'expérience sensible.

2.2.5. Le système vestibulaire à travers l'équilibre

Les parcourants évoquent le vestibulaire, même s'ils ne le nomment pas comme ça et parlent plutôt d'équilibre. Si ce sens est si important dans les parcours, et particulièrement marginal dans le champ de conscience au quotidien, c'est directement du fait de la perte de la vue. Cette dernière participe au sens plus général de l'équilibre (qui est un couplage entre la vue, l'ouïe et le système vestibulaire). Ce serait plutôt une composition de sens d'un point de vue physiologique. Mais les parcourants l'ont autonomisé du point de vue du sens. Et c'est ce dernier qui nous intéresse.

Le sens vestibulaire n'intervient majoritairement que quand les parcourants ressentent un déséquilibre. Sans la vue, il est alors intimement lié à la topographie. Si le sol présente de nombreuses aspérités tout en étant rigide - par exemple un « macadam qui a mal vieilli » - le parcourant aura de fortes chances d'être déséquilibré. Et un sol mou peut compenser son irrégularité et donc ne pas compromettre l'équilibre du parcourant.

Mais notre dispositif expérimental amène trop de perturbations sur l'équilibre pour que nous le prenions plus en considération dans l'analyse. Son seul rôle sera de nous donner des indices sur ce qui parfois peut entraîner un sentiment d'insécurité (la peur de tomber par exemple). En effet, « normalement », la vue participe de l'équilibre et quand bien même nous serions déséquilibré, il est rare qu'en même temps quelqu'un nous tienne par le bras pour nous retenir, ce que fait le chercheur dans les parcours. Le sens vestibulaire apparaît plus facilement dans le cadre d'observations et bien moins dans le cadre d'un parcours « en aveugle ».

2.2.6. Le visuel

Enfin, la vue n'est pas absente des parcours, même « en aveugle ». C'est un sens qui permet, par ce que nous avons appris à en retirer, d'anticiper et de prévoir dans l'espace public urbain bien plus que les autres sens. C'est d'ailleurs pourquoi l'expérience des parcours « en aveugle » mine les capacités d'anticipation des parcourants. C'est aussi pourquoi ce sens « parasite » les autres au quotidien, car au lieu de focaliser son attention sur ce qui advient là à l'instant, la vue aura tendance - du moins l'usage que nous en faisons - à nous projeter vers un avenir. Le problème vient principalement de la croyance, unanimement partagée par les parcourants, selon laquelle la vue est

le sens qui nous permet d'accéder à la réalité du monde. C'est une certaine pensée positiviste qui est reproduite ici au quotidien. Elle s'accompagne d'une préférence pour ce qui est chiffré, mesuré, palpable et visible. La vue est le sens de la métrique de l'espace. Elle n'est pas sans effet non plus sur l'idée de temps. Et nous verrons comment les parcourants perdent justement la notion de temps « en aveugle ».

2.2.7. Sens, schémas corporels et rapports au monde

En comparant la vue aux autres sens issus des discours des parcourants, il semble important de noter les différences entre les sens dans leurs rapports au schéma corporel et à leurs possibilités d'action sur la relation de l'individu à l'environnement. Chaque sens semble induire un schéma corporel légèrement différent qui vient compléter les autres. Nous avons déjà dit que la vue ne mettait pas réellement à distance des choses, mais plutôt qu'elle étendait notre schéma corporel jusqu'où elle pouvait se poser. Le sens aérolique quant à lui réduit le schéma corporel à l'enveloppe charnelle, mais permet en contre partie d'en avoir une conscience plus intense. L'ouïe renvoie plus à une intériorité du corps, les sons résonnent dans la tête et parfois font vibrer l'intérieur du corps²⁰⁹. Le podo-tactile projette vers le sol dans un contact quasi permanent à la terre. Le kinesthésique est évidemment lié à une intériorité mais qui procède d'un mouvement inverse à l'ouïe. Alors que cette dernière procède de l'extérieur vers l'intérieur, le kinesthésique, par la sensation d'effort musculaire procède de l'intérieur vers l'extérieur comme si la sensation naissait au creux des muscles pour irradier jusqu'à la peau et même légèrement après par les dégagements de chaleur provoqués. L'olfactif participe d'un schéma corporel analogue à celui de l'ouïe, mais renvoie à une autre partie du corps, celle qui met en jeu le système respiratoire, alors que l'ouïe a plus trait à la tête.

Comme de nombreux auteurs l'ont souligné, les sens ne nous font pas prendre conscience des mêmes réalités de notre relation au monde, mais surtout ils ne nous donnent pas les mêmes possibles dans l'action. Certains sens peuvent se fermer aux choses alors que d'autres ne le peuvent pas. La vue, l'odorat et le kinesthésique sont des sens qui peuvent se fermer au monde ou au moins partiellement. Nous pouvons fermer les yeux ou détourner le regard pour ne pas voir. Nous pouvons nous boucher le nez ou respirer par la bouche pour moins sentir certaines odeurs. Si nous ne voulons plus ressentir nos muscles, il est possible de les relâcher et de les détendre en s'asseyant par

²⁰⁹ Cela arrive souvent si, lors d'un concert, nous nous trouvons trop près des haut-parleurs de basses fréquences.

exemple au cours d'une promenade²¹⁰. Par contre, l'ouïe, l'aérolique et le podo-tactile n'échappent que très difficilement à la relation au monde. Nous ne pouvons pas fermer nos oreilles ni les boucher correctement avec nos mains²¹¹. Nous ne pouvons pas éviter les sensations aéroliques dans la mesure où elles mettent en jeu notre enveloppe charnelle. Même immobile nous ressentons toujours une forme d'air qui court le long de la peau du visage. C'est identique pour le podo-tactile. Nous sommes la plupart du temps sur nos pieds et quand nous ne le sommes pas, nous ne pouvons pas bloquer les sensations qui proviennent de notre voûte plantaire. Ces distinctions sont importantes puisqu'elles permettent de voir ce à quoi nous pouvons ou ne pouvons pas échapper - sauf avec l'aide de la technique. Si le « bruit » est tant décrié comme une nuisance, voire comme une pollution à notre époque - et ce n'est pas sans lien avec un discours idéologiquement très marqué - c'est parce que justement, nous ne pouvons pas « naturellement » bloquer nos sensations auditives.

2.2.8. Des relations typiques entre les sens ?

Avant de laisser de côté les sens pour passer aux *objets d'expérience*, nous allons proposer certaines formes de relations typiques entre les sens que nous avons observées durant les parcours ayant un rôle dans le sens de l'expérience sensible. Il s'agit ici de présenter certaines logiques d'agencement entre les sens. Nous discuterons alors de l'intérêt d'une telle abstraction pour penser l'expérience sensible, car les catégories que nous allons proposer n'apparaissent pas d'elles même dans les parcours. Nous avons distingué deux situations. Dans une première, les sens ont tendance à se confronter, tandis que dans une deuxième, ils ont tendance à s'associer.

2.2.8.1. La confrontation entre les sens : entre conflit et domination

Dans le cas de la confrontation, nous observons des rapports de force marqués entre les sens. Cela ne veut pas nécessairement dire que le sens de l'expérience sensible pose problème, mais plutôt que celui-ci ne se fait pas sans une certaine violence, qu'il y ait ouvertement un conflit entre les sens ou qu'il y ait une domination explicite d'un ou de plusieurs sens sur les autres.

²¹⁰ Bien qu'il existe des muscles difficilement accessibles à la conscience qui sont quasiment toujours en fonctionnement. Nous pensons ici aux multiples muscles du dos qui nous permettent de rester droit sans que nous ayons la sensation de forcer.

²¹¹ Et même les bouchons d'oreille et le casque de travail sont inefficaces dans la mesure où ils réduisent l'intensité de certaines fréquences sans pour autant les bloquer.

Quand il y a conflit, les sens renvoient à des significations contradictoires. C'est le sens de ce qui est vécu qui est directement en jeu. Nous observons cette situation quand des sens ont tendance à renvoyer à des catégories de sens qui s'opposent. Par exemple, nous le verrons plus en détail dans la perspective diachronique sur l'expérience sensible, dans le passage de l'avenue Jean Perrot au chemin Boisé, le podo-tactile renvoie à un sol typique d'un parc alors que le sonore renvoie à des sons typiques du boulevard circulé. Plusieurs parcourants auront alors des difficultés à construire le sens des lieux. C'est comme si dans ces situations un sens nous dit quelque chose pendant qu'un autre nous dit autre chose de contradictoire - sans que ce soit nécessairement opposé.

Les situations conflictuelles sont particulièrement révélées « en aveugle » dans la mesure où d'ordinaire intervient le degré de croyance sur ses sens pour désamorcer d'éventuels conflits. La vue a tendance à trancher dans la plupart des situations bien que dans certaines le conflit puisse rester ouvert. La vue donne une immédiateté de sens aux choses laissant peu de place au conflit. Par contre, elle révèle une autre situation de confrontation entre les sens beaucoup plus fréquente au quotidien.

Le cas de la domination révèle deux autres types de situations. Un sens peut imposer le sens aux autres sens ou un sens masque les autres sens. À la suite d'une situation de conflit peut arriver une situation de domination où un sens portera le sens de l'expérience sensible. C'est parfois le cas dans l'exemple que nous montrerons plus loin. Entre le podo-tactile et l'auditif, le parcourant laissera un des deux imposer le sens des choses. Au quotidien, la vue emporte souvent avec elle le sens des choses. Souvent même, elle masquera ce que pourraient nous dire les autres sens. Même « en aveugle » nous avons eu affaire à ce genre de situation par l'intervention des affects. Le long de la rue Ponsard, certains participants sont particulièrement perturbés par le passage des voitures et le trottoir irrégulier - qui les fait parfois trébucher. Cet espace est souvent source de tension et de stress, si bien que leur attention perceptive est principalement focalisée sur ce qu'ils entendent et sur ce qu'ils sentent au niveau de leurs pieds. Pendant ce temps d'expérience, les autres sens sont paralysés, incapables de s'accaparer une partie du champ de conscience.

Ce monopole d'un sens sur le champ de conscience est relativement fréquent au quotidien, mais bien moins dans les parcours « en aveugle ». Ils laissent alors en quelque sorte présager de ce qui pourrait se passer si un effort était fait au quotidien pour desserrer l'emprise de la domination de certains sens sur d'autres. Non que la vue domine toujours et en toutes circonstances, mais elle a tendance à être le noeud à partir duquel se construit le sens dans la mesure où nous l'avons érigée, sans nécessairement l'avoir choisi, au statut de sens qui donne accès à la connaissance ou sens du

réel - que l'on retrouve quotidiennement avec des expressions très anciennes et pourtant toujours d'actualité comme « je ne crois que ce que je vois » ou « je n'en crois pas mes yeux ».

Un sens ne fait pas qu'en masquer d'autres, les rendant ainsi « muets », il impose parfois le sens de l'expérience sensible. Et c'est bien parce qu'il existe une certaine polysémie du sens de l'expérience - non sans rapport avec le fait que cette dernière, bien que se présentant avec un certain degré de typicité et de répétabilité, est toujours unique - que ce mode de domination d'un sens sur d'autres est observé²¹². Nous remarquons alors des situations où le sens subit une modification pour entrer en cohérence avec ce qu'un sens peut dire de la réalité vécue. Par exemple, il est arrivé que certains parcourants modifient leurs souvenirs du parcours « en aveugle » au regard du deuxième tour. Ici, la vue est venue imposer le sens de l'expérience vécue - même si nous nous demandons si ce n'est pas une question de rapport à l'expérience qui induirait une pression à « avoir eu juste » au premier tour. Cette situation est difficile à détecter dans les parcours quand nous prenons la perspective des sens. Il sera plus aisé de la montrer depuis la perspective des *objets d'expérience*. Par exemple, un des parcourants a senti une odeur de nourriture dans la section Parking et une soufflerie, ce qu'il a interprété comme un restaurant. En fait, il s'agissait d'une personne qui mangeait des frites avant de rentrer dans un bus. L'odeur a donné la dominante au niveau du sens, ce qui a orienté le sens des sensations auditives.

2.2.8.2. L'association entre les sens : évocation, facilitation et co-construction

Dans un deuxième grand cas de figure, les sens, au lieu de rentrer en confrontation - qu'il y ait conflit ou domination - vont s'associer dans le sens de l'expérience sensible. Ici aussi cela réfère à plusieurs types de situations : l'évocation, la facilitation et la co-construction.

Un sens peut attirer l'attention vers d'autres sens, en d'autres termes, un sens en évoque un autre. Tout ça s'opère toujours par l'intermédiaire du sens et des multiples renvois de sens qui organisent les *objets d'expérience* entre eux. Par exemple :

Y a des feuilles non par terre ?

T'as la sensation qu'il y a des feuilles ?

Ouais, l'odeur. Une odeur de feuilles qui sont tombées. On entend bien le bruit des arbres là d'ailleurs. Ah, un vélo.

²¹² D'ailleurs il n'est pas possible de déterminer si la polysémie des *objets d'expérience* est liée à un certain type de rapport entre les sens dans l'expérience ou si c'est l'inverse. C'est une question de perspective depuis laquelle nous nous plaçons. Il est plus important de montrer ce que chacune nous apprend de la réalité vécue que de tenter de déterminer laquelle est plus vraie que l'autre, cette dernière question étant insoluble.

Les arbres, tu veux dire le bruit des feuilles dans les arbres ?

Oui, ou par terre. On marche dessus. À moins que ce soit du papier. Je pense que c'est plutôt des feuilles. Ouais, tout à l'heure, y avait une bonne odeur là, des feuilles.

(Parcours Clément, 26 ans, le 26 novembre 2008 à 11h00, Piste cyclable)

Nous voyons bien ici comment Clément passe de l'olfactif au podo-tactile et à l'auditif. L'*objet d'expérience* est le même, il s'agit des feuilles. Mais elles se présentent sous des configurations différentes - au sol et dans les arbres. Les sens s'appellent les uns les autres parce qu'ici l'*objet d'expérience* et les configurations spatiales et temporelles le permettent. Nous sommes à l'automne, il y a non seulement encore des feuilles aux arbres mais certaines se retrouvent au sol, le vent fait bouger les branches des arbres et les températures sont encore suffisamment douces pour que les odeurs soient facilement perceptibles. À ces conditions « physiques » s'ajoute le fait que les feuilles sont un *objet d'expérience* qui renvoie à plusieurs types de configurations. Nous pouvons facilement reconnaître leur odeur, les entendre bouger dans les arbres, les sentir au sol, entendre le craquement des feuilles sèches sous nos pas ou encore les entendre virevolter au ras du sol, emportées par le vent. Et c'est parce que l'expérience vécue est toujours intersensorielle - quoiqu'en dise le champ de conscience qui aura tendance à dire « je vois », « j'entends », « je sens », et non pas « je ressens de manière totale et indivise la réalité » - que nous pouvons, à la réflexion et dans un effort d'explicitation de notre expérience vécue (par le discours dans les parcours), passer d'un sens à l'autre par évocation.

Dans certaines situations, un sens améliore la sensibilité d'un autre sens ou alors l'absence d'un sens en améliore un autre ; il s'agit de la facilitation. C'est typiquement le cas des parcours « en aveugle » de façon générale et du rapport intime entre la vue et l'odorat que nous avons déjà décrit. La majorité des parcourants ont la sensation de mieux sentir depuis certains sens - et même au niveau proprioceptifs pour deux parcourantes qui ont évoqué des sensations liées à la posture du corps et à l'orientation de la tête. C'est l'absence de la vue qui libère le champ de conscience et le rend plus disponible aux autres sens. Mais il ne s'agit pas seulement d'avoir plus conscience de certaines sensations (auditives, olfactives, aéroliques, etc), il s'agit aussi d'avoir la sensation d'un meilleur ressenti ou du moins d'un ressenti que la vue tend à masquer ou à « appauvrir ». C'est une sensation délicate à exprimer qu'un parcourant nous a décrit comme ceci :

Ah, là, y a beaucoup de vent. Je le sens bien. Surtout, ça fait bizarre le bruit des feuilles.

Comment ça ?

Oui, parce que je l'aime bien, mais je le perçois un peu mieux que d'habitude. Enfin... peut être que... je sais pas. Parce que d'habitude, quand il y a le vent, j'ai l'habitude de regarder

par terre pour voir s'il y a des feuilles qui volent etc. Et là, comme je les vois pas, je les sens mieux, je les entends avec mes oreilles.

(Parcours Vito, 26 ans, le 17 octobre 2008 à 17h00, Avenue Marcelin-Berthelot, Après le début de la marche)

C'est surtout l'émerveillement qu'expriment certains parcourants par rapport à des sensations à la fois nouvelles et habituelles qui montre comment l'absence d'un sens, en leur faisant changer de perspective ou de rapport sensible au monde, renouvelle leur expérience. La facilitation concerne alors surtout l'effet de l'absence d'un sens sur les autres. Dans les parcours, les situations de facilitation qui évoquent l'amélioration d'un sens par un autre ont été très difficiles à détecter - mis à part pour le lien entre la vue et l'odorat qui a été particulièrement explicite. Il sera bien plus pertinent de prendre la perspective depuis les *objets d'expérience* et de voir comment l'organisation des renvois de sens facilite certaines sensations, alors même que les conditions qui en permettent habituellement l'expérience ne sont pas toutes remplies. Nous voulons dire par là que la facilitation s'observe mieux si nous démarrons notre analyse des *objets d'expérience* - ce que nous montrerons un peu plus loin.

Parfois, les sens se combinent pour affiner les sensations sur un même objet d'expérience. Cette co-construction du sens de l'expérience sensible par les sens est un des cas de figure que nous retrouvons le plus souvent dans les parcours avec quelques nuances entre les exemples concrets. Parfois, un sens permet de trancher sur l'identification de l'*objet d'expérience* à partir des sensations :

On a monté sur un talus. Y a de l'herbe sous nos pieds ou des feuilles, ouais, de l'herbe et des feuilles. Des feuilles plutôt je dirais au bruit.

(Parcours Xavier, 26 ans, le 11 décembre 2008 à 12h30, Chemin Boisé)

D'autres fois, il s'agit d'une association entre sens sans qu'il soit possible de déterminer s'il y a un sens (une direction)²¹³ dans l'expérience sensible :

Ah, ben, déjà, c'est doux, y a plus le bruit de la chaussure. Euh... et puis, y a un espèce de tapis, donc je pense à des feuilles, des feuilles mortes.

(Parcours Michelle, 59 ans, le 29 octobre 2008 à 10h00, Chemin De Gordes)

²¹³ Nous ne pensons pas qu'il faille penser l'expérience sensible selon une logique d'enchaînement temporel que l'on pourrait dégager en suivant les discours. Nous pensons bien plus que certains *objets d'expériences* surgissent immédiatement à la conscience et que ce n'est qu'avec la production d'un discours sur le sens de la réalité que les sens (modalités sensorielles) se différencient et font penser à un combinatoire entre eux.

Dans ce cas, le discours semble refléter une simple addition entre les sens. Les sensations podo-tactiles et auditives renvoient à des feuilles mortes au sol. Nous comprenons bien ici comment ce qui est séparé dans le discours (le sol doux et le bruit des chaussures) est en définitive une seule et même expérience. Il n'y a pas d'un côté un sol doux qui va s'ajouter au bruit particulier que font les chaussures sur le sol. Les deux sont finalement inséparables dans l'expérience vécue. Par contre, la réflexion, qui remémore l'expérience vécue, lui fait subir des transformations en découpant des unités dans la durée bergsonienne porteuses de signification : le sol doux à travers les sensations podo-tactiles et le craquement des pas sur le sol à travers les sensations auditives. Cet exemple, que l'on retrouve très souvent (association podo-tactile et ouïe ou plus généralement une combinaison de ce type), est particulièrement trompeur sur l'expérience des parcourants. Il s'agit d'une construction *a posteriori* qui ne reflète pas nécessairement le vécu. C'est seulement une façon, parmi d'autres, d'intelligibiliser l'expérience sensible depuis les relations entre les sens.

Cette perspective depuis les sens, d'une hypothétique hiérarchie des sens à des rapports typiques entre les sens, n'est finalement intéressante que dans la mesure où l'on s'intéresse à des cas de confrontation (hiérarchie des sens dans un contexte historique, social et culturel particulier, rapports typiques de domination et de conflit entre les sens). Nous rendons ainsi compte des difficultés ou des forces coercitives qui s'exercent sur nos manières de percevoir, sur notre attention perceptive, et finalement sur notre expérience sensible quotidienne. Mais quand il s'agit de rendre compte ou de proposer une manière de décrire ce qui se passe dans l'expérience quand les sens s'associent entre eux dans le sens de l'expérience sensible, cette perspective échoue. Nous remarquons alors que dans chaque exemple cité, il est très important de s'attacher au sens de l'expérience qui dépend bien plus des *objets d'expérience* que des sens. Afin d'appuyer ce propos, nous allons rapidement montrer comment les illusions perceptives dans les parcours « en aveugle » - c'est-à-dire les situations où certains parcourants se trompent dans l'identification des *objets d'expérience* - nécessitent de s'intéresser de plus près aux *objets d'expériences*, aux renvois de sens qui les organisent et au processus d'association/différenciation, un des moteurs fondamental et primordial de l'expérience.

2.3. Les illusions perceptives

Par illusions perceptives, nous entendons des expériences sensibles particulières où les *objets d'expérience* mentionnés par les parcourants ne sont pas les bons. Bien évidemment,

« en aveugle », elles sont très nombreuses, notamment quand nous demandons aux participants d'imaginer les lieux. Ils nous parlent alors de maisons ou d'immeubles qui n'existent pas visuellement parlant ou de types de lieux qui ne correspondent pas exactement aux lieux où nous sommes. Mais ces types d'illusions perceptives ne sont pas à prendre tels quels. Il faut bien plus les voir comme des tentatives d'exprimer les ambiances des lieux qui se dégagent de l'expérience sensible. Par exemple, il arrive fréquemment dans les sections qui vont de la Piste cyclable au Chemin de la Cabrière - ce que nous avons appelé le quartier résidentiel conformément à la plupart des imaginaires - que les participants nous parlent d'un parc. Il ne faut pas alors comprendre que les participants s'imaginent effectivement dans un parc, mais plutôt que des lieux se dégagent une ambiance analogue à celle qu'ils pourraient ressentir dans un parc et faute de représentation plus appropriée qui leur viendrait à l'esprit, c'est celle-ci qu'ils vont exprimer.

Les illusions perceptives qui nous intéressent plus particulièrement sont celles qui sont très surprenantes - pour un regard extérieur - par rapport à la réalité visuelle. Elles sont alors plus rares dans les parcours, mais particulièrement saisissantes dans la mesure où nous n'imaginons pas que les parcourants puissent autant se tromper dans le sens conféré à la réalité. Elles concernent des *objets d'expérience* qui, pour la quasi totalité des parcourants, sont très lucidement identifiés. Nous allons alors nous demander comment peuvent apparaître ces illusions perceptives, qu'est-ce qui permet de les expliquer. Puis nous verrons les conséquences qu'elles peuvent avoir sur l'expérience vécue. Nous montrerons alors la nécessité de s'intéresser de plus près aux *objets d'expérience*.

Partons des cas concrets d'illusion perceptive. Le parcours de Gilbert, 62 ans, est à cet égard particulièrement intéressant. En effet, nous avons observé plusieurs illusions perceptives assez étonnantes. Dans le Chemin de la Cabrière - qui est une rue avec une configuration de maisons et jardins - alors que nous marchons sur le macadam, Gilbert pense que nous marchons sur un sol mou. Il nous dit même qu'il en a la sensation :

Là, j'entends pas de bruit. On doit être toujours dans un espace vert. Y a pas de bruit. Les bruits, je les entends par derrière mais loin. Là, j'ai une sensation par les pieds de sol meuble.

Mou ? C'est ça ?

Oui, mou. Il est mou. Comme un pré.

(Parcours Gilbert, le 26 novembre 2008 à 14h00, Chemin de la Cabrière)

Il est particulièrement curieux que Gilbert sente que le sol est meuble alors que nous sommes sur un goudron tout ce qu'il y a de plus dur et stable. Un peu plus tôt, dans la rue du Conservatoire, il nous

disait que le sol était en terre. Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut bien noter dans quel type de lieu s'imagine être Gilbert. Depuis déjà quelques centaines de mètres, il s'imaginait dans un parc. Peu importe pour le moment comment lui est venue l'« image mentale » du parc - nous le verrons plus loin - ce qu'il faut voir, c'est en quoi cette ambiance parc a totalement emporté le sens du sol au point de provoquer une illusion perceptive. Si nous nous plaçons depuis la perspective des sens, nous ne pouvons pas vraiment comprendre ce qui se passe. En effet, nous aurions pu dire qu'il y avait une domination de l'auditif (association calme et parc, nous l'explicitons plus loin) sur le podo-tactile (un sol meuble). Mais cette explication est relativement vide de sens. Elle ne nous apprend pas grand chose sur l'expérience sensible et même parler de domination d'un sens est sûrement faux dans ce cas - il s'agit plus vraisemblablement d'un cas d'association particulièrement fort. Partant de la perspective des *objets d'expérience*, nous dirions alors que le parc est suffisamment prégnant dans l'imaginaire et le champ de conscience du parcourant pour que celui-ci oriente le sens de l'expérience sensible. Bien plus, il existerait un schéma parc structurant l'expérience et qui par le biais de processus d'association/différenciation, et dans un contexte d'incertitude - la vue n'étant plus là pour conférer un statut de « vérité » à l'expérience sensible - amènerait le parcourant à « mal » interpréter certaines de ses sensations. Dans cette seconde piste d'explication, nous considérons que les *objets d'expérience* sont tous reliés entre eux par des associations/différenciations plus ou moins proches/lointaines et simples/complexes. L'émergence du sens de l'expérience sensible consiste alors à établissement de certaines relations - et celles là seulement - entre *objets d'expérience*. Il n'est plus alors question de voir quel sens dit quoi, mais pourquoi certaines relations entre *objets d'expérience* se font tandis que d'autres, tout autant possibles, ne se font pas. Il s'agit non seulement d'analyser les *objets d'expérience*, mais en plus de déterminer comment ils s'articulent entre eux en fonction des contextes - entendant par là le contexte très général d'un parcours « en aveugle » dans des espaces déterminés et à des temporalités particulières à la fois du point de vue de la durée et de l'enchaînement des expériences sensibles, c'est-à-dire, depuis une perspective dynamique, et du point de vue des conditions temporelles physiques, c'est-à-dire l'heure du parcours et le temps lors du parcours.

Gilbert nous livre un autre exemple d'illusion perceptive, mais cette fois-ci avec une rectification qui témoigne du passage d'une ambiance à une autre. Nous sommes le long de la rue Ponsard et il s'imagine toujours dans un parc ou un espace vert. Nous nous apprêtons à arriver sur l'avenue Jean Perrot :

Ben, je... je m'imagine être dans un parc. Avec cette voiture, c'est peut-être une voiture qui est dans une impasse. Parce qu'après, il fallait que je monte ou que je descende. Je me rappelle plus. Non, que je descende. Et, là, j'entends des ouvriers qui doivent élaguer des arbres. Ouais. On élague des arbres.

Donc, des bruits de chantier d'espace verts.

Oui.

On va aller vers la droite. Très bien.

Avenue Jean Perrot

Y a des bruits de... de tronçonneuse. Non, de voiture ou de mobylette. Plutôt de mobylette.

(Parcours Gilbert, le 26 novembre 2008 à 14h00, Rue Ponsard/Avenue Jean Perrot)

Nous voyons encore ici comment l'ambiance type parc vient colorer le sens que prend la voiture (une voiture dans une impasse). Ce qui nous intéresse est un peu plus loin quand il entend des ouvriers qui élaguent des arbres. En fait, en écoutant les enregistrements nous nous rendons compte qu'il s'agit de bruits de travaux de chantier qui n'ont rien à voir avec des bruits d'ouvriers élaguant des arbres. Ici encore le schème parc est tenace et est venu interpréter un ensemble de sons qui renvoie au travail d'ouvriers (que ce soit dans des espaces vert ou sur un immeuble). Puis, juste après, Gilbert mentionne des tronçonneuses qui s'avèrent en fait être des mobylettes. C'est probablement le passage répété de voitures à une certaine vitesse (l'allure sur une avenue est plus vive que dans une petite rue) au moment où nous arrivons sur l'avenue Jean Perrot qui a en quelque sorte remplacé le schème parc par un schème boulevard. Il semble donc que l'expérience sensible procède d'un mouvement qui va du général au particulier et que le général a tendance à guider le particulier. En même temps, il semble aussi que certains micro événements de l'ordre du particulier (ici le passage d'un mobylette ou de voitures) puissent redessiner le général. Nous reviendrons sur ces hypothèses dans la perspective diachronique.

Ces deux exemples d'illusions perceptives tendent à montrer d'une part que le processus d'association/différenciation est fondamental et moteur de l'expérience et d'autre part que l'expérience est peut être plus une mise en relation des choses entre elles que sensation des choses. Nous ne voulons pas dire qu'il n'existe pas de sensations, mais que ce qui caractérise l'expérience sensible, c'est bien plus la relation que la sensation. C'est sur ces hypothèses que nous travaillerons dorénavant en laissant de côté la piste des sens. Pour terminer sur les illusions perceptives et afin de montrer l'intérêt de s'attacher à nos précédentes hypothèses, nous allons montrer quelles conséquences elles peuvent avoir sur l'expérience vécue.

Ces illusions perceptives peuvent avoir des conséquences d'une part sur la construction du sens des lieux, nous l'avons déjà vu avec Gilbert et nous allons le montrer avec Michelle, et d'autre part sur

le corps comme Clément nous le montrera. Dans le Chemin de la Cabrière, Michelle, 59 ans, s'imaginait près des quais de l'Isère. Quand on connaît Grenoble, et Michelle connaît Grenoble, et quand on arrive à se représenter la distance à laquelle se trouvent les lieux du parcours des quais de l'Isère, facilement représentable quand on arrive sur le lieu du rendez-vous depuis le tramway (Michelle est arrivée en tramway), il est fortement improbable que nous nous retrouvions à un moment ou à un autre du parcours le long des quais de l'Isère. Il faut dire que lors de ce parcours, il pleuvait abondamment. La pluie ruisselait fortement dans le caniveau dans la partie du Chemin de la Cabrière la plus resserrée. La configuration spatiale de cet endroit précis a eu tendance à amplifier certains sons par un effet de réverbération caractérisant les espaces resserrés. L'eau coulant dans le caniveau peut alors s'apparenter à un fleuve coulant dans son lit. L'image du fleuve a probablement été nourrie par les discours précédents autour de la thématique de l'eau. Dans les débuts de son parcours, Michelle nous parlait du plaisir à marcher sous la pluie lors de balades en forêt, plaisir qui pouvait devenir un déplaisir quand il s'agissait d'arriver trempé le matin au travail. Elle nous a alors expliqué pourquoi la présence de l'eau est en soi un plaisir dans certaines conditions. Ces quelques phrases autour de l'imaginaire lié à l'eau (symbolisant pour elle la détente, la réflexion intérieure, la plénitude et la sérénité) ont probablement favorisé la force de la relation entre l'eau et le fleuve dans la mesure où cette dernière va bien plus refléter ce dont elle nous a parlé précédemment que la relation entre l'eau et la rigole de trottoir qui renvoie à un tout autre imaginaire. En s'imaginait près du fleuve le long des quais de l'Isère, Michelle s'est projetée en centre-ville de Grenoble. La conséquence est qu'elle s'est attendue à retrouver dans son expérience sensible des lieux des *objets d'expérience* typiques de la centralité en milieu urbain. C'est pourquoi elle est si étonnée que nous ne croisions pas grand monde sur notre chemin, oubliant que par temps de pluie, on croise généralement moins de passants que par beau temps, excepté dans les lieux de la centralité dans la mesure où il est certaines distances qu'on ne peut parcourir qu'à pieds ou à vélo - sans oublier les skateboard, les rollers et les autres modes de déplacement de ce genre qui peuvent circuler dans les zones piétonnes. L'illusion perceptive de se « voir » marcher le long des quais de l'Isère provoque un effet sensible, celui de la surprise et de l'étonnement.

De façon bien plus explicite, Clément, 26 ans, témoigne de ce que peuvent provoquer certaines illusions perceptives. Pour cet exemple, nous abandonnons les restrictions que nous avons observées jusque là en nous contentant de parler des illusions perceptives particulièrement étonnantes au regard de l'ensemble des parcours. Sur l'avenue Marcelin-Berthelot, Clément s'imaginait que nous allions rencontrer un poteau. Cette image n'est pas très étonnante puisqu'elle cadre avec des configurations de rue ordinaires, comme d'autres parcourants ont pu s'imaginer

foncer sur des arbres lorsque le trottoir est particulièrement dégradé - ils s'imaginent alors que ce sont des trottoirs dégradés par des racines d'arbres comme on peut régulièrement en croiser en ville. Ce qui est intéressant, c'est que malgré notre présence, qui devait signifier que continuer dans cette direction ne représentait aucun danger particulier, Clément s'est tout d'un coup collé à nous quand il a imaginé le poteau. Cet effet des illusions perceptives est plus généralement un effet de tout ce qui est imaginé. La célèbre proposition des prophéties autoréalisatrices de William Isaac Thomas s'applique très bien aux parcours « en aveugle » et effectivement, si les parcourant croient que quelque chose est vrai, alors cette chose sera vraie dans ses conséquences. Clément a cru qu'il y avait un poteau en face de lui, il a donc eu le réflexe de se décaler pour l'éviter - conséquence habituelle quand on se retrouve nez-à-nez avec un poteau alors que nous marchons.

Les illusions perceptives ont des conséquences sur l'expérience sensible et sont un cas particulier de ce qui se joue dans les parcours. La perspective des *objets d'expérience* semble alors la plus à même d'offrir de nouveaux éclairage sur l'expérience, ses mécanismes et ce qu'elle sous tend. L'accès à l'implicite des expériences sensibles quotidiennes doit passer par l'étude et l'analyse des *objets d'expérience*.

3. Un deuxième regard sur l'expérience sensible : les *objets d'expérience*

Lorsque nous avons commencé l'analyse de nos parcours, nous avons procédé à un découpage thématique des plus évident qui consistait à classer les extraits de parcours par rapport aux lieux, aux phases de la méthode et aux sens mis en jeu²¹⁴. Ces analyses nous ont conduit à effectuer un autre type de découpage en partant des *objets d'expérience*. Nous les avons classés en trois

²¹⁴ Nous avons procédé à deux types de découpage en fait : un découpage par section et un découpage thématiques. Les thématiques retenues ont été les suivantes, par ordre alphabétique : comparaison des parcours ; début des parcours (avant la marche) ; effets de la perte de la vue ; hiérarchie des sens ; impressions générales en fin de parcours ; intersensorialité ; perceptions auditives ; perceptions du corps en général (et on voit bien qu'à cette époque nous parlions encore de perception) ; perceptions kinesthésiques ; perceptions olfactives ; perceptions podo-tactiles ; perceptions tactiles ; perceptions non sensorialisées (il s'agit de perceptions dont nous ne pouvons pas déduire les modalités sensorielles en jeu, par exemple : « Quelques feuilles au sol, mais pas beaucoup » ; nous ne pouvons pas savoir s'il s'agit de perceptions auditives ou podo-tactiles) ; rapport à autrui ; rapport à soi ; reconstruction des parcours ; remémoration des parcours ; représentations de l'environnement (ce que plus tard nous avons nommé « images mentales ») ; sentiments/émotions (sans trancher car nous n'avions pas encore entamé de réflexion précise sur ce thème).

catégories : les émotions²¹⁵, les objets²¹⁶ et les images mentales²¹⁷. Les thèmes à l'intérieur de chaque catégorie ne sont pas à chaque fois exclusifs les uns des autres. Certains extraits de parcours appartiennent à plusieurs thèmes, bien que ce découpage assez précis des *objets d'expérience* limite les redondances. Ainsi, la profusion des thèmes facilite une lecture rapide des expériences sensibles des parcourants. Elle permet de répondre en partie à la question : de quoi les parcourants ont-ils fait l'expérience ? Par contre, l'inconvénient majeur est que les thèmes sont trop nombreux pour tous les analyser. Le risque serait de se perdre dans la multiplicité des expériences. La question de recherche ici traitée est bien trop large pour que nous puissions, dans un laps de temps raisonnable dans le cadre d'une thèse, de parcourir l'ensemble des thèmes (à la fois sur le premier découpage et sur le deuxième). Nous avons alors devant nous de multiples perspectives ou points de vue dont nous pouvions nous saisir. Il suffisait de faire un choix. C'est en définitive les analyses longitudinales des parcours qui nous ont fait sélectionner quelques *objets d'expérience* dont nous allons parler très bientôt. En nous imprégnant et en essayant de comprendre finement l'expérience vécue de chaque parcourant, nous avons sélectionné les thèmes les plus pertinents et les plus importants pour comprendre le sens de l'expérience sensible. De plus, afin de saisir le rôle des renvois de sens, il apparaît logique de se concentrer sur les « images mentales » - nous parlerons alors des objets les plus pertinents dans le prochain chapitre sur les dimensions partagées de l'expérience sensible au quotidien. Enfin, certains de ces *objets d'expérience* témoignent de la formidable richesse sensible de notre quotidien dans la mesure où ils sont *a priori* bien plus des *objets d'expérience* depuis la vue que depuis les autres sens. Leur présence dans les parcours montre alors qu'ils sont nécessairement intersensoriels.

Il s'avère que ces thèmes sont parmi ceux les plus présents dans les parcours. Ils fournissent les matériaux les plus conséquents pour l'analyse. Il s'agit du parc, du bâti, de la forme de l'espace et des végétaux (imaginés). Un seul thème des « images mentales » assez conséquent (en terme de

²¹⁵ Nous avons constitué 4 thématiques : appréhensions, peurs, obstacles ; bien-être ; mal-être ; surprise, étonnement, interrogation.

²¹⁶ Il s'agit de tous les *objets d'expérience* directement issus de l'expérience sensible : ballons ; bruits, sons, calme, tranquille ; caractéristiques des sons ; des bruits de... ; eau et humidité ; en hauteur ; équilibre ; circulation ; température ; le sol ; le tramway ; le vent ; les animaux ; les cyclistes ; les gens ; les végétaux ; les voitures ; masse, matière, densité ; motos et mobylettes ; objets indéfinis (par exemple : « j'ai l'impression qu'il y a quelque chose devant moi » ; il s'agit alors de « quelque chose », d'un « truc », etc) ; objet mécanique ; objet roulant non mécanique (par exemple les skateboard, poussettes ou valises à roulette) ; objets inclassés (ce sont des *objets d'expérience* très souvent spécifiques à un parcours et qui ne rentrent dans aucune des catégories) ; odeurs inclassées (ce fut un point commun à une bonne partie de ce que nous avons dans un premier temps mis dans la catégorie des objets inclassés) ; orientation dans l'espace ; porte, portail, volet ; ses propres pas ; rythme de marche ; trajectoire.

²¹⁷ Il s'agit des objets d'expérience imaginés : activité et animation ; évocation et souvenir ; images mentales inclassées ; l'école ; la butte ; le bâti ; le jardin ; le parc ; le vide ; les distances et le temps ; les formes de l'espace ; les parkings ; les travaux ; les végétaux ; lumière ; mobilier urbain ; nature inclassée (par exemple « une clairière », « une forêt ») ; piste cyclable ; place ; quartier résidentiel ; retrait, écart, protégé ; route/rue ; terrain de jeu ; ville/quartier.

discours qui le concerne) a été exclu de l'analyse : la route/rue. Ce choix tient au fait que ce thème n'offre que très peu de renvois de sens. En quelque sorte, il s'agit d'un thème relativement rigide et hermétique (fermé sur lui-même) contrairement aux autres.

Mais avant de commencer à présenter ces objets d'expérience plus en détail, nous aimerions effectuer une courte parenthèse pour évoquer l'expérience du temps et des distances. Cela ne rentre pas vraiment dans l'analyse des renvois de sens. Par contre, nos données sont suffisamment intéressantes pour appuyer les intuitions d'Henri Bergson et donner au lecteur à comprendre un peu mieux ce qu'ont pu vivre les parcourants.

3.1. Les distances et le temps

« En aveugle », il semble que l'appréciation du temps, intimement liée à celle de la distance, soit très hétérogène. La plupart des parcourants se demandent lors du premier tour combien de temps à duré notre parcours. Ils surestiment ou sous-estiment alors généralement le temps du parcours, ce qui veut probablement dire que le temps mesuré n'est plus possible. Une rapide analyse des discours montre de façon claire que c'est en fait l'affaiblissement de la capacité à évaluer les distances, et plus particulièrement les distances parcourues, qui mine leur capacité d'évaluation du temps :

On n'arrive pas trop à se rendre compte du temps aussi. Ouais, parce qu'on n'arrive pas à se rendre compte de ce qu'on marche, donc on se rend pas compte du temps que ça met en fait. Je sais pas, ça a duré au moins 20 minutes non ?

Ça a duré 35 minutes.

D'accord.

(Parcours Paul, le 6 décembre 2008 à 14h00, Chemin de la Cabrière, deuxième tour)

Ici, le temps, c'est de la distance. Nous sommes en présence d'un temps spatial auquel nous nous référons au quotidien. Par exemple, il est fréquent que nous disions que nous habitons à, par exemple, 10 minutes à pieds du centre-ville. Cette information d'ordre temporel est aussi d'ordre spatial dans la mesure où nous nous représentons alors la distance à laquelle nous habitons du centre-ville. Ce temps distance ou temps métrique est bien différent de la sensation de temps. Henri Bergson parle alors de durée. Dans les parcours, la perte de la vue a entraîné un affaiblissement de la capacité à évaluer les distances et donc le temps spatial. Cela a eu entre autre comme conséquence de focaliser le champ de conscience sur une autre idée du temps, celle d'un temps que

l'on ressent et que l'on éprouve. Ce temps là n'a plus rien à voir avec le temps spatial. Il ne s'agit plus d'une évaluation quantitative ou d'une mesure du temps qui passe, mais plutôt d'un ensemble de sensations qui accompagne ce temps qui passe, qui devient alors un temps infini. Certains vont trouver le temps « plus lourd », d'autres « plus évanescent ». Il peut tout aussi bien peser sur le corps que le libérer de l'emprise de la gravité.

Ce qui est intéressant, c'est que dégagé du temps mesuré, du temps distance, les parcourants vont alors plus se focaliser sur les rythmes et le mouvement. La mesure a tendance à figer ce qui bouge constamment rendant par la même occasion difficile l'appréhension du mouvement. C'est que nous aurions tendance à penser qu'en premier lieu vient un espace fait de positions respectives et donc de distances (un espace métrique), qu'en second lieu vient l'idée de temps qui, associée, à l'idée d'espace créerait l'idée de mouvement. Cette mise en ordre et en cohérence logique du monde est une construction de l'esprit humain qui prend le risque de faire passer pour la réalité ce qui est de l'ordre de l'abstraction. L'espace et le temps ne sont pas deux « choses » séparées dans la réalité vécue. Ils n'ont même pas de sens séparément. Il y a fondamentalement l'idée de mouvement. C'est du mouvement que nous faisons l'expérience et jamais du temps ou de l'espace. C'est seulement l'esprit qui par des processus d'association/différenciation a « inventé » le temps et l'espace tel qu'on les entend couramment. Les parcours nous permettent alors de mieux observer cette conscience du mouvement. Elle est particulièrement déroutante pour les parcourants car elle s'accompagne d'une perte de repères. Autant certains font abstraction du temps distance - ils se posent quand même la question à un moment du parcours - autant d'autres sont perturbés par la perte de repères qu'elle entraîne. Il est alors intéressant de questionner les parcourants sur ce qui leur fait dire que le parcours a duré tant de temps. C'est un moyen de voir les liens qui s'opèrent entre le temps et le mouvement.

Si les évaluations du temps du parcours sont variables d'un individu à un autre, force est de constater que très peu d'entre eux ont réussi à l'évaluer à peu près correctement (avec une marge d'erreur de 5 minutes environ).

Il est curieux de noter qu'une seule personne a trouvé le temps exact du parcours (à 1 minute près). Il s'agit de Robert, 72 ans, le plus âgé des parcourants. Il nous a expliqué ne pas être étonné d'avoir su apprécier le temps écoulé dans le sens où il estime qu'il a « un bon chronomètre dans la tête ». Selon lui, plus on vieillit, moins on a besoin du temps et donc plus on arrive facilement à le mesurer. Difficile de vérifier cette hypothèse. Mais son raisonnement est particulièrement intéressant puisqu'il signifie qu'en vieillissant, dans notre société, nous sommes de moins en moins à courir après le temps qui s'écoule pour pouvoir faire tout ce que nous avons envie ou devons faire.

C'est en définitive une posture réflexive et de recul par rapport au temps que permet le vieillissement - parce qu'il nous dégage de certaines « obligations sociales ». Et de par ce positionnement, nous pourrions mieux mesurer le temps qui passe en l'absence des outils de mesure (comme la montre ou plus fondamentalement les distances). Rappelons que Robert est aussi le seul parcourant à ne pas avoir fait de découpages entre les sections du parcours. Alors est-ce que cette perspective de recul et de réflexivité sur le monde et l'expérience sensible n'aurait pas tendance à nous priver de la richesse sensible des espaces quotidiens au point de ne pas arriver à faire ressentir certaines ambiances à Robert ? La question reste ouverte et nous aurions très bien pu invoquer un hypothétique lien avec l'âge. Malheureusement, nous ne pouvons le montrer dans le cadre de nos expériences. Nous retiendrons alors seulement qu'il est probable que le rapport au monde (ici marqué par le recul réflexif et la distanciation) masque une partie de la richesse sensible de notre relation au monde. Nous reprendrons ces idées dans le chapitre sur le surgissement. Pour les autres parcourants, nous avons généralement deux types de justifications sur le temps qui s'est écoulé. Dans une première, c'est le rythme de marche qui fait office de repère. Dans la deuxième, c'est le contenu de l'expérience du parcours qui renvoie au temps écoulé.

Plusieurs participants font une association entre le rythme de marche et le temps que nous mettons à faire le parcours « en aveugle ». À un rythme lent est associé un temps plutôt long. Ces parcourants ont alors tendance à surestimer le temps du parcours. Cette interprétation est assez curieuse dans la mesure où les parcourants n'ont aucun repère de distance. L'équation qui relie la vitesse, le temps et la distance ne devrait pas pouvoir être résolue puisque 2 variables sont manquantes dans les données. C'est en fait leur expérience qui parle. Si dans nos parcours quotidiens, nous marchons plus lentement, alors, nous mettrons plus de temps pour faire nos trajets. Les participants ont peut-être alors inconsciemment surévalué le temps du parcours au regard d'un rythme de marche plus lent que d'habitude. Mais cela supposerait qu'ils ont un relativement bon « sens du temps qui passe » sur lequel ils ont opéré une modification - ici un gonflement du temps. Si cette hypothèse est vraisemblable, alors cela voudrait dire que le rythme de marche, en d'autres termes, une des caractéristiques du mouvement humain, subordonne l'idée et la sensation de temps. Nous retrouverions alors l'idée actuellement soutenue par certains physiciens²¹⁸ que le temps découle du mouvement. Si nous voulons dégager ce que nous avons appelé dans le premier chapitre les soubassements de l'expérience, alors il faut déjà repérer le sens de l'expérience, c'est-à-dire la direction qu'elle prend. Il semble, au regard des rapports supposés entre le temps et le mouvement,

²¹⁸ Bernard Guy, « Les rapports entre les concepts d'espace, de temps et de mouvement doivent être repensés. Conséquence en physique (relativité). Discussion préliminaire », texte déposé sur les archives de HAL en 2010.

que cette direction se fasse du général au particulier et que ce qui est important n'est ni la figure du général, ni la figure du particulier mais les multiples relations qui les relient. C'est seulement avec ce modèle en tête que nous serons en mesure de penser l'expérience dans sa perspective dynamique. Pour d'autres participants, il existe un lien entre le contenu de l'expérience vécue et la notion de temps. Tandis que pour d'autres parcourants, le fait qu'ils aient ressenti une foule de choses signifie que le temps a été long, pour d'autres, il signifie qu'il a été court. Il y a en fait deux idées distinctes derrière cette différence d'interprétation. D'un côté, il peut s'agir en fait d'un oubli du temps qui passe comme dans l'expression courante : « je n'ai pas vu le temps passer ». Nous voulons alors dire que nous avons tellement été accaparés par différentes choses que nous en avons oublié de penser au temps et donc, quelque part, de le « compter ». Dans ce cas, le parcourant se positionne en deçà de l'idée de temps, nous supposons alors que le mouvement en tant que tel est explicitement structurant de son expérience. D'un autre côté, les parcourants font implicitement une association entre quantité de sensations éprouvées dans le parcours et quantité de temps qui s'est écoulé. Plus ils auront eu l'impression d'avoir vécu de micro expériences, plus ils auront la sensation que du temps s'est écoulé. Nous nous retrouvons alors dans une position qui met au centre de l'expérience le temps et l'espace. L'idée même de mouvement est enfouie derrière ces concepts. Quelque soit le cas qui s'est présenté, à chaque fois, il s'agit d'un temps spatialisé, d'un temps métrique. Le temps durée d'Henri Bergson est peut être inexprimable avec des mots. Ou tout simplement, le temps est distance, il est de l'espace, et dans ce sens la durée n'est pas le temps, c'est autre chose encore. Le seul moment où le temps se fait durée, c'est quand il disparaît ou est oublié par les parcourants. Nous nous demandons alors sérieusement s'il faut à tout prix vouloir définir un temps qui ne serait pas un temps spatial comme le fait Henri Bergson. Le temps et l'espace (celui des positions des objets dans un monde en trois dimensions) seraient plutôt des abstractions et des simplifications du mouvement. Ce qu'Henri Bergson a tenté de présenter comme la durée est pour nous le mouvement, celui non réfléchi qui anime chaque chose qui est et qui nous permet de les penser en un certain temps et un certain espace, en un ici et maintenant.

Revenons aux *objets d'expérience* imaginés afin de montrer d'une part toute la richesse de l'expérience sensible quotidienne que la vue a tendance à masquer et d'autre part comment émerge le sens de l'expérience sensible.

3.2. Les végétaux : les arbres imaginés

Les végétaux sont des *objets d'expérience* mentionnés dans tous les parcours. Leur présence est avérée dans chacune des sections que les participants ont découpées. Ils ont différentes formes, mais nous allons nous concentrer quasi exclusivement sur les arbres. Ce choix tient au fait que les arbres se retrouvent dans chaque parcours et qu'ils sont omniprésents en ville alors même qu'ils symbolisent un monde qui s'oppose au monde de l'urbain - nous y reviendrons dans ce chapitre. Ici nous parlons bien d'arbres imaginés. En effet, à aucun moment les parcourants n'ont pu faire l'expérience sensible directe des arbres. Ce seront alors à chaque fois des expériences sensibles indirectes qui joueront le rôle d'indices par le biais des renvois de sens. En analysant comment et pourquoi les arbres imaginés apparaissent dans les discours, nous commencerons à comprendre comment se structure une partie des *schèmes et réserves d'expérience*.

Nous nous sommes d'abord demandés pourquoi les parcourants imaginaient des arbres, qu'est-ce qui justifiait leur présence. Même si les explications n'ont pas toujours été au rendez-vous chez tout le monde, la majeure partie des parcourants a eu tendance à nous donner les raisons de la présence ou même de l'absence d'arbres le long du parcours.

3.2.1. Les indices majeurs : feuilles et oiseaux

Nous remarquons que les indices de la présence des arbres sont relativement variés même si certains reviennent plus souvent que d'autres. Les indices les plus fréquents sont les feuilles et les oiseaux. Les feuilles peuvent soit être perçues au sol - et alors soit les parcourants les entendent se faire emporter par le vent, soit ils marchent dessus - soit être entendues dans les arbres grâce au vent. Les arbres sont plus souvent mentionnés quand les parcourants marchent sur les feuilles que quand ils les entendent se faire emporter par le vent - elle raclent alors le sol. Leur réflexe est de se dire que s'il y a des feuilles au sol, c'est qu'il y a un arbre pas loin. Dans ces conditions, l'arbre ou les arbres ne sont pas localisés. Le terme utilisé pour les mentionner est toujours le mot générique « arbre » et les parcourants ne nous ont que très rarement spécifié une essence d'arbre en particulier - et à chaque fois sans raison apparente. Par contre, la taille des feuilles peut être ressentie au niveau podotactile, les parcourants imaginant alors généralement qu'il s'agit d'un gros arbre. Le « bruit des arbres » est une sensation indirecte des arbres. C'est le vent qui anime les branches en faisant vibrer les feuilles. Ainsi, l'expression « bruit du vent dans les feuilles » s'amalgame avec celle de « bruit des arbres ». L'*objet d'expérience* « arbre » subit un déplacement du fait de sa

transformation avec la rencontre d'un autre *objet d'expérience* « vent ». Il est projeté dans le champ d'expérience sensible du parcourant par l'entremise d'un *objet d'expérience* hybride et relativement autonome par rapport à l'*objet d'expérience* initial dans la mesure où ce dernier peut être exprimé distinctement de toute autre expérience sensible. Il ne s'agit ni d'un arbre, ni du vent, ni d'un croisement entre un arbre et du vent, mais du « bruit d'un arbre » ou du « bruit du vent dans les feuilles ». Ces derniers sont devenus un *objet d'expérience* en soi, ils se sont en quelque sorte autonomisés non sans établir des relations très explicites entre le vent et les arbres.

Dans ces arbres, il y a parfois des oiseaux que les parcourants peuvent entendre, s'il n'y a pas au même moment un « effet de masque »²¹⁹. Ce qui est intéressant de remarquer ici, c'est que la présence d'arbres n'implique pas une présence automatique d'oiseaux. Curieusement, très peu d'oiseaux ont été entendus dans le Chemin Boisé, lieu où il y a le plus d'arbres. Les oiseaux ont surtout été perçus dans les sections qui suivent l'avenue Marcelin-Berthelot, c'est-à-dire dans ce qui a été majoritairement décrit comme un quartier résidentiel. Les arbres sont dans des jardins, et il est vrai qu'à l'écoute des enregistrements, ce sont les lieux où nous entendons le plus les oiseaux. C'est d'ailleurs aussi dans ces mêmes lieux que nous retrouvons le plus le bruit du vent dans les feuilles tandis que les feuilles au sol sont surtout présentes sur l'avenue Jean Perrot - lorsque nous arrivons près du chemin Boisé - et dans le chemin Boisé. Aussi, les arbres sont beaucoup moins hauts dans le quartier résidentiel que sur l'avenue Jean Perrot et dans le chemin Boisé. Il est possible qu'il y ait tout autant des oiseaux dans ces deux derniers lieux, mais que l'effet conjugué de la proximité avec un axe de circulation (l'avenue) et la hauteur des arbres rende les oiseaux beaucoup moins perceptibles. Et en effet, sur les enregistrements, en se concentrant suffisamment, nous entendons parfois des oiseaux, mais de façon trop lointaine et discontinue pour que les parcourants le remarquent facilement.

Les feuilles et les oiseaux sont les *objets d'expérience* qui vont le plus souvent indiquer la présence d'arbres. De façon beaucoup plus épisodique, de multiples indices renvoient aux arbres. Nous allons les présenter un à un afin de dessiner une forme de carte d'identité sensible des arbres qui apparaissent « en aveugle ».

²¹⁹ C'est la « présence d'un son qui, par son niveau ou la répartition de ses fréquences, recouvre complètement ou partiellement un autre son. Facile à mettre en évidence sur le plan de l'acoustique physique, cet effet inclut une correspondance subjective au plan psychophysiologique : le son masquant sera jugé comme parasite ou, inversement, comme favorable, selon que le son masqué était agréable ou désagréable à l'auditeur ». Jean-François Augoyard (Dir.) et Henry Torgue (Dir.), « À l'écoute de l'environnement. Répertoire des effets sonores », Éditions Parenthèses, Marseille, 1995, p.78.

3.2.2. Des associations plus marginales

Parfois, le sol donne des indices de la présence éventuelle d'arbres. Généralement, le passage d'un sol bitume ou goudron à un sol gravier - comme aux jonctions Marcelin-Berthelot/Piste cyclable et Jean Perrot/chemin Boisé - fait imaginer des arbres aux parcourants parce que ce changement de sol est l'indice plus global d'un changement d'ambiance ou de type de lieu. Par exemple, le gravier va généralement de pair avec l'idée de parc ou de façon plus large avec l'idée de se retrouver dans un lieu avec plus de « nature » - ce qu'il faut comprendre comme un lieu avec plus de « verdure », donc des arbres, de l'herbe ou des buissons typiquement, car il ne faut pas oublier que les parcourants s'imaginent avant tout dans un milieu urbain. D'ailleurs, un sol en herbe aura très souvent pour conséquence de faire imaginer des arbres aux parcourants.

Dans un autre registre, toujours par rapport au sol, sur la rue Ponsard, l'irrégularité du trottoir, c'est-à-dire le fait qu'il présente des creux et des bosses, laisse présager des arbres plantés dans le goudron. En effet, il n'est pas rare de croiser des arbres sur des trottoirs dont les racines déforment le sol. Ces aspérités ressenties au niveau des pieds et de l'équilibre renvoient donc à ce genre d'expérience habituelle. Souvent, elles s'accompagnent d'un sentiment de crainte de foncer dans un arbre. Et c'est d'ailleurs par ce biais que surgit le discours autour de la présence d'arbres.

Certains facteurs comme l'humidité signifient qu'il y a des arbres tout près, bien qu'il soit rare que les parcourants la ressentent, ce n'est le cas que pour quelques uns d'entre eux. Mais il ne s'agit jamais de dire que c'est humide donc il y a des arbres, mais plutôt, c'est plus humide donc il y a des arbres. Le contraste est très important dans l'expérience sensible. Il est moteur en ce qu'il est un des facteurs qui dirigent l'attention. Nous avons déjà proposé de penser que l'expérience sensible, c'est l'expérience d'une relation. Le contraste éclaire une forme de relation parmi d'autres. Les arbres participent pour beaucoup à la sensation d'humidité en ville. Ils jouent sur les ambiances climatiques et proposent des puits de fraîcheur lors des fortes chaleurs. Les arbres sont intéressants en tant qu'ils permettent d'établir une certaine partition des ambiances climatiques que des dispositifs plus technologiques - et pas techniques puisque placer judicieusement des arbres dans un espace, mieux dans un cheminement, en ville, demande de la technique - auraient du mal à réaliser. Dans le même type de facteurs, l'ombre a quelque fois permis à des participants d'imaginer des arbres. Mais comme ils sont « en aveugle », ce ne peut pas être directement l'ombre qui est sentie. Il n'y a pas de contraste lumineux possible. C'est probablement bien plus un contraste thermique (vers plus de fraîcheur) qui laisse imaginer que nous nous retrouvons à l'ombre de quelque chose,

en l'occurrence à l'ombre d'arbres. L'ombre seule n'est pas une condition suffisante pour que les participants imaginent des arbres. Il faut que l'ambiance du lieu l'accompagne.

Pour seulement deux participants, les arbres ont été imaginés grâce à des odeurs caractéristiques. Ce sont des odeurs de bois. Le plus curieux, c'est que ces odeurs ne sont jamais ressenties dans le chemin Boisé, lieu où il y a le plus d'arbres dans le parcours. Il semble bien que l'odorat ait eu du mal à être particulièrement actif dans les parcours « en aveugle ». Cela ne fait que renforcer notre hypothèse du lien étroit entre la vue et l'odorat.

Parfois, c'est le « calme » du lieu qui laisse imaginer des arbres. Nous sommes en présence de catégories archétypales qui structurent le sens de l'expérience sensible. Cela ne concerne pas seulement les arbres, mais aussi une grande partie des *objets d'expérience*. Les arbres font partie d'un *schème d'expérience* qui a tendance à articuler les lieux du parcours entre eux. Nous aborderons ce point plus en détail avec la perspective diachronique.

Un participant a imaginé des arbres car il avait entendu un souffleur (de feuilles) manipulé par un ouvrier. Ici, c'est le même type d'association qu'avec les feuilles au sol. Le souffleur appartient à une autre catégorie de sens, mais il est en lien étroit avec les feuilles, puisque c'est l'*objet d'expérience* que cible le souffleur (de feuilles). L'*objet d'expérience* feuille se retrouve dans plusieurs *schèmes d'expérience*, ce qui permet les renvois de sens et donc une association directe entre le souffleur et les arbres.

Un autre ordre de justification est à la fois sensible et métaphorique. C'est l'exemple déjà mentionné de Françoise qui parlait de « liberté énergétique ». Cette fois-ci elle explique qu'elle sent « une énergie différente » qui devait être « un arbre », dans le chemin Boisé. Nous ne savons pas très bien ce qu'elle a voulu dire par là. Nous ne savons pas ce qui d'un point de vue sensible génère un contraste. Seulement, ce n'est qu'avec ce qui a trait à l'univers végétal qu'elle parlera d'énergie. Il est difficile ici de faire la part des choses entre ce qui a trait à la sensation et ce qui a trait à l'imaginaire et à un discours idéologiquement marqué par certaines croyances « new-âge ». Mais nous ne pouvions pas ne pas mentionner ses propos dans la mesure où ils affectent son vécu du parcours, et probablement son quotidien.

Enfin, certains parcourants vont évoquer la non présence d'arbres. C'est intéressant puisque les arbres, et plus généralement les *objets d'expérience*, ne se définissent pas seulement dans une relation positive, mais aussi dans une relation négative (leur absence). Dans près de la moitié des cas d'absence d'arbres, les parcourants réutilisent une justification qu'ils renversent. Par exemple, comme ils n'entendent pas les feuilles voler au ras du sol, ils en déduisent qu'il n'y a pas d'arbres. Pour comprendre ce raisonnement, il faut se rappeler que nous sommes en automne au moment des

parcours et que dans certains lieux les parcourants ont entendu des feuilles et dans d'autres non. Plus rarement, des événements peuvent faire disparaître ce qui avait été imaginé. Ce fut le cas dans un parcours où, sur l'avenue Jean Perrot, le passage d'un bus, auquel ne s'attendait pas le parcourant, a complètement re-dessiné l'ambiance du lieu, enlevant l'allée d'arbres qu'il imaginait longer. Souvent avec les autres *objets d'expérience* nous observons que la non expérience sensible d'un *objet d'expérience* contribue aussi au sens, nous poussant encore un peu plus à penser en terme de relation et de type de relation - et donc adopter une perspective par le mouvement et diachronique - bien plus qu'en terme d'essence ou d'identité.

Toutes les justifications que nous avons présentées n'apparaissent que dans la moitié des cas où les arbres sont explicites dans les discours - sur les 122 occurrences du mot arbres, 61 sont justifiées. Pour l'autre moitié, les parcourants parlent alors soit d'impression, soit d'image sans justifications. À peu près tous les parcourants mêlent dans leur discours sur les arbres justifications et non justifications. Cela montre que même « en aveugle », cet *objet d'expérience*, pourtant largement imaginé, plutôt que ressenti directement - entendant par là que la relation entre l'expérience sensible et l'*objet d'expérience* nécessite des renvois de sens - est encore trop « évident » pour que nous puissions pleinement accéder à ses fondements. Tout au plus, nous ne faisons que les entrevoir.

3.3 Les formes de l'espace

Quasiment chaque parcourant porte un discours à un moment où à un autre du parcours sur les formes de l'espace. Cet *objet d'expérience* est particulièrement intéressant à étudier dans la mesure où nous aurions tendance à penser, sans trop y réfléchir, qu'il dépend essentiellement de la vue. Or, il met aussi en jeu pour une large part le sonore et l'aérolitique. Plus généralement, les ambiances des lieux évoquent certaines formes de l'espace. Nous nous attacherons ici à soumettre les parcours à deux questions. Premièrement, que sont les formes de l'espace du point de vue des parcourants ? Si, à première vue, il s'agit de taille de l'espace, d'une certaine métrique de l'espace, s'en remettre à cette perspective réduit grandement la diversité des expériences sensibles exprimées. Nous montrerons alors, à partir des mots, comment sont désignées les formes de l'espaces et ce que ces désignations nous apprennent de l'expérience vécue. Deuxièmement, qu'est-ce qui explique que les parcourants font l'expérience de telle ou telle forme de l'espace ? Le sonore et l'aérolitique contribuent alors largement à la sensation d'espace, mais nous verrons aussi la place des *schèmes d'expérience*, des émotions et de l'évènement dans cette sensation. Nous pointerons alors les

contradictions qui apparaissent fréquemment dans le discours témoignant de la complexité des renvois de sens relatifs à cet *objet d'expérience*. Les formes de l'espace sont à la croisée de plusieurs schèmes parfois contradictoires, ce qui les soumet plus souvent à cette contradiction.

3.3.1. Caractéristiques des formes de l'espace

Faire l'expérience de la forme de l'espace renvoie à de multiples dimensions de l'espace. La plus évidente est celle d'une métrique de l'espace - comme celle du temps. L'espace est alors « large », « grand » ou « petit ». Il est à noter qu'à aucun moment les parcourants n'emploient de mot lié à une métrique de l'espace pour désigner un espace qui serait le contraire d'un espace large. En fait, à cette échelle, plus rapprochée de celle du corps-chair, c'est une autre dimension de l'expérience sensible de l'espace qui colorera l'expérience. Ici, l'expérience de l'espace est l'expérience d'un certain volume. L'espace est mesuré à travers une approche physicaliste. Toujours dans cette approche métrique, les parcourants peuvent évoquer la forme de l'espace à partir de la position entre deux points comme dans l'expression « c'est espacé ». C'est le rapport de distance entre des *objets d'expérience* localisés qui renvoie à une certaine expérience de l'espace. L'espace peut aussi être désigné dans sa hauteur quand certains parcourants nous précisent que « c'est couvert ». Enfin, en nous disant que l'espace est « vaste », d'autres parcourants tendent à signifier par là que l'espace se prolonge à des distances qu'on ne peut percevoir, comme quand nous disons que l'univers ou que l'océan est vaste ou même qu'un champ de recherche est vaste. L'espace est ici non borné - ce qui ne veut pas nécessairement dire qu'il est infini. À partir de la totalité des discours, nous retrouvons toutes les dimensions physiques de l'espace, à savoir la hauteur, la longueur et la profondeur ainsi que des quantifications vagues : « un peu », « pas trop », « assez », « très », « plutôt ».

L'espace est érigé en un *objet d'expérience* à part entière. Par exemple, beaucoup de parcourants vont nous dire qu'« il y a de l'espace ». L'espace est chose du monde. Cette dimension de l'expérience sensible de l'espace est proche de l'approche physique de l'espace. Si les trois dimensions de l'espaces sont pensées comme telles, c'est qu'il est postulé que l'espace est en soi un objet observable et mesurable à travers l'expérience que nous en faisons. L'espace a été autonomisé par la conjonction de l'expérience et du discours. C'est, entre autre, ce qui nous permet de parler de sa forme.

Cette dernière peut subir une transformation. Son état peut changer au cours de la marche. C'est par ailleurs principalement comme ceci que les parcourants en font l'expérience. Mais il existe plusieurs qualificatifs pour désigner ce changement. L'espace peut « se resserrer » ou « s'élargir »,

« se rétrécir » ou « s'agrandir » et « s'ouvrir » ou « se fermer ». Ces trois couples d'opposition sont présents sur l'ensemble des parcours et présentent chacun des nuances sur ce qui au niveau de l'expérience sensible de l'espace est convoqué. Avec s'agrandir/se rétrécir, c'est la dimension métrique de l'espace qui est en jeu. La focale est mise sur la taille de l'espace. Avec se resserrer/s'élargir, nous sommes à l'échelle du corps dans la relation sensible qui s'opère entre un mouvement physique de l'espace et un ressenti du corps. Enfin, le couple s'ouvrir/se fermer évoque les possibles du parcourant en terme d'action, ici le fait de pouvoir ou non emprunter telle ou telle direction. Les parcourants peuvent alors aussi parler du fait d'« être tenu ». L'expérience sensible des mouvements de la forme de l'espace se présente sous trois aspects : l'espace physique, la relation corps/espace et les perspectives d'action (les mouvements possibles). Chaque expérience de la forme de l'espace est une expérience sensible de ces trois aspects ou plutôt l'expérience d'une certaine relation entre ces trois aspects. Se mêlent en définitive la perspective allocentrée (l'espace en tant qu'objet physique), la perspective égocentrée (mon propre corps par rapport à l'espace) et une projectualité (ce que je peux envisager de faire d'un point de vue sensori-moteur).

Des éléments plus sensibles - si l'on fait abstraction des mots qui renvoient à la relation corps/forme de l'espace dans un processus de changement de la forme de l'espace - peuvent servir à les nommer. Il s'agit de dire que l'espace est « aéré » ou « dégagé ». Ces deux mots renvoient souvent au milieu climatique et plus précisément à la dimension aérolique de la forme de l'espace. Nous ne sommes plus dans une métrique de l'espace qui en définit les dimensions physiques et les bornes, mais dans une forme de l'espace qui rend compte de la matière sensible dont il est composé, car, la plupart du temps, l'espace, dans les parcours, c'est de l'air. Dire que l'espace est aéré ou dégagé, cela signifie que la façon dont l'air circule a une incidence sur sa forme.

Enfin, les discours sur la forme de l'espace sont souvent marqués par des formes d'incertitude (« peut-être », « avoir l'impression », « avoir l'air », emploi du conditionnel ou un « ne pas savoir » qui ponctue une proposition). Cela signifie que les participants ne sont pas certains de leurs interprétations. Il y aurait donc bien une expérience quotidienne des formes de l'espace qui permettrait « en aveugle » de retrouver cette expérience, mais son degré d'étrangeté avec le quotidien est suffisamment important pour que la certitude de l'expérience soit fragile. Voyons alors comment les parcourants justifient leurs sensations relatives aux formes de l'espaces.

Comme avec les arbres imaginés, les formes de l'espace surgissent très souvent par contraste ou par comparaison avec des lieux précédents dans le parcours. Les parcourants disent alors que c'est

« plus que » ou « moins que ». Ces contrastes sont complémentaires aux mots du discours qui témoignent d'un changement dans la forme de l'espace.

Deux registres sensoriels sont explicitement mobilisés pour justifier certaines formes de l'espace : le sonore et l'aérolique. Dans chacun des cas, le principe d'association est relativement simple et non ambiguë la plupart du temps.

3.3.2. Formes de l'espace et sensations aéroliques

Quand il s'agit de sensations aéroliques, la présence de vent est toujours associée à des formes plus grandes de l'espace (comme dans l'expression « c'est aéré » par exemple). Et inversement, l'absence de vent est synonyme d'espace clos ou restreint. Par contre, une lecture de la thématique de l'aérolique et plus particulièrement du vent et de l'air nous apprend que le type de vent peut avoir une incidence sur la forme de l'espace. Cela n'est pas apparu clairement dans le thème des formes de l'espace puisque ce lien est relativement implicite dans les discours. Néanmoins, cette nouvelle lecture semble dire qu'un vent rectiligne renvoie à un espace « encadré » dans sa forme, comme une rue ou une avenue bordée d'immeuble, l'espace est alors souvent considéré comme grand mais ayant un effet sur le corps. Comme l'a dit Clément sur l'avenue Jean Perrot : « On sent qu'on est tenu ». C'est pourquoi cela n'apparaît pas dans le thème des formes de l'espace. Ce dernier n'est pas explicite. Il a fallu d'abord comprendre en quoi il était intimement lié à certaines relations entre le corps et l'environnement, ainsi qu'à certaines perspectives d'action qui nous ont permis de faire le lien avec le thème du vent et de l'air. Quand le vent est tourbillonnant, les participants ont tendance à penser qu'ils sont entourés comme dans une cour d'immeuble. Ils imaginent alors que le vent doit « rebondir » sur de multiples parois provoquant ainsi des tourbillons. Mais ce lien entre le vent et la forme de l'espace présente parfois des paradoxes quand un même parcourant nous explique dans une situation qu'un vent rectiligne renvoie à un espace grand mais où l'on est tenu et dans une autre situation, qu'il renvoie à un espace totalement dégagé - comme lorsqu'on « se retrouve en haut du télésiège en montagne » nous précisera Clément dans le chemin de la Cabrière. Ce paradoxe tient au fait que le discours sur les formes de l'espace est généralement marqué d'incertitude mais aussi, et surtout, que l'ambiance du lieu ou les type de lieux dans les parcours ont des conséquences globales sur le sens de l'expérience sensible.

Nous nous demandons s'il s'agit effectivement de témoignages d'expérience et de comment se fait l'expérience. Ces discours ne reflètent-ils pas plutôt les possibles de l'expérience sensible en montrant que des expériences peuvent être contradictoires si on les comprenait depuis les *objets*

d'expérience (le vent et la forme de l'espace par exemple) ? Il semble alors qu'il faille opérer un nouveau changement de perspective sur notre analyse du sens de l'expérience sensible. Nous verrons un peu plus loin comment une perspective depuis les *schèmes d'expérience* nous permettra de plonger un peu plus profondément dans les mécanismes de l'expérience sensible - nous l'avions alors déjà partiellement amorcé avec les arbres en montrant qu'en fonction des schèmes qui emportait le sens de l'expérience, les *objets d'expérience* pouvaient revêtir des sens différents. Il s'agit tout simplement de dire que les situations (au sens le plus large du terme) colorent les expériences en jouant sur la polysémie des *objets d'expérience*, puisqu'ils se constituent dans des expériences à chaque fois singulières mais qui nécessitent des opérations de catégorisation pour engendrer une certaine cohérence permettant la reproduction, la prévision et la projection. Notre objectif sera alors de dégager les structurants de l'expérience sensible, c'est-à-dire de comprendre les complexes de renvois de sens qui contribuent à donner un sens à l'expérience.

3.3.3. Formes de l'espace et sensations auditives

Du point de vue du sonore, les formes de l'espace sont justifiées notamment à travers deux effets sonores très bien identifiés par les chercheurs du CRESSON. Il s'agit de l'effet de réverbération et de l'effet de matité bien connus pour informer directement sur les formes et la matérialité de l'espace. La réverbération est un « effet de propagation par lequel les sons perdurent après l'arrêt de l'émission. Au signal direct, s'ajoutent les réflexions du son contre les surfaces de l'espace environnant. Plus les réflexions conservent longtemps leur énergie, plus le temps de réverbération est long. Dans le langage courant, la réverbération est souvent désignée sous l'appellation d'« effet cathédrale » ou, par extension, d'écho. À noter que le terme « réverbération » s'utilise également pour la lumière et la chaleur »²²⁰. Certains parcourants vont alors dire qu'ils entendent « l'écho de leurs propres pas » ou « des voix qui résonnent ». Ils imaginent que l'espace est donc resserré ou étroit. À l'inverse, avec l'effet de matité, la forme de l'espace sera « ouverte » ou « aérée ». C'est un « effet contraire à la réverbération, la matité absolue implique l'absence totale de réflexion d'un signal sonore. Une salle est jugée « mate » lorsque beaucoup de matériaux absorbants empêchent la diffusion des ondes réfléchies »²²¹. Les parcourants parlent de « sons qui viennent de loin mais pas

²²⁰ Ibid, p.120.

²²¹ Ibid., p.86.

étouffés »²²². Pour autant, ces effets sonores ne sont pas les seuls indices sonores par lesquels se dessinent les formes de l'espace. En ce qui concerne un espace large et ouvert, les parcourants peuvent l'inférer à partir de sons qui viennent de plusieurs directions. Pour un espace étroit et resserré, un parcourant nous a parlé de sons étouffés. Il a supposé que les sons devaient être absorbés par des objets relativement proches d'eux - c'est une autre forme de l'espace possible relative à l'effet de matité. Un parcourant nous a même surpris en associant un son qui vient de loin avec un espace resserré. Son raisonnement était que comme il entendait clairement un son venant de loin, ce dernier devait très peu se diffuser dans toutes les directions et donc concentrer son énergie en une seule direction, celle sur laquelle le parcourant était aligné. L'espace devait donc être resserré pour permettre au son de se focaliser dans une seule direction et être clairement entendu. Ici, la réverbération était synonyme d'amplification - même si les parcourants n'utilisent pas ce vocabulaire.

3.3.4. Des évènements dans l'expérience qui « agissent » sur les formes de l'espace

Les sensations relatives à la forme de l'espace ou du moins celles qui la justifient peuvent être de l'ordre de l'évènement imprévu et surgir dans le champ de conscience en renversant totalement ce qui était imaginé jusque là. Généralement, ce mouvement s'observe quand on passe d'un espace aéré à un espace resserré. Par exemple, en touchant par hasard la barrière que nous longeons le long de l'avenue Jean Perrot se crée une sensation de resserrement de l'espace. Comme nous longions déjà un mur sur la droite, puisque la plupart des parcourants imaginent alors des maisons ou des immeubles, la barrière a eu un effet de resserrement d'autant plus prononcé. Cela peut aussi être une porte qui se ferme brusquement sur un côté alors que le parcourant imaginait que l'espace était relativement dégagé. Le même effet est induit dans la rue Ponsard au passage des voitures. C'est la conjonction du trottoir irrégulier sur lequel la plupart des participants trébuchent et le passage relativement proche des voitures qui amplifie cette sensation de fermeture de l'espace. Nous sommes dans l'ordre de l'évènement imprévu et non maîtrisé qui surprend et surtout qui, dans ces exemples précis, met à mal ce que les parcourants avaient imaginé au niveau de la forme de l'espace.

²²² En milieu urbain, et plus particulièrement dans le parcours effectué, il n'existe que très peu de configurations spatiales témoignant de l'absorption du signal sonore (nous n'en avons eu qu'un seul témoignage), c'est pourquoi l'effet de matité ne concerne ici, en général, que des espaces larges dans lesquels les signaux sonores ont tendance à se propager sans réflexion.

3.3.5. Associations typiques entre « images mentales » et formes de l'espace

De façon plus difficilement catégorisable en l'état pour l'analyse, nous avons remarqué que les formes de l'espaces pouvaient être induites par la typicité de lieux à laquelle renverraient différents types de sensations. Il est particulièrement difficile de les regrouper de façon homogène ici. Par contre, nous pouvons noter ce qui renvoie typiquement à un espace ouvert ou plutôt large et ce qui renvoie à un espace fermé ou plutôt étroit.

Généralement, imaginer des immeubles a pour effet de renvoyer à un espace plutôt étroit et fermé - imaginer des maisons n'ayant pas cet effet. Cela fait sûrement référence à la forme de l'espace des lieux typiques où l'on imaginerait des immeubles. Mais il est délicat de dire quels sont précisément ces lieux typiques étant donné qu'ils n'ont pas été explicités dans les parcours. Une parcourante s'est imaginée dans un tunnel dans le chemin de la Cabrière - et cela dès le début de la rue, ce qui n'a donc rien à voir avec le resserrement de la voie qu'on observe au bout de la rue. Rien de vraiment explicite ne nous permet de comprendre pourquoi cette « image mentale » a surgi précisément dans cet espace. Notre hypothèse la plus probable est que c'est lié au « calme » qui caractérise ce lieu. En effet, certains parcourants ont fait une association entre l'absence de bruit - qui n'est jamais une réelle absence de sons, mais seulement l'absence de certains sons, typiquement ceux relatifs à la circulation automobile - et un espace fermé. Mais cette association entre absence de certains types de bruits et espace resserré ou fermé est très ambiguë, puisque d'autres parcourants, dans les mêmes lieux, associent le « calme » - synonyme de l'absence de certains types de bruits - à un espace « large » et « spacieux ». Cette configuration spatiale et sensible, typique dans le chemin de la Cabrière, semble source de tous les possibles en renvoyant à des formes de l'espaces opposées. Il semble qu'il faille agrandir notre champ de vision pour comprendre ces différences d'interprétation du rapport son/forme de l'espace dans le cadre précis de chaque parcours. C'est en adoptant une perspective diachronique que nous nous rendons compte que ces différences tiennent pour beaucoup à l'expérience même du parcours et plus particulièrement à comment s'est structurée l'expérience dans les lieux qui précèdent ceux de l'ambiguïté. La configuration son/forme de l'espace s'établit dès les premiers pas « en aveugle » dans des conditions où les sons ressentis ne sont pas identiques d'un parcours à l'autre - ne serait-ce que parce que le long de l'avenue Marcelin-Berthelot, il est possible que nous passions sans rencontrer de tramway ni de circulation automobile, cela dépend des temporalités. Les parcourants ne procèdent donc pas sur la base des mêmes expériences de parcours « en aveugle ».

Si parfois, il y a des ambiguïtés dans le sens donné à la forme de l'espace, certains *schèmes d'expérience* ont tendance à être univoques. C'est le cas quand par exemple les parcourants imaginent un parc. Il pensent alors que l'espace est plus large. Ici, c'est l'image du lieu qui renvoie à une certaine forme de l'espace qui lui est typique. Dans le même registre, imaginer une butte avec de l'herbe - à partir de sensations kinesthésiques (monter) et podo-tactiles (type de sol) - laisse imaginer de l'espace. Ici, il s'agit d'un schème très proche de celui qui configure l'*objet d'expérience* parc. Dans le même sens, mais avec un *objet d'expérience* tout autre, le fait de s'éloigner de la circulation - ce qui s'entend - renvoie aussi à un espace qui se dégage, qui s'ouvre. Le même schème que précédemment est convoqué, seulement, il agit en négatif, à partir de ce qui ne le caractérise surtout pas - l'absence de circulation est typique du schème. Concernant un schème tout autre, l'intensité de la circulation renvoie à des configurations typiques de rues qui témoignent d'une certaine forme de l'espace. À une vitesse des véhicules rapide est associée une forme de l'espace plus large et inversement. La vitesse des voitures renvoie à des lieux de la ville particuliers qui vont du centre-ville où les véhicules roulent lentement (typiquement) à la périphérie (boulevards et roades) où les véhicules roulent plus vite. Cette opposition structurée autour de l'idée de centralité en milieu urbain signifie que typiquement, les centres-villes, pour les parcourants, présentent des configurations spatiales qui mêlent une circulation lente et des espaces resserrés. Mais cela ne veut pas dire que les centres-villes n'offrent que des espaces resserrés, loin de là. Cela veut dire que le lien entre voitures en circulation et centre-ville renvoie à des espaces étroits.

Nous nous interrogeons d'ailleurs sur le devenir de ces « représentations », ou plutôt sur ces schèmes structurants de l'expérience issus des opérations d'association/différentiation qui caractérisent l'expérience vécue, dans la mesure où les villes ont tendance à rejeter peu à peu la voiture à l'extérieur des centres-villes et à drastiquement réduire la vitesse des véhicules - et cela même pour les roades jusque là limitées à 90 km/h qu'on envisage de limiter à 50 km/h, et rappelons nous qu'il n'y a pas si longtemps (tout au plus 10 ans) ces mêmes roades étaient limitées à 110 km/h. Cela peut sembler anodin, mais c'est directement l'expérience sensible quotidienne qui est en jeu dans le sens où en fonction de la vitesse d'une voiture, ce ne sera pas le même son que l'on entendra : un son grave à basse vitesse (celui du moteur et qui laisse entendre les vibrations de la carrosserie) et un son plus aiguë à grande vitesse (celui des frottements des roues sur la chaussée et des frottements d'air). À moins que les constructeurs d'automobiles ne généralisent le principe de véhicule « silencieux », nous ferons alors face à d'autres problématiques - au delà du fait que ces véhicules silencieux sont particulièrement dangereux pour les cyclistes et les piétons qui ne les entendent pas arriver.

3.3.6. Des formes de l'espace à travers l'état du corps

Un dernier registre de justification des formes de l'espace repéré dans le discours a trait au corps et à des sensations proches d'une esthétique (au sens premier du terme d'un plaisir des sens). Sans chercher à définir cette dernière, nous pouvons néanmoins préciser qu'il s'agit ici de bien-être et plus particulièrement d'un mieux être. Alexandra le formule ainsi :

Ah, ça va mieux, je me sens plus libre en fait. Je me sens moins sur... moins tendue en fait.

J'ai l'impression qu'il y a plus d'espace et tout.

C'est parce que t'as l'impression d'avoir plus d'espace autour de toi ?

Non. Je me sens mieux donc je suppose qu'il y a plus d'espace autour de moi.

(Parcours Alexandra, 28 ans, le 3 décembre 2008, 16h00, Chemin Boisé)

Ici aussi, pour comprendre d'où vient cette association entre bien-être et forme de l'espace, il faut voir la conjonction entre des expériences passées à l'intérieur même du parcours « en aveugle » et le *schème d'expérience* qui articule plusieurs sensations (vers « un chemin plus naturel »).

La forme de l'espace est un *objet d'expérience* relativement complexe à appréhender si l'on suit au plus près l'expérience vécue. Elle mêle aussi bien des sensations, des « images mentales », des émotions que des *schèmes d'expérience*. Elle se présente sous de multiples aspects : physiques, par la relation corps/environnement et à travers les perspectives d'action qu'elle sous tend. Elle est à la croisée des schèmes les plus structurants de l'expérience quotidienne par les multiples renvois de sens et les contradictions qu'elle permet.

Penchons nous maintenant sur un autre *objet d'expérience* bien moins polysémique.

3.4. Le parc

Le parc apparaît dans les discours dans presque tous les lieux du parcours, seulement ni avec la même fréquence, ni avec le même sens. Il est des lieux typiques d'un parc ou à proximité d'un parc et il est des lieux absolument non typiques d'un parc. Comme nous l'avons déjà rencontré, la négation d'un *objet d'expérience* participe aussi du sens de l'expérience sensible. Préciser que tel lieu n'est pas typique d'un parc nous renseigne sur plusieurs caractéristiques de ce lieu. Nous allons essentiellement nous attacher à montrer ce à quoi peut renvoyer faire l'expérience sensible d'un

parc « en aveugle » tant du point de vue de ce qui participe au sens de cet *objet d'expérience* que ce qui n'y participe pas.

3.4.1. La typicité du parc

Le parc est en soi un *objet d'expérience* qui est lui même composé d'*objets d'expérience* aux configurations particulières. Il existe une multitude de parcs différents - pour être exact autant qu'il en existe croisé à autant de regards particuliers possibles. Pour autant, nous sommes généralement en accord les uns avec les autres sur ce que nous entendons par un parc. Le parc n'est plus alors seulement un *objet d'expérience*, c'est aussi un complexe de *références aprésentatives* dans lequel d'autres *objets d'expérience* gravitent. Il porte en lui un *schème d'expérience* relativement structuré. Nous distinguerons donc d'un part l'*objet d'expérience* parc qui est ce dont on fait l'expérience et le *schème d'expérience* parc qui est un complexe de *références aprésentatives* ou de renvois de sens entre des *objets d'expérience* qui sont typiquement associés à l'idée de parc - dans les parcours, ce seront le sol, les végétaux, les gens, les animaux et la circulation automobile. En effet, il n'est jamais vraiment seulement question d'un *objet d'expérience*, mais plutôt de relations entre *objets d'expérience* qui s'actualisent dans le vécu. Étudier le parc comme un *schème d'expérience* revient alors à se demander quelles configurations prennent ces *objets d'expérience* - ou quelles configurations ils ne doivent pas prendre - pour être conformes à l'expérience sensible typique d'un parc.

3.4.2. Les caractéristiques fondamentales du parc : calme, sol et absence de circulation automobile

Le parc est, d'après les parcours, un lieu « calme ». Comme nous l'avons mentionné, calme ne veut pas dire sans bruits. D'ailleurs, calme ne réfère pas avant tout à la dimension sonore de l'expérience. Calme renvoie en premier lieu à certains types d'actions et d'activités. Calme est bien plutôt une ambiance, car justement croisant les dimensions physiques, sensibles et sociales de l'expérience. Calme renvoie par exemple aussi aux mouvements dans l'espace, à l'agitation et l'activité dont le noeud de circulation est l'antithèse. Nous verrons que les configurations dans lesquelles apparaissent les *objets d'expérience* organisés par le *schème d'expérience* parc nous permettront de mieux saisir ce que les parcourants entendent par une ambiance calme. Nous comprendrons alors qu'il ne s'agit pas d'un espace sans bruit, loin de là.

Deux *objets d'expérience* sont particulièrement fondamentaux pour que survienne l'expérience sensible du parc. Il s'agit du sol et de la circulation automobile. Le sol peut revêtir de multiples configurations dans le cadre d'un parc. Les parcourants nous parlent de « gravier », de « terre », de « feuilles au sol », « d'herbe », de « pelouse », de « sol non bitumé », d'un « talus », d'un « chemin » ou encore du fait de « monter et descendre ». Mais cela ne veut pas dire qu'un sol qui aurait une de ces caractéristiques suffit à renvoyer à un parc, loin de là, puisque nous retrouvons certaines de ces configurations de sol dans d'autres endroits du parcours sans que l'idée de parc ne survienne. Par contre, le passage d'une configuration de sol à une autre accentue la propension à faire surgir l'*objet d'expérience* parc ou à le faire disparaître. En effet, en passant d'un sol bitumé à un sol gravier, un des premiers réflexes des parcourants est d'imaginer un parc, de même, déjà dans le parc (du point de vue de ce qui est imaginé), en passant de l'herbe à un sol plus dur, et même si c'est du gravier, certains parcourants s'imaginent quitter le parc pour retrouver un espace plus urbain. Ce qui est intéressant ici, c'est que le contraste au niveau du sol, et la direction que prend ce contraste, est presque plus important que la nature du sol en elle-même. La perspective diachronique est alors primordiale pour comprendre le sens de l'expérience sensible.

La circulation automobile est essentielle à l'*objet d'expérience* parc dans la mesure où elle est absente, ou plutôt, où elle s'atténue et se fait de plus en plus lointaine. L'absence de circulation automobile est alors caractéristique du parc. C'est une des conditions les plus importantes puisqu'il suffit que la circulation se fasse plus présente ou qu'une voiture passe non loin pour que l'idée du parc s'évanouisse subitement.

Le sol et la circulation automobile peuvent être source de conflits. En effet, dans certaines configurations, ils renvoient à des types de lieux contradictoires comme le parc et le boulevard. Nous verrons alors plus loin comment les parcourants gèrent cette situation.

3.4.3. Les caractéristiques secondaires du parc : végétaux, animaux et autres

Les végétaux sont un des *objets d'expérience* caractéristiques du parc et plus particulièrement les arbres. Comme nous l'avons vu, ces derniers peuvent être imaginés, entendus (avec le « bruit du vent ») ou sentis indirectement (avec les feuilles sur le sol, l'humidité et l'ombre ou encore la présence d'oiseaux). De la même façon qu'avec les deux précédents *objets d'expérience*, il peut suffire de l'absence de cet *objet d'expérience* pour que l'idée de parc ne se fasse pas. Par exemple, un parcourant nous expliquait qu'il ne pouvait pas y avoir de parc puisque quand il y avait du vent, il n'entendait pas les feuilles dans les arbres - alors même qu'à la fin de l'automne, moment des

parcours, les arbres n'ont que rarement encore des feuilles à leurs branches. Mais certains parcourants ont aussi imaginé des parcs sans arbres. Cet *objet d'expérience* ne fait donc pas l'unanimité au contraire des deux précédents. Il n'est donc pas absolument indispensable à l'*objet d'expérience* parc.

La présence de certains animaux peut renforcer l'idée de parc, comme les oiseaux ou les chiens dans certaines conditions. « En aveugle », un parcourant nous a raconté que les aboiements d'un chien qu'il entendait étaient des aboiements de chiens typiques d'un chien en liberté - c'est-à-dire qui n'est pas dans un jardin clôturé. Il ne l'imaginait pas du tout dans un milieu urbain, mais plutôt à l'intérieur d'un parc, il en a donc pensé que nous devions longer un parc. En effet, à ce moment là, nous étions chemin de la Cabrière, au milieu de la chaussée sur un sol en bitume légèrement gondolé ne laissant à aucun moment présager un parc - le sol étant une des caractéristiques déterminante du parc. Les aboiements du chien ont suffi à ce que l'*objet d'expérience* parc surgisse. Depuis ce chemin, la circulation est quasiment inexistante, et il n'est pas rare d'entendre beaucoup d'oiseaux et d'imaginer des arbres. Seul le sol ne répond pas à l'idée de parc. D'ailleurs, les oiseaux sont aussi une des caractéristiques secondaire du parc. Ils ne sont pas toujours essentiels à l'*objet d'expérience*. L'idée de parc revient le plus souvent dans le chemin Boisé, ce qui concorde évidemment avec toutes les caractéristiques du parc énoncées. Pourtant, les oiseaux ne sont pas extrêmement présents dans les discours relatifs à ce lieu. Et quand ils le sont, ils ne sont jamais mis au premier plan. Mais il peut arriver qu'ils soient tout de même essentiels pour quelques parcourants. Un d'entre eux en particulier nous a précisé que l'absence d'oiseaux ne laissait pas imaginer un parc.

Enfin, la présence d'autrui dans des conditions très particulières va dans le sens du parc. Entendre des enfants jouer au ballon laisse imaginer un parc. Certains parcourants nous précisent alors qu'ils n'imaginent pas que des enfants puissent jouer au ballon dans la rue. C'est particulièrement intéressant, puisqu'ici nous abordons certaines représentations sociales des personnes qui ont fait les parcours. Il est vrai qu'il est très rare que des enfants jouent au ballon dans les rues d'un centre-ville. Par contre, il est moins rare de les voir jouer dans les rues plus éloignées du centre où il y a moins de circulation et de passage, que ce soit au milieu des immeubles ou devant les maisons. Les parcourants se sont sûrement projetés dans un milieu urbain central et non périphérique comme peut l'être par certaines de ses caractéristiques le parcours que nous avons sélectionné. Cela laisse aussi entrevoir certaines normes de comportement dont ils sont porteurs, mais sans entretiens approfondis auprès des parcourants, nous ne pouvons qu'émettre de fragiles hypothèses. Nous pouvons retenir que ce genre de parcours a la capacité de faire émerger, au delà d'un compte rendu de perceptions

en mouvement, des discours qui concernent directement les rapports sociaux²²³. La présence d'autrui typique d'un parc est aussi reflétée par des passants qui courent ou qui sont essoufflés. C'est l'image du joggeur qui fait son sport dans le parc de son quartier.

Plus généralement, toutes les caractéristiques secondaires de l'*objet d'expérience* parc, c'est-à-dire, les végétaux, les animaux et autrui ne surgissent qu'à travers l'intentionnalité parce que l'idée de parc est déjà là dans le sens de l'expérience sensible. En grossissant le trait, ce sont le sol et la circulation qui lui permettent de survenir dans les parcours. Ensuite, l'*objet d'expérience* parc se comporte comme un *schème d'expérience* pour l'ensemble des *objets d'expérience*, et cela même en revenant sur les deux *objets d'expériences* fondamentaux qui ont le plus largement contribué à cet émergence du parc.

Si maintenant le parc renvoie typiquement à une ambiance calme, alors cette dernière se révèle bien plus complexe qu'une simple absence de bruit ou de certains types de bruit (comme celui de la circulation automobile). C'est une expérience sensible totale.

3.5. Le bâti

Le bâti est un *objet d'expérience* un peu plus compliqué à saisir que les autres *objets d'expérience* dans le sens où il implique différentes dimensions de l'expérience qui ont été dégagées par l'analyse des précédents *objets d'expérience*. N'oublions pas non plus qu'il s'agit d'un bâti imaginé et non directement ressenti. Nous allons procéder en deux temps. Dans un premier, nous préciserons ce que nous entendons par bâti. Nous en profiterons pour pointer certaines des difficultés de son appréhension qui sont directement liées aux conditions expérimentales. Dans un second temps, nous montrerons comment les parcourants imaginent le bâti.

3.5.1. Les objets du bâti

La plus grande partie des composantes du bâti a trait aux immeubles et aux maisons individuelles. Plus rarement, les parcourants font l'expérience de « murs », d'un « bâtiment sur pilotis », d'un « garage », d'un « préau » et d'une « usine ». Ces *objets d'expérience* sont suffisamment marginaux

²²³ Il existe une partie des matériaux que nous avons volontairement laissée de côté et qui traitait justement de ce thème. La vulnérabilité dans laquelle sont plongés les parcourants a eu tendance à accentuer certains de leurs préjugés, notamment par rapport à des styles de musiques que nous avons pu croiser, diffusées par des téléphones portables de certains passants, ou d'éclats de voix qui renvoyaient à certains groupes sociaux que les parcourants n'explicitaient jamais vraiment.

dans les parcours pour que nous nous concentrons sur les maisons et les immeubles. Le discours sur le bâti est entouré de beaucoup d'incertitude. En effet, il n'y a quasiment aucun indice sensible permettant de ressentir directement le bâti. Les parcourants font alors pleinement appel aux *schèmes et réserves d'expérience* et aux multiples renvois de sens entre les *objets d'expérience* que ces schèmes organisent. Le parcours a lieu dans un milieu urbain. Les parcourants vont donc nécessairement imaginer du bâti dans les différents lieux du parcours. Par contre, les ambiances traversées et les contrastes ressentis ne vont pas générer le même type de bâti. C'est pourquoi c'est un des *objets d'expérience* où nous observons le plus de contradictions dans les discours, témoignant de l'extrême polysémie des *objets d'expérience*, renforçant encore notre propension à nous diriger vers l'analyse des schèmes structurants de l'expérience et la perspective diachronique qui doit nécessairement l'accompagner. Au même titre que les autres *objets d'expérience*, le bâti apparaît aussi bien en positif, par sa présence, qu'en négatif, par son absence, même si ce dernier cas est plus rare.

L'indice sensible le plus proche de la présence de bâti à trait à l'évènement de la porte qui s'ouvre ou se ferme et qui parfois s'accompagne d'un bruit de clef. Les parcourants imaginent alors que quelqu'un rentre ou sort d'un immeuble ou d'une maison. La catégorie reste celle très générale du bâti sans que le parcourant puisse inférer son type. Ce seront d'autres facteurs qui détermineront, dans certains cas, s'il s'agit de maisons ou d'immeubles. La plupart du temps, les parcourants vont plutôt penser à des immeubles ou à des bâtiments relativement importants. Les maisons seront plus rarement imaginées, sûrement du fait qu'elles ne sont pas typiques de la ville du point de vue du référentiel de la centralité qui est ce qui structure de façon générale les parcours.

3.5.3. Ce qui renvoie au bâti : *objets d'expérience* et *références représentatives*

Quels *objets d'expérience* sont convoqués par l'expérience du bâti ? Ou en d'autres termes, quels *objets d'expérience* justifient l'expérience du bâti ? Mais, il ne s'agit pas seulement d'*objets d'expérience*, comme le sol, le vent, les animaux ou autrui. Il s'agit parfois d'associations complexes entre plusieurs *objets d'expérience* pouvant même mobiliser des *schèmes d'expérience* précis (comme avec le parc). D'autres fois, ce sont directement ces derniers qui affichent un rapport explicite avec le type de bâti. Enfin, des effets sensibles - dont les effets sonores sont une sous-catégorie²²⁴ - peuvent induire certaines formes de bâti.

²²⁴ Par ailleurs, de nombreux effets sonores du « répertoire » pourraient se lire en s'abstrayant de la composante plus particulièrement sonore de leur description. Certains se révèlent être plus largement des effets sensibles.

L'expérience sensible du bâti convoque plusieurs *objets d'expérience*. Nous avons affaire ici à une palette des possibles en termes de renvois de sens et d'interprétations de la réalité vécue. De plus, entre les parcourants, nous observons de multiples contradictions dans les renvois de sens. Le bâti est encore plus polysémique que les autres *objets d'expérience*. Cela est certainement dû au fait qu'« en aveugle », les participants ne peuvent plus compter que sur des renvois de sens - alors qu'avec les autres *objets d'expérience*, il était parfois possible de les sentir plus ou moins directement.

Le sol présente des configurations qui peuvent renvoyer à un certain type de bâti. Par exemple, un sol « mou », en « montée » et qui présente quelques « creux » et « bosses » peut vouloir dire que nous nous trouvons dans une cour d'immeubles. Par contre, sentir les « caniveaux » avec ses pieds laissera imaginer des maisons. De façon plus générique, un sol en goudron renvoie typiquement à du bâti, sans que le type soit précisé. Enfin, les « dallettes » - dans la section sous la MC2 - font référence à des bâtiments professionnels. Les renvois de sens explicités nous renseignent sur l'expérience quotidienne et plus largement sur les aspects typiques de cette expérience, sur les configurations spatiales, physiques et sociales qui reviennent le plus souvent ou qui font office de schèmes structurants et organisateurs de l'expérience. Chaque *objet d'expérience* en lien avec le bâti nous renseigne alors sur ses liens possibles avec les autres *objets d'expérience* en fonction des contextes de leurs sollicitations - à savoir les configurations ambiantales dans lesquelles ils surgissent.

La présence ou l'absence d'autrui est un facteur qui joue sur la propension à imaginer du bâti. Certains mouvements ou passages fréquents de gens ont pu être interprétés comme une entrée/sortie d'immeuble. Entendre des enfants s'amuser a souvent renvoyé au parc. Mais parfois, les parcourants ont plutôt pensé à une cour d'immeuble ou à des maisons - les enfants étant alors imaginés dans les jardins. Cet exemple est intéressant puisqu'il montre comment le même *objet d'expérience* (des enfants qui jouent, généralement, au ballon) peut susciter des *objets d'expérience* différents (un parc, une cour d'immeuble, le jardin d'une maison). Ces derniers peuvent même être organisés par des *schèmes d'expérience* en opposition structural. L'absence d'autrui a tendance à interroger le parcourant sur la présence de bâti. Il se sait en ville, donc avec des immeubles ou des maisons à proximité, mais l'absence de personnes dans la rue - à certaines temporalités et sous certaines conditions météorologiques - remet tout de même en question l'éventualité du bâti. Certains se sont même fortement demandés où pouvaient bien être les habitants, n'hésitant pas à qualifier certaines sections du parcours comme des lieux sans vie. L'espace de la rue et les abords directs des bâtiments que nous croisons ne sont que très rarement investis par les habitants du quartier. Ce n'est pas un lieu où il y a une vie de quartier qui s'exprime dans ces espaces publics

contrairement à des quartiers de la ville dont certains espaces publics sont investis par les citadins (mais jamais n'importe lesquels). *L'a priori* de la centralité, c'est-à-dire le fait que les parcourants s'imaginent dans un lieu incarnant la centralité en ville, a sans doute créé des dissonances au regard de l'expérience sensible des lieux (pour certains parcourants seulement). Cela veut aussi dire que le bâti est indissociable des individus, qu'ils y vivent, qu'ils y travaillent, qu'ils y fassent du sport, s'y « cultivent », etc.

Il est curieux de remarquer qu'un parcourant a associé, dans le chemin de la Cabrière, la présence remarquable d'oiseaux avec des maisons. Pour reprendre ses propres termes, on « sent qu'ils (les oiseaux) sont familiers du lieu ». Il voulait dire par là que la façon dont se présentaient les oiseaux à son champ de conscience ou l'expérience sensible qu'il en a fait a renvoyé à un type d'expérience analogue qui présente une configuration de maisons et jardins, dans laquelle les oiseaux sont une caractéristique remarquable. Les oiseaux sont un *objet d'expérience* polysémique qui peut tout aussi bien évoquer typiquement un parc qu'un quartier résidentiel avec ses maisons et jardins. Mais dans cette dernière configuration, ils se donnent à ressentir de façon sûrement différente. Il est difficile d'imaginer un peu plus précisément ces différences, puisque le parcourant en question ne nous a pas explicité son expérience. Une comparaison entre des enregistrements sonores d'oiseaux dans l'espace public et dans la forêt, par exemple, nous permettrait probablement de mieux comprendre cette différence marquante - car au point d'être un critère de distinction important - dans l'expérience sensible des oiseaux. Néanmoins, nous supposons qu'il s'agit principalement d'une différence à la fois dans les types d'espèces, et donc les types de chants entendus, et dans la spatialité des sons, entendant par là que dans un jardin, les oiseaux sont concentrés en un lieu précis, les quelques arbres plantés, tandis qu'en forêt, les « perchoirs » sont plus probablement multiples, les sources provenant alors de multiples directions. C'est peut être la conjonction de ces critères qui se cache derrière l'idée de familiarité des oiseaux avec le lieu.

La présence du bâti est parfois le fruit d'une série d'associations entre des *objets d'expérience*, c'est-à-dire une certaine configuration de renvois de sens. Nous mettons alors nécessairement un pied dans la perspective diachronique²²⁵. Par exemple, un parcourant nous a expliqué que quand il ressentait le vent (à la fois au niveau de la peau et au niveau d'un sifflement dans les oreilles), il n'entendait pas de feuilles, donc il n'y avait pas d'arbres. S'il n'y a pas d'arbres, il ne peut pas être dans un parc, donc il doit y avoir des immeubles. Cette forme de justification est intéressante pour voir comment sont imbriqués les *objets d'expérience*, voir ce qui les relie (aussi bien d'un point de

²²⁵ Nous voyons qu'il est de plus en plus difficile de ne s'en tenir qu'à la perspective synchronique pour comprendre le sens de l'expérience sensible à partir des *objets d'expérience*. Elle tend à s'effriter pour laisser la place à un autre type d'explication.

vue positif que négatif). Ce parcourant nous apprend que l'absence d'arbres est typiquement une condition d'un « non-parc » pour lui. Comme nous sommes en ville, il doit y avoir, par défaut, des immeubles, sauf si nous nous retrouvons dans un parc. Ici, ce sont des caractéristiques typiques de certains *objets d'expérience*. Elles nous permettront alors de les reconstruire un peu plus loin.

Nous avons remarqué que des *schèmes d'expérience* pouvaient induire la présence de bâti. Plus précisément, c'est le « calme » du lieu - qui est toujours un contraste, c'est-à-dire un « plus calme que quelque part » - qui contribue au sens de l'expérience sensible. Par contre, nous avons observé une relative contradiction. Alors que certains vont nous dire que, comme c'est plus calme, il ne doit pas y avoir « de maisons ou de choses très hautes », d'autres vont nous dire qu'il doit y avoir « des petites maisons ou de petits immeubles ». Il ne s'agit pas vraiment d'une opposition franche. Le point commun à ces deux mises en sens de la réalité vécue est une minimisation de la taille du bâti, puisqu'est à chaque fois suggéré que la présence de bâti est probable. Par contre, une des deux propositions est beaucoup plus mesurée que l'autre et ouvre les possibles pendant que l'autre les ferme. Il est néanmoins curieux qu'un bâti important ne soit pas typiquement associé à une ambiance « calme ». Par expérience, il n'est pas rare de se retrouver dans des endroits de la ville particulièrement construits et entourés de hauts bâtiments qui correspondent à ce type d'ambiance - en évacuant la question des temporalités qui complexifierait les choses. Pourtant, c'est quasiment une non-caractéristique du *schème d'expérience*. Nous verrons alors pourquoi il est finalement logique que les immeubles soient un *objet d'expérience* non typique d'une ambiance « calme ».

Enfin, comme nous l'avions annoncé, un effet sensible en particulier a tendance à renvoyer à la présence d'immeubles ou d'un front bâti particulièrement imposant. C'est évidemment en lien avec une des façon de ressentir les formes de l'espace et notamment les espaces resserrés. Nous parlons de l'effet de réverbération. La résonance des sons ne renvoie pas qu'à un espace fermé ou resserré, mais aussi parfois explicitement à des immeubles qui entoureraient le parcourant.

4. Un troisième regard sur l'expérience sensible : *schèmes d'expérience* et *références aprésentatives*

Nous avons vu en début de ce chapitre, lorsque nous avons proposé une analyse des débuts de parcours que nous pouvions adopter trois regards sur l'expérience sensible. Au fur et à mesure de notre cheminement, les limites apportées par les deux premiers regards - celui depuis les sens et celui depuis les *objets d'expérience* - nous conduisent vers les *schèmes d'expérience*. Ils sont les

opérateurs, masqués au quotidien, du sens de l'expérience sensible²²⁶. Ils organisent les multiples renvois de sens (autrement appelés des *références aprésentatives*) entre les *objets d'expérience*. En effet, ces derniers sont toujours offerts à la conscience de façon unique dans et par l'expérience en train d'être vécue. Pour autant, l'être humain typifie et catégorise ses expériences pour pouvoir se projeter, anticiper et pourquoi pas prédire. Même si chaque expérience est unique, elle se présente avec un certain degré de répétabilité et de typicité qui réactive des *contextes de sens*²²⁷.

4.1. Le rôle des *schèmes d'expérience* et des *références aprésentatives* dans le parcours

Certains discours de parcourants nous montrent que les *schèmes d'expérience* travaillent en souterrain - puisque ce que nous percevons, manipulons ou que nous visons sont déjà des *objets d'expérience* - et sont fondamentalement premiers dans l'expérience des parcours « en aveugle ». Il n'est en effet pas rare que les parcourants évoquent des *objets d'expérience* décontextualisés qui témoignent de la prégnance de ces schèmes. Par exemple, dans le chemin Boisé, en arrivant sur l'herbe, Gilbert nous parle immédiatement d'un pré. Il rectifie quelques secondes plus tard en parlant de pelouse. Dans cette section, nous sommes généralement en présence d'un *contexte de sens* que nous avons nommé « Nature » (nous expliciterons ce choix un peu plus loin). Ce dont il est fait l'expérience sensible aura donc tendance, de façon immédiate et spontanée à prendre du sens depuis ce *contexte de sens*, d'où l'idée de pré pour Gilbert. Or, très vite, il va faire un effort de recontextualisation et de particularisation de son expérience vécue. Nous sommes en ville, et il est évident qu'un pré n'y a pas sa place. Le sens immédiat que certains parcourants évoquent - et qui est remarquable parce qu'il propose un sens décalé par rapport aux lieux - nous montre les éléments fondamentaux structurants l'expérience sensible, ceux justement que nous tentons dans ce travail de dévoiler par l'intermédiaire du langage.

Si les *contextes de sens* sont structurant de l'expérience, c'est parce qu'ils témoignent d'une double implication. D'une part, les expériences uniques et particulières sont catégorisée et typifiées,

²²⁶ Alfred Schütz distingue dans les *schèmes d'expérience*, les *schèmes interprétatifs*, les *schèmes motivationnels* et les *schèmes expressifs*. Pour notre part, nous ne ferons pas cette distinction et considérerons qu'ils sont sous entendus quand nous parlons de *schèmes d'expérience*. Dans le cadre d'un parcours « en aveugle », ces trois schèmes sont explicitement convoqués.

²²⁷ « Les contextes de sens sont les horizons de sens téléologique dans lesquels les acteurs inscrivent leurs interprétations et mènent leurs activités, où ils projettent leurs visées intentionnelles et où ils ont affaire à des entités réelles et idéelles. [...] Ils sont pré-articulés par des systèmes de types et de recettes, d'ordre practico-sensible ou sémiotico-représentatifs, pré-ordonnés par des complexes de références aperceptives et de références aprésentatives, ré-activables dans des réserves d'expérience ». Daniel Céfaï, « Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schütz. Naissance d'une anthropologie philosophique », Droz, Genève, 1998, p. 182.

mettant ainsi en un certain ordre l'expérience du monde que nous avons. D'autre part, les *objets d'expérience* y sont organisés entre eux en proposant certaines configurations phénoménales plutôt que d'autres. La conséquence est que les *objets d'expérience* sont extrêmement polysémiques - et en cela ils reflètent notre expérience vécue. En quelque sorte, l'individu doit opérer un choix quand il éprouve sa relation au monde. Ou plutôt, l'individu fait face à une multitude de possibles dont les *contextes de sens* déterminent les probabilités. En ce sens, il existe une indéterminité des *contextes de sens*. L'expérience sensible est à chaque fois éventail des possibles, ouverture au monde, mais jamais n'importe quel possible ni n'importe quelle ouverture au monde. C'est là qu'interviennent les *schèmes d'expériences* et les *références aprésentatives*. Ils tracent plusieurs chemins parmi les multiples voies que peut emprunter le sens de l'expérience.

Nous avons dégagé deux caractéristiques majeures des *objets d'expérience* du fait de leur polysémie. On les retrouve dans plusieurs *contextes de sens*, ils sont donc adaptables à de multiples situations. C'est par exemple le cas des arbres dans les parcours. Ils peuvent aussi bien être typiques du parc que du boulevard urbain - même si ce ne seront pas vraiment les mêmes arbres, mais la catégorie de sens elle, sera la même. Les *contextes de sens* éclairent alors les nuances sur l'*objet d'expérience* arbre, nuances qui sont avant tout de l'ordre du sensible comme sentir plus particulièrement leurs odeurs dans certaines situations. C'est une des caractéristiques des *objets d'expérience* qui participe de la richesse sensible dont nous parlons. Elle laisse supposer une diversité des expériences sensibles et s'oppose à toute tentative d'uniformisation ou de normalisation de cette dernière.

Les *objets d'expérience* peuvent parfois être incompatibles entre eux dans le sens de l'expérience sensible. Par exemple, dans les parcours, typiquement, à la jonction entre l'avenue Jean Perrot et le chemin Boisé, plusieurs parcourants²²⁸ ont des difficultés à donner du sens aux lieux dans lesquels ils se trouvent car d'un côté, le bruit de la circulation automobile fait référence au boulevard urbain, tandis que d'un autre côté, le sol en gravier renvoie à un parc. Plus précisément, ce sont le sol en gravier et la présence de voitures, dans un contexte avant tout urbain, qui créent une incompatibilité ayant pour résultat d'arriver à espace qui n'a pas de sens. Les parcourants n'arrivent pas à « accepter » qu'une expérience vécue ne puisse pas avoir de sens précis. Toute expérience doit avoir du sens. Elle doit, en quelque sorte, nécessairement rentrer dans des « catégories ». En fait, ici, une profonde opposition entre les *contextes de sens* pose problème (par l'intermédiaire des *schèmes d'expérience* et des *références aprésentatives*). Ces situations, dont nous faisons souvent face, sont

²²⁸ Environ un tiers, nous développerons cette expérience des parcours un peu plus loin.

intéressantes parce qu'elles entraînent deux types de comportements comme les extrémités d'une palette de comportements possibles.

À un extrême, un parcourant peut « ignorer » certains *objets d'expérience* dans une sorte de mauvaise foi. Il faut que la réalité vécue ait un sens, et le parcourant va choisir de se débarrasser de certains éléments gênants. Ces derniers dépendent par exemple du *contextes de sens* moteur de l'expérience au moment où elle se déroule. Il faut alors suivre l'expérience vécue dans son cheminement pour comprendre cette émergence du sens qui passe par l'oubli volontaire de certains *objets d'expérience*. Ici l'expérience vécue est « retouchée » pour concorder aux *schèmes et réserves d'expérience*.

À un autre extrême, il y a création d'une nouvelle « catégorie ». Cela peut être un nouveau *contexte de sens* ou un nouveau possible pour les *objets d'expérience* qui rentrent en profonde contradiction. L'expérience vécue n'est plus reproduction par négation comme dans le cas précédent, mais complexification des *schèmes et réserves d'expérience* par l'introduction de nouveaux renvois de sens. Le cas extrême de ce type de comportement - ou de réaction face à la contradiction que porte l'expérience vécu - est une refonte totale des *schèmes et réserves d'expérience*.

Au quotidien, ces deux cas limites sont plutôt rares, surtout le deuxième car il porte en lui beaucoup d'incertitudes et d'imprévus - et nous avons vu que l'être humain a tendance à privilégier ce qui est prévisible car cela le rassure par rapport à l'angoisse primordiale face au monde²²⁹. Nous assistons bien plus souvent à une composition entre ces cas, composition par rapport aux temporalités des comportements. Par exemple, dans une situation précise que nous vivons, il peut nous arriver de faire autrement de façon radicale. Mais il y a fort à parier que nous nous lèverons le lendemain sans grande trace de cette reconfiguration²³⁰ des *schèmes et réserves d'expérience*, nous aurons repris nos habitudes et automatismes. Inversement, nous pouvons décider d'ignorer certains *objets d'expérience* pour que l'expérience vécue (la *situation biographique*) et les *contextes de sens* s'accordent. Pour autant, nous saurons que nous aurions pu faire différemment, penser différemment et sentir différemment. Il se peut même que nous gardions trace de cette épreuve qui viendrait nous tracasser de temps en temps. C'est, à plus long terme, une brèche ouverte à une refonte des *schèmes et réserves d'expérience*. Un exemple concret sera plus parlant.

Le parcours « en aveugle » nécessite que les parcourants appréhendent différemment l'expérience sensible, il leur faut ressentir autrement les *objets d'expérience* du quotidien et donc revenir sur leurs *schèmes et réserves d'expérience* en élaborant de nouvelles pistes de perspectives sur le

²²⁹ Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005.

²³⁰ On pourrait faire ici le parallèle avec la plasticité cérébrale, les adaptations et réorganisations dont elle témoigne.

monde. La plupart des parcourants ont d'ailleurs fortement apprécié ce décalage que propose l'expérience de recherche sur la pratique quotidienne de la marche en ville. Pour autant, ceux que nous avons revus après n'ont pas fondamentalement changé leurs façons de percevoir. Ils regardent avant tout, comme ils le faisaient avant les parcours. Ils ont repris leurs habitudes - même si une brèche est ouverte dans leur *schèmes et réserves d'expérience* aussi longtemps que cette expérience resurgira dans leur quotidien par renvoi de sens ou par rappel mémoriel volontaire (raconter cette expérience à quelqu'un par exemple).

4.2. Les contextes de sens « Ville » et « Nature » : une abstraction sur l'expérience vécue

Dans les parcours « en aveugle », nous retrouvons principalement deux *contextes de sens* particulièrement structurants de l'expérience mais aussi en profonde opposition²³¹. Il faut alors prendre en compte ce qui en amont encadre l'expérience vécue. C'est le référentiel centralité qui introduit cette opposition structurale entre « Ville » et « Nature ». Il faut être prudent et ne pas prendre ces termes dans leur sens courant et pratique, au contraire. Ce sont des *contextes de sens* donc des abstractions de l'esprit qui ne reflètent en rien ce dont on fait l'expérience. Ce sont en quelque sorte des archétypes des idées de « Ville » et de « Nature » dégagés à partir des discours recueillis lors des parcours « en aveugle ». Ils présentent des caractéristiques primordiales et secondaires (une certaine organisation des *objets d'expérience*), les premières s'opposant entre elles, tandis que les secondes pouvant se retrouver dans les deux *contextes de sens*.

Dans les parcours « en aveugle », nous avons pu dégager deux de ces caractéristiques primordiales, les plus importantes en définitive. Il s'agit d'un côté des voitures et de l'autre du sol. Il semblerait qu'au *contexte de sens* « Ville » soient fondamentaux²³² un sol dur et en goudron (ou macadam ou béton, même si le béton est moins typique) en d'autres termes un trottoir et la présence de voitures²³³ et qu'au *contexte de sens* « Nature » soient fondamentaux l'absence de voiture (elle doit être notable) et un sol mou en gravier ou terre (et non pas nécessairement en herbe comme nous

²³¹ Précisions que nous rentrons ici dans une abstraction qui ne doit pas faire croire à la tangibilité des *contextes de sens* que nous évoquons. Il faut les appréhender plutôt comme des manières d'intelligibiliser l'expérience vécue et non comme le reflet de celle-ci.

²³² Dans le cadre d'un parcours « en aveugle » mené dans un quartier particulier de la ville de Grenoble. N'oublions pas que ces *contextes de sens* sont reconstruits à partir de cette expérience et celle-là seulement.

²³³ Et nous remarquerons que la voiture fait partie typiquement de l'idée de Ville et de centralité dans la ville. Un centre-ville sans voiture n'est plus vraiment un centre-ville. De quoi relativiser le discours diabolisant la présence de la voiture en centre-ville. Elle participe pleinement de l'idée d'être en ville et en centre-ville.

aurions pu le penser), en d'autres termes un chemin. D'un côté chemin sans voitures et de l'autre trottoir avec voitures, cette opposition structurale entre les *contextes de sens* « Ville » et « Nature » sous le joug du référentiel de la centralité dans un contexte urbain semble être la structure fondamentale qui permet de rendre compréhensible l'ensemble des parcours dans le sens conféré à l'expérience sensible à travers les discours.

À ces oppositions s'en superposent de nombreuses autres qui font appel à d'autres dimensions de l'expérience sensible. Par exemple, à l'opposition Ville/Nature, répondent, entre autres, les oppositions Bruyant/Calme et Insécure/Sécure. Ces nombreux couples d'opposition, car il y en a bien d'autres, sont reliés entre eux par des passerelles entre les dimensions de l'expérience, entre par exemple une ambiance (calme) et un sentiment (sécurité). Le sens de l'expérience sensible déborde alors largement les dimensions plus sensibles que nous avons évoquées jusque là, notamment en partant des sens. Nous effectuerons alors un retour aux parcours dans leur déroulement effectif.

III. Une perspective dynamique sur l'expérience : l'hypothèse du mouvement

Jusqu'ici nous nous sommes principalement concentrés sur le « quoi » de l'expérience. Afin de nous rapprocher encore un peu plus de l'expérience vécue, il est nécessaire d'adopter une autre perspective et de se poser la question du « comment ». Comment se fait l'expérience sensible au cours de son déroulement ? Nous suivrons alors le cheminement des parcourants en nous intéressant à la relation particulière qui s'instaure entre eux et leur environnement. Toute cette dernière partie repose sur l'hypothèse que le mouvement est fondamental. Pour en rendre compte nous devons alors nous pencher sur la question du rythme dans le sens où il donne du sens au mouvement. Ce dernier est toujours rythmé. Nous nous concentrerons alors principalement sur les idées de relation, de seuil et de transition dans les parcours comme trace des rythmes de l'expérience vécue.

Mais avant d'aborder les dynamiques des cheminements pour aboutir à une perspective sur les rythmes dans l'expérience, nous allons revenir sur l'expérience sensible depuis une perspective synchronique. En portant notre réflexion sur les sens, les *objets d'expérience* puis les *schèmes et réserves d'expérience*, nous avons dû admettre qu'ils répondaient tous les uns avec les autres dans une dynamique impulsée par le mouvement. Nous allons alors éclairer certaines formes de ces relations.

1. Les dynamiques de l'expérience

1.1. Les multiples dimensions de l'expérience sensible

Un peu plus haut, nous avons commencé à esquisser les deux *contextes de sens* qui semblaient structurer les parcours « en aveugle » : le *contexte de sens* « Ville » et le *contexte de sens* « Nature ». Nous avons aussi rapidement dit qu'ils fonctionnaient comme un couple d'oppositions faisant appel à d'autres oppositions structurales qui sont en fait d'autres dimensions de l'expérience - ou d'autres niveaux de regard sur l'expérience vécue. En forçant le trait et en dégagant les caractéristiques les plus remarquables, nous avons reconstruit les séries d'oppositions typiques qu'engendre le couple Ville/Nature, ceci afin de voir ce que peuvent être ces autres dimensions de l'expérience. Il s'agit de : Bruyant/Calme ; Insécure/Sécure ; Exposé/Protégé ; Circuler/S'arrêter ; Stressant/Apaisant ; Trottoir/Chemin ; Promeneur/Passant ; Boulevard urbain/Parc ; etc. Il existe d'autres couples d'opposition, mais nous avons ici seulement les plus pertinents pour comprendre l'expérience vécue des parcourants.

Avant de rentrer dans le détail de ces couples, nous tenons à préciser une chose de capitale afin d'éviter tout quiproquo. Le *contexte de sens* « Ville » ne doit surtout pas être compris comme une image ou une représentation de l'*objet d'expérience* ville. Ce dernier est bien plutôt une composition dynamique de caractéristiques appartenant à plusieurs *contextes de sens*. Le *contexte de sens* est en quelque sorte, ici précisément, un idéal-type qui ne représente en rien la réalité vécue ou même les représentations des participants. Ces couples d'oppositions nous permettent *in fine* de montrer les tensions motrices de l'émergence du sens de l'expérience sensible dans le cadre d'un cheminement. Par exemple, si la majeure partie des parcourants passe de l'« image mentale » du boulevard urbain à l'« image mentale » du parc entre l'avenue Jean Perrot et le chemin Boisé, c'est parce que dans ce cheminement se manifeste une tension entre un ou des couples d'opposition qui accompagne les *contextes de sens* « Ville » et « Nature ». De façon plus précise et caricaturée - nous le développerons un peu plus loin - le passage du sol bitume à un sol gravier réveille l'opposition Ville/Nature et donne au parcourant l'impression qu'il arrive dans un lieu plus « naturel » - ce qui ne veut pas dire qu'il va s'imaginer dans une forêt profonde à des lieues de la ville. Il va composer ce côté plus « naturel » avec le fait qu'il se sait toujours dans un milieu urbain, d'où l'idée de parc ou de square. En effet, n'oublions pas que ce qui prime dans l'expérience, c'est la relation, ici de contraste, qui impulse un mouvement et opère de multiples associations/différenciations.

1.1.1. Des ambiances calmes et bruyantes

Le couple Calme/Bruyant est très fréquent dans les commentaires des parcourants. Il structure très fortement l'enchaînement des lieux et espaces. Pour preuve, nous le retrouvons très souvent comme un critère essentiel d'association/différenciation entre les lieux lors de l'étape de la reconstruction - pour rappel, à la fin du tour « en aveugle » quand nous demandons aux participants s'ils ont eu l'impression de passer par des types de lieux différents. Les parcourants distinguent alors les lieux calmes des lieux bruyant. Mais que recouvrent vraiment ces dénominations ?

Comme nous l'avons déjà dit, il ne s'agit pas seulement de sonore, mais aussi de pratiques sociales et de ressentis. En cela, nous pourrions dire que Calme et Bruyant parlent d'ambiances. Dans une ambiance calme, pour les parcourants, et même s'il y a des nuances entre leurs interprétations, le niveau sonore est relativement faible - et toujours plus faible qu'un autre, dans le contraste - certains bruits sont absents - comme celui de la circulation automobile, bien qu'il puisse être présent mais comme un fond sonore lointain - il y a du mouvement, de gens ou de vélos, mais sans que ces derniers dépassent un seuil de saturation dépendant à la fois de la quantité de gens et de vélos et de l'intensité des mouvements, c'est-à-dire qu'à partir du fourmillement, nous pourrions dire que nous quittons les conditions d'une ambiance calme. Il existe une certaine sérénité derrière l'idée d'ambiance calme et un ralentissement du rythme de vie, de marche, etc. Une ambiance calme n'est surtout pas absence d'activité, mais pas non plus suractivité. Elle offre un équilibre au niveau des activités en présence qui doit refléter, même de loin, certaines valeurs associées au *contexte de sens* « Nature ». C'est pourquoi elle autorise seulement certaines pratiques sociales et pas d'autres. Il en découle qu'un espace public qui donne à ressentir une ambiance calme n'est plus réellement public, puisqu'il doit nécessairement exclure certains publics. À l'autre extrême, une ambiance bruyante se définit en opposition à toutes ces caractéristiques. Mais dans les parcours, un lieu calme ou un lieu bruyant n'a pas de sens en soi. C'est l'expérience sensible d'un contraste ressenti au niveau de ce qui caractérise le Calme ou le Bruyant qui permet de dire que le lieu est plus calme ou plus bruyant.

Les espaces publics sont donc des lieux caractérisés par un dynamisme d'ambiances qui alterne Calme et Bruyant au gré des types d'espace publics (puisque la plupart du temps nous cheminons, donc nous traversons différents types d'espaces publics), des temporalités (jour/nuit, week-end/ semaines, vacances scolaires/hors vacances scolaires, été/hivers, etc) et des événements (manifestation, couvre feu, « dimanche sans voitures », etc).

1.1.2. Sentiment de sécurité et d'insécurité

Un deuxième couple a été particulièrement structurant de l'expérience du cheminement en aveugle. Il s'agit du couple Sécure/Insécure, c'est-à-dire d'une dimension de l'expérience qui mobilise les affects. Par contre, il n'apparaît pas tel quel dans la reconstruction des parcours. Il y est implicite. Nous le retrouverons plutôt sur les lieux de l'expérience vécue au moment où elle se déroule. Ce sont les conditions expérimentales qui ont fait apparaître ce couple d'opposition. Probablement qu'avec la vue, il n'aurait pas été aussi saillant - ce que tendent à révéler les seconds tours quand les parcourants nous précisent qu'ils ne ressentent plus l'aspect insécure de tel lieu.

Ce couple fonctionne beaucoup avec le couple précédent sous le regroupement Calme=Sécure et Bruyant=Insécure. Le lien se fera essentiellement à partir de la présence/absence de véhicules ainsi que des caractéristiques du sol. L'absence de voitures renvoie, entre autres, à un lieu Calme et Sécure et inversement pour la présence de voitures²³⁴. Pour le sol, c'est un peu plus compliqué puisqu'il y a certaines ambiguïtés. Généralement, un sol irrégulier, c'est-à-dire qui présente de nombreuses aspérités et dénivelés, sera associé à un lieu insécure, ici, la peur de faire une chute. Mais il peut arriver que des *schèmes d'expérience* interviennent et passent outre ce que le sol produit généralement comme effet. Par exemple, dans le parc, nous grimpons une butte. Le chemin est fait de galets, puis nous nous retrouvons sur de l'herbe en pente descendante. Tout ce passage est fortement irrégulier. Pour autant, l'effet d'insécurité qui aurait dû logiquement surgir, si l'on suit notre analyse, ne s'est pas produit pour bon nombre de parcourants. En effet, nous sommes dans un lieu qui est déjà fortement coloré depuis le *contexte de sens* « Nature », il est donc « Sécure », bien que la configuration du sol soit propice à l'« Insécure ». Ce couple d'opposition a été en quelque sorte subordonné aux *contextes de sens* - et c'est notamment pour ce genre de raisons que nous pensions que les *contextes de sens* étaient moteurs de l'expérience. Comme nous venons de le dire « Nature » fonctionne avec « Sécure » et « Ville » avec « Insécure »²³⁵. Ce qui ne veut pas

²³⁴ Notons que quelques parcourants ont plutôt ressenti une certaine angoisse dans les lieux calmes. Plus précisément, l'absence de bruits proches d'eux renvoie aux rues sombres la nuit. C'est l'imaginaire lié à l'agression nocturne dans les espaces publics urbains qui est ici convoquée. Donc Calme, peut, dans certaines conditions, être compatible avec Insécure.

²³⁵ Et il ne faut pas se méprendre non plus sur le sens de « Nature ». Il ne s'agit pas vraiment de la nature comme quand nous parlons des forêts ou des chemins de montagne dans lesquels nous nous sommes promenés, loin de là. Sinon, l'association nature/sécure serait évidemment fautive. Les espaces dits naturels comme les forêts, les montagnes ou les océans (mais on peut penser aussi aux déserts et aux banquises) sont des lieux particulièrement dangereux pour l'être humain dans le sens où il est dans une situation où il ne peut maîtriser son environnement. Son adaptation y est difficile. Il ne faut pas confondre le *contexte de sens* Nature, qui est une abstraction avec l'idée contemporaine d'une nature fantasmée.

nécessairement dire qu'ils sont indispensables l'un à l'autre. Par exemple, un sentiment de sécurité peut être ressenti sans que le *contexte de sens* ne soit particulièrement l'un ou l'autre, c'est-à-dire « Ville » ou « Nature ».

Jusque là s'opposent donc Nature/Calme/Sécure à Ville/Bruyant/Insécure. Il s'agit de l'articulation entre un *contexte de sens*, des ambiances et des sentiments, chacun de ces éléments étant une dimension parmi d'autres de l'expérience sensible ou un regard particulier sur l'expérience vécue qui ne met pas la focale sur les mêmes choses. Ce jeu à trois s'ordonne dans le mouvement et permet de comprendre la plus grande partie des parcours « en aveugle ». Il existe d'autres couples d'opposition peut être un peu plus secondaires, mais essentiels pour appréhender la complexité de l'expérience sensible.

1.1.3. Des espaces protégés et exposés

Le couple Protégé/Exposé est relativement lié à Sécure/Insécure, mais ne renvoie pas à la même dimension de l'expérience sensible. Dans le deuxième, il s'agit de sentiments (puisque'il est lié à la peur et à la confiance, en d'autres termes à des émotions), dans le premier, nous insistons sur des éléments sensibles qui structurent l'espace, jusque dans sa forme. Un lieu Exposé/Protégé est toujours un lieu Exposé/Protégé de quelque chose ou à quelque chose. Dans les parcours, ce quelque chose est multiple.

Les parcourants peuvent très bien évoquer le vent. Dans ce cas, dans un lieu exposé, le vent nous fait généralement face et l'on ressent particulièrement ses bourrasques. Par conséquent, les lieux exposés sont des lieux dont la forme de l'espace est plutôt large et grande, par renvoi de sens avec le vent. Cela peut aussi concerner les « bruits » en général. Un « bruit » est un son qui a tendance à être dévalorisé parce qu'il est désagréable - cela peut-être d'un point de vue physiologiques ou d'un point de vue significatif, c'est-à-dire lié aux renvois de sens qu'il suscite. Un lieu exposé sera généralement un lieu à proximité d'une circulation intense, d'un axe de tramway ou de travaux - nous disons bien des bruits de chantier et non des sons de chantiers. Enfin, un lieu exposé peut renvoyer au regard d'autrui, à des mises en vue. Cela n'apparaît que marginalement dans les parcours, mais surgit parfois le soucis du regard de l'autre.

Les espaces publics sont des lieux qui jouent de cette tension Exposé/Protégé à travers les contrastes sensibles au niveau des formes de l'espaces (qui ont des répercussions directes sur les ressentis sur le vent), au niveau des activités (qui se baladent entre deux extrêmes : Calme/Bruyant),

et au niveau des publics (qui peuvent être nombreux ou peu, disséminés ou concentrés, familiers ou étrangers, etc).

Le couple Protégé/Exposé, bien que partageant des points communs avec le couple Sécure/Insécure, n'est pas tout le temps en accord avec le couple Nature/Ville. Par exemple, un lieu multi-exposé (par exemple par le vent, la circulation et la foule) n'appartient en propre ni au *contexte de sens* « Ville », ni au *contexte de sens* « Nature ». Il est une composition entre ces deux *contextes de sens* sans qu'un ne domine vraiment l'autre dans l'émergence du sens de l'expérience. Mais au lieu de figurer un mélange entre ces deux *contextes de sens*, il s'agit plutôt d'une articulation très rapprochée dans le temps des deux *contextes de sens* (on a affaire à une composition d'un existant *a priori* relativement rigide). Si la réalité est multiple, c'est parce que nos regards sont multiples dans le temps et qu'alors que jusque là nous étions concentré sur la circulation automobile pour traverser la route, longeant maintenant le trottoir, c'est le vent contre lequel nous marchons qui submerge notre champ de conscience ouvrant des portes à l'évocation, et pourquoi pas comme Clément à l'arrivée du télésiège en haut de la montagne - où « le vent fait chaou dans les oreilles »²³⁶. Voici un exemple de lieu Exposé qui fait appel aux deux *contextes de sens* qui semblent organiser l'expression de l'expérience des parcours sans que ne soient vécues de profondes contradictions - ce qui peut être le cas dans d'autres configurations spatio-temporelles, nous en montrerons un exemple un peu plus loin. Il semble donc que l'existence de certains couples d'opposition, ici Exposé/Protégé, puisse contourner les oppositions inhérentes à certains couples, comme Ville/Nature.

1.1.4. Entre s'arrêter et circuler, ce qu'il est possible de faire

Il existe une dimension de l'expérience sensible qui obéit aussi à un régime d'opposition et qui met directement en jeu la marche. Le couple Circuler/S'arrêter réfère aux injonctions du lieu quant aux possibles du corps qui sont induits. Nous voulons dire par là qu'il existe des espaces qui incitent à s'arrêter et d'autres qui incitent à circuler et que ce régime d'opposition suit les couples d'opposition que nous avons rencontrés plus haut. Le triptyque Nature/Calme/Sécure tend à nous laisser entrevoir la possibilité de nous arrêter dans notre marche, tandis que le triptyque Ville/Bruyant/Insécure intime un effet inverse. À ceci se rajoute le couple Exposé/Protéger qui dans certaines conditions favorise ou non le fait de s'arrêter ou de circuler.

²³⁶ Extrait du parcours de Clément, 25 ans qui a eu lieu le 26 novembre 2011 à 11h00. Nous étions alors Chemin de la Cabrière.

Par exemple, l'avenue Jean Perrot est typiquement un espace public (du genre boulevard urbain) qui tend à faire circuler le parcourant, ce dernier espérant souvent que nous quittions très vite ce lieu particulièrement désagréable - puisqu'il est bruyant et Insécure (un sentiment de danger même) de par la forte proximité et densité de circulation automobile, la proximité avec des bruits de chantiers et le passage sous un échafaudage destiné à des travaux de ravalement de façade. Pour autant, un parcourant nous a avoué que, dans ce lieu, il imaginerait bien des bancs où l'on pourrait se poser et contempler la vue (hypothétique, puisqu'il l'imagine). Cette curiosité s'explique par les conditions de ce parcours. En effet, au moment où nous marchions le long de l'avenue Jean Perrot, quasiment aucune voiture n'est passée et les bruits de travaux étaient inexistantes, ainsi que ceux du ravalement de façade. Les temporalités ont joué en la faveur de cette image du lieu. De plus, l'exposition au vent dans cette avenue a facilité le *contexte de sens* « Nature » (par l'entremise du jeu des *références aprésentatives*), ce qui peut expliquer que la possibilité de s'arrêter ait fait partie des caractéristiques du lieu.

À l'inverse, lors d'une autre recherche²³⁷, un espace public typiquement plus propice à l'arrêt était en fait un espace qui tendait à faire circuler. Il s'agit de la place Pey-Berland à Bordeaux dans sa partie Nord-Ouest. Dans cette partie de la place, il y a un vaste espace plan dégagé et dallé. La circulation et le tramway passent de l'autre côté de la place et sont masqués (à la fois visuellement et auditivement, bien que l'on puisse les entendre au loin) par une immense cathédrale. Cette partie de la place est aussi bordée de cafés et du palais Rohan qui est l'hôtel de ville de Bordeaux. Bien que cette partie de la place soit relativement Calme et Sécure, elle ne renvoie pas typiquement au *contexte de sens* « Nature ». En effet, l'extrême minéralité du lieu et sa multi-exposition (au vent, au soleil, à la pluie, au gens que ce soient les touristes, les passants ou ceux qui sont assis au terrasses et jouent de l'exposition en public) en font un espace qui va plutôt renvoyer au *contexte de sens* « Ville ». Dans ces conditions, les individus auront tendance à préférer circuler que s'arrêter.

1.1.5. Des corps apaisés et stressés

Une dimension de l'expérience sensible bien présente dans les parcours a trait au bien-être. S'opposent alors « Apaisant » et « Stressant ». Il s'agit ici d'effets qualitatifs sur le corps proches du jugement esthétique. Les lieux sont alors qualifiés d'apaisants ou de stressant suivant une opposition structurale qui suit le triptyque déjà évoqué. Cette association est relativement évidente dans la mesure où les affects Sécure/Insécure comme dimension de l'expérience sensible réfèrent

²³⁷ La recherche ASTUCE que nous avons mentionné dans le premier chapitre.

directement à l'apaisement et au stress. De plus, il ne s'agit pas seulement d'un effet ressenti par le corps, mais aussi d'une association symbolique entre ce qu'incarnent le *contexte de sens* « Nature » et le *contexte de sens* « Ville ».

Bien que cela puisse paraître paradoxal avec certaines expériences vécues - que nous ou d'autres peuvent faire au quotidien - sous bien des aspects, la « Nature » va être fortement associée à « Apaisant » par le biais des valeurs sur la vie que la première porte en tant que nature fantasmée. Par exemple, c'est l'écoulement de l'eau du fleuve qui apporte une sensation d'apaisement ou encore le vent à flanc de montagne qui évoque l'immensité apaisante des monts à perte de vue. Pour autant, en y réfléchissant, ces espaces peuvent souvent être source de stress. Les fleuves peuvent être des endroits particulièrement dangereux et nécessitent une grande prudence et attention quand on y navigue. De même, la balade en montagne peut se transformer en expérience stressante si l'on se retrouve surpris par l'orage ou le brouillard sans avoir été suffisamment prévoyant. Mais bien que l'expérience puisse contredire ces associations typiques, elles sont largement opérantes pour la simple raison que les parcourants sont des urbains. Leur référentiel est la ville et la centralité. Ils sont bien plus plongés au quotidien dans la ville fourmillante et grouillante, dans les transports en communs aux heures de pointe ou aux interminables bouchons en périphérie de la ville et au rythme parfois difficile du travail. Les espaces de la « Nature », celle qui est fantasmée, puisque jamais réellement naturelle, sont des espaces particulièrement travaillés pour la détente. Si nous reprenons nos exemples, les bords de fleuve sont très souvent aménagés. En les suivant, nous nous retrouvons dans un « autre monde » en l'espace de quelques dizaines de minutes²³⁸. Ils évoquent la « Nature » tout en n'ayant que très peu de choses naturelles, les chemins étant généralement artificiels et les végétaux taillés par la main de l'être humain²³⁹. Si les liens Nature/Apaisant et Ville/Stressant ne résistent pas à certaines expériences vécues, il faut admettre qu'à travers les discours recueillis et les pratiques observées, ils s'associent particulièrement bien ensembles.

²³⁸ L'aménagement des bords de Loire dans la ville de Tours est sur ce point particulièrement saisissant. En une dizaine de minutes de marche depuis le centre-ville, nous nous retrouvons dans un espace qui n'évoque que très lointainement la ville. Un des seuls indices encore présents du contexte de sens « Ville » est la circulation automobile que l'on peut entendre en fond.

²³⁹ De la même manière, en montagne, le citadin parcourt des chemins de randonnée particulièrement bien balisés et régulièrement entretenus. Pour sortir des sentiers battus, comme on dit, il faut savoir bien lire une carte IGN et utiliser une boussole, ce qui ne fait pas partie des « compétences » nécessaires au citadin. Par contre, en ce qui concerne la région grenobloise pour ce que nous connaissons, ce genre de pratique s'est particulièrement démocratisée, notamment du fait de la création des chemins de Grande Randonnée (ou GR). Les équipements sont devenus plus accessibles et meilleur marché. Et si de façon générale, les individus diront volontiers qu'ils vont en montagne pour échapper au stress des villes, pourquoi pas, il faut aussi admettre que certaines situations de montagne peuvent provoquer du stress et qu'elles ne sont pas rares, loin de là. Pour autant, les parcourants auront tendance à associer fortement ces espaces de « Nature » à une sensation d'apaisement.

1.1.6. Le trottoir et le chemin ; le passant et le promeneur

Il existe une dimension de l'expérience sensible particulièrement importante que l'on a tendance à négliger au quotidien. Il s'agit du sol. Dans les parcours, deux types de sol s'opposent avec tous deux des déclinaisons multiples. Nous avons dégagé des discours d'un côté le Trottoir et de l'autre le Chemin. Si le premier répond au *contexte de sens* « Ville », le deuxième répond au *contexte de sens* « Nature ». Ces deux catégories de sol s'opposent en plusieurs de leurs caractéristiques sensibles, c'est-à-dire des caractéristiques que l'on peut ressentir en marchant dessus.

Le trottoir est un sol dur, généralement uniforme, plat et relativement lisse (dans une gamme qui va du dallage très lisse au goudron légèrement rugueux en passant par le béton, sorte d'entre deux). Il présente une trajectoire rectiligne et procède par angles droits. À l'opposé, le chemin est un sol relativement meuble dans la mesure où il présente une couche de terre, il est généralement irrégulier, en montée ou descente, même légère, et se caractérise souvent par une certaine rugosité (à travers un sol recouvert de gravier ou de cailloux). Le chemin fait plus souvent des courbes que des angles droits. Bien entendu, en ville, un trottoir peut revêtir certaines des caractéristiques du chemin, comme la rugosité avec les graviers ou l'irrégularité quand le trottoir est relativement abimé (par des racines d'arbres par exemple).

Ces deux types de sol ne résonnent pas avec l'ensemble du triptyque, ni même avec les couples d'opposition que nous avons présenté - ils répondront plutôt aux deux suivants. Le sol n'est pas qu'une dimension podo-tactile et kinesthésique de l'expérience sensible puisqu'il fait explicitement référence à des types de pratiques que l'on retrouve préférentiellement dans un type plutôt que dans l'autre. Généralement, sur un chemin, nous nous promenons tandis que sur le trottoir, nous passons. Cela évoque un autre couple d'opposition avec lequel il fonctionne, à savoir Promeneur/Passant. La référence va à celle ou celui qui marche. Cette dimension de l'expérience a à voir avec le statut et la perspective d'action dans laquelle se place l'individu. Nous avons pu remarquer que, dans le cadre de nos expériences, c'est bien plus la figure du promeneur que nous avons convoqué que la figure du passant. Les parcourants l'ont bien senti, par exemple, à partir d'un rythme de marche plus lent que d'habitude et une attention perceptive bien plus tournée vers les sensations qu'au quotidien. Les milieux urbains, au quotidien, ont tendance à invoquer l'expérience du Passant et non pas celle du Promeneur.

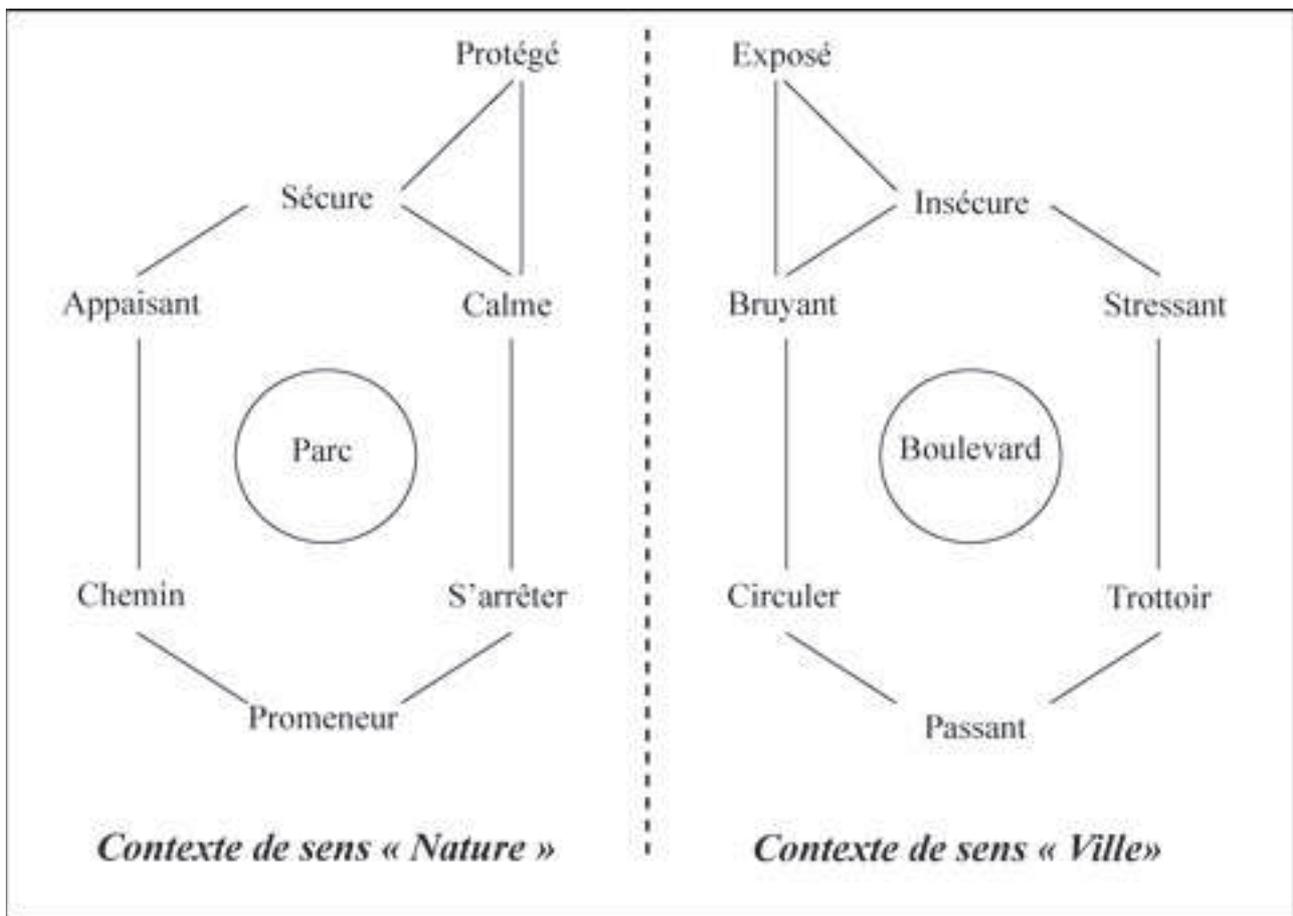
Si nous avons à différencier ces deux figures d'une même dimension de l'expérience sensible, nous dirions qu'elles parlent toutes deux d'une certaine façon de marcher et d'une certaine façon d'être en relation avec son environnement. En forçant le trait, nous aurions d'un côté un rythme de marche

rapide et tendu et une forme de distanciation à son environnement, tandis que de l'autre, nous aurions un rythme de marche lent et relâché et une forme de lien intime avec son environnement. La figure adoptée est très parlante d'un point de vue sensible. En effet, il n'est pas rare que dans les parcours « en aveugle » certains passants infèrent des démarches corporelles au son des pas des autres dans l'espace. Même, à ces démarches sont souvent associées des caractéristiques comme l'âge (« des vieux qui traînent le pas »), le caractère (« une femme autoritaire de par son rythme rapide et tendu »), ou même un état affectif (« une personne stressée »).

Ces deux figures de marcheur des villes, comme deux cas limites du type, offrent de multiples compositions avec lesquelles nous jonglons quotidiennement. Bien que le piéton urbain soit très souvent Passant, il lui arrive d'être Promeneur dès que le *contexte de sens* bascule du côté de « Nature ». Cela peut par exemple simplement arriver par le passage d'un Trottoir à un Chemin ou en passant d'un lieu Bruyant à un lieu Calme. Ici, certaines dimensions de l'expérience sensible jouent sur d'autres dimensions.

1.1.7. Des lieux typiques : le parc et le boulevard urbain

Il est enfin des types d'espace de la ville qui reflètent de façon archétypale les *contextes de sens* « Nature » et « Ville ». Il s'agit du Parc et du Boulevard urbain. Leur particularité est qu'ils résonnent avec tous les couples d'opposition que nous avons présentés. Ce sont deux types urbains qui ont particulièrement marqué nos parcours. Par contre, il faut admettre que les espaces urbains ne se résument pas à ces couples d'opposition ni même à un régime fonctionnant exclusivement par couple d'opposition. Ce qui se dégage des parcours souffre des limites même de notre terrain. Par exemple, la place, le centre-ville piéton, le bord de fleuve ou encore le marché urbain sont des types structurants de l'expérience urbaine et il serait intéressant de voir comment les *contextes de sens* organisent leur sens. Seulement, nous ne pouvons pas le faire ici faute de matériaux. Résumons alors les deux *contextes de sens* structurant des parcours à partir du schéma suivant :



Schématisation des contextes de sens « Nature » et « Ville » à partir de l'organisation archétypale des objets d'expérience et des schèmes d'expérience.

L'analyse que nous avons produite est encore autre chose qu'une analyse depuis les sens ou depuis les *objets d'expérience*. Elle montre comment peuvent s'articuler les espaces entre eux dans l'expérience sensible, les couples d'opposition autorisant un certain éventail de composition. Ici, nous sommes en présence de multiples dimensions de l'expérience - sans avoir cherché à être exhaustif, mais plutôt à dégager ce qui semblait le plus pertinent dans le vécu des parcourants. Elles sont ici : les sentiments, les ambiances, les figures du piéton, les rapports à l'espace, les sols, les possibles du mouvement et une esthétique (au sens premier du terme). Bien entendu, plusieurs de ces dimensions se croisent ou se recoupent partiellement. Seulement, nous avons pu observer qu'elle possédaient toutes une autonomie relative. Cela nous a amené à dessiner un regard particulier sur l'expérience sensible et plus particulièrement sur son sens dans le cheminement.

Cet espace des possibles - de par les infinités de croisement qui peuvent s'opérer entre les *contextes de sens* et toutes les dimensions de l'expérience qu'ils organisent - est aussi générateur d'autres types de lieux, dont notamment un que l'on retrouve dans les parcours : le quartier résidentiel. Ce dernier est une composition entre « Ville » et « Nature » et propose même de nouvelles figures pour

certaines dimensions de l'expérience. En reprenant notre terminologie, le quartier résidentiel a pour déclinaison des dimensions de l'expérience : « Sécure », « Calme », « Apaisant », « Protégé » et « Trottoir ». Nous voyons que 4 de ces dimensions font directement référence au *contexte de sens* « Nature ». Il n'y a que le sol qui renvoie à « Ville ». C'est peut-être pourquoi plusieurs parcourants ont facilement imaginé longer un parc dans les lieux du parcours qui renvoient typiquement à un quartier résidentiel - ce sont la rue du Conservatoire, le Chemin De Gordes et le Chemin de la Cabrière, dont ce dernier est le plus emblématique. Par contre, le couple S'arrêter/Circuler comme possible du corps en mouvement ne semble pas particulièrement pertinent et ne souffre pas d'une opposition particulièrement explicite dans les parcours. Nous aurions tendance à penser que cette dimension de l'expérience sensible n'est pas pertinente ni nécessaire pour comprendre comment se construit le sens des lieux. Une nouvelle figure du piéton émerge dans le quartier résidentiel. Il s'agit de l'habitant. Si ce dernier n'a pas beaucoup de sens relativement au Parc ou au Boulevard, il a tout de suite sa place dans le Quartier Résidentiel. Les parcourants ont surtout noté l'absence des habitants (dans leurs ressentis). Cette dernière est particulièrement curieuse par rapport à ce qu'ils imaginent. Cela veut dire que la figure de l'habitant est une caractéristique essentielle du type Quartier Résidentiel.

Enfin, il faut avouer que passer par des structures organisant l'expérience sensible pour appréhender l'émergence de son sens dans le cadre d'un parcours « en aveugle » a tendance à nous éloigner de la richesse sensible que nous évoquions. De plus, même si nous avons parlé d'indéterminité des *contextes de sens* pour signifier qu'il ne se reproduisent pas tout le temps et en toutes circonstances à l'identique, la présentation ci-dessus a tendance à montrer au contraire leur rigidité. En outre, nous nous interrogeons sur la portée des analyses effectuées à partir des *contextes de sens* « Nature » et « Ville ». S'ils semblent rendre compte de l'expérience des parcours « en aveugle », rien ne vient supposer qu'ils puissent rendre compréhensible l'expérience plus largement quotidienne des espaces publics. En cela, il nous semble qu'il ne faille pas s'attarder plus longtemps sur eux. Ils ont juste ici incarné un outil de mise en forme abstrait de l'expérience sensible de nos parcourants.

1.2. Échelle du corps et échelle de l'environnement : quelle relation ?

Dans les parcours, la référence au corps et à l'environnement est omniprésente. Les discours témoignent de positionnements depuis des référentiels allocentrés et égocentrés. Dans les premiers,

le parcourant se positionne en retrait par rapport à l'expérience qu'il vit. Il nous décrit alors les *objets d'expérience* et leurs positionnements respectifs où le référentiel n'est pas un point qui serait le parcourant, mais plutôt les relations entre les *objets d'expérience*. Par exemple, trivialement, un parcourant pourra nous dire que les voitures circulent dans les deux sens. Ici, nous n'avons pas besoin de nous positionner précisément dans l'espace pour comprendre la situation. Dans les référentiels égocentrés, le parcourant est au centre, c'est un point de repère autour duquel gravitent les *objets d'expérience*. C'est depuis ce point de vue que nous allons nous placer pour préciser les formes de relations corps/environnement dans les parcours.

En nous concentrant sur une lecture longitudinale des parcours « en aveugle », nous remarquons que deux échelles extrêmement importantes dans l'expérience sensible coexistent sans que nous puissions dégager des relations de cause à effet nettes entre elles. Bien plus, l'échelle du corps, c'est-à-dire la perspective depuis notre corps, et l'échelle de l'environnement, c'est-à-dire la perspective depuis ce qui nous entoure, s'articulent tout au long des parcours entraînant une certaine dynamique. C'est une autre dimension de l'expérience que nous n'avons pas pu intégrer aux précédentes dans la mesure où elle ne répond pas nécessairement aux *contextes de sens*. C'est ici encore un autre regard que nous proposons sur l'expérience sensible en s'attachant à décrypter comment la relation corps/environnement impulse un certain mouvement dans le cheminement.

1.2.1. Une articulation entre formes de l'espace, configurations du sol et obstacles dans le cheminement

Il semble que ce soit en fait une relation à trois qui se joue entre l'espace (ce que j'en ressens), le corps (comme lieu de la sensation) et les affects²⁴⁰ dans l'articulation entre les deux échelles. Ces trois acteurs ne sont pas toujours explicitement présents dans les discours. Néanmoins, nous supposons qu'ils travaillent implicitement à l'expérience des parcours. Voici, par exemple, un extrait de parcours qui témoigne de cette articulation dans la rue Ponsard :

Alors, comment vous vous sentez ici ?

Très... beaucoup plus refermé. Beaucoup plus à l'étroit. C'est beaucoup plus chaotéux.

²⁴⁰ Nous avons séparé les affects du corps dans la mesure où ils ne sont pas que des sensations. Les affects sont un niveau d'interprétation et de mise en sens de sensations qui fait appel à un imaginaire et à une symbolique relativement autonome par rapport à ceux des sensations (qui sont toujours interprétation et mise en sens, cela va de soi). Même si comme l'a proposé William James concernant les émotions, « je suis triste parce que je pleure », insistant alors sur la primauté du corps sensible sur le sens, les affects doivent être distingués des autres types de sensations. Ils recouvrent un champ que l'être humain a jugé bon de nommer. Et comme le pensait John Langshaw Austin, si l'être humain a jugé bon de différencier par les mots certaines expériences, alors il est important de les étudier.

Chaoteux ?

Oui, au niveau du chemin. Plus étroit, plus fermé, plus... plus risqué, plus dangereux. La route est pas plate. Enfin, le chemin du moins, le chemin n'est pas plat. Ça monte, là, ça descend. Je suis quand même assez crispée au niveau des épaules.

Ça veut dire ?

Et ça monte, ça descend. Que le terrain est accidenté. Voilà, une poubelle par exemple.

Vos épaules crispées, ça veut dire quoi ?

Un peu pas détendu quoi.

Pas détendu sur cet endroit en particulier ?

Plus là oui. Parce que je me sens un peu à l'étroit là. Là, ça monte.

Alors, y a une marche qui descend. On continue. Et y en a une autre qui monte. Voilà.

On a traversé un passage, je sais pas lequel. Là, je sais pas sur quoi je suis monté. Là, ça descend, là ça remonte.

Alors. Attendez deux seconde (je sors une poubelle qui nous barrait le chemin).

Des voitures à gauche.

On a un obstacle.

Une poubelle pour changer (*rires*). C'était le ramassage des poubelles ce matin sans doute.

Oui, sans doute. J'avais pas eu ça les autres jours.

Ils ont pas rentré leurs obstacles encore (*rires*). Là, je sais pas ce que c'est. Une bouche, je sais pas quoi. Allez, on va essayer de se détendre pour ressentir les choses.

Alors là, ça vous aidait pas vraiment à...

À ressentir, ben, oui, ça bloque un peu parce que quand on est crispé, on lâche pas les sens.

Ah, ça descend. On a des vélos, des voitures.

Et vous imaginez ça comment par ici ?

Ben, ça se re élargit un petit peu mais... mais pas... mais, c'est quand même assez étroit encore. En tout cas, notre passage, il est étroit. Notre passage à nous, notre chemin, il est étroit.

(Parcours Françoise, le 20 octobre 2008 à 10h00, rue Ponsard)

Du point de vue de l'espace, trois *objets d'expérience* sont en jeu : la forme de l'espace, le sol et les obstacles. Du point de vue du corps, Françoise ressent des tensions et des pressions, ce sont des sensations en lien avec le toucher, mais elles débordent largement la seule perspective physiologique pour affecter aussi le psychisme avec un sentiment de danger dans cet espace, donc la convocation d'affects. Le sol irrégulier et la présence de poubelles renvoient explicitement à un sentiment de danger. Ce dernier est en lien avec des sensations de tensions du corps. D'un autre côté, la forme de l'espace (étroit et fermé) est associée à une certaine pression sur le corps, voir une oppression. Ce qui est intéressant ici, c'est de remarquer que même en ne s'en tenant qu'au discours, il n'est pas possible d'attribuer un ordre dans ces multiples expériences sensibles. Difficile de dire si c'est le sol qui a impulsé directement un sentiment de danger qui, en retour a pu renvoyer à certaines formes de l'espace et ainsi provoquer un double effet de tension et de pression sur le

corps. C'est que donner un ordre à l'expérience vécue n'a ici pas de sens. Ce qu'il faut voir, c'est plutôt tout au long de ce passage les articulations opérées entre différentes dimensions de l'expérience qui font naître un regard autre sur l'expérience vécue (par rapport à ceux que nous avons adoptés jusque là). Il n'est plus nécessaire de se demander qui est premier, seulement d'observer et de décrire les liens qui se font entre des dimensions de l'expérience sensible très différentes, entre des *objets d'expérience*, des affects et des sensations plus corporelles - faute de mot plus approprié pour les nommer puisque les *objets d'expérience* et les affects sont aussi des sensations corporelles.

Lors du second tour, avec la vue, Françoise n'a pas du tout eu la même impression de cette rue. Nous pourrions même dire que les lieux n'ont plus rien à voir. L'élément fondamental qui a disparu est le sentiment de danger. Il est sûrement la pierre angulaire à partir de laquelle a été vécu cet espace « en aveugle ». Ce décalage entre le premier et le deuxième tour s'observe souvent dans cette perspective d'analyse des parcours. En effet, sur l'avenue Jean Perrot, Françoise a vécu un desserrement des tensions et du sentiment de danger qui a grandement contribué à une image valorisante du lieu. Par contre, au deuxième tour, la présence d'immeubles relativement hauts de part et d'autre de la route rentrait en totale contradiction avec la sensation qu'elle avait eue de cet espace « en aveugle ». Alors que le premier tour était marqué, dans cette avenue, par une sensation de « liberté » corporelle, le deuxième tour renvoyait à une oppression et à un certain malaise corporel. L'introduction de la vue a suffi à complètement renverser le sens des lieux. Mais c'est aussi parce que c'est un cheminement que le renversement se poursuit. En effet, si Françoise s'est sentie « mieux » sur l'avenue Jean Perrot, c'est parce que le passage depuis la rue Ponsard lui a fait ressentir un contraste au niveau de ce qui composait l'articulation des dimensions de l'expérience. Le sol est redevenu plat et régulier, les poubelles ont disparues et l'espace s'est agrandi - par le vent notamment, mais aussi par les sons de la circulation qui s'entendent de plus loin laissant présager un espace qui se projette au loin. Lors du deuxième tour, ce contraste n'a plus le même sens puisqu'il n'y a dès le départ aucune sensation de mal-être dans la rue Ponsard. Il ne peut donc pas y avoir un mieux être dans l'avenue Jean Perrot, ce qui donne de toute façon un contraste pour cet espace aussi par rapport au ressenti du premier tour. Il est donc important de suivre ces articulations par l'indice des échelles du corps et de l'environnement dans le cheminement pour comprendre comment elles dynamisent un parcours. C'est encore un autre type d'analyse et nous n'avons pas eu le temps de la systématiser à l'ensemble des parcours. C'est un travail long qui demande une grande attention et une bonne connaissance des parcours pour opérer les liens dans l'expérience. Néanmoins, à partir de l'analyse de quelques parcours, nous avons mis en évidence trois effets dont

témoignent la coexistence des échelles : l'effet de normativité, l'effet de liberté et l'effet d'insécurité. Ils ont à voir avec ce que peut le corps en mouvement.

1.2.2. Relation normative

L'effet de normativité exprime une certaine directionnalité dans les possibles du corps. Ce dernier est enfermé dans une trajectoire et rien ne lui permet d'y échapper. Les possibles sont restreints et les *objets d'expérience* y participent pleinement.

Par exemple, sur l'avenue Marcelin-Berthelot, Clément, 25 ans, nous explique qu'il a envie d'aller tout droit ou derrière, mais ne s'imagine pas pouvoir aller sur sa droite ou sur sa gauche. Il évoque deux *objets d'expérience* qui participent de cet effet sur les possibles du corps. Premièrement, la circulation des voitures joue comme une ligne et une direction à suivre. En quelque sorte, Clément est entraîné par le bruit du « glissement des voitures » sur la chaussée. Il lui donne une direction et une trajectoire à suivre. Deuxièmement, le sol minéral évoque une certaine rigidité dans le déplacement qui renforce la normativité créée par le passage des voitures. Clément en ressent même une pression sur le corps quand il nous dit qu'il sent qu'il « est tenu ».

Cet effet se retrouve principalement sur les axes de circulation assez importants comme l'avenue Marcelin-Berthelot et l'avenue Jean Perrot - même si Françoise a eu une sensation complètement différente sur cette dernière section du parcours, le peu de passage de voiture expliquant cet écart. Généralement, les parcourants vont dire qu'ils se sentent « tenus » ou « compressés ». Le corps n'est pas vraiment libre de son mouvement. La rue et l'avenue sont des lieux urbains typiques de l'effet de normativité. Par ailleurs, la pensée en terme de flux à canaliser et à différencier (voie pour piéton, voie pour cycliste, voie pour tramway et voie pour voiture) que l'on peut observer dans l'aménagement contemporain - et qui est intimement lié à une défiance vis-à-vis des individus et de leurs possibles comportements - tend de plus en plus à un encadrement strict des possibles du corps en marche.

1.2.3. Relation libérative

À cet effet de normativité s'oppose l'effet de liberté. Ce dernier est aussi un contraste vécu au niveau sensible qui relie un mouvement dans la forme de l'espace et dans les ressentis corporels. Le corps en marche semble pouvoir aller là où il veut.

Ici aussi, il n'y a pas de relation de cause à effet clairement identifiée entre une forme de l'espace - un espace plus lâche, plus aéré, plus dégagé ou plus ouvert - et des sensations corporelles - être moins compressé, plus pouvoir prendre telle ou telle direction, être moins tenu, respirer ou être libre. En effet, certains parcourants nous disent qu'il se sentent par exemple moins tenus, donc l'espace est plus dégagé, et d'autres nous disent que l'espace est plus lâche donc ils se sentent moins opprésés. S'il n'y a pas d'accord sur la causalité - comme il n'y avait pas d'accord sur la mesure du temps - c'est qu'elle est une construction *a posteriori* qui ne correspond pas au vécu sensible. Nous pensons que l'effet est premier, que ce qui vient d'abord au corps, c'est le fait de pouvoir maintenant se diriger sur les côtés alors que jusque là, on se sentait encadré dans notre mouvement. En d'autre terme, c'est la relation corps/environnement qui est première et surtout qui donne du sens à l'expérience sensible puisque c'est à partir d'elle que les parcourants peuvent ensuite nous dire qu'ils se sentent plus ou moins tenus et que l'espace est plus ou moins fermé.

L'effet de liberté est typique de lieux comme la place ou le parc dans la mesure où dans le cadre d'un cheminement, les espaces n'ayant pas de sens en eux-mêmes, ils sont nécessairement précédés, en ville, d'espaces beaucoup plus fermés comme les rues ou les avenues. La ville est faite d'espaces qui jouent des effets de normativité et de liberté qui rythment la marche en conférant une certaine couleur aux lieux traversés. Plutôt que de penser un espace pour ce qu'il sera, il vaudrait mieux penser un espace parmi un ensemble d'espaces dans lequel il est possible de marcher en suivant de multiples trajectoires et chemins.

1.2.4. Relation affective

Enfin, nous avons pu observer un effet qui convoque explicitement les affects qui étaient implicites dans les deux précédents effets. Il s'agit de l'effet d'insécurité. Si les deux précédents effets avaient une « action » sur le corps et ses possibles dans la marche, il s'agit ici de possibles liés au danger. Cet effet signifie très souvent la peur ou l'appréhension que le corps subisse une menace. La marche devient dangereuse. Les parcourants évoquent alors le risque de « se faire renverser par une voiture », de « se prendre un poteau » ou encore de « se casser la gueule ».

Ces effets ne sont pas si anodins que nous aurions pu le penser en ville. Et bien que les conditions du parcours « en aveugle » les aient provoqués, ils ne sont pas absentes des situations quotidiennes. Par exemple, l'appréhension de se faire renverser par une voiture arrive relativement souvent en ville. Même s'il existe un code de la route, rien ne nous garantit qu'il sera respecté en tout temps et en tout lieux. Par exemple, il est fréquent de voir des voitures passer aux feux rouges la nuit alors

que c'est plus rare la journée - mais pourtant bien plus fréquemment qu'on ne le pense. De façon beaucoup plus répandue, les cyclistes ont tendance à faire fi de certains feux et à traverser « à l'arrachée » comme le font certains piétons. Il est donc de nombreuses occasions où la peur de se faire renverser survient.

Un des effets les plus lisibles sur le corps en marche est l'immobilisation du corps. Dans les parcours, bon nombre de participants se sont figés après avoir entendu une voiture passer relativement près d'eux. La peur de chuter est aussi plus fréquente qu'on ne le pense. Par exemple, il est des cas où le pas accroche systématiquement le sol, notamment quand celui-ci est un « vieux trottoir abîmé ». C'est loin de concerner seulement certains types de populations que l'on jugerait plus vulnérables à la chute. L'hiver, les trottoirs gelés demandent une attention de tous les instants pour ne pas glisser. L'appréhension du déséquilibre provoqué par l'accrochage du pied sur le sol ou par un déplacement soudain du centre de gravité (comme quand nous glissons sur la glace) mobilise l'attention sur le sol et l'équilibre faisant ainsi « oublier » pour un temps le reste de l'environnement. Ici, il y a un recentrement sur ce qui est source de l'appréhension.

L'effet d'insécurité est en quelque sorte une fermeture des possibles du corps en mouvement. Le corps ressent un danger et le manifeste par des tensions. Nous n'avons pas observé à proprement parler un effet de sécurité dans les parcours. Les discours n'ont pas reflété ce genre de choses. Néanmoins, nous supposons, logiquement que si par moments les participants peuvent ressentir de la peur et de l'appréhension, ils peuvent aussi ressentir de la confiance. Mais cette confiance ne s'exprimera jamais explicitement. Elle se traduira surtout, dans les discours, par un mieux être et un desserrement de l'attention sur la source des appréhensions.

2. Les dynamiques du cheminement

Il aurait été tentant de se lancer dans de nouvelles analyses afin de comparer sur des enchaînements de portions de parcours, et dans l'idéal, du début jusqu'à la fin pour l'ensemble des parcours, comment les parcourants construisent le sens des lieux au fur et à mesure. Malheureusement, cela nous aurait engagé sur un temps long que nous avons décidé de ne pas prendre. Néanmoins, afin d'explorer cette piste, nous avons quand même effectué quelques analyses longitudinales systématiques de l'enchaînement de deux sections du parcours.

Dans un premier temps, nous avons choisi de nous intéresser au passage qui va de l'avenue Jean Perrot au chemin Boisé. Ce choix tient au fait que nous supposons que l'image du lieu devait subir de grandes transformations, nous montrant ainsi une palette de façons d'exprimer la discontinuité

des lieux. L'intérêt n'est plus de voir ce qui change ou ne change pas, mais plutôt à quoi nous pouvons imputer ces changements ou ces non changements et ainsi commencer à identifier les moteurs de l'expérience.

Dans un deuxième temps, nous mettons à profit les analyses minutieuses de quelques parcours²⁴¹ sur toute leur longueur pour compléter ce qui aura été dégagé de l'agencement entre les trois sections citées plus haut. Cela nous permettra notamment d'aborder le rapport entre expérience passée et expérience présente en dehors et à l'intérieur du parcours.

2.1. Du boulevard urbain au parc de ville

Nous rencontrons deux cas de figure dans la façon dont va se dérouler l'évolution du sens des lieux qui recouvrent plusieurs types de situations. Il y a d'un côté une évolution problématique - du point de vue du participant, dans la façon dont il va vivre ce passage - et de l'autre une évolution non problématique des « images mentales » des lieux. En définitive, pour un tiers des participants, c'est le passage de l'image d'un axe de circulation (l'avenue Jean Perrot) à celle d'un parc (le chemin boisé) qui pose problème dans le sens où des éléments sensibles rentrent en contradiction dans l'élaboration du sens de ces lieux. Pour les autres, la situation est complètement différente, les espaces ont du sens, qu'ils imaginent passer d'un lieu à un autre ou rester dans le même type de lieu.

2.1.1. Quand le sens des lieux pose problème : des *objets d'expérience* incompatibles

Dans le cas problématique, certains vont dépasser la contradiction alors que d'autres vont se retrouver « paralysés » par cette contradiction. Dans ces deux situations, les parcourants ne comprennent pas pourquoi le sol est en gravier avec de la terre alors que nous sommes toujours à proximité de la circulation. Il y a un conflit au niveau de la représentation des lieux types dans lesquels on retrouve ces éléments sensibles. Le bruit des voitures renvoie typiquement à une route et un sol en gravier et terre renvoie à un chemin de parc. Mais la simultanéité de ces éléments pose problème pour ces personnes. Elles n'arrivent pas à concilier ces deux éléments dans une seule et même image du lieu. En effet, ici sont convoqués les *contextes de sens* « Ville » et « Nature » qui se définissent pour bonne part à travers leurs oppositions. Une partie des personnes concernées par

²⁴¹ Nous avons abandonné l'idée d'effectuer une analyse aussi minutieuse de tous les parcours dans la mesure où ces dernières sont très coûteuses en temps. Il s'agit du compromis nécessaire à effectuer dans le cadre d'une thèse entre les possibilités qu'offrent les matériaux (en terme d'analyses) et les contraintes normatives (le temps « raisonnable » d'une thèse).

cette situation va s'appuyer sur d'autres éléments sensibles pour donner un sens aux lieux tandis qu'une autre partie n'arrivera pas à stabiliser un sens des lieux.

Par exemple, voici ce qui s'est passé chez ceux qui ont dépassé cette situation problématique :

-Le bruit de travaux non loin de là va donner du sens au sol en gravier. La personne va alors imaginer qu'elle est sur un trottoir qui est en travaux.

-La perception d'odeurs de feuilles va fortement favoriser l'image du parc.

-On peut avoir un mouvement de renforcement d'une image concomitant à l'affaiblissement d'une autre image. Par exemple, une personne entendait qu'on s'éloignait progressivement de la circulation et percevait en parallèle des oiseaux et des odeurs d'arbres.

-La non perception d'éléments typiques d'une image entraîne son abandon. Ici, un participant se disait qu'on était encore le long d'une route puisqu'on n'entendait pas d'oiseaux.

Donc le dépassement de cette situation conflictuelle du point de vue du sens des lieux ne débouche pas nécessairement sur l'image du parc, ce que nous allons voir avec les prochains exemples.

Certaines personnes n'arrivaient pas à mettre une image stable dans ce passage. Dans certains cas, seuls les éléments sensibles perçus étaient vécus sans que n'émerge d'« image mentale » ou un sens des lieux. Parfois, nous pouvions dénoter un léger ascendant d'un type de lieu au niveau du sens sans réelle représentation ou « image mentale ». Le discours est alors fortement teinté d'incertitude. Et seuls quelques bribes d'images comme la présence d'immeubles font penser que le sens des lieux penche plus vers le type boulevard urbain que le type parc. Enfin, les parcourants peuvent être en attente d'éléments sensibles qui vont faire pencher la balance vers tel ou tel type de lieu. Cette attitude aura tendance à fortement orienter l'attention vers ce qui pourrait inclure ou exclure ces éléments sensibles. Par exemple, une personne se disait que si on était dans un parc, il devrait y avoir du monde, du coup, elle s'est mise plus particulièrement à l'écoute pour voir s'il n'y avait pas des gens qui marchaient ou discutaient dans le coin.

2.1.2. Hétérogénéité dans la façon de produire un sens dans l'expérience sensible des lieux

Pour les deux autres tiers des participants, le sens des lieux ne pose pas de problèmes, qu'ils imaginent un type de lieu précis ou qu'ils se focalisent sur une dimension particulière de leur expérience du lieu.

Environ un tiers de ces participants se focalise alors essentiellement sur la forme de l'espace. Dans tous les cas, ils ressentent et imaginent que l'espace est beaucoup plus ouvert. Pour certains, cela suffit à donner du sens au lieu. C'est un espace ouvert. Pour d'autres, la forme de l'espace

s'accompagne d'une sensation de bien être et d'un sentiment de sécurité. La sensation de bien être exprime ici un plaisir du corps en général. Elle s'accompagne d'une libération des tensions à la fois musculaires et psychiques. Ce mouvement de détente traverse l'être tout entier et se déploie dans chacune de ses dimensions. La conséquence immédiate est la teneur de la relation à l'environnement. Les parcourants apprécient ce lieu, ce qui les met dans une attention plus grande à leurs sensations. De façon générale, quelque soit le lieu du parcours, nous avons remarqué une attention plus grande à l'environnement quand les participants éprouvent un bien être ou un mieux être. C'est dans ces moments où nous avons l'expression des sensations les plus intimes ou l'expression des représentations des lieux les plus fines. Et nous observons la même chose avec les sentiments. Un sentiment de sécurité s'accompagne d'une attention à la multitude de son environnement, tandis qu'avec un sentiment d'insécurité, il y a généralement une surfocalisation de l'attention sur la source de ce sentiment.

Les autres participants vont élaborer des représentations des lieux en faisant des associations de sens, ce qui nous permet de voir comment certains éléments sensibles peuvent référer à plusieurs types de lieux, même des lieux qui pourraient paraître en profonde opposition ou comment certains éléments sensibles sont exclusifs d'un type de lieu ou même condition nécessaire au sens du lieu.

Plusieurs personnes vont mobiliser leur expérience du parcours « en aveugle » pour donner du sens au passage de l'avenue Jean Perrot au chemin boisé. Bien sûr chaque participant éprouve le parcours à partir d'un déjà éprouvé qui est structurant ce qui va advenir. Mais pour certains, cette mobilisation des expériences passées est plus explicite et surtout le pivot à partir duquel se construit le sens des lieux. Par exemple, une des parcourante a eu l'impression que nous revenions vers les terrains de sport qu'elle avait imaginé en début de parcours. À ce moment là, elle avait entendu quelques coups de sifflet et des personnes courir en cercle dans un espace délimité - il s'agissaient de lycéens faisant une course d'endurance. Et il a seulement suffi d'un coup de sifflet, plutôt lointain, pour que surgisse le souvenir. Il est alors fréquent d'observer que les parcourants font appel à leur expérience du parcours « en aveugle » pour donner du sens à ce qu'ils sont en train de vivre. Cela peut avoir plusieurs conséquences. L'expérience remémorée peut orienter le sens du lieu présent ou la façon de l'éprouver. Ici, l'expérience passée agit comme un guide à l'expérience en train de se faire. L'expérience remémorée peut aussi être réfléchie à l'aune de l'expérience présente. Elle peut alors être rectifiée ou précisée. Par exemple, tel bruit de moteur lointain devient plus tard un bruit de souffleur, car entre temps, la personne a senti des feuilles au sol, donc qu'il était possible que des gens travaillent à les ramasser ou à les regrouper en tas. Ici, c'est l'expérience présente qui restructure le sens de l'expérience passée. Et généralement, nous observons les deux mouvements

simultanés. C'est-à-dire que chaque expérience remémorée n'est pas réellement du passé qui ressurgit tel qu'il avait été vécu, mais un passé à l'aune d'un présent lui-même sous l'influence de ce passé. Cela a une conséquence très concrète sur la conception des espaces pour des « marcheurs ». Le cheminement, c'est-à-dire, l'ordre de l'enchaînement des espaces au cours de la marche est fondamental. Et nous pouvons raisonnablement supposer que deux parcours dans les mêmes espaces mais avec des enchaînements différents seront vécus très différemment. Cela demande donc au concepteur de penser aux différentes possibilités d'itinéraires et d'agencements d'espaces dans le cheminement que peut susciter tel ou tel projet. Plus fondamentalement, ça met au centre de la pensée du concepteur le mouvement.

Les autres participants vont imaginer des lieux qui vont soit se rapprocher de l'idée de ville et d'urbanité, soit de l'idée de parc et d'espace de nature ou soit opérer un entremêlement de ces deux idées. Pour ceux qui se sont fait une image du parc ou de l'espace de nature, il faut savoir que ce sont des éléments contextuels qui ont encouragé ces images. Chez ces personnes, le passage de l'avenue Jean Perrot au chemin Boisé coïncide avec une accalmie de la circulation sur l'avenue, ce qui fait que le sol gravier va totalement emporter l'image du lieu dans le sens du parc.

Nous observons aussi un effet de contexte du fait des variables temporelles. En fonction de l'heure de la journée et du jour de la semaine, la présence de la circulation sera plus ou moins importante. Nous sommes sur une avenue qui est plus fortement empruntée par les voitures vers 17h en semaine, heure de la sortie de travail pour de nombreuses personnes. Même, aux heures de pointe, il peut y avoir une courte fenêtre de temps durant laquelle la circulation est quasiment inexistante et qui correspond au moment où le parcourant passe par là. La présence ou l'absence de circulation intervient ici fortement dans la constitution du sens des lieux. On retrouve cette importance de l'*objet d'expérience* circulation routière²⁴² tout au long des parcours.

Les variables temporelles concernent aussi les conditions météorologiques. Plus particulièrement, nous avons remarqué que la température et le vent pouvaient changer la représentation des lieux du parcours. Simplement, la perception des odeurs est fortement liée à la température. Les odeurs sont plus facilement perceptibles quand il fait chaud que quand il fait froid. Donc toutes les odeurs de feuilles, d'humus, d'herbe ou d'arbres qui peuvent être perçues dans le chemin boisé le seront plus facilement quand il fera 18°C que quand il fera 0°C. Ensuite, le vent est un révélateur de végétaux quand les parcourants sont « en aveugle ». C'est alors le bruit des feuilles dans les arbres grâce au

²⁴² La circulation se compose, dans les parcours, des voitures, des motos et mobylettes, des camions et des bus. La majeure partie des discours autour de la circulation porte sur les voitures.

vent qui leur laisse imaginer des arbres. Et ce sont les arbres qui permettent pour certains parcourants de se faire l'image du parc dans le chemin Boisé.

Il y a autant de façon de construire un sens de la réalité de ce passage qu'il y a eu de parcourants. Même si nous avons regroupé les situations en fonction de leur caractère problématique ou non dans le vécu ou en fonction de l'objet central dans la construction du sens des lieux, nous avons observé aussi bien une prédominance du *contexte de sens* « Ville » que du *contexte de sens* « Nature ». Entre les deux, chaque parcourant construit sa propre composition en se fiant de façon privilégiée à une ou des dimensions spécifiques de l'expérience sensible. Si dans certains parcours, les affects ont joué le rôle de chef d'orchestre, dans certains autres, cela a pu être certains états du corps, ou encore tel ou tel *objet d'expérience* et aussi encore tel ou tel *contexte de sens*. Car si à partir de n'importe quelle dimension de l'expérience est convoqué un ou des *contextes de sens* (par le jeu des *schèmes d'expérience* et des *références représentatives*), ces derniers peuvent aussi être les principaux acteurs du sens de l'expérience.

Mais nous arrivons ici à une limite des perspectives jusqu'ici adoptées. En effet, pour le moment, rien ne nous indique pourquoi tel participant va, par exemple, plutôt être guidé par ses affects que par ses « structures de l'expérience » dans tel lieu et à tel instant. Pour répondre à ce genre de question, il nous faudra revenir plus généralement au rapport à l'expérience que nous avons esquissé dans le chapitre sur la méthode. En nous rappelant que les participants font tous face à une situation où ils ne peuvent ni maîtriser, ni anticiper, il apparaît essentiel que le rapport à l'expérience est le fil conducteur des parcours - rapport qui évolue constamment au cours du parcours et qui est en lien avec d'une part les lieux en eux-mêmes, dans le sens où ils offrent certaines expériences sensibles plutôt que d'autres et d'autre part les dimensions de l'expérience. Il faudra alors voir quel types d'attitudes adoptent les participants face au surgissement. Nous supposons qu'ils sont une des clés de compréhension des compositions particulières dans l'émergence du sens de l'expérience sensible qui jalonnent les parcours. Mais avant de nous lancer dans cette nouvelle voie, nous voudrions compléter ces compositions en évoquant plus particulièrement l'expérience des parcours « en aveugle » en tant expérience qui s'auto alimente.

2.2. Entre expériences passées et expérience présentes : souvenir, évocation et apprentissage

S'il est évident que les expériences passées ont un rôle important dans notre expérience vécue, il l'est beaucoup moins de savoir lesquelles sont les plus déterminantes. Il existe trois formes de renvoi à des expériences passées dans nos parcours. Dans une première, les expériences passées ont le statut de souvenir. Lors des parcours, surgissent des souvenirs qui ne sont pas sans effets sur l'expérience vécue. Généralement, ils dirigent l'attention perceptive. Une deuxième forme a trait aux évocations. L'expérience passée mobilisée n'est plus un souvenir précis, mais un type d'expérience qui a été catégorisé, c'est-à-dire qui a pu être vécu suffisamment de fois pour s'abstraire du vécu. Enfin, certaines expériences passées vécues lors du parcours « en aveugle » viennent directement épauler l'expérience présente pour, dans la plupart des cas, l'affiner, la rendre plus précise. Le parcours « en aveugle » fonctionne alors comme un apprentissage qui permet aux parcourants d'être de plus en plus à l'aise dans leur relation à leur environnement.

Les souvenirs sont très peu nombreux à surgir dans les parcours. Sur l'ensemble des parcourants, seulement trois ont évoqué un souvenir précis. Pour Françoise, il s'agissait des balades en forêt en famille. Sur l'avenue Marcelin-Berthelot, quelques mètres après le départ, les pas dans les feuilles lui ont fait se rappeler des balades en forêt, mais surtout l'action de donner des coup de pieds dans les tas de feuilles. Dans cet exemple, le souvenir a apporté avec lui les *objets d'expérience* qu'il contenait. L'attention de Françoise est donc allée sur ces objets, oubliant même pour un temps que nous étions le long d'une route et d'un axe de tramway. Nous supposons que le souvenir a laissé une empreinte durable sur son parcours dans la mesure où à chaque fois que nous croiserons des feuilles au sol, elle imaginera des tas de feuilles non loin dans lesquels elle aimerait taper avec son pied. De plus, son parcours est fortement teinté par le *contexte de sens* « Nature », puisque même dans les lieux les plus « Ville », elle imaginera toujours une présence remarquable d'arbres ou d'*objets d'expérience* qui évoquent la nature.

Clément et Vito sont les deux autres parcourants qui nous ont parlé d'un souvenir précis. Pour le premier, il s'agissait de son école primaire, nous étions alors rue du Conservatoire, longeant la face Est du lycée. Comme pour le deuxième, le facteur déclencheur est bien plus l'ambiance du lieu qu'un *objet d'expérience* précis. Clément se revoyait à son école primaire à la sortie des cours, il imaginait même le portail de son école, les voitures des parents garées en face et la patinoire juste à côté. Ici, le souvenir a eu pour effet la recherche active d'éléments le composant pouvant se retrouver dans l'expérience vécue. Il s'agissait pour Clément de tester la pertinence du souvenir, si

l'ambiance qui s'en dégageait dans sa mémoire pouvait correspondre aux lieux vécus. Quant à Vito, il se rappelait rentrer chez lui la nuit en passant par de petites rues particulièrement silencieuses. C'est sur le chemin de la Cabrière que ce souvenir lui est revenu. Comme pour Clément, il s'agit d'un rappel par l'ambiance du lieu. Par contre, Vito n'a pas cherché à savoir si certains détails de son souvenir pouvaient se retrouver dans les lieux de la remémoration. Ici, le souvenir est proche du fonctionnement de l'évocation.

Un peu plus fréquemment que le souvenir, l'évocation est un ensemble d'expériences passées qui forme une expérience archétypale regroupant tous les points communs à cet ensemble d'expérience. Par exemple, quand Clément nous explique que dans le chemin de la Cabrière, le vent dans les oreilles lui évoque l'arrivée du télésiège en haut de la montagne, il ne pense pas à une expérience précise, un jour précis, mais plutôt à une expérience générique du télésiège. La vue peut changer, l'orientation et la force du vent aussi, mais ce qui regroupe ces expériences, c'est de se retrouver tout d'un coup en prise avec le vent, sans pouvoir s'en échapper - à part sauter du télésiège, ce que Clément nous a avoué avoir déjà fait. Des évocations ont lieu dans les parcours, mais en des endroits privilégiés.

Le chemin de la Cabrière a été particulièrement propice aux évocations. Nous y avons eu l'arrivée du télésiège en haut de la montagne, les chemins de campagne, la campagne en hivers, le dahu à flanc de montagne et les corbeaux sur les montagnes. Deux registres ont été plus particulièrement sollicités, celui de la campagne et celui de la montagne. La ville de Grenoble est entourée de montagnes et il ne faut pas longtemps en voiture, en bus ou en train pour se retrouver dans les plaines. Les parcourants ont des expériences locales qui ont marqué le parcours, puisque ces évocations ne sont survenues que chez ceux qui sont installés dans la région depuis quelques années au moins. Il semble que la majeure partie des évocations ne concerne que des paysages « naturels » - si tant est qu'il est des choses que l'on pourrait qualifier de naturelles en ce monde. Cela montre encore la prégnance du *contexte de sens* « Nature » dans l'expérience sensible des parcours, alors même que nous sommes dans un lieu urbain.

Enfin, les expériences, dans le parcours, peuvent explicitement relier deux temporalités. Expériences passées et expériences présentes se mêlent, dans un sens ou dans l'autre, ou sans qu'il ne soit possible de lire clairement un sens. La plupart du temps, nous remarquons que les descriptions des lieux sont de plus en plus précises au fur et à mesure que nous traversons des lieux. En effet, les parcourants peuvent ainsi se référer aux lieux précédemment traversés pour dire en quoi ceux présentement vécus s'en éloignent ou s'en rapprochent. Les expériences passées sont alors des réserves de connaissances et des points repères qui permettent d'affiner l'expérience

sensible présente. Ainsi, nous pouvons raisonnablement supposer que si nous avions fait un autre cheminement, par exemple fait le parcours en sens inverse, nous aurions eu des descriptions sensiblement différentes des mêmes espaces. Il aurait été intéressant de le faire afin de tester cette hypothèse. Car si le sens des lieux avait été fondamentalement différent, dans l'hypothèse où nous aurions mené cette expérience, alors cela devient passionnant en terme de conception des espaces publics urbains.

Si, comme nous avons tendance à le penser - à travers les nombreux indices que nous a laissé notre matériau - le cheminement est fondamental pour comprendre le sens de l'expérience sensible d'un espace public urbain, alors nous ne pouvons qu'admettre la multitude d'expériences que peut représenter la conception d'un espace précis et délimité. Toujours inséré parmi d'autres, cet espace pourrait être vécu d'autant de façons qu'il existe de cheminements pour y parvenir et autant encore qu'il y a d'individus pour cheminer. Il ne s'agit plus seulement d'individus uniques avec des *schèmes et des réserves d'expérience* uniques - bien qu'il y ait énormément de congruences entre ces schèmes au sein d'une société ou d'un groupe social - mais aussi de possibles dans le cheminement et de ce qu'apporte le mouvement.

À mesure que les parcourants avancent et mobilisent leurs expériences passées pour enrichir celles présentement vécues, ils peuvent aussi « rectifier » le passé à travers une nouvelle information présente. Cela arrive par exemple quand un *objet d'expérience* nouveau est ressenti et qu'il pouvait, logiquement, c'est-à-dire par rapport aux renvois de sens entre *objets d'expérience*, être ressenti dans un espace antérieur sans que la personne ne l'ait ressenti - il s'agit souvent de situations où nous avons un effet de masque. Par exemple, lorsqu'elle entend pour la première fois les oiseaux dans le chemin De Gordes, Julie nous explique qu'il devait y en avoir déjà dès le départ sur l'avenue Marcelin-Berthelot, mais que le tramway et la circulation devaient les masquer. Ici la parcourante imagine ce qu'elle n'a pas ressenti sur le moment en se référant à son expérience présente. De la même manière, le parcourant peut revenir sur l'interprétation d'un ressenti - sur un *objet d'expérience* identifié - et rectifier ce qu'il pensait. Sa nouvelle expérience vient directement modifier l'expérience passée en question. Ou, de manière un peu différente, la stabilisation d'un *contexte de sens* permet au participant de donner du sens à une expérience sensible passée qui n'en avait pas ou en avait un instable.

S'il n'y avait qu'une chose à retenir de tous ces exemples, c'est que les souvenirs, les évocations ou les expériences passées ne sont pas des données de la conscience imperméables aux expériences présentes. Le surgissement du passé est le surgissement d'une relation bien plus que d'un objet. Ce

qui est mis en mémoire, ce sont moins des données adossées les unes aux autres, comme l'assemblage de tous les points qui composent une image numérique, que les relations qu'entretiennent ces données avec ce que nous vivons. C'est sûrement pour cette raison que le surgissement du souvenir paraît si énigmatique quand rien ne vient nous expliquer clairement pourquoi tel souvenir et pourquoi maintenant.

Conclusion : seulement des traces...

Tout au long de ce chapitre, nous avons tenté de comprendre comment se construisait le sens de l'expérience dans le cadre d'un cheminement pédestre. En mettant l'expérience sensible au centre de notre réflexion, nous sommes partis des sens, reproduisant en quelque sorte la distinction sujet/objet. Nous avons alors changé de regard, nous tournant vers ce dont nous faisons expérience : les *objets d'expérience*. Seulement, certains d'entre eux sont extrêmement polysémiques du fait de l'intervention de *contextes de sens*. Mais en même temps ces derniers sont convoqués par l'expérience que nous faisons dont la dynamique impulse des basculements d'un *contexte de sens* à un autre, rendant ainsi plus compréhensible l'expérience que font les parcourants. Il s'avère donc essentiel de rendre compte de ces articulations entre les espaces - ce que nous avons commencé à faire avec l'analyse de la jonction Perrot/Chemin Boisé et un survol des rapports entre expérience passée et expérience présente - dans la mesure où le cheminement lui-même, c'est-à-dire l'enchaînement particulier des lieux entre eux, est moteur de l'expérience de la marche dans ces espaces publics.

Comment penser l'articulation entre les espaces dans le cadre d'un cheminement ? Le mouvement est nécessairement central dans la mesure où il implique trois perspectives dans le rapport à l'environnement : une perspective allocentrée, une perspective égocentrée et une projectualité (ce que je peux faire avec mon corps ; les possibles dans le mouvement). Mais le mouvement n'est jamais linéaire dans la réalité vécue. Les parcourants font toujours l'expérience d'un rythme qui ne cesse d'évoluer au cours de la marche. Au regard des matériaux que nous avons récoltés, il n'est pas possible d'approcher directement le rythme, nous n'en remarquons seulement certaines de ses traces. C'est bien entendu une limite à la recherche, mais aussi une perspective qui laisse envisager de nouvelles réflexions méthodologiques sur la base de ces traces. Quelles sont-elles et où apparaissent-elles ?

Elles émergent dans le passage de quelque chose à autre chose, quand, dans les parcours, les participants font l'expérience d'une transition ou d'un seuil toujours à la fois sous le mode de la

rupture et de la continuité. Il s'agit donc de l'expérience d'une relation. Toute expérience est l'expérience d'une relation que ni la perspective depuis les sens, ni la perspective depuis les *objets d'expérience* ou les *schèmes et réserves d'expérience* ne peut rendre compte avec justesse. Tout au plus, dans ces perspectives, nous pouvons être conscients de la déformation que nous provoquons sur la réalité vécue par nos façons de la mettre en mot et de la penser. Notre hypothèse est donc que pour appréhender le rythme, il faut suivre ses traces dans l'expérience des transitions et des seuils. Ces derniers marquent le passage de quelque chose à autre chose, mais avec quelques nuances.

Dans la transition, nous sommes dans un intermédiaire qui peut plus ou moins s'étendre dans le temps et dans l'espace. C'est une sorte d'entre deux expériences bien différenciées. Dans les parcours, par exemple, les dimensions sonores de l'expérience ont tendance à faire vivre des transitions. En effet, quand les parcourants nous précisent que nous nous éloignons ou nous rapprochons de la circulation, nous sommes alors dans un espace/temps intermédiaire qui n'est ni coloré par la proximité de la voiture - et qui renverrait typiquement au *contexte de sens* « Ville » - ni par l'absence de voiture - qui pourrait²⁴³ renvoyer au *contexte de sens* « Nature ». La transition n'est pas un espace/temps de l'expérience aux bornes clairement délimitées et définies. Au contraire, on est dans un dedans qui prime sur ses limites bien que l'on sache que nous ne sommes plus dans ce dont nous faisons l'expérience juste avant (être dans la circulation par exemple) ni même encore dans ce dont nous allons avoir l'expérience (être en dehors de la circulation).

Avec le seuil, l'espace/temps de l'expérience se resserre pour y mettre au centre ses bornes et limites. Arriver à un seuil, c'est arriver à un espace temps qui marque très clairement le passage à un autre espace/temps de l'expérience. Dans le cadre des parcours, c'est l'expérience du sol qui a tendance à être typique de ce genre d'articulation et l'expérience de certains parcourants de la jonction Perrot/Chemin Boisé le montre très bien - passer d'un sol en bitume à un sol en gravier a pour effet direct et très souvent immédiat d'imaginer un parc.

Transition et seuil sont complémentaires pour comprendre l'articulation des espaces dans le cadre d'un cheminement. Ils se présentent toujours ensembles dans l'expérience vécue, car si d'un certain point de vue il y a transition, il est toujours possible d'en trouver un autre où il y a seuil, et inversement. Nous avons ici de façon typique ce qu'induisent comme type d'expérience ses dimensions sonores et podo-tactiles/kinesthésiques dans des espaces publics urbains - bien que ces dimensions de l'expérience puissent faire vivre ce qui ne leur est pas typique. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est qu'un même cheminement peut tout aussi bien faire vivre la transition que le seuil, tout dépend alors d'où va préférentiellement se diriger le champ de

²⁴³ Ce type de renvoi de sens est moins systématique que le précédent.

conscience. Il y aura toujours expérience des deux, mais il est aussi possible d'en favoriser l'une plutôt que l'autre à la conception ou dans l'aménagement de l'espace²⁴⁴.

S'il y a à chaque fois transition et seuil, il y a aussi toujours rupture et continuité dans l'expérience. En premier lieu, comme William James l'affirmait dans ses « Essais », l'expérience est fondamentalement continuité. En effet, nous ne vivons pas de façon discontinue. Et comme le pensait Henri Bergson, nous vivons dans la « durée » tandis que nous pensons dans le « monde spatio-temporel ». Dans la première, on ne découpe pas le vécu, il est continu. S'il y a continuité, c'est aussi, d'après Alfred Schütz, parce que ce dont nous faisons l'expérience se présente toujours avec un certain degré de typicité et de répétabilité. D'un autre côté, on ne peut pas imaginer que l'expérience ne soit pas aussi rupture, fondamentalement parce que chaque expérience est unique. Donc d'un certain point de vue, il y a rupture, d'un autre, il y a continuité. On retrouve alors la distinction entre « durée » et « monde spatio-temporel », mais aussi celle entre « moment pathique » et « moment gnosique » d'Erwin Straus. Le problème de la perspective bergsonienne, est qu'elle a tendance à séparer ces moments et qu'en conséquence Alfred Schütz s'est attaché à décrire le passage d'un monde à un autre - or nous sommes toujours à la fois dans les deux. Plus lucide, Erwin Straus pensait que ces deux moments s'articulaient, mais il faut avouer qu'il n'a pas su précisément nous dire comment ces moments s'articulent et dans quelles conditions nous avons plus l'impression d'être dans l'un que dans l'autre - car il est des situations où un moment se fait plus discret qu'un autre. Pour échapper à ces difficultés, nous pouvons admettre la coexistence de la continuité et de la rupture dans l'expérience et déplacer notre regard sur les rapports au monde qu'engage l'expérience des transitions/seuils. Il s'agit donc bien d'arriver à qualifier la relation que nous éprouvons avec notre environnement.

Avant de nous engager sur cette voie, et de faire avec les contraintes des conditions expérimentales - c'est-à-dire d'une part de prendre en considération la relation d'enquête et le rapport à l'expérience, et d'autre part de se concentrer sur le surgissement (une situation où règne incertitude, non maîtrise et imprévisibilité) - nous souhaiterions mettre à l'épreuve de l'âge les considérations précédentes. Si les perspectives adoptées tout au long de ce chapitre ont montré, certes un intérêt, mais aussi des limites pour penser l'expérience vécue, peuvent-elles être pertinentes quand il s'agit de comparer celle des parcourants entre eux ? Dans quelle mesure ces perspectives nous aident à

²⁴⁴ Nous reprendrons ces considérations plus pratiques dans la conclusion de la thèse.

répondre à la question de ce qui est partagé d'un point de vue sensible entre les parcourants et plus particulièrement entre les deux groupes d'âge artificiellement créés lors de cette thèse ?

CHAPITRE 4 : L'EXPÉRIENCE SENSIBLE À L'ÉPREUVE DE L'ÂGE

Dans le précédent chapitre, nous nous sommes penchés sur le sens de l'expérience sensible en indifférenciant les parcourants. Il s'agissait de montrer l'éventail des manières de donner du sens aux lieux, aux *objets d'expérience*, aux sensations, en bref à l'expérience vécue. Seulement, ces parcourants ne sont pas n'importe qui ni même n'ont été « trouvés » n'importe comment. Dans le chapitre sur la méthodologie nous avons vu que se sont dessinés deux groupes distincts de par des hypothèses sur l'âge formulées en amont²⁴⁵. Nous avons rapidement opposé un groupe de « moins âgés » à un groupe de « plus âgés ». Il s'agit maintenant de tester la pertinence de cette opposition en nous demandant : dans quelle mesure l'expérience sensible des parcours « en aveugle » est plus ou moins partagée entre ces deux groupes ? Nous ne posons pas du tout la question du partage du sensible comme la poserait Jacques Rancière²⁴⁶. Nous allons modestement essayer de dégager, à partir des discours émis *in situ* - et nous justifierons cette perspective - ce qui est commun dans l'expérience des espaces publics. Si, comme nous l'avions précisé, notre hypothèse de départ tablait sur une profonde différence entre groupes d'âge, les caractéristiques sociales des participants - qui sont le fruit d'une articulation entre des hypothèses en amont et une confrontation au terrain - nous

²⁴⁵ Voir le premier chapitre.

²⁴⁶ Jacques Rancière, « Le partage du sensible. Esthétique et politique », La Fabrique, Paris, 2000.

poussent à penser que nous trouverons bien plus de points communs que de différences entre les groupes d'âge. Nous profiterons alors de l'occasion pour revenir sur la problématique des rapports entre groupes d'âge et plus particulièrement des conflits de groupes d'âge - communément nommés conflits de génération - qui semblent traverser l'ensemble des époques humaines.

Avant de se lancer dans de nouvelles réflexions et hypothèses, nous allons caractériser l'expérience sensible des deux groupes d'âge. Pour cela, nous étudierons minutieusement l'ensemble des discours qui traitent de quatre *objets d'expérience* : les voitures, les végétaux, autrui et le sol. Notre analyse se concentrera spécifiquement sur les mots - un peu moins sur le sens - et leurs occurrences. Notre traitement des matériaux sera alors largement quantitatif - le grand nombre d'occurrences de ces *objets d'expérience* le permettant.

Cette caractérisation de l'expérience sensible sera précédée de précisions concernant les groupes d'âge (comment les nommer, les hypothèses qu'ils posent sur le rapport entre âge, expérience et rapport à autrui), les *objets d'expérience* qui seront étudiés (pourquoi eux et pas les autres) et la méthode d'analyse employée (pourquoi se concentrer sur les discours d'une part, et avec une approche quantitative d'autre part ?).

I. Quelques préalables à l'analyse des objets d'expérience

1. De la problématique de l'âge à celle des rapports entre groupes d'âge

Dans notre société, l'âge est une caractéristique importante pour l'individu dans la mesure où elle caractérise une appartenance à la fois à un groupe social - il est par exemple très courant de parler des « jeunes » ou des « vieux », chacun ayant son point de vue sur les âges charnières de passage d'un groupe à l'autre - et à une période de vie qui fait sens - et on parlera plutôt d'enfance, d'adolescence, ou encore d'adulte (qui sera qualifié jeune ou moins jeune), de retraité, de sénior, de 3ème âge, etc. Mais l'âge en soi n'a aucun sens²⁴⁷ - excepté peut-être d'un point de vue symbolique et ésotérique (en numérologie par exemple). Dire par exemple que nous avons 30 ans ne signifie quelque chose que parce que d'autres ont aussi 30 ans, mais que certains en ont 29 et d'autre encore 31. L'âge n'a de sens que comparativement aux autres. C'est un critère de différenciation qui en masque les réels. L'exemple le plus frappant est celui de l'âge de la retraite. Dans nos représentations, nous allons préférentiellement nous focaliser sur le chiffre des 60 ans - si nous

²⁴⁷ Nous voulons dire par là, qu'un chiffre ne veut rien dire tant qu'on ne lui a pas accolé une unité de mesure. En quelque sorte, l'âge est une « distance » par rapport à une origine (la naissance).

mettons de côté les réformes à ce sujet. Cet âge est marquant non pas à cause du chiffre, mais parce qu'il est un repère pour signifier le passage à une période de vie autre, à la sortie du monde du travail. La vie est jalonnée de périodes et d'étapes, certains psychologues sociaux parlant même métaphoriquement de planètes ou de mondes. Elles sont marquées par des repères d'âge, bien qu'elles n'obéissent pas toujours à cette rigidité du chiffre. Par exemple, il est communément admis, et inscrit dans le droit, qu'à 18 ans nous devenons adultes. Or, la réalité de l'expérience vécue est tout autre. Le passage à l'âge adulte revêt un sens qui ne correspond pas nécessairement, et même très rarement, à l'arrivée de nos 18 ans. C'est bien plus le fait de devenir autonome qui nous fera nous sentir adulte. En définitive ce passage est bien plus signifiant quand nous quittons le nid familial pour nous risquer dans le monde extérieur avec notre propre logement, notre travail et/ou nos études, nos factures, etc - ce qui peut arriver bien avant 18 ans aussi. Dans notre société, l'âge est une caractéristique sociale éminemment trompeuse puisqu'elle attribue des qualités aux individus dans lesquelles il est fort probable qu'ils ne se reconnaîtraient pas. Cela est d'autant plus problématique dans une société idéologiquement tournée vers un certain jeunisme²⁴⁸. Des personnes d'une soixantaine d'années par exemple, peuvent dire qu'elles se sentent encore jeunes, mais les représentations sociales sont là pour leur rappeler qu'elles ne le sont pas, elles n'ont plus l'âge, tout en leur demandant de l'être. Il nous semble que se vit ici un paradoxe particulièrement perturbant pour l'individu. D'un côté, la société lui demande de rester jeune - à travers des représentations liées à l'apparence, aux activités et aux modes de pensée - tout en continuant à marquer des frontières entre âges - ici le chiffre.

L'âge n'est une caractéristique sociologique intéressante - pour analyser ou développer une grille de lecture particulière de la vie sociale - que dans la mesure où l'on considère plutôt des groupes d'âges, c'est-à-dire des individus qui se reconnaissent comme appartenant à un groupe parce que partageant un ensemble de choses communes comme des valeurs, des normes, des pratiques, des représentations sociales et une fourchette d'âge. D'ailleurs cette dernière est souvent floue dans ses bornes justement du fait que l'âge est une « fausse » caractéristique sociale, qu'elle masque les réels critères de différenciation et de distinction. Cette proposition de définition de ce que serait un groupe d'âge n'est pas à confondre avec le concept de génération et encore moins avec celui qu'à développé Karl Mannheim²⁴⁹, éminemment plus fécond. Seulement, il s'agit ici de voir comment nous pourrions nommer *a posteriori* les groupes d'âges constitués dans cette recherche, puisqu'ils

²⁴⁸ Voir à ce propos la thèse de Yannick Sauveur, « Les représentations médiatiques de la vieillesse dans la société française contemporaines. Ambiguïtés et discours et réalités sociales », thèse en sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Pascal Lardelier, soutenu le 22 juin 2011.

²⁴⁹ Karl Mannheim, « Le problème des générations », Armand Collin, Essais et Recherches, 2005.

ne l'ont pas été suffisamment en début de ce travail et ont donc subi d'autant plus l'influence du terrain, c'est-à-dire celle de la rencontre avec des individus concrets. D'ailleurs la problématique se situe bien plus dans l'articulation jeunesse/vieillesse - comme nous l'avons partiellement montré dans le chapitre sur la méthodologie avec les motivations des participants - que dans l'identification de générations, déplaçant alors la questions sociologique sur les rapports entre groupes d'âge. Ce qui est particulier dans ces rapport entre groupes d'âges, c'est que nos enquêtés pourraient très bien avoir des rapport de petits enfants à grands parents. En terme d'âge, ce n'est pas aberrant. Et c'est peut-être ce qui caractérise le mieux les regards croisés entre ces individus²⁵⁰. C'est en définitive un rapport de génération mais du point de vue de la structure de la famille dans notre société et non d'une autre façon de lire les rapports sociaux comme l'a fait Karl Mannheim.

En se penchant sur les discours des participants qui ont trait à l'âge, de près ou de loin, nous nous rendons compte de deux choses. Premièrement, les moins âgés ont tendance à parler de « papi » et de « mamie » pour nommer les personnes du groupe des plus âgés. Jamais nous avons entendu des termes comme sénior ou troisième âge qui pourtant caractérisent le discours sociologique sur ces catégories de population. Deuxièmement, les plus âgés ont toujours parlé des « jeunes » pour nommer les participants du groupe des moins âgés. Par contre, ils ne se sont pas eux-mêmes définis par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils ne sont pas. Par exemple, un participant de l'UIAD (Université Inter âge du Dauphiné²⁵¹) nous expliquait qu'il y a quelques années, cette université s'appelait université du troisième âge et « qu'ils se sont rendus compte que le troisième âge, il n'y en avait pas beaucoup ». Or, si nous suivons la définition communément admise du troisième âge dans le champ scientifique²⁵², nous constatons qu'une majorité des membres de l'UIAD correspond à cette définition²⁵³. Cela peut vouloir dire que ce participant a une autre définition de troisième âge, une définition qui indiquerait un degré de vieillissement dans lequel elle ne se reconnaît pas. C'est en fait une conséquence du paradoxe que nous pointions plus haut. L'idéologie du jeunisme s'accompagne d'une dévalorisation de tout ce qui a trait au vieillissement. S'il paraît difficile de nommer ces deux groupes, c'est qu'eux-mêmes ne se nomment pas ainsi ou même ne semblent pas

²⁵⁰ Par ailleurs, Robert, 72 ans, qui est un des premiers à avoir participé à l'expérience nous a donné le contact de sa petite fille, Morgane, 22 ans, étudiante à Grenoble, qui a aussi effectué le parcours.

²⁵¹ Cette « université » a le statut d'association loi 1901 et a été fondée en 1977.

²⁵² Ce sont toutes les personnes qui ont plus d'une soixantaine d'années. Aux alentours de 75 ans, on parle de 4ème âge.

²⁵³ En 2006, ils étaient environ trois quart à avoir plus de soixante ans et à peu près un quart entre 50 ans et 59 ans. Quelques adhérent de l'UIAD avaient entre 20 ans et 50 ans.

Source : journal d'information de l'Université Inter-Âges du Dauphiné. Consultable à : <http://www.uiad.fr/documents/info1.pdf>

De plus, les personnes de plus de 60 ans non imposables ont un tarif préférentiel pour les cotisations (20 euro au lieu de 62 euro pour la rentrée 2011/2012). Nous pouvons y voir un effort plus prononcé pour « attirer » certaines catégories d'âge.

se penser comme groupe. Par exemple, à aucun moment les participants les moins âgés ne se sont définis ou pensés comme appartenant à un groupe particulier. Par contre, les plus âgés se sont souvent définis comme étant membres de l'UIAD. Le sentiment d'appartenance sociale a plus à voir avec cette association qu'avec une fourchette d'âge. Par contre, nous pouvons raisonnablement supposer que ces participants ont un regard particulier sur les autres en les posant depuis des catégories liées à l'âge. Notre intérêt se déplace donc du rapport à soi au rapport à autrui. Nous nous demandons comment les participants se représentent l'autre, notamment quand il est d'un âge bien différent, s'il est « beaucoup plus jeune » ou « beaucoup plus vieux ».

Admettons alors deux groupes d'âge distincts et bien identifiés, non pas du point de vue de ceux qui en font partie mais du point de vue de ceux qui n'en font pas partie. Les deux groupes artificiellement créés dans cette enquête appartiennent chacun à une catégorie relativement bien définie et délimitée avec d'un côté des « jeunes » et de l'autre des « papis et mamies ». Ce qui se joue dans ce regard croisé, c'est le rapport de génération petits-enfants/grands-parents qui est avant tout un effet d'âge. Si nous nous positionnons à l'échelle historique, nous remarquons que ce rapport est conflictuel, du moins dans les mots, depuis des millénaires - certains témoignages datant de plus de 3000 ans. Que ce soit entre parent/enfant ou entre petit-enfant/grand-parent, il nous semble que le coeur du conflit vient de l'impossibilité logique de se mettre à la place d'autrui pour avoir une approche compréhensive de ses comportements et de ses mots, ainsi que du fonctionnement même de l'expérience - dont nous avons évoqué à plusieurs reprises sans le préciser le rôle qu'il pouvait jouer dans les rapports entre groupes d'âge. C'est un effet d'âge qui traverse toutes les époques, qui n'est donc pas spécifique à un contexte historique, social et culturel particulier - bien que puisse s'y superposer un effet de génération qui lui dépend de ces variables.

Imaginons un « jeune » qui se représente un « papi » ou une « mamie ». Il procèdera par défaut d'expérience. En effet, n'ayant pas fait lui-même l'expérience de cet « âge », il devra solliciter l'expérience de rapports qu'il entretient avec des personnes qui pourraient appartenir à cette catégorie (purement analytique) et de ce qu'il en aura entendu comme témoignages, anecdotes ou représentations. Imaginons maintenant l'inverse. Le « papi » ou la « mamie » se représentera le « jeune » depuis à la fois son expérience personnelle - avoir été « jeune » - des rapports qu'il/elle entretient ou a entretenus avec des « jeunes » (à travers des observations aussi sur les conduites et les apparences), ainsi que des représentations issues de témoignages, commentaires et anecdotes extérieurs. Dans ce dernier cas, nous pourrions penser qu'ils sont plus proches de la compréhension des premiers. Or, il existe un risque de transposition de son expérience personnelle d'avoir été « jeune » dans un contexte qui n'existe plus ou du moins qui n'est pas celui dans lequel les

« jeunes » font des expériences. Ce risque est directement dû au fonctionnement de l'expérience qui a tendance à nous masquer ses fondements et notamment les *schèmes d'expérience* qui permettraient de se décentrer des contextes de sa propre expérience. En définitive, il est impossible de se mettre à la place de quelqu'un d'autre, d'autant plus quelqu'un d'un âge très différent - et cela vaut pour chacune des variables sociologiquement pertinentes pour décrire la réalité sociale. Il ne faudrait pas que les théories de l'empathie et des neurones miroirs - qui par nous ne savons quel « miracle » arriveraient à tout expliquer - nous méprennent à ce sujet. Nous ne nous mettons jamais à la place de quelqu'un. Au mieux, nous « oublions » des données pour pouvoir nous mettre à une place caricaturée et partiellement semblable de l'autre. Autrui nous est à jamais inatteignable comme réel semblable. Nous ne vivons que parmi des étrangers que nous tentons de nous représenter comme des semblables en ne retenant que certaines informations sur eux. Nous retrouvons une tendance à la familiarisation, contre-pied de la peur originelle face au monde dont nous parle Bruce Bégout²⁵⁴.

Le rapport entre les groupes d'âge est alors une façon de penser le lien entre expérience et rapport à autrui. Les individus créent des catégories pour penser autrui et du coup se pose la question de la dimension partagée de l'expérience. Si les regards croisés imposent des différences, qui dans certains cas vont jusqu'au conflit (entre groupes d'âge par exemple), il n'est nullement évident qu'elles se retrouvent dans l'expérience, et plus particulièrement dans l'expérience sensible. Nous voyons bien au regard de certaines remarques de parcourants qu'implicitement ils pensent que l'autre groupe d'âge vivra l'expérience des parcours « en aveugle » différemment, et sera notamment plus ou moins « performant » qu'eux. C'est assez évident du côté des plus âgés (nous l'avons suffisamment montré), mais ça se voit aussi dans certaines remarques des moins âgés. Par exemple, dans le chemin boisé, alors que nous venons de grimper la butte, Vito, 28 ans, nous dit : « Mais un papi, il ne peut pas grimper ça ! ». Tout porte donc à croire, si nous suivons les discours des uns et des autres, qu'il existe une différence fondamentale dans le vécu d'un parcours « en aveugle » et par extension dans le sens de l'expérience sensible dans le cadre d'un cheminement dans un espace public urbain. Après avoir effectué ces parcours, nous pensons au contraire, avec prudence compte tenu des limites de cette expérimentation, que ces différences sont minimales et qu'il y a bien plus de choses qui nous relient les uns aux autres dans l'expérience sensible quotidienne que de choses qui nous séparent. Si des différences sont observées, peut-être qu'il s'agit plus de l'effet du rapport à l'expérience et de la relation au chercheur que d'un effet d'âge. Ce sont ces hypothèses que nous soumettrons à l'épreuve de nos matériaux.

²⁵⁴ Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005.

2. Les matériaux et la méthode d'analyse

Le choix des matériaux précis que nous interrogerons par rapport aux groupes d'âge est intimement lié d'une part à la méthode d'analyse et d'autre part à un souci de généralisation. En effet, en premier lieu, si nous voulons dégager les dimensions partagées de l'expérience sensible au quotidien, alors il est plus pertinent d'analyser les *objets d'expérience* les plus courants et les plus structurants de l'expérience urbaine. Les analyses du passage de l'avenue Jean Perrot au chemin Boisé ont montré que nous pouvions en retenir quatre - en excluant les *objets d'expérience* « imaginés ». Il s'agit de la voiture, des végétaux, d'autrui et du sol. Bien entendu, en milieu urbain, le bâti est extrêmement important. Or, sa présence dans les parcours ne nous permet pas de généraliser. Les conditions expérimentales ont particulièrement biaisé le vécu de cet *objet d'expérience* par rapport à d'habitude. Le bâti est seulement imaginé et nous renseigne principalement sur les associations typiques dans lesquelles il est impliqué et sur sa place dans les complexes de renvois de sens qui organisent en partie les *contextes de sens*. Une deuxième difficulté tient au poids des matériaux dans les parcours et à ce qu'ils nous permettent comme analyse. Ici, nous voulons comparer l'expérience sensible de certains *objets d'expérience* entre deux groupes d'âge artificiellement créés. Nous avons d'un côté 18 « moins âgés » et de l'autre 16 « moins jeunes ». La comparaison scientifique n'est viable que dans la mesure où elle s'appuie sur un matériau suffisamment conséquent. Bien évidemment 34 parcours est trop peu pour espérer généraliser. Mais notre propos ne se situe pas à ce niveau. Pouvons nous comparer précisément l'expérience sensible entre ces deux groupes ? Il est nécessaire que l'objet de la comparaison puisse être suffisamment grand pour neutraliser les biais des petits échantillons. Nous avons donc dû dans un premier temps nous interroger sur l'unité de comparaison. Qu'allons nous concrètement comparer ?

Nous postulons que le langage cristallise une différence d'expérience entre individus. Nous nous appuyons sur les propositions de la linguistique cognitive, en particulier celle de George Lakoff et Mark Johnson²⁵⁵ qui postulent que le langage trouve sa source dans l'expérience corporelle du monde et sur celles de John Langshaw Austin²⁵⁶ qui plaide pour une phénoménologie linguistique argumentant que si les êtres humains avaient « inventé » des mots pour désigner des choses, c'est qu'ils ont et ont eu une pertinence pour eux. Donc les mots, les discours, en d'autre terme les façons

²⁵⁵ George Lakoff et Mark Johnson, « Les métaphores dans la vie quotidienne », Minuit, Paris, 1985.

²⁵⁶ John Langshaw Austin, « Le langage de la perception », Vrin, 2007.

de dire l'expérience de certains *objets d'expérience* sont le matériau d'analyse. Il ne s'agit plus de s'intéresser au sens des choses, mais plutôt de voir finement comment ces choses sont nommées et décrites. Notre attention ira alors aussi bien du côté du vocabulaire pour désigner les *objets d'expérience* que des structures de phrases employées pour les « mettre en scène » - et souvent en mouvement. Nous attacherons plus d'importance aux mots qu'au sens²⁵⁷. C'est ce qui nous permettra d'utiliser une méthode quantitative pour comparer la façon de décrire ces *objets d'expérience*. Par exemple, la voiture est désignée 574 fois sur l'ensemble des parcours. Un premier regard nous montre qui désigne le plus la voiture comme *objet d'expérience* et où. Un contrôle est effectué à chaque fois pour évacuer ou montrer un effet des temporalités - car il est bien évident que vers 17h, la présence objective des voitures augmente considérablement dans les lieux du parcours, et notamment sur les grands axes, excluant un effet d'âge. Ceci est l'analyse la plus basique que nous faisons avant de nous plonger dans le détail des façons de décrire les *objets d'expérience* - nous le montrerons précisément dans les prochaines pages.

Par contre, nous resterons à un degré de traitement statistique simple qui ne cherchera qu'à montrer s'il y a corrélation entre deux variables. Le principe sera de voir si deux variables sont indépendantes ou non en faisant l'hypothèse de l'indépendance et en mesurant les écarts à cette indépendance. Si nous nous cantonnons à ce type d'analyse statistique, c'est tout simplement parce que c'est le seul avec lequel nous nous sentons suffisamment à l'aise pour le systématiser et l'utiliser un très grand nombre de fois - nous verrons que nous avons effectué une multitude de croisements entre les variables, beaucoup n'amenant à rien de concluant, mais nécessaires pour exclure certaines corrélations hypothétiques. Enfin, précisons que le comptage des mots (que ce soient les noms, les verbes, le temps des verbes, les multiples types de marqueurs dans le discours que nous présenterons plus loin) a été effectué « à la main ». En effet, dans plusieurs cas, les logiciels de traitement textuels auraient été incapables de déceler par exemple, dans un pronom, l'expression d'un *objet d'expérience*. Reprenons le cas de la voiture. Si un parcourant nous dit : « elles passent vite ici », le logiciel est incapable de deviner que le parcourant parle des voitures. Ce n'est qu'un exemple et nous avons été confronté à de multiples cas qui ont nécessité une certaine réflexion, et même parfois qui nous ont obligé à reprendre le comptage à zéro. Le temps passé à compter, à faire des tableaux croisés, à mesurer des écarts types et comparer des pourcentages est,

²⁵⁷ En ceci, nous sommes très proches de la perspective adoptée par Zelig Harris fondateur de l'analyse de discours. Harris Zellig Sabbetai, Dubois-Charlier François, « Analyse du discours », in: *Langages*, 4e année, n° 13. L'analyse du discours. pp. 8-45, 1969.

Par ailleurs, François Leimdorfer, dans « Les sociologues et le langage », Maison des Sciences de l'Homme, 2011, pose l'importance des pronoms, de temps et des verbes dans le sens où ils permettent de relier le locuteur à son discours, à la situation et au monde présent et absent (importance de ce qui est absent du discours). « Le locuteur, par son discours, gère en quelque sorte la distance entre lui, la situation et le monde ».

avec le recul, particulièrement long au regard des résultats qui sont amenés. Néanmoins, cette méthode d'analyse permet de remarquer des choses dans le discours qui sont très difficiles à remarquer par une lecture plus qualitative.

II. Analyse des *objets d'expérience* au regard de l'âge des participants

Nous allons maintenant montrer à partir des discours comment les participants font l'expérience de la voiture, du végétal, d'autrui et du sol en fonction de leur âge, des lieux et des temporalités. Nous ne présenterons en détail que l'*objet d'expérience* voiture. Il s'agira notamment de montrer la démarche de recherche et d'analyse. Le faire pour chaque *objet d'expérience* aurait été particulièrement lourd pour le lecteur. D'ailleurs, nous nous excusons d'avance des longueurs que pourrait contenir cette analyse. Mais il nous semble nécessaire de montrer aussi ce que cela implique comme travail. Les autres *objets d'expérience* seront alors décrits plus rapidement. Nous essaierons d'aller à l'essentiel.

1. Les voitures²⁵⁸

1.1. Méthode de travail

Nous avons recueilli tous les passages des parcours « en aveugle » qui renvoyaient à la voiture. À partir de là, nous avons découpé toutes les formes d'expression de la voiture dans les parcours. Nous nous sommes intéressés aux façons de nommer cet objet, les sujets et verbes employés, ainsi qu'à tous les marqueurs du discours qui expriment une partie de l'expérience de la voiture, comme tous les marqueurs de temps et d'espace, les marqueurs du contraste et les marqueurs de domination (quand la voiture domine explicitement le champ de conscience).

À chaque fois, il s'agit d'analyser les mots et expressions utilisées pour exprimer l'expérience de la voiture depuis le corps en marche dans l'espace public et, si le nombre d'occurrences est suffisamment grand, de construire des tableaux croisés afin de dégager les effets des lieux du parcours, des individus et des temporalités (météo et moments où ont eu lieu les parcours).

²⁵⁸ Il s'agit bien du thème qui traite exclusivement de la voiture. Donc cela ne concerne pas la circulation en général, ni les motos, mobylettes, camions et bus. Ce sont d'autres thématiques.

Pour comprendre les observations et les analyses qui vont suivre, il faut bien avoir à l'esprit le déroulement de l'expérience des parcours « en aveugle », le déroulement du parcours en lui même et les caractéristiques des parcourants.

Nous rappelons qu'il y a eu 34 parcours effectués dont 16 avec des « plus âgés » (entre 55 et 72 ans) et 18 avec des « moins âgés » (entre 21 et 29 ans plus une personne de 36 ans).

Les « moins âgés » sont les parcours n°1 à 18 et les « plus âgés » sont les parcours n°19 à 34.

Pour résumer, voici comment nous allons nommer les différentes sections du parcours par la suite²⁵⁹ : Marcelin-Berthelot, Piste cyclable, Conservatoire, De Gordes, Cabrière, Ponsard, Perrot, Boisé, Parking, Sous la MC2 et Devant la MC2.

1.2. L'objet d'expérience voiture

Les mots utilisés par les parcourants sont : les voitures, la voiture, une voiture, sa voiture, ces voitures, des automobilistes, les autos, des bagnoles, des véhicules, un véhicule, les gens (dans les voitures).

Le mot le plus fréquemment utilisé est le mot voiture et dans les conditions les plus variées comme en témoigne les nombreux articles utilisés (la, les, des, une, sa, ces). Tous les autres mots sont marginaux. Ils n'apparaissent que rarement dans le discours et ne sont utilisés que par très peu d'individus. Notons que deux parcourants ne répondent pas à ces considérations générales. Le parcourant 7 (homme, 25 ans) utilise le mot bagnole 9 fois et le mot voiture 13 fois. Le parcourant 28 (femme, 55 ans) utilise le mot véhicule 6 fois et le mot voiture 6 fois. Pour le premier, il n'y a aucune spécificité liée aux lieux du parcours ou à la situation qui est décrite. Les mots voiture et bagnole sont employés dans tous les cas. Ils peuvent se substituer l'un à l'autre sans problème. Ils ont donc la même signification bien que l'un soit plus familier que l'autre. Il s'agit peut être plus d'un style général du langage du parcourant 7. Pour le deuxième parcourant, le mot véhicule est employé dans les mêmes circonstances que le mot voiture. Ici non plus, il n'y a pas de spécificités liées aux lieux du parcours ou à la situation. Mais le mot véhicule est employé dans un sens réduit puisqu'il désigne à chaque fois l'objet voiture, alors que le mot « véhicule » peut désigner un « engin à roue(s) ou à moyen de propulsion, servant à transporter des personnes ou des marchandises »²⁶⁰ et dans le langage courant un « moyen de transport routier »²⁶¹. Il s'agit peut être ici aussi d'un style de

²⁵⁹ Nous conseillons au lecteur de se reporter à la carte du parcours afin de se faire une représentation rapide des sections qui seront évoquées tout au long de ce chapitre.

²⁶⁰ Le nouveau Petit Robert, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française, Le Robert, 2010, p. 2682.

²⁶¹ Ibid.

langage du participant. Mais toujours est-il qu'il ne semble pas influencer son expérience de la voiture.

1.2.1. Les parties de la voiture

Voici les mots et expressions utilisés regroupés dans des catégories que nous appelons les parties de la voiture :

Les parties de la voiture	Mots et expressions
Rejets d'hydrocarbures	Smoke des voitures, odeur de pots d'échappement, gaz d'échappement, pots d'échappement, essence, CO ₂ , carburant, odeurs d'hydrocarbures, rejets de pots d'échappement, odeur de moteurs.
Freins	Frein de voiture, bruit de décompression
Portières	Porte, porte de voiture, ouverture de porte de voiture, portière, serrure, portière de voiture
Roues	Odeur de caoutchouc brûlé, odeur sur les pneus de l'embrayage, bruit des roues sur le sol mouillé, bruit des roues dans les flaques, bruit un peu sourd des roues sur le sol mouillé
Moteur	Bruit de moteur, moteur au ralenti, moteur, son moteur, bruit du moteur
Carrosserie	Rétroviseur, rétro de voiture
Accessoires	Radio dans une voiture, autoradio dans une voiture, coup de klaxon, remorque

La voiture se décompose en plusieurs parties qui ne se perçoivent pas toujours avec les mêmes modalités sensorielles. L'olfactif permet de percevoir essentiellement les rejets d'hydrocarbures et dans une moindre mesure les pneus des voitures dans certaines conditions²⁶². Le sonore quant à lui permet de discriminer plusieurs parties de la voiture comme les roues, les portières, les moteurs, les freins et certains accessoires comme l'autoradio, la remorque²⁶³ ou le klaxon. Enfin, c'est le tactile qui a permis à certains participants de percevoir les rétroviseurs des voitures (qui étaient stationnées) ainsi que leur carrosserie.

²⁶² Quand par exemple un automobiliste vient de freiner brusquement et sèchement. On sent alors l'odeur de la gomme des pneus qui s'est échauffée par les frottements sur la chaussée.

²⁶³ Une remorque attelée à une voiture fait un bruit facilement identifiable pour le piéton quand le sol n'est pas parfaitement lisse et plat.

Si nous regardons la répartition des occurrences pour chaque partie de la voiture, nous remarquons que dans plus de la moitié des cas, ce sont les rejets d'hydrocarbures qui sont mentionnés (52,17%). Les autres parties de la voitures sont présentes dans les discours en moins grande quantité et sont à peu près toutes équivalentes - leur fréquence d'apparition dans les discours est trop faible pour que nous présentions leurs parts respectives. Par contre, ces parties de la voiture sont exprimées dans des lieux spécifiques.

Les rejets d'hydrocarbures sont essentiellement perçus sur les axes routiers (Marcelin-Berthelot, Ponsard et Jean Perrot), c'est-à-dire lors des passages fréquents de voitures. De plus, la présence (mais assez faible) des rejets d'hydrocarbures dans les discours sur Cabrière montre qu'elle est aussi due à une forte proximité spatiale avec la voiture. Cabrière est un espace quasiment pas circulé et très resserré, ce qui fait que les voitures occasionnelles passent à une dizaine de centimètres des parcourants.

Les roues ont été essentiellement perçues par les frottements sur la chaussée mouillée. Généralement, à basse vitesse, c'est le bruit du moteur qui supprime le bruit des roues. Le rapport est inversé quand la chaussée est mouillée. Ici les conditions météorologiques orientent l'attention perceptive sur les roues plutôt que sur le moteur des voitures. Mais les parcourants ne mentionnent que très peu souvent le bruit du moteur. Ils parlent plutôt du « bruit des voitures ». Le moteur est évoqué lors des passages près des feux tricolores ou des carrefours quand les véhicules sont à l'arrêt.

Les portières apparaissent dans les sections Piste cyclable, Conservatoire, De Gordes et Cabrière. Ce sont les lieux où la circulation est la moins présente dans un contexte proche d'habitations. Il y a ici une conjugaison de deux facteurs : un fond sonore très faible qui rend le moindre bruit facilement perceptible et la présence d'habitations qui entraîne celle de personnes qui entrent ou sortent de leurs véhicules. Les bruits des portières se remarquent de loin, alors que sur les axes plus circulés, le fond sonore de la circulation les masque.

Les accessoires de la voiture (klaxon et autoradio) s'entendent essentiellement dans les axes les plus circulés et généralement au niveau des carrefours et des feux tricolores. Dans ces situations, les parcourants ont plus l'occasion d'entendre un coup de klaxon ou de la musique provenant d'un autoradio.

Enfin, les éléments de la carrosserie sont perçus sur Ponsard, unique section du parcours où les parcourants longent des voitures stationnées. C'est au hasard du ballant du bras qu'ils touchent les carrosseries ou les rétroviseurs. Et c'est le fait des seuls parcourants qui ont laissé leur bras pendre

pendant le parcours, alors que les autres avaient leurs mains dans leur poches - souvent à cause du froid.

1.2.2. Analyse des apparitions de la voiture dans les discours

Il s'agit de voir où et comment apparaît le thème de la voiture en fonction des sections du parcours et des individus - et par extension des conditions météorologiques et des temporalités. En d'autres termes, il s'agit de voir quand, où et sous quelles conditions la voiture est présente à l'attention au point qu'elle est énoncée. Pour déterminer les fréquences d'apparition, nous avons comptabilisé toutes les phrases qui soit avaient pour sujet la voiture (exemple : une voiture passe), soit avaient la voiture comme complément d'objet (exemple : j'entends une voiture). Il y a des situations où nous avons comptabilisé deux fois la contribution au thème voiture quand l'objet voiture était à la fois sujet et complément d'objet (exemple : j'entends une voiture qui passe => j'entends une voiture + une voiture passe). Si nous avons procédé de la sorte, c'est que dans ces cas les informations transmises par la parole sont multiples. Dans l'exemple ci-dessus, non seulement nous apprenons que le parcourant a perçu une voiture à travers son audition, mais aussi qu'il a interprété la situation comme une voiture qui passe. Il y a ici à la fois interprétation et sensation. Et nous ne pouvons pas donner le même poids à cette contribution au thème voiture qu'à une contribution qui ne dirait juste que la sensation ou l'interprétation. De plus, si une personne décrit 4 fois de suite, par exemple, une voiture avec les mêmes mots, nous le comptabilisons 4 fois, même s'il s'agit de la même information répétée 4 fois. Nous partons de l'hypothèse que si un parcourant nous dit 4 fois de suite qu'« une voiture passe », ce n'est pas négligeable et cela a du sens, car ce n'est peut-être pas la même voiture et que ces passages ont pour effet de mobiliser son attention et son champ de conscience.

Ceci admis nous pouvons passer à la description et l'interprétation.

Le thème voiture apparaît 574 fois sur l'ensemble des parcours. Ce nombre est suffisamment grand pour regarder en détail ce qui se passe au niveau des sections et entre les parcourants.

Au niveau des sections, Marcelin-Berthelot est le lieu où la voiture apparaît le plus souvent (128 occurrences), puis viennent Ponsard et Cabrière (respectivement 99 et 90 occurrences), et enfin Perrot et Chemin Boisé (64 occurrences chacune). Si nous avons appréhendé la présence de la

voiture dans chacune des sections à partir des types de lieux qu'ils représentent²⁶⁴, nous n'aurions pas eu le même classement. Perrot et Marcelin-Berthelot sont de grands axes de circulation. Ponsard est un axe de circulation secondaire. Cabrière est une petite rue en sens unique dans un quartier résidentiel et Chemin Boisé, comme son nom l'indique est un chemin boisé en parallèle d'un axe routier secondaire, mais qui s'en éloigne à mesure qu'on s'engage sur le chemin. Les éléments les plus frappants sont que le nombre d'occurrences dans Cabrière est supérieur à celui dans Jean Perrot, que le nombre d'occurrences dans Ponsard est équivalent à celui de Cabrière, que le nombre d'occurrences dans Perrot est équivalent à celui du Chemin Boisé et que le nombre d'occurrences dans Marcelin-Berthelot est deux fois supérieur à celui de Jean Perrot. Pour comprendre ce qui *a priori* n'est pas logique, il faut se replacer dans le contexte du parcours. Ces sections s'agencent de la façon suivante : Marcelin-Berthelot ; autres sections ; Cabrière ; Ponsard ; Perrot ; Boisé ; autres sections.

Dans le passage entre Cabrière et Ponsard, l'élément le plus remarquable est que nous passons d'un espace quasiment sans circulation (mis à part une voiture occasionnellement dans quelques parcours) à un espace constamment circulé lors des parcours. Nous supposons ici que c'est le contraste qui fait apparaître la voiture dans Cabrière. Cette rue coupe la rue Ponsard à la perpendiculaire et la fin de la rue Cabrière se resserre fortement avec des murs en béton de part et d'autre de la chaussée (pas de trottoir à ce niveau de la rue) qui s'élèvent à environ 2 m de hauteur. Les parcourants anticipent l'arrivée sur la rue Ponsard circulée à travers le son des voitures qui contraste avec le silence de la rue Cabrière. De plus, le resserrement de l'espace en fin de rue concentre le son dans une direction qui est celle à laquelle font face les parcourants. Nous supposons alors que c'est la sensation d'un contraste amplifiée par la configuration physique des lieux qui rend la voiture si saillante dans cet espace. Si nous restons dans cette hypothèse du contraste perceptif comme moteur de l'attention perceptive et des directions que prend le champ de conscience, nous comprenons mieux alors pourquoi entre Ponsard et Perrot il y a une diminution de la voiture. Même si Perrot est un axe routier plus important que Ponsard, le contraste entre les deux espaces est bien moins saisissant qu'entre Cabrière et Ponsard. En quelque sorte, il y a une certaine continuité dans les sons qui fait que l'attention va se focaliser ailleurs - par exemple sur le sol qui offre un contraste marqué entre Ponsard et Perrot. Entre Perrot et Boisé, nous pourrions croire, en ne s'en tenant qu'aux occurrences, qu'il y a continuité - car le nombre d'occurrences est identique dans les deux sections - or, ce que remarquent les parcourants, c'est que les voitures se font moins

²⁶⁴ C'est-à-dire en considérant que l'on retrouvera essentiellement, dans les discours, les voitures sur les avenues et dans certaines rues.

présentes. Pour autant, même si les voitures se font moins présentes, elles occupent le champ de conscience du fait de leur diminution progressive. Et le fait, qu'au bout d'un moment de marche dans le chemin Boisé, la voiture disparaisse complètement, vient expliquer que nous n'ayons pas une augmentation du nombre d'occurrences entre ces sections (en suivant l'hypothèse du contraste). Nous voyons ainsi que la différence du nombre d'occurrence entre Perrot et Boisé ne peut s'expliquer qu'en repensant tout le cheminement qui s'est fait entre ces sections.

Il y a donc trois éléments à retenir ici. Ce qui joue sur l'attention à la voiture est à la fois déterminé par le passage objectif des voitures - les voitures sont ressenties là où il y a effectivement des voitures - un fort contraste perceptif - ici au niveau sonore, que ce soit par une hausse ou diminution de l'intensité, signe de la quantité de passage des voitures et de la distance par rapport aux voitures - et la configuration physique des lieux qui peut venir appuyer certains contrastes perceptifs - avec une forte réverbération sur la fin du chemin de la Cabrière par exemple.

Reste la très forte présence du thème voiture dans Marcelin-Berthelot. Nous trouverons des éléments d'explication plus tard, notamment au moment de l'analyse des marqueurs de la domination. Nous montrerons que Marcelin-Berthelot, en tant que début de l'expérience du parcours « en aveugle » ne peut pas s'interpréter exactement comme les autres sections tant la pose du bandeau a eu pour effet immédiat d'exacerber certaines sensations (comme celles des voitures).

Enfin, il est curieux que la voiture soit quasi inexistante dans la Piste cyclable (c'est la section qui suit Marcelin-Berthelot) dans le sens où les participants auraient dû remarquer l'éloignement par rapport aux voitures (toujours en suivant l'hypothèse du contraste) et donc en parler. Nous pouvons essayer de comparer cette situation (passage de Marcelin-Berthelot à la Piste cyclable) à une situation analogue (de Perrot à Chemin Boisé) qui présente les mêmes caractéristiques de l'éloignement par rapport à la voiture. Il y a deux éléments explicatifs de cette non apparition de la voiture dans la Piste cyclable. Premièrement, dans cette situation, le seul contraste perceptif concerne la perception des voitures (essentiellement auditive), alors que dans l'autre situation (Perrot à Chemin Boisé), nous avons un deuxième contraste perceptif fort avec le sol qui passe du macadam aux gravillons. Dans la deuxième situation, la sensation d'un changement de nature du sol renvoie à des « images mentales » (le parc le plus souvent) qui sont en conflit avec les sensations auditives immédiates. En venant juste de quitter Perrot pour s'engager dans le Chemin Boisé, les participants ressentent toujours l'axe de circulation, mais leurs pieds les renvoient à une représentation de type de lieu qui est conflictuelle par rapport à la représentation de type de lieu qu'induit la voiture - pour une partie seulement des parcourants comme nous l'avons montré dans le précédent chapitre. Un premier élément d'explication serait donc la présence d'un conflit de

représentation qui ferait parler du thème. Un deuxième élément d'explication se révèle en regardant les discours dans la section Piste cyclable. La quasi totalité des participants perçoivent un contraste auditif, mais ils ne parlent pas explicitement de la voiture, ils disent plutôt que soit « c'est moins bruyant », soit « c'est plus calme ». Ici, les participants évoquent plus une ambiance qu'un *objet d'expérience*.

Reste à remarquer que Devant MC2 (la dernière section, sur l'esplanade) contribue très peu au thème voiture. C'est curieux dans la mesure où nous sommes proches de l'axe Marcelin-Berthelot qui supplante les autres sections dans sa contribution au thème voiture. Nous sommes dans une configuration proche de celle du passage de Cabrière à Ponsard à ceci près que l'espace s'ouvre au lieu de se resserrer et que nous n'allons pas jusqu'au bord de la voie (nous restons à 15/20 m de la voie lorsque le parcours « en aveugle » se termine). Nous pouvons juste supposer ici que la conjugaison de ces deux facteurs fait que le contraste perceptif (principalement au niveau auditif) est insuffisamment prononcé pour que le thème voiture apparaisse fortement dans les discours et par extension au champ de conscience - puisque notre hypothèse de base ou postulat est que le discours reflète en partie l'état du champ de conscience, notamment dans le cadre de cette expérimentation descriptive « en aveugle », *in situ*.

Du côté des parcourants maintenant, nous remarquons que 11 d'entre eux ont une contribution anormale au thème. Cela se voit facilement en mettant en regard le nombre d'occurrences de chacun des participants, la moyenne des occurrences des parcourants et l'écart-type du thème.

Les parcourants 4, 10, 14, 16, 21 et 30 ont une contribution anormalement forte sur le thème et les parcourants 15, 19, 29, 32 et 34 ont une contribution anormalement basse sur le thème.

Rappelons que les parcourants 1 à 18 appartiennent au groupe des moins âgés et les parcourants 19 à 34 appartiennent au groupe des plus âgés.

Ceux qui contribuent fortement au thème semblent être les moins âgés alors que ceux qui contribuent faiblement au thème semblent être les plus âgés. Pour essayer de conforter cette hypothèse, nous avons séparé les contributions des moins âgés avec celle des plus âgés. Cela donne que la moyenne des contributions au thème voiture est de 19,5 occurrences par personne chez les moins âgés alors qu'elle est de 13,94 chez les plus âgés. Notons que l'écart-type est de 8,35 chez les moins âgés et de 11,3 chez les plus âgés. Ces chiffres confortent l'hypothèse d'un différentiel de contribution au thème en fonction de l'âge. Les résultats des écarts-types nous indiquent aussi que c'est chez les plus âgés que les variations interindividuelles de contribution au thème sont les plus importantes. Mais il faut voir si les autres variables n'ont pas un rôle à jouer ici. Nous pouvons

d'ores et déjà écarter un rôle des données météorologiques. Elles n'ont aucun impact sur les contributions générales au thème. Par contre, ça ne semble pas être le cas pour les temporalités.

Nous avons découpé les temporalités des parcours en trois tranches : fin de matinée (10h-12h), début d'après-midi (13h-16h) et milieu/fin d'après-midi (16h-18h). La moyenne des occurrences du thème est de 15,86 en fin de matinée (écart-type 5,81), de 16,56 en début d'après-midi (écart-type 9,75) et de 18,33 en milieu/fin d'après-midi (écart-type 13,76). Les moyennes semblent logiques au regard des pratiques de la voiture en ville dans le sens où, en fin de matinée, il y a peu de circulation et, en fin de journée, la circulation s'intensifie du fait des sorties de travail. Par contre, les écarts-types sont intéressants. Alors qu'en fin de matinée, les différences interindividuelles sont les plus faibles - ce qui pourrait vouloir dire que la présence de la voiture est relativement homogène d'un jour à l'autre de la semaine sur cette tranche horaire et dans les espaces du parcours - les différences interindividuelles sont plus fortes en début et surtout en milieu/fin d'après-midi. Cela tend à vouloir dire que sur ces tranches horaires, nous avons une forte discontinuité dans la présence de la voiture. Nous avons émis l'hypothèse (suite à l'analyse générale sur le thème en fonction des sections du parcours) que la perception d'un contraste et la présence objective des voitures influençaient très fortement la présence du thème. Donc sur ces tranches horaires, nous aurions des fluctuations importantes de la présence objective de la voiture (forte et faible présence) et de la perception de contrastes (faibles et forts contrastes) qui mettent en avant la voiture.

Nous nous demandons maintenant qui de l'âge - les plus âgés ayant des variations interindividuelles plus importantes que les moins âgés - ou des temporalités contribue à ces différences interindividuelles. Si nous partons de l'hypothèse que les différences interindividuelles sont le fait des temporalités, nous devrions retrouver logiquement une proportion plus grande des personnes les plus âgées dans les tranches horaires où les différences interindividuelles sont les plus importantes. Or, ce n'est pas le cas. Dans le début d'après-midi, les âges sont équitablement répartis entre moins âgés et plus âgés et dans le milieu/fin d'après-midi (là où il y a le plus de différences interindividuelles), les moins âgés sont plus nombreux que les plus âgés. Et c'est en fin de matinée (là où les différences interindividuelles sont les plus faibles) que ces derniers sont sur-représentés. Cela montre qu'il y a à la fois des variations interindividuelles spécifiques aux plus âgés et des variations interindividuelles spécifiques aux tranches horaires. De ce point de vue, nous devrions observer sur la tranche milieu/fin d'après-midi que les personnes les plus âgées devraient avoir des contributions anormales au thème beaucoup plus importantes que les moins âgés du fait de l'effet conjugué de l'âge et de la tranche horaire. Et, en effet, sur cette tranche horaire, les 3 personnes les plus âgées contribuent anormalement au thème (que ce soit de manière forte ou faible) et sur les 6

personnes les moins âgées seulement 2 contribuent anormalement au thème (que ce soit de manière forte ou faible).

Maintenant, pourquoi les moins âgés contribuent plus souvent au thème voiture et pourquoi les plus âgés ont de plus grandes variations interindividuelles ?

Nous nous demandons si les contributions anormales au thème ne viennent pas biaiser les moyennes des contributions au thème des deux groupes d'âge. Après avoir mis de côté ces contributions anormales²⁶⁵, nous avons toujours une contribution plus importante chez les moins âgés (moyenne de 16,9 occurrences par personne) que chez les plus âgés (moyenne de 13,4 occurrences par personne). Nous nous demandons aussi si les différences de contribution ne sont pas dues à la répartition inégale des individus dans les tranches horaires. Si nous reprenons les moyennes de chaque tranche horaire que nous appliquons à la répartition des âges dans ces tranches horaires, nous retrouvons que la moyenne des contributions des plus âgés est de 16,7 et la moyenne des contributions des moins âgés est de 17,1. Ce qui veut dire que les variables âge et tranche horaire sont indépendantes l'une de l'autre. Donc nous pouvons prendre au sérieux le fait qu'il y ait une différence de contribution au thème entre les moins âgés et les plus âgés. Nous laissons les interprétations de ces résultats de côté pour l'instant. Nous y reviendrons à la fin des analyses.

Retenons seulement que la présence objective de la voiture, la perception de forts contrastes (dans un sens ou dans l'autre) et la morphologie du cadre physique ont un impact sur l'attention à la voiture.

De plus, les moins âgés sont plus attentifs à l'objet voiture que les plus âgés et les plus âgés ont une attention à la voiture beaucoup plus contrastée que les moins âgés.

Enfin, la place de la voiture est plus importante en fin de journée qu'en fin de matinée et début d'après-midi, et celle-ci est homogène sur la fin de matinée pour devenir de plus en plus hétérogène dans l'après-midi.

²⁶⁵ C'est-à-dire que nous les avons exclues des calculs.

1.3. Les sujets seuls : perspective générale

Mis à part tout ce qui a trait à l'état (« c'est... ») et à la description (« il y a... »), nous retrouvons majoritairement et à part analogue les sujets « Je » (38,68% des sujets) et « Objet »²⁶⁶ (34,68% des sujets).

Mais sont comptés dans les « je », les rapports aux verbes de l'intellection (« je pense que... » 27 « je ») et de l'impression (« j'ai l'impression que... » 37 « je »). Si nous enlevons ces « je », nous nous retrouvons avec 44,8% de sujets « Objet » et 29,21% de sujets « je ». L'objet, en tant que sujet, domine l'expression de l'expérience de la voiture. Cela tend à montrer que dans l'expérience, en supposant un fort lien entre langage et expérience, ce qui vient à la conscience est bien plus l'objet en tant que tel comme une unité que des indices de sa présence sujets à interprétation par l'intermédiaire des sens. Le point de vue est celui de l'objet bien plus que celui de l'individu ou de son corps. La perspective allocentrée domine dans les discours.

Les sujets « on » et le sujet « ça » sont présents dans une moindre mesure, mais ils n'ont de sens que rattachés aux verbes qui les accompagnent.

Maintenant, quelle est la place des sujets dans chacune des sections les plus importantes ? Nous avons choisi de regarder les sujets « je », « objet » et « on » dans la mesure où leurs occurrences sont significatives.

Voici la répartition générale des sujets « je », « on » et « objet » dans les sections pertinentes :

	Répartition générale	Répartition des « Je »	Répartition des « On »	Répartition des « Objets »
Marcelin-Berthelot	22,74 %	24,58 %	13,43 %	24,86 %
Cabrière	16,71 %	11,02 %	16,42 %	20,44 %
Ponsard	16,99 %	16,95 %	14,93 %	17,68 %
Perrot	9,86 %	7,63 %	10,95 %	11,05 %
Boisé	12,05 %	16,95 %	16,42 %	7,18 %

Tableau de la place des sections en fonction des sujets²⁶⁷.

²⁶⁶ Ce que nous appelons les sujets « Objets » sont tous les sujets qui réfèrent à la voiture. Cela peut donc tout aussi bien être « la voiture » ou « elle », ainsi que d'autres variations sur ces bases.

²⁶⁷ Les chiffres du tableau en gras sont ceux à partir desquels nous comparons la répartition des sujets dans les sections.

Par rapport à la répartition générale des trois sujets pris en considération, nous remarquons que :

-La répartition des « je » diffère de la répartition générale sur les sections Marcelin-Berthelot (+1,84%), Cabrière (-5,69%), Perrot (-2,23%) et Boisé (+4,90%).

-La répartition des « on » diffère de la répartition générale sur les sections Marcelin-Berthelot (-9,31%), Ponsard (-2,06%), Boisé (+4,37%).

-La répartition des « objets » diffère de la répartition générale sur les sections Marcelin-Berthelot (+2,12%), Cabrière (+3,73%), Perrot (+1,29%) et Boisé (-4,37%).

Ces résultats montrent que si la perspective de l'objet (l'objet comme sujet) domine dans l'ensemble des sections la perspective du sujet (le « je » comme sujet), les sections Cabrière et Boisé présentent des spécificités qui mesurent le propos. Le « je » est sous représenté dans Cabrière et sur-représenté dans Boisé - nous avons exactement l'inverse avec l'objet comme sujet, ce qui reste logique. Ça veut dire que dans Cabrière, le discours sera plus centré sur la voiture que la moyenne, et dans Boisé, le discours sera plus centré sur les sens que la moyenne. Nous interpréterons plus en détail ces résultats lorsque nous aborderons les verbes attachés aux sujets.

Pour le « on », remarquons qu'il est sur-représenté dans les sections au fur et à mesure du parcours. Cela tend à montrer qu'au fil de la marche se constitue une relation privilégiée avec le chercheur où l'expérience des objets du monde se partage (« on va vers les voitures », « on entend des voitures », « on sent bien les voitures »...). Ainsi, nous dépassons la simple communication par les mots de l'expérience pour en faire une expérience sensible commune²⁶⁸.

Maintenant, regardons à l'intérieur des sections comment se répartissent proportionnellement les sujets que nous avons considérés comme pertinents, cela permettra de confirmer et d'affiner les résultats précédents.

	Marcelin-Berthelot	Cabrière	Ponsard	Perrot	Boisé
« Je »	31,52 %	19,7 %	31,25 %	19,57 %	45,45 %
« On »	9,78 %	16,67 %	15,63 %	15,22 %	25 %
« Objet »	48,91 %	56,06 %	50 %	43,48 %	29,55 %

Tableau de la place des sujets en fonction des sections²⁶⁹.

²⁶⁸ Nous renvoyons le lecteur au chapitre sur la méthodologie pour de plus amples développements à ce sujet.

²⁶⁹ En gras, nous faisons apparaître les sujets qui dominent chaque section.

C'est l'objet comme sujet qui domine dans toutes les sections sauf Boisé où c'est le je. Nous avons vu que le « je » était sur-représenté dans Boisé par rapport à la moyenne. Ici, nous apprenons qu'en plus, il domine la section en étant bien plus souvent présent comme sujet que l'« objet ».

Nous remarquons aussi que le « je » est plus présent sur Marcelin-Berthelot et Ponsard, que sur Cabrière et Perrot. C'est en reprenant l'hypothèse des contrastes que nous pouvons arriver à trouver des éléments d'explication ou du moins dégager certaines analyses. Les contrastes perceptifs saillants déterminent la présence du thème de la voiture dans les discours. Les sections où les contrastes étaient les plus forts sont Marcelin-Berthelot - comme point de départ du parcours « en aveugle » avec le contraste qui est vécu dès la pose du bandeau - Cabrière - anticipation de l'arrivée sur un axe plus circulé et effet amplificateur de l'espace physique : resserrement de la rue - Ponsard - axe très circulé par rapport aux lieux précédents dans le parcours - et Boisé - diminution progressive de la présence des voitures et différence radicale de la nature du sol. Nous voyons que dans ces sections, Cabrière est un « intrus » puisque la présence du « je » y est bien moindre que dans les autres sections comparativement aux autres sujets. Mais, alors que dans les autres sections, le parcourant est dans le lieu même du contraste, dans Cabrière, nous sommes en amont du lieu du contraste, c'est-à-dire qu'il y a anticipation sur le lieu dans lequel les parcourants vont arriver. Nous pourrions alors supposer que les situations de contraste font prendre une place plus importante au point de vue par le corps dans le champ de conscience que les autres situations si et seulement si la situation de contraste correspond à un pris sur le vif, sans anticipation, à un dedans la situation où le corps est proche de la source du contraste.

1.4. Les mises en scène de la voiture : les verbes des sens ; les verbes du mouvement ; les verbes d'état et de description ; les verbes de l'impression

Les verbes montrent quels aspects de la voiture dominent dans les sections : aspect sensibles (sonore, olfactif, tactile), aspects mobiles (objets en mouvements : voir les verbes du mouvement et de l'action), aspects descriptifs (« il y a... »), aspects de l'identification (« c'est... ») et aspects de l'incertitude (« j'ai l'impression... »).

1.4.1. Les aspects sensibles

Voici la liste des verbes qui ont été utilisés avec leurs variations : entendre, ne pas entendre, ne plus entendre, ne pas trop entendre, écouter, entendre moins, réentendre, moins entendre, bien entendre, mieux entendre, venir d'entendre, sentir, ne plus trop sentir, moins sentir, ne pas sentir, toucher, ne pas pouvoir toucher, voir, empêcher de voir, se voir, percevoir, ne pas percevoir, ressentir.

Le verbe entendre est celui qui subit le plus de variations. C'est celui qui est le plus utilisé par ailleurs. Chose curieuse, le verbe voir est présent alors même que les participants sont « en aveugle ». Le verbe voir montre à la fois une habitude du discours, c'est-à-dire la force d'imposition du langage sur les participants, mais aussi le fait qu'il ne s'agit plus de perception sensible mais de représentation imagée de la voiture.

De manière générale, « en aveugle », la voiture est perceptible par son ouïe, son odorat et son toucher et peut faire l'objet d'une représentation imagée. Nous avons ainsi classé les verbes en fonction de la modalité sensorielle qu'ils invoquaient :

Modalité sensorielle	Verbes des sens
Ouïe	entendre, ne pas entendre, ne plus entendre, ne pas trop entendre, écouter, entendre moins, réentendre, moins entendre, bien entendre, mieux entendre, venir d'entendre
Odorat	sentir, ne plus trop sentir, moins sentir, ne pas sentir
Toucher	toucher, ne pas pouvoir toucher
Vue	voir, empêcher de voir
Indéfini	percevoir, ne pas percevoir, ressentir

Pour les verbes qui parlent d'une modalité sensorielle en particulier, seul l'auditif possède deux verbes (entendre et écouter), alors que l'olfactif et le tactile ne possèdent qu'un verbe (sentir et toucher). Il faut alors tenir compte du fait que la structure du langage limite les possibilités d'expression des sensations. En retour, cette structure du langage est renforcée par une hiérarchie des sens bien connue dans notre société - en témoigne la présence du verbe voir alors même que les participants sont « en aveugle ». Société et langage s'entremêlent dans des influences réciproques si bien qu'il faut être prudent dans l'attribution des causalités au niveau du discours.

Une petite remarque, le verbe « écouter » est très peu utilisé dans les parcours, les participants préférant le verbe « entendre ». La différence de sens entre ces deux verbes se situe, à notre avis, au

niveau de la perspective que prend ce dont les parcourants font l'expérience sensible. Nous pourrions remplacer le verbe « entendre » par le verbe « comprendre » (pensons à l'expression : j'entends bien ce que tu dis => je comprends ce que tu dis). Il y a ici un rapport avec l'établissement d'une connaissance sur son environnement. Nous pourrions remplacer le verbe « écouter » par « être attentif à la sensation auditive que procure » tel ou tel *objet d'expérience*. Donc entre une personne qui va dire « j'entends les voitures » et une personne qui dit « j'écoute les voitures », l'accent ne va pas être mis sur la même chose. Dans le premier cas, il s'agit d'une identification d'un objet à partir d'une sensation auditive et dans le deuxième cas, il s'agit d'une attention à la sensation auditive. Si le premier cas est bien plus fréquent que le deuxième, cela veut dire que, dans la vie de tous les jours, les individus sont bien plus dans une perspective de compréhension et d'identification de leur environnement que dans une perspective de sensibilité et d'écoute des sens. Face à la voiture, les parcourants ont bien plus une attitude rationnelle et de mise à distance qu'une attitude poétique ou hédoniste. Nous pourrions alors en déduire que c'est la voiture, l'expérience qu'en font les parcourants, qui induit telle attitude plutôt que telle autre. Nous pourrions aussi nous demander si ce n'est pas une attitude dominante (l'attitude rationnelle et de mise à distance) dans notre société qui serait indépendante des objets de notre environnement. Enfin, il resterait à bien prendre en considération les conditions expérimentales qui sûrement favorisent un type d'attitude plutôt qu'un autre (ce que nous montrerons dans le prochain chapitre).

Voyons maintenant la répartition des verbes des sens dans les parcours.

Pour les aspects sensibles, c'est le sonore qui domine fortement avec 67,5% des occurrences, puis viens plus faiblement l'olfactif avec 17,5% des occurrences et enfin le perceptif général avec 10% des occurrences. Nous devrions retrouver ces taux dans toutes les sections du parcours si le type de perception sensible était indépendant des sections du parcours. Or, ce n'est pas le cas. En reprenant les sections pertinentes pour la voiture, nous avons :

	Auditif	Olfactif	Général	Occurrences
Marcelin-Berthelot	57,9 %	29 %	13,1 %	38
Cabrière	88,5 %	3,9 %	0 %	26
Ponsard	31,6 %	26,3 %	21 %	19
Perrot	29,4 %	47,1 %	11,8 %	17
Boisé	84 %	0 %	16 %	25

Tableau des répartition des verbes des sens dans chaque section pertinente du thème²⁷⁰.

L'olfactif survient de façon plus prononcée dans Ponsard, Perrot et Marcelin-Berthelot, ce qui semble logique puisque ce sont les lieux à la fois de la forte proximité avec la voiture et de sa forte fréquence.

Donc le type de perception sensible par rapport à l'objet voiture dépend de la proximité avec cet objet. Sens à distance ou sens à proximité semble bien être une caractéristique des sens de l'olfaction et de l'audition que révèle l'objet voiture.

Précisons que dans les mots, quand nous retrouvons le sens de l'olfaction, ça ne veut pas nécessairement dire que les individus sentent des odeurs de voitures, cela peut aussi vouloir dire qu'ils ne les sentent pas ou plus.

À partir de là, nous nous demandons s'il n'y a pas une contribution individuelle à l'olfaction dans ces sections plus prononcée chez certains, ce qui sera à mettre en regard avec les temporalités et les données météorologiques.

Une première remarque est qu'il ne semble pas y avoir de spécificité de l'âge. Sur les 13 personnes qui ont parlé des odeurs des voitures, 7 appartiennent au groupe des plus âgés et 6 au groupe des moins âgés. Il ne semble pas non plus y avoir un effet des temporalités dans les contributions anormales puisque toutes les temporalités sont présentes chez ces participants²⁷¹. Par contre, nous pensons à un effet de la température. 10 des 13 participants qui ont contribué aux aspects olfactifs de l'objet voiture ont eu des conditions de températures supérieures à 10°C, alors que sur les 34 parcours, 16 ont eu des conditions de températures supérieures à 10°C. Mais le nombre d'occurrences est insuffisamment grand pour en dégager des conclusions. De plus, se pose la

²⁷⁰ Le lecteur attentif remarquera que dans ce tableau sont seulement présentés 95 % des occurrences aux verbes des sens, les 5 % restant représentant le visuel et le tactile. Nous les avons sortis afin que les données soient plus lisibles.

²⁷¹ Ce sont les participants n°1, 2, 3, 4, 17, 18 (moins âgés) et les n°20, 21, 22, 23, 26, 28, 31 (plus âgés).

question de la pertinence du nombre de degré Celsius à prendre en compte. Nous dirons donc seulement qu'un effet des températures est une hypothèse probable, mais invérifiable dans le cadre de cette recherche²⁷².

Au niveau auditif, le nombre d'occurrences (105 sur l'ensemble des parcours) permet de faire des hypothèses beaucoup plus vérifiables qu'au niveau olfactif. Une première remarque est que l'ensemble de toutes les contributions anormalement hautes aux aspects auditifs de l'objet voiture sont le fait des moins âgés et plus particulièrement des individus 1, 2, 5, 10 et 14. Nous avons déjà remarqué que les individus 10 et 14 avaient une contribution anormalement haute au thème voiture (cf « l'objet d'expérience voiture »), nous la retrouvons donc logiquement au niveau de ce sous-thème. Cette remarque nous amène à regarder en détail les contributions aux aspects auditifs de l'objet voiture en fonction de l'âge. Le résultat est frappant : 78 occurrences pour les moins âgés (moyenne de 4,3 occurrences par individu) et 27 occurrences pour les plus âgés (moyenne de 1,7 occurrences par individu). Ce résultat doit se mesurer du fait que nous avons vu que les moins âgés contribuaient bien plus que les plus âgés au thème voiture. Voyons si cette différence de contribution se retrouve dans les mêmes proportions ici.

La moyenne des contributions au thème voiture est de 19,5 occurrences pour les moins âgés et de 13,94 occurrences pour les plus âgés. Le rapport est donc de 1,4. Maintenant, dans le sous-thème des aspects auditifs, ce rapport est de 2,53. Cela veut dire que cette différence entre moins âgés et plus âgés que nous retrouvons au niveau du thème en général est beaucoup plus marquée au niveau des aspects auditifs et que donc ces derniers sont un fort contributeur à la différence que nous observons entre moins âgés et plus âgés. Avant d'en déduire des analyses, nous confronterons ces résultats aux autres aspects de la voiture dans les verbes utilisés. Nous nous demanderons à chaque fois si nous observons cette différence entre moins âgés et plus âgés et dans quelles proportions, dans l'optique de voir ce qui a contribué à la différence observée au niveau du thème en général.

Au niveau des temporalités, nous retrouvons ce que nous avons vu avec l'analyse du thème général, c'est-à-dire que le thème est de plus en plus présent à mesure qu'on s'avance dans la journée. Au niveau des aspects auditifs, la moyenne des occurrences est de 2,57 pour la temporalité 10/12h. Elle est de 3,06 pour celle de 13/16h et elle est de 3,56 pour celle de 16/18h. La seule différence remarquable ici est l'allure de la courbe que nous pourrions former avec les moyennes des occurrences en fonction du temps. Nous avons ici une courbe linéaire alors que sur le thème

²⁷² Même si par ailleurs, on sait qu'il existe un lien très fort entre température et perception des odeurs. De plus, cette dernière est aussi liée au vent et à l'hydrométrie.

général, cette courbe était exponentielle. Nous attendrons de voir le comportement de la variable temporalités dans les autres sous-thèmes avant d'en tirer des conclusions.

Une dernière remarque, nous avons vu que dans le thème général, il y avait une grande différence de contribution au thème à l'intérieur du groupe des plus âgés (ce qui s'exprimait par un fort écart-type). Sur les aspects auditifs, les écart-types ne traduisent aucune grande variation interindividuelle à l'intérieur des groupes d'âge. Les aspects sensibles ne sont donc pas concernés par la forte variation interindividuelle à l'intérieur du groupe des plus âgés.

Passons à l'étude des aspects sensibles de l'objet voiture en regardant, pour chaque verbe utilisé, le ou les sujets qui vont avec.

De façon générale c'est, par rapport aux sons et aux odeurs, le sujet « je » qui est majoritairement employé par les individus : 74 « je » et 31 « on » pour le son ; 13 « je » et 12 « ça » pour les odeurs. L'expérience par l'expression directe des sens de la voiture se fait majoritairement de façon individuelle et personnelle.

-Dans les sections :

Au niveau du son, le sujet « je » est suremployé par rapport à la moyenne dans la section Marcelin-Berthelot par rapport au sujet « on ». Nous supposons, étant au début de l'expérience, que l'individu se retrouve seul ou éprouve un sentiment de solitude dès la mise du bandeau. Ce sentiment va progressivement s'atténuer pour permettre à une relation chercheur/participant de se mettre en place. Au niveau des odeurs, le sujet « ça » est suremployé dans la section Perrot. Pourquoi d'un coup les odeurs de la voiture sont exprimées en termes perceptifs avec le « ça » et non plus avec le « je » (ça sent VS je sens) ? Nous sommes dans le passage d'un mode égocentré (je) à un mode allocentré (ça) pour ce qui a trait aux odeurs. Il y a sûrement ici un effet des possibles du langage. Pour parler des odeurs, nous pouvons dire soit « je sens », soit « ça sent », mais au niveau auditif, nous ne dirons jamais « ça entend ». Donc quel que soit le sujet employé, les verbes liés au sonore ne traduiront jamais une perspective allocentrée.

-Au niveau des individus :

Il y a une sureprésentation des sujets « je » par rapport au sonore chez les individus 1, 2, 5, 9, 10, 26, 28, 30 et 31. Donc il y a une répartition équitable entre les moins âgés et les plus âgés (sans effet ni des temporalités, ni des données météorologiques).

Il y a une sureprésentation des sujets « on » par rapport au sonore chez les individus 7, 12, 14 et 16. Tous ces participants appartiennent au groupe des moins âgés. Nous supposons qu'il a été plus facile pour les moins âgés de construire une relation privilégiée avec le chercheur et ce sûrement pour deux raisons qui sont bien connues de la psychologie sociale expérimentale : le fait qu'il y ait un point commun au niveau de l'âge entre le participant et le chercheur et le fait qu'il y ait un point commun de statut entre le participant et le chercheurs (tous deux sont étudiants).

Il y a une sureprésentation des sujets « je » par rapport aux odeurs chez les individus 1, 2 et 18.

Il y a une sureprésentation des sujets « ça » par rapport aux odeurs chez les individus 20 et 23.

Ici aussi le nombre d'occurrences est trop faible pour faire des hypothèses solides. Nous en resterons donc à un aspect descriptif.

Voyons maintenant du côté du temps des verbes.

Pour les perceptions, nous n'aurons que du présent ou du passé. Il n'y a pas d'anticipation au niveau de l'expression du sensible avec du futur - contrairement aux verbes du mouvement où nous aurons la possibilité d'anticipation grâce à une perception dynamique : par exemple, le son qui s'intensifie progressivement signifiant qu'une voiture s'approche.

Par rapport au temps des verbes, et l'emploi des négations et superlatifs :

Marcelin-Berthelot : large domination d'un présent affirmatif (je sens, j'entends)

Piste cyclable : large domination d'un présent superlatif (je n'entends plus, j'entends moins) avec absence de l'odeur.

Conservatoire : présence importante de la négation par rapport au sonore (je n'entends pas), le présent domine, l'odeur est quasi inexistante.

De Gordes : section non pertinente.

Cabrière : domination d'un présent affirmatif avec la présence d'un présent superlatif dans une bonne mesure par rapport aux autres sections qui va dans les deux sens (je n'entends plus trop, j'entends mieux), et présence remarquable d'un passé composé (toujours affirmatif) de façon plus importante que dans les autres sections.

Ponsard : présent affirmatif domine (j'entends, je sens).

Perrot : présent affirmatif domine (j'entends, ça sent), aucun passé.

Boisé : forte présence du superlatif et dans une moindre mesure du négatif (ne plus entendre, ne pas entendre) avec quelques passé (très peu) et un superlatif quelques fois positif (mieux entendre).

Nous restons dans une domination du présent et du superlatif négatif.

Les autres sections ne sont pas pertinentes par rapport à la voiture.

Ces descriptions viennent juste appuyer les lieux où nous observons des contrastes perceptifs - avec les superlatifs et les négatifs qui sous-entendent un contraste. Nous retrouvons donc les sections Piste cyclable, Cabrière et Boisé. Nous avons aussi parlé des sections Marcelin-Berthelot et Ponsard comme lieux de contraste, mais il semble que ça ne concerne pas directement les sens. Sauf pour Marcelin-Berthelot, mais nous l'avons traité à part dans la partie sur les aspects de domination.

Remarquons que Cabrière est la seule section du parcours où nous trouvons l'emploi d'un passé dans une mesure importante par rapport aux autres sections (toujours au niveau de l'expression des perceptions sensibles). Que peut bien vouloir dire l'expression d'une perception sur le mode du passé dans le cadre d'un parcours où la consigne est de parler de ses perceptions présentes ? Nous supposons que si des participants ont exprimé des perceptions au passé à un moment du parcours, c'est qu'au moment où ils ont eu ces perceptions, il ne les ont pas exprimées parce que ça ne leur a pas semblé pertinent ou important, d'autres sensations ou des pensées ont occupé leur champ de conscience à ce moment là. Si nous regardons de près ceux qui ont employé le passé dans la section Cabrière, nous voyons qu'il y a une diversité d'explication à l'emploi du passé. Certains parlent au passé pour notifier le passage qu'il y a eu d'une voiture à leur proximité. Sur le moment, le champ de conscience est occupé à écouter les consignes du chercheur qui, dans ce cas, du fait du passage de la voiture dans un espace très resserré demande au parcourant de se diriger sur le côté de la voie et de s'arrêter afin de laisser passer la voiture. D'autres vont utiliser le passé dans une optique de comparaison avec un lieu précédent du parcours. Ils se placent d'un point de vue réflexif à un moment du parcours. Enfin, et c'est la situation la plus répandue, certains vont utiliser le passé pour justifier leurs propos présents. Par exemple, dire qu'on se rapproche d'un axe de circulation parce qu'on a entendu une voiture, où qu'il y a une voiture garée parce qu'on a entendu une portière.

L'emploi du passé dans cette section reflète sûrement le fait qu'elle permet plus que les autres sections d'anticiper son environnement. Les perceptions deviennent des ressources pour prévoir ce qui va se passer dans la suite du parcours (comme arriver à un croisement ou à un carrefour). Mais même si les parcourants anticipent leur environnement, ça ne les empêche pas d'être surpris ou déstabilisés à la proximité des carrefours et des croisements. En fait, « en aveugle » (puisque'il faut tenir compte des conditions expérimentales), l'anticipation n'est pas incompatible avec les possibilités de surgissement. Certains participants savent bien que dans cette section, ils vont arriver à un croisement, pour autant, quand ils se retrouvent à proximité du croisement, il arrive souvent qu'ils sursautent ou qu'ils marquent l'arrêt au passage d'une voiture. Quelque part, la sensation est plus forte que la représentation. Elle prend le dessus, ne serait ce qu'un instant, sur la part rationnelle du parcourant. Enfin, ceci est à circonscrire aux conditions expérimentales et dans le

cadre de l'expérience de la voiture. Nous verrons cela plus précisément dans le prochain chapitre sur le surgissement.

1.4.2. Les aspects mobiles : les verbes du mouvement et de l'action

Voici le découpage des verbes concernant les aspects mobiles dans des situations qui impliquent la voiture :

Sujet	Type d'action	Verbes
Les objets	Dans la circulation	démarrer, s'arrêter, redémarrer, arrêter, venir de s'arrêter, tourner au ralenti, stagner, venir de passer, rouler, être à l'arrêt, ne pas venir, partir, repartir, ralentir, reprendre leur marche, accélérer, attendre, circuler, tourner, ne pas venir vers, ne pas rouler à, ronronner, venir de démarrer, venir de nous passer, s'en aller
	En manoeuvre	reculer, se garer, stationner
	Stationnés	s'ouvrir, venir de s'ouvrir, ouvrir, en train de fermer, fermer, se fermer, rentrer, claquer, monter
Les participants	En mouvement	s'éloigner de, se diriger, s'approcher de, marcher sur, marcher, parvenir, longer, se rapprocher

Vu le nombre d'occurrences, nous ne nous concentrerons que sur les objets dans la circulation (165 occurrences sur l'ensemble des parcours). Les autres aspects mobiles sont trop peu présents pour que nous puissions raisonnablement établir des données quantitatives.

Pour les objets dans la circulation, les sections pertinentes sont Marcelin-Berthelot (49 occurrences), Cabrière (36 occurrences), Ponsard (27 occurrences), Perrot (18 occurrences) et Boisé (12 occurrences). Le grand nombre d'occurrences que nous observons dans Marcelin-Berthelot s'explique par une contribution anormalement haute du parcourant 21 sur ce sous-thème dans cette section. Sans cette « anomalie », Marcelin-Berthelot serait représentatif du thème général dans le sous thème des objets dans la circulation. Remarquons aussi le grand nombre d'occurrences dans Cabrière alors même que ce n'est pas un axe de circulation. Cela est à mettre en lien avec toutes les hypothèses que nous avons formulées, mais aussi avec l'emploi remarquable du passé dans cette section.

Les sujets employés sont quasiment toujours les *objets d'expérience* (voiture, auto, bagnole). Le temps majoritairement utilisé est le présent, puis le passé et enfin, dans une faible part le futur. Par contre, les sections Cabrière et Ponsard sont particulières au regard des temps puisque dans la première section sur les 36 occurrences, 15 sont au passé (pas de contribution anormale d'un participant) et dans la deuxième, sur les 27 occurrences, 7 sont au passé (pas de contribution anormale d'un participant), alors que dans les autres sections, la part du passé dans les occurrences est beaucoup plus faible. Par exemple, dans marcelin-Berthelot, sur 49 occurrences, seulement 8 sont au passé et dans les autres sections pertinentes, ce rapport est encore plus faible.

Il semble que pour la section Cabrière, les raisons de l'emploi du passé soient les mêmes que quand nous avons observé la même chose pour les verbes des sens et plus particulièrement sur le sonore. L'événement du passage d'une voiture dans l'espace resserré de la rue implique souvent un discours *a posteriori* sur l'événement, parce que sur le moment, il crée une surprise des sens qui bloque le discours immédiat. Les participants ne s'attendent pas à ce qu'une voiture leur passe si près à ce moment là du parcours. La majeure partie de l'emploi du passé est due à des tentatives de justification de représentation ou d'identification des *objets d'expérience*. Cela traduit une posture réflexive des participants qui est particulière à cette section pour ce sous thème des objets dans la circulation. Nous pourrions nous demander si cette section du parcours n'est pas plus propice que les autres à engager une réflexivité sur l'expérience qui vient d'être vécue. Pour la section Ponsard, les raisons de l'emploi du passé sont sans surprises. Nous retrouvons majoritairement des tentatives de justifications de représentations ou d'identification d'objets. Il y a aussi une dimension narrative qui permet de reconstruire le fil de l'expérience qui vient d'être vécu afin de lui donner du sens ou de préciser une sensation qui est difficile à exprimer avec des mots. Nous nous demandons s'il n'y a pas une correspondance entre ces perspectives réflexives et le fait qu'à certains moments du parcours et dans certaines sections plus que dans d'autres, la représentation des lieux, de la situation ou de l'événement ne « saute pas aux yeux » et qu'il faille pour les participants re-vivre leur expérience (par la remémoration et la narration) pour lui donner du sens et une cohérence par rapport à leurs expériences passés.

Du point de vue des différences interindividuelles, il y a parfois de gros écarts sur l'ensemble du parcours (moyenne de 4,5 occurrences par individu sur les objets en mouvement).

Ceux qui ne contribuent pas à l'expression des objets en mouvement sont les parcourants : 15, 16, 25, 29, 32 et 34.

Ceux qui y contribuent fortement sont les parcourants : 10 (12 fois), 14 (10 fois), 21 (27 fois) et 28 (12 fois).

Toutes les temporalités sont présentes dans ces parcours, donc il n'y a pas d'effet des temporalités au niveau des contributions anormales. Il ne semble pas y avoir d'effet d'âge à ne s'en tenir qu'à la lecture des contributions anormales.

Par contre, si nous effectuons un découpage par tranche horaire (les mêmes que nous avons déterminées dans l'analyse du thème général), nous retrouvons la hiérarchie des tranches horaires du thème général. Pour la temporalité 10h/12h, nous avons une moyenne de 3,14 occurrences par individu. Cette dernière est de 4,17 pour la temporalité 13h/16h et de 6,56 pour la temporalité 14/18h. Nous observons une courbe de la même allure - qui monte de façon exponentielle avec le temps dans cet espace temporel, c'est à dire 10h/18h - que celle du thème général. Cela vient appuyer une indépendance des temporalités à l'égard des autres effets que nous avons dégagés lors de ces analyses.

En regardant les moyennes des occurrences entre les moins âgés et les plus âgés, nous n'observons pas de différence frappante (moyenne de 4,6 occurrences pour les moins âgés et moyenne de 4,4 occurrences pour les plus âgés). Par contre, il semble y avoir une différence entre ces deux groupes au niveau des variations interindividuelles à l'intérieur des groupes d'âge. Pour les plus âgés, l'écart-type est de 6,8, alors qu'il n'est que de 3,1 pour les moins âgés. Cela veut dire qu'il y a de plus gros écarts de contribution au thème entre les plus âgés qu'entre les moins âgés. Nous retrouvons ici un résultat qui était déjà présent lorsque nous avons abordé le thème général de la voiture.

Nous allons finir le thème de la mobilité avec quelques mots sur les verbes du mouvement des participants. Ils sont présents en faible quantité quand cela fait référence à la voiture (« on marche vers une voiture »), mais nous remarquons l'emploi du « on » dans 12 cas sur 13. Il semble qu'en fonction de la modalité sensorielle qui est sous entendue derrière les mots utilisés, les parcourants utiliseront plus souvent le sujet « je » ou le sujet « on ». Ici, les verbes liés au kinesthésique, au mouvement du corps, semblent plus propices à ce que les participants emploient le « on ». Nous verrons que cette tendance se confirme largement quand nous étudierons le thème du sol.

1.4.3. Les aspects de description (« il y a ») et d'identification (« c'est »)

Les sections les plus importantes sont Marcelin-berthelot, Cabrière, Ponsard et Perrot - aucune surprise au regard du comportement du thème général dans chacune des sections du parcours, mis à part l'absence de la section Boisé :

-Il y a une surreprésentation des verbes d'identification pour Marcelin-Berthelot, Cabrière, Ponsard et Perrot dans des proportions quasi identiques (variations de 14 à 17 occurrences dans chaque section).

-Il y a surreprésentation des verbes de description pour Marcelin-Berthelot, Ponsard et Perrot. Cette fois ci, vient d'abord Ponsard (34), Marcelin-Berthelot (27) puis Perrot (20).

Ces remarques préalables sont grosso modo correspondantes au comportement du thème général dans les sections, bien qu'il y ait des variations.

Du point de vue des différences interindividuelles, il y a de gros écarts sur l'ensemble du parcours²⁷³.

Ici aussi les moins âgés contribuent plus fortement que les plus âgés aux verbes de description et d'identification, ce qui va dans le sens des résultats du thème général. Nous observons aussi une forte variation interindividuelle au sein du groupe des plus âgés, mais seulement pour les verbes de description. Cette variation est le fruit de la contribution du parcourant 21 au sous thème. Sans cette grande contribution, les variations interindividuelles au sein du groupe des plus âgés seraient équivalentes à celle du groupe des moins âgés.

Par contre, en prenant en compte les tranches horaires, nous remarquons qu'il n'y a pas d'effet des temporalités sur les verbes d'identification. Sur les verbes de description, par contre, nous retrouvons la courbe exponentielle comme dans l'analyse du thème général.

Tous ces résultats sont à prendre avec précaution du fait des « anomalies » au niveau des contributions individuelles. Étant donné leur poids dans les contributions aux sous-thèmes verbes de description et verbe d'identification, elles ont un impact très important sur les différences que nous avons pu observer entre groupes d'âge, au sein des groupes d'âge et en fonction des temporalités. Nous préférons alors ne pas tenir compte de ces résultats précis. Les seules données pertinentes de ces sous-thèmes concernent les résultats des contributions dans chacune des sections pertinentes du thème, car les « anomalies » de contributions aux sous-thème (description et identification) concernent les autres sections du parcours et font référence à de l'événementiel - par exemple plusieurs voitures qui passent dans la section parking lors d'un parcours, alors que dans la plupart des parcours, il n'y a jamais de voiture qui passe. La seule exception concerne la section Marcelin-Berthelot où nous observons une « anomalie » du parcourant 21 avec 8 occurrences dans cette seule section pour le sous-thème description. Si nous réduisons cette contribution à 1 ou 2, ce qui

²⁷³ Nous avons plusieurs contributions anormalement hautes par rapport à la moyenne des contributions chez les participants n°4, 7, 10, 16 et 21.

correspond en moyenne au nombre d'occurrences des autres parcourants dans ce sous-thème et dans cette section du parcours, nous nous retrouvons avec 20 ou 21 occurrences dans Marcelin-Berthelot (au lieu de 27 comme on l'a écrit plus haut). Ça ne change pas fondamentalement la sur-représentation de la section Marcelin-Berthelot dans le sous-thème des descriptions. Elle se met juste au même niveau que la section Perrot.

Mais revenons à cette analyse par section pertinente. Le résultat le plus important est l'absence de la section Boisé comme section pertinente alors même qu'elle est une section pertinente au regard du thème général. Cela veut dire qu'il y a très peu d'expression par le « il y a » et le « c'est » dans cette section du parcours concernant la voiture.

Dans le « c'est », il y a une notion d'identification, de reconnaissance de l'objet. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'identification ou de reconnaissance de l'objet voiture dans Boisé. Ça veut dire qu'il n'y a pas besoin de préciser qu'on identifie ou que l'on reconnaît la voiture. Donc la section Boisé est moins problématique que les autres sections pertinentes ici pour reconnaître et identifier la voiture. Par exemple, dans Marcelin-Berthelot, mais aussi dans Ponsard et Perrot, les participants peuvent hésiter à identifier un objet de la circulation. Il y a une confusion possible entre les objets voiture, moto, bus et camion. Il y a un moment d'interrogation où les participants hésitent, puis ils finissent par identifier ce dont ils font l'expérience. Pour Ponsard, aussi, ces moments d'interrogation arrivent quand certains touchent des voitures stationnées sur le côté de la voie. Ils mettent quelques temps à identifier la carrosserie ou les portières d'une voiture. Pour Cabrière, les participants entendent généralement les voitures de loin et pendant un temps très bref. En effet, il faut se rappeler que cette rue coupe la rue Ponsard moyennement circulée et que le resserrement final de la rue Cabrière fait que la propagation du son de la circulation est contraint dans son champ de diffusion. Cette situation est propice aux interrogations quand à l'identité, l'être (« c'est ») de ce qu'ils perçoivent.

Le « il y a » se situerait entre la perspective par le corps et la perspective par l'objet. Dans le « il y a », le parcourant insiste à la fois sur le sujet et sur l'objet. Dire qu'il y a une voiture qui passe, qui démarre ou qui accélère pourrait ainsi se traduire par : depuis ma perspective sur mon environnement, je peux dire qu'une voiture passe, démarre ou accélère. C'est une position intermédiaire qui permet de mesurer ce que nous avons dit dans l'analyse des sujets sur les points de vue du corps et de l'objet. Les sujet « objets » apparaissent dans 44,8 % des cas (181 occurrences) et les sujets « je » dans 29,2 % des cas (118 occurrences). Dans les 181 occurrences, ont été compté les phrases avec un « il y a », comme dans : « il y a une voiture qui passe ». Mais nous ne pouvons pas retrancher à ces 181 occurrences les occurrences des « il y a » puisque dedans

figurent les « il y a une voiture » dont le mot voiture (l'objet) n'a pas été comptabilisé comme sujet. Donc il y a des « il y a » qui n'apparaissent que dans le sous-thème des verbes de description, et nous ne pouvons les soustraire à un thème où ils n'ont pas été comptabilisés. Nous avons donc recompté les « il y a » qui étaient attachés à la perspective de l'objet comme sujet²⁷⁴. Nous en avons compté 51. Donc nous avons 118 occurrences pour la perspective du parcourant (« je » comme sujet), 51 occurrences pour la perspective intermédiaire (« il y a ») et 130 occurrences pour la perspective de l'objet (l'objet comme sujet). Voilà qui relativise nos premiers résultats. Alors que la perspective de l'objet semblait dominer dans les discours, elle fait quasiment jeu égal avec la perspective du sujet. Et entre la moitié et un tiers des occurrences marque une position intermédiaire.

Une dernière remarque sur le « il y a » est qu'il implique nécessairement la présence physique de l'objet. Mais en regardant les sections qui contribuent le plus au sous-thème des descriptions, c'est-à-dire, Marcelin-Berthelot, Ponsard et Perrot qui sont les trois axes de circulation des parcours, il est étrange de ne pas voir y figurer les sections Cabrière et Boisé - puisqu'elles sont de fortes contributrices au thème, surtout Cabrière. Le fait que ça soit la section Ponsard qui contribue le plus au thème des descriptions nous met sur une piste de réponse probable. Ponsard, Perrot et Marcelin-Berthelot sont les seules sections d'une forte proximité corporelle avec l'objet voiture. De plus, Ponsard est la section où les parcourants sont au plus proche des voitures - à la fois les voitures en déplacement et les voitures stationnées bien que peu de parcourants les aient remarquées. Dans Cabrière aussi, on peut se retrouver très proche des voitures (au plus proche même), mais cette situation est ponctuelle et événementielle. Nous supposons alors que le « il y a » n'implique pas la seule présence physique de l'objet, mais aussi une proximité corporelle avec l'objet.

1.5. Les aspects de l'impression (« j'ai l'impression que... »)

Les verbes de l'impression reflètent une relative incertitude par le discours. Nous avons une sureprésentation des impressions dans Ponsard, Perrot et Boisé (dans les mêmes proportions) alors que nous n'en avons pas du tout dans les sections Marcelin-Berthelot et Cabrière. De plus, il y a une contribution anormalement forte des individus 4 et 10 - qui peut s'expliquer au regard de leurs contributions très fortes sur l'ensemble du thème.

²⁷⁴ Cet exemple montre bien comment il est parfois nécessaire de se lancer dans l'analyse minutieuse du thème pour ajuster le comptage. Ici, nous nous sommes rendus compte que notre façon de compter surestimait la perspective par l'objet. Nous avons donc dû rectifier ceci « en cours de route ».

Enfin, nous remarquons que les moins âgés utilisent bien plus souvent que les plus âgés les verbes de l'impression (moyenne de 1,72 occurrences par individu contre 0,44 occurrences par individu) et ce, même si nous excluons les contributions anormales des parcourants 4 et 10.

Les verbes de l'impression sont toujours attachés soit aux verbes de la mobilité des objets, soit de l'identification ou soit de la description et jamais aux verbes des sens. Personne ne dit « j'ai l'impression que j'entends une voiture » par exemple. Il peut donc toujours subsister un doute ou une incertitude quant à l'interprétation de la situation à partir des sensations. Les sensations sont claires et univoques alors que ce qui en est déduit sur la situation peut être sujet à l'incertitude (dans le cadre de l'expérience de la voiture). Nous supposons que l'impression vient des conditions expérimentales du parcours, c'est-à-dire du fait d'être « en aveugle ». Les participants ont l'habitude d'interpréter des situations en ayant leur vue, si bien que sans celle-ci, la prudence est de mise. Si cette hypothèse est exacte alors nous devrions retrouver les verbes de l'impression dans les autres thèmes et en présence plus importante dans les thèmes qui concernent des objets qui sont essentiellement perçus avec la vue dans le quotidien. Car l'aspect sonore de l'objet voiture est un élément important du quotidien. Par exemple, il est fréquent d'observer des piétons traverser « à l'oreille » lors de carrefours.

Il y a quelque chose de particulier dans le fait que les moins âgés expriment plus souvent l'impression que les plus âgés pour ce qui concerne l'objet voiture. Si nous suivons notre hypothèse, nous pourrions supposer que c'est parce que les moins âgés ont moins l'habitude de faire l'expérience de la voiture avec l'audition que les plus âgés. Il nous semble que ce n'est pas une supposition valide. Il n'y a, *a priori*, pas grand chose qui permettrait de distinguer l'expérience sonore de la voiture entre moins âgés et plus âgés. Une réponse plus probable nous semble se situer dans le rapport à l'autre et le rapport à autrui et cette réponse nous vient d'une observation que nous avons faite lors des deuxièmes tours des parcours. Nous avons remarqué que les plus âgés étaient plus enclins que les moins âgés à ne pas admettre qu'ils avaient pu mal interpréter les situations rencontrées lors du tour « en aveugle » et que beaucoup étaient préoccupés par la véracité de leurs propos - par exemple en demandant au chercheur si ce qu'ils percevaient et imaginaient existait bel et bien. Fort de cette remarque, nous pourrions alors supposer que si les verbes de l'impression sont moins présents chez les plus âgés, c'est qu'ils sont plus enclins à renvoyer une image d'eux-mêmes que nous pourrions décrire comme de la confiance en soi affichée. Quelque part, c'est contre une représentation répandue de la vieillesse qu'ils se positionnent. Ils veulent probablement montrer qu'ils sont « encore capables de », qu'ils ne sont pas « des vieux grabataire qui ne captent rien de leur environnement ». C'est donc plus probablement pour renverser cette représentation qu'ils

emploient si peu souvent les verbes de l'impression, même si dans leur for intérieur ils peuvent douter de leurs interprétations des situations - et ils ne le montreront pas²⁷⁵.

Il s'agit donc de travailler à contrer une représentation d'eux-mêmes (les participants les plus âgés) véhiculée par la société et dans laquelle ils ne se retrouvent pas et ce, même au prix de « petits mensonges » - comme montrer qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes dans leurs interprétations alors qu'*in fine* ce n'est pas le cas et qu'ils doutent comme tous les participants à l'expérience. Le discours reflète alors bien plus l'enjeu que revêt l'expérience pour ces participants qu'une expérience sensible qui leur serait particulière. Les différentiels d'expérience ici révélés ne doivent pas être attribués à un effet d'âge, mais bien plutôt aux conditions expérimentales et à ce qu'elles réveillent.

1.6. Les marqueurs : de la domination, du contraste, de l'espace et du temps

1.6.1. Sur les marqueurs de la domination

Les marqueurs de la domination montrent à quel point, par moments et par endroits, l'expérience de la voiture mobilise tout le champ de conscience.

Nous observons une contribution très anormale dans la section Marcelin-Berthelot (75,76%). Alors qu'à l'indépendance²⁷⁶, nous devrions retrouver une répartition relativement homogène entre les sections pertinentes du thème.

La voiture domine l'expérience sensible dans la section Marcelin-Berthelot. Un facteur explicatif serait la conjonction d'un environnement où la voiture est très présente avec le fait que nous soyons au début de l'expérience (la première chose qui frappe est le son des voitures) et que les individus se focalisent en premier lieu sur le sonore - la conscience d'une expérience sensible par le podo-tactile et le kinesthésique ne vient que plus tard, lors des premiers pas et s'affirme lors des premiers contrastes perçus au niveau du sol. Ici, la voiture fait souvent masque et empêche de percevoir et de discerner les autres éléments sensibles de l'environnement, même ceux qui viennent par d'autres

²⁷⁵ Nous avons déjà rencontré ce genre de positionnement « nous » / « eux » dans une recherche sur les perceptions et représentations des bruits et des sons dans deux quartiers de la ville de Tours et dont les populations appartenaient à deux groupes sociaux distincts. Un des groupes appartenait aux classes défavorisées et habitait dans ce qu'on appelle communément un « quartier chaud ». Les personnes de ce groupe relativisaient toujours les bruits gênants qu'ils pouvaient percevoir de chez eux - c'est-à-dire qu'ils pouvaient nous dire que les cris nocturnes du fait de quelques personnes dans la rue ne les dérangent aucunement et que cela avait même un côté « marrant » voir « pittoresque ». En creusant un peu, nous avons montré que s'ils « positivaient » tous les bruits à image potentiellement « négative », c'était pour renverser la représentation négative de leur quartier véhiculée par les médias et partagée par bon nombre de gens habitant d'autres quartiers de la ville de Tours. Nous avons ici à faire à un même genre de renversement.

²⁷⁶ C'est-à-dire en supposant que les variables mises en regard sont indépendantes.

modalités sensorielles. Nous avons pu observer le même effet avec le podo-tactile, mais dans une autre section du parcours (la rue Ponsard et son sol particulièrement déstabilisant).

Cette domination de l'expérience de la voiture - et principalement, si ce n'est exclusivement, d'un point de vue sonore - permet de comprendre pourquoi dans toutes les analyses précédentes - et notamment au niveau du thème général et du sous-thème des aspects sensibles - nous avons une grande contribution dans Marcelin-Berthelot comparativement à des sections comme Perrot dont les caractéristiques environnementales et physiques, pour ce qui est de la place de la voiture, sont proches de celles de Marcelin-Berthelot.

Si la domination de l'expérience de la voiture apparaît de façon disproportionnée dans Marcelin-Berthelot et donc n'apparaît que très peu dans les autres sections pertinentes du thème, c'est qu'il doit y avoir un phénomène d'habituation ou de familiarisation par rapport à l'objet d'expérience dans les conditions expérimentales d'un parcours « en aveugle ». Cela montre alors que cette section est très importante puisqu'elle constitue une première expérience de la situation expérimentale. De plus, cela révèle les processus de familiarisation à l'oeuvre durant le parcours et donc quelque part les rapports à l'étranger et au familier de chaque parcourant. Nous poursuivrons ces pistes d'analyse dans le prochain chapitre.

1.6.2. Sur les marqueurs du contraste

Les marqueurs du contraste ont été repérés dans le discours au niveau des structures de phrases qui témoignaient d'une comparaison comme l'emploi du superlatif.

Nous avons une sureprésentation dans la section Piste cyclable (18,75% alors qu'elle contribue au thème à 4,5%), ainsi que dans la section Perrot (20,31% alors qu'elle contribue au thème à 11,2%).

Nous avons à faire à deux types de contrastes : un contraste en négatif (moins de voitures de Marcelin-Berthelot à Cabrière), et un contraste en positif de Ponsard à Perrot (plus de voitures et plus rapides). Il est curieux que nous n'observions pas de sureprésentation du contraste entre Cabrière et Ponsard et entre Perrot et Boisé. Nous supposons que pour le premier contraste, l'anticipation qui se fait à partir de Cabrière (percevoir qu'on se rapproche d'un axe de circulation) atténue l'effet de contraste. Pour le deuxième contraste, nous supposons qu'un autre contraste perceptif va prendre le dessus dans le champ de conscience (le sol) et qu'on passe à une autre image de type de lieu (le parc), alors que le passage Marcelin-Berthelot à Piste cyclable n'amène pas nécessairement un changement aussi remarquable du type de lieu. En effet, les individus perçoivent

essentiellement qu'ils s'éloignent des voitures, et l'image du lieu va mettre plus de temps à se construire alors que dans Boisé, elle est quasi immédiate au contact du sol.

Donc nous supposons que l'anticipation atténue la perception des contrastes (dans le sens où elle atténue la perception du contraste dans le champ de conscience), qu'un contraste à partir d'un sens peut atténuer la perception d'un contraste à partir d'un autre sens et qu'un mode d'attention sur le contraste perceptif peut être remplacé par un mode d'attention sur la construction d'« images mentales ».

1.6.3. Sur les distances

Ces marqueurs sont surtout présents dans Cabrière, Ponsard, Perrot et Boisé. Il y a des marqueurs de la proximité (comme « proche », « près, « vraiment à côté de »...) et des marqueurs de la distance (comme « au loin », « à distance »...).

Dans Ponsard, c'est la proximité qui domine et dans Boisé c'est la distance. Ce qui est parfaitement concordant avec la place de la voiture dans ces espaces. Par contre, dans Cabrière et Perrot, nous avons aussi bien l'expression de la proximité que l'expression de la distance. En effet, dans Cabrière, les parcourants peuvent entendre les voitures au loin. Mais il y a aussi les événements de passage d'une voiture qui renvoient à de la proximité et le fait qu'on se rapproche petit à petit de la circulation. Pour Perrot, la proximité avec la voiture reste logique du fait que c'est un fort axe de circulation. La distance trouverait une explication dans le fait que dans cet axe les voitures se perçoivent de loin. Nous avons donc en simultanée, dans le même espace, une conjugaison de proximité et distance de l'expérience de l'objet voiture qui n'est nullement contradictoire - tout dépend de la fréquence de passage des voitures qui est liée aux temporalités.

Notons que la perception des distances est intervenue 104 fois sur 574 apparitions du thème voiture. Donc une fois sur 5, les individus précisent la distance dans l'expérience de l'objet voiture.

1.6.4. Sur la hauteur par rapport à la voiture

Elle n'apparaît que dans deux sections : Ponsard et Boisé. Pour Boisé, il s'agit simplement du fait que nous soyons sur une butte. Pour Ponsard, c'est bien plus curieux. Cela concerne les individus 4, 10, 18 et 30. La sensation de hauteur par rapport aux voitures vient du sonore. Peut être que la rangée de voitures stationnées coupe le son de la voie de circulation et fait percevoir différemment

la position des voitures sur l'axe y. Nous n'avons ici que très peu d'éléments d'explications pour ce phénomène.

1.6.5. Sur les directions et le sens

Ces marqueurs peuvent être : à droite, à gauche, en face, derrière, sur le côté... La seule anomalie intervient sur Marcelin-Berthelot. Il y a une sous représentations des marqueurs de la direction et du sens dans cette section par rapport à sa contribution générale au thème.

Hormis ceci, ces marqueurs sont présent dans les autres sections pertinentes du thème et reflètent que la localisation par rapport à la direction et le sens fait partie de l'expérience de l'objet voiture une fois sur 5 (105 occurrences pour 574 apparitions du thème des voitures sur l'ensemble du parcours).

Ces marqueurs spatiaux et temporels offrent peu d'interprétations dans le cadre du thème de l'expérience de la voiture et d'autant plus dans une comparaison des groupes d'âge. Ce sont donc des pistes ouvertes à d'autres problématiques.

1.6.6. Sur les marqueurs spatiotemporels

Il s'agit tout simplement des lieux et fréquences d'apparition du mot « là » qui veut à la fois dire « ici » et « maintenant ». Ils renvoient donc à une immédiateté de l'expérience ou plutôt à une présentéité de l'expérience.

Pas de grande anomalie par rapport à la répartition du thème dans les sections du parcours. Nous remarquerons que ces marqueurs apparaissent 104 fois, donc 1 fois sur 5 qu'apparaît le thème.

1.7. Retour sur le thème général de la voiture

Dans la partie qui concerne le thème général, nous avons observé :

- Que les moins âgés contribuaient plus au thème que les plus âgés.
- Que le groupe des plus âgés avait des variations interindividuelles plus importantes que le groupe des moins âgés.

-Que les temporalités étaient une variable pertinente sur l'expérience de l'objet voiture dans le sens où, au fur et à mesure qu'on s'avance dans la journée, la voiture est de plus en plus présente dans le champ de conscience des parcourants.

En analysant les verbes, c'est-à-dire les aspects sensibles, mobiles, de description et d'identification, nous avons pu remarquer que ces observations du thème général se retrouvaient dans ces sous-thèmes, mais avec certaines variations. Pour rappel :

Sur les aspects sensibles : effet d'âge bien plus important que dans le thème général ; pas de différences interindividuelles au sein des groupes d'âge similaires à celles observées dans le thème général ; effet des temporalités, mais moins prononcé que dans le thème général.

Sur les aspects mobiles : pas d'effet d'âge ; fortes variations interindividuelles au sein du groupe des plus âgés ; effet des temporalités similaire à celui observé dans le thème général.

Sur les aspects d'identification : effet d'âge ; pas de différences interindividuelles au sein des groupes d'âge dans les mêmes proportions que pour le thème général ; pas d'effet des temporalités.

Sur les aspects de description : effet d'âge ; différences interindividuelles au sein du groupe des plus âgés similaires à ce que nous observons dans le thème général ; effet des temporalités similaire à ce que nous observons dans le thème général.

Nous pouvons donc préciser les effets observés dans le thème général. Les différences entre les groupes d'âge - c'est-à-dire la plus forte contribution des moins âgés au thème général - est due aux aspects d'identification et de description dans des proportions similaires à celles observées dans le thème général. Ce qui veut dire que les aspects de description et d'identification suivent les tendances du thème général. Le plus intéressant est leur forte contribution aux aspects sensibles qui dépasse celle observée dans le thème général, ce qui explique pourquoi nous n'observons pas d'effet des aspects mobiles. Donc en ce qui concerne la voiture, les moins âgés vont plus souvent parler de ses aspects sensibles que les plus âgés et à l'inverse, les plus âgés auront plus tendance à parler des aspects mobiles de la voiture. Entre aspects sensibles et aspects mobiles, c'est une histoire de posture du parcourant ou plutôt du point de vue à partir duquel il se positionne. Dans le cas des aspects sensibles, la perspective est celle du corps et des sens (« j'entends ») et elle peut s'étendre au corps et aux sens du chercheur (« on entend »). C'est la perspective égocentrée. Dans le cas des aspects mobiles, la perspective est celle de l'objet (« une voiture passe »). C'est la perspective allocentrée. Mais pourquoi observons nous cette différence de perspective entre moins âgés et plus âgés ? Est-ce que c'est en lien avec la compréhension et l'interprétation des consignes de

l'expérience ? Est-ce lié aux enjeux que peut revêtir l'expérience pour les groupes d'âge ? Est-ce qu'il y a derrière tout ça des modes d'être face au monde, des rapports aux mondes spécifiques aux groupes d'âge ? Est-ce lié à l'*objet d'expérience* voiture ? Auquel cas, quel peut être le rôle de la représentation de la voiture dans la perspective adoptée par les parcourants ?

Pour le moment, l'hypothèse la plus probable est celle des rapports à l'expérience. Cela tendrait à vouloir dire qu'il n'y aurait rien *a priori* qui différencierait l'expérience sensible quotidienne de la voiture entre ces groupes d'âge.

Au niveau des fortes variations interindividuelles au sein du groupe des plus âgés, nous voyons que cela ne concerne que les aspects mobiles et de description. Donc c'est à travers ces sous-thèmes qu'il faut comprendre les variations interindividuelles chez les plus âgés que nous avons observées dans le thème général. Nous pourrions supposer que c'est le signe d'une différenciation des *schèmes et réserves d'expérience* plus prononcée chez les plus âgés que chez les moins âgés. Mais cela peut aussi vouloir dire que les personnes appartenant au groupes des plus âgés font moins groupe que les moins âgés, c'est-à-dire que les personnes les plus âgés qui ont participé à l'expérience des parcours « en aveugle » ont moins de pertinence à être regroupées au sein d'une catégorie (ici liée à l'âge) déterminée par le chercheur que les moins âgés des parcourants. Mais finalement, cela présuppose que derrière l'idée de groupe, il y a l'idée d'homogénéité. Nous pouvons voir les choses différemment et considérer que les plus âgés forment un groupe pertinent au regard des problématiques sociales contemporaines, ce qui nous amène à nous demander si, considéré comme un groupe par le chercheur, nous pouvons dégager ce qui les caractérise par rapport aux moins âgés dans leurs expérience sensible de la ville. La pertinence à prendre des groupes d'âges n'est pas à chercher du côté de ce qui pourrait les caractériser *a posteriori* dans le cadre des parcours « en aveugle », mais plutôt dans les questions générales que se pose le chercheur en amont de sa recherche.

Revenons à l'hypothèse d'une différenciation des *schèmes et réserves d'expérience* plus prononcée chez les moins âgés que chez les plus âgés. Rappelons le sens des *schèmes et réserves d'expérience*. Il s'agit de la sédimentation de toutes nos expériences passées (les réserves d'expériences) qui sont des types mobilisables à tout moment, c'est le versant structure de notre expérience. Mais c'est aussi ce qui va guider notre expérience présente, c'est-à-dire le versant structurant des expériences passées. Les *schèmes et réserves d'expériences* sont en quelque sorte des structures structurantes de nos expériences, un peu comme l'*habitus* dans une perspective sociologiques ou les systèmes de réseaux de neurones en neurophysiologie. Mais si nous préférons parler de *schèmes et réserves*

d'expérience, c'est qu'il nous semble que cette expression reflète bien plus que les autres le côté à la fois figé et déterministe de l'expérience et le côté dynamique et innovant de l'expérience (indétermination). L'expérience en train de se faire et de se vivre mobilise bien entendu les expériences passées pour guider la perception et l'action (ce sont des référents structurant de l'expérience), mais le fait que les contextes de l'expérience ne soient jamais identiques (bien qu'ils puissent être similaires) laisse toujours la possibilité à l'individu d'innover et ainsi de reconstruire le versant structure et par extension et comme conséquence le côté structurant de ses expériences passées. Pour Pierre Bourdieu, l'*habitus* renvoyait à des schèmes de perception, d'action, de goût, etc qui, bien que nous guidant dans le quotidien, pouvaient desserrer leur emprise sur l'individu à la condition que ce dernier prenne conscience de ce qui le « guidait ». Nous sommes assez d'accord avec cette proposition, mais nous aimerions y ajouter le contexte qui lui aussi ouvre les possibles à l'individu. Nous supposons même que la diversité des contextes pourrait favoriser la prise de conscience par les individus de ce qui les guide dans leur quotidien afin qu'ils puissent enrichir leurs *schèmes et réserves d'expérience* de nouveaux types ou de nouveaux systèmes de mise en relation entre des types qui les feront percevoir autrement, agir autrement, etc. Nous pensons que c'est en proposant des espaces et des contextes qui mettent à mal les types qu'ont construit (ici dans et par l'éducation) les individus que nous pourrions les interpeller sur la force d'imposition de ces types. Et c'est à travers des situations de surgissement au niveau du sensible qu'il nous semble que cette tentative aura plus de force. Mais cela suppose une chose pour que ce travail sur les espaces et les contextes soit efficace. Il faut que les individus aient une expérience sensible de la ville relativement homogène, c'est-à-dire une forte dimension intersubjective dans les espaces de la ville au niveau du sensible pour que les situations de surgissement, de surprise des sens puissent toucher le plus grand nombre. Mais recentrons nous sur cette différenciation des *schèmes et réserves d'expérience* plus prononcée chez les plus âgés.

Cela ne concerne que les aspects mobiles et de description. Mais les aspects mobiles sont aussi des aspects de description et d'interprétation des situations. Alors que les aspects sensibles sont plus proches des aspects de l'identification (dire que j'entends une voiture, c'est aussi identifier un objet à partir de ses sens), les aspects mobiles sont plus proches de la description d'une situation. Nous voyons donc que cette variation interindividuelle importante chez les plus âgés concerne la description et l'interprétation des situations. En d'autres termes, la description et l'interprétation des situations en relation avec la voiture occupera de façon très hétérogène le champ de conscience des parcourants les plus âgés et ce quel que soit la présence effective de la voiture lors des parcours « en aveugle ». Si l'attention à la voiture est si hétérogène chez les plus âgés, c'est parce que (et c'est une

supposition) les *schèmes et réserves d'expériences* orientent le champ de conscience dans une direction plutôt que dans une autre. Tout simplement, ça peut être que la voiture est un objet tellement banal que sa présence n'en est plus remarquable. Ça peut être aussi que d'autres objets attirent plus l'attention que la voiture (nous pensons par exemple au sol). Ça peut aussi être une conséquence de la représentation des attentes du chercheur par les parcourants, dans le sens où certains pourraient se dire qu'il faut dire tout ce qu'on perçoit et d'autre seulement ce qui est remarquable ou a de l'importance. Si nous suivons l'hypothèse que nous venons de formuler, alors la différenciation des *schèmes et réserves d'expérience* sur des groupes sociaux relativement homogènes intervient et a des conséquences sur les perceptions qu'après un certain âge. Ça voudrait dire que cette différenciation se ferait préférentiellement et de façon plus marquée après certaines étapes de vie. Peut être allons nous ici trop loin dans nos hypothèses. Il sera sûrement éclairant d'observer comment se comportent ces variations interindividuelles au sein des groupes d'âge dans les autres thèmes des parcours « en aveugle ». Peut être que ce phénomène se retrouvera dans tous les thèmes, peut être qu'il ne concernera que certains thèmes (et donc des expériences d'objets particulières) et enfin, peut être que nous en observerons la trace dans le groupe des moins âgés.

Une dernière remarque. Il n'y a pas de différences interindividuelles très marquées au sein du groupe des moins âgés en ce qui concerne les aspects sensibles de la voiture. Cela a tendance à vouloir dire que l'expérience sensible de la voiture est partagée dans le groupe des moins âgés. De plus, nous observons la même chose chez le groupe des plus âgés. Ça supposerait alors que les dimensions les plus sensibles de nos expériences sont bien plus communes entre nous que l'interprétation et la description que nous faisons de ces mêmes expériences. Reste à vérifier cette hypothèse dans les autres thèmes des parcours « en aveugle » et faire attention s'il ne s'agit pas là plutôt d'un partage de l'expérience sonore de nos espaces, puisque l'expérience de l'objet voiture se fait essentiellement à travers le sonore.

2. Les végétaux

Nous serons beaucoup plus rapides sur l'analyse des végétaux que des voitures. En effet, nous voulions seulement montrer en détail notre démarche et notre travail. Le faire pour tous les thèmes qui vont suivre aurait rendu la lecture trop lourde. Nous nous contenterons ici de présenter le thème. Comment parle-t-on du végétal ? Quels mots utilise-t-on ? Quels noms, verbes, etc ? Nous reprendrons quelques hypothèses des voitures pour les confronter au végétal. Il s'agira de voir si

nos intuitions sont appuyées par le thème ou au contraire. Nous montrerons aussi quelques spécificités du végétal qui nécessitent de procéder légèrement différemment qu'avec les voitures pour observer les différences possibles entre les groupes d'âge.

2.1. L'objet d'expérience végétal

Il ne faut pas confondre ce que nous allons analyser ici avec le « végétal imaginé » que nous avons analysé dans le chapitre précédent. Ce ne sont plus des *références représentatives* qui laissent imaginer par exemple la présence des arbres. D'ailleurs, les arbres seront très peu présents, puisqu'ils seront essentiellement sentis à travers les odeurs. La majeure partie des objets du végétal concernera les feuilles, qu'elles soient au sol, dans les arbres, qu'elles volent ou qu'elles se sentent²⁷⁷.

Le végétal apparaît 227 fois dans les parcours. Il est intéressant de remarquer que les lieux où apparaît le végétal contrastent avec ceux où apparaissait le « végétal imaginé ». Ici, les sections les plus pertinentes sont Boisé (qui participe pour 44% des contributions), Marcelin-Berthelot (11,5%), Perrot (11%), De Gordes (9,5%) et Piste cyclable (8%). Avec le « végétal imaginé », nous avons : Boisé (18%), Perrot (16%), Piste cyclable (15%), Ponsard (9%) et Conservatoire (9%). Les répartitions sont beaucoup plus homogènes que pour le végétal. Si nous mettons de côté la section Boisé, nous observons que dans les sections où le végétal est signifiant, il ne l'est pas d'un point de vue des « images mentales » et inversement. Cela veut dire que les parcourants ont tendance à imaginer du végétal, quand ce dernier n'est pas ressenti directement. Le végétal traverse alors l'ensemble du parcours qu'il soit imaginé ou senti. Il travaille probablement, en amont de toute expérience, le sens des lieux ou la représentation qu'ont les participants du parcours qu'ils vont faire. Il peut aussi vouloir dire qu'il fait partie intégrante du type urbain, dans le sens où au même titre qu'une ville sans voitures n'est plus vraiment une ville, une ville sans végétal n'en est plus vraiment une non plus.

Nous n'observons aucune différence notable des contributions au thème entre les groupes d'âge. Mais cela ne veut pas nécessairement dire qu'il n'existe pas des variations dans la façon de vivre le végétal dans les parcours. D'ailleurs, la prise en compte des différences de contribution au thème général est non pertinente pour cet *objet d'expérience* dans la mesure où il est beaucoup plus

²⁷⁷ Voici toutes les dénominations du végétal dans les parcours : feuilles, feuilles au sol, feuilles dans les arbres, feuilles qui volent, odeur de feuilles, feuilles mortes, le vent qui fait entendre les feuilles, le bruit des feuilles, les feuilles tombées au sol, feuilles sèches, le feuillu, feuilles mouillées, feuilles par terre, herbe, pelouse, odeur d'herbe coupée, gazon, verdure, odeur d'humus, moisi, décomposition, champignons, mousse, forêt, bois, odeur d'automne, nature, buisson, haie, buis, plante, arbre, marronniers, sapins, odeur de résine, bois coupé.

soumis à des temporalités non maîtrisables que les autres. En effet, comme la plupart des objets qui se regroupent derrière le végétal sont les feuilles, les conditions météorologiques et la saison auront un impact important. Il suffit que nous n'ayons pas de vent lors d'un parcours pour que le végétal soit quasiment absent. Il sera alors essentiellement imaginé. De plus, les parcours se sont déroulés de la fin septembre à à mi décembre. Dans ce laps de temps, les feuilles des arbres sont tombées, ont été regroupées et ont fini par être ramassées par les agents municipaux. Donc certains parcourants ont eu l'occasion de pouvoir marcher dans les feuilles alors que d'autres non. Ces différences dans les conditions de l'expérience ne nous permettent pas de raisonnablement nous baser sur une distinction stricte entre les contributions au thème. Nous devons procéder autrement. Heureusement que nous avons analysé le thème des voitures en premier. Il a permis de générer plusieurs hypothèses que nous pouvons tester ici. Nous avons vu qu'il était pertinent de s'intéresser aux verbes utilisés pour « mettre en scène et en image » les *objets d'expérience*. Nous supposons alors que c'est plus la façon d'exprimer l'expérience du végétal qui caractérise un effet de groupe d'âge que la plus ou moins grande présence de ce thème.

2.2. Le végétal mis en scène et en action

De même qu'avec la voiture, nous avons isolé les verbes utilisés dans les commentaires ayant trait au végétal. Sans surprise, nous retrouvons aussi bien les verbes des sens que les verbes du mouvement, de la description et de l'identification.

Les sens explicitement sollicités sont l'ouïe, le podo-tactile/kinesthésique - dans la mesure où le langage ne permet pas toujours de distinguer ces deux sens²⁷⁸ - l'odorat et le tactile²⁷⁹. C'est le podo-tactile/kinesthésique qui est le plus souvent mis en avant. Cela concerne soit les pas dans les feuilles, soit les pas dans l'herbe. L'ouïe et l'odorat sont sollicités dans des proportions équivalentes. Le végétal est donc un *objet d'expérience* qui sollicite plus particulièrement l'odorat que les autres *objets d'expérience* rencontrés dans les parcours. Nous avons déjà remarqué que l'odorat était relativement absent des discours comparativement à l'auditif, au podo-tactile, au kinesthésique et même à l'aérolitique. C'est surtout le végétal qui réveillera ce sens, peut-être du fait de la « surprise » qu'il crée lorsqu'il est senti, dans la mesure où il n'y a pas beaucoup d'*objets*

²⁷⁸ Par exemple, quand un parcourant nous dit qu'il marche dans l'herbe, nous ne pouvons pas savoir s'il fait référence à la texture particulière de l'herbe (podo-tactile) à la dureté/souplesse du sol (kinesthésique) ou aux deux.

²⁷⁹ Quand les parcourants frôlent des buissons, ce qui arrive sur le chemin de Gordes pour quelques uns d'entre eux.

d'expérience particulièrement odorant dans ce parcours - et même, autrui n'est jamais assez souvent proche pour que puisse se sentir son odeur, à de rares exceptions près.

Les verbes du mouvement concernent bien plus souvent l'objet en mouvement que le corps en mouvement. Plus précisément, il s'agit exclusivement des feuilles qui « volent », « roulent au sol », « courent par terre » ou « tombent ». Elles sont mises explicitement en mouvement par le vent. Elles témoignent donc exclusivement d'une perspective allocentrée, s'opposant à la perspective égocentrée depuis les sens. Nous avons deux hypothèses à vérifier ici. D'une part, nous devrions observer une différence entre les groupes d'âge au niveau de l'emploi des verbes. Les moins âgés emploieraient plus les verbes du sensible que les plus âgés. D'autre part nous devrions observer des différences inter-individuelles à l'intérieur du groupe des plus âgés, seulement pour les aspects du mouvement, de la description et de l'identification. Ce sont ces deux hypothèses que nous allons tout de suite vérifier.

2.3. Entre perspective égocentrée et perspective allocentrée : l'impact supposé des conditions expérimentales

Sans surprise, les moins âgés parlent plus du végétal à travers les sens que les plus âgées. 77% de leur discours sur ce thème est marqué par les sens, alors que ça ne représente que 59% du discours des plus âgés. Il faut distinguer ici d'une part cette différence entre jeunes et moins jeunes et d'autre part, la domination générale d'un discours depuis les sens pour parler du végétal alors qu'avec les voitures, l'avantage allait aux autres perspectives.

Pour le moment, rien ne nous permet d'infirmer l'hypothèse d'une préférence pour la posture allocentrée chez les plus âgés due aux conditions expérimentales. Ces dernières sont surtout à la fois le rapport à l'expérience - les enjeux qu'il revêt pour le parcourant - et la relation au chercheur (cf. Chapitre II).

En neurosciences²⁸⁰, des observations ont pu faire dire à certains chercheurs que les hommes utilisaient plutôt des référentiels allocentrés alors que les femmes mobilisaient plutôt des référentiels égocentrés quand il s'agit de se rappeler un trajet effectué. Les uns vont se rappeler plutôt du chemin et des repères spatiaux géométriques tandis que les autres vont plutôt se rappeler des mouvements et des repères sensibles. Bien qu'il ne s'agisse pas de la même tâche ici, la description de son expérience du végétal dans un parcours « en aveugle » semble renverser cette

²⁸⁰ Alain Berthoz, « La manipulation mentale des points de vue, un des fondements de la tolérance », in Alain Berthoz, Carlo Ossola et Brian Stock (dir.), *La pluralité interprétative*, Paris, Collège de France (« Conférences »), 2010, [En ligne], mis en ligne le 24 juin 2010, Consulté le 18 juin 2012. URL : <http://conferences-cdf.revues.org/228>.

tendance. Nos échantillons sont bien entendu trop faible pour donner des résultats solides. Néanmoins, ils ont le mérite de poser la question de l'attribution préférentielle d'un référentiel dans l'action à un genre. Nous n'avons pu comparer les résultats entre les hommes et les femmes que chez les moins âgés dans la mesure où l'échantillon des plus âgés présente un trop grand déséquilibre homme/femme - 3 hommes pour 13 femmes dans ce groupe d'âge. Chez les moins âgés, il y a eu 10 femmes et 8 hommes. Un rapide calcul nous montre que 82% des commentaires qui concernent le végétal chez les hommes se font à partir des sens alors qu'il n'est que de 75% chez les femmes du même groupe d'âge. Bien entendu l'écart est maigre au regard de la taille des effectifs. Néanmoins, soit les observations des neuroscientifiques sont incomplètes, auquel cas, cette différence homme/femme en masque une autre. Soit, les hommes de nos échantillons figurent parmi les exceptions - ce qui est probable. De plus, il semble qu'ici jouent dans un autre sens les conditions expérimentales. Une des premières motivations des moins âgés est de découvrir ce que l'on peut ressentir « en aveugle ». Beaucoup d'entre eux jouent le jeu de lâcher prise et de se laisser porter par ses sensations et son imaginaire (les « images mentales »). C'est une explication satisfaisante de cet écart par rapport aux données des neurosciences. Encore ici, notre démarche réflexive sur notre méthodologie nous a permis de comprendre des différences que nous aurions pu faire l'erreur d'attribuer à l'âge ou au genre.

Pourquoi l'expérience de la voiture s'exprime de façon privilégiée dans le discours depuis les verbes faisant référence à une perspective allocentrée, alors qu'avec l'expérience du végétal, c'est l'inverse que l'on observe ? Il semble qu'ici les conditions expérimentales n'aient pas imputé ce résultat. Nous pouvons donc raisonnablement supposer qu'il s'agit d'un trait de l'expérience quotidienne de ces deux *objets d'expérience*. Cela voudrait dire que nous avons plus facilement un rapport sensible avec le végétal qu'avec la voiture. Du point de vue du sens commun, c'est une évidence. L'expérience du végétal dans les milieux urbains - pour les types d'espace qui nous intéressent - est, au quotidien, bien plus sujet à un plaisir des sens que la voiture. Des observations courantes nous font bien voir que la voiture participe d'un stress en ville, notamment aux heures de sorties du travail. La cacophonie des klaxons, les mines crispées derrière les volants, les interjections souvent à sens unique (vitre fermées) pour critiquer tel ou tel comportement automobile (quel que soit le mode de transport utilisé par l'interjecteur), etc. Tout un tas de phénomènes urbain à des temporalités spécifiques marquent la voiture d'une image particulièrement négative. Mais il ne faudrait pas nous méprendre ici. En d'autres circonstances, la voiture n'a pas du tout cette image. Elle est évidemment aussi associée à l'idée de liberté par la mobilité. Mais ce n'est pas ce qui la caractérise en milieu urbain. Le végétal quant à lui est associé à la « Nature » en ville -

une « Nature » fantasmée comme nous l'avons déjà dit. Il évoque le parc, les espaces de détente et où l'on peut finalement échapper à tout ce que représente la voiture en ville. De façon très typique ces deux objets appartiennent en propre à deux *contextes de sens* que nous avons déjà décrit : le *contexte de sens* « Ville » et le *contexte de sens* « Nature ». Il n'est donc pas étonnant au regard de l'opposition structurale dont ces derniers font l'objet que le végétal se vive préférentiellement avec les sens que la voiture. Mais, il y a là un problème logique. La voiture doit nécessairement se sentir - au sens de tous les sens - par le corps. Le discours ne reflète donc pas tant comment est vécu un *objet d'expérience*, depuis son corps et ses sens où avec une certaine distance et abstraction, que la façon dont nous réagissons à ce vécu. D'un côté, le végétal nous encourage à être à l'écoute du corps et rentrer plus profondément dans le champ du sensible, voir du pathique, alors que la voiture aurait plutôt tendance à nous renvoyer du côté du cognitif et pratique (ou comme dirait Erwin Straus, du gnosique). Mais ne nous éloignons pas trop de nos préoccupations sur les effets d'âge. Nous reviendrons à ces considérations avec le surgissement qui sera une façon d'aborder notre réaction à notre environnement.

2.4. L'hypothèse de la différenciation progressive des *schèmes et réserves d'expérience* avec le temps : interprétation des variations inter-individuelles

L'étude du thème de la voiture a montré qu'il existait de fortes variations interindividuelles qui caractérisent seulement le groupe des plus âgés et seulement la perspective allocentrée. Nous avons supposé que c'était le signe d'une différenciation progressive des *schèmes et réserves d'expérience* avec l'âge - autrement dit après les principaux processus de socialisation.

Or, avec le végétal, nous observons des résultats complètement différents. Les variations interindividuelles sont équivalentes entre moins âgés et plus âgés. De plus, elles ne sont pas particulièrement plus prononcées dans la perspective allocentrée que dans la perspective egocentrée. Par contre, les écart-types sont relativement importants - par exemple il est de 3,9 pour une moyenne de 5 occurrences pour les moins âgés dans la perspective égocentrée. Cela veut dire qu'il y a de grandes différences inter-individuelles, quelque soit le groupe d'âge et quelle que soit la perspective adoptée. Mais nous aurions tort de conclure que ça suppose que la différenciation progressive des *schèmes et réserves d'expérience* se fait assez rapidement dans la vie en ce qui concerne le végétal. En effet, nous avons fait remarquer que cet *objet d'expérience* a été soumis aux aléas climatiques. Les fortes différences inter-individuelles que nous observons sont probablement dues aux variations météorologiques. Pour s'en faire une idée plus précise, nous

avons comparé les dates des parcours entre les plus fort contributeurs et les plus faibles contributeurs au thème. Nous n'avons retenus que ceux qui s'écartent au moins de la moitié de la moyenne des occurrences. Les parcours qui ont contribué le plus au thème se sont déroulés les 2, 17, 20, 24, 27 et 29 octobre, le 10, 13, 14 et 26 novembre et le 10 décembre. Ceux qui ont le moins contribué au thème ont fait leurs parcours les 12, 24 et 27 novembres et les 1er, 8, 9 et 11 décembre (à cette dernière date, nous avons effectué 3 parcours dans la journée, et les 3 sont de faibles contributeurs au thème). En mettant de côté deux parcourants (les dates du 26 novembre et du 10 décembre), ceux qui ont le plus contribué au thème ont fait leur parcours d'octobre à mi novembre, tandis que ceux qui y ont contribué le moins l'ont fait entre mi novembre et mi décembre. Sachant que le végétal recouvre principalement les feuilles au sol ou dans les arbres, il est logique qu'il soit plus souvent mentionné au début de l'automne qu'à la fin de l'automne. En arrivant vers le mois de décembre, les feuilles seront plus rares, rendant le thème beaucoup moins présent dans les discours. Les conditions météorologiques ne nous permettent donc pas de tester l'hypothèse de la différenciation progressive des *schèmes et réserves d'expérience* avec l'âge dont témoignerait des différences interindividuelles plus prononcées chez les plus âgés que chez les moins âgés. En outre, cela montre l'extrême importance du choix des temporalités d'un point de vue méthodologique si nous voulons comparer les parcourants dans leur expérience du végétal. En regardant d'un peu plus près les dates des parcours, nous remarquons un déséquilibre entre les groupes d'âge. Les moins âgés ont majoritairement fait leur parcours entre la mi novembre et la mi décembre, alors que les plus âgés l'ont majoritairement fait entre mi octobre et fin novembre. Donc tous les *objets d'expérience* sensibles à la saisonnalité sont susceptibles de produire des différences interindividuelles prononcées entre et à l'intérieur des groupes d'âge, rendant l'exploration de certaines hypothèses difficile, voir impossible avec un échantillon de cette taille.

Pour résumer, la seule différence marquante dans l'expression de l'expérience sensible du végétal entre nos deux groupes d'âge a trait à la perspective privilégiée. Le végétal depuis les sens sera plus l'apanage des moins âgés que des plus âgés - même si c'est la perspective la plus privilégiée dans les deux groupes. Et inversement, les plus âgés adopteront plus souvent la perspective des objets que les moins âgés. Mis à part ces « petites » différences - que nous attribuerions plutôt aux conditions expérimentales - il nous semble cohérent de penser que l'expérience sensible du végétal est relativement partagée entre les groupes d'âges. Les fortes variations observées sont bien plus un effet des conditions météorologiques que des spécificités individuelles.

3. Autrui

L'objet d'expérience autrui a trait à la présence ou à l'absence des autres citoyens dans l'espace - qu'il soit public ou non comme les maisons et immeubles. Il est relativement conséquent dans la mesure où il apparaît de manière significative 630 fois dans les parcours²⁸¹. C'est un thème un peu plus complexe que le végétal. Il nécessite de se pencher plus particulièrement sur les détails de son expression. Nous procéderons en deux temps. Dans un premier, nous montrerons les dénominations dont il fait l'objet. Ce sera l'occasion d'apprécier la diversité qui se cache derrière autrui. Nous en profiterons, comme avec la voiture et le végétal, pour montrer comment le discours le met en scène. Et, dans un deuxième temps, nous confronterons les catégories d'analyse ainsi créées aux groupes d'âge. Nous vérifierons d'une part le comportement des groupes d'âge sur la dénomination et la mise en scène du thème et d'autre part sur les possibles variations inter-individuelles.

3.1. Regard général sur le thème : noms, sujets, verbes et qualifications de l'*objet d'expérience*

Il ne nous a pas semblé pertinent ici de croiser les sections avec l'apparition du thème dans les discours et ce pour plusieurs raisons. Nous faisons face à une certaine difficulté dans le sens où 11% des manifestations du thème se font *a posteriori*. C'est-à-dire que, dans ces situations, les phrases sont au passé composé ou à l'imparfait, et la section de l'apparition du thème ne correspond pas toujours à la section de l'expérience sensible d'autrui. De plus, il n'est pas toujours possible de savoir exactement dans quelle section a eu lieu l'expérience d'autrui quand ce dernier est renvoyé à une expérience passée. Nous aurions pu dépasser ces difficultés et explorer plusieurs pistes de comptage des occurrences en donnant d'un côté plus de poids aux lieux du discours - en supposant que si un parcourant nous exprime la présence d'autrui en un lieu du parcours, même si cela renvoie à une expérience d'un autre lieu, ce n'est pas pour rien et cela a de l'importance - et d'un autre aux lieux référés dans le discours - même si parfois cela se serait avéré impossible. Mais avant de nous lancer dans ce travail, nous nous sommes demandés plus profondément l'intérêt de relier

²⁸¹ Pour comprendre notre façon de compter les occurrences, nous renvoyons le lecteur au début de la partie sur les voitures.

statistiquement autrui à des sections précises du parcours. Il n'est pas nécessaire d'en passer par là pour y caractériser sa présence.

Dans les parcours, nous passons à proximité de deux écoles, d'un conservatoire de musique, d'un terrain de football, d'un arrêt de tramway et d'un arrêt de bus. Nous aurons donc plus de chance de rencontrer des individus en passant à côté de ces lieux - il s'agit des sections Marcelin-Berthelot, Piste Cyclable, Conservatoire, De Gordes, Perrot, Boisé et Devant la MC2. Quasiment toutes les sections sont présentes, ce qui implique que sur l'ensemble des parcours, il est fort probable, en fonction des temporalités, de croiser des individus dans toutes les sections. Dans les faits, ce sont à proximité des écoles et de l'arrêt de tramway que nous aurons plus souvent des individus, tout simplement du fait qu'ils sont plus nombreux dans ces lieux. Les temporalités sont donc beaucoup plus pertinentes que les sections. Les moments clefs sont 10h, 14h, 16h et 17h (par rapport aux temporalités des parcours et aux pratiques scolaires). En effet, ce sont pour majorité les écoles et l'arrêt de tramway qui drainent les populations qui passent dans ce quartier. Tous les parcours à l'exception d'un seul se sont déroulés à un de ces moments clefs de la présence d'autrui. Il est donc raisonnable d'essayer de comparer les discours sur autrui entre les individus et entre les groupes d'âge. Néanmoins, étant un objet relativement aléatoire et insaisissable - dans le sens où il n'est pas possible de prévoir avec exactitude le flux des individus qui vont aller et venir dans les lieux du parcours - il nous faudra être prudent sur les comparaisons des contributions au thème. Comme pour les précédents, les comparaisons porteront préférentiellement sur les façons d'exprimer autrui dans les lieux du parcours. Enfin, les conditions météorologiques ont aussi un rôle important à jouer. Il est évident qu'un jour de pluie nous croiserons peu de monde dans les rues. Par contre, cela ne veut pas nécessairement dire que le parcourant contribuera peu au thème. Il pourra, comme Michelle, s'étonner de la non présence d'autrui, alors même qu'il pleut. Et inversement, les jours particulièrement ensoleillés et chauds, il y aura probablement plus d'individus dans l'herbe de l'esplanade de la MC2 ou sur le terrain de football. Ce qui compte ici, c'est le qui/comment qui caractérise l'expérience sensible quotidienne de l'autre dans l'espace public.

3.1.1. Nommer et qualifier autrui

Les parcourants nomment généralement autrui en mettant l'accent sur différentes dimensions qui le caractérisent : par un terme générique, selon une distinction relative à l'âge ou au genre, selon le statut social, en mettant l'accent sur le déplacement ou aux aspects plus sensibles de leurs ressentis.

Les termes génériques peuvent aussi bien désigner des individus singuliers comme « quelqu'un » ou une « personne », qu'une multitude d'individus comme quand nous disons : « il y a du monde ». Ces termes génériques sont ceux qui sont le plus employés. Ils représentent 51% des apparitions dans le thème, et plus particulièrement les mots « quelqu'un », « gens » et « personnes ». Ils ne disent pas grand chose de la réalité vécue mis à part la présence ou non d'un ou plusieurs individus. Certaines dénominations du thème mettent l'accent sur l'âge des « personnes » et évoquent des périodes de vie plutôt qu'un âge en particulier. Les parcourants parleront alors d'« enfants », de « gamins », de « jeunes », d'« adolescents », d'« adultes » ou de « vieux ». 26% des occurrences mentionnent cette caractéristique. Les deux écoles sur les parcours ont évidemment à voir avec ce critère de différenciation. Plus précisément, la présence d'écoles dès le début du parcours a probablement contribué à faire de l'âge une caractéristique importante dans l'expérience d'autrui. Comme nous l'avons déjà précisé dans le précédent chapitre, les premières expériences dans le parcours sont particulièrement structurantes pour la suite dans la mesure où elles constituent des repères.

Environ 7% des dénominations du thème ont trait au genre avec des variations dues à l'emploi d'un langage plus ou moins soutenu. Par exemple, les participants peuvent parler d'une « femme », d'une « dame » ou d'une « nana » et d'un « homme », d'un « monsieur », d'un « bonhomme » ou d'un « gars ». Certaines de ces expressions insistent sur le genre de façon générique tandis que d'autres insistent sur le statut et la distance sociale avec autrui. Ces dénominations expriment implicitement le type de relation qui pourrait exister entre le parcourant et autrui. Par exemple, les participants hommes (ils appartiennent tous au groupe des moins âgés) qui parlent des « nanas » évoquent les rapports de séduction qui pourraient exister. Tandis qu'avec une « dame », le rapport serait plus distancié, conforme aux conventions des relations en public. Cette diversité du vocabulaire employé est malheureusement trop peu conséquente (il y a seulement 44 occurrences dans ce sous-thème) pour que nous puissions regarder s'il y a des particularités liées aux groupes d'âge. Précisons que parfois la dénomination fait référence au genre et à l'âge. C'est le cas dans la désignation des enfants quand les parcourants passent près des écoles. Ils parlent de « filles » ou de « garçons ».

Parfois, dans 11% des cas, ce sont les aspects sensibles d'autrui qui sont au centre du discours. Les parcourants ne nomment pas directement les « personnes », ils font référence aux « voix », aux « pas », aux « talons », aux « parfums » et aux « présences ». Ce sont des indices sensibles qui témoignent de la possibilité d'autrui dans l'espace. Le plus souvent, ce sont les « voix » et les « pas » qui sont mentionnés. Le deuxième indice sensible nécessite tout de même certaines

configurations physiques et spatiales pour être ressenti. En effet, par exemple, le long d'un axe de circulation sur un sol en goudron, les « pas » seront quasiment absents des discours. Il est nécessaire qu'il n'y ait pas de son qui produise un effet de masque. Par exemple, les pas sur le goudron vont surtout être perçus de la Piste Cyclable au chemin de la Cabrière, autrement dit dans les lieux où le flux de la circulation automobile est lointain et n'est perçu que comme un bruit de fond. Les pas vont particulièrement bien s'entendre sur des sols en gravier comme dans le chemin Boisé ou dans des espaces à forte réverbération, sous la MC2 par exemple. Il arrive même qu'ils puissent donner des indices sur le genre quand les participants reconnaissent des « talons » allant même jusqu'à qualifier la démarche de la « personne ». Beaucoup plus rarement, des parcourants ont perçu des parfums ou ressenti des présences. Ce dernier indice est relativement intrigant, car nous sommes bien capable de comprendre ce que veulent dire ces parcourants - nous voyons bien ce que c'est que ressentir des présences - par contre nous sommes incapables de décrire plus précisément ce genre de sensation. À quel(s) modalité(s) sensorielle(s) renvoie(nt) les « présences » ? Difficile à dire dans la mesure où aucun des participants n'a pu expliciter ces sensations. C'est peut-être que la question est mal posée et qu'il ne s'agit pas de modalités sensorielles mais de quelque chose de plus global qui touche le corps dans son ensemble. Sentir des « présences », c'est ressentir que l'espace proxémique est occupé par d'autres corps que le sien, c'est sentir des mouvements, des déplacements qui agitent l'espace. C'est même parfois sentir des intentionalités - comme avec la sensation d'être suivi - qui convoquent des dimensions de l'expérience bien plus liées aux affects qu'au sens. La « présence » d'autrui est plus probablement un croisement de deux dimensions de l'expérience sensible, une première qui convoque les sens (entendre des pas ou des voix) et une deuxième qui convoque les affects (sentir qu'on est suivi).

Nous avons déjà recouvert 94% des contributions au thème avec ces critères de distinction d'autrui dans l'espace. Mais il existe d'autres formes de dénomination du thème que nous allons rapidement mentionner. Elles sont marginales mais font partie des possibles. Un critère de distinction/identification d'autrui peut être lié au mouvement. Il est important de constater que les parcourants les nomment « passant », « promeneur », « piéton » ou « marcheur ». Il est dommage que notre échantillon soit si réduit car il aurait été intéressant de faire une relation entre le type de lieu « imaginé » dans lequel est ressenti autrui et la façon de le désigner par son déplacement. Notre hypothèse est que le « promeneur » et le « marcheur » font plutôt références à des espaces comme le parc et en ce sens sont emblématiques du *contexte de sens* « Nature » et que le « passant » ou le « piéton » font référence à des espaces plus urbains comme la rue ou l'avenue, renvoyant au *contexte de sens* « Ville ». Cette façon différente de nommer autrui en mouvement peut aussi nous

indiquer son identité et son intentionnalité. Par exemple, le « piéton » est l'individu circulant en ville au moyens de ses jambes. Il sera préférentiellement comparé au cycliste ou à l'automobiliste. Ici, c'est le mode de déplacement qui est mis en avant. Dans un registre totalement différent, le « promeneur » renvoie plutôt à un rapport particulier à l'environnement. L'accent n'est pas mis sur le mode de déplacement, mais sur le rapport au lieu où l'on est plus attentif aux dimensions sensibles de la marche. Dans le sens commun, on se promène bien plus en forêt qu'en ville - bien que cette dernière n'interdise pas ce genre d'attitude dans la marche en ville, loin de là, la figure du flâneur étant un de ses archétypes. Nous sommes aussi dans un autre rapport au temps où il serait *a priori* plus léger, peu de choses nous le rappelant.

Quelques fois, les parcourants précisent que les autrui qu'ils ressentent sont directement liés aux écoles. Ils parlent alors de « scolaires », d'« étudiants », de « lycéens » ou d'« élèves ». C'est le statut social qui est ici mis en avant, comme quand ils évoquent ponctuellement les « pompiers », les « ouvriers » ou les « marchands ». Sans surprise, les « scolaires » seront à proximité des écoles. Il existe plusieurs indices qui permettent aux parcourants d'identifier ces catégories de population. D'une part, un très grand nombre de personnes relativement jeunes au regard des timbres de voix peuvent laisser imaginer une école. D'autre part, cette identification est facilitée par certains événements ponctuels - comme une voix dans un mégaphone qui donne des indications de conduite à des gens et laisse entendre que ce sont des enfants ou de nombreuses personnes qui courent en rond renvoyant à des scolaires qui font du sport ou encore des activités sportives implicites avec des bruits de coups dans ce qui est identifié comme un ballon. Ici, ce sont les activités et les pratiques identifiées qui donnent un statut à autrui.

Avant de passer aux mises en scène d'autrui, nous aimerions préciser certaines qualifications dont autrui fait l'objet car elles nous semblent particulièrement intéressantes pour saisir toute la complexité qui se cache derrière cet *objet d'expérience*. Parfois, aux seuls indices sensibles, notamment au son des pas, les parcourants attribuent une démarche et un ou des traits de caractère. Le pas exprime alors une démarche, souvent « pressée » ou « tonique » qui dénote quelqu'un de « stressé » ou d'« autoritaire ». À chaque fois, il s'agit d'une femme qui porte des talons. Nous ne voulons pas dire que seules les femmes dans l'espace publics expriment leur démarche par le son de leurs pas. Ce sont les talons, parce qu'il amplifient le ressenti du pas d'autrui, qui permettent cette extension du corps. Les coup secs et rapides sur le bitume renvoient plutôt à l'image d'une personne « stressée » parce que « pressée », et « autoritaire » renvoyant à la confiance en soi (« très sûre d'elle »). Si ce sont ces images qui sont évoquées au son des pas, c'est qu'elles renvoient nécessairement aux expériences sensibles quotidiennes. Les pas « pressés » sont assez

caractéristiques en milieu urbain et témoignent d'une course contre le temps constante rendant le citadin moderne esclave de lui-même. La présence d'autrui dans les parcours révèle alors bien plus que des individus. Elle montre ce qui est typique de notre formation sociale - c'est-à-dire la façon dont notre société est organisée à travers les multiples et complexes interrelations entre les individus - dans cette relation particulière qui se joue à un moment donné entre un ou des individus et un environnement - ici le sol en goudron qui amplifie le son des pas et permet justement cette expression sociale.

Par ailleurs, autrui révèle aussi directement l'espace dans la mesure où il produit quelque chose en relation étroite avec un environnement particulier à un instant donné. Cette relation à l'espace peut être très simple, comme quand des voix résonnent non loin, par exemple sous la MC2, renvoyant à l'image de la caverne - en tant que configuration spatiale particulière. Elle peut être plus complexe. Ressentir autrui dans l'espace renvoie aussi à ce qu'il est en train de faire - ses activités, comme « élaguer », « jouer au ballon », etc. Et chaque activité est éminemment liée à certaines configurations spatiales. Les travaux d'élagages laissent bien évidemment imaginer des arbres, généralement dans de petits espaces verts, puisque nous sommes en milieu urbain. Les jeux de ballons se font généralement dans un terrain de sport et non pas à même la rue - alors que dans d'autres lieux de la ville nous pourrions aisément imaginer des jeux de ballon dans la rue. Les activités d'autrui qui font partie intégrante du ressenti d'autrui par les parcourants évoquent donc des types de lieux et/ou des configurations spatiales particulières. Ils entretiennent donc des relations privilégiées à l'espace et aux lieux qui ont été intégrées comme expériences typiques dans la mesure où elles opèrent des renvois de sens entre *objets d'expérience* - des enfants qui jouent au ballon et un terrain de football par exemple.

3.1.2. La mise en scène d'autrui dans l'expérience des parcours

Comment est décrit l'*objet d'expérience* autrui dans les discours ? Et qu'est-ce que ça nous révèle de l'expérience qu'en font les participants ? Nous avons accordé une importance particulière aux verbes mobilisés dans les commentaires. En effet, ils nous renseignent sur ce qui est mis au centre dans l'expérience. Les verbes utilisés sont extrêmement nombreux et divers. Un travail de regroupement nous a permis de dégager plusieurs catégories.

Dans la majorité des cas (pour 33 % des occurrences), il n'y a une absence de verbe ou seulement le verbe avoir (« il y a »). C'est donc la dénomination qui intervient, en d'autres termes l'identification d'autrui. Par contre, il est intéressant de remarquer que les dénominations utilisées contrastent avec

la lecture globale que nous avons faite des dénominations. Par exemple, les dénominations génériques (une « personne », « quelqu'un », etc) sont sous représentées dans les discours sans verbe (ou avec le verbe avoir) à l'inverse des dénominations ayant pour critère l'âge. Plus précisément, 21% des discours sur le thème qui utilisent une dénomination générique n'ont pas de verbe (ou seulement un « il y a »), alors qu'ils sont 41% en utilisant le critère d'âge. Il est donc proportionnellement plus courant de dire « il y a des enfants » ou « des enfants » que « il y a des gens » ou « des gens ». Il est probable que ce soit dû à la présence d'école qui regroupe sur un même trottoir de nombreux enfants ou adolescents. Le nombre très important parfois d'individus rend le récit du détail de leurs actions respectives délicat. Cela peut aussi vouloir dire que la rareté attire l'attention. Croiser un individu sollicitera plus facilement l'attention à ce qu'il fait et à comment il le fait qu'une masse d'individus. En d'autres termes, en suivant ce raisonnement, nous serions moins attentif à autrui dans les espaces piétons denses en population du centre-ville que dans les espace où il y a beaucoup moins de monde. Mais il n'est nullement évident que cela soit vrai ici - et il faudrait envisager d'autres protocole méthodologiques et reprendre les observations des interactionnistes. Il est bien plus probable que ce soit le fait d'être « en aveugle » qui favorise cette tendance. Sachant que les indices sensibles privilégiés sont le sonore vis-à-vis d'autrui (comme nous allons bientôt le montrer), il semble difficile de dire beaucoup de choses sur un ensemble d'individus regroupés dont les voix, les cris et les rires se mélangent pendant que le tramway et les voitures passent juste à côté. Sûrement que l'ambiance sonore est trop surchargée pour que les parcourants identifient plus précisément ce que font ces autrui.

Dans des proportions un peu moindres (24% des occurrences), les verbes du discours parlent d'individus en train de faire quelque chose de précis. Nous observons ici une extrême diversité de verbes dont nous n'allons pas faire la liste exhaustive. Seulement, autrui peut être en train de « jouer », « parler », « se promener », « sortir du tram », « rire », « travailler », « tousser », « fumer », « ouvrir une porte », etc. Bien entendu, les types d'activités seront préférentiellement rattachés à certaines dénominations. Par exemple ce seront des « enfants » qui « jouent », alors que ce seront des « gens » qui « travaillent » ou un « homme » qui « téléphone » (au timbre de voix). Les commentaires montrent que la mise en scène d'autrui, ici plus particulièrement en ce qui concerne ce qu'il est en train de faire, déborde largement la seule compréhension de sa présence dans l'espace et donne du sens à son rôle ou au rapport qu'entretient le parcourant avec lui. Il n'est pas rare que les discours qui décrivent autrui soient l'occasion de commentaires sur sa situation ou plus généralement sur la société. Par exemple telle parcourante qui à un moment donné, après avoir plusieurs fois croisé des enfants et se demandant ce qu'ils font dehors à cette heure-ci (il était

environ 10h30) nous dit en plaisantant qu'ils « devraient aller bosser ». Après avoir ri, elle reprend le fil du discours et plus sérieusement cette fois nous dit qu'elle plaint les enfants d'aujourd'hui (elle appartient au groupe des plus âgés). Elle n'est pas très optimiste sur ce qui les attendra quand ils atteindront l'âge adulte. Autrui mis en scène est un levier pour donner son opinion sur tel ou tel aspect de la vie sociale. Une autre parcourante (du groupe des plus âgés elle aussi) plaignait les professeurs des écoles actuels au regard des comportements des enfants - on retrouve ici le discours du « c'était mieux avant ». Pour d'autres encore, les bruits de portes dans le quartier résidentiel sont l'occasion d'un discours sur le bien-être et la quiétude que l'on peut ressentir dans certains quartiers de la ville. Ici, c'est l'organisation de la ville et les rapports entre ses parties qui est mis en discussion. Autrui suscite l'explicitation de prises de position sur des phénomènes sociaux très divers. En cela, il implique toujours une forme d'interaction sociale discrète en réactivant des expériences, des opinions, des normes ou des valeurs.

Dans des proportions analogues (23% des occurrences), c'est le mouvement d'autrui qui est mis au centre du discours, mouvement souvent référé au propre mouvement du participant. Si nous avons distingué ces verbes de ceux que nous avons mis dans la catégorie des activités, c'est que l'attention est plus portée sur le corps en mouvement dans l'espace public que sur le sens des activités que cela engendre. Ici aussi les verbes utilisés sont relativement diversifiés, les parcourants parlant de « marcher », « suivre », « doubler », « rencontrer », « courir », « se promener », etc. Nous observons aussi l'exact opposé du lien entre dénomination et mise en scène. Nous avons montré que les désignations sans verbe ou avec le « il y a » s'observaient proportionnellement plus souvent quand autrui était spécifié par le critère d'âge que quand il était dénommé génériquement. 34% des dénominations génériques concernent le mouvement alors que 11% des dénominations avec le critère d'âge le concernent. Ces résultats sont cohérents par rapport à ceux déjà mentionnés. En effet, si l'hypothèse de l'effet des conditions expérimentales est avérée, alors il est plus probable que les participants décrivent les mouvements d'autrui quand ils sont dénommés sous un autre critère que l'âge. Les enfants sont moins souvent seuls ou peu nombreux sur le parcours et dans ces conditions nous les croiserons souvent alors qu'ils attendent aux sorties d'écoles. Ils sont donc très rarement en mouvement - ce qui ne veut pas dire qu'ils ne bougent pas. Mais ça ne veut pas non plus dire que nous ne croisons effectivement très peu d'enfants dans le parcours. Pour distinguer l'âge d'autrui, « en aveugle », cela nécessite d'entendre le son de sa voix - bien que parfois cela se ressent à la démarche²⁸² - si bien que plusieurs fois les parcourants ont pu parler de « personnes »

²⁸² Par exemple, une parcourante du groupe des plus âgés, nous disait sur Marcelin-Berthelot que nous venions sûrement de croiser une personne âgée au regard du bruit des pas (qui trahissent la démarche de la personne) car « les vieux ont tendance à traîner les pieds ».

ou de « gens » qui s'avéraient être des enfants. Ces variations observées dans le discours sont donc à attribuer aux conditions expérimentales et non à l'expérience sensible quotidienne - puisque dans ces conditions, c'est essentiellement la vue qui va attribuer le critère d'âge à un individu croisé dans la rue. Les verbes utilisés évoquent plusieurs perspectives sur cet *objet d'expérience* dans une attention portée au mouvement. Certains insistent sur le sens (la signification) du mouvement entre la marche du promeneur et la marche du piéton, entre un rapport récréatif à la marche et un rapport fonctionnel à la marche, pour forcer le trait. D'autres vont mettre l'accent sur l'interaction avec autrui dans le mouvement avec par exemple « rencontrer », « croiser » ou « doubler ». C'est le rapport entre le corps du participant et le ou les corps d'autrui dans le mouvement. Ce dernier est souvent teinté d'appréhensions. Les parcourants craignent de percuter autrui. Ils sont en fait dépossédés de leurs capacités d'évitement et doivent s'en remettre totalement à l'enquêteur et à autrui. La prégnance de cette appréhension, même après plusieurs « rencontres » à l'issue non dramatique, montre que les parcourants ne peuvent pas faire aveuglément confiance à autrui dans l'espace public, alors même qu'ils sont conscients qu'ils pratiquent ces évitements quotidiennement. Cela peut vouloir dire que ces situations habituelles sont toujours susceptibles d'apporter leur lot d'imprévu et de non maîtrisé, sinon, ils ne craindraient pas de se faire percuter, alors même qu'il existe une double sécurité : celle du chercheur « bienveillant » et celle d'autrui « bienveillant » aussi qui cherche à éviter de percuter l'autre. Enfin, ces verbes du mouvement se rapprochent un peu plus de ceux des activités quand il s'agit de décrire un mouvement spécifiquement lié à la pratique de la marche en milieu urbain comme le verbe « traverser ». Ici, aussi, le verbe employé nous parle des configurations spatiales, mais à l'inverse des situations décrites précédemment, ce ne sont pas les mouvements qui qualifient les configurations spatiales ou de lieux, mais l'inverse. C'est par exemple, parce que le parcourant s'imagine arriver à un carrefour - par des mouvements particuliers de la circulation, comme entendre des axes de circulation se croiser et des accélérations et décélérations fréquentes - qu'il va imaginer que des gens traversent - en ayant entendu des voix un peu plus loin. L'image du lieu va alors largement guider le verbe utilisé dans le discours, donnant ainsi du sens à ce qui est vécu.

Enfin, 20% des occurrences présentent des verbes directement liés aux modalités sensorielles. 89% d'entre elles font référence au sonore. C'est-à-dire que les parcourants « entendent » des « gens », des « voix », « des femmes », « des jeunes », « des passants », etc. Beaucoup plus rarement, ils mentionnent le tactile quand ils « frôlent » autrui, l'olfactif à travers le « parfum » d'autrui - il s'agit à chaque fois du parfum et non de l'odeur corporelle d'autrui - ou l'ensemble du système sensoriel quand ils disent par exemple qu'ils « sentent qu'il y a du monde ». Croiser autrui dans

l'espace public semble solliciter essentiellement l'ouïe, si nous excluons l'évidence de la vue. Par contre, ce qui parvient principalement par le sonore est source d'une richesse relativement importante. Il suffit de voir tous les types de différenciations/associations que la dimension sonore de l'expérience permet, aussi bien du point de vue de l'identification d'autrui (générique, critère d'âge ou de genre, statut social, etc) que du sens de l'action d'autrui (des multiples types d'activités au mouvement). Avec les sens mis au centre du discours, il ne semble pas qu'il y ait un effet des dénominations d'autrui. Que ce soit avec un générique ou sous des critères d'âge ou de genre, les dénominations d'autrui sont équivalentes en ce qui concerne les verbes des sens. Cela voudrait dire que les dimensions les plus sensibles de l'expérience traversent la diversité que peut recouvrir un *objet d'expérience*, ici autrui, ce qui a été vrai aussi pour la voiture (cf « les parties de la voiture »).

La répartition des types de mises en scène d'autrui est relativement homogène dans le discours. La mise en avant de l'identification (pas de verbe ou « il y a »), du sens social (activités), du mouvement ou des sens sont donc des caractérisations pertinentes de l'expérience sensible des parcourants. Cela suppose qu'au quotidien, ces « façons » de vivre autrui sont souvent présentes. Reste à voir si un effet d'âge intervient sur la façon dont les parcourants ont exprimé leur vécu autrui.

3.2. Le comportement du thème par rapport à la variable du groupe d'âge

Avant de regarder si le groupe d'âge intervient d'une part sur les dénominations, d'autre part sur les mises en scène, nous allons déjà voir si autrui est un *objet d'expérience* propice à un partage de l'expérience avec le chercheur.

Nous avons donc regardé les pronoms utilisés avec les verbes des sens. Une large majorité (84%) de « je » est employée. Il semble donc que l'expérience d'autrui dans l'espace public ne soit pas une expérience explicitement partagée. C'est-à-dire que le parcourant ne fait pas l'amalgame entre ce qu'il perçoit et ressent et ce que les autres perçoivent et ressentent. Mais si nous regardons en plus par rapport à l'âge, nous remarquons que les moins âgés sont plus enclins à employer le « on » et plus particulièrement quand la dénomination réfère à un critère d'âge. Bien entendu ces résultats sont fragiles dans la mesure où les occurrences ne sont pas suffisantes. Néanmoins, dans l'hypothèse où ils sont vraisemblables, ils interrogent fortement le rapport à autrui au regard de l'âge. Pourquoi les participants seraient plus enclins à exprimer une expérience partagée avec le chercheur quand autrui est décrit à partir d'un critère d'âge ? Est-ce que le fait qu'autrui soit

désigné par son âge ne raviverait pas dans le champ de conscience du participant sa proximité avec le chercheur au regard de ce même critère ? Cela pourrait vouloir dire que la façon de faire l'expérience de quelque chose, ici autrui, serait toujours susceptible de réveiller des formes latentes de liens dans l'interaction en cours, un peu comme la sensation parfois ravive un souvenir. Alors est-ce que les participants ne chercheraient pas implicitement à faire du lien dès qu'ils en ont l'occasion ? Même si ce n'est pas réellement explicite dans les discours (puisque c'est une interprétation du chercheur sur l'emploi du « on »), nous avons tendance à penser par l'affirmative. C'est d'ailleurs tout le sens de ce chapitre sur le partage de l'expérience sensible.

Un point de vue général sur le thème nous montre une contribution plus importante des plus âgés. Elle est essentiellement due au participant 21 dont les occurrences dans le thème sont anormalement élevées (78 occurrences alors que le thème en compte 630 pour 34 parcourants). Nous avons donc exclu ce parcourant des calculs. Il s'avère alors que le taux de participation au thème est équivalent dans les deux groupes d'âge. Mais cela est peu important dans la mesure où le taux de contribution n'est pas pertinent. En effet, autrui est un objet en mouvement et surtout lié à des temporalités et des événements pas toujours prévisibles. Nous ne pouvons donc pas pondérer les répartitions des contributions au thème au regard de ces effets. Les seuls aspects du thème réellement pertinents pour une analyse comparative sont les façons d'exprimer l'expérience d'autrui dans l'espace public.

3.2.1. Les dénominations d'autrui au regard du groupe d'âge

Nous remarquons plusieurs différences entre les groupes d'âge dans la façon de nommer autrui. 59% des contributions des moins âgés utilisent un terme générique contre 45% des contributions des plus âgés. Les moins âgés sont moins enclins que les plus âgés à évoquer les aspects sensibles d'autrui ainsi que ce qui les caractérise en tant que marcheurs (« piéton », « promeneur », etc). Mais nous n'observons aucune différence entre les groupes d'âge en ce qui concerne les critères d'âge, de sexe ou de statut social. Pourquoi les moins âgés vont proportionnellement plus souvent employer un terme générique pour nommer autrui que les plus âgés ? Est-ce que les conditions dans lesquelles ils les ont rencontrés ont un rôle ici ? Nous en doutons un peu dans la mesure où nous n'observons pas de différences sur le critère de l'âge d'autrui. Cela suppose donc une expérience à peu près équivalente des écoles et de leurs publics dans le parcours. Il faudrait retourner la question et plutôt se demander pourquoi les plus âgés vont plus souvent nommer autrui depuis des aspects sensibles et depuis ce qui caractérise le sens de leur marche. Par exemple, pourquoi les plus âgés

parleront plus facilement de « voix », de « pas », de « piétons » et de « promeneurs », alors même que leur expérience d'autrui semble analogue à celle des moins âgés ?

Nous pourrions interpréter la sureprésentation des aspects sensibles dans le discours des plus âgés comme l'indice d'un rapport moins distancié à autrui dans l'espace public. Et comprendre le fait de donner un sens particulier à la marche d'autrui en le désignant comme un « piéton » ou un « promeneur » un indice de leurs pratiques de la marche. Est-ce que ne se joue pas ici une différence dans le rapport à la marche en fonction du groupe d'âge ? Le regard sur autrui est délicat et nécessite une projection depuis son propre point de vue et sa propre expérience. Ainsi, si les plus âgés évoquent plus souvent les « promeneurs », c'est qu'ils doivent plus souvent que les moins âgés avoir cette pratique de la marche en ville. Notre explication tient seulement depuis l'hypothèse que le discours reflète les pratiques du quotidien des participants. De la même façon, le discours sur les « pas » et les « voix » montrerait non pas que les uns sont plus « sensibles » que les autres, mais qu'ils attachent plus d'attention aux dimensions sensibles de la manifestation d'autrui dans l'espace public - et nous en aurons la confirmation avec les mises en scène d'autrui.

Nous souhaiterions en rester là pour l'interprétation. En effet, les différences observées ne sont pas assez prononcées pour établir une distinction nette entre nos deux groupes d'âge, bien au contraire. Nous voulions juste envisager la perspective d'un différentiel d'expérience pour formuler quelques hypothèses explicatives, mais si l'on s'en tient strictement aux données et que l'on considère d'une part l'*objet d'expérience* - qui n'est pas reproduit à l'identique dans chaque parcours - et d'autre part la taille et les caractéristiques de nos échantillons - qui à aucun moment ne nous permettent de généraliser aux « jeunes » et « moins jeunes » - il est bien plus raisonnable de penser qu'il n'y a pas de grandes différences dans les manières de faire l'expérience d'autrui dans les parcours en fonction du groupe d'âge.

Une lecture globale et qui considérerait des marges d'erreur relativement importantes pourrait conclure à un partage de l'expérience sensible. Par contre, une lecture plus fine et qui minimiserait les marges d'erreur conclurait à de subtiles différences entre groupes d'âge. Nous ne voulons pas privilégier une piste plutôt qu'une autre. C'est pourquoi nous allons continuer notre exploration de thème et proposerons de trancher sur ces questions en conclusion du chapitre.

3.2.2. Les mises en scène d'autrui en fonction des groupes d'âge

Elles se répartissent assez équitablement entre 4 façons de parler d'autrui : en mettant l'accent sur l'identification (pas de verbe, ou seulement un « il y a »), sur le mouvement, sur l'activité ou sur les

sens. Respectivement, les répartitions sont 33%, 23%, 24% et 20%. S'il n'y avait aucun rapport entre la mise en scène d'autrui et le groupe d'âge, nous retrouverions à peu près - en considérant les marges d'erreurs et les variations probables interindividuelles - les mêmes taux. Or deux différences majeures s'observent ainsi qu'une mineure.

Alors que 20% des participations au thème des moins âgés mettent les sens au centre du propos, elles représentent 24% pour les plus âgés. Cette différence est relativement minime, mais elle coïncide avec celle observée sur les dénominations (nous sommes dans les mêmes ordres de grandeur). Cela appuie donc les différences mentionnées plus haut tout en relativisant leur portée. Nous serions même enclins rejeter la pertinence de ces différences.

De façon un peu plus prononcée, jeunes et moins jeunes se distinguent au niveau de l'identification et du mouvement, contrastant les résultats précédemment obtenus sur la dénomination. 28% des occurrences des moins âgés concernent l'identification - contre 36% de celles des plus âgés - et 28% concernent le mouvement - contre 16% de celles des plus âgés. En décrivant plus souvent que les plus âgés autrui en mouvement dans l'espace public, les moins âgés mettent plus de sens sur cet objet d'expérience. Mais avec la dénomination, c'est le contraire que nous aurions pu conclure dans la mesure où les moins âgés utilisaient plus souvent des termes génériques pour désigner autrui et que les plus âgés faisaient plus souvent référence aux aspects sensibles (voix, pas, etc) et au sens de la marche (piéton, promeneur, etc). Cela voudrait donc dire que le sens donné à autrui passe plus par sa dénomination chez les plus âgés et plus par sa mise en scène chez les moins âgés. Mais cela ne veut surtout pas dire qu'un groupe d'âge met plus de sens sur autrui que l'autre. Ces deux façons de donner du sens à l'expérience d'autrui permettent de multiples significations. Les dénominations établissent des critères de distinction entre les autrui qui vont même jusqu'à donner du sens aux motifs des déplacements pédestres (le piéton, le promeneur, etc). Les mises en scènes explicitent sur quoi est mise la focale dans l'expérience d'autrui allant de la simple identification jusqu'à la description de ses activités ou de ses mouvements dans l'espace en passant par ce qu'en ressent le participant au niveau des sens.

Finalement, la différence la plus marquante entre moins âgés et plus âgée est que ces derniers vont plus souvent adopter une perspective d'identification que les moins âgés. Si nous mettons de côté les données sur les sens dans la perspective de la mise en scène d'autrui, nous aurions tendance à penser que les plus âgés sont dans une perspective allocentrée (ils identifient ce qu'il y a à proximité d'eux) alors que les moins âgés auront plus facilement tendance à adopter une perspective égocentrée (par exemple le mouvement d'autrui dans l'espace qui est toujours référé au corps du parcourant). Nous retrouvons alors pleinement l'hypothèse de l'effet des conditions

expérimentales. Les différences observées entre les groupes d'âge seraient essentiellement dues d'une part au rapport à l'expérience - les enjeux qu'elle revêt pour le parcourant - et d'autre part au rapport au chercheur - entre intimité/proximité et distance. Cela voudrait dire que l'expérience d'autrui n'est pas fondamentalement différente en fonction des groupes d'âge, au contraire, mais que la relation d'enquête a tendance à créer des différences dans la production des discours. Il semble donc que les méthodologies - aussi bien dans les protocoles d'enquête et d'analyse des données - que nous avons adoptées ne soient pas très concluantes pour caractériser l'expérience sensible au regard du groupe d'âge. Nous nous demandons même si la constitution de ces groupes d'âge est pertinente, alors que le thème de la voiture avait montré des différences intéressantes entre ces groupes.

Enfin, nous avons essayé de voir si sur ce thème les différences interindividuelles étaient plus ou moins prononcées en fonction des groupes d'âge. Force est de constater qu'elles sont relativement importantes dans les deux groupes et pas suffisamment différentes pour en conclure un effet des groupes d'âge. Ces résultats sont logiques au regard du fait qu'autrui n'est pas un *objet d'expérience* que l'on retrouve à l'identique d'un parcours à l'autre. À la différence du végétal ou de la voiture - qui obéit tout de même à des temporalités précises et à une présence suffisamment continue sur certaines sections pour que sa présence soit équivalente d'un parcours à l'autre - la présence d'autrui est relativement aléatoire et non déterminable dans les parcours. C'est pourquoi les différences de contribution au thème et les variations interindividuelles générales sont non pertinentes à analyser.

4. Le sol

C'est une des thématiques les plus importantes des parcours. Lors de la reconstruction, nous avons remarqué que l'expérience du sol participait largement du sens donné aux lieux et surtout de leurs agencements. Le sol marque des frontières, des ruptures et des seuils. Ce sont des points de passage d'un espace à un autre. Bien plus que ce qui relève du sonore, l'expérience sensible du sol - qui est la conjonction des sensations podo-tactiles et kinesthésiques - est structurant du sens des lieux. Il n'est alors pas étonnant de le retrouver très fréquemment dans les discours. Il y apparaît 847 fois.

La perspective comparative sera plus aisée qu'avec les autres thèmes dans la mesure où d'un parcours à l'autre, il ne subit que très peu de variations. Ces dernières sont dues aux aléas météorologiques qui, par exemple, transforment l'expérience de la « terre » en expérience de la

« boue ». La neige est aussi venu perturber certaines sensations liées au sol. Mais dans une large mesure, il est possible de comparer précisément les lieux de l'expression du sol, aussi bien que la façon dont il se présente dans les discours - perspective que nous avons privilégiée avec les végétaux et autrui.

Nous procéderons ici aussi en deux temps. Premièrement, nous ferons une présentation générale du thème. Il s'agira de voir comment les parcourants parlent du sol. Nous nous demanderons très simplement : qu'est-ce que faire l'expérience du sol dans les parcours « en aveugle » ? Et dans un deuxième temps, nous mettrons l'expérience du sol à l'épreuve des groupes d'âge. Afin d'éviter des comparaisons qui risquent de traîner en longueur, nous nous focaliserons plus particulièrement sur deux sections du parcours : la rue Ponsard et le chemin Boisé. Ces sections cristallisent une grande partie de la diversité des expériences que dévoile la relation au sol et sont suffisamment conséquentes pour se prêter à quelques calculs.

Voici une carte qui présente les différents types de sols rencontrés dans les parcours.

CARTE DES TYPES DE SOLS RENCONTRÉS DANS LES PARCOURS



Goudron (1)



Béton (2)



Dalles (3)



Marche de trottoir (4)



Sol bombé du chemin de la Calvrière (9)



Trottoir irrégulier de la
rue Ponsard (10)



Gravillons (8)



Mélange de terre et graviers beiges (7)



Terre incrustée de galets (6)



Herbe (5)

4.1. Une perspective générale sur le thème du sol

Si, en ville, le sol est, dans un lieu donné, toujours le même d'un jour à l'autre - si l'on exclu la pluie, la neige, les feuilles en automne ou les travaux - il cristallise des formes d'expérience de l'espace et convoque des dimensions de l'expérience multiples. Les catégorisations que nous avons effectuées lors de l'analyse des précédents *objets d'expérience* ne fonctionnent plus à l'identique pour le sol. Nous allons donc devoir les retoucher et en proposer de nouvelles. Le sol a ceci de paradoxal que c'est un *objet d'expérience* statique - contrairement à tous les autres *objets d'expérience* analysés dans ce chapitre - qui témoigne d'une dynamique dans l'expérience vécue. Nous verrons ainsi comment les marqueurs du contraste et de la comparaison, jusque là marginaux dans les discours, se révèlent être ce qui caractérise le plus l'expérience du sol. Car même s'il est immobile, il fait appel à des sensibilités éminemment liées au mouvement du corps, et plus particulièrement ici à la marche.

4.1.1. Ce que recouvre le sol : caractéristiques et qualités

Quand les parcourants évoquent leur expérience du sol, de quoi parlent-ils exactement ? Le sol a trait à ce qui se passe sous les pieds, mais pas seulement. Il fait appel aux sensations musculaires, notamment celles des jambes ainsi qu'au système vestibulaire par l'intermédiaire des sensations d'équilibre. Ce sont les croisements entre toutes ces sensations qui font nommer le sol de telle ou telle façon.

Le mot sol lui-même est un terme générique souvent employé par les parcourants. Cela leur permet de décrire certaines de ses caractéristiques sans le connoter à un type de lieu particulier. Le mot sol est alors rattaché à des qualités - que nous verrons un peu plus loin - ou à certaines de ses caractéristiques, comme le type de revêtement. Le mot n'est jamais employé seul.

Le type de revêtement est une des caractéristiques les plus importantes du sol, que cela soit du « gravier », du « ciment », du « goudron », de l'« herbe », de la « terre » ou des « dalles ». Les

sections du parcours font généralement l'unanimité et les caractéristiques du sol sont la plupart du temps les mêmes d'un parcours à l'autre dans les discours²⁸³.

Le sol est aussi caractérisé par ses dénivelés. Ici, cela fait bien entendu appel en premier lieu aux sensations kinesthésiques. Que l'on monte ou que l'on descende une pente, les muscles sollicités dans les jambes seront différents. Il est surprenant de constater la finesse de sensation que peuvent ressentir les parcourants à ce niveau. Là où au quotidien les dénivelés légers passent largement inaperçus, « en aveugle », ils prennent une tout autre importance. Mais comme toute sensation un peu nouvelle - dans la façon qu'elle a de se présenter au champ de conscience - elle est souvent caricaturée. Les parcourants sentant qu'ils forcent sur leurs jambes auront tendance à maximiser les pentes - nous l'observons grâce au deuxième tour - ce qui n'est pas sans effets sur certaines « images mentales » dans le parcours, notamment sur la hauteur de la butte dans le chemin boisé.

Parfois, le sol n'est pas nu. Sur son revêtement, il peut y avoir des objets qui se distinguent comme des « feuilles », des « cailloux », des « marrons » - à l'entrée du chemin Boisé, nous passons sous des marronniers - de l'« eau », de la « neige » ou des « trous ». Ce qu'il y a sur le sol se détache alors à proprement parler du sol. Ces objets ne font pas partie intégrante du sol, mais sont des caractéristiques temporaires - les parcourants en ont conscience - qui sont à attribuer à des causes extérieures. Ils permettent alors de caractériser un peu mieux le lieu, les feuilles renvoyant aux arbres et à la saison, la neige rappelant le froid ou les cailloux laissant présager que les « sols » ne doivent pas être totalement lissés dans ces espaces, etc. Cette caractéristique du sol a donc une forte capacité d'évocation. Elle suscite facilement des renvois de sens.

Enfin, une dernière caractéristique du sol a plutôt trait à des types de configurations. Nous sommes proches de considérations génériques, mais seulement parce que ce sont des ensembles de caractéristiques qui ont été typifiés dans l'expérience devenant ainsi autonomes comme objets à part entière. Il s'agit du « trottoir », du « chemin », du « sentier », du « terrain », du « talus », du « caniveau » et de la « marche » (de trottoir ou d'escalier). Par exemple, typiquement, le trottoir est en goudron, il est plutôt sans dénivelés et ne présente aucune aspérité à sa surface (il est nu). Cette typicité est souvent mise à mal par l'expérience. Les participants qualifient alors la configuration de sol pour montrer sur quel(s) aspect(s) il diffère du type. C'est par exemple un « trottoir irrégulier »,

²⁸³ Il existe quelques exceptions qui sont le fait des plus âgés. Dans la zone du quartier résidentiel - c'est-à-dire qui va de la Piste Cyclable jusqu'au chemin de la Cabrière - deux parcourants ont senti de l'herbe ou de la terre au niveau de leurs pieds. Nous avons déjà évoqué les illusions sensibles dans le chapitre précédent, mais ici, il est probable qu'il y ait un effet dû au vieillissement. Les sensations podo-tactiles sont celles qui perdent le plus rapidement en acuité avec l'âge. Il est donc possible que ces parcourants aient « mal senti » le sol et aient donc plutôt puisé dans le *contexte de sens* pour décrire le sol. Pour rappel, dans cette zone, c'est le *contexte de sens* « Nature » qui domine largement. Il n'est donc pas si étonnant qu'ils sentent de la terre ou de l'herbe alors que nous marchons sur du macadam (par le jeu des *références représentatives*).

signifiant par là qu'il peut avoir des trous et présenter des dénivelés qui le distinguent d'un trottoir typique.

Avant d'enchaîner sur les types de qualification, nous aimerions profiter du fait que nous parlons du sol pour évoquer une expérience fréquente dans les parcours qui montre particulièrement bien la dimension corporelle de l'expérience que nous en faisons ainsi que l'importance des expériences passées à travers l'incorporation de certains mouvements quotidiens. Plusieurs participants ont eu un « réflexe » assez curieux après chaque épreuve des marches de trottoir. Quand nous faisons face à un trottoir, qu'il faille monter ou descendre, nous prévenons systématiquement les parcourants en leur disant qu'ils ont une marche qui monte ou descend en face d'eux à quelques dizaines de centimètres. Les parcourants tâtonnent alors afin de trouver la marche pour ensuite la franchir. Plusieurs d'entre eux ont alors le réflexe de lever la jambe immédiatement après avoir franchi l'obstacle et souvent ils précisent qu'ils ont l'impression qu'il va y avoir une deuxième marche. Cet effet a été observé quelque soit le lieu du parcours où il y a une marche de trottoir - sur le chemin De Gordes, sur la rue Ponsard et sur le Parking. Nous avons mis quelque temps avant de comprendre qu'il y avait probablement un rapport avec le mouvement. En expliquant qu'ils avaient l'impression qu'il y aurait une deuxième marche, les parcourants faisaient implicitement référence à la configuration de l'escalier. La question était donc de savoir pourquoi, alors qu'il savent très bien qu'ils sont dans un espace public urbain et que les escaliers y sont plutôt rares, leurs impressions allaient vers ce type de configuration. Au quotidien, ou du moins dans des conditions « normales » - avec la vue et sans difficulté pour se déplacer - franchir une marche de trottoir ou une marche d'escalier n'entraîne pas le même mouvement. Le trottoir se dépasse généralement « dans la lancée », en frôlant presque le rebord de la marche, tandis que l'escalier nécessite de changer de rythme et de lever plus haut les genoux. Quand nous avons dit aux parcourants qu'ils faisaient face à une marche de trottoir, il y a eu un effet de rupture dans la marche - du rythme en fait. Ils se sont retrouvés dans les conditions de franchissement d'un escalier - monter le genou assez haut. Il est alors probable que le mouvement de la jambe ait fait surgir l'impression de la seconde marche. Le mouvement lui-même a rappelé une configuration particulière du sol. Il a été le pivot de l'émergence du sens de l'expérience sensible. Cela montre bien que le sol n'est pas un objet extérieur à nous. Il est avant tout pris dans une relation dans laquelle le corps et le mouvement ont toute leur place.

Les configurations de sol appellent généralement à la qualification, car, comme nous l'avons précisé, la typicité de leurs caractéristiques nécessite des ajustements par rapport à la réalité vécue. Les qualifications du sol sont de différents ordres : sensibles, métriques et esthétiques.

Les qualifications sensibles ont trait à des précisions concernant des sensations à la fois podotactiles et kinesthésiques. Elles sont principalement liées au type de revêtement, chacun d'entre eux présentant certaines qualités sensibles. Par exemple, le goudron est dur, rigide et généralement rugueux. Les dalles par contre, sont dures et lisses, certains parcourants iront même jusqu'à dire que cela procure une sensation de douceur sous les pieds. Et le sol en gravier pourra être souple et rugueux, alors que l'herbe sera généralement souple et douce. Nous retrouverons alors préférentiellement ces qualités pour certaines configurations de sol. Par exemple, le chemin renvoyant à la terre sera typiquement souple et rugueux, comme peut l'être le sol en gravier.

Parfois, les parcourants précisent si le sol est étroit ou large, plus ou moins plat ou s'il est irrégulier. Ici, ce sont des considérations métriques. Mais l'irrégularité du sol, terme qui reviendra très souvent dans les parcours, masque plusieurs sous caractéristiques. D'une part, l'irrégularité peut faire référence aux dénivelés, en d'autres termes, si le sol est en montée ou en descente. D'autre part, l'irrégularité peut renvoyer aux aspérités sur lesquelles vont trébucher les parcourants. Le sol présente alors des petits creux et une rugosité qui accrochent les pieds - notamment parce que les participants sont « en aveugle ». En temps normal, ils ne trébucheraient pas. Quand un parcourant évoque l'irrégularité du sol, il peut faire référence soit à une caractéristique en particulier soit aux deux - et un participant peut adopter plusieurs sens du mot durant son parcours. C'est là toute l'ambiguïté de cette qualification du sol. Certains indices présents dans les discours nous permettent alors de savoir à quoi font exactement référence les parcourants. Ainsi, il est quand même possible de comparer les qualifications du sol en fonction des lieux du parcours.

Enfin, certaines qualifications sont d'ordre esthétique. Elles sont souvent liées à l'agréabilité de la marche. Le sol peut alors être par exemple « mauvais », « pas terrible », « pourri », « mieux » ou « bien ». Il y a eu plus de qualifications à teneur négative que l'inverse dans les parcours. La plupart du temps, les parcourants observent une neutralité esthétique vis-à-vis du sol excepté dans certaines sections comme la rue Ponsard, l'avenue Jean Perrot, le chemin Boisé et sous la MC2. Cela s'explique par le « vieux trottoir » de la rue Ponsard qui souvent crée des déséquilibres dans la marche et a tendance à susciter du stress et une certaine appréhension de la chute. Cette sensation a tendance à se calmer sur l'avenue Jean Perrot car le sol redevient plus régulier, mais la proximité de la voie de circulation entretient encore les tensions du corps. Enfin, dans le chemin Boisé, le changement radical de *contexte de sens* donne une couleur particulière dans l'appréciation esthétique du sol qui contraste fortement avec les précédentes. Sous la MC2, c'est probablement un effet du sol en dalles lisses qui renvoie souvent à un passage pour piéton sur lequel il est particulièrement agréable de marcher « en aveugle ». La dimension esthétique de l'expérience

sensible a été particulièrement absente des parcours, excepté pour les odeurs qui sont en premier lieux vécues depuis des considérations de plaisir/déplaisir, ainsi que pour le sol à notre grand étonnement. Ce qui d'habitude a tendance à passer inaperçu - la pleine conscience des sensations podo-tactile et kinesthésiques est relativement rare au quotidien - est sujet à des critères d'agrément souvent insoupçonnés. Si le chemin en terre est apprécié pour sa souplesse et l'amorti qu'il fait ressentir lors de la marche, le trottoir goudronné et lisse favorise un type de marche particulièrement apprécié en contexte urbain : une marche glissée.

4.1.2. Le sol en verbe : entre description et mouvement

Assez classiquement maintenant - car ce sont des catégories que nous retrouvons avec pratiquement tous les *objets d'expérience* - le sol mis en scène insiste sur différentes relations que le parcourant entretient avec lui. Nous avons toujours cette distinction entre perspective égocentrée avec les verbes des sens (sentir), les verbes du mouvement (marcher sur) et de l'état statique (être sur) et perspective allocentrée avec les verbes de l'identification (c'est) et de la description (il y a).

Il est inutile de rentrer dans le détail. Néanmoins, nous aimerions apporter deux remarques.

Les verbes les plus diversifiés sont ceux du mouvement et de la description. Ils témoignent donc d'une diversité de l'expérience sensible depuis les deux perspectives. De plus, plusieurs de leurs verbes sont communs, la perspective est alors juste indiquée par les pronoms. De ce point de vue, les verbes monter et descendre sont emblématiques. Par exemple, les parcourants peuvent aussi bien dire « Je/On monte » que « Ça monte ». D'un côté, la focale est mise sur l'action, le mouvement, d'un autre, l'accent va sur les caractéristiques du sol (le dénivelé), donc sur sa description.

Les autres verbes sont souvent uniques comme ceux relatifs aux sens où seul le verbe sentir est employé. Nous avons en effet déjà mentionné le fait que nous manquons de verbes adaptés pour exprimer des sensations depuis la voute plantaire ou les muscles des jambes - notons qu'une parcourante nous a précisé qu'elle « forçait » plus que d'habitude, renvoyant aux sensations kinesthésiques. Pour autant, nous ne manquons pas de mots pour caractériser le sol. Seulement, cette pauvreté dans l'inexistence de verbes des sens qui concerne ces types de sensations a peut-être tendance à rendre le sol distant de nous dans notre champ de conscience. Si au quotidien nous n'y faisons pas beaucoup attention - de l'aveu de l'ensemble des parcourants qui sont tous surpris d'avoir senti autant de choses du point de vue des sensations podo-tactiles et kinesthésiques - c'est en partie probablement parce que nous manquons de verbes spécifiques aux sensations que fait ressentir notre rapport au sol dans la marche. Mais ce n'est pas non plus une condition suffisante

pour que son expérience soit inexistante ou marginale comme en témoigne l'extrême richesse du thème dans les parcours. Nous avons là des formes d'expérience éminemment implicites, parce que peu de choses nous permettent de facilement les exprimer au quotidien, c'est-à-dire les faire exister à un niveau qui dépasse celui de la simple sensation.

4.1.3. Le sol et la qualification de la marche

Plusieurs parcourants évoquent ce que fait le sol à la marche, ou plus exactement quel type de relation s'instaure dans la marche entre le corps et le sol. À chaque fois, cela dépend des caractéristiques du sol, et plus particulièrement s'il est rigide ou souple, accidenté ou non et rugueux ou lisse, ces caractéristiques se mêlant en des configurations particulières. Par exemple, il suffit qu'un sol rugueux et accidenté soit souple pour que la marche devienne plus aisée que s'il avait été rigide. L'amorti créé par la souplesse du sol a tendance à solliciter un mouvement du corps et des sensations kinesthésiques plutôt agréables. Les parcourants apprécient la relation qui s'exprime ici entre le corps en marche et le sol. Et même si dans ces conditions, ils trébuchent, la reprise d'un équilibre par les mouvements réflexes du corps n'apporte pas une sensation de coup aussi sec au corps (et plus particulièrement dans les jambes, mais aussi au niveau du squelette) que ne l'aurait fait un sol plus rigide. Alors, bien entendu, en fonction des chaussures utilisées, les expériences vont être très contrastées. Par exemple, le parcourant qui aura mis des baskets aura plus de sensation de souplesse et d'amorti dans sa marche que celui qui aura mis des chaussures de ville. Nous pouvons aussi imaginer que la femme qui aurait mis des talons - aucune n'avait des talons à ses chaussures lors des parcours, sûrement parce que nous leur avons précisé que nous allions marcher « en aveugle » - n'aurait pas particulièrement apprécié la souplesse du sol, notamment celle de l'herbe en pente, alors qu'elle a été plutôt bien vécue par l'ensemble des participants.

Nous nous demandons ici si le fait que les parcourants habitent Grenoble ou sa proche banlieue n'a pas un effet sur les qualifications de la marche. La plupart des participants, habitant cette région montagneuse ont globalement plus de chance que par exemple des lillois de pratiquer la marche en montagne et donc de faire plus fréquemment l'expérience de sol en terre, cailloux et herbe, en montée et descente. Ainsi, la capacité d'évocation de certaines caractéristiques du sol et l'« agréabilité » de la marche sur ces mêmes types de sol ne serait pas sans lien avec l'expérience de la marche en montagne. Il apparaît alors probable que la pratique de la marche en montagne « dialogue » avec la pratique de la marche en ville, plus particulièrement dans leurs dimensions les plus sensibles. L'agréabilité de la marche et la capacité d'évocation de certaines caractéristiques du

sol sont en lien avec toutes les pratiques de la marche (en ville et en montagne, mais aussi en forêt, sur la plage, sur les chemins de campagne, etc). Ainsi, les propos des parcourants devraient être circonscrits aux univers de leurs pratiques de la marche, information qui nous fait défaut ici dans l'analyse, mais qui laisse ouverte des questions pour de futures investigations.

4.1.4. Le principe d'association/différentiation, moteur de l'expérience sensible du sol

L'expérience du sol se caractérise par une présence prononcée de marqueurs du contraste (comparaisons, ruptures et continuités). Ces marqueurs reflètent une dynamique dans les parcours et montrent comment ils font sens dans le mouvement, celui de la marche et des expériences qui s'enchaînent. Ce qui est intéressant de remarquer ici, c'est que l'absence de contraste - c'est-à-dire concrètement la continuité dans l'expérience sensible du sol - est souvent mentionnée, alors que nous aurions tendance à penser que le champ de conscience va surtout s'attacher à distinguer les choses et à mettre la focale sur ce qui diffère dans l'expérience. En fait, ces interventions de la continuité sont toujours là pour relativiser une rupture par ailleurs. Par exemple, les parcourants peuvent dire « la circulation est de plus en plus présente et qu'on est toujours sur un trottoir ». La différence va aussi donc interroger sur ce qui ne diffère pas dans l'expérience. S'il y a cette particularité, c'est, nous supposons, du fait que l'expérience est toujours typifiée dans la mesure où elle renvoie à chaque instant à une expérience typique qui ne ressemble jamais à l'identique à celle que nous sommes en train de vivre. Là où nous pourrions voir une continuité, il y a peut-être en réalité une différence, voir une rupture, non pas avec l'expérience présente en train d'être vécue et celle qui vient immédiatement avant avec laquelle elle s'interpénètre, mais avec des expériences passées typiques. Le réflexe psychique serait que le changement appelle le changement.

Ces marqueurs nous indiquent alors comment l'expérience sensible, ici celle du sol, s'affine au fur et à mesure de la marche, comment les « plus que » et les « moins que » permettent un ajustement du discours qui ne possède peut être pas les mots pour décrire en propre une expérience. Surtout, cela montre que le sens n'est que contraste, n'est que relation - comme nous en avons fait l'hypothèse au chapitre précédent - et que l'échelle du mouvement nous permet de particulièrement bien approcher ce phénomène fondamental de l'expérience. La thématique du sol cristallise alors les processus d'apprentissage à l'oeuvre dans les parcours « en aveugle », où les expériences sensibles résonnent les unes avec les autres, constituant des ressources pour exprimer au plus juste son expérience présente. Ces marqueurs du contraste permettent finalement d'aller au delà de

certaines difficultés du langage et notamment des mots qui ont tendance à figer et à autonomiser ce qui dans l'expérience vécue est toujours en « relation à » et « en mouvement ».

4.2. L'expérience du sol au regard du groupe d'âge

La thématique du sol se retrouve dans toutes les sections du parcours et chez tous les parcourants. Aucune différence significative entre groupes d'âge ne s'observe au niveau des contributions au thème. Les moins âgés ont une moyenne de 25,6 occurrences alors qu'elle est de 23,7 chez les plus âgés. Mais nous observons des différences interindividuelles relativement importantes à l'intérieur des groupes d'âge. Une lecture plus précise montre que ces différences - dont l'indice est donné par les écart-types - sont dues à quelques parcourants qui appartiennent aux deux groupes d'âge. Ces derniers contribuent de façon très divergente par rapport à la moyenne, que ce soit beaucoup ou peu. En excluant ces parcourants des calculs, nous trouvons des différences interindividuelles beaucoup plus raisonnables qui laissent supposer que l'expression de l'expérience du sol dans les parcours est relativement homogène d'un parcourant à l'autre. Cela ne veut pas nécessairement dire que l'expérience est fortement partagée, seulement que le sol est un *objet d'expérience* important pour chaque participant eu égard à son poids dans les discours. Par contre, si nous réintégrons dans nos analyses les parcourants avec un comportement « remarquable » sur le thème, il apparaît que nous devrions mesurer nos propos. En regardant de plus près ces parcourants, nous nous sommes rendus compte que plusieurs d'entre eux avaient fait leur parcours le matin entre 10h et 12h. Il paraissait curieux que la temporalité ait un rapport avec l'expérience du sol, mais nous avons quand même décidé de croiser ces variables.

4.2.1. Des temporalités du sol ?

Nous remarquons alors que le thème du sol est de moins en moins présent dans les parcours au fur et à mesure que la journée s'avance. Avec les voitures, nous avons délimité trois temporalités de la journée : le matin (10h-13h), le début d'après-midi (13h-16h) et la fin d'après-midi (16h-18h)²⁸⁴. Le matin, nous observons une moyenne de 38,3 occurrences pour le thème du sol. Elle est de 22,4 en début d'après-midi et de 19,6 en fin d'après-midi. De plus, nous observons cette tendance dans toutes les sections. Et si nous décidons de ne pas tenir compte du parcourant 7 - qui contribue à

²⁸⁴ Pour rappel, ces temporalités sont un croisement entre d'une part les temporalités des parcours et d'autre part, les activités ou pratiques dans les lieux du parcours qui ont une incidence sur certains *objets d'expérience*, comme par exemple la voiture (les heures de sortie de travail) ou autrui (heures de sorties des cours ou les récréations).

hauteur de 78 occurrences et a effectué son parcours le matin - nous trouvons tout de même une moyenne de 31,7 occurrences pour la temporalité du matin. Le problème est que le nombre de parcourants par temporalité est trop peu pour considérer ces résultats comme robuste. Il y a une probabilité pour qu'ils soient dus à un effet de dispersion qui caractérise des spécificités individuelles. Certains parcourants vont plus facilement s'exprimer que d'autre et il est donc logique de retrouver certaines inégalités au niveau de l'expression. Néanmoins, imaginons que ces résultats ne soient pas farfelus et témoignent d'une partie de la réalité vécu, comment les interpréter ? C'est bien là aussi un problème. En quoi la temporalité aurait un effet sur le vécu du sol ? Deux pistes de réponse sont envisagées : une contextuelle et une non contextuelle.

Nous pourrions supposer que l'environnement, dépendant des temporalités de la journée, a un impact non négligeable sur le discours que l'on pourrait faire de l'expérience vécue. L'expérience du sol serait la même à chaque instant de la journée à ceci près qu'à ces différents moments, le champ de conscience est plus ou moins disponible pour permettre à cette expérience d'émerger sous la forme d'un discours. En d'autres termes, pendant qu'un thème est fortement présent dans les discours, un autre est absent, mais ça ne veut pas dire qu'il n'y aura pas d'expérience de ce thème, seulement qu'elle n'aura pas été exprimée en mots. Cela voudrait dire que les thèmes sont hiérarchisés ou du moins que certains vont en dominer d'autres dans la production du discours. Pour vérifier cette piste, il faudrait, pour chaque participant, construire une représentation du poids des thèmes dans le discours et comparer les représentations en fonction des temporalités dans la mesure où elles sont en rapport direct avec certains thèmes (voiture, autrui, etc). Seulement, il est un peu tard pour se prêter à cet exercice sans compter les difficultés méthodologiques que pose la quantification d'un thème relativement à l'ensemble d'une production de discours²⁸⁵. Mais cela nous aurait permis de mieux mesurer le rapport entre le discours et l'expérience vécue, ici comment certains types d'expérience sont mieux placés pour figurer dans le discours que d'autres.

D'un point de vue non contextuel, nous pourrions supposer qu'il y a un lien entre la temporalité de la journée et les sensations du corps. Nous pourrions interpréter la moindre présence du thème comme de moindres sensations liées à l'expérience du sol - hypothèse plus que douteuse, mais dont il ne faut pas exclure la possibilité. Cela voudrait dire que le matin nous sommes plus disponibles pour sentir le sol qu'en début d'après-midi ou en fin d'après-midi. Quand on sait que la digestion a un impact sur la veille et l'attention, il n'est pas idiot de supposer ici que le corps soit moins aptes à

²⁸⁵ La quantification pour les thèmes analysés a été extrêmement laborieuse, faite d'essais et erreurs qui ont nécessité de souvent reprendre les comptages. Nous n'imaginons pas le temps nécessaire pour le faire sur l'ensemble des thèmes relativement les uns aux autres, ce qui complexifie encore plus la tâche. En effet, il faudrait trouver une méthode de comptage identique pour chaque thème, alors que nous avons plutôt « écouté » la particularité de chaque thème pour effectuer notre comptage.

certain moment de ses rythmes physiologiques de ressentir certaines sensations. Mais le domaine est trop éloigné de notre champ de compétences pour espérer des réponses qui dépasseraient les simples hypothèses.

Cet effet des temporalités sur l'expérience sensible du sol restera donc une curiosité qui admettra trois types d'hypothèses explicatives : une probabilité rare, un effet de l'environnement, un effet physiologique. Le sol est un *objet d'expérience* intéressant à étudier du fait qu'il est un objet qui *a priori* ne bouge pas (comme pourraient le faire les voitures, autrui ou le végétal) et dont le poids dans les parcours, et donc implicitement au quotidien, est surprenant.

4.2.2. Les sections dans le thème

Les sections sont inégalement représentatives du thème. Nous voulons dire par là que certaines sections font parler du sol plus que d'autres. Mais il est difficile de comparer les sections entre elles dans la mesure où elles ne font pas toutes la même longueur et qu'elles sont plus ou moins propices à d'autres expériences sensibles qui pourraient accaparer le champ de conscience. Néanmoins, certaines sections se démarquent des autres, en particulier deux sur lesquelles nous nous concentrerons dans un instant. Il y a bien évidemment l'avenue Marcelin-Berthelot qui contribue fortement au thème (53 occurrences). C'est tout simplement les premiers pas « en aveugle » qui ont tendance à diriger l'attention sur le sol. L'expérience est nouvelle pour les parcourants, donc ils sont attentifs aux premiers changements sensibles. La piste cyclable est remarquable du point de vue des occurrences relatives au sol (85 occurrences). Au moment de nous y engager, le sol change par deux fois. Nous venions d'un sol goudronné sans aspérités. Puis nous passons sur un sol en gravier sur lequel nous marchons à peine 3 mètres pour retrouver un sol goudronné sans aspérités. Ce sont les changements de sol qui ont tendance à attirer le champ de conscience. C'est pourquoi nous retrouverons préférentiellement ce thème à chaque changement important du sol. Il est présent dans le chemin de Gordes (56 occurrences) à cause des marches de trottoir que nous montons et descendons²⁸⁶. Nous retrouverons aussi la rue Ponsard (126 occurrences et son trottoir très irrégulier), l'avenue Jean Perrot (57 occurrences dont le trottoir redevient régulier), le chemin Boisé (319 occurrences et de multiples changements au niveau du sol) et sous la MC2 (50 occurrences, et son dallage lisse particulièrement remarquable). Le thème est très peu présent dans la rue du Conservatoire et le chemin de la Cabrière car dans ces sections le sol est similaire à celui des

²⁸⁶ La section De Gordes est la plus courte de toutes. Elle ne fait qu'une dizaine de mètres environ alors que la section Marcelin-Berthelot en fait une centaine tout en ayant un taux de contribution au thème équivalent.

sections qui les précèdent (cf plan du parcours). Pour le Parking, bien que nous sortions du chemin Boisé, la fin de ce dernier nous faisait passer sur un sol en goudron. La transition de sol avec le parking est donc souvent passée inaperçue. Enfin, devant la MC2, les participants n'ont pas beaucoup l'occasion de marcher puisque nous les faisons s'arrêter au milieu de l'esplanade. À elles seules, les sections Ponsard et Boisé contribuent pour plus de la moitié du thème. C'est sur elles que nous allons nous pencher car elles cristallisent plusieurs types de rapport au sol et d'expérience du sol. C'est à partir d'elles que nous essaierons de caractériser des différences entre les groupes d'âge - bien que de façon globale, il ne semble y avoir aucune incidence sur le thème.

4.2.3. De la perspective égocentrée à la perspective allocentrée en passant par le rapport à l'enquêteur : emploi des pronoms « ça », « je » et « on »

Les verbes qui impliquent le mouvement, donc une bonne part des verbes qui mettent en scène la relation au sol, vont être plus susceptibles que les autres d'être rattachés au pronom « on », qu'au pronom « je ». La marche et le mouvement sont des expériences qui seront explicitement plus partagées entre l'enquêteur et le participant. Le fait que le chercheur accompagne le parcourant dans son parcours y est évidemment lié. En ce sens, l'emploi préférentiel du « je » devrait nous montrer une distance prononcée par rapport au chercheur. Sur les mêmes types de verbes, nous avons vu qu'il était possible d'employer le « ça » (ça monte, je monte, on monte), témoignant d'une autre perspective, celle du sol. Nous avons alors repéré les verbes qui dans les deux sections observées pouvaient indifféremment être attachés à ces trois pronoms. Il s'avère que les verbes monter et descendre sont très présents dans ces sections et répondent à chaque pronom.

De manière générale, nous remarquons que sur Ponsard, les participants ont plus tendance à utiliser le pronom « ça », tandis que sur Boisé, ils vont plutôt dire « ça » ou « on », et ce quelque soit le groupe d'âge. L'expérience sensible du sol dans Ponsard a l'air d'être plus allocentrée qu'égocentrée. Cela pourrait vouloir dire que dans une section le parcourant exprime une certaine distanciation entre son corps et son environnement alors que dans l'autre, il exprime une proximité. C'est le rapport à l'expérience qui semble ici se distinguer d'une section à l'autre.

Nous observons une seule différence remarquable entre les deux groupes d'âge. Dans la section Boisé, en forçant le trait, ce sont les moins âgés qui vont employer le « on » tandis que ce seront les plus âgés qui vont employer le « ça ». Ici, nous retrouvons un des résultats des analyses du thème de la voiture sur les verbes des sens. Les plus âgés sont moins enclins à les utiliser que les moins âgés, témoignant - c'est notre hypothèse - d'un rapport à l'expérience marqué par plus de distance. Nous

avons alors fait un lien entre ce rapport à l'expérience et la situation expérimentale qui suscite des enjeux non prévus par la recherche.

À ceci près, il semble que l'expérience du sol ne soit pas bien différente entre nos deux groupes d'âge. Nous allons alors rentrer dans le détail des sections et observer chacune de leurs caractéristiques (dont les catégories générales ont été décrites dans la présentation du thème).

4.2.4. Les caractéristiques des sections Ponsard et Boisée au regard du sol : des expériences partagées ?

Les sections Ponsard et Boisé présentent des caractéristiques qui se retrouvent dans beaucoup de parcours. Ici, nous avons procédé légèrement différemment. Au lieu de comptabiliser les contributions, nous avons préféré comptabiliser les personnes qui contribuent aux caractéristiques de ces deux sections dans la thématique du sol. Nous avons donc recréé les idéaux types de ces sections à partir des discours et observé qui s'en éloignait ou s'en rapprochait et si cela pouvait avoir un rapport avec les groupes d'âge.

Reprenons les caractéristiques générales du sol. Nous avons parlé de son revêtement (goudron, terre, etc), des dénivelés (pente, montée, etc), de ses configurations (chemin, trottoir, etc), de ce qui vient temporairement sur le revêtement (feuilles, neige, etc), de ses qualifications (sensibles, métriques et esthétiques), de ses mises en scènes (égocentrée avec les verbes des sens et du mouvement et allocentrée avec les verbes de l'identification et de la description) et de la qualification de la marche (la relation au sol, plus ou moins aisée, etc). Nous avons cherché à savoir si certaines de ces caractéristiques se trouvaient ou non dans les deux sections de façon étendue parmi les participants. Nous nous confrontons alors au problème de savoir à partir de combien de participants nous pouvons considérer qu'une caractéristique du sol est suffisamment typique. Nous avons arbitrairement posé le rapport à un tiers. Il est discutable, mais nous l'avons choisi au regard de la fréquence d'apparition de toutes les caractéristiques. De toute façon, le nombre de participants est trop petit pour établir des statistiques depuis cette méthode - avant, nous comptions les occurrences, ce qui permettait d'avoir suffisamment de données. Ce sont donc des indications que nous allons ici présenter et non des relations confirmées scientifiquement. Elle montreront seulement des tendances. Nous avons 34 parcourants. Les chiffres présentés devront alors être toujours comparés à ce maximum. Et rappelons que les parcourants sont 18 dans le groupe des moins âgés et 16 dans le groupe des plus âgés.

Par quoi se caractérise la rue Ponsard au niveau du sol ? Les parcourants parlent d'un trottoir (pour 16 d'entre eux), irrégulier (22 participants) où l'on monte et descend (16). Cette maigre description ne doit pas masquer les multiples particularités précisées individuellement comme les détails sur le revêtement et les aspérités qu'il présente ou l'effet qu'il fait à la marche ou encore le fait que le sol change, qu'on puisse le sentir comme ceci ou comme cela, etc. Il y a une diversité de caractéristiques précisées si on regarde l'ensemble des parcours, néanmoins les trois majeures ont ceci qu'elles se retrouvent dans presque la moitié des parcours et à chaque fois réparties équitablement entre les deux groupes d'âge²⁸⁷. Du côté du chemin Boisé, le sol est en gravier (18 participants sur 34), en herbe (29) et en terre (16) avec des cailloux (17) et des feuilles (17)²⁸⁸. On y monte et descend (25) et on est souvent sur quelque chose (24)²⁸⁹. Par contre, le sol n'est pas qualifié de façon uniforme. Seul le gravier semble distinguer les contributions entre moins âgés et plus âgés. En effet, ils sont 13 moins âgés à en parler contre 5 plus âgés. Le gravier est le premier changement au niveau du revêtement que les parcourants observent. Les plus âgés vont alors parfois parler des feuilles au sol - qui du coup masqueraient le gravier - ou de la terre - par rapport à un contraste plutôt remarqué au niveau de l'amorti du pas. Ici s'exprime peut être une moindre sensibilité à la texture du sol du fait du vieillissement cognitif, ce que nous avons évoqué précédemment. Seulement, il n'est pas possible ici de le vérifier. Donc si l'on évacue cette particularité, il n'y a pas grand chose qui différencie les deux groupes d'âges pour les caractéristiques typiques du chemin Boisé.

En comparant les deux sections, nous remarquons qu'elles diffèrent essentiellement dans le fait que le sol de l'une va être préférentiellement nommé avec une configuration (un trottoir) alors que l'autre va l'être par un type de revêtement (terre, gravier ou herbe). Ce sont probablement les multiples changements de sol dans le chemin boisé qui créent cette différence - bien que certains parcourants aient parlé de chemin. Dans la rue Ponsard, l'image mentale du lieu est plus immédiate que dans le chemin Boisé - nous avons vu d'ailleurs les problèmes que posait le sol au regard de la proximité avec une voie de circulation automobile. Le *contexte de sens* est donc plus stable et favorise une description par la configuration du sol plutôt que par le type de revêtement. Enfin, si le

²⁸⁷ Pour le trottoir, ils sont 9 moins âgés et 7 plus âgés ; pour l'irrégularité du sol, ils sont 12 moins âgés et 10 plus âgés ; pour le mouvement de montée et de descente, ils sont 9 moins âgés et 7 plus âgés. Nous restons grosso modo dans le rapport de 18 pour 16 de l'échantillon.

²⁸⁸ Ces nombreuses caractéristiques pour le revêtement montrent seulement que sur cette section, il y a plusieurs changements de revêtement de sol.

²⁸⁹ Pour le gravier, ils sont 13 moins âgés et 5 plus âgés ; pour l'herbe, ils sont 15 moins âgés et 14 plus âgés, pour la terre, ils sont 7 moins âgés et 9 plus âgés ; pour les feuilles ils sont 9 moins âgés et 8 plus âgés ; pour les cailloux, ils sont 9 moins âgés et 8 plus âgés ; pour les mouvements de montée et descente, ils sont 12 moins âgés et 13 plus âgés ; pour la description du sol (être sur), ils sont 11 moins âgés et 13 plus âgés.

sol de la rue Ponsard est plus souvent qualifié de la même manière que le sol du chemin Boisé, c'est aussi un effet des multiples changements de sol, et donc des multiples qualifications qui les accompagnent. Dans le chemin Boisé, les qualifications seront plus diversifiées - même si l'irrégularité du sol est parfois mentionnée.

Nous avons effectué un dernier découpage et croisement entre les groupes d'âge pour ces deux sections en nous focalisant sur l'usage des verbes pour la mise en scène du sol. En regroupant tous les verbes relatifs au mouvement, nous nous rendons compte qu'ils apparaissent dans 19 parcours sur Ponsard et dans 31 parcours sur Boisé. Nous observons aussi un léger effet du groupe d'âge - plus prononcé sur Ponsard²⁹⁰. En regardant les verbes relatifs aux sens, nous remarquons un déséquilibre qui va dans le même sens²⁹¹ - plus prononcé sur Boisé cette fois-ci. Il s'agit ici de l'écart entre la perspective égocentrée et la perspective allocentrée. Les moins âgés vont exprimer plus souvent leur expérience du sol depuis le point de vue du corps tandis que les plus âgés vont l'exprimer depuis le point de vue de l'environnement.

Il semble donc qu'il n'y ait pas de différences majeures dans l'expérience sensible du sol entre les groupes d'âge. De plus, les différences interindividuelles montrent que ces expériences sont relativement partagées. Nous pourrions en conclure que nous faisons tous à peu près la même expérience du sol, pour peu que nous y prêtions attention. Mais il serait plus exact de dire que nous exprimons notre expérience du sol à peu près de la même façon.

Conclusion : Une expérience sensible partagée ?

Les résultats obtenus et leur robustesse scientifique sont particulièrement décevants au regard du temps passé à compter les contributions, croiser les variables et interpréter les données. Il semble que la seule différence qui traverse l'ensemble des thématiques abordées soit la perspective sur l'*objet d'expérience*, qui traduit de façon plus générale le rapport à l'expérience. Entre perspective égocentrée pour les moins âgés et perspective allocentrée pour les plus âgés, nous avons supposé qu'il s'agissait là d'un effet des conditions expérimentales. D'ailleurs, sans cette réflexivité sur la méthode, nous aurions pu faire l'erreur d'interpréter cette différence comme un signe d'une plus

²⁹⁰ Sur Ponsard, les contributions aux verbes du mouvement concernent 12 moins âgés et 7 plus âgés et sur Boisé, elles concernent 17 moins âgés et 14 plus âgés.

²⁹¹ Les verbes des sens concernent 4 moins âgés et 2 plus âgés dans Ponsard et 10 moins âgés et 3 plus âgés dans Boisé.

grande sensibilité des moins âgés ou d'une distance au monde caractéristique chez les plus âgés. Ceci est probablement faux comme nous allons le voir au prochain chapitre.

Point d'effet de groupe d'âge particulièrement marquant donc à ce niveau d'analyse. Il y a bien eu plusieurs pistes, mais faute d'échantillon plus conséquent, nous ne pouvons rien affirmer. Il nous aurait fallu au moins une centaine de parcourants pour vérifier certaines hypothèses, dans la mesure où nous aurions logiquement pu faire des calculs sur des sous-variables insuffisamment fournies dans nos données brutes. Mais nous nous retrouverions là avec une recherche particulièrement lourde à mener²⁹².

Donc si l'on s'en tient seulement à ce que nous avons pu montrer, l'expérience sensible quotidienne est largement partagée entre nos deux groupes d'âge. Reste que nous avons d'un côté des étudiants et de l'autre des membres de l'IUIAD qui suivent des cours. Ils ne sont en aucun cas représentatifs des groupes d'âge qui traversent la société française. Comme nous le supposions au début de cette thèse, les activités dans lesquelles sont plongés ces deux groupes produisent des rapports au monde relativement proches, expliquant les nombreuses similitudes dans les ressentis. Mais le rapport à l'expérience, aux enjeux sur les rapports à soi et à autrui, est venu perturber ces similitudes en différenciant la façon de décrire leur expérience.

Pour contourner cette difficulté, non pas en l'écartant des analyses, mais au contraire en l'intégrant totalement, il semble qu'il nous faille nous pencher un peu plus sur le rapport à l'expérience des parcours « en aveugle ». Rappelons que les participants sont dans une situation de non maîtrise et de non anticipation - à de rares exceptions près que nous avons déjà vues. Nous avons nommé ces situations surgissement. Il s'agit maintenant de définir un peu plus précisément ce terme et montrer quel(s) rapport(s) les participants entretiennent au surgissement. Nous ne présenterons pas des surgissements ou des types de surgissement. C'est bien plutôt une situation globale qui engage un « rapport à », une relation particulière. Nous allons alors utiliser ce terme pour tenter de qualifier la relation entre les participants et leur environnement, puisque nous avons émis l'hypothèse que l'expérience est toujours mise en relation, mise en rapport d'un individu et de son environnement.

Le surgissement comme façon parmi d'autres qu'a l'ambiance de se donner à vivre et à éprouver constituera la pierre angulaire d'une proposition pour penser à nouveau frais l'expérience (dans le sens faire l'expérience de) des espaces publics urbains.

²⁹² Notamment lors des retranscriptions et des « comptages » à la main.

CHAPITRE 5. LE SURGISSEMENT

« Marcher est la meilleure façon d’explorer et de tirer part d’une ville ; de ses transformations, de ses glissements, des endroits où le heaume de nuages se brise, du mouvement de la lumière sur l’eau. Pour cela, rien de mieux que la dérive volontaire : arpenter le bitume dans un état de rêverie éveillée, pour laisser surgir la fiction d’un motif sous-jacent »

Iain Sinclair²⁹³

Dans les précédents chapitres, nous avons fait trois constats concernant l’expérience sensible quotidienne des espaces publics urbains.

Premièrement, cette expérience se révèle d’une grande richesse - tant à la fois du point de vue de la diversité de ce dont on peut faire l’expérience que du degré de finesse de la relation ainsi éprouvée aux *objets d’expérience*. Si les participants arrivent à exprimer cette richesse - essentiellement au niveau du discours, bien que le corps « parle » lui aussi - à l’occasion d’un parcours « en aveugle », c’est nécessairement qu’il doit y en avoir une expérience quotidienne qui a permis la structuration de l’expérience du parcours. En effet, même si les conditions expérimentales établissent une

²⁹³ Iain Sinclair, « Light out for the territory : 9 excursions in the secret history of London », Granta Books, 1997, cité dans Merlin Coverley, « Psychogéographie ! Poétique de l’exploration urbaine », Moutons Électriques, 1991.

situation inédite pour chaque parcourant, la relation à l'environnement qu'elles engagent est tout ce qu'il y a d'habituel, non nécessairement pour le champ de conscience, mais *a minima* pour le corps. Quand les parcourants ressentent les formes de l'espace bien plus qu'ils ne les entendent où ne les voient, c'est le signe qu'ils en ont déjà l'expérience au quotidien. L'expérience des parcours « en aveugle » n'est finalement inédite que dans la mesure où nous ramenons au champ de conscience ce qui est habituellement de l'ordre de l'implicite et que nous sollicitons une parole sensée l'exprimer et la faire partager.

Deuxièmement, nous avons essayé de montrer que la compréhension, pour le chercheur, du sens de l'expérience sensible doit se faire depuis une perspective par le mouvement et le cheminement. En effet, les lieux ne prennent sens que les uns par rapport aux autres, dans la dynamique d'un parcours. Le contraste est alors primordial. C'est lui qui articule les choses entre elles et confère une dynamique au sens. Suivant d'où nous venons, dans un espace public, nous ne ressentirons ni ne vivrons un lieu de la même façon. Il est alors important d'identifier et de travailler sur les transitions, les passages, les seuils, les superpositions, etc, sur tout ce qui fait la jonction, de quelque manière que ce soit, entre des ambiances contrastées.

Troisièmement, nous avons supposé que les citoyens partageaient une large part de leur expérience sensible quotidienne. Il existerait un fond sensible commun à tous relativisant ainsi l'individualisme prononcé qu'on pourrait penser caractériser notre société. Non que nous remettions en question les processus d'individuation et de différenciation sociale. Seulement, il nous semble que nous aurions tort de mettre trop l'accent sur les spécificités individuelles. Les individus partagent en grande partie leurs expériences de la ville - ce qui ne veut pas dire qu'il vivent ou ressentent exactement la même chose - et sont enclins à produire du lien entre eux. Ceci est peut-être d'ailleurs spécifique à l'urbanisation massive et à la densification urbaine. D'un côté se crée une proximité plus grande entre les individus - il est techniquement de plus en plus aisé d'entrer en interaction avec autrui - alors que les fondements du lien chez l'être humain²⁹⁴ se font de plus en plus distants notamment du fait des injonctions à la mobilité lors des études supérieures ou dans le travail par exemple. Dans ces conditions, il nous semble logique que l'individu « moderne » cherche à créer du lien avec autrui afin de combler des distances qu'il éprouve par ailleurs. Si par exemple, certains penseurs de l'urbain vont mettre l'accent sur la foule anonyme consommatrice, nous pensons au contraire que

²⁹⁴ Nous pensons là directement à la famille (comme institution) qui a notamment pour rôle de créer du lien entre les individus les rendant « dépendants » d'une recherche de lien avec autrui. Ce n'est pas pour rien si à l'occasion d'épreuve destructrices des liens qui nous unissent aux autres (perte d'un emploi, divorce, etc), il est fréquent d'opérer un « retour aux sources » dans sa famille (si bien entendu on a la chance d'en avoir une) afin de retrouver un certain équilibre affectif.

les villes cristallisent bien plus la figure du blasé de Georg Simmel²⁹⁵, d'un individu faussement détaché, peut-être parce qu'il est de convention qu'il paraisse ainsi en public.

Richesse sensible, mouvement/cheminement et expérience sensible partagée sont donc les trois constats que nous faisons sur le vécu urbain quotidien. Mais, ils posent tous une seule et même question, déclinée de différentes façons, celle du rapport à l'altérité. Ces trois constats sont traversés par une tension entre étrangeté et familiarité. Ce dernier chapitre a pour but d'éclairer cette tension en proposant d'y entrer par l'idée de surgissement, c'est-à-dire d'un mode d'être²⁹⁶ de l'ambiance très particulier qui nous fait éprouver le monde de façon curieuse, étrange et surprenante.

Le surgissement est ce qui apparaît de façon abrupte aux sens sans se laisser prévoir et qui contraste fortement avec ce qui était perçu avant son apparition. C'est une situation où le sensible est fortement sollicité et même parfois mis à mal tant il peut interroger ou même remettre en question des pans de notre expérience sensible ordinaire. Le surgissement nous oblige à réfléchir et parfois à agir, il nous fait réagir que ce soit par le geste, par le verbe ou par l'émotion. Il éclaire la tension qui existe entre le prévu et l'imprévu dans le sens où il réalise cette confrontation. Le surgissement, en provoquant une réaction, engage le corps et convoque l'expérience, révélant par là le rapport que l'on entretient à une certaine épreuve du monde, l'épreuve de l'altérité.

Cette rapide proposition de ce que serait le surgissement n'est là que pour donner une idée au lecteur de ce dont nous parlons afin d'amorcer un premier questionnement sur ce qu'il pose comme problèmes dans la ville contemporaine ou quels enjeux urbains il questionne. Il s'agira de poser dans ses grandes lignes les raisons à l'idée de surgissement. Dans un deuxième temps, nous rentrerons plus en détail sur ce qu'est le surgissement. Un effort de définition sera effectué, notamment par rapport à l'usage courant du mot et à son rapport avec la notion d'ambiance. Enfin, nous reviendrons aux parcours « en aveugle », à la matière première de cette thèse. Nous aurons alors vu que le surgissement est relativement abstrait et ne peut se saisir directement dans le discours sur l'expérience sensible. Nous n'en observons que des traces, que « des rapports » à et « des réactions à ». Et c'est finalement mieux ainsi. Il est bien plus intéressant de comprendre comment les parcourants font l'épreuve du surgissement, font face à cette altérité dans leur relation à l'environnement que d'observer et de dégager des types hypothétiques de surgissements.

²⁹⁵ Georg Simmel, « Les grandes villes et la vie de l'esprit », Herne, 2007.

²⁹⁶ Nous pourrions aussi parler d'une façon particulière qu'a l'ambiance de se donner à éprouver.

I. Quelques interrogations autour du surgissement

Pourquoi le surgissement ? Comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre, il s'agit d'un mot qui lors d'un colloque est entré en résonance avec notre travail. La motivation première était bien plus de l'ordre de la sensation (du retentissement²⁹⁷) que de la raison. Ce n'est que plus tard qu'il est venu rencontrer des considérations plus rationnelles dans le cadre du travail scientifique.

Le surgissement gravite autour de deux champs de questionnements que nous allons brièvement présenter. D'une part, il résonne avec des préoccupations d'ordre pratique concernant l'aménagement et la conception architecturale et urbaine : le surgissement comme levier pour l'action. D'autre part, il propose une investigation sur l'indétermination de l'expérience sensible et ouvre ainsi des pistes de réflexion pour penser cette dernière à partir de ses sauts ou points de basculement, la reliant ainsi explicitement au champ des ambiances architecturales et urbaines.

1. L'imprévisibilité face à la normalisation des espaces publics urbains

Il y a une certaine contradiction entre d'un côté tout ce qu'engage le surgissement (non maîtrise, incertitude, imprévisibilité, surprise des sens, etc) et les façons contemporaines de penser et de faire la ville, en particulier ses espaces publics. Que ce soient les thématiques de la surveillance, de la pacification des conflits, de l'aseptisation²⁹⁸ des espaces publics ou de l'apaisement²⁹⁹ (de la circulation notamment)³⁰⁰, les villes contemporaines cristalliseraient, par l'intermédiaire de ceux qui les pensent, une certaine méfiance vis-à-vis de l'individu, que ce dernier soit un citoyen ou non, qu'il vienne d'ici ou d'ailleurs, qu'il soit touriste ou « local », consommateur ou flâneur.

Les aménagements contemporains témoignent parfois d'une volonté trop affirmée de maîtrise et de contrôle, ainsi que d'une prétention à dire ce qui est bon pour l'autre, ce qu'il doit faire ou non, ce qu'il doit visiter ou pas, par où il doit passer ou non³⁰¹, etc. La ville rêvée par les situationnistes est bien loin de celle que projettent celles et ceux qui décident et ont le pouvoir de la bâtir. Entre la

²⁹⁷ Gaston Bachelard, « La poétique de l'espace », Presses Universitaires de France, Paris, 2011 (1957).

²⁹⁸ Rachel Thomas (Dir.), « L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche », rapport de recherche du Programme de Recherche Interdisciplinaire « Ville et Environnement » (CNRS - MEEDDM), 2010.

²⁹⁹ Marc Dumont, Dominique von der Mühl, « De la rue à la ville apaisée : l'éclairage comparé des expériences péri/suburbaines suisses et françaises », *Flux*, 2006/4-2007/1 n° 66-67, p. 50-61.

³⁰⁰ Nous parlons bien là de thématiques. Ce sont autant d'entrées de lecture de la ville. Ce sont des manières de la penser de façon critique, c'est-à-dire en mettant à jour les paradoxes ou les « énigmes » qu'elle pose.

³⁰¹ Nous pensons par exemple à l'urbanisme de l'évitement (comme le nomme Paul Landaueur) qui s'efforce de penser en terme de flux en mouvement permanent. L'arrêt devient alors problématique dans cette perspective.

multiplication des « gated communities » en Amérique du sud, la muséification des centres anciens en Europe et la prolifération des caméras de sécurité un peu partout dans le monde, nous avons là toute une palette d'interventions concrètes sur la ville qui disent toutes, et pas toujours de façon explicite, que nous contrôlons et maîtrisons ce qui nous arrive.

Ces volontés affichées de prévoir les choses sont éminemment liées aux préoccupations contemporaines envers les risques et la sécurité qu'a notamment analysé Ulrich Beck³⁰². Si ces dernières sont légitimes (que l'on pense aux domaines de la santé et de l'environnement), force est de constater une « dérive sécuritaire » qui s'exprime en partie dans la multiplication de normes et de réglementations. Très concrètement, nous assistons à une multiplication des contraintes qui pèsent sur les projets urbains et qui produisent *in fine* une tendance à la normalisation des espaces. Se pose alors un premier champ de questionnement qui motive l'idée même de surgissement. Dans ce mouvement de normalisation des espaces urbains³⁰³, quelle place reste-t-il à l'imprévisible ? Comment le concepteur, l'aménageur et l'architecte peuvent composer avec cette rigidification des possibles ? De quelle(s) marge(s) de manoeuvre disposent-ils ?

Ces questions ouvrent alors à d'autres champs d'investigation qui ne seront pas ici explorés. Notre hypothèse sera simplement que le surgissement pourrait être un outil pour penser l'imprévisible à l'échelle qui nous semble fondamentale, celle des corps en mouvements dans l'espace. Notre tentative sera donc de proposer que le surgissement soit un outil de détournement ou, en d'autres termes, un levier contre la normalisation des espaces publics.

Ici, nous nous situons du côté des acteurs qui produisent la ville, mais il faut aussi constater que la tendance à la normalisation des espaces ne résiste pas aux multiples détournements qu'opèrent les citoyens³⁰⁴. En outre, aucune sociologie ou psychologie ne peut prédire avec exactitude ce que va faire, vivre ou penser un individu dans son ici et maintenant sans opérer une réduction du réel et négliger la part d'indétermination de l'expérience sensible.

³⁰² Ulrich Beck, « La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité », Flammarion, Paris, 2001

³⁰³ Nous circonscrivons ces questionnements au cas de la France. En effet, chez certains de nos voisins européens, cette normalisation est beaucoup plus lâche et l'on constate que le surgissement peut avoir une place légitime dans les projets urbains. Voir à ce propos les exemples des villes de Brême et de Fribourg en Allemagne que l'on retrouve dans : Nicolas Soullier, « Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action pour des villes où l'on aimerait habiter », Eugen Ulmer, 2012.

³⁰⁴ Un exemple assez fascinant s'est déroulé à propos des dispositifs mosquito au Royaume-Unis. Il s'agit de dispositifs généralement positionnés dans les espaces publics (devant les magasins et les entrées d'immeubles) qui diffusent des sons dans des fréquences au delà de 20.000 Htz, seulement perceptibles par des oreilles « jeunes » - vers 25 ans, on ne perçoit déjà presque plus ces fréquences. Ces sons particulièrement désagréables pour l'oreille avaient pour objectif de faire fuir certains « indésirables » de certains espaces - les controverses parleront de dispositif anti-jeunes. Tout se passait « pour le mieux » jusqu'à ce que la formidable capacité d'adaptation de l'être humain ne se mettent en branle. Comprenant qu'ils percevaient des fréquences que les plus âgés ne percevaient pas, les « jeunes » ont commencé à détourner le principe du dispositif pour créer des systèmes de communication seulement perceptibles par eux. Il suffisait de quelques « bricolages » pour que les téléphones portables sonnent à 20.000 Htz, rendant leur usage possible dans des lieux qui jusque là les avaient interdit (en salle de cours par exemple).

2. L'imprévisible dans l'expérience sensible quotidienne

L'expérience procède par anticipation à travers des simulations d'action si l'on s'accorde avec les travaux actuels des neurosciences. Pour autant, elle nous met sans cesse à l'épreuve de l'inconnu, du surprenant et de l'imprévu. La vie humaine est traversée par une tension entre prévisibilité et imprévisibilité qui marque probablement une constante.

Cette tension n'est pas en soi problématique. Et même au contraire nous y voyons là la possibilité même d'avoir l'expérience de quelque chose ainsi qu'une des sources de la créativité. Les deux pendants de cette tension sont essentiels à l'expérience - entendue comme réserve de connaissances, de savoir faire et être indispensable à la survie - mais aussi pour s'adapter à un monde qui n'est pas figé, qui est sans cesse différent et peut toujours nous surprendre.

Il est nécessaire de maîtriser et de prévoir, dans une certaine mesure, pour survivre, de même qu'il est indispensable de se faire surprendre par l'imprévu afin de stimuler notre capacité d'adaptation. La rigidité et l'immobilisme sont les pires ennemis de toute espèce. Dans un monde qui change, il est nécessaire de soi-même changer. Ces tensions sont ce qui nous permet de continuer à vivre malgré les multiples épreuves auxquelles nous pouvons être confrontés - et certains plus durement que d'autres. Elles ne sont donc pas des problèmes.

Cela devient problématique quand ces tensions subissent des déséquilibres, dans un sens ou dans l'autre. Une trop grande maîtrise et prévisibilité nous dirigerait directement dans le monde de « 1984 », de « Bienvenue à Gattaca » ou encore d'« Equilibrium »³⁰⁵, dans une sorte de désenchantement radical amenant à une perte de sens fatale pour l'être humain en ce qu'elle lui ferait perdre pour ainsi dire son humanité. À l'inverse, un monde totalement imprévisible serait tout autant destructeur, ou du moins arrêterait de construire quelques chose - que ce soit très concrètement des bâtiments, mais aussi des idées, des relations, etc. En quelque sorte, cela signerait la fin de l'Histoire et à long terme la même perte de sens chez l'être humain. La réalité vécue oscillerait donc entre un monde angoissant³⁰⁶ et un monde où l'on s'ennuierait (mais rassurant).

³⁰⁵ Sans la dimension « art martial ». Dans ce film, peut être un peu moins connu que le roman de George Orwell ou le film d'Andrew Niccol, la société en est venue à proscrire toute forme d'art pour éradiquer la violence sur terre. Leur pré-supposé est que les émotions, générées entre autre par les oeuvres d'art, sont à la source de la violence. Nous y voyons alors un monde terne, sans couleurs (pour ne pas aviver des sensations) aux villes peuplées d'individus tous habillés pareils sans expressions faciales (ils prennent aussi tous les jours un « médicament » qui régule leur état émotionnel).

³⁰⁶ Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005.

Dans l'expérience sensible du quotidien, l'imprévisibilité que porte le surgissement en fait une porte d'entrée vers les points de basculement qui caractérisent certains rapports au monde. Le surgissement plonge dans l'incertain et fragilise nos habitudes. En un sens, il est déstabilisation. Le surgissement revêt alors un double sens dans cette perspective depuis l'expérience sensible.

Dans un premier sens, il est une caractéristique de l'expérience qui témoigne de son indétermination. En effet, même si nous avons évoqué à de très nombreuses reprises l'importance des *schèmes et réserves d'expérience* et des attentes de typicité et répétabilité, il ne faut pas oublier que l'expérience sensible est toujours unique et ainsi donc susceptible de surprendre ou de déstabiliser. Le surgissement fait alors partie de l'expérience sensible dans le sens où il est cet élan qui rappelle la tension entre prévisibilité et imprévisibilité. Il n'est pas une exception et l'imprévisibilité dans l'expérience n'est pas négligeable³⁰⁷. Se pose alors la question de l'articulation entre imprévisibilité et *schèmes et réserves d'expérience*. Dans quelle mesure le surgissement est une façon de renouveler notre manière de penser l'expérience ? En quoi éclaire-t-il l'indétermination de cette dernière ?

Dans un deuxième sens, le surgissement est une situation à laquelle nous faisons face. Il interroge alors directement notre rapport au monde en nous confrontant à l'altérité. Comment réagissons nous à cette imprévisibilité dans l'expérience sensible ? Il semble qu'on puisse supposer une large palette de façons de réagir au surgissement qui se situerait entre d'un côté une forme de lâcher prise où nous nous laisserions porter par la situation (un peu à l'image d'un aventurier inconscient des dangers qui le guettent) et de l'autre une forme de reprise de contrôle et de maîtrise sur la situation grâce à des repères de stabilité.

Ce sont là des perspectives sur le monde parmi d'autres - que nous verrons car justement nous essaierons de dégager des figures de rapport au surgissement, c'est-à-dire des manières de réagir à l'incertain, à l'imprévu et au non maîtrisé - qui interrogent alors aussi les rapports à soi et à autrui. Il nous semble que ces rapports au monde accompagnent la façon dont on peut se représenter autrui ou plus largement le penser. Dans le surgissement, se joue une perspective plus ou moins rigide selon les individus, non sans effets sur leur capacité à vivre ensemble, sur les types de relations ou de solidarités qu'ils peuvent élaborer entre eux. S'interroger sur l'incertitude et l'imprévisibilité dans notre société, ce n'est pas seulement se demander comment nous nous adaptions à l'inconnu, l'imprévu et au non maîtrisé, c'est aussi se demander comment il est possible de faire société. Le

³⁰⁷ Contrairement à ce qu'ont pu dire les sociologues comme nous le rappelle Michel Grossetti dans « Sociologie de l'imprévisible. Dynamique de l'activité et des formes sociales », PUF, 2004.

surgissement nous confronte à ce qui est autre, dans le sens le plus large du terme, à l'altérité, qu'elle s'incarne dans un objet, une situation ou un autre être humain, un groupe, une société.

Existe-t-il des façons de « réagir au » surgissement, d'y faire face, d'en faire l'épreuve qui nous donnent des indices sur la façon plus générale qu'ont les individus de se confronter à l'altérité ?

Nous supposons que c'est en se focalisant sur des situations quotidiennes et habituelles (en un mot banales) que nous observerons les façons les plus spontanées de réagir à l'altérité. En évitant de se concentrer sur des situations qui mettent directement en jeu autrui, nous court-circuitons les effets des représentations et des rationalisations propres à la situation d'enquête pour approcher d'au plus près la relation intime au surgissement.

Les parcours « en aveugle » sont intéressants de ce point de vue. Non seulement ils réalisent cette tension entre connu/inconnu, prévu/imprévu, certain/incertain, etc - du fait que les parcourants marchent dans des espaces publics urbains, situation quotidienne et habituelle, mais sans la vue et dans un lieu où ils ne sont *a priori* jamais allés, situation inhabituelle et rare - mais aussi ils dirigent le rapport au surgissement sur les dimensions les plus sensibles de l'expérience. Ainsi, les parcourants sont plus enclins à « se laisser aller » dans leurs propos, puisque commenter son expérience sensible porte bien moins à conséquence que commenter ses relations avec autrui dans des situations de surgissement. En quelque sorte, il s'agit d'éviter les discours convenus pour approcher au plus près comment les parcourants vivent intimement ce rapport d'étrangeté dans l'expérience.

Notre plus grande difficulté ne sera pas tant de dégager par l'analyse des rapports au surgissement, mais plutôt de montrer en quoi ces derniers ne témoignent pas seulement d'un rapport à l'environnement - car c'est ce sur quoi il leur est demandé de parler dans les parcours - mais aussi des rapports à soi et à autrui. Rapport au monde, rapport à soi et rapport à autrui sont intimement liés. Et c'est en réintégrant la relation d'enquête dans l'analyse que nous arriverons à construire ces passerelles. La situation d'enquête suscite des rapports à soi (se définir comme quelqu'un d'ouvert à la nouveauté par exemple), des rapports à autrui (se mesurer à, se comparer, ou montrer qu'on est aussi capable que) et des rapports au monde (curiosité ou même appréhension) qui ne sont pas sans effets sur ceux directement issus de l'expérience vécue. Leurs interactions vont qualifier les expériences sensibles et se cristalliser dans des rapports au surgissement qui ne sont plus simplement alors des rapports au monde, mais des rapports au monde colorés par la relation d'enquête et les configurations spatiales et physiques des lieux.

Voici donc ce vers quoi cette réflexion nous conduit. Il était nécessaire de faire émerger ces questionnements naissants avant de passer à une définition plus rigoureuse du surgissement.

II. Vers une définition du surgissement

Pour définir le surgissement, nous avons procédé en trois temps. Dans un premier nous nous sommes penchés sur l'étymologie du mot et sur ses définitions courantes. Nous arrivons alors à une première définition. Puis, nous avons regardé l'usage du mot en sciences humaines et sociales. Il s'agissait de voir, ici arbitrairement dans ce champ, quels étaient les possibles du mot. Nous proposerons un ajustement de notre première définition. Enfin, nous avons fini par le confronter à la notion de retentissement chez Gaston Bachelard³⁰⁸ et à la notion d'ambiance chez les chercheurs du CRESSON. D'une part, il fallait distinguer le surgissement du retentissement - par certains de ses aspects le premier est proche du second, mais comme nous le verrons, il n'en est qu'une de ses manifestations dans l'épreuve du monde - d'autre part, nous voulions réintégrer nos interrogations à celles qui gravitent autour des ambiances architecturales et urbaines et en particulier aux approches développées au CRESSON en la matière. C'est en quelque sorte notre modeste contribution à l'avancée de ces problématiques.

1. Une approche classique et conventionnelle : étymologie et définition officielle du surgissement

Le mot surgissement vient du verbe surgir. Ce dernier s'origine dans la langue latine à travers le mot *sugere* qui déjà revêt plusieurs sens. Il est synonyme de se lever, s'élever et se dresser. Par exemple, *surgere e mensâ* veut dire se lever de table et *surgit sol* signifie que le soleil se lève. Il est aussi employé pour les choses abstraites et immatérielles comme les pensées. Ainsi *surgit animo sententia* : une pensée vient à l'esprit. L'idée de mouvement est déjà présente dans *surgere*. Elle y est même centrale puisqu'on la retrouve quelque soit l'objet (le soleil, quelqu'un, une pensée, etc). *Surgere* n'est pas encore qualifié (comme il le sera plus tard) et indique seulement un apparaître en s'élevant. Cela pourrait paraître curieux concernant la pensée qui vient à l'esprit, mais que la pensée et les idées soient des domaines du « haut » et qu'elles y viennent en s'élevant n'est pas sans rappeler les philosophies greco-romaines.

³⁰⁸ Gaston Bachelard, « La poétique de l'espace », PUF, Paris, 2011.

Le mot surgir lui même n'apparaît qu'au XVème siècle et vient en partie remplacer *sourdre* qui vient lui même du latin *surgere*. Il conserve son sens latin, mais il se retrouve particularisé dans le lexique marin du XVème au XIXème siècle et signifie jeter l'encre ou aborder. Ce verbe surgir vient de l'espagnol *surgere* qui lui signifie s'élever sur la mer ou apparaître en venant de la haute mer. Le mot est donc lié aux pratiques de navigation et d'explorations maritimes qui ont largement marqué l'Europe à partir du XVème siècle. Ce n'est sûrement pas sans lien avec les idées d'imprévu, d'incertain et de non maîtrisé qui se cachent derrière l'usage courant du mot - car le dictionnaire a l'air d'ignorer cet aspect du mot, nous allons le voir. Les explorateurs et navigateurs partaient en mer sans savoir si un jour ils reverraient la terre ferme. Les nombreux récits d'aventures qui ont vu le jour à ces époques en témoignent aujourd'hui. De grandes figures ont marqué l'histoire - et pas toujours d'une belle façon - de leurs découvertes suite à leurs départs en mer vers l'inconnu - dans la mesure où ils pouvaient débarquer sur de nouvelles terres, se perdre en mer ou faire naufrage à cause des tempêtes. Mais ce sens de surgir est absent des définitions officielles, c'est seulement une hypothèse que nous pouvons faire au regard de l'usage courant du mot.

C'est à partir du XIXème siècle que surgir va se stabiliser et revenir à certaines particularités que nous avons trouvées avec son origine latine. Surgir signifie alors apparaître ou naître brusquement à la vue en s'élevant. Il est synonyme de dresser et jaillir.

Au sens propre, le sujet peut désigner une réalité concrète comme un édifice qui surgit du sol. Mais il peut aussi désigner une réalité animée quand nous disons que quelqu'un surgit. Au sens figuré, le sujet de surgir désigne alors une réalité abstraite. Cela peut dire que quelque chose se présente à l'esprit de manière claire et précise, comme une image ou un souvenir. Mais il peut aussi évoquer le caractère imprévu et brusque du surgissement comme quand nous disons qu'un problème ou une difficulté surgit. C'est seulement dans ces conditions que le caractère incertain d'une situation de surgissement apparaît dans les définitions classiques.

Reprenons la première définition du dictionnaire : apparaître brusquement à la vue en s'élevant. Il y a deux points qu'il faut éclaircir : le brusquement et l'introduction de la vue.

Brusquement veut dire avec rudesse, d'une manière brusque et soudaine. Brusque signifie d'une part qui agit avec une certaine rudesse, d'une vivacité rude pouvant aller jusqu'à l'agressivité et d'autre part qui est soudain, que rien ne prépare ni ne laisse prévoir. Le surgissement offre donc une certaine manière de se vivre avec à la fois une rudesse et une soudaineté. Il est lié à une certaine violence, ce qui laisse supposer que la façon dont on va le vivre puisse être problématique de ce point de vue là. De plus, il arbore un caractère imprévu et présage de la non maîtrise par sa

soudaineté. Ici, on insiste sur la relation qui s'instaure entre l'individu et son environnement dans ce genre de situation.

L'introduction de la vue dans la définition - qui n'apparaît pas dans tous les dictionnaires contemporains - semble cohérente avec les définitions du verbe surgir dans le lexique maritime. Le bateau qui apparaît à l'horizon en venant de la haute mer l'est d'un point de vue visuel. Par ailleurs, le verbe apparaître laisse toujours imaginer quelque chose de visible. On ne dira pas très souvent qu'un son apparaît. Bien plus nous dirons qu'il émerge. Le verbe paraître appartient au répertoire des verbes de la vue. Nous voudrions ici faire une entorse à cette définition et englober les autres sens indistinctement. Apparaître, c'est devenir en présence à quelque chose, c'est se mettre en relation à quelque chose. Nous nous situons alors en amont d'un découpage sensoriel.

Ces précisions nous permettent de dégager ce qui caractérise le surgissement. Ce dernier est donc un apparaître brusquement qui suppose d'une part la mobilisation du champ sensoriel et d'autre part un déjà là, mais inaperçu. Quelque chose qui apparaît est quelque chose qui existait avant d'apparaître. Cette existence n'est que rétrospective dans la mesure où avant que la chose ne surgisse, elle n'existait pas pour la conscience qui l'éprouve.

Le surgissement est aussi une relation puisqu'il est qualifié de brusque. Entre rudesse et soudaineté, il éprouve l'individu aussi bien dans sa sensibilité - par une certaine violence - que dans sa projectualité - l'inattendu et l'imprévu minent nos conditions de possibilité d'anticipation dans l'expérience. Il pose alors question sur la façon qu'on aura d'en faire l'épreuve. En effet, ainsi défini, le surgissement aurait tendance à malmener l'individu dans ses sécurités et stabilités. Il est alors déstabilisation et insécurisation. L'accent est bien plus mis sur la relation individu³⁰⁹/environnement que sur la chose qui surgit.

Apparaître brusquement en s'élançant ou en s'élevant, le surgissement témoigne d'une certaine dynamique, d'un mouvement. Ce n'est donc pas un état statique et durable. Il est de l'ordre de l'éphémère et de l'évènementiel. Ce mouvement n'a pas n'importe quel sens puisque l'élaner ou s'élever suppose un mouvement vers l'avant ou vers le haut. Ici aussi, le lien avec le champ maritime est évident. Le bateau qui apparaît à l'horizon semble s'élever de la mer. Nous avons encore là l'ancrage fort de la vision. Si le surgissement est mouvement, quel est sa place dans la

³⁰⁹ Ici, nous employons le mot individu pour indistinguer le corps et l'esprit. Il n'y a bien entendu pas d'une côté quelque chose qui serait le corps et de l'autre quelque chose qui serait l'esprit. Ce dualisme a depuis longtemps été abandonné. Pour autant, il permet de faire des distinctions qui sont intéressantes en terme d'analyse. D'un côté, il y a les dimensions les plus sensibles de l'expérience qui sont convoquées quand le surgissement est violence ou rudesse, mais d'un autre, il y a les dimensions les plus cognitives (faute de mot plus approprié pour l'instant) qui sont mises à mal quand le surgissement ne permet plus d'anticiper et de prévoir.

dynamique de l'expérience sensible ? Quelles traces laisse-t-il ? Et qu'est-ce que ça fait à l'expérience vécue ?

Enfin, dans un sens figuré, il s'agit de quelque chose qui naît et se manifeste à l'esprit à la fois de façon nette et précise et de façon soudaine et imprévue. On parlera alors plus d'une idée qui surgit. Le caractère abstrait de la chose surgissante peut laisser croire que la chose surgit *ex nihilo*. Se posent alors deux genres de questions. Premièrement, quel est le statut de ce qui surgit ? S'il y a surgissement, c'est toujours de quelque chose, que cette dernière soit concrète ou abstraite. Deuxièmement, quelle est l'origine du surgissement ? Si quelque chose surgit, c'est, nous semble-t-il, à première vue, que cette chose vient de quelque part. En étant mouvement, le surgissement implique un point de départ où tapie, la chose attendait son heure. Ces deux questionnements seront évacués un peu plus loin. Nous verrons qu'ils sont inintéressants par rapport au point de vue que nous avons adopté sur l'expérience sensible (expérience comme relation ou rapport à).

Nous allons proposer une première définition relativement large du surgissement comme fait de surgir. Il s'agit de quelque chose de concret ou d'abstrait qui forme un mouvement du point de vue de son état - de non existence à existence (la chose), d'imperceptible à perceptible (la relation à la chose) et de perçu à non perçu (soi) - nous faisant vivre intensément la relation que nous éprouvons à la chose surgissante par le biais d'émotions - à travers ses caractéristiques comme la violence, la soudaineté, la vitesse, l'imprévisibilité et la surprise. Le surgissement tend à une relation entre soi et autre chose - donc un rapport d'altérité - qui se vit comme un mouvement - que la réflexion peut après coup séparer en espace et temps - des multiples dimensions de l'expérience sensible³¹⁰. Il aurait donc tendance à rythmer les passages d'attention sur les différentes dimensions de l'expérience. Nous pensons ainsi que le surgissement confère un rythme particulier à l'expérience vécue et donne à éprouver et ressentir intensément la relation à l'environnement. En un sens, il actualise cette relation en la ramenant assez violemment au champ de conscience. Mais le surgissement implique nécessairement conscience de la relation. Ainsi, on ne peut pas prendre le point de vue de la chose surgissante, cela n'aurait aucun sens. Quelque chose peut effectivement émerger ou apparaître brusquement pour un observateur extérieur, sans qu'il surgisse pour moi. Si je ne l'éprouve pas - ce que nous entendons par en avoir conscience ici - il n'a aucun sens pour mon vécu et donc n'actualise pas cette relation particulière à l'environnement qui aurait pu advenir.

³¹⁰ Nous renvoyons le lecteur au chapitre sur « l'expérience sensible des espaces publics urbains » pour plus de précisions sur ces dimensions de l'expérience. Par exemple, elles peuvent concerner les dimensions les plus sensibles de l'expérience ou les plus affectives, mais tout aussi bien mettre la focale sur le cognitif à travers les *contextes de sens* et les renvois de sens entre *objets d'expérience*.

Quelque part, le surgissement est bien plus un mouvement intérieur de l'être qu'un mouvement extérieur à lui. Le surgissement est l'écho d'une relation.

Gardons ces pistes de clarification du surgissement et procédons différemment en partant de l'usage du mot lui même.

2. Le mot surgissement dans les sciences humaines et sociales

Notre recherche a été relativement simple. Nous sommes partis de l'idée que pour définir un peu plus précisément le surgissement, il nous fallait dégager les conditions de son emploi. Le dictionnaire revêt quelques rigidités que l'usage a tendance à atténuer. Notre principal problème a trait à où chercher l'usage du mot, dans quelle(s) production(s) - orale ou écrite, littéraire, scientifique, etc. Afin d'embrasser la multitude que pouvait englober le mot, il nous fallait un champ relativement vaste. En nous focalisant sur les moteurs de recherches d'articles en sciences humaines et sociales, nous pouvions alors avoir des emplois très contrastés appartenant aussi bien au discours sur une oeuvre littéraire que sur la psychanalyse, la sociologie, l'histoire, etc. De plus, en procédant de la sorte, nous avons rapidement accès aux contenus des articles et donc aux phrases dans lesquelles le mot apparaissait. Nous avons alors lancé une recherche sur le moteur ISIDORE³¹¹ avec le mot surgissement. 108 références³¹² sont apparues. Parfois, il ne s'agissait pas exactement du mot surgissement, mais du verbe surgir ou ressurgir. Nous avons quand même analysé le sens dans ces cas.

Pour chaque référence, nous avons procédé de deux façons. Dans un premier temps, nous isolons le passage du texte où le mot apparaît - cela peut aller de la phrase au paragraphe³¹³. Ensuite, nous nous demandons ce qui surgit (la question du quoi). Il s'agissait de voir l'extrême diversité de ce qui peut faire l'objet d'un surgissement - diversité qui contribuera au fait que nous évacuerons cette approche. Enfin, le plus gros de l'analyse consiste à commenter les passages des textes en nous demandant sur quel(s) aspect(s) de la définition du surgissement l'emploi contextualisé insiste ou ce

³¹¹ Il s'agit d'un moteur de recherche sur internet en sciences humaines et sociales. Il permet de répertorier les articles ou les notices - les annonces de colloques par exemple - de nombreux sites qui centralisent ces informations. La liste serait trop longue à reproduire. Nous renvoyons le lecteur à sa propre navigation sur le site : <http://www.rechercheisidore.fr/>.

³¹² Ces références sont en annexe (pages 530 à 557) et concernent aussi bien des résumés, des appels à article ou à communication que des articles scientifiques. Le mot surgissement peut apparaître plusieurs fois dans une même référence. Cette recherche a été effectuée en juin 2011.

³¹³ Il a fallu parfois lire les articles en entier dans la mesure où la décontextualisation des passages peut entraîner de fausses interprétations.

que ça peut faire naître comme réflexion sur le surgissement. Cette dernière partie est relativement libre dans la mesure où il s'agit de se laisser porter par la diversité des emplois du mot et laisser voguer nos réflexions au gré des surgissements. Nous écrivons alors très librement ce qui nous vient à l'esprit. La réflexion reprend alors plus tard l'ensemble des commentaires pour les rendre intelligibles. C'est ce que nous allons présenter.

Qu'est-ce qui surgit ? Pour la quasi totalité des références, il y a toujours quelque chose qui surgit et jamais de surgissement en soi. Il n'est donc pas autonomisé et se raccorde à quelque chose. Par contre, nous observons une extrême diversité de ces quelque chose. Cela a bien sûr à voir avec la thématique développée dans la référence. Surgissent alors les multiples dimensions de l'expérience, de la plus concrète à la plus abstraite, appuyant ainsi le découpage qu'opère le dictionnaire. Nous serions alors tentés de dire que tout peut potentiellement surgir. S'intéresser de plus près au quoi du surgissement nous plongerait dans la multitude du monde, sans repères. Si surgit aussi bien un souvenir, qu'un désir, un thème ou une parole, alors nous voyons mal comment ordonner ces objets pour proposer une grille de lecture de l'expérience qui nous permettraient de mieux approcher le vécu. Ainsi, le quoi du surgissement est sans grand intérêt ici. Peu importe ce qui surgit. C'est plutôt la façon que ça a de surgir qui devrait constituer notre porte d'entrée sur le surgissement. Le chemin est inverse. Au lieu de catégoriser les objets qui surgissent en fonction des dimensions de l'expérience qu'ils mettent en avant - et il faut avouer que face à la diversité rencontrée, nous aurions bien du mal à classer ces objets - nous pensons préférable de différencier des rapports au surgissement - c'est-à-dire des façons dont ça a de surgir ou plutôt les qualifications de la relation que révèle un surgissement.

Regardons alors de plus près comment ces objets surgissent dans les références, en d'autres termes voyons ce que nous disent ces extraits de la situation de surgissement. Nous avons dégagé cinq entrées qui nous permettront de broser l'ensemble des caractéristiques du surgissement que nous avons rencontrées : les qualifications du surgissement ; ce que provoque ou ce que fait le surgissement ; les dynamiques du surgissement ; le temps dans le surgissement ; les façons de penser le surgissement.

2.1. Les qualifications du surgissement

Avec le surgissement, revient très souvent qu'il est inattendu et imprévisible. Il est curieux que son caractère inattendu et imprévisible soit accolé au mot dans la mesure où cela fait déjà partie de sa

définition courante. Rappelons que le surgissement est ce qui apparaît brusquement en s'élevant. Le brusquement implique déjà ces caractéristiques. Pourtant, certains auteurs parleront du surgissement « inopiné »³¹⁴, « inattendu »³¹⁵, « improbable »³¹⁶ ou « imprévisible »³¹⁷. C'est une manière d'insister sur ces traits de caractère que la définition proposée par le dictionnaire et celle couramment acceptée rendent implicites. Dans le même ordre d'idée, le surgissement peut être non maîtrisé. Il s'agit de quelque chose qui nous échappe, dont on peut juste faire l'épreuve sans arriver à l'apprivoiser. Il sera alors « incontrôlé »³¹⁸, « immaîtrisable »³¹⁹, voir « chaotique »³²⁰. Cela rejoint l'idée d'imprévisibilité, mais en insistant ici plus sur le rapport au surgissement que cela entraîne.

Le surgissement est donc inattendu, imprévisible et non maîtrisable. Ainsi, il peut devenir problématique quand il ne s'accorde plus aux situations. Il est « intempestif »³²¹, il survient au mauvais moment. Le surgissement porte toujours le risque d'un désaccord, de ne pas être à sa place dans une situation vécue. Il incarne une certaine incertitude dans l'épreuve du monde. Nous comprenons alors qu'il puisse faire peur ou être l'objet d'appréhensions.

Le surgissement peut aussi être plus ou moins « intense »³²². Mais ce n'est pas le surgissement comme objet qui le serait. C'est bien plutôt une qualification de ce qui est éprouvé qui se rapproche d'une forme de quantification des sensations. C'est là une propriété des choses qualitatives. Les sensations sont plus ou moins intenses, ce qui nous permet de les comparer entre elles du point de vue de la teneur de vécu qu'elles induisent. C'est la même chose pour le surgissement dans la mesure où il donne à éprouver un type de relation entre l'individu et son environnement caractérisé par l'imprévu, l'inattendu et le non maîtrisé. Cela veut dire ici aussi que le surgissement est bien une épreuve du monde (dans le sens d'éprouver notre relation au monde). Les qualifications du surgissement nous disent déjà en quelque sorte ce qu'il fait et ce qu'il provoque.

³¹⁴ Indiquer les références précises pour chaque extrait risquerait d'amener une lourdeur dans la lecture du texte. Nous indiquerons alors seulement le numéro de la référence que le lecteur pourra consulter en annexe s'il le souhaite. Il s'agit ici de la référence 6.

³¹⁵ Réf. 31 et 59.

³¹⁶ Réf. 59.

³¹⁷ Réf. 64.

³¹⁸ Réf. 16.

³¹⁹ Réf. 62.

³²⁰ Réf. 24.

³²¹ Réf. 10.

³²² Réf. 9.

Enfin, certains extraits (comme les références 10 et 12 par exemple) suggèrent des formes d'anticipation du surgissement de l'ordre de la probabilité, ne permettant pas la prévisibilité. Il est alors possible que quelque chose survienne sans que l'on puisse prévoir précisément quand, ou et comment. Il nous arrive d'avoir ce genre de sentiment qu'il va se passer quelque chose de soudain sans que nous soyons capable de le prévoir. Par exemple, on peut voir un éclair dans le ciel qui annonce - si l'on est suffisamment loin de la source - le tonnerre. Pourtant, jamais on arrive à prévoir quand va avoir lieu le grondement. Même chose pour les feux de circulation. En voiture, nous pouvons arriver à anticiper la survenue du feu vert - par le feu piéton qui passe au rouge - mais sans réellement prévoir exactement quand il passera effectivement au vert. C'est d'ailleurs l'occasion de démarrages en décalé où l'on voit des voitures commencer à avancer, par anticipation, puis finalement s'arrêter brusquement parce que le feu n'est pas encore vert, et se retrouver à contre temps quand l'arrêt brusque correspond au moment où le feu passe au vert.

L'anticipation n'est donc pas contradictoire avec les caractères inattendu, imprévisible, non maîtrisé et incertain du surgissement. Il semble que l'expérience de surgissements suscite des tensions au niveau de l'anticipation qui sont probablement à la source de nombreux décalages (surgissement intempestif). Le sentiment que l'on peut parfois éprouver d'être en désaccord dans sa relation à son environnement - qu'on peut ressentir dans la marche par exemple - rend l'expérience sensible particulièrement désagréable. Cela peut tout aussi bien concerner des sensations que l'on prêtera plutôt au corps - comme ne pas arriver à trouver le bon rythme de marche dans tel espace qui fait éprouver de mauvaises sensations au niveau des jambes et du squelette - que des sensations plutôt liées à l'esprit³²³ - se sentir mal à l'aise par rapport au regard d'autrui dans l'espace public parce qu'on n'arrive pas à s'accorder à l'ambiance générale du lieu et que notre comportement s'y fait particulièrement remarquer³²⁴.

2.2. Ce que provoque ou ce que fait le surgissement

Nous ne nous intéressons pas encore à ce qu'est le surgissement. Voyons plutôt ce qu'il fait à la relation au monde. Cela nous donnera des pistes pour comprendre ce qu'il est.

³²³ Il n'y a pas de réelle différence entre le corps et l'esprit. Dans l'expérience, ils ne font qu'un. Par contre, il permettent de spécifier différents genres de rapports au monde. Ils ont surtout une portée analytique et de communication de son expérience à autrui.

³²⁴ Et bien entendu, les deux sont intimement liés dans la mesure où avoir de mauvaises sensations corporelles du fait d'une marche qui cherche le bon rythme sans le trouver peut s'accompagner d'un sentiment de malaise par rapport au regard d'autrui sur son propre mouvement dans l'espace. Nous prêterions par exemple à autrui des pensées du genre : « il marche bizarrement celui-là ».

Un premier constat est que le surgissement nous touche³²⁵ à différents points de vue. Comme nous l'avons dit un peu plus haut, il agit sur le corps et l'esprit en mobilisant plus ou moins intensément la sensorialité et la psychée - les deux étant séparées dans les discours. Il peut agir sur les sens en « éblouissant » par exemple (référence 6) et sur la conscience en « étourdissant » (référence 6) ou subjuguant (référence 25). Cela fait partie des nombreux possibles et nous pourrions en imaginer une infinité. Le surgissement suscite alors souvent une réaction que ce soit de la surprise et de l'étonnement (référence 58) ou même tel ou tel geste. Il agit et fait réagir dans une sorte de geste de réciprocité. Il n'est alors pas une chose, mais une impulsion. Il est ce qui met en route l'épreuve de quelque chose. En cela le surgissement ne laisse jamais indifférent. En nous touchant, en suscitant une réaction, une réponse à ce qu'il met en lumière, il est un certain rythme donné à l'épreuve du monde. Le surgissement est éminemment moteur de l'expérience vécue en mobilisant l'individu en ses multiples dimensions - c'est-à-dire depuis les nombreux regards qu'on peut lui porter, qu'il soit un corps, un esprit, un acteur, un sujet, un agent, une personne, etc.

Si le surgissement nous touche, c'est parce qu'il donne à vivre des contrastes, des écarts, en d'autres termes des altérités (références 9 et 21). Il y a quelque chose qui est autre que soi ou que ce qu'on est en train de vivre et qui se ressent dans le surgissement. Non que cette altérité soit spécifique au surgissement, mais elle y prend une place particulière. En quelque sorte, nous y faisons l'épreuve de la distance qui nous relie à quelque chose. L'altérité est une composante essentielle du surgissement. C'est notamment elle qui va contribuer, pour partie, à une certaine coloration de la relation qui s'y actualise. Selon le degré de différence à cette chose qui est autre, nous n'observerons pas les mêmes rapports au surgissement, bien plus nous n'assisterons pas à des situations de surgissement équivalentes ou comparables. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la situation du parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu avec celle des parcours urbains quotidiens. Au delà de la question des configurations spatiales³²⁶, dans le premier cas, tout surgit en quelque sorte et certains *objets d'expérience* se donnent à éprouver sous un jour nouveau. Nous observerons alors différentes manières d'être en rapport avec eux. Dans le deuxième cas, très peu de choses vont surgir. L'habitude et l'expérience répétée des mêmes trajets nous en offrent une connaissance permettant des formes d'anticipations. Les surgissements que nous pourrions alors rencontrer seront probablement eux-mêmes routinisés, l'imprévisibilité y est apprivoisée. Nous observerons alors beaucoup moins de formes de réactions émotionnelles fortes ou de lâcher prise.

³²⁵ On pourra lire les références 6, 8, 24, 25, 58, 75, 89, 95 et 104.

³²⁶ Nous mettons de côté cette dimension pour éviter de complexifier le propos, mais il va de soi que c'est une donnée fondamentale dans les types de rapports au surgissement que nous pourrions observer.

Le contraste ressenti par l'épreuve de ce qui est autre, de cette altérité, sera atténué par l'effet de la familiarisation avec les situations quotidiennes de surgissement. Dit autrement, l'habitude et la routinisation de ces parcours urbains quotidiens a tendance à nous rendre imperméable à la surprise et à l'étonnement³²⁷.

En nous touchant depuis cette épreuve de l'altérité, le surgissement a la propriété de faire apparaître, de révéler et dévoiler ce qui jusque là était inaperçu voir caché³²⁸. Il montre quelque chose, il attire l'attention - ce qui est proche du fait qu'il ne nous laisse pas indifférent. Pour qui est relativement curieux, le surgissement est une aubaine. Il peut alors devenir un jeu, une sorte de quête de la découverte où il s'agirait de se laisser surprendre par ce que nous vivons. Mais si le surgissement est dévoilement, ça ne veut pas nécessairement dire que ce que l'on va y expérimenter et y découvrir va nous plaire. Et le surgissement, en soi, comme impulsion pour l'actualisation d'une forme de relation à notre environnement n'y est pour rien. Il est juste un mode d'apparaître des choses. Il est bien des situations où nous avons plus la sensation de subir un dévoilement que de découvrir des choses. Cela a plutôt à voir avec la façon dont le dévoilement résonne avec nos *schèmes et réserves d'expérience*. La brusquerie qui le caractérise - qui n'est pas sans une certaine violence - peut mettre à mal les certitudes et les fondements (références 42 et 58). Le surgissement, par l'effet d'une épreuve de l'altérité qui dévoile des choses, déstabilise, rendant l'étant incertain et fragile. Mais tout au contraire, il permet parfois de retrouver des repères (référence 14) quand on s'est perdu. Il est la figure émergente dont on peut se saisir noyé dans une masse informe. C'est le cri dans la foule qui permet de retrouver ses amis. Ou la tour qui se voit au loin en prolongement d'une rue, nous permettant de nous repérer dans la ville.

Le dévoilement que suscite le surgissement est donc source de tous les possibles (référence 9). Il ouvre au monde en nous faisant entrer en relation avec lui. Mais comme nous venons de le voir, cette ouverture au monde ne doit pas être comprise sous des traits uniquement positifs du point de vue du vécu. S'il est magique par moments - se perdre au gré des surgissements dans le cheminement pour découvrir des espaces publics inattendus donnant à vivre le merveilleux en ville - il est tout aussi bien dramatique - en ce qu'il peut entraîner un enchaînement de sensations et d'affects particulièrement désagréables comme les tensions du corps, le stress ou même la peur. Nous tenterons d'éclairer ces multiples facettes du dévoilement un peu plus loin quand nous

³²⁷ Il s'agit ici d'un regard particulier sur le quotidien des citoyens. Nous avons conscience que ça puisse paraître nullement évident. Nous reprendrons plus sérieusement ces discussions dans la conclusion de la thèse.

³²⁸ Références 14, 24, 54, 56, 59 et 70.

reprendrons le fil des parcours « en aveugle ». Toujours est-il que si le surgissement est ouverture des possibles, il est alors mouvement.

2.3. Les dynamiques du surgissement

Le surgissement est un élan, un mouvement (référence 21, 25 et 48). Il impulse une dynamique relationnelle entre un individu et son environnement³²⁹. Le surgissement induit des rythmes dans le vécu en actualisant plus ou moins intensément dans le courant de conscience la relation au monde. Il est aussi quelque part naissance dans la mesure où plus que simplement dévoiler la relation au monde, il la met en mouvement pour qu'elle se poursuive dans son devenir. Ce qu'actualise le surgissement ne s'arrête pas à lui, ça le déborde, parcouru de l'élan vital qui l'a vu naître brusquement. En quelque sorte, la relation au monde s'autonomise pour suivre son cours.

Le surgissement n'impulse pas seulement une relation au monde. Il participe aussi du cycle destruction/création (références 14 et 67) qui caractérise l'expérience du monde. Il est création d'une part tout autant que destruction d'autre part. Ce qu'il fait apparaître brusquement prend alors la place de ce qui jusque là occupait le champ de conscience. Le surgissement est venu chasser une teneur de vécu pour la remplacer brusquement par une autre. Il a ceci de spécifique qu'il ne prévient pas et s'impose à nous - sinon, il n'y aurait pas surgissement. S'il y a destruction, c'est parce que le contenu même de ce qu'il y a dans la conscience est meurtri dans son être. Si à tel coin de rue, par lequel je passe habituellement, il se trouve que là, une voiture coupe sur le trottoir risquant de me renverser, l'expérience de ce coin de rue est irrémédiablement entaché du surgissement et il est fort probable que si je repasse régulièrement à cet endroit surgissent les souvenirs de ce surgissement. Mais, en même temps qu'il évacue ce qui nous occupait jusque là, il offre, il donne à voir, il dévoile dans une sorte de geste créateur. La nouvelle teneur du vécu est toujours un dévoilement, et comme ouverture des possibles, il laisse la place à la création. C'est aussi pour cette raison que le surgissement est surprise et étonnement. S'il y a création, ce n'est pas seulement parce qu'il y a quelque chose qui est offert, mais aussi parce qu'il y a quelque chose qui s'offre de façon inattendue, imprévue, non maîtrisée et incertaine, nous touchant de cette relation à l'altérité source de dévoilement et résonnant avec notre expérience.

Ainsi, le surgissement est un apparaître dans un en cours (références 11 et 59). L'expérience ne s'arrête pas à certains moments pour redémarrer plus tard. Elle est continue et toujours en devenir. Par contre, elle pourra plus ou moins être rythmée par ce qui va la traverser, comme par exemple le

³²⁹ Ici, nous entendons l'environnement comme toutes les choses avec lesquelles l'individu est en relation.

surgissement. Ce dernier impulse une relation au monde et donc rythme l'expérience vécue. Cela donne une représentation par saccades, le surgissement agissant comme un perturbateur du rythme préférentiel depuis lequel l'expérience s'éprouve au quotidien. D'un certain point de vue, il induit certaines figures rythmiques qui contrastent avec celles qui se vivent au quotidien. Son caractère brusque est bien évidemment lié à ces figures. Mais il n'est pas pour le moment organisateur du tempo. En d'autres termes, il n'est ni accélération ni ralentissement du flux de l'expérience. Les dynamiques du surgissement sont alors liées au temps, et à différentes conceptions du temps.

2.4. Le temps dans le surgissement

La brusquerie le caractérisant fait du surgissement un instant (références 24 et 66). En tant qu'impulseur, il est comme une étincelle. Sauf, qu'ici, le surgissement trouve toujours du comburant. Il n'y a pas de surgissement qui échoue à surgir. Le fait qu'il soit surgissement signifie qu'il a réussi à surgir. Par contre, nous pouvons très bien concevoir qu'il est des choses qui auraient pu surgir si tous les ingrédients avaient été présents. L'instantanéité du surgissement le rend alors particulièrement insaisissable. En tant qu'élan ou impulsion, il est, du point de vue du vécu, un temps non décomposable. Il participe du flux continu de la durée bergsonienne. Il y fait vivre des qualités et des intensités et promet des perspectives. Difficile donc de l'appréhender du point de vue d'un temps métrique. Concrètement où commence et où finit le surgissement ? Le fait qu'il soit impulsion rend la question de l'origine problématique, car il n'est pas un point, mais un mouvement. Un peu comme avec la théorie du Big Bang, qui arrive à remonter à quelques fractions de micro secondes après le Big Bang, et donc qui appréhende déjà un mouvement, la question de l'origine demeurant toujours un mystère. Tout au plus peut-on la supposer car notre regard sur le monde repose sur les idées d'origine et d'unicité des choses. Le même problème se pose quand on se demande quand finit le surgissement. Puisque son élan impulse une dynamique dans l'expérience et que cette dernière est continue³³⁰, ne peut-on pas raisonnablement supposer que le surgissement s'éteint quand l'expérience s'éteint, c'est-à-dire au moment de la mort³³¹ ? Ainsi, la vie elle-même serait un temps de surgissements sans qu'il soit rigoureusement possible de borner des surgissements. Le regard doit donc changer, mais doit aussi permettre d'identifier des surgissements. Car à quoi bon invoquer des idées si on ne peut pas les appréhender concrètement

³³⁰ William James, « Essais d'empirisme radical », Flammarion, Paris, 2007.

³³¹ En l'état actuel de nos connaissances scientifiques dans le domaine. Car la mort est aussi une définition qui peut varier suivant les sociétés. Nous différencions bien la mort clinique de la mort cérébrale.

dans le champ qui nous intéresse ? Comment reconnaître un surgissement par exemple, au quotidien, et comment le dégager de la continuité de l'expérience pour, en quelque sorte, l'autonomiser ?³³²

Le surgissement n'est ni une chose, ni un état de conscience particulier. Il est un mouvement qui donne à vivre une relation au monde sous le mode de l'altérité. Il porte en lui des qualités et des intensités puisqu'il touche d'une certaine manière et plus particulièrement certaines dimensions de l'expérience plutôt que d'autres et se présente sous les caractéristiques de l'imprévu, l'inattendu, le non maîtrisé et l'incertain. Mais comment le penser dans un contexte particulier en évacuant l'abstraction que nous lui avons appliquée ?

2.5. Regards sur le surgissement

Le problème du temps dans le surgissement, dans cet élan, fait se confronter les deux perspectives bergsoniennes qui résonnent avec la distinction que fait Erwin Straus entre moment pathique et moment gnosique. Dans les références que nous avons explorées, la numéro 24 a été propice à ce que nous fassions un lien entre ces oppositions - qui n'en sont pas vraiment, mais plutôt deux regards différents sur le temps et l'expérience - et entre la poétisation et la rationalisation de l'expérience. La question est de savoir si un de ces regards est plus approprié qu'un autre pour parler du surgissement. Dans cette référence, l'auteur fait la part belle à la poétisation. Cela n'est pas sans rappeler la proposition de Gaston Bachelard dans sa « Poétique de l'espace » avec la notion de retentissement. Laissons alors cette question ouverte pour le moment. Elle annonce l'éventail des perspectives depuis lesquelles nous allons tenter d'appréhender plus largement et concrètement le surgissement. Nous reviendrons plus loin sur le rapport entre retentissement et surgissement.

La question de l'origine du surgissement n'apparaît pas seulement avec le temps mais aussi avec l'idée d'espace. Les références 24, 29, 64 et 72 insistent sur un surgissement venant de nulle part. C'est par exemple « une ville surgie des limbes » (réf. 29) ou un « surgissement à partir de rien » (réf. 72). On est dans un rapport très intime au surgissement dans la mesure où on se laisse porter par ce qui « apparaît brusquement en s'élevant ». Ici, le surgissement n'est pas réfléchi, il est purement vécu. L'attention ne se portera alors pas sur d'où il vient, mais plutôt sur où il nous

³³² L'idée étant de pouvoir en faire une notion permettant de penser certains aspects du vécu urbain quotidien, donc à la fois d'offrir une perspective compréhensive sur le vécu, mais aussi de constituer un outil pour concevoir un espace public urbain. Nous en parlerons plus longuement dans la conclusion.

emmène et sur comment on vit l'élan qu'il a fait naître. C'est par exemple nous laisser submerger émotionnellement par le surgissement d'un souvenir qui porte une forte charge affective³³³. Nous sommes proches d'une poétique du surgissement qui ne serait qu'à vivre. À l'opposé, les références 19 et 95 posent le surgissement comme cause ou comme conséquence. Le surgissement est spatialement situé. Il l'est aussi sur l'échelle temporelle puisqu'il a sa place dans l'ordonnement cause/conséquence. En reprenant l'exemple précédent du surgissement du souvenir, c'est un effort de rationalisation de l'expérience qui permettrait de montrer d'une part à partir de quoi ce souvenir précis a surgi (surgissement comme conséquence) et d'autre part ce qu'il suscite comme teneur dans l'expérience (dans l'exemple, le fait de rire). Cette intelligibilisation du surgissement qui en fait un moment clairement délimité dans la chaîne des causes/conséquences n'est possible que dans un *a posteriori*. Cela fait toujours partie du vécu, mais d'un vécu qui revient sur ses couches sédimentées d'expériences passées. Le surgissement se fait ici retour (réf. 8, 10 et 48), à la fois retour sur la chose - puisqu'il y a conscience que ce n'est qu'un *a posteriori* - et retour de la chose - une sorte de ressurgissement de l'expérience mais sous un autre jour où cette fois-ci il est possible de suspendre le flux continue de la durée, de le rembobiner ou de l'avancer³³⁴.

Mais cette pensée causale semble, à première vue, contradictoire avec les caractéristiques du surgissement. Si celui-ci est imprévu, inattendu, non maîtrisé et incertain, comment peut-on lui attribuer rigoureusement des causes et des conséquences ou le positionner sur une chaîne de causalité ? Car si, par exemple, on définit des causes à un surgissement, ne serait-il alors pas possible d'anticiper de prochains surgissements obéissant aux mêmes lois ? Prenons un exemple concret et quotidien de surgissement. Sur la piste cyclable, en ville, il n'est pas rare de croiser des pigeons qui marchent au milieu de la voie. Toujours on se demande s'il faut passer d'un côté plutôt que d'un autre pour ne pas les percuter. Or il arrive souvent qu'au dernier moment le pigeon fasse volte face et se rue du côté que nous avons choisi pour l'éviter. Mais le pigeon est très agile, et même dans ces circonstances, il sera très rare que nous le touchions. Cela crée une situation de surgissement à chaque fois que nous croisons un pigeon. Nous ne savons jamais de quel côté il faut

³³³ Et cela a des conséquences très concrètes en terme de vécu d'une part et de rapport à autrui d'autre part. Par exemple, marchant dans la rue peut surgir un souvenir qui nous fasse rire. Cet instant ou plutôt ce moment d'expérience sera probablement plaisant et colorera l'expérience en cours et donc tout ce qui en fait partie (c'est-à-dire aussi bien les états de conscience que les pensées, les choses présentes, les autres ou les lieux, en tant que l'espace-temps vécu du surgissement révèle une unité). D'un autre côté, pour le passant, l'expérience peut être curieuse. Pourquoi cette personne que je croise se met à rire toute seule ? À quoi pense-t-elle ? Qu'il y a-t-il de drôle ? Il est même probable que cette personne nous transmette son apparente bonne humeur et nous fasse sourire. Nous emportons alors avec nous une partie de cet élan suscité par le surgissement du souvenir chez l'autre. Et la chaîne de cascade peut encore aller bien plus loin.

³³⁴ Un peu à la manière du phénoménologue qui suspendant la thèse du monde permet d'opérer de multiples regards sur l'expérience vécue. D'ailleurs, chacun au quotidien est un peu phénoménologue. Et les parcours « en aveugle » ont tendance à encourager cette posture chez les participants.

passer avec certitude bien que l'expérience nous dise : peu importe, il est fort probable que, quelque soit le choix effectué, le pigeon nous évite. Donc même le sachant, cette rencontre avec le pigeon est toujours surgissement. Mais ici nous avons affaire à un animal dont nous ne pouvons maîtriser et prévoir les comportements. Cela vaut pour tous les genres de surgissements qui mettent en jeu des personnes ou des animaux. Prenons un autre exemple. Nous avons parlé plus haut, de la tour qui apparaissait brusquement à la vision au détour d'une rue. Si la première expérience est surgissement, la deuxième ne le sera plus dans la mesure où la tour sera anticipée. Dans ces conditions, il n'est plus légitime de parler de surgissement. Il y a connaissance et certitude sur l'expérience. La causalité a annihilé la possibilité même de surgissement. Il est donc possible d'établir des relations de causalité dans le surgissement, *a posteriori*. Pour que le surgissement reste surgissement, il est alors nécessaire qu'une partie de la chaîne causale échappe à la raison - comme avec le pigeon dont nous n'arrivons pas à comprendre le comportement, ou le souvenir surgissant qui bien qu'on puisse établir ce qui l'a facilité n'en reste pas moins énigmatique. En cela, nous entrevoyons certaines conditions de possibilité du surgissement (réflexion inspirée par les références 23 et 33).

D'un côté vécu, de l'autre remémoré, le surgissement semble s'offrir sous une multitude de traits correspondant à la palette qu'engendre ces extrémités - que l'on pourrait tout aussi bien situer entre le pathique et le gnosique (ou cognitif) ou la durée et le monde spatio-temporel. Qu'est-ce qui permet alors le surgissement ? Car en fonction du côté depuis lequel on l'aborde, il semble que nous ne trouverons pas les mêmes explications. Le surgissement remémoré, celui qui fait appel au gnosique, est enchâssé dans des cycles de causes/conséquences dont une partie au moins échappe à la raison. Les conditions de possibilité du surgissement sont alors tout simplement l'activité réflexive qui donne son sens au surgissement en réfléchissant le vécu et en posant sur le flux continu et irréversible de la durée des teneurs de signification. Mais cette activité réflexive est elle-même induite par le surgissement vécu, parce que justement il nous touche en nous faisant vivre une relation au monde sous le mode de l'altérité. Le versant pathique est alors inséparable du surgissement remémoré. Ils sont en fait deux regards d'une même chose. L'un est condition de possibilité de l'autre et inversement. La question du fondement du surgissement est alors insoluble et surtout ne nous apporte pas grand chose sur la compréhension de la réalité vécue.

S'il y a surgissement, c'est toujours depuis le point de vue de quelqu'un qui lui même peut adopter différents regards - dont nous avons rapidement esquissé deux possibles (rationnel et poétique). Le surgissement est faire l'épreuve d'une relation. Il ne s'observe donc pas directement. Soit il s'éprouve - quand nous même nous en faisons l'épreuve. Soit il se partage à travers un acte de

communication - qui peut être verbal, gestuel, pictural, etc. Le surgissement ne peut s'appréhender en soi. Il se présente toujours sous la forme d'une trace laissée par cet élan sur le flux de l'expérience. En ce sens, le surgissement apparaîtra dans le rapport que nous entretenons à ce surgissement. Quand une voiture surgit d'un coin de rue, nous faisant nous arrêter net alors qu'à pieds nous allions traverser le trottoir, c'est bien plus ici le rapport au surgissement (dans ce cas, il a de grande chance d'être du côté du pathique avec une mise au premier plan des affects) qui va s'exprimer que l'élan particulier qui caractérise ce surgissement. Et même nous serions bien incapables de caractériser plus particulièrement cet élan. Nous pouvons seulement émettre quelques caractéristiques du surgissement (celles que nous avons mis en avant dans cette tentative de définition) et mettre à jour le mode sous lequel il est vécu ou éprouvé. Ainsi se dévoilent certaines facettes du rapport au monde quand celui-ci est plutôt incertain et imprévisible, non-maîtrisé et inattendu, tension entre étrangeté et familiarité qui met à l'épreuve de l'altérité, éléments qui nous sont apparus au fil de l'enquête.

Si donc il n'y a de surgissement que depuis le point de vue de celui qui en fait l'épreuve, il nous semble qu'il est plus important de se concentrer sur cette épreuve et donc sur le rapport au surgissement.

3. Surgissement et retentissement

Il est nécessaire de faire un détour par le retentissement dans la mesure où il pourrait se confondre avec notre idée de surgissement³³⁵. Gaston Bachelard distingue le retentissement de la résonance qui lui succéderait. Avec le surgissement, c'est en quelque sorte l'ensemble que nous appréhendons. Le retentissement serait alors une des façons de vivre le surgissement. Il est en amont du sensible, et donc plus proche du pathique.

Le retentissement ne procède pas d'une causalité dont un passé serait l'origine. Au contraire, il réveille ce qui est enfoui. Il est approfondissement de notre propre existence. Il travaille alors avec la résonance qui elle se propage dans les différents pans de la vie. Le terme de retentissement vient d'Engène Minkowski³³⁶. C'est pour lui une vibration primitive antérieure à l'opposition moi/monde. Le vocabulaire développé est alors essentiellement tournée vers le champ de l'audition. Il faut dire que la métaphore de la propagation des ondes sonores se prête bien à cette expérience de

³³⁵ Nous remercions Gautier Ducotterd, étudiant en master de sociologie à l'université de Grenoble, qui a fait naître ce rapprochement des notions en nous interrogeant par mail autour du rapport entre surgissement et retentissement.

³³⁶ Engène Minkowski, « Vers une cosmologie », Payot, 1999 (1er Éd. 1936).

retentissement. Gaston Bachelard évoque le poème, mais de nombreuses situations nous touchent de la même manière. Nous parlions plus haut du surgissement du souvenir. Il est du même ordre. Avant qu'il soit retour de quelque chose depuis un présent, il est retentissement dont nous rationalisons les résonances. De même, nous évoquions le sentiment de désaccord que l'on pouvait ressentir dans la marche quand celle-ci est saccadée et inadaptée au contexte. Il y a là une expérience de retentissement dont nous avons du mal à décrire les contours. Le retentissement nous touche profondément et ne se laisse pas facilement saisir par la raison. D'ailleurs, pour Gaston Bachelard, la raison est incapable de l'exprimer au plus juste. Elle ne rend compte que des résonances, des sentiments que peut par exemple susciter le retentissement. Il plaide pour une forme de lâcher-prise à travers la poétisation du monde ou de son expérience.

Quel est alors le rapport avec le surgissement ? Ce dernier déborde largement la notion de retentissement puisqu'il laisse aussi la place à l'expérience remémorée, c'est-à-dire à une attitude réflexive *a posteriori* sur l'expérience vécue. Mais il est aussi cet élan qui caractérise l'expérience vécue dans des contextes d'incertitude, d'imprévisibilité, de non maîtrise et d'inattendu. Le retentissement pourrait très bien être une des façons d'aborder le surgissement qui est surtout un ensemble de qualifications donné à éprouver par une impulsion. Si le retentissement privilégie un imaginaire lié au sonore, le surgissement s'inspire plutôt du mouvement. Il nous semble que c'est la perspective à adopter si nous voulons nous situer en amont de tout découpage des sens. Le mouvement est ce qui unit les choses, et donc les sens (hypothèse d'Alain Berthoz). Par ailleurs, il nous semble qu'il ne faut pas rejeter la perspective rationaliste sur l'expérience. Bien qu'elle ait tendance à masquer les retentissements où à les « étouffer » comme dirait Gaston Bachelard, elle fait partie de notre quotidien et participe au sens de l'expérience sensible. Ce qui nous intéresse ici n'est pas une réalité inaccessible, mais bien celle qui est vécue quotidiennement de manière implicite ou non.

Aussi séduisant que puisse être ce couple retentissement/résonance, il n'aborde qu'un aspect particulier de l'expérience vécue. De plus, la poétisation ne s'oppose pas à la rationalisation. Ce sont deux regards sur l'expérience. Faire la part trop belle à la poétisation reviendrait à oublier qu'elle nécessite de posséder les clefs de lecture à même de nous faire « apprécier » de cette manière l'expérience. Lâcher-prise n'est ni évident, ni naturel - et il n'est aucune façon de naturelle chez l'être humain nous dirait Marcel Mauss. Pour retentir, il faut s'y laisser aller. Et nous verrons en revenant aux parcours « en aveugle » que les individus sont plus ou moins enclins à lâcher-prise, à accepter le retentissement en quelque sorte. Et que ce qui retentit pour l'un est remémoration

d'une expérience rationalisée pour l'autre. Ces modes d'être au monde ne sont pas les seuls et nous essaierons d'en dégager d'autres à partir des rapports au surgissement.

Le surgissement englobe donc bien plus que le retentissement en essayant de se faire mouvement, élan ou impulsion. Il est en cela plus proche du rythme que de ce qui vibre. De plus, c'est une notion beaucoup moins abstraite que le retentissement dans la mesure où elle a à voir avec des pratiques quotidiennes et des problématiques qui concernent ici directement l'urbain. Les qualifications qu'elle revêt en font une notion qui permet aussi de penser certains aspects de l'aménagement ou de l'architecture - nous en parlerons plus précisément en conclusion. En outre, le surgissement permet d'aborder les multiples dimensions de l'expérience sans *a priori* en privilégier certaines. En cela, il se rapproche beaucoup plus de la notion d'ambiance.

4. Surgissement et ambiance

Il est délicat de poser une définition précise de la notion d'ambiance. Car si l'ensemble des chercheurs du CRESSON s'accordent autour du fait qu'elle a la particularité de fortement convoquer la dimension sensible de l'expérience, chacun, en fonction de ses orientations disciplinaires, ne va pas l'utiliser de la même façon ou l'insérer dans les mêmes questionnements. Néanmoins, nous retrouvons quelques invariants entre les chercheurs qui ont tendance à en faire l'articulation entre trois composantes : le sensible, le social et le physique. L'ambiance - et non les ambiances - serait ce qui permet de penser à la fois ces trois composantes, donc des dimensions de l'expérience fort différentes. L'ambiance est l'unité de ce que l'on a tendance à penser comme fondamentalement séparé. En cela, le surgissement est de la même veine.

Au lieu de faire le tour des différentes acceptions de l'ambiance - ce qui serait fort long - nous nous focaliserons sur deux propositions autour de la notion, celle de Pascal Amphoux et celle de Grégoire Chelkoff³³⁷. Il ne s'agira pas de postuler une définition de l'ambiance, mais de montrer quels rapprochements nous pourrions faire entre ambiance et surgissement. Rappelons que, pour l'instant, le surgissement est un élan, une impulsion qui nous touche en nous mettant en relation au monde sous le mode d'un rapport d'altérité caractérisé par l'incertitude, l'inattendu, l'imprévisibilité et la non maîtrise.

Dans son article intitulé « Percevoir et concevoir l'architecture : l'hypothèse des formants », Grégoire Chelkoff nous dit que « l'ambiance pourrait être définie comme la qualité des relations

³³⁷ Ces propositions ont été reprises de l'ouvrage collectif « Ambiances en débats » sous la direction de Pascal Amphoux, Grégoire Chelkoff et Jean-Paul Thibaud, Éditions à la croisée, 2004. Ce sont surtout les débats y figurant qui permettent de comprendre un peu mieux comment chaque chercheur envisage la notion d'ambiance.

empiriques et mentales caractéristiques des liens que nous entretenons avec les objets »³³⁸. Ici, l'accent est mis sur la relation aux objets que l'ambiance a pour vertu de qualifier d'une certaine manière - même si cette manière n'est pas précisée, il propose de dépasser le découpage des sens à travers la notion de « formant ». Le surgissement serait alors une des façons dont s'opère cette qualification. Même si l'ambiance est omniprésente³³⁹, parfois arrière-plan, d'autres premier plan, elle ne se donne pas à vivre toujours sous le même jour. Elle est dynamique. Notre hypothèse est qu'il existe de multiples façons dont l'ambiance a de se donner à éprouver qui dépendent des configurations sociales, spatiales et sensibles. Il serait possible de caractériser certaines de ces configurations pour en constituer des leviers afin de penser l'aménagement et la conception architecturale et urbaine. Il est difficile d'appréhender l'ambiance au singulier pour l'aménageur ou l'architecte. Au mieux, il se préoccupera des ambiances, qualifiées alors de thermiques, acoustiques, lumineuses, etc. Il nous semble que nous pouvons dégager quelque chose de transverse aux ambiances qui caractériserait l'ambiance dans la façon qu'elle a de se donner à éprouver. Le surgissement serait alors un mode d'être et d'advenir de l'ambiance parmi d'autres. L'ambiance n'est pas saisissable directement, elle l'est toujours depuis un certain point de vue ou une certaine perspective qui dépend des configurations qui entourent sa saisie. En d'autres termes, ce qui surgit, c'est l'ambiance éprouvée sous un certain jour.

Pour Pascal Amphoux³⁴⁰, l'ambiance serait le moment de passage d'un rapport au monde à un autre³⁴¹. C'est une sorte de commutateur, c'est un moment de prise de conscience³⁴². Ici, l'ambiance est proche de ce que nous entendons par surgissement à ceci près que l'ambiance est basculement et le surgissement impulsion ou élan. Dans les deux termes est sous entendu qu'on va passer à quelque chose de différent - il y a épreuve d'une altérité. Si l'ambiance est le moment de basculement d'un rapport au monde à un autre, le surgissement est cette impulsion qui donne à vivre ce rapport au monde. Pascal Amphoux précise que l'ambiance procède par sauts³⁴³. À quoi Grégoire Chelkoff intervient en se demandant comment se font ces sauts. Pascal Amphoux propose alors qu'il faille

³³⁸ Grégoire Chelkoff, « Percevoir et concevoir l'architecture : l'hypothèse des formants », in Pascal Amphoux (dir.), Grégoire Chelkoff (dir.) et Jean-Paul Thibaud (dir.), « Ambiances en débats », Éditions à la croisée, 2004, p. 58.

³³⁹ Nous renvoyons le lecteur à l'article de Jean-Paul Thibaud, « L'horizon des ambiances urbaines », Communication, n° 73, pp. 185 - 201, 2002. L'auteur nous dit que l'ambiance est indivisible (articulation intensif/extensif), immédiate (style de motricité à la croisée du réflexif et du pré-réflexif), omniprésente (articulation arrière fond / premier plan thématique) et diffuse (articulation entre le pathique et le gnosique).

³⁴⁰ Nous renvoyons le lecteur au *Débat 3* d'« Ambiances en débats », op. cit., p. 128 à p. 141.

³⁴¹ Il pose trois rapports au monde : environnement, milieu et paysage. Dans la suite du chapitre, nous verrons que nous dégagerons des rapports au monde qui rejoignent en partie avec ceux que propose Pascal Amphoux.

³⁴² Ce dernier point fait l'objet de désaccords entre les chercheurs du CRESSON. Voir « Ambiances en débat », op. cit. p. 130 et p. 131.

³⁴³ Voir le *Débat 4* et notamment la page 181.

passer par un vocabulaire temporel avec par exemple les termes de ralentissement, accélération, émergence, anticipation, condensation, rétrospection, etc. Finalement, le surgissement n'est qu'une façon parmi d'autres dont ces sauts se font au quotidien. Ainsi, ce que nous appréhendons concrètement dans le discours que produisent les participants sur leur expérience sensible, ce sont des formes de réaction au surgissement, et plus abstraitement, des rapports au surgissement, à une certaine épreuve du monde, celle de l'altérité.

Le surgissement est un mode d'être de l'ambiance, qu'il caractérise certains types de sauts effectués entre des rapports au monde dans le flux continue de l'expérience - lui conférant au passage un certain rythme - ou qu'il qualifie la façon dont l'ambiance a de se donner à éprouver.

III. Le surgissement dans les parcours « en aveugle »

De ces tentatives d'éclaircissement de l'idée de surgissement, outre notre proposition de définition, nous pouvons retenir d'une part que le surgissement, en lui même, est empiriquement insaisissable par le biais des parcours que nous avons menés, d'autre part que nous en observons juste des « réactions à » nous permettant d'en déduire des « rapports à » et donc des types de rapports au monde d'ordre plus généraux.

Concrètement, dans les discours produits dans les parcours « en aveugle », les participants expriment comment ils réagissent au surgissement. Ils explicitent comment ils se positionnent par rapport à ce qu'ils vivent. Par exemple, entre dire que « j'entends une voiture qui passe rapidement » et dire « je me sens oppressé par le passage rapide des voitures », la réaction au surgissement est différente. Dans le premier cas, je me situe en tant qu'observateur d'une situation avec une certaine distance vis-à-vis de ce que je vis - et cela même si j'emploie un verbe lié aux sens. Dans le deuxième cas, c'est la sensation qui est au premier plan, me plongeant dans la situation dans une sorte d'immersion. Ces deux types d'exemple sont très fréquents dans les discours. Nous en avons fait des figures de parcourants nommées respectivement l'observateur et le sensible.

Par l'analyse, nous avons dégagé plusieurs autres figures. Elles sont autant de façons de réagir typiquement au surgissement. C'est ici que nous avons réintroduit les conditions expérimentales dans l'analyse. Il est bien évident que les réactions au surgissement sont intimement liées aux consignes des parcours - par exemple nous demandons aux parcourants de nous décrire ce qu'ils perçoivent et ressentent, rendant évidentes les figures de l'observateur et du sensible - mais aussi à la relation d'enquête et aux enjeux que revêt pour certains l'expérience. Ces figures de parcourants

sont donc des réactions au surgissement dans le cadre d'une expérience *in situ*. En aucun cas nous pouvons autonomiser ces figures de leurs conditions d'existence. Ainsi, il s'agit de se prémunir des tentations de généralisation qui seraient ici abusives. Cela nous permet de mesurer ce qu'ont produit les conditions expérimentales.

Nous verrons alors que ces figures ne sont jamais présentes à l'état pur chez les parcourants. Nous observons bien plutôt des configurations de figures dont il s'agira non pas de dégager des configurations spécifiques - car elles le sont à chaque parcourant, cela va de soi - mais de montrer certaines de leurs propriétés - c'est-à-dire par exemple comment elles s'agencent les unes avec les autres, sous quel mode, comment elles peuvent parfois résonner entre elles ou non. Ce premier temps de retour sur les parcours « en aveugle » nous permettra de sélectionner les parcours qui présentent le plus de mouvements de figures de parcourants. Ce sont ces derniers qui sont les moins touchés par les conditions expérimentales. En effet, quand par exemple, la relation d'enquête a un fort impact sur le parcours - quand elle structure fortement l'expérience vécue du parcourant - cela s'accompagne d'une rigidification des figures autour de quelques unes. La diversité des figures de parcourants à l'intérieur d'un parcours - et surtout leur apparente non logique d'agencement - est alors un signe d'une forme de libération des conditions expérimentales. De plus, ces figures nous permettent de nous doter de garde-fous sur l'analyse des rapports au surgissement en gardant toujours à l'esprit qu'elles incarnent certains aspects des conditions expérimentales.

Ce sont ces précautions que nous devons prendre dans un premier temps. Ensuite, nous nous intéresserons aux rapports au surgissement. Nous les avons définis comme des configurations entre trois couples d'opposition en tension : ouverture/fermeture, intériorisation/extériorisation et familiarité/étrangeté. En quelque sorte, chaque rapport au surgissement est une configuration des degrés caractérisant les tensions à l'intérieur de ces trois couples dans l'expérience vécue. Or, nous avons précisé que nous n'accédons pas au surgissement en lui même. Nous ne pouvons donc pas précisément quantifier ou qualifier ces degrés de tension. Alors nous adopterons une approche plus dynamique en tentant de dégager des « mouvements » dans ces tensions au cours de l'expérience. Il s'agira de montrer les relations qui s'actualisent entre l'individu et le monde dans le flux continu de l'expérience que l'intellection tend à découper. Comme William James l'explique dans ses Essais (notamment les trois premiers) l'expérience est toujours continue et ce n'est que la réflexion qui découpe l'expérience en entités donnant l'illusion d'une discontinuité. Notre objectif est donc ici de redonner à l'expérience vécue sa continuité en nous concentrant sur ce qui fait le lien entre des expériences verbalement disjointes. Le surgissement, parce qu'il est justement impulsion, donne à éprouver ces « sauts » dont parle Pascal Amphoux. S'intéresser à la dynamique des rapports au

surgissement, c'est-à-dire à l'évolution au cours de l'expérience vécue des tensions qui animent les trois couples mentionnés plus haut, nous permettrait de comprendre comment l'expérience peut être à la fois continue, dans sa pureté d'expérience, et discontinue, de par toutes les opérations qu'elle effectue l'intellection ou la pensée (comme on voudra). L'épreuve empirique, la confrontation aux parcours effectués et aux comptes rendus en mots qui nous ont été donnés d'analyser constituera la touche finale de cette tentative, car « ce n'est que dans la mesure où ils nous ramènent avec ou sans succès, à l'expérience sensible que nos termes abstraits et universaux sont vrais ou faux »³⁴⁴. En cela, nous sommes résolument pragmatistes.

1. Des réactions au surgissement : figures de parcourants

Deux temps structureront ces analyses. Dans un premier, nous présenterons des figures de parcourants rencontrées dans les parcours. Certaines sont majeures, d'autres mineures et d'autres enfin marginales. Ce sont des idéaux-types qui ne se présentent jamais seuls et à l'état pur dans l'expérience vécue. Mais cette présentation est nécessaire pour bien les distinguer entre eux et surtout montrer leur lien avec les conditions expérimentales. D'ailleurs, nous verrons que les figures majeures et marginales sont souvent celles qui sont les plus liées aux conditions de l'enquête et notamment à la relation chercheur/participant. Dans un deuxième temps, nous expliciterons plus concrètement comment peuvent s'agencer ou jouer entre elles ces figures dans le cadre des parcours. Il s'agira de montrer *in fine* que chaque parcourant jongle de façon unique avec plusieurs figures - et certains avec plus que d'autres - et qu'il est vain de tenter de vouloir en dégager des configurations particulières. Bien plus, nous verrons comment les parcourants composent et surtout dans quel but. Cela nous amènera à certaines propriétés dans la composition des figures.

1.1. Les figures de parcourants

Voici la liste des figures de parcourants : l'observateur, le sensible, le rêveur, l'émotif, le chercheur, le penseur, le curieux, le perdu, l'infirme et le blasé. Nous les avons regroupées selon leur fréquence d'apparition dans les parcours. Les figures majeures sont présentes chez presque tous des parcourants (de 30 à 34). Les figures mineures se retrouvent un peu moins souvent (de 15 à 19). Et les figures marginales s'observent plus rarement (de 1 à 11).

³⁴⁴ William James, « Essais d'empirisme radical », Flammarion, Paris, 2007, p. 94.

1.1.1. Les figures majeures : l'observateur et le sensible

Tous les parcourants, sans exception, sont observateurs durant le parcours. C'est évident puisqu'il leur est explicitement demandé de dire ce qu'ils perçoivent et ressentent au cours de la marche. Cette figure est donc aussi celle qui revient le plus fréquemment. Si les conditions expérimentales la suscitent, nous supposons aussi que c'est une figure majeure du quotidien. Même si nous ne décrivons à personne notre expérience sensible quotidienne, nous sommes constamment en train de « percevoir » notre environnement pour de multiples raisons qui sont la plupart du temps liées aux perspectives d'action en cours. C'est-à-dire qu'en sortant de chez moi pour aller au travail, si je dois prendre le tramway, je vais, par exemple, au cours de mon parcours observer les trajectoires possibles que ce soit sur le trottoir quand je croise des passants ou sur la route lorsqu'il faut que je la traverse ou dans le tramway à me faufiler pour y trouver une place, assise s'il n'y a pas trop de monde. Toutes ces « situations » sont elles-même décomposables en micro-situations qui nous obligeraient à concevoir avec un peu plus de finesse cette figure de l'observateur. Seulement, au quotidien, je peux seulement la supposer quand moi même j'en fais l'expérience - c'est-à-dire qu'à un moment je prends du recul sur ce que je suis en train de vivre pour me faire la remarque que, par exemple, pour entrer dans le tramway, je m'y prends plutôt de telle ou telle façon et donc que j'observe plutôt ceci ou cela. Il est alors probable que d'autres que moi aient les mêmes attitudes ou alors qu'ils s'y prennent différemment, observant peut être autre chose dans la même situation.

L'observateur est une des figures les plus explicites. Cette figure peut paraître monotone ou inintéressante pour le parcourant tant elle révèle par le discours des évidences. Seulement, en se penchant sur ce qui est dit, nous remarquons qu'elle engendre deux perspectives distinctes que nous avons rencontrées plusieurs fois déjà dans le précédent chapitre. Il s'agit des perspectives égocentrée et allocentrée. Les parcourants jonglent alors souvent entre description distanciée qui met la focale sur les *objets d'expérience* comme dans l'expression « il y a une voiture qui passe », et description rapprochée qui met l'accent sur les sens avec par exemple « j'entends une voiture ». Avec l'observation, qu'elle soit depuis un point de vue égocentré ou allocentré, les participants se concentrent sur l'identification et la description des choses du monde. Ce qui importe est de définir et de désigner - au regard des consignes de l'expérience bien évidemment - ce qui gravite autour de l'expérience vécue, ce qui fait partie de l'environnement observé.

L'observateur est plus ou moins précis. Il peut simplement désigner un objet d'expérience. Par exemple, il est fréquent que les parcourants nous disent : « un vélo », sans préciser autre chose qui

lui serait lié. Ou il peut mettre en scène un *objet d'expérience*³⁴⁵, renvoyant alors souvent à des expériences qui débordent le cadre de ce qui est vécue. C'est l'occasion de pointer une réflexion ou une généralité concernant tel ou tel *objet d'expérience*.

La particularité de cette figure est qu'elle a tendance à « remplir » l'expérience vécue en dirigeant l'attention dans de multiples directions. Comme le parcourant est plongé dans un en cours sur lequel nous lui demandons de porter attention, l'observateur pourrait dominer la totalité de l'expérience du parcours. C'est une figure toujours présente qu'elle soit au premier plan ou en arrière plan du champ de conscience. Elle est une sorte de repère dans l'expérience quand le parcourant se sent perdu dans ses enchaînements de figures. Mais le problème est qu'elle agit aussi comme un obstacle au lâcher prise et à l'exploration de figures plus mineures ou marginales. Elle nous montre alors à partir de quand le degré d'étrangeté est tel qu'il nécessite un retour à des familiarités plus sécurisantes. Elle nous dit déjà que l'évolution des tensions sur les trois couples qui constituent le rapport au surgissement (ouverture/fermeture, intériorisation/extériorisation et familiarité/étrangeté) doit être observée en même temps que celle des figures de parcourants - et *a minima* celle de l'observateur. Cette figure agit comme un centre de gravité autour duquel le parcourant va sans cesse revenir. Il aura beau explorer des contrées lointaines, c'est-à-dire des figures plus marginales, il reviendra toujours à la figure de l'observateur et le fait que les consignes de l'expérience en fasse une figure privilégiée renforce cette attractivité.

Comme l'observateur, le sensible est une figure de parcourant extrêmement présente. Elle est aussi liée aux conditions expérimentales dans la mesure où nous demandons aux parcourants de nous décrire aussi ce qu'ils ressentent. Mais cette figure prend bien moins de place que l'observateur dans les discours. Elle est beaucoup plus discrète et moins foisonnante. En effet, autant il n'est pas très difficile de décrire ce qu'on perçoit dans un environnement fourmillant - les parcourants peuvent alors faire une sorte d'inventaire de ce qu'ils perçoivent assez rapidement - autant la description des sensations, de ce que fait au corps cette épreuve de l'altérité, est moins propice à l'inventaire rapide. Les sensations ont l'air complexe parce que nous n'avons pas l'habitude de les exprimer ou même de nous concentrer délibérément dessus, notamment dans le contexte d'une

³⁴⁵ Nous renvoyons le lecteurs au chapitre précédent et notamment aux « mises en scènes » des *objets d'expérience* voiture, autrui, végétal et sol.

marche dans un milieu urbain³⁴⁶. Quand le parcourant adopte la figure du sensible, ce n'est souvent que de manière très temporaire, la figure de l'observateur reprenant le plus souvent les rennes³⁴⁷. Le sensible évoque des expériences liées aux corps mais principalement de deux ordres. Il peut d'une part faire référence aux sensations corporelles remarquables parce qu'elles contrastent avec ce qui est habituellement ressenti. C'est par exemple la conscience d'une certaine posture du corps - par les sensations provoquées par la contraction des multiples muscles dans le dos - ou d'un port de tête plus haut que d'habitude. Une parcourante nous a même parlé de la sensation d'un trait de fracture au tibia dû à une blessure très ancienne. Ces sensations sont alors plutôt liées à la kinesthésie ou au système vestibulaire, c'est-à-dire à ce qui ne rentre pas dans le découpage aristotélicien des cinq sens. D'autre part, le sensible nous parle de qualités de sensations. Nous avons alors très diversement des discours qui portent sur des intensités de sensations - et là aussi il y a très souvent une référence à l'expérience habituelle qui est autre - ou sur des jugements de goût - du type j'aime/j'aime pas ou bon/mauvais, beau/laid, agréable/désagréable, apaisant/stressant, etc. Il ne faut pas confondre la figure du sensible avec celle de l'observateur qui adopte la perspective égocentrée. Ce n'est pas parce que l'observateur met en avant une ou des modalités sensorielles dans le discours, qu'il faut le qualifier de sensible. Il y a une certaine distanciation avec l'expérience dans la figure de l'observateur qui est absente de celle du sensible. Quand un parcourant nous dit qu'il entend quelque chose ou qu'il sent quelque chose, il explicite un lien entre lui et la chose qui a pour but de préciser la chose et non la sensation. Les verbes des sens peuvent tous alors aisément se remplacer par un verbe plus générique, le verbe percevoir. Mais aucun parcourant n'utilisera le verbe ressentir. Par exemple, ils peuvent dire qu'ils entendent une voiture ou qu'ils perçoivent une voiture, mais ils ne diront jamais qu'ils ressentent une voiture. Ils diront plutôt qu'ils ressentent par exemple une pression ou une tension liée à la présence de la voiture. Ils parleront de leur corps, de ce que l'expérience de tel *objet d'expérience* leur fait éprouver, ce qu'on appelle communément une sensation. Dire qu'on entend, qu'on sent, qu'on touche ou qu'on voit appartient au registre de l'observateur et on peut supposer que le découpage des sens communément admis a eu pour effet de paradoxalement rejeter les sens hors du sensible, finalement, hors de l'expérience pure (celle dont parle William James). Ce n'est donc pas parce qu'on parle des sens, qu'on évoque les dimensions les plus sensibles de l'expérience, loin de là. Une pensée par les sens a

³⁴⁶ Ce qui nous fait penser que plusieurs parcourants nous ont fait la remarque que le contexte de la ville ne leur donnait pas envie de s'y pencher du point de vue sensible. Mais l'expérience les oblige en quelque sorte à aller au delà de leur envies. À chaque fois, les parcourants sont surpris que cette expérience soit finalement bien plus intéressante et plaisante (sensiblement parlant) que ce qu'ils pensaient.

³⁴⁷ Cela n'exclut pas le fait que d'autres figures puissent s'enchaîner. Seulement, l'observateur reviendra bien plus souvent.

trait au gnosique (ou au cognitif) alors qu'une pensée par les sensations a trait au pathique. La deuxième pensée est bien plus difficile à approcher, mais s'incarne tout de même très fréquemment dans les parcours, ne serait-ce que de manière éphémère, dans la figure du sensible qui, s'articulant avec les autres figures, offre toujours à l'expérience vécue des plongées dans l'infra, à la limite du dicible et du narrable.

L'observateur et le sensible sont des figures repères dans la mesure où elles répondent explicitement aux consignes de l'enquête. Même si l'une a tendance à dominer l'expérience vécue, faisant ainsi la part belle au gnosique, l'autre offre un autre regard intéressant qui non seulement rythme l'expérience - par leur caractère souvent éphémère et surgissant, cela va de soi - mais aussi lui fait accéder à d'autres de ses dimensions. Ces figures majeures laissent parfois la place à d'autres, mineures, qui sont préférentiellement liées à l'une ou l'autre de ces deux figures. Si la figure de l'observateur a à voir avec celles du chercheur et du penseur, celle du sensible se rapproche plus du rêveur et de l'émotif.

1.1.2. Les figures mineures : le rêveur, l'émotif, le chercheur et le penseur³⁴⁸

Le rêveur est celui qui imagine son environnement. Au cours de son expérience du parcours, les surgissements auront pour effet de lui laisser imaginer des choses. Dans la plupart des cas, il s'agira de choses comme le bâti, la forme de l'espace ou les types de lieux (le parc, le quartier résidentiel, l'autoroute, etc). Il faut alors que le discours révèle une composante imaginaire qui n'est pas simplement une interprétation de la présence de certains *objets d'expérience* dans le parcours. Le rêveur donne l'impression d'une spontanéité des images qui apparaissent à la conscience. Nous pourrions presque dire que le surgissement entraîne d'autres surgissements. Généralement, les « images mentales » qui apparaissent au champ de conscience ne sont pas maîtrisées et peuvent aisément en appeler d'autres. C'est alors souvent le changement de figure - comme celle de l'observateur, centre de gravité qui rappelle les parcourants qui se sont trop éloignés de lui - qui va recentrer le parcourant sur son expérience. Car le rêveur a tendance à laisser parler son imaginaire et à se retrouver hors du monde qu'il est pourtant en train de vivre par ailleurs. Nous pourrions

³⁴⁸ L'ordre d'apparition de ces figures correspond à leur ordre de fréquence décroissant chez les parcourants. Cela veut par exemple dire que le rêveur apparaît dans plus de parcours que l'émotif, le chercheur et le penseur. Ces fréquences sont à relativiser dans la mesure où le rêveur apparaît dans 19 parcours et le penseur dans 15 parcours. Elles sont donc à peu près équivalentes. Notons que nous nous sommes abstenus de quantifier leur apparition à l'intérieur des parcours, ce qui aurait posé d'autres problèmes.

même interpréter cette forme de réaction au surgissement comme une évasion de l'expérience vécue.

La figure du rêveur n'est pas sans lien avec les conditions expérimentales. D'une part, le chercheur la provoque quand il demande au parcourant : « vous imaginerez ça comment par ici ? ». C'est une porte ouverte vers une forme de liberté par rapport à la contrainte de l'observation. D'autre part, elle dépend de la relation d'enquête et plus particulièrement du regard qu'a le parcourant sur ce qu'il imagine être la « bonne » représentation de lui-même par le chercheur. En effet, certains parcourants se sont imaginés, non sans que le chercheur n'y soit pour rien³⁴⁹, que ce dernier attendait d'eux une certaine capacité à « bien deviner » son environnement « en aveugle » à travers la sollicitation de la raison et de la logique (c'est la figure du chercheur). Il leur était donc exclu d'adopter la figure du rêveur, alors même que nous leur demandions d'imaginer leur environnement. Il est probable que cette consigne ait été mal comprise par certains parcourants ou que les enjeux de l'expérience (par exemple, pour certains des plus âgés, montrer qu'ils sont « capables de », qu'ils sont « performants ») aient été plus forts que ces portes ouvertes à l'évasion. Le rêveur n'est pas seulement celui qui imagine son environnement par effet des consignes. C'est aussi celui qui nous fait part des souvenirs ou des évocations que suscite l'expérience de certains *objets d'expérience*. Si le lâcher prise semble évident ici, il n'est pas pour autant nécessaire. En effet, certains souvenirs ont pour particularité d'être en soi des surgissements contre lesquels les parcourants ne peuvent lutter ou aller contre. La figure du rêveur n'est donc pas liée à l'apparition du souvenir, mais à la façon dont le parcourant réagit au souvenir. Il peut continuer de rêver et se laisser porter par l'élan amorcé par le souvenir ou le laisser s'évanouir de lui-même. C'est la même chose avec les évocations. Souvenirs et évocations peuvent s'accompagner de la figure du penseur - elles sont alors l'occasion de réflexions qui débordent le cadre de l'expérience vécue. Pourtant, nous observerons plus souvent une forme de continuité avec la figure du rêveur. Il est plus rare qu'une autre figure soit en réaction au souvenir ou à l'évocation.

L'émotif est celle ou celui qui réagit au surgissement par des émotions. Il y a deux registres ou champs émotionnels plus particulièrement présents dans les parcours. D'un côté, nous avons ce qui a trait à la peur ou l'angoisse et de l'autre, ce qui concerne la surprise ou l'enthousiasme. Il existe certainement d'autres registres possibles ou probables en ville, mais nous ne les avons pas rencontrés dans les configurations socio-spatiales de notre terrain. C'est surtout la peur et l'angoisse

³⁴⁹ C'est-à-dire que nous n'avons pas réussi, dans la relation avec le parcourant, à desserrer l'emprise de la formalité de notre relation.

que nous retrouverons dans les parcours. Elles seront surtout liées à la présence de la voiture³⁵⁰. Les marqueurs dans le discours sont plus compliqués à interpréter, car si des fois, les parcourants disent ouvertement qu'ils ont peur ou sont angoissés, la plupart du temps, ces émotions s'expriment par des interjections³⁵¹ (dont certaines sont des onomatopées). Il faut alors interpréter leur sens à partir de l'intonation - puisque certaines fois, ce sont des mots qui sont connotés de manière émotionnelle³⁵². Moins fréquemment, les parcourants exprimeront de la surprise ou de l'enthousiasme. Ces registres émotionnels sont encore moins explicites et s'expriment quasi exclusivement par des interjections. Comme le rêveur, l'émotif revêt une certaine spontanéité. Il est éminemment lié à l'étrangeté de ce qui est vécu. Il est probable qu'une certaine tension sur le couple familier/étranger soit nécessaire pour que la figure de l'émotif soit une réaction au surgissement.

L'émotif, dans la plupart des cas, est une figure éphémère qui agit comme une vague dans le flux continu de l'expérience. Certains parcourants peuvent sentir monter une émotion, comme lèverait progressivement une vague à l'approche du rivage. Il y a alors une brisure dans la stabilité affective de l'être. L'émotion déferle et emporte avec elle tout ce qui gravite alors dans le champ de conscience. Cette forme de réaction au surgissement a tendance à laisser une trace qui s'atténue au fil de la marche. L'émotion se meurt en se fondant dans l'expérience qui continue d'advenir, un peu comme la vague finit sa course en partie absorbée par le sable de la côte. Si certaines réactions émotionnelles sont extrêmement fugaces, d'autres sont plus tenaces non dans l'explosion émotionnelle qu'elles suscitent, mais dans la trace qu'elles laissent dans le champ de conscience. Il faut parfois un effort conscient, un réel travail sur soi, pour se défaire de l'emprise émotionnelle et poursuivre l'expérience³⁵³.

Cette figure de parcourant n'est pas liée aux consignes de l'expérience, par contre, elle peut être plus ou moins facilitée par la teneur de la relation chercheur/participant. Une relation trop formelle entraîne de la retenue et empêche le lâcher prise nécessaire à l'émotif. De plus, il est fort probable

³⁵⁰ On retrouve aussi ces émotions sur les trottoirs lorsqu'ils sont relativement empruntés par d'autres passants. Elles peuvent apparaître aussi dans certains endroits particulièrement calme. Ici, l'absence de bruit est source d'angoisse.

³⁵¹ Par ailleurs, les interjections se retrouvent aussi avec la figure du sensible. Certains « oh » et « ah » signifient une certaine qualification de l'expérience. Il est alors souvent nécessaire de faire expliciter au parcourant ce qu'il vient de ressentir.

³⁵² Nous pensons ici à une parcourante qui au moment de grimper sur la butte dans le chemin boisé nous a dit : « non ! ». Ce « non » était prononcé en laissant trainer en longueur la syllabe. De plus le timbre de voix laissait penser à de l'angoisse ou de la peur. Ici, les mots sont incapables d'en rendre compte. Il serait intéressant de travailler plus précisément sur ces intonations des interjections à partir de fragments sonores.

³⁵³ Certains parcourants ont explicitement cherché à dépasser la charge émotionnelle dont ils étaient la proie. Cela passe notamment par un effort conscient pour relâcher le corps de toute tension et de faire pour un temps abstraction de ce qui est à l'origine de l'émotion.

que certaines émotions n'aient pas été verbalisées par certains parcourants dans la mesure où elles ne répondaient pas à ce qu'ils pensaient être les « bonnes réponses » à l'expérience. Certaines remarques qui nous ont été faites montrent que parfois les parcourants pensent que la rêverie ou l'émotivité n'ont pas leur place dans une expérience scientifique. Le fait d'avoir présenté le parcours « en aveugle » comme une expérience de recherche a agi comme une perspective d'action particulièrement connotée par tout ce qui entoure les idées de raison ou de logique. De ce fait, il serait problématique de présenter les parcourants comme plus ou moins émotifs (ou rêveurs ou sensibles ou autre). Nous pensons que ces figures sont des formes possibles de réaction au surgissement dans l'expérience quotidienne, mais qu'elles ont été largement guidées par les conditions d'enquête dans les parcours. Elles témoignent donc de possibilités et surtout de la relation d'enquête.

La figure du chercheur est plutôt liée à celle de l'observateur. Très souvent, elles s'articulent quand le sens de l'expérience ne va plus de soi - ce qui est une des données fondamentales de l'expérience des parcours « en aveugle ». Le chercheur fait des hypothèses sur son environnement et les teste empiriquement. Par exemple, un parcourant peut entendre un son qui s'interprétera différemment suivant le contexte. Il se met alors à chercher (à observer) des éléments de contexte qui permettraient de valider une des interprétations possibles. Le chercheur a un fonctionnement cognitif opposé au rêveur. Il ne va surtout pas lâcher prise ou se laisser aller à ses sensations. Il va être plutôt actif dans l'expérience. C'est une façon de reprendre le contrôle sur la situation. En cela, il est comme toutes les autres figures, lié aux conditions expérimentales, mais de deux manières.

Dans un sens, la figure du chercheur peut être une figure valorisée par le parcourant au regard de sa compréhension des consignes. S'il cherche à deviner son environnement, il adoptera cette figure, pensant que c'est la meilleure façon d'arriver à son but. Dans un autre sens, cette figure est une façon de se rassurer dans l'expérience. Certains parcourants peuvent ressentir du malaise à se laisser aller et à se dévoiler à l'expérimentateur. La figure du chercheur est alors une manière de reprendre le dessus et de se mettre dans une position beaucoup plus confortable. Se dévoiler à un inconnu n'est pas chose aisée et cette figure offre une porte de sortie qui permet de sauver la face. En effet, dans une certaine mesure, elle répond aux consignes expérimentales, puisqu'à aucun moment nous ne demandons aux parcourants de vivre de telle ou telle façon le parcours.

Il est donc fréquent de retrouver cette figure chez ceux qui sont le plus distant vis-à-vis du chercheur et qui ont plus de difficultés que les autres à lâcher prise et à se dévoiler. Mais il y a une autre facette du chercheur, autre qu'hypothético-déductive, proche d'une forme d'apprentissage

dans les parcours. Le chercheur est aussi celui qui compare son expérience dans le parcours pour affiner, préciser ou simplement identifier celle qu'il est en train de vivre. Dans ce sens, cette figure établit des connaissances qui seront mobilisables à tout moment dans l'expérience. Elle fait des liens entre expérience passée (à l'intérieur du parcours) et expérience en cours. La figure du chercheur opère une sorte de distanciation vis-à-vis du vécu pour le réfléchir et le mener à un autre niveau de conscience. Elle brise la continuité de l'expérience en découpant dans le flux irréversible de la durée des séquences d'expériences sur lesquelles elle peut librement revenir et qu'elle peut mentalement manipuler. Ici aussi, le chercheur est un refuge, une évasion de l'éprouvé, une façon de se prémunir de ce que pourrait être ressenti. En faisant de l'expérience un objet lui-même décomposable en plusieurs objets, la figure du chercheur se met hors du monde vécu tout en l'observant. C'est typiquement la position surplombante que l'on prête communément au chercheur.

Le penseur se positionne un peu comme le chercheur à ceci près que sa distanciation vis-à-vis de l'expérience est extrême dans la mesure où il ne l'observe plus. Le penseur s'extrait de la situation expérimentale pour réfléchir à des choses qui dépassent le cadre du parcours. Il ne faut pas le confondre avec le rêveur qui fait généralement suite à une évocation. La teneur de ce qui est amené à la conscience est d'ordre réflexif. Il peut s'agir d'une expérience quotidienne en lien avec ce qui vient d'être vécu, mais qui plonge le parcourant dans un ailleurs. Comme le rêveur, en quelque sorte, le penseur se laisse happer par ses réflexions dont il ne sort souvent que parce qu'un événement est suffisamment saillant pour attirer son attention ou parce que le chercheur le recentre sur l'expérience. Il peut arriver que le penseur passe une bonne partie du parcours à éviter un retour au sensible. Chez ces parcourants, nous pensons qu'il s'agit ici aussi d'une tentative d'évasion. Ils se sentent alors plus à l'aise à réfléchir ou à raconter d'autres expériences quotidiennes qu'à lâcher prise dans le parcours.

Le penseur est aussi celui qui se situe dans l'analyse du vécu et non dans l'expression du vécu. Il amorce en quelque sorte le travail que devra effectuer le chercheur. Si au premier abord cette réaction au surgissement peut aider le chercheur à comprendre ce qui est en train d'être vécu par le parcourant, bien souvent, elle témoigne d'un conflit implicite dans la relation d'enquête. Le parcourant se substitue au chercheur au point même de parfois lui « donner des leçons »³⁵⁴ ou de renverser la situation d'enquête en lui posant des questions personnelles. Cette situation est ennuyeuse dans la mesure où l'expérience du parcours ne fonctionne plus. Mais d'un autre côté,

³⁵⁴ Nous pensons par exemple à une parcourante qui nous demandait si nous avions fait l'expérience sur nous-même. En entendant que nous ne l'avions pas fait, cette personne nous a dit que « c'est quand même le minimum ! ». Elle semblait nous dire comment nous devons mener notre recherche.

cela montre le malaise dans lequel quelques parcourants sont plongés. Le surgissement est fuit. Le penseur tente d'échapper à la perte de contrôle qui caractérise le surgissement. Et il ne peut le faire qu'en se sortant de cette situation, soit en s'en extrayant, soit en bousculant la relation d'enquête. Dans tous les cas, elle montre une certaine difficulté du parcourant à faire face à ces formes d'altérité.

1.1.3. Les figures marginales : le curieux, le perdu, l'infirme et le blasé

Les deux premières figures sont présentes chez un peu plus d'un quart des parcourants. Par contre, les deux dernières ne se retrouvent que chez une poignée d'entre eux. En cela, elles sont particulièrement marginales et bien plus liées que les autres à la situation d'enquête. Elles cristallisent certaines relations chercheur/participants.

Le curieux se pose des questions sur ce qu'il ne comprend pas. Cela peut concerner d'une part l'identification d'un *objet d'expérience* ou d'autre part la mise en sens et en scène du parcours ou d'un évènement dans l'expérience. Le parcourant peut s'interroger sur ce qu'il perçoit en vue d'identifier ce que c'est. Il peut aussi se demander dans quelle direction nous allons et quelle trajectoire nous empruntons.

Le curieux utilise alors très souvent la forme interrogative - bien qu'elle ne soit pas suffisante à ce qu'on identifie cette figure de parcourant. Il témoigne du fait qu'il ne maîtrise pas une partie de ce qu'il vit, puisqu'il est alors incapable d'identifier certains *objets d'expérience*, mais surtout que cette « incapacité » est problématique. Le curieux ne va pas vers le monde pour s'émerveiller de ce qu'il pourrait y rencontrer. Il est plutôt en quête de repères qui lui donneraient un peu plus de maîtrise sur son vécu. Il se rapproche alors de la figure du perdu.

Le perdu est explicitement à la recherche de repères. Généralement, il réagit au surgissement par une sorte de néant parfois angoissant - mais pas tout le temps - où rien ne lui vient à l'esprit. Cette disparition de tout repère laisse alors la place à d'autres figures qui auront pour tâche de mettre du sens sur l'expérience vécue. Cela peut être la figure du curieux, comme nous venons de la voir, et dans ce cas, le parcourant se demande pourquoi il n'y a « rien ». Mais cela peut aussi être plus classiquement la figure de l'observateur ou du sensible qui permettent plus facilement de retrouver des repères.

Le perdu a des difficultés à se faire une image spontanée des lieux. Il est souvent dans le noir³⁵⁵ et ressent des difficultés à avancer comme si ces ténèbres avaient une consistance difficile à traverser. Comme la plupart des figures secondaires et marginales, elle est relativement éphémère. L'expérience du parcours offre souvent des occasions de basculements vers d'autres figures. Le perdu et le curieux sont des figures particulièrement inconfortables que les parcourants semblent vouloir très vite quitter. Elles semblent bien plus liées aux situations de surgissement (ses caractéristiques) qu'à la relation d'enquête, contrairement aux trois prochaines figures.

L'infirmes se sent « diminué » (ce sont ses propres mots) dans l'expérience vécue. La perte de la vue est vécue comme un handicap. Il réagit comme il pense que le ferait un aveugle. Cette figure actualise alors tout l'imaginaire et toutes les représentations que peut avoir le parcourant des personnes aveugles. Ceux qui adoptent cette figure sont gênés par l'image qu'ils peuvent renvoyer d'eux-mêmes. Ça a été plus particulièrement le cas de Jean-Pierre - nous avons déjà présenté ce cas dans un précédent chapitre. L'infirmes masque le surgissement en tant qu'il constitue une forme de réaction qui voile l'expérience vécue en la situant à un niveau plus réflexif. Comme pour les figures du chercheur et du penseur, c'est une façon de s'évader d'une situation où l'on ressent un malaise, ici du fait de porter un bandeau, mais en définitive de s'être retrouvé dans une situation qu'on n'avait pas prévue³⁵⁶.

L'extrême rareté de cette figure (seulement présente chez deux parcourants), en fait une figure qui n'est probablement pas liée au surgissement, mais plutôt à des conditions exceptionnelles de l'enquête. La réaction de « se mettre dans la peau d'un aveugle » n'est curieusement pas typique de nos parcours - nous aurions pu penser le contraire. Et quand c'est le cas, les préoccupations d'image de soi - liées aux places supposées des aveugles dans notre société et au regard que l'on porte généralement sur l'infirmes - perturbent l'expérience non vraiment dans ce qui est vécu, mais plutôt dans ce qui en est commenté verbalement. Car, le parcours de Jean-Pierre le montre très bien³⁵⁷, la surfocalisation sur le regard d'autrui n'empêche pas le parcourant de ressentir et d'imaginer une foule de choses au cours de la marche. Cette figure a tendance alors à masquer ce qui est vécu.

³⁵⁵ Cela peut sembler évident « en aveugle », mais en définitive, la plupart du temps, les parcourants se font soit des films soit des défilés d'images (plus ou moins rapides) dans leur esprit durant le parcours.

³⁵⁶ Rappelons que Jean-Pierre, lors de notre rendez-vous sur le terrain, n'avait pas compris qu'il allait faire un parcours « en aveugle ». Il a été pris au dépourvu et ne pouvait plus refuser l'expérience sans perdre la face.

³⁵⁷ Il suffit de lire son deuxième tour qui fait référence à ce qu'il a ressenti et imaginé au premier tour sans l'avoir mentionné.

Un peu de la même manière, la figure du blasé - et nous faisons explicitement référence à Georg Simmel - n'est pas typique des réactions au surgissement, mais plutôt le fruit de la situation expérimentale et plus particulièrement de la conjonction entre la relation d'enquête, l'expérience vécue et les enjeux que revêt le parcours dans la définition et l'estime de soi.

Le parcourant est littéralement blasé. Il réagit de façon détachée au surgissement en invoquant sa monotonie ou le désintérêt qu'il lui accorde. Tout paraît alors normal et ordinaire pour lui. En réalité, cet individu est faussement détaché. Il fait mine que le surgissement ne le touche, que, de façon plus large, la situation expérimentale ne l'affecte pas. On se rend alors compte que cette personne est extrêmement perturbée par l'expérience, mais vit une tension entre ce qu'elle ressent et comment elle se définit ou s'est présentée au chercheur.

Lorsque nous avons abordé la méthodologie (voir chapitre 2), nous avons parlé d'une parcourante du groupe des plus âgés qui avait accepté de participer à cette expérience du fait de sa position dans le groupe des gens de l'UIAD. Elle s'est présentée comme une personne très sûre d'elle-même et relativement ouverte à toute nouvelle expérience³⁵⁸. Or, dans le parcours qu'elle a effectué, certaines de ses remarques ont montré qu'elle se sentait plutôt mal à l'aise, d'une part avec l'expérience « en aveugle » qui l'a finalement déstabilisée, mais aussi du fait de devoir se dévoiler au chercheur et exprimer ce qu'elle ressentait. Une façon de rester cohérente et en accord avec ses choix et ses actes était d'adopter la figure du blasé. Bien entendu, on observe aussi chez cette personne les autres figures (pour être plus précis, l'observateur, le penseur, le sensible et l'émotif), ce qui nous amène à relativiser l'impact de cette figure dans son vécu. C'est ici encore une façon de fuir ou de s'évader d'une situation inconfortable, de la tension que peut induire le surgissement. Elle est inséparable, empiriquement, de la situation expérimentale. Néanmoins, les analyses de Georg Simmel tendent à montrer que cette figure est probablement plus répandue que ce que les parcours ont pu montrer.

1.2. Quelques propriétés des figures dans les parcours

Aucun parcourant ne peut se résumer à une ou deux figures. Au minimum, nous observons des combinaisons de 3 figures et dans la majorité des cas, elles sont au moins 5. Plus loin, nous nous intéresserons aux parcourants qui adoptent une diversité de figures et surtout qui les enchaînent très souvent comparativement aux autres participants. Nous voudrions seulement ici donner quelques

³⁵⁸ Par ailleurs, son enthousiasme à participer à l'expérience aura convaincu certains de ses camarades de faire de même. Sans en avoir conscience, elle nous a beaucoup aidé pour trouver des participants.

caractéristiques remarquables qui permettront de mieux comprendre comment se comportent ces figures dans les parcours.

1.2.1. Figures en mode majeur et mineur

Pour la plupart des parcourants, certaines figures ont tendance à revenir plus souvent que d'autres, ce sont essentiellement les figures majeures (l'observateur et le sensible) - que nous venons de présenter. En croisant les premiers tours avec les seconds, nous remarquons que ces figures sont probablement tout le temps présentes, seulement, elles ne s'expriment pas toujours. Elles passent parfois au second plan. C'est alors une figure mineure (l'émotif, le rêveur, le chercheur ou le pensif) qui prend le dessus et s'affiche à travers les discours.

L'articulation entre les figures se présente de différentes manières. Dans les cas les plus répandus, une figure, généralement celle de l'observateur, se comporte comme une figure pivot. C'est un noeud central à partir duquel les autres figures vont se déployer, sans que les parcourants ne puissent totalement échapper à ce centre de gravité. La ou les figures pivots vont agir comme des points de repère ou de référence sur lesquels peut se reposer le parcourant quand il se sent vulnérable, fragilisé ou même perdu - dans ce dernier cas, la figure du perdu laisse la place à une figure pivot. Les parcourants enchaînent alors des figures particulières avec la figure pivot en revenant toujours à elle. Par exemple, cela peut donner des enchaînements comme : observateur - émotif - observateur - rêveur - observateur - sensible - etc (dans cet exemple l'observateur est la figure pivot). Il est fréquent qu'à l'intérieur d'un parcours, la figure pivot change. Il s'agit généralement d'une figure majeure. Les parcourants alterneront alors entre l'observateur ou le sensible. Dans certains cas, nous avons observé que des figures mineures pouvaient être pivot. C'est par exemple le cas du penseur qui par sa capacité à s'extraire de la situation d'enquête est une porte ouverte à l'évasion pour le parcourant s'il se sent « malmené » dans l'épreuve du monde « en aveugle ». En nous penchant un peu plus sur ce fonctionnement arrière plan/premier plan, nous remarquons qu'il est lié ou du moins concomitant à l'évolution des tensions à l'intérieur des couples d'opposition dont les configurations sont ce que nous avons appelé les rapports au surgissement.

Certaines figures peuvent progressivement prendre le dessus sur d'autres en suivant la direction que prend l'expérience vécue. Les débuts de parcours sont typiques de ces formes d'articulations entre figures. La plupart des parcourants sont déstabilisés dès les premiers pas. Il n'est alors pas rare que les figures de l'émotif et du perdu prennent le dessus. Mais très vite, par un phénomène d'habitude, ou en d'autres termes de familiarisation au fait de marcher « en aveugle » guidé par

le chercheur, ces figures perdent de leur importance et laissent la place à l'observateur et au sensible. La prise de confiance dans le déroulement de l'expérience a tendance à faire évoluer la place de chaque figure dans les parcours. De même qu'une certaine saturation, ou trop grande habitude, vers la fin du parcours, a tendance à neutraliser la figure du rêveur³⁵⁹.

Enfin, nous observons aussi parfois des rapports de force entre les figures, certaines semblant être au service d'autres. Entre figures majeures et figures mineures ou marginales, ce rapport de force est relativement logique. Les consignes expérimentales encadrent fortement le parcours. L'observateur et le sensible sont les figures pivot. Par contre, une des figures majeures peut se mettre au service de l'autre. Cela se fait toujours au détriment du sensible. L'observateur peut en effet éprouver certaines difficultés à « observer » son environnement et solliciter la figure du sensible pour arriver à ses fins. C'est notamment le cas quand les parcourants pensent qu'il faut adopter une certaine distance vis-à-vis du monde pour mieux le comprendre. Ils se méfient alors de l'immersion et se plongent dans le sensible seulement quand l'observation amène à une impasse. Il s'agit alors de débloquer une situation pour revenir très vite à la figure de l'observateur. Cette subordination d'une figure par une autre est assez révélatrice du lien entre des rapports au monde et des rapports à l'expérience.

1.2.1. Polyvalence et motifs

En regardant l'ensemble des parcours, se dessinent parfois des motifs de figures ou des liens privilégiés entre certaines figures. À la différence du fonctionnement par pivot, les motifs sont des enchaînements de 3 ou 4 figures qui se répètent, marquant ainsi une façon de vivre le parcours. Par exemple, une parcourante répètera le schéma : sensible-observateur-rêveur. Bien entendu, d'autres figures pourront apparaître durant le parcours, mais ce schéma reviendra fréquemment, entraînant une certaine rythmique. Cette parcourante lâche prise dans un premier temps, puis s'extrait légèrement de la situation pour identifier ce qui lui offrent ses sensations, c'est alors le croisement entre ce qui est ressenti et ce qui est perçu qui laisse imaginer les lieux par évocation.

Certaines figures semblent liées entre elles. Ce ne sont pas réellement des motifs puisque nous ne repérons pas d'enchaînement systématique de ces figures. Par contre, il est logique que certaines de ces figures en appellent d'autres. Par exemple, le rêveur et le sensible auront tendance à fonctionner ensemble puisqu'ils nécessitent tous les deux de rentrer en immersion dans la situation éprouvée. À

³⁵⁹ Après le chemin boisé, cette figure n'apparaît quasiment plus. Un parcourant nous a par exemple précisé que s'habituant à être dans le noir, il n'imaginait plus son environnement.

l'inverse, l'observateur, le chercheur et le curieux forment parfois un bloc de figures homogène dans le flux continu de l'expérience. Ces figures fonctionnent bien ensemble dans la mesure où elles se renforcent mutuellement en fonction de la perspective d'action du parcourant. En effet, pour ceux d'entre eux qui essaient de « deviner » leur environnement, ces trois figures sont d'un très grand secours. Du moins, c'est ce qu'ils pensent. Car aucun parcourant ne va imaginer qu'en se laissant aller à la rêverie, à l'émotivité ou à la sensibilité, il arrivera à se faire une « image mentale » des lieux traversés relativement fidèle à ce qu'ils sont quand il recouvre la vue. Les parcourants vont majoritairement préférer mobiliser leur raison, quitte à se distancier vis-à-vis de l'expérience plutôt que de laisser parler leurs « impressions » ou « intuitions »³⁶⁰. Par ailleurs, par rapport aux enjeux de l'expérience au regard de l'âge (voir chapitre 2), on retrouve plus souvent la figure du rêveur chez les plus jeunes (chez 13 d'entre eux) que chez les plus âgés (chez 6 d'entre eux).

Quelques parcourants adoptent de multiples figures par rapport aux autres et surtout passent très rapidement de l'une à l'autre au cours de l'expérience sans qu'un point de vue global sur leur parcours n'arrive à y dessiner une certaine logique. Ils peuvent très bien poser des hypothèses sur leur environnement et tenter de les tester et d'un coup se laisser submerger par une « image mentale » et ensuite passer à une émotion. Les propriétés des comportements entre les figures (figure pivot, majeur/mineur, motifs, etc) ne semblent pas s'observer pour ces parcourants. Les figures s'enchaînent presque indifféremment. Nous supposons que ces parcourants sont ceux qui ont le moins subi l'effet des conditions expérimentales dans la mesure où ces dernières ont tendance à privilégier certaines figures (et expliquent donc le fonctionnement par figure pivot ou figure majeure/mineure) plutôt que d'autres.

2. Des rapports au surgissement : couples d'opposition et tensions internes

Les réactions au surgissement ne sont en définitive que des traces des rapports plus généraux et abstraits au surgissement. Seulement, nous avons vu que les conditions expérimentales - qui comprennent aussi bien le cadre de l'expérience que la relation d'enquête - n'étaient pas sans liens avec les figures et surtout la plupart de leurs propriétés - c'est-à-dire la façon qu'elles ont de se comporter dans le cadre des parcours « en aveugle ». Huit parcourants se sont plus particulièrement distingués des autres dans la mesure où ils semblent s'être plus détachés des conditions expérimentales. La variabilité des figures adoptées était un indice de cette libération des contraintes

³⁶⁰ Sans vraiment choisir un mot qui conviendrait peut être mieux, nous évoquons là des idées ou des « images mentales » dont les parcourants ne saurait reconstruire la « logique » de surgissement.

parfois fortes - comme se sentir encadré dans ce qui est à dire ou pas lors du parcours. Nous avons alors concentré nos analyses sur ces parcourants en nous demandant, dans un premier temps, comment évoluaient les rapports au monde dans le cheminement - en faisant un parallèle avec l'évolution des figures afin de toujours avoir à l'esprit le probable rôle des conditions de l'expérience. Mais la complexité de chaque parcours rend leur écriture relativement illisible. En effet, nous avons pris les parcourants qui présentent le plus de variations de figures et de rapports au monde dans le surgissement. Pour dépasser ces difficultés, nous sommes revenus à nos questionnements initiaux afin d'interroger plus précisément ce matériau, à travers ce qui fait (à notre sens) problème dans le rapport au surgissement au quotidien.

Mais avant de revenir à une problématisation de la place du surgissement au quotidien, et plus largement des rapports au monde que nous entretenons, nous allons présenter ce que recouvre le rapport au surgissement, cette configuration dynamique qui articule trois tensions sur des couples d'opposition.

2.1. Les couples d'opposition qui configurent les rapports au surgissement : perspective dynamique

Ces couples de tensions ne sont aucunement à considérer comme des positions ou des positionnements sur une échelle de tension. Cela n'aurait pas de sens au regard du propos que nous défendons. Il faut bien plus les voir comme des espaces de tensions qui sans cesse bougent. Point de situation d'équilibre donc, toujours des mouvements, plus ou moins violents, plus ou moins imprévisibles. Les couples que nous allons présenter sont comme des espaces dans lesquels s'opère toujours un mouvement vers une polarité. Les configurations complexes de ces couples seront alors de multiples mouvements vers une ou des polarités. Notre hypothèse est que l'impression de discontinuité de l'expérience vient de ces mouvements qui nous font ressentir qu'il se déroule ou que nous vivons quelque chose qui est qualitativement autre que ce que l'on était en train de vivre. Il s'agit donc ici de proposer une façon de penser les liens et les relations dans l'expérience.

2.1.1. Le couple ouverture / fermeture

Lors des parcours, les participants adoptent deux types d'attitudes face à l'épreuve du monde. D'un côté, ils s'ouvrent au monde et à ses possibles et de l'autre ils s'y ferment. Cela ne veut surtout pas dire que dans un cas l'individu ressent le monde alors que dans l'autre il ne ressent plus rien. Nous

voulons seulement parler de ces espaces temps de l'expérience où le champ de conscience est pleinement dirigé vers le monde ou non.

Dans le rapport d'ouverture au monde, l'individu est conscient et en éveil par rapport à sa relation au monde. Ce qui l'intéresse est aussi bien ce qui s'y passe (devant ses yeux par exemple) que ce qu'il en ressent. Ainsi, les figures de l'observateur, du chercheur, du curieux, du sensible et de l'émotif sont des traces de ce rapport au monde.

Au contraire, les figures du penseur et du rêveur témoignent d'un rapport de fermeture au monde. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il y a fuite du monde. Il peut y avoir un intérêt à être hors du monde, momentanément, pour, par exemple, réfléchir et méditer ou même rêver. Il peut aussi arriver que cette fermeture au monde reflète une tentative de faire taire ses sens quand ces derniers nous offrent de « mauvaises sensations ».

Dans tous les cas, nous posons ces rapports au monde comme des intentions délibérées de se mettre sous un certain rapport à l'épreuve du monde. Mais cela n'exclut pas le fait que ces intentionnalités soient elles-mêmes des réactions directes à l'expérience vécue, comme quand des bruits de chantier particulièrement bruyants nous incitent à penser à autre chose afin de nous retrouver loin de ce qui est à la limite du douloureux. Ainsi, le sensible passe au second plan pendant que le cognitif essaie de l'étouffer et de le noyer sous un flot de pensées.

Le surgissement est un élan dans le flux de l'expérience qui peut être particulièrement déstabilisant au regard de ses caractéristiques (épreuve de l'altérité ; incertain, non maîtrisé, imprévisible et inattendu). Il est alors propice à ce que les tensions entre ouverture et fermeture au monde y soient fréquentes. En quelque sorte, la vulnérabilité de l'individu qui y fait face - car il n'est pas armé comme il l'est d'habitude pour affronter son quotidien - suscite des réactivités bien marquées dont nous allons nous saisir un peu plus loin.

2.1.2. Le couple intériorisation / extériorisation

Chaque parcourant est plus ou moins ouvert/fermé dans son rapport au monde au cours de la marche, ce qui veut dire que son attention est plutôt dirigée dans ou hors du monde - même si

l'individu est toujours dans le monde³⁶¹. Le rapport d'intériorisation / extériorisation au monde nous explique comment l'individu se positionne dans sa relation au monde. Il se situe entre ce que ça lui fait et ce que c'est.

L'intériorisation a trait à ce que l'individu a tendance à ramener à sa personne. Car si l'on peut très bien philosopher entre nous pour tenter de dépasser l'opposition entre soi et le monde, au quotidien, cette opposition est opérante et reflète une certaine réalité vécue. L'intériorisation est un mouvement qui ramène à l'individu des éléments ou des caractéristiques de sa relation au monde. Ainsi, nous y retrouverons la figure du sensible, du rêveur et de l'émotif. L'intériorisation amène à l'intimité des composantes du vécu.

Avec l'extériorisation, au contraire, des éléments de la relation individu/monde sont renvoyés au loin. L'individu adopte alors souvent un point de vue surplombant ou distant vis-à-vis de l'expérience vécue. Cela concerne les figures de l'observateur, du penseur et du chercheur. L'accent est alors mis sur l'identification de certains aspects de la relation, ce qui s'accompagne de leur autonomisation (ils sont détachés de la relation).

Comme avec le couple précédent, l'individu procède d'une intentionnalité particulière qui lui fera aller vers un pôle ou l'autre. Mais il semble que cette intentionnalité ait plus à voir, dans nos parcours, avec la relation d'enquête et les conditions expérimentales, qu'avec l'expérience sensible elle-même. En demandant aux parcourants de commenter ce qu'ils ressentent et perçoivent nous établissons une large palette de positionnements possibles sur ce couple. Le caractère plus ou moins formel de la relation chercheur/participant semble alors avoir un impact sur les voies privilégiées par les parcourants, une relation très formelle entraînant souvent une extériorisation au monde.

Le surgissement facilite les basculements entre ouverture et fermeture au monde du fait qu'il tend à déstabiliser les individus par rapport à leurs habitudes et leur quotidien. Ici, cela accompagnera les mouvements d'intériorisation et d'extériorisation dans la mesure où les premiers témoignent d'une confiance en soi et en l'expérience et les seconds d'une mise à distance qui protège de la perte de cette confiance. Extérioriser est alors une façon de se rassurer dans l'épreuve du surgissement. Il ne s'agit pas de nier ou de se fermer à ce qui est vécu, mais plutôt de l'autonomiser et de le distancier de soi. La façon dont les parcourants jongleront entre intériorisation et extériorisation pourront alors

³⁶¹ Il faut ici faire bien attention à distinguer le regard que pourrait avoir un observateur sur un individu, par exemple dans la rue, et celui qu'aurait cet individu de lui-même. Du premier point de vue, cet individu est apparemment dans le monde - il marche et interagit avec son environnement « malgré lui ». Du deuxième, il peut être en train de rêver ou de penser à autre chose et se situer hors du monde. Et il arrivera même qu'arrivé chez lui, il ne se rappellera peut être pas par où il vient de passer. Il ne saura plus s'il a pris son trajet habituel et surtout comment il s'est « comporté » dans la circulation. Ces « absences » pourront même l'inquiéter, bien que nos automatismes nous permettent de faire les choses courantes machinalement (comme conduire sa voiture ou marcher) sans grand risque - s'il n'y a justement pas trop d'imprévu.

être des signes d'une prise ou perte de confiance dans l'épreuve du monde. Cela nous indique comment l'expérience du surgissement est vécue.

Il ne faudrait pas croire que l'intériorisation va nécessairement de pair avec l'ouverture au monde et l'extériorisation avec la fermeture. Si ces associations sont celles qui nous viennent le plus naturellement à l'esprit, on peut aussi penser à les croiser. Dans un rapport d'intériorisation et de fermeture, l'individu ressent le monde et c'est justement ce qui le pousse à s'y fermer. C'est le cas des « mauvaises sensations » que nous avons évoquées un peu plus haut. Et de même, il peut y avoir ouverture au monde et extériorisation. Ça aurait pu être la figure du penseur. Dans les parcours, il est arrivé que le parcourant réfléchisse à partir de son expérience du monde.

Nous observerons alors plusieurs types de mouvements dans les huit parcours que nous allons bientôt analyser. Il y en a douze pour être plus exact³⁶², du moins si on fait des combinatoires. Rien en effet ne nous garantit que tous les mouvements peuvent effectivement s'observer dans le vécu. Nous pensons que les mouvements doubles seront bien plus rares dans la mesure où ils nécessitent un changement bien plus radical dans les rapports au monde ou au surgissement. De même, tous les mouvements qui impliquent une fermeture au monde seront aussi moins présents du fait que les consignes de l'expérience sont explicitement de s'ouvrir au monde pour le décrire et en ressentir l'épreuve. Mais leur absence dans les parcours ne signifie pas que ce sont des mouvements qui n'existent pas au quotidien. Nous essaierons alors d'imaginer ce qu'ils pourraient recouvrir comme réalité vécue.

2.1.3. Le couple familial / étranger

Ce couple d'opposition est d'un ordre différent des deux autres. Car si les deux premiers se croisent entre eux dans l'expérience, nous avons tendance à penser que celui-ci est relativement autonome. Il vient plutôt colorer le mouvement déjà embrayé par les tensions qui animent les autres couples. Il est bien évidemment lié au surgissement dans le sens où dans ces situations, il y a de fortes chances qu'émane du vécu une teneur d'étrangeté. La situation expérimentale elle-même revêt une triple étrangeté (« en aveugle », dans un lieu inconnu, avec souvent un inconnu, le chercheur). Pourtant,

³⁶² Posons, pour simplifier l'écriture, qu'ouverture/fermeture est O/F et qu'intériorisation/extériorisation est I/E. Combien de mouvements possibles y a-t-il ? Nous avons les mouvements uniques (qui ne varient que sur une tension) : OI \Leftrightarrow FI, OE \Leftrightarrow FE, OI \Leftrightarrow OE et FI \Leftrightarrow FE (8 mouvements) et les mouvements doubles (qui varient sur deux tensions) : OI \Leftrightarrow FE, OE \Leftrightarrow FI (4 mouvements).

nous avons vu que s'opèrent des tentatives de familiarisation de l'expérience, ou des phénomènes d'habituation/apprentissage au fait d'être « en aveugle » durant les parcours. Ce qui fait que la plupart des expériences décrites possèdent un degré de familiarité et que les mouvements d'étrangeté ne sont qu'épisodiques, notamment quand les parcourants n'arrivent plus à comprendre leur expérience (par exemple, ne pas arriver à identifier une odeur ou un son particulièrement remarquable). Ces basculements du côté de l'étrangeté signifient que l'expérience vécue a du mal à entrer en résonance avec les *schèmes et réserves d'expérience*, qu'aucune expérience passée ne vient répondre au vécu ou que ces expériences passées sont insuffisamment structurées pour pouvoir jouer ce rôle.

Dans les parcours, est familier ce qui n'est pas étranger. En effet, les parcourants ne précisent jamais que telle ou telle expérience leur est familière. Cela va de soi. Par contre, quand les choses sont inhabituelles et qu'elles ne correspondent pas à des expériences passées mobilisables pour stabiliser la définition de la situation vécue, l'étrangeté s'exprime par des surprises, des interrogations, des remarques ou des réflexions³⁶³. Ainsi, toutes les figures de parcourants se retrouvent en tension entre familiarité et étrangeté. Cela peut vouloir dire que cette composante du rapport au surgissement est intimement liée aux conditions expérimentales. En effet, au quotidien, il est des surgissements plutôt familiers comme la voiture qui surgit d'une impasse ou le pigeon qui s'envole au dernier moment sans qu'il soit possible de l'anticiper. En fait, il y a déjà eu expérience de ces choses les plus imprévisibles pouvant surprendre sans pour autant qu'elles soient étrangères à l'expérience. Ici, la présence d'un certain degré d'étrangeté, en certaines circonstances, déborde la perspective du quotidien pour laisser entrevoir comment les individus réagissent et sont en rapport au surgissement quand ils ne possèdent pas les expériences typiques leur permettant de donner une immédiateté de sens à une expérience vécue.

C'est pourquoi cette composante du rapport au surgissement est envisagée à part. C'est une dimension qui se surajoute et qui ne se remarque que très peu au quotidien, dans la mesure où nous pouvons raisonnablement supposer que ce dernier sera largement coloré par un degré de familiarité - lui-même plus ou moins prononcé - qui masquerait le fait qu'il soit possible d'y vivre l'étrangeté. Ces occasions dans le quotidien sont bien rares et circonstanciées pour compter les observer. La démarche expérimentale permet alors de les provoquer.

³⁶³ Ce qui ne veut pas dire que ce sont des conditions suffisantes pour qualifier une expérience vécue d'étrangeté pour le parcourant. Il faut bien évidemment tenir compte du sens des expressions aussi bien que de leur statut.

2.2. Retour sur les questionnements initiaux : fermeture au monde et quotidienneté

En tout début de ce chapitre, nous avons rappelé trois éléments fondamentaux à cette recherche : le constat d'une richesse sensible au quotidien, la perspective par le cheminement pour penser l'expérience des espaces publics urbains et l'existence d'un fond sensible commun aux individus. L'expérience que nous avons menée met en scène le surgissement et privilégie certains rapports au monde : entre intériorisation et extériorisation, ouverture et fermeture au monde et entre étrangeté et familiarité³⁶⁴. Or, il arrive que certains parcourants se ferment au monde alors même que les conditions expérimentales auraient tendance à aller contre ce mouvement.

Ce constat est alors plutôt une curiosité ou une interrogation du chercheur relativement vide de sens pour le moment. En quoi s'intéresser plus particulièrement à ces mouvements de fermeture/ouverture au monde est intéressant ou pose des questions sur notre expérience quotidienne qui méritent notre attention ?

Jusqu'ici, nous avons pris le parti de nous focaliser sur l'expérience sensible quotidienne, supposant qu'y était « cachée » une richesse souvent insoupçonnée par les individus. Mais qu'en est-il de la pratique concrète des espaces publics urbains par les individus dans leur quotidien ? Sont-ils attentifs à leur environnement, aux dimensions les plus sensibles de leur expérience ? Nous supposons que la plupart du temps, les individus passent « à côté » du monde sans le sentir. Pourtant, le monde autour duquel nous gravitons pourrait nous dire le contraire.

En effet, nous évoluons depuis plusieurs années maintenant auprès d'enseignants ou de chercheurs dans des domaines variés qui touchent à la ville comme la sociologie, l'urbanisme ou l'architecture. Ces personnes ont un regard et une expérience quotidienne relativement biaisée par rapport à la plupart des individus appartenant à notre société. Nous pourrions alors parler de « déformation professionnelle », mais aussi évoquer des conflits de rôles ou des chevauchements, enlacements de rôles. Au quotidien, nous sommes différentes personnes. Amant le matin, nous devenons passant en allant au travail pour finalement être collègue, étudiant et sociologue. Ami aussi dans le courant de la journée, un coup de téléphone nous fait devenir fils ou frère. Ces multiples rôles ne nous font pas être les mêmes à chaque instant avec autrui. Mais ils ont aussi un impact sur notre relation au monde. Par exemple, même si l'architecte quitte son travail pour rentrer chez lui, il est fort probable qu'il ne pourra pas appréhender le chantier devant lequel il passe comme le ferait un passant « ordinaire » - c'est-à-dire comme quelqu'un dont les activités principales n'ont pas d'impact

³⁶⁴ Au fur à mesure de l'avancée dans le parcours, cette tension se déplace, en général, vers le familier. Les parcourants commencent à se familiariser avec l'expérience. Par exemple, David nous expliquait qu'au bout d'un moment, il n'imaginait plus grand chose dans la mesure où il s'habituaient à être dans de noir.

important sur la façon dont il va appréhender un chantier³⁶⁵. Le passant « ordinaire » pourra bien avoir un avis sur la question, mais il n'y sera pas sensible avec la même acuité que l'architecte quand il passera devant - notamment parce qu'il aura un oeil moins expert, il pourra alors moins aisément saisir des détails qui « parlent » pour les individus concernés.

Le fait de côtoyer au quotidien des individus qui travaillent explicitement sur le sensible dans les milieux urbains ou qui ont généralement une attitude d'observateur réflexif sur les « pratiques ordinaires » pourrait nous faire croire que nous sommes la plupart du temps, dans les espaces publics urbains au moins, dans le monde à le sentir et l'interroger.

Nous supposons, au contraire, que la routinisation des pratiques quotidiennes - passer par telle ou telle rue pour se rendre au travail, prendre tel mode de transport, à telle et telle heure, tous les jours, sauf certains jours de repos marqués par d'autres habitudes souvent elles-mêmes routinisées comme les courses au supermarché - est chose courante et qu'elle a tendance à nous fermer au monde pour nous plonger dans nos pensées ou nos rêveries.

Quand nous marchons dans la rue et que nos trajets sont banalisés (nous les avons répétés un nombre élevé de fois, de plus, sous différentes conditions météorologiques ou de fréquentation par exemple, elles-mêmes banalisées³⁶⁶), nous ne prêtons presque plus attention au monde. Peut-être prendrons nous conscience de temps à autre du monde, mais seulement pour vérifier que tout se passe comme d'habitude. Alors l'expérience dans l'espace public est intérieure. Elle est propice à l'introspection, à la réflexion personnelle - mais pas celle qui ferait le lien ou discuterait de l'expérience vécue, immédiate - et à la rêverie. En définitive, nous passons le plus clair de ce temps à penser et non à vivre. Chacun y va de ses préoccupations personnelles. Peut-être que ce matin, sur le chemin, nous pensions à comment commencer la rédaction de tel chapitre de cette thèse, peut-être que cette personne que nous croisons se demande quel dossier elle va traiter en arrivant au travail, et peut-être que telle autre se demandera ce qu'elle fera de son week-end, se rappelant qu'elle devra faire les courses et ne surtout pas oublier quelques condiments qui commencent à manquer. L'espace public, par la routinisation, devient alors un lieu d'indifférence sauf quand un évènement vient briser cette apparente régularité.

³⁶⁵ Et tous les corps de métier qui ont à voir avec le chantier sont concernés par ce regard autre.

³⁶⁶ Par exemple, allant au laboratoire tous les jours en vélo, je sais que la saison doit me faire attendre à des évènements différents durant mon parcours. Ce qui fait que je ne vais pas m'habiller de la même façon, ou que je sais que je vais avoir beaucoup de vent (notamment l'hivers) ou qu'il y aura plus ou moins de circulation (périodes des vacances scolaires), que j'aurais des moucheron sur une partie de la piste cyclable (au printemps et au début de l'été) m'obligeant à plisser des yeux et scruter un point au loin pour éviter ses nuages, etc. Il est fort probable que tout un chacun qui fait des trajets quotidiens a routinisé un ensemble de pratiques liées à ces trajets et aux variations liées aux temporalités.

Notre hypothèse ici centrale est que le surgissement est justement susceptible de provoquer un retour au monde. Le surgissement aurait alors la capacité de nous sortir de notre routine en nous faisant prendre conscience que les régularités dont nous croyons en l'existence sont en fait illusoire. Car celui qui prête attention aux multiples détails qui composent son quotidien se rend compte que notre relation au monde - bien que l'on parle plus souvent du monde et de soi en posant face à face ces deux entités comme si elles existaient de façon autonome - est toujours sensiblement autre. La répétition et la reproduction pure, c'est-à-dire en tous points des caractéristiques des choses, n'existent pas. Tout au plus, pouvons nous établir des régularités au prix de l'effacement ou de l'ignorance de certaines particularités³⁶⁷.

Mais nous supposons aussi qu'il existe des circonstances dans lesquelles cette propriété du surgissement - de susciter un retour au monde du champ de conscience - est inopérante, du moins largement fragilisée. Dans ces circonstances, au contraire, le surgissement a pour effet de mettre l'individu hors du monde.

De ces possibilités, dans les conséquences que peut avoir le fait de faire l'épreuve du surgissement au quotidien, nous nous demandons quelles en sont les conditions. Il semblerait que nous puissions dégager certaines configurations sociales, spatiales et sensibles caractérisant ces différents élans au monde (vers ou hors).

Avoir connaissance de ces configurations nous permettraient *in fine* de peut-être concevoir et penser différemment l'espace public urbain. Si nous prenons le parti du sensible, c'est-à-dire si nous pensons qu'il est essentiel à la qualité de vie urbaine que les individus puissent pleinement vivre leur relation au monde sans pour autant détruire l'ensemble de leur repères en les plongeant dans l'incertitude constante (ce serait une vision radicale du surgissement), comment y rentre-t-on et comment on y sort ?

Très concrètement, cela revient à se demander dans quelles conditions, alors même que les consignes expérimentales poussent à l'ouverture au monde³⁶⁸, les parcourants se mettent hors du monde et surtout y reviennent, dans un contexte de surgissement - dont nous avons fait l'hypothèse qu'il avait plutôt tendance à plonger dans le monde. Alors que beaucoup d'éléments de contexte favorisent l'ouverture au monde, nous observons parfois, dans certains parcours des fermetures, toujours temporaires, au monde qui, de plus, ne renvoient pas au même genre d'expérience. Nous

³⁶⁷ Il ne faudrait pas croire que nous critiquons ici l'établissement de régularités dans notre relation au monde. Car si la connaissance est possible, c'est bien notamment grâce à cet effort.

³⁶⁸ Il s'agit bien d'un *parcours commenté*, donc de marcher, percevoir et décrire.

allons tâcher de finir ce chapitre en spécifiant d'une part le genre d'expérience dont il s'agit, comment elle s'opère, et d'autre part quelles sont ses conditions d'existence.

3. La dynamique d'ouverture/fermeture au monde dans un contexte de surgissement

Nous avons vu que les figures du rêveur et du penseur se caractérisaient par une fermeture au monde. Nous sommes donc partis des parcours qui faisaient le plus appel à elles tout en présentant une relative diversité de figures. En effet, les conditions de l'expérience jouent un rôle dans ce changement de rapport au monde. Il s'agissait donc de sélectionner les parcours qui reflétaient le plus cette échappée des contraintes de la situation - ce que nous avons relié au fait d'endosser de multiples figures au cours du parcours et surtout de les enchaîner fréquemment, ce qui témoignait d'une forme de lâcher-prise vis-à-vis de l'expérience³⁶⁹.

Nous avons donc relu ces parcours (huit pour être plus précis) en nous demandant à chaque fois quand et pourquoi il y avait fermeture au monde, et comment s'effectuait le retour au monde. À partir de là, nous avons pu voir ce qui relevait explicitement de l'interaction avec le chercheur et ce qui s'avérait être des opérateurs du changement ou des qualifications qui nous permettent de penser ce qui se passe et pourquoi se passent ces basculements, totaux ou partiels comme nous le verrons, de rapports au monde.

La mise à jour de ces opérateurs nous amènera à effectuer une dernière analyse sur des thèmes que nous avons laissés de côté jusque là. Cela nous permettra de dégager certaines configurations socio-spatiales et sensibles susceptibles d'entraîner, dans un contexte de surgissement, des basculements dans le rapport au monde.

3.1. Les opérateurs de la dynamique ouverture/fermeture au monde dans le surgissement

Ces opérateurs sont de trois sortes. Ils peuvent être spécifiques à une direction - vers l'ouverture ou vers la fermeture au monde - ou être mixtes - se retrouvant dans tous les cas et proposant une perspective plus dynamique de ces basculements. De plus, ces derniers sont parfois totaux - le

³⁶⁹ Bien entendu, aucun parcours ne peut être compris en négligeant la situation expérimentale au sens large comme nous allons encore le préciser dans les lignes qui vont suivre.

basculement dans ou hors du monde est alors radical - et d'autres fois partiels - ils jouent d'une tension entre ouverture et fermeture n'étant jamais pleinement ni l'un ni l'autre.

3.1.1. Les opérateurs de la fermeture au monde

Un grand nombre des fermetures au monde observées dans les parcours sont un effet du chercheur, sans que ce dernier n'ait pris conscience de ce qu'il pouvait entraîner comme rapport au monde. La plupart du temps, nous relançons le participant sur ses commentaires, l'amenant momentanément à mettre sa relation au monde entre parenthèses pour expliciter celle qu'il venait de vivre ou porter une justification qui le propulsera dans des réflexions qui dépasseront largement le cadre du parcours. Nous avons donc évacué de l'analyse ces situations, mais seulement dans cette direction. En effet, nous avons quand même porté notre attention sur les retours au monde spontanés qui s'en suivaient.

Nous observons, dans certains cas, une radicalité dans le basculement d'un rapport d'ouverture à un rapport de fermeture au monde. Cette radicalité a tendance à marquer de son empreinte l'expérience vécue des lieux. L'espace est alors qualifié à partir de cette teneur de vécu tout en éloignant l'individu du monde, que cela soit de manière volontaire ou non.

Dans le cas du *recroquevillement*, la relation corps/environnement est problématique. Généralement, le corps vit des tensions et des pressions particulièrement désagréables dont il voudrait s'échapper, ce qui induit un mouvement de fermeture au monde sous le signe de l'intériorité. L'individu ressent fortement sa relation au monde et essaie d'oublier ou de fuir ce qui génère cette intensité. Dans ces situations, nous remarquons que le champ de conscience se resserre sur le corps, si bien que l'environnement n'existe presque plus. Tout ce qui peut alors se passer aux alentours passe inaperçu. Concrètement, le parcourant n'entend plus et ne sent plus. Il « n'arrive plus à relâcher [ses] sens », comme nous le dira Françoise dans la rue Ponsard. Dans cet exemple précis, elle ressentait des tensions musculaires au niveau de la nuque et des épaules dues à l'effet combiné d'un très fort contraste par rapport à la circulation automobile et à l'état du sol. La rue est beaucoup plus circulée que celle qui précède (il s'agit du chemin de la Cabrière) et son sol est fort irrégulier avec de légères pentes, plusieurs franchissements de marches de trottoir et de nombreuses aspérités sur lesquelles les pieds peuvent venir buter, déséquilibrant ainsi le parcourant. De nombreux autres participants auront les mêmes types de sensations dans cette rue³⁷⁰, mais sans

³⁷⁰ Nous renvoyons le lecteur au chapitre précédent et plus particulièrement à la partie sur le sol.

nécessairement expliciter leur expérience aussi précisément que l'a fait Françoise. De plus, il ne faut pas exclure que quelques rares parcourants ont eu des « impressions » totalement différentes, relativisant ainsi comment nous pourrions qualifier l'expérience de cette portion du parcours (Cabrière-Ponsard-Perrot).

De façon plus globale, nous supposons que ce type de basculement s'observe plus particulièrement lors d'expériences sensibles désagréables³⁷¹. Cela nous conduira à nous intéresser aux thèmes du bien être et du mal être que nous avons constitués à partir de notre matériau dès les premières analyses, mais que nous avons laissés de côté ne sachant pas trop comment les intégrer à notre travail. Ainsi, nous pourrions analyser d'autres configurations socio-spatiales et sensibles de la fermeture radicale au monde.

Le cas de l'*évasion* est bien moins problématique du point de vue du parcourant. Il peut même l'amener à qualifier de particulièrement agréable ce qu'il est en train de vivre, ce qui vaut aussi donc pour l'espace qu'il traverse. Très souvent, la mise hors du monde suit un cheminement d'associations symboliques qui projette dans un ailleurs. Ce dernier peut alors être un passé qui resurgit sous forme d'un souvenir empiétant sur l'expérience présente, la mettant momentanément de côté. Le parcourant voyage ou rêve dans/de son histoire personnelle, abandonnant le monde pour l'instant.

Il nous arrive de rêver de la sorte au quotidien et c'est même une entreprise relativement tentante. Et si parfois le rêve surgit de nulle part - comme avec le souvenir spontané - il est des cas où nous y plongeons volontairement, aimant à nous projeter dans un souvenir ou dans un futur imaginé, nous laissant aller à une certaine poésie qui joue d'associations symboliques. Si le *recroquevillement* s'accompagne d'un sentiment d'emprisonnement - où il ne reste plus qu'à faire taire ses sens - l'*évasion* offre une liberté à l'esprit qui l'entraîne parfois loin du monde vécu en faisant travailler son imaginaire.

Ce basculement radical hors du monde peut aussi être lié à l'*évocation*. Pleinement dans le monde avec cette dernière, c'est une porte ouverte à l'*évasion*. Mais il est extrêmement compliqué d'en saisir tous les contours ou même d'en préciser les configurations socio-spatiales et sensibles. Si l'*évocation* est un indice d'une probabilité plus grande d'*évasion*, force est de constater qu'il peut survenir n'importe quand du moment que le parcourant est suffisamment disponible (en d'autres termes, ouvert au monde) pour la rendre possible. Il serait vain alors d'essayer de déterminer les configurations favorables à l'*évocation*. L'univers symbolique de l'être humain est suffisamment

³⁷¹ Nous nous rappelons par exemple que Robert nous disait, hors parcours, qu'il n'avait pas l'habitude d'écouter la ville, car cela ne lui procurait aucun plaisir. Au mieux, jetait-il un coup d'oeil à certains bâtiments dont il pouvait apprécier une certaine esthétique.

étendu et varié pour qu'il puisse se saisir de n'importe quelle expérience sensible afin de voyager dans son monde intérieur et s'extraire momentanément du monde. C'est une possibilité qu'il faut laisser au hasard, et que nous pouvons seulement décrire dans ses spécificités comme nous l'avons fait à plusieurs reprises au cours de cette thèse³⁷².

Il existe un type de basculement hors du monde dans le surgissement qui n'est que partiel, laissant toujours le monde à portée de bras. Il s'agit de l'*interrogation*. La teneur d'étrangeté du vécu est suffisamment forte et prégnante pour que la sortie du monde s'opère. Il y a quelque chose qui est fondamentalement différent de d'habitude et qui sort de la routine. Cela peut amener à prendre conscience de ce qui peut se cacher dans le quotidien.

S'il y a tension entre ouverture et fermeture au monde, c'est parce que l'*interrogation* trouve son origine dans la pleine relation au monde et sa résonance avec les expériences passées. Elle extrait alors du monde pour mieux y opérer un retour (par le biais d'un autre opérateur, nous le verrons plus loin) et surtout y apporter un regard neuf ou du moins qui contraste avec celui porté d'habitude.

Cette propriété de ce type de basculement est intéressante dans la mesure où la fermeture au monde peut être une étape nécessaire à la prise de conscience de la richesse sensible quotidienne. Le degré d'étrangeté de l'épreuve du surgissement peut générer un état d'interrogation qui finalement renvoie au monde par résonance. Il est donc intéressant de montrer que le mouvement opéré dans les rapports au surgissement (c'est-à-dire les configurations entre les trois tensions) n'implique pas nécessairement le dévoilement d'un implicite sous-jacent à la quotidienneté que la routine et l'habitude ont tendance à masquer en favorisant la reproduction des expériences.

C'est pourquoi, un peu plus loin, nous aborderons la thématique appelée « surprise, étonnement, interrogation », elle aussi a été constituée après nos premiers regards sur le matériau. Il s'agira de voir si nous pourrions extrapoler ces interrogations aux situations quotidiennes. En effet, l'absence de la vue participe grandement de l'état d'interrogation. Clément nous dira qu'« avec les yeux, on ne réfléchit pas, c'est comme ça » et la plupart des parcourants nous le diront plus ou moins explicitement. Sans la vue, selon l'expérience qu'ils ont vécue, ils sont plus réfléchis et ralentissent leur rythme de vie pour prendre conscience des choses. Ainsi, ils facilitent l'état d'interrogation à même de faire accéder, par le biais d'un mouvement en retour vers le monde, à la richesse sensible que porte le quotidien.

³⁷² Et nous pensons que cela ne doit surtout pas faire l'objet de conception en ce qui concerne les espaces publics urbains. Libre au concepteur de laisser parler ses propres évocations, mais il ne doit pas baser son projet sur elles s'il est sensible à la façon dont les individus pourraient vivre l'espace qu'il s'apprête à concevoir. Cela ne marcherait sûrement pas et surtout détournerait le regard du concepteur de choses que nous pensons bien plus importantes. Nous y reviendrons en conclusion.

3.1.2. Les opérateurs de l'ouverture au monde

Nous avons observé deux types de retour au monde qui sont spécifiques d'une part du *recroquevillement*, et d'autre part de l'*évocation* et de l'*interrogation*. Cela ne veut pas nécessairement dire que ces opérateurs accompagnent en toutes circonstances ceux de la fermeture que nous avons mentionnés. Les opérateurs mixtes, que nous présenterons un peu plus loin, peuvent par exemple faire suite à ces fermetures. Les opérateurs de l'ouverture au monde se différencient par rapport au type de mouvement qu'ils renversent. Ainsi, l'*éveil* ne surviendra qu'après le *recroquevillement* et le *sursaut* qu'après l'*évocation* ou l'*interrogation*.

Avec l'*éveil*, le corps se libère peu à peu des tensions qui le parcouraient pour se rendre plus disponible à ressentir ouvertement et délibérément sa relation au monde. L'*éveil* n'est pas vraiment un réveil du corps. Car, dans le *recroquevillement*, si l'individu tend à se fermer au monde en essayant de fermer ses sens, il faut admettre qu'il ne peut, au mieux, et s'il n'a pas d'appareillage spécifique, que s'abstraire de ses sensations en dirigeant son champ de conscience ailleurs et toujours hors du monde. Il ne s'agit pas donc d'un réveil des sens, mais d'un *éveil* au sensible.

Cet *éveil* se fait toujours de manière progressive. L'ouverture au monde n'est donc, dans ce cas, jamais brutale. Par exemple, pour Françoise³⁷³, c'est la baisse de l'intensité de la circulation automobile qui contribue à un léger desserrement des tensions du corps - qui n'ont pas encore totalement disparu. Elle est alors plus disponible pour remarquer des odeurs de bois, renforçant encore plus le mouvement d'ouverture au monde - en grande partie du fait des renvois de sens typiques qu'induit ce type d'odeur³⁷⁴. Finalement, elle commencera à parler de ses sensations aéroliques et du sol, reprenant un rapport au surgissement « normal » au regard des consignes de l'expérience.

Ces formes de retour au monde naissent toujours d'un mieux être, ou de sensations beaucoup plus plaisantes que celles qui étaient ressenties précédemment. En effet, le *recroquevillement* est une réponse au mal être, à de « mauvaises » sensations (ou des sensations désagréables). Le rebascullement dans le monde doit se faire d'abord à partir de ce qui l'en a écarté. Les premières étapes d'un mieux être passent par un affaiblissement des sensations de mal être - et dans le cas de

³⁷³ Voir un peu plus haut.

³⁷⁴ Et aussi, aux *schèmes d'expérience* qui les structurent. Ici, les odeurs de bois vont évoquer le *contexte de sens* « Nature ». Voir le chapitre sur « l'expérience sensible des espaces publics urbains ».

Françoise par la baisse d'intensité du flux de la circulation, bien que ce ne soit pas l'unique élément qui ait entraîné le *recroquevillement*. Une fois les causes affaiblies, l'individu ressent nécessairement un changement qualitatif qui entre-ouvre une porte sur le monde. Il suffit alors qu'il la franchisse pour que l'*éveil* s'accomplisse pleinement. Seulement, il n'est pas impossible que le surgissement replonge hors du monde. Et nous aurions pu imaginer, pour Françoise, que sur Jean Perrot, au moment du rebasculement dans le monde, la circulation se re-intensifie brusquement.

L'*éveil* est le pendant du *recroquevillement* et nécessite donc que nous nous intéressions aussi à la thématique du bien être. Car identifier ce qui y contribue, c'est aussi dégager ce qui pourrait désamorcer le *recroquevillement* ou du moins, ce qui pourrait le contre-balancer, car dans le mouvement, il serait sûrement intéressant de penser à la combinaison *recroquevillement/éveil* comme manière de plonger l'individu dans le monde - ce qui passe ici par un effort pour le renvoyer hors du monde et qui peut sembler paradoxal au regard du point de vue que nous défendons.

Suite à l'évocation et à l'interrogation, nous avons remarqué que les retours au monde se faisaient assez brutalement, de façon soudaine, assez classiquement maintenant à travers le surgissement, ce que nous avons appelé le *sursaut*. La plupart du temps³⁷⁵, ces surgissements concernent un évènement vécu comme proche du corps. La proximité du passage d'un tramway, d'un vélo ou même d'un passant a tendance à sortir du voyage intérieur, de la rêverie ou de la réflexion. Cela peut aussi concerner des choses liées au sol comme les marches de trottoir, une pente ou un changement de revêtement. Dans tous les cas, ces évènements ont tendance à créer une rupture ou une cassure dans le rythme continue de l'expérience. En cela, ils contribuent aux sensations de variation dans le parcours.

Le *sursaut* est intéressant dans la mesure où il nous indique certaines conditions dans lesquelles le surgissement est plus propice à replonger l'individu dans le monde. Il apparaît alors nécessaire que se vive une proximité corporelle forte avec la chose surgissante - et « en aveugle », les parcourants ressentent généralement un resserrement de l'espace autour d'eux. Ce qui d'habitude passe inaperçu devient ici très remarquable. Il serait alors intéressant de se demander ce que recouvre concrètement cette proximité avec le corps. Autant, par rapport au sol, la dimension du contact tactile directe est évidente, autant pour ce qui est par exemple du passage d'un tramway, d'un vélo, d'une voiture ou

³⁷⁵ Pour être plus exact, dans toutes les situations que nous avons observées, mais nous pensons qu'il est fort probable que cela puisse être légèrement différent dans d'autres situations.

de passants, il y a là plusieurs schémas corporels en jeu. Mais ils ont probablement été perturbés par les conditions expérimentales.

Certains parcourants, alors plus à l'aise à l'évocation des distances, nous ont précisé que cette proximité représentait un cercle de trois mètres de rayon environ dont ils représentent le centre. Au delà de cette zone, il n'est plus question de proximité. Bien entendu, nous ne pouvons pas nous baser sur ces quelques concordances avec certitude (seulement deux parcourants ont évoqué ces distances). Néanmoins, il nous semble qu'elles sont des indications que nous pourrions prendre au sérieux et tester dans le cadre d'une poursuite de ces réflexions sur le surgissement et les rapports au surgissement. Car s'il devient possible de déterminer métriquement ce que veut dire la proximité corporelle³⁷⁶ (avec ses variations en fonction des contextes, cela va de soi), il serait alors envisageable de penser l'espace pour toujours permettre un retour au monde par le sursaut. Cela reviendrait à travailler sur les conditions de possibilité du surgissement.

3.1.3. Les opérateurs mixtes

Nous en avons dégagés trois : l'*écho*, la *résonance/dissonance* et la *parenthèse*. Nous les retrouvons impliqués aussi bien dans les mouvements de fermeture que dans les mouvements d'ouverture au monde. Ils offrent une perspective plus dynamique dans les basculements de rapports au monde dans la mesure où ils nécessitent d'élargir le regard sur des portions plus grandes de parcours, témoignant ainsi de la propagation typique que le surgissement induit dans l'expérience.

L'*écho* implique un retour de ce qui gravitait autour d'une précédente fermeture au monde. Sur une portion de parcours, ces retours sont réguliers, mais de moins en moins intenses pour finir par s'épuiser. Généralement, le propos à l'origine de l'*écho* monte en généralité et offre donc la possibilité de s'adapter à d'autres champs thématiques. L'*écho* produit alors des alternances entre ouverture et fermeture au monde. Il perturbe le déroulement de la marche dans la mesure où il amène des ruptures régulières qui s'adaptent néanmoins à l'expérience qui est en cours, ne serait-ce que d'un point de vue thématique.

L'*écho* est une forme d'empreinte dynamique qui se modifie au cours de l'expérience. Le retour de la chose n'est jamais identique mais toujours légèrement déformé. Par contre, il est des *échos* qui semblent disparaître pour ressurgir bien plus tard de façon plus ou moins intense. C'est pourquoi

³⁷⁶ Il serait alors intéressant d'opérer une comparaison entre ces proximités et les sphères proxémiques d'Edward Twitchett Hall dans « La dimension cachée », Seuil, 1984. Les deux parcourants mentionnés semblent donc situer cette proximité à partir de la sphère de l'espace social (à 3,6m).

nous parlons aussi d’empreinte. L’*écho* laisse une trace qui peut se faire discrète tout au long du cheminement.

L’*écho* concerne tout aussi bien des idées ou des pensées qui appartiennent à la figure du penseur typiquement hors du monde, que des perceptions qui sont du registre de l’observateur, dans le monde. Les pensées ou idées reviennent donc régulièrement en s’adaptant à l’expérience vécue, et ce dont il est fait l’expérience va faire l’objet de plusieurs « retours sur », dirigeant l’attention sur un objet d’expérience en particulier.

Si le phénomène d’*écho* s’observe relativement facilement, il est délicat d’en donner une interprétation ou du moins expliquer pourquoi ceci fait l’objet d’un *écho* et non cela. Rien dans les parcours que nous avons analysés ne nous permet d’apporter ce genre de réponse. L’*écho* est donc juste ici un probable opérateur dans la dynamique ouverture/fermeture au monde.

Parfois, l’articulation hors et dans le monde se fait par *résonance/dissonance*, c’est-à-dire par un appel entre les choses qui témoigne de leur disharmonie. Ce qui occupe le champ de conscience rentre en résonance avec une pensée, une idée, une sensation ou une perception car elle offre au premier abord des similitudes ou des analogies qui les rapprochent. Mais ces similitudes appellent aussi des différences qui sont ce sur quoi le champ de conscience va se focaliser. L’individu retiendra alors bien plutôt ce qui marque l’écart entre la chose qui était à la conscience et ce qu’elle a contribué à appeler.

Par exemple, le retour au monde après les souvenirs spontanés dans les parcours en sont assez typiques. La description des souvenirs, par analogie avec ce qui est présentement vécu, se termine toujours par des éléments qui marquent l’écart entre le souvenir et la réalité vécue. Le détail par lequel la différence passe occupe alors tout le champ de conscience et opère un nouveau départ dans le monde en en constituant le vecteur.

Parfois, quand le mouvement s’amorce depuis le monde pour en sortir, la *résonance/dissonance* est accompagnée par l’*interrogation*. Le monde paraît « étrange ». Alors l’individu peut porter des questionnements à sa conscience et opérer un retour dans le monde enrichi de cette réflexion. Mais dans d’autres cas, il s’agit juste d’une différence notable, d’une « anormalité » de l’expérience qui procure une sensation d’étrangeté dont l’individu ne se saisit pas pour réfléchir son quotidien. Dans ce cas précis, la *résonance/dissonance* plonge profondément hors du monde sans qu’elle soit instigatrice de son retour. On observera alors d’autres opérateurs pour l’effectuer.

Le dernier opérateur mixte dégagé est la *parenthèse*. Elle signifie juste que l'expérience vécue est momentanément suspendue pour laisser la place à un exemple qui vient accompagner ce qui est en train d'être vécu - que l'individu se situe dans ou hors du monde. La *parenthèse* projette dans un ailleurs, mais toujours référé à l'expérience en cours. Il s'agit la plupart du temps d'agrandir la portée du vécu en le mettant en relation avec d'autres expériences.

La *parenthèse* n'éloigne jamais très loin de l'expérience vécue, si bien que le retour au monde se fait toujours de façon spontanée sans la présence d'un autre opérateur. Elle reste autour de la thématique qui l'a vu naître et se présente sous forme d'anecdote - à ne pas confondre avec le souvenir qui est d'un ordre plus sensible.

La *parenthèse* relie des expériences séparées dans l'espace et le temps et insiste plutôt sur leurs analogies, au contraire de la *résonance/dissonance*. Il s'agit d'une autre forme de lien entre les choses. Les pauses qu'elle semble établir dans le cheminement sont suffisamment légères pour que l'individu soit toujours un pied dans le monde. En quelque sorte, la *parenthèse* est un des opérateurs le plus à cheval entre ouverture et fermeture, dans un entre deux qui n'est ni vraiment l'un ni vraiment l'autre. La *parenthèse* est un moment de flottement de l'attention à la relation au monde.

3.2. Caractérisation des contextes du *recroquevillement* et de l'*interrogation*

Comme mentionné un peu plus haut, nous allons finir ce chapitre en nous intéressant aux contextes socio-spaciaux et sensibles qui favorisent d'une part le *recroquevillement* et d'autre part l'*interrogation*. Dans un premier temps, nous parlerons du bien-être et du mal-être dans les parcours et dans un deuxième temps, nous évoquerons tout ce qui y suscite interrogations, questionnements et surprises.

3.2.1. Entre bien-être et mal-être, entre ouverture et fermeture au monde ?

Avant de présenter les contextes qui favorisent le bien être et le mal être, nous voudrions rappeler l'intérêt de leur étude. Si le mal être a tendance à provoquer le *recroquevillement*, alors comprendre les contextes qui l'ont vu naître peut être un bon indicateur pour concevoir le cheminement dans l'espace public avec pour objectif de favoriser une ouverture au monde. De plus, pour affiner ces contextes, nous supposons qu'il faut aussi étudier la thématique du bien être dans la mesure où elle est susceptible de nous renseigner d'une autre façon sur comment désamorcer le mal être ou le faire basculer dans un sens qui favoriserait l'ouverture au monde.

Ici, l'intérêt de l'étude se situe au niveau de l'aménagement et de la conception des espaces publics. Il s'agit de donner des pistes ou des indications relativement souples pour concevoir des espaces publics dans une perspective de cheminement qui engage des mouvements d'ouverture au monde - ou plus exactement qui instaure une dynamique entre ouverture au monde et fermeture au monde, ce qui est *in fine*, ce que nous pensons, préférable.

Le bien être et le mal être ne sont pas définis *a priori*. Ils regroupent plutôt un ensemble de discours qui évoque une certaine qualité du vécu. Et c'est à partir de ces témoignages que se constituent ces deux thématiques.

Le mal être est souvent évoqué à partir du mot générique « désagréable ». C'est une qualité de la sensation tout autant qu'une qualification de l'espace ou du lieu. Il peut se décliner plus précisément avec par exemple le fait de « se sentir oppressé » ou de « ne pas être tranquille » ou encore d'« être stressé »³⁷⁷. En règle générale, le mal être exprime un déplaisir vécu par l'individu - qu'on l'attribue plutôt à un état du corps ou à un état de l'esprit par convention ou par habitude, peu importe, c'est un état de l'individu sans distinction esprit/corps. Il fait ressentir quelque chose d'une certaine manière, et c'est cette manière qui est particulièrement déplaisante. Parfois, les individus peuvent aussi exprimer ce que ça génère en terme de comportement comme « donner envie de fuir » ou de « se recroqueviller sur soi même ». Ils ré-appuient alors le lien entre mal être et fermeture au monde à travers le *recroquevillement*.

À l'inverse le bien être passe par le mot « agréable ». Il est associé au fait que ce « soit calme », que ce « soit serein » ou que ce « soit reposant »³⁷⁸. Il renvoie donc aussi bien à l'individu qu'à son environnement. Il qualifie en fait leur relation en insistant sur une de ses parties (par exemple, c'« est plaisant » ou c'« est apaisant »), mais il peut aussi qualifier directement la relation dans les expressions comme c'« est paisible » ou c'« est tranquille ». Le bien être est alors associé au plaisir, un plaisir qui qualifie la relation à l'environnement. C'est alors l'occasion pour les parcourants d'exprimer ce que ça induit chez eux, comment ils aimeraient dans ces situations ralentir leur rythme de vie et se plonger dans des formes d'ouverture/contemplation, de profiter pleinement de ce qui se donne à être éprouvé.

³⁷⁷ La quasi totalité des expressions du mal être emploie le verbe « être », c'est pourquoi il nous semblait que le mot mal être se justifiait. Et nous pouvons faire la même remarque en ce qui concerne l'expression du bien être.

³⁷⁸ Comme avec le mal être, nous n'évoquerons pas ici toutes les expressions qui parlent du bien être. Faire une liste exhaustive serait probablement trop lourd et n'apporterait que peu de choses dans le cadre de cette étude qui n'approfondit pas la piste du langage.

Mal être et bien être sont comme les deux faces d'une même pièce, mais par sa connotation négative, l'expression du mal être a tendance à rejeter les deux parties en relation (individu/environnement pour le dire de façon large). Tandis que l'expression du bien être fait plus souvent référence à la relation, au lien. Cela ne veut pas dire qu'il y a plus de lien ou de relation dans un cas que dans l'autre, seulement que du point de vue du vécu, cette relation est dans un cas plutôt fuie ou « oubliée » (en pensant à autre chose par exemple), alors que dans l'autre elle est plus propice à être pleinement et consciemment vécue, voire recherchée par les individus. Cette différence réside alors essentiellement dans l'intentionnalité et l'attention au monde qu'ils portent. Voyons maintenant plus précisément les contextes dans nos parcours qui favorisent plutôt le bien être ou le mal être.

Sans grande surprise, le mal être est majoritairement présent dans les rues Ponsard et Jean Perrot, dans les sections typiques de ce que nous avons nommé le boulevard urbain sans commerces³⁷⁹. Et le bien être se retrouve essentiellement de la piste cyclable au chemin de la Cabrière (l'image du quartier résidentiel) et sur le chemin boisé (l'image du parc).

Pour ce qui est du mal être, deux facteurs y contribuent fortement : la circulation automobile et la configuration du sol. Sur Jean Perrot, il s'agira principalement des passages de voitures, de camions, de bus ou de motos et sur Ponsard, cela concernera le sol particulièrement irrégulier³⁸⁰ ainsi que les voitures par contraste³⁸¹. En effet, l'emploi du superlatif est bien plus fréquent dans Ponsard que dans Perrot, aussi bien au niveau du sol que de la circulation. Pour ce qui est de la circulation automobile, ce sont plus précisément les bruits (de moteurs essentiellement) et les odeurs (de pots d'échappement) qui sont qualifiés de désagréables. Mais il faut aussi bien avoir à l'esprit que c'est parce que les parcourants ne peuvent pas échapper à ce contexte et qu'ils ne savent pas quand ils pourront y échapper que se développe le malaise, le stress ou le *recroquevillement* sur soi. « En aveugle », le cheminement ne semble offrir aucune issue pour le parcourant. Il a le sentiment de subir les choses et c'est ce qui, à notre avis, explique pourquoi ces deux sections sont si imprégnées du mal être. Au quotidien, la plupart des configurations socio-spatiales et sensibles nous permettent d'emprunter des chemin annexes (ou bis) qui peuvent contourner une rue particulièrement circulée par les voitures. Mais généralement, le seul fait de savoir qu'à tout

³⁷⁹ Il est important de noter cette absence de commerce. Elle a pour effet d'accentuer la force du *contexte de sens* « ville ».

³⁸⁰ Rappelons que pour les parcourants, un sol irrégulier est un sol qui présente de nombreuses inclinaisons (des pentes aussi bien sur l'axe de la marche que transversalement) ainsi que de nombreuses aspérités sur lesquelles viennent parfois buter les pieds. Pour plus de précisions, nous renvoyons le lecteur au chapitre IV et à la partie sur le sol.

³⁸¹ Il faut se rappeler que les parcourants viennent d'un ensemble de rues où la proximité avec la voiture est rare. Elles sont la plupart du temps lointaines.

moment nous pouvons prendre une petite rue ou un passage qui nous extrait de ce contexte dense d'un point de vue sensible suffit à mesurer la façon dont nous qualifierions cet espace, ici emblématique d'un espace urbain de mal être. Mais si, « en aveugle », la proximité avec la circulation automobile et l'irrégularité du sol sont des facteurs qui contribuent au mal être, pourquoi certaines sections comme Marcelin-Berthelot (avec beaucoup de circulation de voiture) et le chemin boisé (avec un sol très irrégulier) sont beaucoup plus ambiguës, voir favorisent au contraire le bien être ?

L'avenue Marcelin-Berthelot est parfois qualifiée d'espace désagréable à cause du tramway, de la voiture et parfois de la présence d'autrui (par la peur de percuter quelqu'un). Dans tous ces cas, c'est lié à une peur pour son intégrité physique typique des débuts de parcours. Par contre, dans d'autres cas, ce lieu est agréable notamment du fait de la présence des gens, des feuilles au sol ou de l'air et du vent. Et enfin, ce lieu est souvent qualifié des deux façons, en fonction de la dynamique qui s'opère durant la marche, les premiers pas focalisant généralement sur les choses angoissantes, puis les tensions se desserrant pour laisser apprécier les multiples choses que l'on peut y ressentir - ce qui n'exclut nullement que le passage d'un tramway puisse replonger le parcourant dans un mal être.

La rue Ponsard et l'avenue Jean Perrot n'échappent pas à ces ambiguïtés, même si elles sont moins fréquentes. Il est alors intéressant de remarquer que ces lieux désagréables la plupart du temps, « en aveugle » - il est important de le re-préciser - peuvent devenir agréables. Pour Jean Perrot, il s'agit du contraste opéré au niveau du sol. Car si la circulation a tendance à se densifier et à s'accélérer (les voitures passent généralement plus vite que sur la section précédente, la rue Ponsard), le sol, lui, devient plus régulier. Il n'y a plus de marches de trottoir, les aspérités ont disparu et les pentes sont très légères (ce sont seulement des seuils d'habitations et non la dégradation d'un trottoir avec le temps). De plus, dans cette rue, le parcourant est plus en prise avec le vent et l'air qui, comme nous le verrons, sont souvent mentionnés comme caractéristiques d'agréabilité d'un lieu ou d'un espace.

Sur la rue Ponsard, c'est encore bien plus rare. Les seuls moments agréables sur cette section sont très circonstanciés. Dans un cas, il s'agit d'une odeur de nourriture alléchante, dans un autre l'absence improbable de circulation automobile, et dans un dernier il s'agissait du fait que le participant aimait l'odeur de l'essence contrairement à la plupart des parcourants.

Mais comme pour Marcelin-Berthelot, ces facteurs d'agréabilité ou de désagréabilité agissent de façon dynamique dans la marche dans la mesure où ces qualifications de l'espace ne concernent presque jamais l'ensemble de la section, mais seulement une partie. Pour Jean Perrot, par exemple,

c'est la fin de la section qui a plutôt tendance à devenir agréable. En effet, à ce moment là, nous nous rapprochons du chemin boisé, l'espace sur la droite s'ouvre sur une étendue, donnant une meilleure prise au vent, et les arbres y sont plus nombreux aussi (à travers les feuilles au sol essentiellement, donc à l'automne³⁸²).

Typiques du bien être, le quartier résidentiel et le parc possèdent tous deux des caractéristiques qui s'opposent souvent à celles des sections Ponsard et Perrot. La piste cyclable, faisant directement suite à l'avenue Marcelin-Berthelot, dans la logique de cheminement, offre un contraste au niveau de la circulation automobile que les parcourants ne manquent pas de noter³⁸³. À ce premier élément important du bien être dans le cheminement vont s'en ajouter d'autres dans toute la zone qui va de la piste cyclable jusqu'au chemin de la Cabrière. Il s'agit de la présence du végétal, à travers les feuilles au sol (qu'on marche dessus ou que le vent les fasse rouler), un buisson qui est frôlé ou le bruit du vent dans les feuilles des arbres, de certaines caractéristiques du sol comme sa souplesse ou sa douceur (un macadam lisse et sans aspérités). Cela peut être aussi la présence de gens, une prise à l'air et au vent plus prononcée ou même la présence d'oiseaux. Toutes ces caractéristiques sont mentionnées par les parcourants comme justifiant l'agréabilité de ces espaces.

Si certaines ne sont évoquées que par quelques parcourants, le végétal et l'absence de voitures se retrouvent dans la quasi totalité des parcours. Pour le chemin boisé, nous retrouvons l'ensemble de ces caractéristiques en plus du sol en gravier. Somme toute, ce n'est guère surprenant ici que les parcourants se sentent mieux dans des lieux qui les renvoient à des espaces de « nature » (et non des espaces naturels) où ils se sentent plus en sécurité. Nous avons déjà montré comment le contraste qui entoure la présence des voitures tout au long du parcours avait un effet structurant des plus important et que, conjointement à ce qui rapporte à la présence de la « nature » (arbres, feuilles, vent, froid, etc), ils pouvaient à eux seuls donner une compréhension globale de comment a été vécu le parcours.

Au lieu de revenir à ces généralités (nous en avons longuement parlé dans le chapitre III), il serait intéressant de voir si les lieux typiques du bien être peuvent, dans certaines conditions, être déplaisants et désagréables. Seul le chemin boisé l'a été. Soit cela concernait le tout début de la section (l'avenue Jean Perrot était alors encore sûrement trop proche), soit c'était dû à la butte et à la forte déstabilisation qu'elle provoque, ou enfin, ça a pu être la présence de machines destinées à

³⁸² Nous n'avons pas approfondi cet aspect des contextes, mais il est bien évident qu'il est indispensable d'essayer de penser aux configurations météorologiques typiques d'un espace en fonction de la saison. Par exemple, nous avons pu remarquer que le clapotis de la pluie pouvait être un facteur d'agréabilité d'un lieu quand on se « promène » - et *a contrario* arriver trempé au travail peut bien nous rendre ce clapotis désagréable. Les perspectives d'actions sont alors très importantes et font partie du contexte de la situation.

³⁸³ Et d'autres ne le feront remarquer qu'à partir de la rue du conservatoire.

l'élagage (comme les taille-haies ou les tronçonneuses). Il s'agissait donc d'éléments très circonstanciés - sauf pour la butte, mais la façon dont elle a été vécue ne concerne qu'un seul parcourant.

Nous remarquons que des caractéristiques du bien être sont à chaque fois présentes dans l'ensemble des sections du parcours, alors que le mal être est absent des sections du quartier résidentiel et en grande partie du chemin boisé. Est-ce un effet de la sélection du parcours ou pourrait-on penser que les caractéristiques du bien être se retrouvent dans chaque espace, dans chaque lieu pour qui arrive à les repérer ? Ou même, est-ce que cette tendance à plus repérer des éléments du bien-être n'est pas une conséquence de l'état d'esprit des parcourants et de leur engagement dans l'expérience ? Autrement dit, est-ce que le surgissement n'est pas susceptible, par sa capacité à faire vivre autrement le quotidien et la routine, à toujours offrir une facette d'un espace que l'on pourrait qualifier positivement par rapport à un autre ? Et finalement, est-ce que l'interrogation n'est pas cet opérateur du rapport au surgissement à même d'accomplir le plaisir là où d'autres regards y verraient le déplaisant et le désagréable ?

Si le mal-être a tendance à susciter le recroquevillement et donc la fermeture au monde, dans quelle mesure le retour au monde, qui s'opère par un desserrement des caractéristiques du mal être, mais aussi conjointement par l'apparition (à la conscience toujours) de celles du bien être, pourra nous entraîner un peu plus loin que vers le simple vécu sensible de sa richesse, vers la remise en question de nos *schèmes d'expérience*, vers la déconstruction des *contextes de sens*, vers une véritable autonomie ?

3.2.2. L'interrogation, la surprise et l'étonnement

La plus grande partie des sources d'interrogation, de surprise ou d'étonnement est directement liée aux conditions expérimentales. En effet, ces dernières rendent beaucoup d'expériences inhabituelles et donc remettent parfois en question la stabilité dont elles pouvaient se prévaloir. Par exemple, croiser des gens dans la rue est une expérience quotidienne banale à laquelle nous ne faisons pas toujours attention. « En aveugle », toute une tension se ressent entre le moment où l'on sait que l'on va croiser quelqu'un et le moment où effectivement on le croise et où l'on ressent avec plus d'intensité et parfois de plaisir que d'habitude le léger frôlement des corps. Parce que c'est inhabituel de ressentir sa relation au monde et parfois aux autres³⁸⁴ ainsi, les parcourants se

³⁸⁴ La thématique de l'autre est très présente dans les parcours, mais plutôt comme un *objet d'expérience* parmi d'autres (ce dont nous avons parlé dans le précédent chapitre). Par contre, plus rarement, est évoqué le rapport à l'autre, notamment du fait d'avoir un bandeau sur les yeux et de se demander ce que pourrait penser de la situation un passant.

questionnent et s'étonnent d'une foule de choses qui passent quotidiennement inaperçues. Mais si ces choses sont sources d'interrogation, c'est bien parce que les parcourants sont dans une situation qui les y incite. Dans quelle mesure peuvent-elle être le reflet de ce qui pourrait se passer au quotidien ? Qu'est-ce qui crée l'état d'interrogation ou de surprise et d'étonnement ? Si nous nous extrayons de toutes les situations particulières en essayant de dégager un principe qui puisse les regrouper, nous arrivons à trois types d'interrogations dans les parcours selon qu'elles portent sur le monde, sur l'individu ou sur la relation individu/monde.

Le surgissement crée souvent une situation d'interrogation parce que le parcourant ne sait pas à quoi s'attendre. Il se questionne alors sur ce qui pourrait arriver ou pas. Il ne sait pas et cela attire son attention. Que va-t-il se passer ? Comment cela va se passer ? Quand cela va-t-il arriver ? L'individu est alors en « attente de ». Il fait part de ses questionnements, mais surtout il est à l'écoute des choses, il inspire peut être plus fort pour voir s'il ne peut pas déceler quelques odeurs qui pourraient lui donner des indices sur son environnement. Il va aussi peut être essayer de toucher les choses³⁸⁵. Il devient alors explorateur actif. Néanmoins, il reste dans la non maîtrise et l'incertitude. Ce n'est pas parce qu'il est actif et attentif à son environnement - qu'il va alors envisager comme une extériorité, il aura donc tendance à négliger ce qu'il pourrait ressentir - qu'il arrivera à anticiper les choses. La plupart du déroulement du parcours lui échappera, mais sa réaction à cet état le tournera vers le monde. Certes, il ne s'interrogera pas sur sa relation au monde (comme ont pu le faire d'autres parcourants avec d'autres formes d'interrogations), mais il objectivera peut être plus que les autres ce qu'il est en train de vivre au point de donner des images de types de lieux qui correspondent le plus à leur réalité visuelle. Ainsi, il se questionnera sur la complexité du monde et essaiera de comprendre comment cette multitude de choses (ou ces *objets d'expérience*) peut coexister et ce que ça pourrait lui dire sur ce qu'il rencontre ou va rencontrer dans son cheminement. Cette forme de présence distante au monde (un peu comme un observateur extérieur à la situation qu'il observe) dans l'état interrogatif n'est pas encore en mesure de déconstruire la réalité, car elle est motivée par la volonté pratique de savoir ce que c'est et ce que ça va être et non pourquoi ça lui est de cette manière et pas d'une autre.

L'état d'interrogation peut plus spécifiquement porter sur des sensations ou des impressions - c'est-à-dire des sensations qui n'arrivent pas à se penser comme telles. L'expérience sensible semble curieuse, elle est surprenante dans la mesure où elle fait ressentir des choses auxquelles nous ne sommes pas habitués. Ce genre d'expérience et d'interrogation est comme une nouvelle découverte

³⁸⁵ Deux parcourants se sont comportés de la sorte. Par moments, ils demandaient d'arrêter la marche pour explorer le lieu avec les mains. Généralement, c'était pour identifier le type de sol sur lequel ils marchaient.

de son corps et de ses possibles. Le régime visuel qui semble dominer notre rapport sensible au monde n'est en réalité qu'un voile jeté sur notre corps. La distance à laquelle nous habitue la vue³⁸⁶ nous donne l'illusion que nous percevons à distance alors qu'en définitive tout n'est que proximité³⁸⁷. Cela a sûrement pour conséquence de nous faire oublier l'échelle immédiate du corps, celle de l'enveloppe charnelle (qui n'est qu'un des schémas corporels). C'est pourquoi, « en aveugle » apparaissent des sensations liées au podo-tactiles, au kinesthésique et à l'aérolique de façon inhabituelle. L'état d'interrogation centré sur le corps et les dimensions les plus sensibles de l'expérience fait redécouvrir un monde qui est toujours là au quotidien, mais très souvent en arrière plan. Il existe d'autres sensations, appelées par les parcourants des impressions, qui ont du mal à trouver leur justification, mais qui font pourtant bien ressentir quelque chose. Ces sensations sont encore plus profondément enfouies dans le quotidien et il est même probable que les parcourants n'aient jamais pris conscience, avant l'expérience, de ce genre de sensations³⁸⁸. Il y a par exemple les sensations de présence d'autres corps dans l'espace dont les parcourants nous disent bien qu'il ne s'agit ni d'un frôlement, ni du son de leurs voix ou de leurs pas, mais seulement des impressions qu'ils associent à des présences. L'étonnement reste néanmoins centré sur le corps si l'individu en reste là et ne commence pas à réfléchir son quotidien à l'aune de ce qu'il ressent d'inhabituel. Tout au plus, ces ressentis sont des curiosités qui s'évanouissent au fil des pas, l'attention attachant de l'importance à d'autres choses.

Enfin, de ces deux genres de questionnements, l'un centré sur le monde (l'environnement), l'autre sur soi (le corps), peut naître une interrogation sur le quotidien, sur le rapport au monde habituellement entretenu. Ce nouveau questionnement arrive souvent quand se produit une contradiction entre l'expérience vécue et les expériences passées, quand ce que les parcourants pensaient de sûr et certain devient ambiguë. Il y a une déstabilisation des certitudes. Du côté du sensible, cela peut arriver quand un individu ressent quelque chose par un biais dont il ne pensait pas que c'était possible. Par exemple, ce questionnement est fréquent avec les sensations liées à la forme de l'espace. De plus, l'autonomie de ce genre de sensation est confirmé par le second tour qui a tendance à confirmer ce qui était senti, mais aussi à montrer des différences liées à

³⁸⁶ Nous entendons la vue dans un sens extrêmement large qui va de la perception visuelle jusqu'aux modes de communication qu'elle privilégie et les technologies ou techniques qu'elle semble avoir favorisé ou du moins avec lesquelles elle a de nombreux points communs.

³⁸⁷ Nous supposons que tout ce avec quoi nous sommes en relation (donc plus particulièrement ici, ce que nous pouvons voir et observer) est dans un rapport de proximité à nous. Ainsi, ce qui m'est proche est ce qui fait partie de mon monde sensible, en d'autres termes, ce que je peux ressentir ici et maintenant.

³⁸⁸ Nous pensons à Clément par exemple qui « voyait » des flash de couleur qui selon ses propos n'étaient pas réellement des couleurs. Nous pensons qu'ici il s'agissait de synesthésie et d'une association entre les sons et des couleurs. Nous renvoyons le lecteur au parcours de Clément en annexe à partir de l'avenue Jean Perrot, premier lieu où il commencera à nous parler de ces sensations.

l'introduction de la vue³⁸⁹. Ainsi, l'expérience apporte un nouvel éclairage sur le quotidien et peut susciter une curiosité à le ressentir autrement, en fermant les yeux parfois, ou en se concentrant sur ses autres sens pour retrouver certaines sensations des parcours « en aveugle » et en découvrir d'autres. Les parcourants prennent alors conscience que le corps peut receler encore bien des secrets pas si difficiles à percer et que le quotidien voile un potentiel d'étrangeté que nous allons souvent chercher très loin à l'autre bout de la planète. Ils saisissent qu'à portée de corps il y a beaucoup de choses dont on n'a pas encore eu une expérience consciente. Cette forme d'interrogation passe donc d'abord par le corps pour interroger la relation au monde. Mais il existe aussi des réflexions sur le monde qui reviennent au corps et sur la relation qu'ils entretiennent. Beaucoup de parcourants sont étonnés de ressentir la ville de façon si multiple et surtout beaucoup moins négativement qu'ils le pensaient. Ils s'imaginaient que la ville était un contexte où les sens étaient malmenés, où le sensible n'y avait pas sa place, excepté peut-être dans les parcs. Alors beaucoup de réactions de parcourants relativisent leurs propres discours antérieurs. Ils admettent qu'ils ont pu se tromper et qu'il est possible d'expérimenter la ville autrement, de manière plus sensible et de découvrir par la même occasion qu'elle offre une multitude de détails qui éveillent aussi bien le corps que l'esprit en le poussant à la réflexion.

L'interrogation peut donc entraîner une ouverture sur la relation au monde. En déstabilisant les certitudes, aussi bien celles qui concernent le corps que le monde, le surgissement est potentiellement acteur d'une découverte sur le quotidien que tout un chacun peut envisager. Seulement, il est délicat de poser plus précisément des configurations socio-spatiales et sensibles qui le favoriseraient. Cela est même impossible dans le cadre de cette recherche dans la mesure où les interrogations sont tributaires des conditions expérimentales qui n'ont rien à voir avec celles qui nous entourent dans le quotidien. Comment alors pourrait-on agir sur le quotidien (par le biais de la conception des espaces publics urbains) afin de générer des formes d'interrogations sur le corps et le monde ? Le surgissement semble bien une réponse possible, seulement, il prend le risque de produire des effets inverses à ceux recherchés, en témoigne le recroquevillement.

³⁸⁹ Par exemple, sur l'avenue Jean Perrot, « en aveugle », une parcourante se sentait bien par rapport à des sensations d'espace plutôt large (nous sommes le long de l'avenue et dans une certaine mesure, cet espace est plus large que les précédents), mais au second tour, elle s'y est senti mal à l'aise et oppressée du fait de la présence d'immeubles.

Conclusion du chapitre

Nous sommes partis de l'idée qu'afin de faire l'expérience de cette richesse sensible quotidienne mise à jour lors d'un précédent chapitre, il fallait non seulement se saisir d'une perspective dynamique, c'est-à-dire penser les choses dans le mouvement, mais aussi centrer notre regard sur le lien entre les choses, sur les relations. Au fil de nos intuitions et de la manipulation de notre matériau, nous avons proposé de penser certaines expériences à travers le surgissement. Nous avons défini ce terme comme un élan ou une impulsion dans l'expérience qui donne à faire l'épreuve de l'altérité et qui se caractérise par l'incertain, l'inattendu, l'imprévisible et le non maîtrisé. À l'origine, le surgissement était une façon d'aborder le rapport à l'altérité dans l'expérience sensible. Nous avons dû admettre que ce rapport est inséparable des rapports au monde et à soi. En quelque sorte, les configurations observées entre les couples en tension (Intériorisation/Extériorisation, Ouverture/Fermeture et Familiarité/Étrangeté) évoquent ces rapports et nous donnent des indications sur la relation au monde de chaque individu dans un cheminement, c'est-à-dire dans la dynamique d'un parcours où chaque individu n'est pas le même en tout point. Nous avons alors pris le parti de nous focaliser sur la dynamique ouverture/fermeture au monde en mettant de côté les deux autres couples dans la mesure où nous nous sommes questionnés sur la place du sensible au quotidien. Notre hypothèse était qu'elle était largement en arrière plan et que le surgissement avait la vertu de la ramener en avant. Nous avons donc essayé de dégager, non sans difficultés et souvent en demi teinte, des configurations socio-spatiales et sensibles qui caractériseraient des mouvements d'ouverture au monde dans le surgissement.

Si nous avons emprunté cette direction - et nous aurions pu explorer d'autres pistes par rapport au surgissement ou faire un effort de théorisation - c'est parce que nous voulions donner une dimension plus pratique à cette recherche. Le surgissement est une porte ouverte sur un quotidien vu selon une autre perspective. Il permettrait de penser à nouveau frais l'expérience sensible en insistant bien plus sur ce qui rythme ce quotidien. Même si cette perspective est séduisante, ce n'est pas celle sur laquelle nous allons maintenant insister en toute fin de ce travail.

Dans quelle mesure le surgissement pourrait être un outil intéressant pour penser l'aménagement et la conception des espaces publics urbains ? Nous savons bien que nous ne pourrions avec les quelques pages qui vont suivre élucider la question. Néanmoins, c'est un nouveau chantier que nous envisageons ici, comme des points de suspension qui laissent présager ce qui pourrait être fait de ce travail et comment il pourrait être poursuivi. Au final, il s'agit de donner des matières à penser à ceux qui naviguent dans le champ de la conception architecturale et urbaine. Cet objectif se résume

en trois idées : richesse sensible, lien social et autonomie de l'individu. Si les deux premières ont déjà été abordées dans précédents chapitres, la dernière est plutôt sous-jacente à l'ensemble de ce travail et le surgissement est ce qui nous permettra de les relier dans une logique qui oeuvrera dans la même direction. Car nous pensons que chaque travail de recherche - du moins pour ce que nous en connaissons en sciences humaines, mais il ne serait sûrement pas difficile de le montrer en ce qui concerne les sciences de la nature - est un travail engagé qui véhicule des idées, des valeurs et des idéaux. Alors la plupart du temps, ces derniers sont « neutralisés » sous couvert d'objectivité ou de position surplombante. Cette illusion ne résiste pas à l'examen critique et ressurgit chez chaque auteur quand nous faisons un effort de contextualisation de la production scientifique. Nous nous positionnons radicalement différemment. Nous pensons qu'il faut au contraire assumer ses positionnements et montrer ce qu'ils nous font dire de la réalité observée. Il ne s'agit pas d'en ressortir une énième position en retrait, mais de laisser exprimer ce qui nous anime au quotidien.

Comme nous avons essayé de le faire dans le premier chapitre, nous allons, après une conclusion générale qui reprendra l'ensemble de la recherche, laisser filer sur le papier nos intimes convictions dans ce qu'elles ont de plus raisonnables tout autant que dans ce qu'elles ont de plus utopiques.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Ce travail de recherche, s'inscrivant dans le champ des ambiances architecturales et urbaines, a consisté à s'interroger sur l'expérience sensible quotidienne en supposant que certaines de ses dimensions les plus implicites sont accessibles par l'intermédiaire de l'investigation scientifique. Si cette entreprise a été pour partie convaincante, il est encore des possibles que nous n'avons pu qu'effleurer, comme ces expériences sensibles qui ont eues du mal à se dire dans les parcours « en aveugle ». Pour autant, se dessine une perspective à notre avis intéressante à travers l'idée de surgissement. Non seulement, ce dernier donne à penser différemment l'expérience sensible en insistant plus particulièrement sur son indétermination, mais en plus il permet de relier explicitement la notion d'ambiance, cet « espace-temps éprouvé en termes sensibles »³⁹⁰, à l'expérience sensible en qualifiant la façon qu'elle a de se donner à éprouver. Le surgissement caractériserait ainsi une forme de saut opéré par l'ambiance quand nous changeons de rapport au monde.

En guise de conclusion, nous souhaiterions porter à l'ouverture et à la discussion les points qui précèdent. Mais avant, nous allons rappeler, dans ses grandes lignes, les investigations que nous avons menées, ce qui sera l'occasion de pointer quelques limites ou difficultés rencontrées au cours de cette recherche.

³⁹⁰ Jean-Paul Thibaud, « La ville à l'épreuve des sens », in : Coutard Olivier, Jean-Pierre Lévy (eds), « Écologies urbaines : état des savoirs et perspectives », Paris : Economica Anthropos, 2010, p. 198-213.

Un effort a été particulièrement fait d'un point de vue méthodologique, effort rendu nécessaire par notre visée première : faire émerger par le discours des dimensions de l'expérience sensible quotidienne qui sont habituellement bien cachées à la conscience. En faisant parcourir à des individus une partie de la ville de Grenoble « en aveugle », nous nous sommes rendus compte que certaines sensations éminemment discrètes au quotidien sont particulièrement bien conscientisées - même si certaines d'entre elles sont plus floues et difficiles à exprimer avec le vocabulaire et la structure grammaticale disponibles dans notre langue. Le simple fait qu'en laissant les participants imaginer les lieux, ils construisent des « images mentales »³⁹¹ qui ressemblent fortement³⁹² - avec des variations que nous avons mis en avant tout au long de cette thèse - à ce que sont ces lieux une fois qu'ils retrouvent l'ensemble de leurs sens, montre d'une part que l'ensemble des sens co-construisent le sens de la réalité, que dans l'épreuve du monde, dans l'expérience en train de se faire, nous ressentons notre relation au monde de façon indivise - c'est-à-dire que le monde et l'individu sont des totalités dont les parties ne s'individuent que par une rétrospective sur l'expérience, que par un « retour sur » suspendant la thèse du monde comme le font les phénoménologues. D'autre part, cela constitue un argument pour témoigner de la richesse sensible qui caractérise le quotidien. Il existe une potentialité largement ignorée qui montre l'importance de certains sens jusque là négligés ou oubliés. Cela concerne notamment tout ce qui a trait aux sensations podo-tactiles, aux sensations aéroliques, aux sensations kinesthésiques et à ce qui met en jeu l'équilibre. Il serait alors nécessaire de dépasser la tradition des 5 sens aristotéliens et penser l'expérience sensible différemment.

C'est ce que nous avons tenté de faire en renversant notre perspective et en partant des *objets d'expérience*, de ce dont nous faisons l'expérience. Il ne s'agissait plus de raisonner à partir des sens, mais plutôt d'observer la place des sens dans l'épreuve du monde. Ce changement de point de vue nous a permis de comprendre que, malgré notre effort pour faire émerger le sensible, il est encore des expériences sensibles qui n'arrivent pas à se dire et à se raconter. Sont alors présents soit des impressions vagues, floues et inexplicables pour les individus, soit des *objets d'expérience* dont il n'est pas possible pour les parcourants d'expliquer leur présence. C'est notamment vrai dans ce qui est imaginé, mais pas seulement puisque certains parcourants ont « ressenti » des poteaux (qui dans la plupart des cas existaient effectivement) sans les avoir touchés. Ainsi, l'intersensorialité est

³⁹¹ En faisant appel à des processus qui vont de l'intuition spontanée à la raison.

³⁹² Cela a été montré en comparant les lieux d'un point de vue extérieur (avec la vue) et les reconstructions des parcours que chaque parcourant devait faire à la fin du premier tour. Nous avons nuancé ces résultats en nous penchant ensuite sur les premiers tours et les « images mentales » évoquées.

bien plus compréhensible quand on l'aborde par les *objets d'expérience*, par ce dont on a l'expérience, que par les sens, ces derniers amenant toujours un *a priori* sur leur découpage qui ne correspond jamais vraiment à la réalité vécue.

Mais, en étudiant ainsi le sens de l'expérience sensible, nous avons reconstruit les *contextes de sens* nous permettant de rendre intelligible la logique des multiples renvois de sens (les *références représentatives*) qui s'opèrent dans le discours produit sur l'expérience en train de se vivre. Nous avons alors supposé que ces *contextes de sens* coloraient parfois tout le sens que pouvait prendre un lieu par le biais de certains de ses caractères fondamentaux³⁹³. C'est alors que, pour finement comprendre le sens du vécu, il est apparu indispensable de penser en terme de contraste et de cheminement. Car si les *contextes de sens* montrent comment un lieu est imaginé à travers les renvois de sens, nous avons vu qu'ils étaient opérants parce que leurs caractères apparaissaient, disparaissaient, augmentaient ou diminuaient d'intensité (d'un point de vue sensible). Par exemple, ce n'est pas tant la présence de la voiture qui renvoyant au *contexte de sens* « ville » laissera imaginer une rue bordée d'immeubles où les gens ne font que passer (des passants), mais c'est le rapprochement ou l'éloignement par rapport à la voiture qui impulsera la dynamique du sens global des lieux. Le sens n'advient que parce que c'est « plus ou moins que », par le contraste qui dépend d'une part de l'environnement (reprenant le même exemple, la voiture est un objet en mouvement qui peut se rapprocher ou s'éloigner de nous), mais aussi et surtout d'autre part de notre cheminement, donc de la dynamique opérée par le mouvement. Il devient alors crucial pour comprendre l'expérience sensible et l'émergence de son sens de se pencher sur les basculements de sens, sur ces espaces-temps où l'expérience devient autre, sur la confrontation à l'altérité.

Nous avons alors proposé de penser simultanément les idées de seuils et de transitions comme deux types de basculement du sens - dont on pourrait dire que le premier est brutal et le deuxième progressif, ils n'entraînent pas le même rapport au temps. Un même espace peut aussi bien revêtir une qualité de seuil que de transition, cela dépend en fait du point de vue depuis lequel on se place et nous avons vu que l'expérience auditive avait tendance à faire vivre des transitions alors que l'expérience podo-tactile donnait plutôt à éprouver des seuils.

La centralité du rapport à l'altérité, à ce qui est autre, nous a entraîné dans deux directions, une première qui a consisté en une parenthèse dans notre raisonnement, et une deuxième qui poursuit directement notre réflexion sur l'expérience.

Nous nous sommes demandés si l'expérience que faisaient les parcourants leur était plus ou moins partagée (au sens restreint de ce que nous avons en commun). À travers une méthodologie focalisée

³⁹³ Par exemple, le fait que l'*objet d'expérience* voiture soit typique du *contexte de sens* « Ville ».

sur l'échelle du mot sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin, nous avons mis en évidence qu'il ne semblait pas y avoir de différence fondamentale dans l'expérience sensible du parcours entre les deux groupes d'âge artificiellement constitués. Il est même apparu bien plus de différences intra qu'inter-groupe, avec quelques nuances en fonction des thématiques analysées. Ce qu'il faut surtout retenir, c'est que les différences les plus remarquables (perspective égocentrée pour les plus jeunes et perspective allocentrée pour les moins jeunes) sont en fait très probablement dues aux conditions expérimentales et plus particulièrement à la relation chercheur/participants et aux enjeux de l'expérience pour les parcourants. Quant aux différences plus subtiles et individuelles, notre échantillon et notre méthodologie ne nous ont pas permis de raisonnablement procéder à des comparaisons entre groupes d'âge. Par contre, cette partie de l'étude a révélé toute l'importance de réintroduire la place et le rôle du chercheur dans la production des matériaux. En effet, il s'est avéré que l'expérience a eu des conséquences sur les vécus. Nous les avons alors retrouvées dans les explications de certaines différences inter-individuelles au niveau de l'expression de l'expérience des *objets d'expérience* les plus courants (les voitures, autrui, le sol et les végétaux), mais aussi dans les figures de parcourants dégagées dans le dernier chapitre qui témoignent des réactions au surgissement.

Cette investigation s'est révélée un peu décevante dans la mesure où les difficultés méthodologiques rencontrées et des problèmes d'échantillon ont grandement réduit ses possibilités ainsi que sa portée. D'un point de vue méthodologique, l'analyse sémantique à partir de la fréquence d'apparition des mots pose deux épineux problèmes.

Le premier a trait au rapport entre l'expérience vécue et le langage. Nous n'accédons finalement qu'à ce qui est partageable par les mots dans l'expérience. Donc nous ne traitons pas d'expérience sensible individuelle, mais déjà d'une expérience sensible qui est partagée, dont les parcourants nous font part. Cela déplace les questionnements et renforce encore l'importance du rapport à l'altérité et du rôle du chercheur.

Le deuxième problème tient à la difficulté de convertir des données qualitatives (des mots qui ont du sens) en des données quantitatives. Les nombreux essais et erreurs dans les « comptages » nous ont montré qu'il était difficile de penser en amont cette opération et que donc il est très dangereux, d'un point de vue scientifique, de laisser un logiciel faire ce comptage. En effet, c'est en manipulant « à la main » le décompte des mots que nous nous rendons compte que notre logique de transposition comporte des failles, nous obligeant à réajuster les règles de comptage au fur et à mesure.

Au bout du compte, nous pensons qu'avec du temps, il est possible d'arriver à une méthodologie relativement solide, mais issue de l'expérience et de la manipulation, et toujours circonstanciée aux conditions expérimentales et aux questions de recherche. Si l'on tient à une certaine rigueur scientifique, le travail engagé spécifiquement ici est inachevé et nécessiterait un approfondissement demandant de multiples expérimentations et surtout un échantillon bien plus conséquent qu'une trentaine de parcours. Peut-être qu'un jour nous amorcerons un tel travail, néanmoins nous ne sommes pas entièrement convaincus de l'intérêt du procédé ou de ce que ça pourrait apporter comme connaissance sur l'expérience en fonction de l'âge.

Enfin, cette tentative pour dégager ce qui est commun dans le vécu de nos deux groupes d'âge pose un dernier problème que nous avons eu tendance à négliger en début de thèse et auquel nous aurions dû plus longuement réfléchir. Il s'agit des échantillons à proprement parler et des limites qu'ils entraînent nécessairement dans nos propos. D'un côté, nous avons des étudiants entre 21 et 29 ans et de l'autre des retraités (ou pré retraités) de l'UIAD (Université Inter Âges du Dauphiné) entre 55 et 72 ans. Dans quelle mesure ce que nous pouvons dire de leur expérience vaut pour d'autres individus ?

Il est vrai que nous avons montré qu'en grande partie, ces deux groupes d'âge avaient des expériences analogues sur un même parcours. En cela, nous pouvons raisonnablement supposer que c'est la même chose pour d'autres individus. Mais surtout, il y a une hypothèse derrière la constitution de ces groupes à laquelle nous avons adhéré (et essayé de tester) qui nous semble maintenant maladroite. Le rapport entre âge et expérience n'a pas été suffisamment réfléchi et posé avec pertinence. De plus, les groupes constitués ne sont pas représentatifs des catégories d'âges. En définitive, ces groupes procèdent de deux variables : l'âge et le statut. S'ils se différencient par rapport à leur appartenance à un groupe d'âge, ils sont tous, en quelque sorte, des étudiants dont on peut supposer qu'ils sont engagés dans des processus d'apprentissage explicites, ce qui laissait présager une certaine « docilité » pour l'expérience. Nous nous rendons alors compte que la problématique de l'âge a été, au cours de la recherche, subordonnée à la quête de volontaires pour participer à notre expérience. Nous nous sommes retrouvés face à l'impossibilité de répondre à nos hypothèses originaires sur l'âge. Il est donc logique de se retrouver déçu par cette partie de la recherche.

Le lien entre âge et expérience aurait dû être une recherche en soi, un choix que nous n'avons évidemment pas fait - que ce soit d'abandonner cette piste ou au contraire de l'explorer. L'effet s'en ressent alors au moment de regrouper les idées et de les analyser, en bref tout le travail effectué. Le puzzle a été compliqué à assembler. C'est pourquoi nous parlons de cette piste de recherche comme

d'une parenthèse. Mais s'il existe une fragilité due à un non choix, faisant abstraction de l'âge, cela a été aussi l'occasion d'approfondir comment sont vécus par les parcourants des *objets d'expérience* courants au quotidien comme le sol, les voitures, les végétaux et autrui.

Reprenant le fil conducteur de notre travail, le rapport à l'altérité nous a conduit à penser l'expérience comme étant toujours, et en toutes circonstance, l'expérience d'une relation. La perspective des *objets d'expérience* ne nous permet pas de l'approfondir. En effet, il fallait inclure une perspective dynamique que les sens, les *objets d'expérience* et les *contextes de sens* ont tendance à figer. C'est ici que la notion de surgissement a permis de progresser en la concevant comme l'impulsion dans l'expérience qui donne à faire l'épreuve de l'altérité. Si cette épreuve est si prégnante dans les parcours, c'est parce que ses caractéristiques font que tout est potentiellement surgissement. En effet, ce dernier est caractérisé par l'incertain, l'inattendu, l'imprévisible et le non maîtrisé. « En aveugle » (et donc non familier avec ce genre d'expérience) chaque pas donne potentiellement à faire l'expérience du surgissement.

D'un point de vue problématique, nous avons postulé que le surgissement pouvait avoir la vertu de nous ramener au monde, supposant que la plupart du temps, arpentant nos espaces publics urbains, nous sommes plongés dans nos pensées, hors du monde, du moins en apparence (car l'expérience est continue). Cela dépend alors de notre rapport au surgissement. Ce dernier a été défini comme la configuration dynamique entre trois couples de tensions : intériorisation/extériorisation, ouverture/fermeture, familiarité/étrangeté. Nous concentrant plus particulièrement sur la tension entre ouverture et fermeture au monde dans le surgissement, nous avons mis à jour plusieurs opérateurs du rapport au surgissement qui nous font glisser d'une expérience à une autre (le recroquevillement, l'évasion, l'interrogation, l'éveil, le sursaut, l'écho, la résonance/dissonance et la parenthèse). Ce sont en quelque sorte des façons de vivre les transitions et seuils dont nous parlions, mais dans le contexte particulier du surgissement. Ils témoignent alors directement de la relation au monde. C'est cette dernière qui s'éclaire ainsi.

Inclure l'idée de surgissement dans notre approche de l'expérience sensible nous a finalement permis de mettre la focale sur ce qui dans l'expérience témoigne d'un espace-temps du basculement. Dans ce dernier, c'est fondamentalement l'expérience de l'altérité qui s'éprouve. Les attentes de typicité et de répétabilité ne sont plus remplies. L'individu éprouve alors sa relation au monde sous le signe de l'incertitude et de l'imprévisibilité. Pour autant, il ne paraît pas particulièrement désespérés ou angoissés au point de ne plus savoir quoi faire (avancer, mettre un pied devant l'autre) ou quoi dire (commenter ce qu'il ressent), à quelques situations

exceptionnelles près et toujours brèves dans le cadre du cheminement. Cela peut vouloir dire deux choses il nous semble.

D'une part, nous pourrions penser qu'est ici en jeu la capacité d'adaptation de l'individu. Les possibles sont plus larges que ce qu'ils semblent être et débordent toujours les *schèmes et réserves d'expérience*. Peut-être pouvons nous ici nous pencher sur les travaux d'Henri Maldiney et plus particulièrement sur ses concepts de *transpassible* et de *transpossible*³⁹⁴. Le comportement de l'individu est alors de l'ordre d'un possible non déterministe. Le possible est ce qui est accueilli parmi ce qui s'offre. Il est donc toujours en deçà de ce qu'il est possible d'être. Le *transpassible* est l'ouverture à cet événement, à ce qui s'offre. Il n'est pas à confondre avec la passivité qui ici n'existe pas. Le *transpossible* témoigne de la possibilisation. Il est esquisse d'un projet. Mais il ne se réduit pas aux possibles signifiants que je peux informer. Ainsi compris, le surgissement pourrait être l'occasion d'une possibilisation autre. Il fait apparaître d'autres possibles. Il est finalement dévoilement de l'adaptabilité, ici s'exprimant à même le sensible, nous laissant entrevoir cet éventail de possibles que masquerait le déterminisme. Le surgissement convoquerait donc l'indéterminisme et se prêterait à la lecture de philosophes comme Martin Heidegger, Henri Maldiney ou Michel Henry. Du moins, c'est une piste de réflexion envisageable qui donnerait probablement une lecture sur l'expérience sensible autre que celle que nous avons effectuée.

D'autre part, le surgissement mettrait à nu d'autres raisons de l'expérience sensibles, discrètes dans le quotidien. En quelque sorte, l'adaptation au surgissement, ne serait-ce que parce qu'il y a très concrètement « réaction à », répondrait elle aussi à des schèmes et nécessiterait une conception encore plus approfondie de la constitution de l'expérience. Cela reviendrait en définitive à radicaliser la perspective phénoménologique d'Alfred Schütz. Les *références aprésentatives* pourraient alors être la clé de lecture de l'expérience sensible et nécessiteraient de penser qu'au fondement de cette dernière se trouve le lien, ou plutôt la relation, la tendance à re-liaison les choses entre elles, bien plus qu'à les séparer.

Dans ce travail, nous avons postulé qu'il n'existait pas d'expérience sensible qui ne puisse avoir du sens. Nous pourrions dire que la quête de sens, inhérente à l'expérience, motive cette tendance à relier dans la mesure où rien ne surgit *ex nihilo*. L'expérience semble alors procéder comme les sociétés humaines, par différenciation progressive, complexifiant ainsi le sens des choses et multipliant les ponts, plus ou moins fragiles, plus ou moins composés et recomposés, se construisant et se détruisant, en un mot en reconfiguration permanente. Et si l'expérience paraît indéterminée quand nous l'observons finement, c'est alors peut-être parce que nous ne savons pas

³⁹⁴ Henri Maldiney, « Penser l'homme et la folie », Jérôme Millon, 2007.

comment regarder cette complexité, comment penser ces liens dans leur mouvement. Il faut alors supposer une reconfiguration permanente des *schèmes et réserves d'expérience* dans l'action, dans l'expérience en train de s'éprouver. En d'autres termes, il faut penser le mouvement et donc produire un vocabulaire qui reflète cette transformation perpétuelle des choses, un peu comme Pascal Amphoux le proposait pour caractériser les sauts opérés par l'ambiance dans les changements de rapports au monde.

Se pose un problème difficile, celui des mots qui sont à notre disposition (et le principe même de mettre en mots les pensées, les expériences et les façons de les penser et de les réfléchir) pour en rendre compte. Nous touchons ici à ce que nous avons rapidement pointé au tout début de ce document. Il est des soubassements de l'expérience qui nous sont probablement inaccessibles avec des mots qui, malgré la virtuosité de ceux qui s'amuse à composer avec, nous incitent alors à investir d'autres champs de l'expression du sens. Nous pensons immédiatement à toutes les formes d'art, bien évidemment, mais nous nous interrogeons aussi plus particulièrement sur tous ces « gestes signifiants » du quotidien, parfois même imperceptibles pour l'observateur non entraîné à les repérer et à les débusquer, qui, éminemment discrets, révéleraient les profondeurs de notre expérience sensible.

Le surgissement redeviendrait alors ici un levier méthodologique, un provocateur pour investir les mouvements subtils des corps, les inclinaisons, les rythmes, les orientations et les tensions. En effet, nous avons pu remarquer que le surgissement suscitait des caricatures (telle avenue devient une autoroute ou tel parc devient une forêt). Il permettrait de grossir le trait, avec toutes les déformations que cela entraînerait et donc la nouvelle situation que ça créerait (comme la situation expérimentale des parcours « en aveugle » a créé un autre objet de recherche que celui qui était initialement interrogé).

Le surgissement offre bien des possibles en terme d'investigation, qu'on le considère comme clé de lecture de l'expérience sensible ou levier méthodologique pour en dévoiler ses soubassements. Nous ne souhaitons pas pour le moment privilégier l'une ou l'autre de ces voies. Elles continuent d'être explorées en parallèle dans nos recherches actuelles dans le champ des ambiances architecturales et urbaines.

Au cours du précédent chapitre, nous avons assez rapidement évoqué le lien entre Ambiance et surgissement. Ce lien est particulièrement difficile à faire dans la mesure où l'Ambiance n'est pas substantifiable. Comme nous l'avons déjà précisé, nous ne pouvons que parler d'ambiances

particulières qui renvoient alors explicitement à la maîtrise des ambiances. L'Ambiance ne se laisse pas saisir de la même façon, elle est évanescence, elle n'est pas palpable. Tout juste pouvons nous par moment la ressentir et la comprendre comme ce qui permet de penser en une unité les dimensions sensibles, sociales et physiques de l'expérience. En ce sens, l'ambiance relie, et le surgissement serait un « style » de sa manifestation dans l'expérience vécue.

La notion de formant³⁹⁵ développée par Grégoire Chelkoff permet de penser cette unité de l'Ambiance dans la dynamique de sa constitution. En quelque sorte, les formants sont des toniques de l'Ambiance. Il s'agit de la combinaison entre des événements sensoriels et des objets matériels. Le formant est donc ce tout de l'expérience sensible. Dans ce cadre, le surgissement peut être compris comme ce qui va déstabiliser ou mettre à mal les formants en « jouant » à côté un possible qui ne fait pas partie de sa structure interne. Il est l'impulsion qui ouvre à la possibilité de passer d'un formant à un autre - de changer de tonique. Il est alors ce qui dynamise l'Ambiance d'une certaine manière, la mettant ainsi au premier plan par défaut, parce que justement les choses ne vont plus de soi et que nous le remarquons.

Le surgissement laisse la place à la création et à l'improvisation pour peu que nous nous engouffrons dans cette brèche qu'il ouvre dans l'expérience sensible. En apportant imprévisibilité et incertitude, il permet de caractériser les sauts qui s'effectuent d'un rapport au monde à un autre par l'Ambiance. Cette dernière réalise une prise de conscience, c'est un commutateur dirait Pascal Amphoux, qui consiste en un formant où le surgissement y joue le rôle d'étincelle. Si la commutation s'opère, c'est parce qu'il y a surgissement. Ainsi donc, le surgissement est aussi destructeur, il dé-forme.

Du point de vue des ambiances, le surgissement permettrait de penser les espaces-temps qui traduisent le passage d'une ambiance à une autre ou le désaccord qui peut être vécu dans l'ambiance. Le surgissement nous parle du décalage que l'on peut ressentir dans une ambiance, où finalement on ne se sent pas à notre place. Le retentissement devient alors malaise et peut susciter le recroquevillement (que l'on pense aux autres opérateurs que nous avons présentés dans le précédent chapitre). Ce désaccordage à l'ambiance que met en lumière le surgissement ouvre des champs d'investigation sur des ambiances urbaines et architecturales où les choses ne vont pas de soi. Que l'on s'intéresse aux chevauchements et enchevêtrements d'ambiances aussi bien dans l'espace que dans le temps, ou à la multiplicité des vécus d'une ambiance sur un même espace-temps, le surgissement (aussi bien compris comme un levier méthodologique que comme une clé de lecture

³⁹⁵ Grégoire Chelkoff, « Formes, formants et formalités : catégories d'analyse de l'environnement urbain », in : Michel Grosjean, Jean-Paul Thibaud (eds), « L'Espace urbain en méthodes », Marseille, Parenthèses, 2001, p. 101-124.

de l'expérience sensible) éclaire des tensions qui animent notre quotidien, celles que l'on pourrait nommer des ambiances désaccordées.

Il y aurait ainsi des ambiances qui sonnent juste et d'autres qui sonnent faux, ces dernières étant notamment révélées par le surgissement. Il s'agirait donc de se demander d'une part ce que veut dire sonner juste ou faux du point de vue de l'expérience sensible, et d'autre part comment qualifier ce genre d'ambiances à travers leur place et leur rôle dans la vie urbaine.

ÉPILOGUE : VERS UNE PROPOSITION POUR PENSER LES ESPACES PUBLICS URBAINS

Pourquoi nous semble-t-il important d'oeuvrer à une proposition pour penser d'une certaine manière les espaces publics urbains à destination de ceux qui vont les concevoir et les aménager ? À quels problèmes contemporains une telle proposition fait-elle face ? Avant de la détailler, nous aimerions répondre à ces quelques questions qui permettront de comprendre notre démarche.

Plusieurs fois dans cette thèse, nous avons rapidement évoqué certaines orientations contemporaines que prend le champ de l'aménagement et de la conception architecturale et urbaine, à notre sens problématiques, mais qui témoignent d'orientations sociétales bien plus larges. En ce qui concerne spécifiquement l'urbain, nous retiendrons principalement l'articulation entre pacification des conflits, aseptisation des espaces publics urbains³⁹⁶ et individualisation³⁹⁷. Ce sont trois grilles de lecture de notre société contemporaine qui articulées, permettent de rendre compte de ce qui se passe et se joue à l'heure actuelle.

La pacification des conflits est une forme d'idéologie qui met en avant le fait que, « par nature », le conflit est destructeur et négatif et qu'il faut donc l'éviter à tout prix. Certains commentateurs

³⁹⁶ Rachel Thomas (Dir.), « L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche », rapport de recherche du Programme de Recherche Interdisciplinaire « Ville et Environnement » (CNRS - MEEDDM), 2010.

³⁹⁷ Nous voulons seulement pointer ici une logique qui passe de celle du groupe à l'individu, du général au particulier. Cela a de nombreuses conséquences sur la vie des individus que nous allons mentionner un peu plus loin.

« bien pensant » devraient alors peut-être lire Georg Simmel qui montre bien les vertus du conflit³⁹⁸. Dans les milieux urbains, une des conséquences est ce que Paul Landauer appelle l'urbanisme de l'évitement³⁹⁹. Il s'agit de penser et de concevoir les espaces publics urbains comme des espaces de flux où tout doit circuler dans une apparente harmonie. Tout regroupement est alors vu comme une congestion, un potentiel problème pour l'injonction à circuler. De nombreuses esplanades provoquent cet effet de façon encore plus subtile quand rien ne nous incite à l'arrêt comme l'absence de bancs publics ou une minéralisation du sol qui entraîne l'envie de fuir ces espaces les jours de beaux temps par exemple (trop chaud et trop lumineux)⁴⁰⁰.

Cet aménagement par les flux est une mise à mal de la conception de l'espace public que défend Jürgen Habermas⁴⁰¹. Ce n'est plus réellement un espace public politique, bien qu'il soit autorisé à l'être par moments, mais avec un encadrement et des règles qui finalement reproduisent cette pensée par les flux. Il témoigne d'une défiance vis-à-vis du public, comme si ce dernier était potentiellement dangereux, qu'il fallait le canaliser et surtout lui dire ce qu'il doit faire, où et comment il doit passer. On retrouve cette pensée dans l'urbanisme stratégique qui se veut une approche globale et transversale qui essaie d'impulser de nouvelles dynamiques sur les modes de vie et les rapports sociaux comme peut l'être le fleurissement actuel des écoquartiers. Ces dynamiques passent notamment par une éducation des individus, comme si ces derniers étaient incapables, par eux-mêmes, de saisir les enjeux contemporains, par exemple liés aux problèmes environnementaux, et d'inventer des modes de vies qui répondent à ces enjeux.

Cette forme de pensée se présente comme une pensée par projet, alors qu'en définitive il s'agit d'une pensée de l'expert (technocratique et hiérarchique) qui impose sa façon de penser et de faire. Pourtant, il existe de nombreux travaux qui, mettant en avant la figure de l'amateur⁴⁰², montrent que les individus portés par leurs passions peuvent devenir des autodidactes « éclairés ».

³⁹⁸ Georg Simmel, « Sociologie. Études sur les formes de la socialisation », chapitre 4 - *Le conflit*, PUF, Paris, 1999.

³⁹⁹ On pourra lire l'interview de Paul Landauer « Sécurité : un nouveau défi pour les concepteurs ? » dans les Cahiers de l'institut d'aménagement et d'urbanisme île de France « Les villes face à l'insécurité » n°155 de juin 2010 et disponible en PDF à : http://www.iau-idf.fr/fileadmin/Etudes/etude_732/Cahiers_n_155_Les_villes_face_a_l_insecurite.pdf

⁴⁰⁰ C'est typiquement le cas pour la place Pey-Berland à Bordeaux, et de toute la partie qui se trouve en face de l'hôtel de ville. Entre d'un côté la cathédrale et de l'autre la mairie, le seul choix qui s'offre au passant sont les terrasses de café cossues qui, de fait, excluent une partie des individus (ils n'y seraient pas à leur place !). Tout le reste est un espace lisse et minéral où l'on ressent un étrange malaise si on se risque à s'arrêter en plein milieu de l'esplanade (au delà de l'inconfort sous certaines conditions climatiques).

⁴⁰¹ Jürgen Habermas, « L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise », Payot, Paris, 1997.

⁴⁰² Nous pensons plus particulièrement à l'ouvrage de Patrice Flichy, « Le sacre de l'amateur : Sociologie des passions ordinaires à l'ère du numérique », Seuil, 2010. Mais l'on pourra aussi lire les travaux du sociologue Antoine Hennion, ainsi que les réflexions sur l'amateur à l'IRI (Institut de Recherche et d'Innovation) portées par Bernard Stiegler et Vincent Puig.

Cette logique de la pacification des conflits procède vicieusement. En effet, privilégiant une logique des flux, elle mine les conditions de possibilité de l'espace public politique. Si le regroupement est peu à peu proscrit de l'espace public (celui de la rue), comment ce dernier peut-il encore être un lieu de discussion, d'échange et de débat ? Poussant la logique jusqu'au bout, la pacification des conflits installe ses propres soubassements afin de justifier par la suite ses actions. Elle s'autonomise, devient légitime et détruit par la même occasion les conditions de sa critique. Le conflit devient alors associé à la violence, la violence est, par essence, dans les représentations sociales, une chose extrêmement mauvaise face à laquelle chacun se choque, le conflit est alors négatif. Il est à notre avis urgent de rappeler que le conflit a une fonction socialisante et a tendance à renouveler la pensée par le dynamisme qu'il opère. La confrontation des contraires, des oppositions et des désaccords est la première condition de notre liberté et surtout au coeur du vivre ensemble et du faire société. Le cloisonnement par flux tend⁴⁰³ alors à neutraliser les rencontres, les frottements, les frictions et les confrontations.

La pacification, dans le champ de l'urbanisme, s'accompagne alors d'une logique d'aseptisation/stérilisation⁴⁰⁴ des espaces publics qui trouve toujours ses justifications dans des idées qu'il est difficile de critiquer. En effet, par exemple, sous couvert d'accessibilité des espaces pour tous, ce qui est fort louable, les espaces publics ont tendance à être lissés et gommés de toutes leurs aspérités, contribuant à un appauvrissement du sensible où l'on se rend compte qu'il est surtout « interdit de ». Le problème vient en partie de cette profusion de règles et de normes⁴⁰⁵ que doivent appliquer les aménageurs et les concepteurs dans leur travail ainsi qu'un manque de considération pour le corps et son échelle. Certes, on pensera à la mobilité (mais pour les raisons que nous avons évoquées) et à une esthétique essentiellement, pour ne pas dire totalement, visuelle. Ainsi, on contribue à la mise à distance des choses, à la séparation, l'isolement et au cloisonnement même des individus. On fabrique des espaces où il est interdit de créer et d'inventer, où il est insipide de sentir et où il est proscrit de partager. Alors ces caractéristiques des espaces publics nouvellement conçus laissent présager un monde aux possibles restreints et verrouillés. Tout semble alors se diriger vers un recroquevillement généralisé qui se parfait dans la « société intimiste ».

⁴⁰³ Et nous insistons sur le « tendre vers ». Il ne faudrait pas croire que nous pensons que cette pensée par flux a créé des cloisonnements absolument hermétiques les uns des autres. L'expérience (son indétermination même) nous montre que ce n'est pas si schématique.

⁴⁰⁴ Le mot aseptisation est peut être un peu trop connoté depuis une perspective critique. Nous lui préférons le mot stérilisation qui reflète peut être mieux cette réduction de l'éventail des possibles que nous pointons ici.

⁴⁰⁵ Nous en avons aussi des exemples concrets au quotidien dans les règlements de copropriété des immeubles qui souvent « obligent à » et « interdisent de ».

Mais ceci concerne plus spécifiquement la création de nouveaux espaces ou les grosses opérations d'aménagements qui transforment radicalement l'existant. La stérilisation des espaces publics passe aussi notamment par le gommage d'autres aspérités, celles de l'apparence des choses (avec les centres-villes anciens fait de retouches et véhiculant une histoire souvent fantasmée) et d'une logique du propre en ordre qui va jusqu'à rigoureusement contrôler et encadrer la pousse des arbres sur les trottoirs. On retrouve alors le matin les pavés ultra brillants du centre-ville qui semblent lustrés (en fait, une nettoyeuse est passée par là), décors/vitrine que nous ne pouvons toucher que du regard. Les trottoirs d'automne en perdent même leurs feuilles, systématiquement chassées, regroupées et incinérées pour ne surtout pas encombrer les passages. Il faut s'éloigner de ces centres pour avoir encore la chance de faire voler des feuilles de platane avec ses pieds comme nous a avouer aimer le faire Françoise. La rue a alors tendance à se répéter à l'identique chaque jour, nous donnant l'illusion de la stabilité et de la durée des choses qui pourtant obéissent à des temporalités que diverses micro actions particulièrement bien coordonnées s'efforcent d'effacer. Toutes ces interventions sur l'urbain ont un effet sur l'individu et bien souvent accompagnent un discours de méfiance vis-à-vis de celui-ci. C'est que nous avons tôt fait de dire qu'il est individualiste, dans le sens péjoratif du terme. Nous serions tout un chacun de profonds égoïstes, ne pensant qu'à notre personne, à cent lieues de l'intérêt général et inaptes à comprendre les tenants et aboutissants de notre monde, au contraire bien entendu de ceux qui se disent experts de ces choses là, en particulier les professionnels de la politique (d'où ils tirent une certaine légitimité fort contestable à la réflexion). Cela s'accompagne de l'aliénation de l'individu (celle que dénonce par exemple Walter Benjamin⁴⁰⁶) ainsi justifiée par la primauté de considérations qui le dépassent (comme les préoccupations environnementales), mais aussi progressivement d'une perte de l'esprit critique dont l'aboutissement est le désengagement vis-à-vis du quotidien et l'assujettissement à la parole de l'expert. Par exemple, la multiplication des dispositifs de vidéosurveillance dans les espaces publics urbains témoigne d'une élimination progressive de l'idéal d'espace public et encourage finalement le repli sur l'intimité⁴⁰⁷. La vidéosurveillance crée un malaise car elle nous montre que la rue ne nous appartient pas, que ce qui s'y déroule n'est pas notre affaire, nous ne pouvons qu'y circuler. Nous ne nous étonnerons alors guère d'une forme de déclin de l'esprit civique, d'un désengagement vis-à-vis de la vie de la cité, les principaux lieux de possibilité du débat public se retrouvant progressivement verrouillés et détournés de leur fonction première. Sans

⁴⁰⁶ Walter Benjamin, « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée » in *Ecrits français*, Gallimard, Paris, 1991.

⁴⁰⁷ Richard Sennett, « Les Tyrannies de l'intimité », Seuil, Paris, 1995.

vraiment le remarquer les peuples qui se pensent dans des démocraties glissent peu à peu dans un totalitarisme qui a eu la finesse de se déguiser en se faisant passer pour ce qu'il n'est pas.

Face à ce constat, discutable sur plus d'un point, mais c'est le regard que nous défendons ici, et dans les domaines qui nous préoccupent plus particulièrement, ceux des espaces publics du quotidien, dans quelle mesure est-il possible d'aller à l'encontre de cette voie ? Si François Laplantine évoque une politique du sensible⁴⁰⁸ à laquelle nous adhérons pleinement, il nous semble qu'il est aussi envisageable de donner des outils aux concepteurs et aux aménageurs conscients de ces problématiques pour penser différemment leurs projets par des micro actions qui ouvriraient l'espace des possibles. Car, citoyens eux aussi, il est des forces contre lesquelles ils peuvent difficilement s'opposer (les règles d'urbanisme par exemple ou tout ce que le droit impose). Il ne s'agirait donc pas de prendre le contre-pied de ce qui se fait à l'heure actuelle, mais plutôt de l'accompagner d'une pensée permettant de résister parce que ses conséquences concrètes laisseraient la possibilité à tout un chacun de se ré-appropriier différemment les espaces publics, d'une manière que personne ne pourrait anticiper. Nous parlons bien entendu ici du surgissement comme condition de possibilité de l'imagination créatrice et ouverture aux possibles. Nous allons alors tenter de montrer ce sur quoi il pourrait oeuvrer.

Vers une conscience du corps et un développement de la sensibilité

Au quotidien, nous avons supposé, dans cette recherche, que l'individu parcourant la ville était souvent plongé dans ses pensées, hors du monde. Cela est rendu possible grâce aux habitudes et aux routines qui permettent d'agir machinalement dans un monde qui a tendance à être chaque jour le même. Les préoccupations qui hantent nos pensées sont alors très souvent des projections, des tentatives d'anticipations de futurs qui ne concernent que rarement l'instant vécu, celui de ce cheminement dans la rue. Notre quotidien passe alors largement inaperçu. Quel dommage, alors qu'il recèle de tellement de variations et de subtilités qui nous font apprécier le monde sous de multiples facettes. Cette richesse sensible, comme nous l'avons appelée, participe de notre capacité à nous émerveiller, mais surtout à apprendre, à changer, à avancer et à partager.

La philosophie occidentale a largement contribué à cette mise à distance de son propre corps, mise à distance que l'on voit se réduire sous l'effort de penseurs comme Richard Shusterman qui plaide pour une meilleure conscience du corps⁴⁰⁹, mais aussi de la logique marchande qui a compris qu'il y

⁴⁰⁸ François Laplantine, « Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale », Tétraèdre, Paris, 2005.

⁴⁰⁹ Richard Shusterman, « Conscience du corps. Pour une soma-esthétique », Éditions de l'éclat, Paris-Tel Aviv, 2007.

avait là des richesses à engendrer. En effet, tout une offre de service autour de la thématique des soins du corps ou des bien être du corps s'est développée. Mais elle reproduit largement la passivité dans laquelle est plongé l'individu. Il ne s'agit pas là d'une conscience du corps, d'une réflexivité corporelle, mais d'une marchandisation du corps, initiative qui oeuvre nullement à la conscience de soi, bien au contraire.

Si le sensible nous paraît si important, c'est d'une part pour montrer à l'individu des villes qu'il n'est pas nécessaire d'aller à l'autre bout du monde pour rencontrer le merveilleux et le surprenant⁴¹⁰, et d'autre part parce que le sensible est une condition indispensable à l'esprit critique et à l'individu autonome. De plus, le sensible est ce socle commun qui nous unit, celui à partir duquel faire société est possible.

Ces considérations ne sont pas nouvelles. Ainsi, Arthur Machen « pense qu'il est plus simple de discerner la beauté cachée, les merveilles et les mystères au sein des choses ordinaires, plutôt que dans les choses splendides, nobles et bien rangées »⁴¹¹. Le quotidien fourmille de choses plus surprenantes les unes des autres, mais à condition que nous y prêtions attention, que notre curiosité se risque à s'égarer là où nous n'avons plus de repères. En effet, nos *schèmes et réserves d'expérience* rendent difficile cette exploration permanente du monde, à portée de tous, dans la mesure où notre capacité d'anticipation aura tendance à nous faire aller vers le même, le connu et le stable. Un dépassement de ces difficultés peut s'opérer à travers le non remplissage des attentes de typicité et de répétabilité (un peu comme les parcours « en aveugle » l'ont fait), par justement le surgissement.

Le sensible, cette dimension fondamentale de l'expérience, est une condition à l'autonomie de l'individu. En effet, il y a plusieurs siècles déjà, William Harvey dans son *De Generatione animalium* (1650) nous disait que « sans le juste verdict des sens, joint aux fréquentes observations et à une expérience certaine, nous ne jugeons que sur des fantômes et des apparitions forgées dans notre esprit »⁴¹². Il nous met en garde, en quelque sorte, et sans le savoir, contre un appauvrissement de la conscience de soi, du corps et de notre relation au monde. L'espace public du quotidien est cet espace-temps qui peut renouveler nos certitudes parce qu'il est toujours susceptible de révéler ce qui jusque là était caché ou illisible, mais qui pourtant, était toujours là. La réalité est un processus qui se construit au fil des expériences et qui nécessite pour en explorer les variations de s'ouvrir à

⁴¹⁰ Cela ne veut pas dire qu'il faut rester chez soi, mais qu'à portée de pas, au quotidien, se cachent souvent des choses fascinantes et surprenantes.

⁴¹¹ Arthur Machen, « The London adventure », 1924, cité dans Merlin Coverley, « Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine », Moutons Électriques, 1991.

⁴¹² Cité par Ronan De Calan, « Des empiriques aux empiristes. Expérience et méthode à l'âge classique », in Laurent Perreau (dir.) « L'expérience », Vrin, 2010.

notre relation au monde. L'enfermement dans le même, le répétitif, le connu et l'anticipé prend alors le risque de nous faire imaginer ou penser d'une façon tout à fait éloignée de ce qu'elle a la possibilité d'être. Le danger est ici de ne s'en remettre qu'à ce qu'on sait, quitte à l'inventer et prêter aux choses et à autrui des propriétés, des caractéristiques, des intentions ou des idées qui en définitive ne lui correspondent pas. Par exemple, les stéréotypes ou les caricatures qui traversent notre société sont typiques de cet enfermement. En cela, cette ouverture au sensible implique une démarche propre à contribuer au vivre ensemble.

Comment alors oeuvrer à cette ouverture au monde sans tomber dans la normalisation de comportements, en respectant les rythmes et styles personnels ? Nous avons vu que le surgissement, à travers l'interrogation par exemple, peut impulser une ouverture au monde. Maintenant, comment concrètement concevoir ou aménager un espace public pour qu'il puisse potentiellement amener des interrogations ? Comment rendre l'habituel inhabituel sans que cette inhabitude devienne elle même habitude ? Il faut revenir aux caractéristiques du surgissement : incertitude, inattendu, imprévisible et non maîtrise. Ainsi, il serait intéressant de jouer sur le non remplissage des attentes des individus. Par exemple, cela peut être de proposer dans telle rue un sol déroutant dans sa souplesse et qui contraste avec le trottoir classique. Juste cette simple sensation paraîtra bizarre. Peu importe alors le chemin qu'elle fera chez le passant, qu'il l'oublie ou qu'il s'interroge plus profondément sur son expérience quotidienne du sol. L'important est d'amener une impulsion. Ce sera chacun qui en fera quelque chose ou pas. L'action se ferait ici par petites touches, par micro interventions qui jouent du contraste et surtout des régimes d'opposition - qui permettraient d'amener le même genre d'interrogation que dans la jonction Perrot/Boisé où le sol en gravier et la proximité des voitures font se rencontrer deux *contextes de sens* totalement opposés rendant le lieu énigmatique, posant question et surtout ne laissant pas indifférent. Les micro touches sur l'espace ont ceci d'intéressant qu'elles prennent moins le risque de constituer une routine. C'est sur de courtes séquences d'interaction qu'il serait alors préférable d'agir en privilégiant les contrastes qui interpellent les sens et plus particulièrement les sens abusivement décrits comme mineurs.

L'enjeu est double. Il s'agit d'une part de susciter l'interrogation et d'autre part de contribuer aux possibles d'une soma-esthétique. Mais il est nécessaire de raisonner ici en terme de possibilités et non en terme de déterminisme. C'est essentiel. Il ne faut pas s'attendre à ce que telle micro intervention, par exemple rendre un carré de trottoir particulièrement souple, interpelle tous les individus sans exception.

Le concepteur, qu'il soit architecte ou urbaniste possède une capacité fruit de son expérience qui pourrait être bien utile pour imaginer ces micro interventions. Sur les expériences que nous avons

menées, nous nous sommes rendus compte que les étudiants en architectures qui ont fait les parcours avaient tendance à mieux catégoriser les espaces que les autres. C'est somme toute assez logique dans la mesure où leur expérience des espaces et leur formation d'architecte les y entraînent. Ainsi, ils peuvent imaginer avec plus de subtilité ce qui pourrait jouer le jeu de l'interpellation, du contraste curieux et bizarre. C'est pourquoi nous ne ferons pas ici de recommandations sur des actions concrètes - et ça irait même à l'encontre de notre propos. Les architectes et urbanistes ont toutes les capacités imaginatives, grâce à leur expérience des espaces, pour inventer des micro interventions discrètes et surprenantes agissant sur le non remplissage des attentes de typicité et de répétabilité qui leur sont bien connues, pour peu qu'ils adhèrent à notre proposition.

Ce chemin traçable vers une richesse sensible souvent insoupçonnée n'est qu'une première voie de travail qui doit s'articuler à une prise de position critique vis-à-vis de l'individu moderne.

Vers une société d'autonomie

Si nous avons mis en avant la conscience de soi, de son corps et de sa relation au monde, ce n'est pas seulement pour plaider à une meilleure prise en compte du sensible au quotidien qui dévoilerait toute sa richesse, c'est aussi parce que nous pensons que c'est une des conditions de possibilité de l'individu autonome. Mais qu'est-ce qu'un tel individu ?

C'est un individu qui n'accepte aucune autorité, pas même celle de sa propre pensée antérieure. C'est donc un individu « éclairé », sensible à l'argumentation (et non à l'imposition d'idées) qui a la capacité d'admettre qu'il a pu se tromper. En d'autre terme, c'est un individu extrêmement libre à qui l'expérience est profitable car elle lui permet d'explorer une multitude de possibles. C'est ce genre d'individu que l'école républicaine dit vouloir forger, mais il faut bien avouer que notre système scolaire fait parfois le contraire.

L'enjeu d'autonomie est un projet révolutionnaire. C'est selon Cornelius Castoriadis un « projet de transformation de la société présente en une société organisée et orientée en vue de l'autonomie de tous, cette transformation étant effectuée par l'action autonome des hommes tels qu'ils sont produits par la société présente »⁴¹³. C'est ce projet que nous souhaiterions défendre, à notre échelle, celle de l'expérience sensible des espaces publics urbains au quotidien. Il doit nous interpeller à deux niveaux, celui de la soma-esthétique et celui de l'espace public.

⁴¹³ Cornelius Castoriadis, « L'institution imaginaire de la société », Éditions du Seuil, 1975 p. 116.

Pour Richard Shusterman, « l'apprentissage n'est jamais fini et des changements de conditions peuvent nous encliner à ajuster nos habitudes »⁴¹⁴. Il veut nous dire en fait qu'il est toujours possible que nos habitudes deviennent de mauvaises habitudes par la suite, car elles ne se sont pas ajustées à notre relation au monde qui elle évolue constamment car aussi bien mon environnement que moi-même sommes portés dans un courant dynamique qui nous fait être différent à chaque fois que nous nous interrogeons. Le recentrement sur le corps qu'il propose, avec d'autres autour de la notion d'ambiance, est alors une façon de prendre conscience plus facilement de ces désajustements incessants et surtout de la nécessité de ne pas se satisfaire de notre rapport au monde. Ce « besoin d'attention à soi critique » va dans le sens du projet d'autonomie et résonne directement avec la routinisation dans le quotidien. Car s'interroger et remettre en question les certitudes du vécu sensible quotidien, c'est-à-dire nos routines corporelles, est une voie ouverte vers des interrogations plus larges qui dépassent le champ qui les a vu naître. Cela impulse une dynamique qui peut se propager à travers nos autres routines et remonter même aux origines de leurs constitutions.

Par exemple, au quotidien, quand nous sortons de chez nous pour nous rendre au travail, nous empruntons très souvent exactement le même chemin, nous traversons aux mêmes endroits, marchons sur les mêmes trottoirs alors qu'il existe une multitude de possible qui ne prendraient pas plus de temps. Mais nous croyons généralement que ce chemin est le « meilleur » et peut-être le plus court. Je peux commencer à m'interroger sur ce cheminement en remarquant par exemple que le matin, quand je passe de ce côté du trottoir, comme d'habitude, je suis toujours à l'ombre. Et si j'essayais de passer au soleil pour changer ? Qu'est-ce que ça fait à mon parcours ? Quelle impression j'en ressortirai ? Et puis, peut-être que je vais apprécier cette nouvelle trajectoire. Je me demanderai alors peut être pourquoi cela fait des mois que je passe par là alors que je peux profiter du soleil sur cette portion de rue. Qu'est-ce qui fait que je prends toujours ce chemin ? Et puis, peut-être en arriverais-je à me demander pourquoi je cherche toujours les chemins les plus courts. Me font-ils « perdre » tant de temps que ça ? Mais si je décale mon réveil de 5 minutes le matin, ce que je peux tout à fait faire sans bouleverser mon rythme biologique, je pourrai alors facilement faire un détour de 5 minutes et pourquoi pas explorer un autre chemin. Mais pourquoi ne l'ai-je jamais fait spontanément alors que ça paraît si simple à la réflexion ? Et ainsi de suite, nous pourrions imaginer une foule de questionnements sur ces simples habitudes et routines. Le processus qui peut s'enchaîner est le même que celui qui caractérise l'individu autonome et nous pourrions très bien

⁴¹⁴ Citation recueillie par nous même lors de l'intervention de Richard Shusterman « Le corps en acte et en conscience » au colloque « Le corps en acte. Centenaire Maurice Merleau Ponty » qui a eu lieu au Collège de France à Paris les 22 et 23 septembre 2008. Des actes du colloque ont été publiés sous les Presses Universitaires de Nancy et sous la direction d'Alain Berthoz et Bernard Andrieu en 2011.

imaginer qu'il s'exporte sur d'autres dimensions de notre quotidien et plus généralement sur le monde dans lequel on vit.

Si l'interpellation et le questionnement par le corps participent du projet d'autonomie, le fait que nous nous situons dans l'espace public n'est pas anodin. En effet, nous assistons à une marchandisation des espaces public. Nous pensons notamment à ceux des centre-villes dont les boutiques de vêtement se livrent à une guerre musicale (et leur « musicalité » est bien affaire de goût) dont le passant subit les dommages collatéraux. Claudine Haroche souligne qu'« incité et enjoint de consommé de façon continue, débordé par l'accumulation et l'excès de sollicitations [...], l'individu devenu spectateur, dont l'imagination et la capacité de représentation sont entravées, voire supprimées, verrait en conséquence sans voir : il verrait sans avoir la capacité de fixer son attention, d'arrêter, d'analyser, de comprendre, de saisir, *a fortiori*, de discerner, de critiquer et de refuser en toute liberté »⁴¹⁵. En d'autres termes, nous avons là une aliénation de l'individu à laquelle les mutations contemporaines des espaces publics participeraient pleinement. Le coeur du problème ne se situe donc pas tant dans la dimension sensible de l'expérience et dans une soma-esthétique que dans les espaces-temps du quotidien qui permettent ou non à cette conscience de soi, du corps et du monde de travailler au projet d'autonomie. Dans quelle mesure alors le surgissement pourrait nous aider à dépasser cette aliénation ? Et de quelles difficultés (des effets contraires) doit-on se méfier ?

Quelques part, c'est contre un certain conformisme qu'il faut se positionner. Les habitudes, les routines ou l'aliénation ne sont que l'expression d'une tendance à la reproduction, à la mêmété et au désir de prévoir, maîtriser et contrôler son devenir, rassurantes projections sur la vie. Nous avons évoqué à plusieurs reprise cette fuite de l'inquiétude originelle face au monde (issue des critiques de l'Urdoxa par Bruce Bégout⁴¹⁶) qui implique une recherche active de familiarité. L'individu ira rarement de lui-même chercher cet inconnu inquiétant - ce qui ne veut pas dire qu'il n'y sera jamais confronté, loin de là. Et le surgissement d'une certaine manière l'y confronte. C'est ce déstabilisateur qui peut faire basculer l'habituel et la familier dans l'inhabituel et l'étranger. Ne serait-ce qu'ainsi, il questionne les routines et le quotidien en donnant à faire l'épreuve de ce qui dans cet espace-temps est autre. Le surgissement ouvre alors la porte à la création, car si le quotidien s'invente, c'est notamment à cette occasion quand les « accidents » de la routine ouvrent la voie à des chemins de traverse qui peuvent alors paraître séduisants. Que nous les empruntions ou

⁴¹⁵ Claudine, Haroche, « L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question », PUF, Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 2008, p. 166.

⁴¹⁶ Bruce Bégout, « La découverte du quotidien », Allia, 2005.

non, c'est là une autre question. Seulement, c'est une possibilité et rappelons qu'ici il s'agit d'oeuvrer à des possibles et non de déterminer des actions.

Le surgissement a cette capacité d'induire une impulsion qui nous entraînerait vers les chemins de l'observation, de la surprise, de la réflexion et de la remise en question. Mais il a cette capacité aussi, de prime abord paradoxale, de ralentir le rythme de vie, d'opérer un retour à la lenteur et à la longue appréciation des choses. Car se poser des questions, c'est en un sens suspendre le temps, c'est s'arrêter et se poser, c'est aussi savourer une tranquillité postée à chaque coin de rue. Mais comprenons bien, réfléchir n'est pas penser, réfléchir n'est pas projeter. Réfléchir, c'est opérer une sorte de retour en arrière qui prend le temps de bien résonner avec le présent vécu. Au contraire, projeter, comme nous avons tendance à le faire spontanément, c'est abandonner le présent pour un futur probable, c'est peut être aussi fuir cette inquiétude que porte le monde à chaque instant en renvoyant à des certitudes qui pourtant parfois nous angoissent.

Mais le surgissement prend aussi le risque du recroquevillement, comme nous l'avons précédemment montré, d'un effet opposé qui au contraire fermerait au monde et plongerait encore plus violemment l'individu dans son individualité, le poussant à fuir sa conscience du corps. Il est problématique que le surgissement puisse avoir cet effet, et il faut bien avouer que cela fait partie des choses qu'il n'est pas possible (ni envisageable) de maîtriser. Par contre, jouer de ces tensions amène des possibilités que nous avons observées dans les parcours « en aveugle ».

Rappelons nous Françoise qui se « recroqueville » dans la rue Ponsard, oppressée par la conjonction d'un sol qui ne lui inspire pas confiance (parce qu'irrégulier) et le passage fréquent de voitures à proximité qu'elle n'apprécie guère. En arrivant sur l'avenue Jean Perrot, elle reprend confiance dans le sol (il redevient régulier) et la circulation semble plus lointaine (effet du hasard). Peu à peu les sens se libèrent et c'est l'explosion sensible. Elle ne tarde pas à retrouver cette curiosité qui la caractérisait jusque là, allant de ses réflexions personnelles sur ce que ce genre d'expérience lui apporte, sur ce qu'elle pensait savoir et connaître.

Cet exemple nous montre qu'il ne serait peut-être pas souhaitable de faire des espaces où l'on s'est efforcé d'y enlever tout ce qui pourrait contribuer à un mal-être (dont nous avons vu son rôle dans le recroquevillement). En effet, on se priverait de la force que véhicule le contraste ainsi que de la dynamique et du mouvement que ce dernier génère. Nous allons ainsi à l'encontre d'une pensée qui uniformiserait les espaces publics de la ville. Par exemple, la ville apaisée (ralentissement de la vitesse des voitures) est une idée intéressante à condition qu'elle ne soit pas généralisée à l'ensemble de la ville. Elle perdrait alors de sa force, n'opérant plus un contraste saisissant entre tel espace et tel autre.

Travailler à des surgissements qui pourraient oeuvrer au projet d'autonomie, c'est concevoir l'espace public comme un enchevêtrement d'espaces dont il est fondamental d'impulser des contrastes forts qui jouent de la tension entre ouverture et fermeture au monde. Nous entrevoyons bien ici un principe général fondamental et particulièrement riche. Ceci dit, il pose quelques problèmes très concrets. Par exemple, si on reprend l'exemple de Françoise et qu'il est intéressant de jouer sur une présence/absence de la circulation automobile pour générer un effet de fermeture/ouverture au monde susceptible de s'accompagner de réflexions plus profondes. Dans quel espace laisse-t-on la circulation et dans quel espace l'enlève-t-on ?⁴¹⁷ Comment vont réagir ceux qui habitent ces espaces ? Ne ressentiraient-ils pas une injustice, ce qui est tout à fait compréhensible, à ce que des voitures continuent de passer sous leurs fenêtre alors qu'on vient de les enlever à celles de ceux qui habitent juste à côté, dans l'autre rue ?

Jouer sur le contraste implique nécessairement de faire des compromis, et comme nous le proposons, de volontairement laisser des situations déplaisantes pour qu'elles contrastent avec d'autres afin impulser ce mouvement qui nous semble fondamental. Ces opérations sur les espaces publics doivent alors impérativement se faire avec les habitants - et même par eux avec les urbanistes, les architectes et les pouvoirs publics. Si nous voulons respecter l'idée de société d'autonomie, cela passe nécessairement aussi par la prise en compte de la pensée et de la réflexion de chacun. Rapidement⁴¹⁸, il s'agirait de mettre en débat plusieurs projets urbains (qui articulent différents espaces publics et présentent aussi bien des logiques de passants que celles d'habitants) élaborées depuis les perspectives que nous défendons ici en prenant soin de laisser le dernier mot aux citoyens - c'est-à-dire, à ceux qui vivent dans la cité. Il s'agit en définitive de faire confiance à tout un chacun pour mettre en discussion et en débat un quotidien sur lequel personne n'a moins de légitimité qu'un autre pour en parler.

Vers des espaces publics du vivre ensemble

Se diriger vers une prise de conscience de la richesse sensible au quotidien qui travaille à l'autonomie de l'individu ne vient *in fine* qu'appuyer un point de vue plus général sur le vivre ensemble et nous pensons que les espaces publics en sont le symbole. À l'heure où ces derniers s'affaiblissent sous les coups de l'entreprise généralisée de marchandisation du monde - dont la

⁴¹⁷ Bien entendu, nous caricaturons ici une situation juste pour montrer qu'elle peut poser des problèmes.

⁴¹⁸ Nous n'avons pas ici la place et le temps de creuser plus profondément ces questions passionnantes. Elles constituent ce socle de perspectives pour de futures recherches.

brevétisation du vivant en est une dérive absolument dangereuse - il devient essentiel de ne pas céder à l'abandon comme a tendance à nous y pousser la société intimiste et notre repli sur l'intimité. Combien d' « anciens » et de « jeunes anciens » s'offusquent du peu de considérations ou de préoccupations que nous portons quotidiennement au bien commun et à ce qui fait que nous vivons dans une même société. Les médias de masses et les discours à l'emporte-pièce ont tôt fait de dénoncer une certaine décadence, un manque de respect généralisé, une perte des valeurs ou autre chose encore qu'on aurait possédé et que nous aurions peu à peu abandonné. Lecture sûrement un peu rapide de notre société qui fait le jeu des marchands de terreur.

Pourtant, au quotidien, il est bien des expériences, discrètes, banales, habituelles et routinières même qui témoignent du vivre ensemble et qui contrairement à ce que certains pourraient penser ne sont pas le signe d'une perte de l'altérité. Nous serons d'accord pour constater une fragilisation de ce qui nous relie les uns aux autres, mais il n'y a pas là de fatalité. Il faut dire de cet espace public toute la vitalité qu'il entretient et toute la sociabilité qu'il peut générer. Et si le surgissement est une épreuve de l'altérité, alors il a toute sa place dans nos espaces publics urbains.

L'espace public dont nous parlons ici est aussi parfois l'espace public politique dont parle Jürgen Habermas. Seulement, nous ne faisons pas en toutes circonstances un usage public de la raison dans la rue ou sur la place. La médiation opérée n'est toujours que circonstanciée et contextuelle. Elle a même lieu relativement rarement et devient d'autant plus rare si l'on se met à aborder les espaces publics à partir d'une logique de flux. Si tout doit circuler, nous devons alors apprendre à débattre publiquement en marchant, ce qui n'est pas sans poser de nombreux problèmes pratiques. En fait, la plupart du temps, la rue est un espace public au sens restreint du terme, mais elle présente tout de même certains traits caractéristiques du vivre ensemble qui se font alors discret.

Espace qui unit dans la séparation, l'espace public est un espace des possibles. Il génère une ambivalence entre proximité spatiale et distance sociale. Il donne ainsi à éprouver le vivre ensemble, que l'on soit dans le conflit ouvert, dans l'inattention polie ou la négociation de la place de l'autre.

La façon dont sont traités les flux en fonction des modes de transport témoigne bien de l'idéal qui est véhiculé. Alors qu'il y a encore quelques années, en France, les différents modes de transport se partageaient l'espace de la route, à l'heure actuelle fleurissent des aménagements qui cloisonnent chaque mode sur une voie : voie pour voitures, voie pour tramway, voie pour vélos, voie pour piétons, etc. Beaucoup y voient ici une avancée considérable pour prémunir certains usagers des accidents. Seulement, ils ne se sont peut-être pas rendus compte de la rigidité de pensée que ça a pu entraîner chez certains. Habités à avoir notre voie pour circuler, nous nous en remettons aux

normes et ne faisons plus cet effort d'attention aux autres modes. Nous supposons que comme chacun a son chemin à suivre, personne d'autre ne viendra sur notre chemin. Par exemple, à vélo (puisque le vélo est le mode de transport à la mode dans les milieux urbains), sur ma voie, je peux considérer que je ne rencontrerai que d'autres vélos et que je n'aurai à gérer que cette relation là. Or, il arrive bien qu'une mobylette ou un scooter y passe, que des piétons longent une piste ou y marchent au milieu et on pourra même observer parfois des petites voitures, généralement appartenant à la ville et qui s'occupent de mettre « propre en ordre » ces espaces publics. Lors de ces croisements non prévus et non légitimés par la signalisation, par les normes en fait, il n'est pas rare d'assister à des altercations, jamais vraiment musclées certes, mais toujours témoignant du fait que là, dans cette situation, le vivre ensemble a été mis à mal. D'un côté, l'un ne comprend pas pourquoi un autre mode de transport vient sur sa voie, il n'a pas à faire ça, l'autre ne comprend pas comment on peut être si rigide et ne pas s'en remettre au contexte et à la situation. Et cet un et cet autre pourront très bien le lendemain avoir des rôles inversés.

Tous les jours, nous faisons l'expérience de ce genre de situation qui montre notre capacité à plus ou moins harmonieusement vivre ensemble. Et toutes les opérations qui consistent à éviter les frottements et les frictions prennent le risque de rendre les individus encore plus imperméables à la rencontre, à la relation et à la négociation de la place de l'autre dans l'espace public. Ce ne sont d'ailleurs plus des espaces publics, mais des espaces pour des publics que se déplacent avec tel ou tel mode de transport.

Il faut noter que des initiatives intéressantes émergent comme les zones de rencontre. Dans ces espaces, il n'y a justement aucun marquage spécifique au sol qui exerce une normativité sur les comportements des usagers. S'y retrouvent aussi bien les voitures, les motos, les vélos que les piétons. Par contre, dans ces espaces, la priorité est donnée au piéton et les voitures sont limitées à la vitesse de 20 km/h. Elles révèlent alors une hiérarchisation des modes de transports et témoignent d'une logique de l'apaisement qui a tendance à diaboliser la voiture et l'automobiliste qui va avec par la même occasion.

Le surgissement devrait avoir une place essentielle dans les espaces publics. En effet, il nous rappelle que le monde est mouvement et changement. Il nous confronte à cette altérité que nous n'avons pas vu se transformer. Ainsi, il nous permet, par l'épreuve, d'alimenter cette capacité d'adaptation au changement. Car c'est elle qui nous permet de vivre ensemble, de nous croiser, de nous rencontrer, de discuter ou de nous ignorer. Il ne s'agirait plus ici de favoriser des ouvertures au monde (autonomie) ou d'offrir des curiosités sur la relation au monde (richesse sensible), mais de rendre toujours possible le surgissement, pour que justement le même ne s'installe pas trop

solidement. Cela revient en quelque sorte à fragiliser la stabilité du monde au prix sûrement de possibles angoisses ou inquiétudes⁴¹⁹.

La position que nous proposons et défendons ici rejoint la politique du sensible dont parle François Laplantine. Il s'agit d'une part de donner toute sa place à une sensibilité de l'individu et d'autre part de s'opposer à l'unicité et au dogmatisme. « Sans cette possibilité de critiquer l'uniformisation croissante, sans ce droit à la multiplicité sensible, il n'y a pas de démocratie »⁴²⁰. En effet, c'est la pluralité et la mise en discussion ou en frottement des différences qui génère cette façon particulière d'organiser la vie ensemble qu'est la démocratie. Mais c'est aussi un idéal non atteint et il ne faudrait pas s'illusionner sur la réalité de notre monde. Composer avec l'existant⁴²¹, voilà ce que nous devons faire. Le surgissement devient un levier pour l'action. Alors certes, le champ depuis lequel nous l'envisageons, c'est-à-dire celui de la conception et de l'aménagement architectural et urbain des espaces publics, semble très réducteur au regard des « belles idées » ici défendues. Nous envisageons bien plutôt des actions modestes et parfois discrètes ou subtiles sur les espaces publics qui ne les transforment pas profondément, mais les travaillent au niveau des possibilités qu'ils peuvent offrir. Il s'agit d'un léger desserrement des contraintes afin que cela puisse s'accorder à celles auxquelles doivent faire face urbanistes et architectes dans leur travail. Cette démarche s'appuie sur la croyance en la capacité de tout un chacun d'être un individu autonome (indispensable si on envisage une démocratie) et de se saisir des possibles pour peu qu'ils existent. Car la démocratie ne s'impose pas par une poignée d'individus « bien pensant », elle se vit par une pluralité d'individus qui a décidé de vivre ensemble. Travailler au surgissement, c'est *in fine* entre-ouvrir une porte sur un autre monde, c'est montrer que la fatalité n'existe pas et que l'ensemble des problématiques contemporaines (que l'on parle de l'environnement, de la finance, de la pauvreté, de la guerre, de la corruption, de la malnutrition, la liste pourrait être très longue encore) trouvent ses hypothèses les plus prometteuses dans la façon dont nous concevons et organisons le vivre ensemble. Ainsi, que l'on parle de surgissement comme nous le faisons ou que l'on mette plus spécifiquement l'accent sur le sensible (qui surtout n'oppose pas le corps et l'esprit, mais au

⁴¹⁹ C'est par ailleurs ce qui s'est passé de nombreuses fois dans les parcours « en aveugle », la thématique de la peur et de l'appréhension y sont extrêmement présentes, notamment en début de parcours, mais on peut la retrouver dans chaque section. S'il existe une peur évidente de la voiture, du tramway ou du passant à cause des probables accidents, il y a aussi une peur du vide et du silence qui peut s'installer, les parcourants parlent alors plutôt d'angoisse. Pourtant, malgré ces expériences désagréables, ils vont surtout retenir la découverte, la surprise et la réflexion. Et c'est peut-être justement parce qu'il y a cette tension et ces contrastes que l'expérience vaut la peine d'être vécue et qu'elle apporte quelque chose à l'individu.

⁴²⁰ François Laplantine, op. cit. p. 170.

⁴²¹ Grégoire Chelkoff, Philippe Liveneau, Guillaume Veslin, « Transformer l'existant : (vers une) conception assistée par les ambiances ? », Rapport de Recherche n°58, Grenoble, CRESSON, 2003.

contraire qui les fonde l'un dans l'autre), nous réaffirmons, peut-être malgré nous ou sans le savoir, le lien indéfectible entre Ambiance et Politique.

Bibliographie alphabétique

Ackerman, Diane (1991). *Le livre des sens*. Grasset & Fasquelle, 384p.

Alain (1900). Le problème de la perception. *Revue de Métaphysique et de morale*, novembre 1900, (VIII année), pp.745-754.

Altieri, Lorenzo (2009). *Eidos et Pathos. Corporéité et signification, entre phénoménologie et linguistique cognitive*. Zeta Books, Bucharest, 379p.

Amphoux, Pascal; Chelkoff, Grégoire & Thibaud Jean-Paul (eds) (2004). *Ambiances en débat*. Éditions à la croisée, 309p.

Andrieu, Bernard (2004). Contre l'esprit. *Methodos*. Penser le corps. 4-2004, [en ligne], mis en ligne le 09 avril 2004, consulté le 20 février 2012.

Andrieu, Bernard (ed) (2010). *Philosophie du corps. Expérience, interaction et écologie corporelle*. Vrin, 382p.

Arendt, Hannah (1983, 1961). *Condition de l'homme moderne*. Calmann-Lévy, 406p.

Augoyard, Jean-François & Torgue Henry (eds) (1995). *À l'écoute de l'environnement : Répertoire des effets sonores*. Parenthèses, Marseilles, 174p.

Augoyard, Jean-François (2001). L'entretien sur écoute réactivée. *in* : Grosjean, Michèle & Thibaud Jean-Paul Thibaud (eds). *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, pp.127-152.

- Augoyard, Jean-François** (2010, 1979). *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*. Éditions À la Croisée, 224p.
- Austin, John Langshaw** (1994, 1979). *Écrits philosophiques*. Seuil, 247p.
- Austin, John Langshaw** (2007, 1962). *Le langage de la perception*. Vrin, 240p.
- Bachelard, Gaston** (2011, 1957). *La poétique de l'espace*. Presses Universitaires de France, Paris, 214p.
- Barbaras, Renaud** (2009). *La perception : essai sur le sensible*. Vrin, 120p.
- Barreau, Hervé** (2007). Épistémologie et phénoménologie de la vie. *in* : Leclercq Jean (ed), *La raison par quatre chemins : en hommage à Claude Troisfontaines*. Éditions de l'Institut Supérieur de philosophie, Louvain-la-neuve, pp.21-37.
- Baudelot, Christian & Gollac, Michel** (2003). *Travailler pour être heureux ? Le bonheur et le travail en France*. Fayard, 350p.
- Beck, Ulrich** (2001, 1986). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Flammarion, Paris, 521p.
- Becker, Howard Saul** (1985, 1963). *Outsider. Étude de sociologie de la déviance*. Métailié, Paris, 247p.
- Bégout, Bruce** (2005). *La découverte du quotidien*. Allia, 2005, 600p.
- Benjamin, Walter** (2008, 1955). *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*. Gallimard, 162p.
- Bergson, Henri** (2007, 1889). *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Presses Universitaires de France, Paris, 322p.
- Bergson, Henri** (2007, 1907). *L'évolution créatrice*. Presses Universitaires de France, 693p.
- Berthoz, Alain** (1997). *Le sens du mouvement*. Odile Jacob, Paris, 345p.
- Berthoz, Alain** (ed) (1999). *Leçons sur le corps, le cerveau et l'esprit*. Odile Jacob, Paris, 510p.
- Berthoz, Alain & Recht, Roland** (2005). *Les espaces de l'homme*. Odile Jacob, Paris, 394p.
- Berthoz, Alain** (2010). La manipulation mentale des points de vue, un des fondements de la tolérance. *in* : Berthoz, Alain; Ossola, Carlo & Stock, Brian (eds), *La pluralité interprétative*, Paris, Collège de France (« Conférences »), 2010, [En ligne], mis en ligne le 24 juin 2010.
- Berthoz, Alain & Andrieu, Bernard** (eds) (2011). *Le corps en acte : Centenaire Maurice Merleau-Ponty (1908-2008)*. Presses Universitaires et Nancy, 288p.
- Boltanski, Luc & Chiapello, Eve** (1999). *Le nouvel esprit du capitalisme*. Gallimard, 1999, 843p.
- Bonan, Ronald** (2005). *Merleau-Ponty, de la perception à l'action*. Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 156p.

- Bonnet, Aurore** (2013). *Qualification des espaces publics urbains par les rythmes de marche. Approche à travers la danse contemporaine*. Thèse de doctorat, Urbanisme mention Architecture, Université de Grenoble, CRESSON, sous la direction de Jean-Paul Thibaud.
- Bourdieu, Pierre** (1979). *La distinction, critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit, Paris, 672p.
- Bourdieu, Pierre** (1980). *Le sens pratique*. Éditions de Minuit, Paris, 474p.
- Bourdieu, Pierre** (dir) (1993). *La misère du monde*. Seuil, Paris, 954p.
- Bourdieu, Pierre** (2003, 1997). *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris, 391p.
- Bouveresse, Jacques & Rosat, Jean-Jacques** (eds). *Philosophies de la perception. Phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*. Odile Jacob, Paris, 320p.
- Burawoy, Michaël** (2003). L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain. in : Cefaï, Daniel (dir). *L'enquête de terrain*. La Découverte, MAUSS, Paris, pp.425-464.
- Canguilhem, George** (2007, 1966). *Le normal et le pathologique*. Paris, Presses Universitaires de France, 221p.
- Caradec, Vincent & De Singly, François** (2005). *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*. Armand Colin, 128p.
- Carpenter, Edmund Snow** (1973). *Eskimo realities*. New York, Holt/Rinehart and Winston, 212p.
- Castoriadis, Cornelius** (1975). *L'institution imaginaire de la société*. Seuil, 538p.
- Cauquelin, Anne** (1982). *Essaie de philosophie urbaine*. Presses Universitaires de France, Paris, 195p.
- Céfaï, Daniel** (1998). *Phénoménologie et sciences sociales. Alfred Schütz. Naissance d'une anthropologie philosophique*. Droz, Genève, 322p.
- Cefaï, Daniel** (dir) (2003). *L'enquête de terrain*. La Découverte, MAUSS, Paris, 615p.
- Changeux, Pierre, & Ricoeur, Paul** (1998). *Ce qui nous fait penser. La nature et la règle*. Odile Jacob, Paris, 336p.
- Chelkoff, Grégoire & Thibaud, Jean-Paul** (1992). L'espace public, modes sensibles : le regard sur la ville. *Les Annales de la recherche urbaine*. n° 57-58, Espaces publics, Décembre 1992 - mars 1993, pp.7-16.
- Chelkoff, Grégoire** (1996). *L'urbanité des sens : perceptions et conceptions des espaces publics urbains*. Thèse de doctorat. Université Pierre Mendès-France Grenoble, Institut d'Urbanisme de Grenoble, 394p.
- Chelkoff, Grégoire & Thibaud, Jean-Paul** (1997). *Ambiances sous la ville. Une approche écologique des espaces publics souterrains*. Rapport de Recherche CRESSON, 304p.

- Chelkoff, Grégoire** (2001). Formes, formants et formalités : catégories d'analyse de l'environnement urbain. *in* : Grosjean Michel & Thibaud Jean-Paul (eds). *L'Espace urbain en méthodes*. Marseille, Parenthèses, p.101-124.
- Chelkoff, Grégoire; Liveneau, Philippe & Veslin, Guillaume** (2003). *Transformer l'existant : (vers une) conception assistée par les ambiances ?*. Rapport de Recherche n°58, Grenoble, CRESSON, 235p.
- Chelkoff, Grégoire** (2004). Percevoir et concevoir l'architecture : l'hypothèse des formants. *in* : Amphoux Pascal; Chelkoff, Grégoire & Thibaud, Jean-Paul Thibaud (eds). *Ambiances en débats*. Éditions à la croisée, pp.55-69.
- Ciosi-Houcke, Laure & Pierre, Magali** (eds) (2004). *Le corps sens dessus dessous - Regards des sciences sociales sur le corps*. L'Harmattan, 210p.
- Corbin, Alain** (1986). *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIIIe-XIXe siècles*. Flammarion, 336p.
- Corbin, Alain** (1990). Histoire et anthropologie sensorielle. *Anthropologie et Sociétés*, vol 14, n° 2, 1990, pp.13-24.
- Coverley, Merlin** (1991), *Psychogéographie ! Poétique de l'exploration urbaine*. Moutons Électriques, 192p.
- Da Silva-Charrak, Clara** (2005). *Merleau-Ponty : le corps et le sens*. Presses Universitaires France, 153p.
- Debord, Guy** (1992, 1967). *La société du spectacle*. Gallimard, 208p.
- De Calan, Ronan** (2010). Des empiriques aux empiristes. Expérience et méthode à l'âge classique. *in* : Laurent Perreau (ed). *L'expérience*. Vrin, pp.11-40.
- De Certeau, Michel** (1990, 1980). *L'invention du quotidien. I. arts de faire*. Gallimard, 349p.
- Delas, Julien** (2007). *Des bruits et des sons. Étude comparative des perceptions auditives et des représentations des quartiers Plumereau-Victoire-Résistance et Sanitas par leurs habitants*. Mémoire de Master Recherche sous la direction de René Warck, Université François Rabelais, Tours, 151p.
- Delorme, André & Flückiger, Michelangelo** (eds) (2003). *Perception et réalité : une introduction à la psychologie des perceptions*. De Boeck-Wesmael, 544p.
- Depraz, Nathalie** (2006). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Armand Collin, Paris, 210p.
- Depraz, Nathalie; Varela, Francisco & Vermersch, Pierre** (2011). *À l'épreuve de l'expérience : pour une pratique phénoménologique*. Zeta Books, Bucarest, 368p.
- Devereux, Georges** (1998). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Aubier Montaigne, 474p.

- Dewey, John** (1993, 1938). *Logique : La théorie de l'enquête*. Presses Universitaires de France, 693p.
- Dreyfus, Hubert** (1991). *Being-in-the-World: a Commentary on Heidegger's Being and Time, Division I*. Cambridge, MIT Press, 384p.
- Dubois, Danièle** (ed) (1997). *Catégorisation et cognition : de la perception au discours*. Kimé, Paris, 316p.
- Dumont, Marc & von der Mühl, Dominique** (2006). De la rue à la ville apaisée : l'éclairage comparé des expériences péri/suburbaines suisses et françaises. *Flux*, 2006/4-2007/1 n°66-67, p. 50-61.
- Élias, Norbert** (1991, 1987). *La société des individus*. Fayard, Paris, 301p.
- Élias, Norbert** (2003, 1939). *La civilisation des moeurs*. Pocket, 510p.
- Engel, Pascal** (2003). Le contenu de la perception est-il conceptuel ? in : Bouveresse, Jacques (ed) *Philosophies de la perception : phénoménologie, grammaire et sciences cognitives*, Paris, Odile Jacob, 2003, p.243-261.
- Flichy, Patrice** (2010). *Le sacre de l'amateur : Sociologie des passions ordinaires à l'ère du numérique*. Seuil, 96p.
- Foucault, Michel** (1969). *L'archéologie du savoir*. Gallimard, 288p.
- Fribourg, Jeanine** (1978). Vers l'ethnolinguistique, *La linguistique*, 14(n°2), pp.103-116.
- Gally, Michèle & Jourde, Michel** (eds) (2002). *Par la vue et l'ouïe : Littérature du Moyen Age et de la Renaissance*. ENS-LSH Editions, 203p.
- Giannini, Humberto** (1992, 1987) *La « réflexion » quotidienne. Vers une archéologie de l'expérience*. Alinea, Aix-en-Provence, 175p.
- Giedd, Jay N and coll.** (1999). Brain Development During Childhood and Adolescence : a Longitudinal MRI Study. in : *Nature Neuroscience*, pp.861-863.
- Goffman, Erving** (1968). *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux*. Minuit, Paris, 447p.
- Goffman, Erving** (1973). *La mises en scène de la vie quotidienne, T. 1 La présentation de soi*. Minuit, Paris, 256p.
- Goffman, Erving** (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. T. 2 Les relations en public*. Minuit, Paris, 376p.
- Goody, Jack** (1979). *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Minuit, Paris, 272p.
- Grosjean Michèle & Thibaud Jean-Paul** (2001). *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, 217p.

- Grossetti, Michel** (2004). *Sociologie de l'imprévisible. Dynamique de l'activité et des formes sociales*. Presses Universitaires de France, 225p.
- Guillaume, Paul** (1968, 1936). *La formation des habitudes*. Presses Universitaires de France, 212p.
- Gutton, Jean-Pierre** (2000). *Bruits et sons dans notre histoire : essais sur la reconstitution du paysage sonore*. Presses Universitaires de France, 192p.
- Guy, Bernard** (2010). *Les rapports entre les concepts d'espace, de temps et de mouvement doivent être repensés. Conséquence en physique (relativité). Discussion préliminaire*. Texte déposé sur les archives de HAL en 2010, non publié, 19p.
- Haapala, Arto** (2005). On the Aesthetics of the everyday. Familiarity, Strangeness and the Meaning of Place ? in : Light, Andrew & Smith, Jonathan M. (eds). *The aesthetics of everyday life*. Columbia University Press, pp.39-55.
- Habermas, Jürgen** (1988, 1962). *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Payot, Paris, 382p.
- Hall, Edward Twitchett** (1978, 1966). *La dimension cachée*. Seuil, 254p.
- Haroche, Claudine** (2008). *L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question*. Presses Universitaires de France, Sociologie d'aujourd'hui, Paris, 256p.
- Harris, Zellig Sabbetai & Dubois-Charlier, Françoise** (1969). Analyse du discours. in : *Langages*, 4e année, n°13. L'analyse du discours. pp.8-45.
- Houdé, Olivier; Mazoyer, Bernard & Tzourio-Mazoyer, Nathalie** (2002). *Cerveau et psychologie*. Presses Universitaire de France, 609p.
- Howes, David** (ed) (1991). *The varieties of Sensory Experience : A sourcebook in the Anthropology of the senses*. Toronto, University of Toronto Press, 347p.
- Howes, David** (2005). Culture tunes our neurons. in : Howes, David (Ed.). *Empire of the senses: the sensual culture reader*. Berg, pp.21-24.
- Husserl, Edmund** (1996). *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Presses Universitaires de France, 224p.
- James, William** (2003, 1892). *Précis de psychologie*. Seuil, Paris, 433p.
- James, William** (2007, 1912). *Essais d'empirisme radical*. Flammarion, Paris, 236p.
- Kimchi, Ruth & Hadad, Bat-Sheva** (2002). Influence of past experience on perceptual grouping. *Psychological science*, Vol. 13, No. 1 (Jan., 2002), pp.41-47.
- Lahire, Bernard & Rosental, Claude** (eds) (2008). *La cognition au prisme des sciences sociales*. Édition des archives contemporaines, Paris, 309p.
- Lahire, Bernard** (2012). *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*. Paris, Seuil, 393p.
- Lakoff, George & Johnson, Mark** (1986). *Les métaphores dans la vie quotidienne*. Minuit, 284p.

- Landauer, Paul** (2010). Sécurité : un nouveau défi pour les concepteurs ? *in : les Cahiers de l'institut d'aménagement et d'urbanisme île de France*. Les villes face à l'insécurité. n°155, juin 2010, pp.33-36.
- Lannoy, Jean-Luc** (2008). *Langage, perception, mouvement. Blanchot et Merleau-Ponty*. Jérôme Millon, Grenoble, 347p.
- Laplantine, François** (2005). *Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale*. Tétraèdre, Paris, 220p.
- Lavadinho Sonia, Winkin Yves** (2008). Du marcheur urbain. *in : Urbanisme*. Marcher. Mars-Avril 2008, n°359.
- Leavitt, John & Hart, Lynn M.** (1990). Critique de la « raison » sensorielle. L'élaboration esthétique des sens dans une société himalayenne. *Anthropologie et société*, Volume 14, numéro 2, p.77-98.
- Le Breton, David** (2006). *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*. Métailié, Paris, 451p.
- Lefèbvre, Henri** (2002, 1973). *La survie du capitalisme. La reproduction des rapports de production*. Anthropos-Economica, 225p.
- Le Guéner, Annick** (1990). Le déclin de l'olfactif, mythe ou réalité ? *Anthropologie et Sociétés*, Volume 14, numéro 2, p.25-45.
- Leimdorfer, François** (2011). *Les sociologues et le langage*. Édition de la Maison des Sciences de l'Homme, 290p.
- Maldiney, Henri** (2007). *Penser l'homme et la folie*. Jérôme Millon, 308p.
- Mannheim, Karl** (2005, 1928). *Le problème des générations*. Armand Collin, Essais et Recherches, 122p.
- Mather, George** (2009). *Foundations of sensation and perception*. Psychology Press, East Sussex, 456p.
- Matthey, Laurent & Walther, Olivier** (2005). Un « Nouvel hygiénisme » ? Le bruit, l'odeur et l'émergence d'une *new middle class*. *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 1 | 2005, Online since 24 October 2005, connection on 26 March 2012.
- Mauss, Marcel** (2004, 1950). *Sociologie et anthropologie*. Presses Universitaires de France, 552p.
- McLuhan, Marshall** (1977, 1962). *La Galaxie Gutenberg. La Genèse de l'homme typographique*. Gallimard, 520p.
- Méchin, Colette; Bianquis, Isabelle, Le breton, David** (eds) (2000). *Anthropologie du sensoriel: Les sens dans tous les sens*. L'Harmattan, 246p.
- Merleau-Ponty, Maurice** (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris, Gallimard, 531p.
- Merleau-Ponty, Maurice** (1960). *Signes*. Paris, Gallimard, 562p.

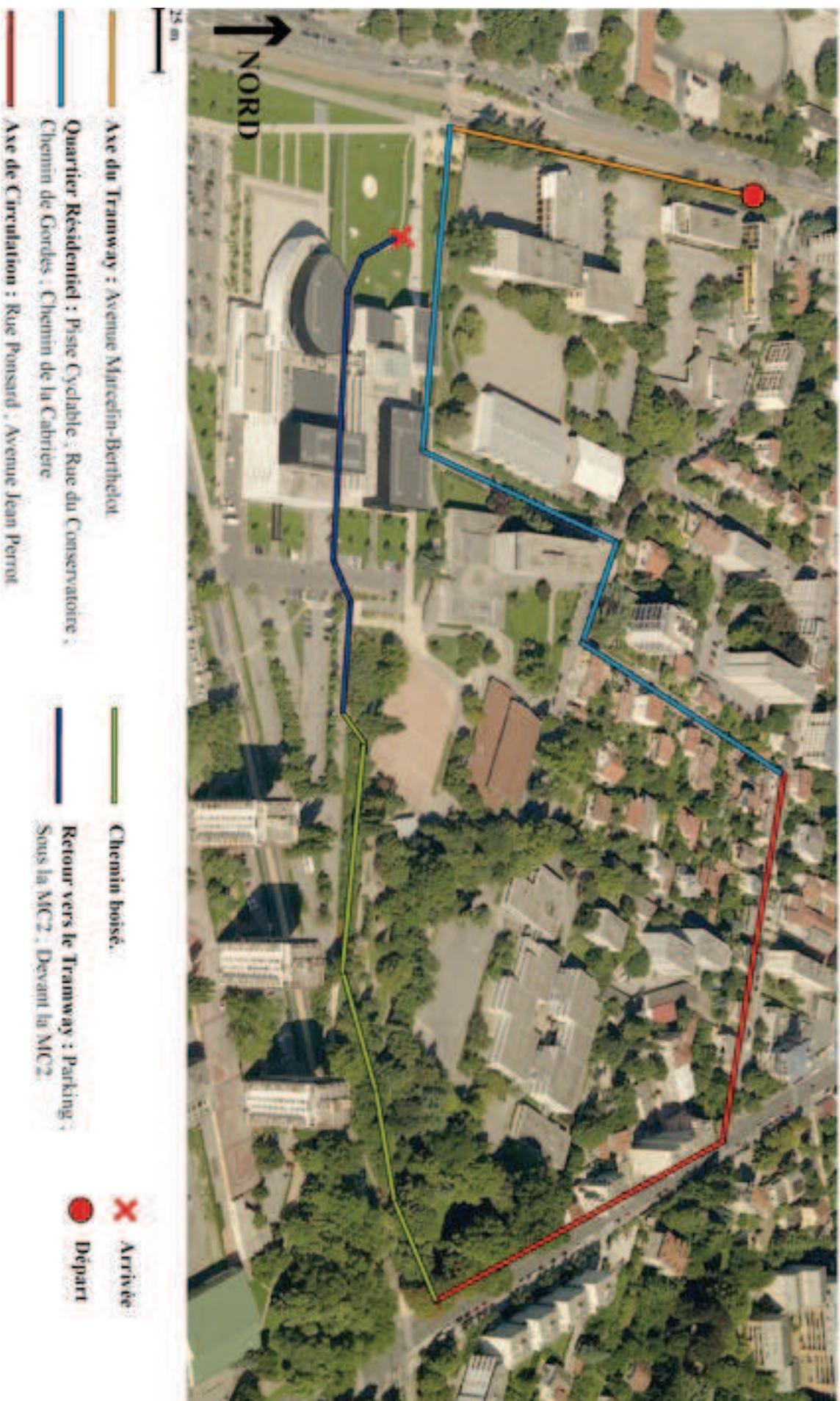
- Merleau-Ponty, Maurice** (1964). *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard, 359p.
- Merleau-Ponty, Maurice** (1996, 1948). *Sens et non sens*. Paris, Gallimard, 227p.
- Minkowski, Engène** (1999, 1936). *Vers une cosmologie*. Payot, 265p.
- Monferran, Charles** (2002). Rimes pour l'oeil, rimes pour l'oreille. in : Gally, Michèle & Jourde Michel (eds). *Par la vue et l'ouïe : Littérature du Moyen Age et de la Renaissance*. ENS-LSH Editions, 203p.
- Orwell, George** (1971). *1984*. Gallimard, 438p.
- Passeron, Jean-Claude** (2006, 1991). *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*. Paris, Albin Michel, 666p.
- Paveau, Marie-Anne** (2009). Mais où est donc le sens ? Pour une linguistique symétrique. in : *Res per nome*, Reims, 30-31 mai, Actes prépubliés, p.21-31.
- Penelaud, Olivier** (2010). Le paradigme de l'énaction aujourd'hui. Apport et limites d'une théorie cognitive « révolutionnaire ». *PLASTIR*, 2010-1, n°18.
- Perreau, Laurent** (ed) (2010). *L'expérience*. Vrin, 233p.
- Platon**, (1999). *Timée/Critias*. Flammarion, 438p.
- Proust, Joëlle** (ed) (1997). *Perception et intermodalité, approches actuelles de la question de Molyneux*. Paris, Presses Universitaires de France, 320p.
- Proust, Joëlle** (2003). Perceiving intention. in : Roessler, Johannes & Eilan, Naomi (eds). *Agency and self-awareness: issues in philosophy and psychology*. Oxford University Press, pp.296-320.
- Rancière, Jacques** (2000). *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. La Fabrique-éditions, Paris, 73p.
- Rosenfield, Israel** (2005, 1996). *L'étrange, le familier, l'oublié. Une anatomie de la conscience*. Flammarion, 260p.
- Rosenthal, Victor & Visetti, Yves-Marie** (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica*, 1999/1, 28, pp.147-227.
- Rosenthal, Victor** (2005). Formes, sens et développement : quelques aperçus de la microgénése. *Texte !* mars 2005 [en ligne].
- Sansot, Pierre** (1994). *Poétique de la ville*. Méridiens Klincksieck, Paris, 422p.
- Sauvageot, Anne** (1994). *Voires et Savoirs. Esquisse d'une sociologie du regard*. Presses Universitaires de France, 256p.
- Sauvageot, Anne** (2003). *L'épreuve des sens. De la réalité de l'action, à la réalité virtuelle*. Presses Universitaires de France, 256p.

- Sauveur, Yannick** (2011). *Les représentations médiatiques de la vieillesse dans la société française contemporaines. Ambiguïtés et discours et réalités sociales*. Thèse en sciences de l'information et de la communication, sous la direction de Pascal Lardelier, soutenu le 22 juin 2011.
- Sennett, Richard** (1995). *Les Tyrannies de l'intimité*. Seuil, Paris, 282p.
- Schütz, Alfred** (1967). *The phenomenology of the social world*. Evanston, Ill, Northwestern University Press, 255p.
- Schütz, Alfred** (1998), *Éléments de sociologie phénoménologique*. L'Harmattan, Paris, 156p.
- Schütz, Alfred** (2008, 1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris, Klincksieck, 286p.
- Schütz, Alfred** (2009). *Contribution à la sociologie de l'action*. Hermann, 181p.
- Shusterman, Richard** (2007). *Conscience du corps. Pour une soma-esthétique*. Éditions de l'éclat, Paris-Tel Aviv, 295p.
- Simmel, Georg** (1999). *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Presses Universitaires de France, Paris, 756p.
- Simmel, Georg** (2007). *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Herne, 59p.
- Sokal, Alain & Bricmont, Jean** (1997). *Impostures Intellectuelles*. Odile Jacob, Paris, 413p.
- Soullier, Nicolas** (2012). *Reconquérir les rues. Exemples à travers le monde et pistes d'action pour des villes où l'on aimerait habiter*. Eugen Ulmer, 256p.
- Southworth, Michael** (1969). The sonic environment of cities. *Environment and Behavior*, 1, pp. 49-70
- Straus, Erwin** (2000, 1935). *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie*. J. Millon, 448p.
- Straus, Erwin** (1992). Les formes du spatial. Leur signification pour la motricité et la perception. in : Courtine, Jean-François (ed). *Figures de la subjectivité. Approches phénoménologiques et psychiatriques*. Édition du CNRS, Paris, pp.15-49.
- Streri, Arlette** (2003). L'intermodalité. in : Delorme, André & Flückiger, Michelangelo (eds). *Perception et réalité : une introduction à la psychologie des perceptions*. De Boeck-Wesmael, pp. 197-221.
- Tadié, Jean-Yves & Tadié Marc** (1999). *Le sens de la mémoire*. Gallimard, 356p.
- Tellier, Frédéric** (2003). *Alfred Schütz et le projet d'une sociologie phénoménologique*. Presses Universitaires de France, Paris, 127p.
- Thibaud, Jean-Paul** (2001). La méthode des parcours commentés. in : Grosjean, Michèle & Thibaud, Jean-Paul (eds). *L'espace urbain en méthodes*. Parenthèses, pp.79-99
- Thibaud, Jean-Paul** (2002). L'horizon des ambiances urbaines. *Communication*, n°73, pp.185-201.

- Thibaud, Jean-Paul** (2003). *La ville à l'épreuve des sens*. HDR ; Grenoble : Institut d'Urbanisme de Grenoble ; Grenoble : Université Pierre Mendès-France, 175p.
- Thibaud, Jean-Paul** (2008). Je, Tu, Il. La marche aux trois personnes. *Urbanisme*, n°359. p.63-65.
- Thibaud, Jean-Paul** (2010). La ville à l'épreuve des sens. in : Coutard, Olivier & Lévy, Jean-Pierre (eds). *Écologies urbaines : état des savoirs et perspectives*, Paris, Economica Anthropos, pp. 198-213.
- Thomas, Rachel** (2007). La marche en ville. Une histoire de sens. *L'espace géographique*, 1er trimestre 2007, n°1, pp.15-26.
- Thomas, Rachel** (ed) (2010). *Marcher en ville. Faire corps, prendre corps, donner corps aux ambiances urbaines*. Archives contemporaines, 196 p.
- Thomas, Rachel** (2010). *L'aseptisation des ambiances piétonnes au XXI siècle. Entre passivité et plasticité des corps en marche*. Rapport de recherche du Programme de Recherche Interdisciplinaire « Ville et Environnement » (CNRS - MEEDDM), 124p.
- Thomas, William Isaac** (1928). The methodology of behavior study. in : William Isaac Thomas & Dorothy Swaine Thomas. *The Child in America: Behavior Problems and Programs*. New York: Alfred A. Knopf, pp.553-576.
- Troade, Bertrand** (2006). La relation entre culture et développement cognitif : une introduction. *Enfance*, 2006-2, vol. 58, pp.108-117.
- Varela, Francisco; Thompson, Evan & Rosh, Eleanor** (eds) (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*. Seuil, 382p.
- Vermersch, Pierre** (2010, 1994). *L'entretien d'explicitation en formation continue et initiale*. Paris, ESF, 220p.
- Vidal, Catherine** (2009). *Le cerveau évolue-t-il au cours de la vie ?* Le Pommier, 55p.
- Vigarello, Georges** (2004, 1979). *Le corps redressé : Histoire d'un pouvoir redressé*. Armand Collin, Paris, 237p.
- Visetti, Yves-Marie** (2004). Constructivisme, émergences : une analyse sémantique et thématique. *Intellectica*, 2004/2, 39, pp.229-259.
- Weber, Max** (2003, 1921). *Économie et société, tome 1 : les catégories de la sociologie*. Pocket, 410p.
- Werner, Heinz** (1934). L'unité des sens. *Journal de Psychologie Normale et Pathologique*, 31, pp. 190-205.

ANNEXES

Tracé des parcours « en aveugle » à Grenoble dans le quartier de la Bajatière



Caractéristiques des parcours du groupe des plus âgés

Prénom	Âge	Date	Heure	Température (en °C)	Ciel
<i>Robert</i>	72	14/10/08	16h00	19 à 21	Ensoleillé
<i>Françoise</i>	68	20/10/08	10h00	16 à 17	Nuageux
<i>Nicole</i>	62	23/10/08	16h00	17	Nuageux
<i>Lucienne</i>	58	21/10/08	10h30	16 à 17	Nuageux
<i>Andrée</i>	59	24/10/08	15h00	20 à 21	Ensoleillé
<i>Christiane</i>	66	27/10/08	10h00	16 à 18	Mi-couvert/dégagé
<i>Michelle</i>	59	29/10/08	10h00	8 à 9	Pluie
<i>Marie-Christine</i>	67	04/11/08	10h00	13 à 14	Nuageux
<i>Isabelle</i>	64	12/11/08	15h00	10,5 à 11,5	Quelques gouttes
<i>Marie-Berthe</i>	55	13/11/08	14h00	10 à 12	Nuageux
<i>Danielle</i>	60	25/11/08	14h00	5,5 à 7	Pluie fine
<i>Gilbert</i>	62	26/11/08	14h00	11 à 7	Ensoleillé à nuageux
<i>Jacqueline</i>	61	04/12/08	14h00	7 à 8	Nuageux
<i>Jean-Pierre</i>	65	08/12/08	16h30	9 à 10,5	Ensoleillé
<i>Claudie</i>	63	09/12/08	14h00	4,5 à 6	Nuageux
<i>Gislaine</i>	61	11/12/08	14h30	3 à 3,5	Quelques flocons

Caractéristiques des parcours du groupe des plus jeunes

Prénom	Âge	Date	Heure	Température (en °C)	Ciel
<i>Chloé</i>	26	02/10/08	18h00	18 à 19,5	Nuageux
<i>Vito</i>	26	17/10/08	17h00	16 à 17	Nuageux
<i>Morgane</i>	22	10/11/08	14h00	16 à 17	Nuageux
<i>Élodie</i>	22	14/11/08	15h30	11 à 8	Nuageux
<i>Pascal</i>	23	24/11/08	13h00	10 à 11	Nuageux
<i>Julia</i>	23	25/11/08	15h30	5 à 5,5	Nuageux
<i>Clément</i>	25	26/11/08	11h00	6 à 7,5	Nuageux
<i>Véronique</i>	36	27/11/08	14h00	7 à 9	Ensoleillé
<i>Jérémi</i>	24	01/12/08	15h00	6,5 à 8	Quelques gouttes
<i>David</i>	22	01/12/08	17h00	5 à 7	Quelques gouttes
<i>Laure</i>	23	02/12/08	14h00	8 à 9	Nuageux
<i>Alexandra</i>	28	03/12/08	16h00	6,5 à 7	Nuageux
<i>Julie</i>	21	05/12/08	14h00	16 à 14,8	Ensoleillé
<i>Paul</i>	24	06/12/08	14h00	8,5 à 10	Quelques gouttes
<i>Laurence</i>	29	09/12/08	17h00	4,5 à 6	Nuageux
<i>Claire</i>	24	10/12/08	14h00	4,5 à 7	Quelques flocons
<i>Xavier</i>	26	11/12/08	12h30	5 à 7	Quelques flocons
<i>Adrien</i>	26	11/12/08	17h00	4	Quelques flocons

Parcours Alexandra, le 3 décembre 2008 à 16h00

Avenue Marcelin/Berthelot :

Tu peux fermer les yeux sous le bandeau, ça sera peut-être plus confortable. Qu'est-ce que tu perçois ici ?

Ben, là, y a un tram qui passe. J'entends les bruits de voitures surtout qui roulent dans les flaques. Sinon, y a pas autre chose.

Et est-ce qu'il y a d'autres choses au niveau de tes autres sens, par exemple au niveau de l'odorat ou des sensations sur la peau ?

Non, j'ai pas d'odorat, je sens pas grand chose. Et puis, il fait assez froid, et comme j'ai un odorat de fumeuse...

Si tu veux, on va commencer à marcher. Tu avances et je suis ton rythme.

Ok. Tu me fais pas marcher dans les flaques.

D'accord.

Je peux te tenir la main ? *(plaisanterie, rires)*

Alors, qu'est-ce que ça te fait de marcher dans le noir ?

Qu'est-ce que ça me fait ? Ben, pas grand chose, sauf que je vois rien. *(rires)* Ah, la blague ! Non, c'est un peu déstabilisant. J'ai l'impression de perdre un peu mon équilibre en fait. Mais sinon, ça va, je te fais confiance donc... et j'ai pas l'habitude en fait d'utiliser mes oreilles quand je marche parce que j'ai toujours mon baladeur mp3.

Alors, dis moi pendant qu'on marche, est-ce que tu peux me commenter ce que tu perçois et comment tu le ressens ?

Comment je le ressens ? Ben, c'est déjà un environnement très bruyant parce que j'entends beaucoup les voitures. Là, c'est plus calme. J'entends des gens au loin. Et pas grand chose. Au niveau du sol, y a pas d'irrégularités. Au niveau bruit, les voitures. Là, j'entends un bruit des gens, des gens qui parlent au loin. Un oiseau, à droite. Je crois qu'il y a des gens qui s'approchent de nous.

Qu'est-ce qui te donne cette impression ?

Je crois que j'entends des bruits de pas. On est passé devant quelque chose ?

Pourquoi ?

J'ai vu quelque chose de plus sombre en fait. Même si je ferme les yeux.

Qu'est-ce qui s'est passé ?

J'ai l'impression qu'à gauche, il y a quelque chose. Comme un obstacle en fait ?

Et ça t'a fait quoi ? Dans le noir, une ombre plus forte, c'est ça ?

Ouais. Comme tu sais une sorte de... y a des gens autour, j'entends des bruits de pas. En fait, comme si tu sentais quelque chose, moins d'espace à gauche. Et tout à l'heure, y a 30 secondes, on s'est un peu surélevé. Y a des gens. Oh, purée.

Pourquoi tu dis purée ?

Parce que je dois avoir l'air con avec le bandeau sur les yeux. J'entends des gens qui discutent à gauche.

Là, on va à gauche.

Piste cyclable :

Voilà. C'est bon.

Y a aussi des gens là, à droite, qui sont passés à côté de nous. Et, y a un changement au niveau du sol. Ça se sent qu'on s'éloigne de la circulation, on entend mieux les oiseaux à droite, corbeaux à gauche, ouais, cris des enfant aussi assez loin. Là, y a une personne qui arrive vers nous. J'entends des bruits de pas à gauche. Elle viens de nous croiser. Je sais pas si c'est parce qu'on est dans un... tu sais qu'on s'éloigne de la circulation, ça donne l'impression qu'on est dans un espace beaucoup plus dégagé en fait.

Donc, t'imaginerai ça comment par ici ?

J'imaginerai ça comment ?

C'est-à-dire que tu te formes une image mentale ou pas du tout ?

Ouais, comme un espace, on serait sur un chemin, et y aurait de l'herbe autour avec très peu de choses autour de nous. Mais bon, c'est dans l'idée que plus c'est calme, et plus y a de la nature etc, parce qu'on entend les oiseaux et tout. Encore des gens qu'on croise là à notre gauche.

On va vers la gauche.

Rue du Conservatoire :

C'est bon. Voilà.

Purée !

Qu'est-ce qu'il y a ?

Non, j'ai l'impression qu'il y a un obstacle là. *(on vient juste de passer à côté de potelets)*

Et ça fait la même sensation que tout à l'heure ?

Oui, comme si on sent quelque chose là, qui vient de passer. J'ai l'impression d'être un peu... que le chemin il se rétrécit en fait. Ouais, qu'on est en train de passer dans quelque choses de plus en plus restreint. Enfin, c'est une impression.

Et du coup t'imaginerai ça comment ? Tu me dis un chemin qui se rétrécit.

Ben là, qu'il y aurait des murs de chaque côté, des sortes de barrières ou... tu sais comme si ton corps te disais qu'il y avait quelque chose, fais attention. Là, y a le bruit d'une voiture qui est en arrêt. Ça sent bon les arbres. Y a peut être aussi inconsciemment, tu sais, t'es en train de me retenir, tu sais, donc inconsciemment, tu me dis qu'il y a un obstacle quelque part. Y a une voiture qui passe.

Ouais tu m'as dit juste avant ?

Tu sais inconsciemment peut-être qu'il y a ton corps qui transmet à mon corps qu'il y aurait un obstacle, qu'il faudrait pas que j'ailles trop à gauche ou des choses comme ça. Une personne qui passe à notre gauche. Là, y a du bitume.

Là, on va à droite.

Chemin de Gordes :

Ça sent pas très bon. Ça sent pas bon du tout.

Alors là, on va vers la gauche, on va s'arrêter, y a une marche qui monte juste en face de toi. Voilà c'est bon.

C'est pas une marche. *(elle tâtonne avec ses pieds pour prendre la dimension de la marche après l'avoir franchie)* Ah, si !

On va vers la droite. Voilà.

Je dois toujours dire mes impression ou...

Oui.

J'ai l'impression d'être sur un trottoir et que là, à gauche, c'est surélevé, ça fait peur *(rires)*.

Alors là, on va s'arrêter, y a une marche qui descend, juste au bord de tes pieds. Voilà. Et on va sur la gauche.

Chemin de la Cabrière :

Là, je me sens beaucoup moins stable. J'ai l'impression qu'il y a beaucoup plus d'obstacles. Pas à proximité, mais tu sais autour, qu'il y a beaucoup plus de choses.

Et tu perçois quoi par ici ?

Le bruit des oiseaux. C'est vraiment calme. C'est plaisant en fait. Y a des bruits de circulation en face de nous.

T'imaginerais ça comment par ici ?

Comme une sorte de petit quartier résidentiel. En fait, là, on serait sur une sorte de route et y aurait des maisons autour de nous. À part la circulation en face. Ça sent bon.

Ça sent quoi ?

Ça sent la nature, tu sais les feuilles mortes, des choses comme ça. Y a un vélo qui est passé devant nous là.

Alors là, on va vers la droite.

Rue Ponsard :

Alors, on va s'arrêter parce qu'il y a une marche qui monte en face de nous.

Hé, hé (*rires*).

C'est bon.

Tatatata... (en chantonnant)

T'as fait des petits pas après la marche.

Ah, ouais ?

T'en as pas eu conscience ?

Si, ben, en fait, j'avais l'impression d'être sur un petit chemin tu sais. Oh, c'est assez irrégulier. Comme on s'élève, j'avais l'impression d'être en hauteur et du vide à côté.

Ici, tu perçois quoi.

Alors j'entends des voix à notre gauche, une route à côté de nous, c'est quand même un peu stressant. Purée !

Purée ?

Ouais, c'est le sol, il est vraiment irrégulier, donc c'est pas facile de marcher. On a vraiment l'impression d'avoir à gauche... d'avoir quelque chose de dangereux quoi. Y a quelqu'un qui a fermé... Donc, c'est peut être la route qui m'induit ça. C'est vraiment assez stressant.

On va s'arrêter, y a une marche qui descend. Voilà. On continue. Et juste là, une marche qui monte. Voilà, c'est bon.

Purée, mais c'est quoi ce délire. (*rires*)

Ça va ?

Oui, oui.

Et t'imaginerais ça comment ici ?

Je crois que je me tromperais pas si je disais qu'il y avait une route à gauche et...

Et vraiment tes impressions... laisse-toi aller à tes impressions.

Une route à gauche avec une sorte de mur à notre droite avec un petit carré d'herbe d'allez un mètre entre le mur et le chemin. Y a un espace assez dégagé, là, à notre gauche, avec les voitures. Alors, y a un bus, ou un camion. Y a un camion là ?

Alors, on va vers la droite.

Avenue Jean Perrot :

C'est assez stressant le bruit des voitures quand même. J'ai l'impression que le sol, il est plus régulier sous mes pieds. J'ai l'impression que plus il y a de bruit autour de moi, plus je me sens déstabilisé en fait.

Déstabilisé dans quel sens ?

Au niveau de l'équilibre.

Alors, on va légèrement vers la droite.

Un monsieur qui parle à droite, sûrement au téléphone. Toujours les bruits de voiture à notre gauche, qui roulent assez vite.

Et t'imagines quelque chose par ici ?

Non, quelque chose de très longiligne, très rectiligne, tout droit comme ça (*elle montre avec son bras*), vu à la vitesse à laquelle les voitures arrivent... Ouh... (*son sac choque contre la barrière pour piéton en faisant un bruit métallique*)

Qu'est-ce qu'il y a ?

Ben, y a une barrière à côté. Tu m'étonnes.

Tu m'étonnes ?

Ouais, tu m'étonnes, c'est hyper flippant en fait. Ouais, quelque chose de très droit. Alors, une personne qui parle à gauche. Ah, super, purée, mes chaussures vont être mouillées. J'ai l'impression de marcher sur de l'herbe ou de la boue aussi.

T'as les pieds mouillés ?

Non, heureusement. Là, t'as des gens qui arrivent en face de nous.

On va vers la droite.

Chemin boisé :

Là, j'ai l'impression qu'il y a plus de lumière devant nous.

Là, légèrement sur la gauche. T'as l'impression qu'il y a plus de lumière ?

Devant nous, ouais.

Ça se manifeste comment ?

Ben, je sais pas. L'impression que c'est plus clair, que y a plus d'espace dégagé en face de nous.

Ok. On va légèrement vers la droite.

On entend les corbeaux à droite. J'ai l'impression aussi qu'on s'éloigne de la circulation. Y a des graviers ou des choses comme ça sur le sol. C'est pas du bitume. Ah, ça va mieux, je me sens plus libre en fait. Je me sens moins sur... moins tendue en fait. J'ai l'impression qu'il y a plus d'espace et tout.

C'est parce que t'as l'impression d'avoir plus d'espace autour de toi ?

Non. Je me sens mieux donc je suppose qu'il y a plus d'espace autour de moi.

Ah, d'accord. Et tu saurais pas dire pourquoi tu te sens mieux comme ça.

Je pense que c'est au niveau du gravier au sol. Tu sais, le fait de pas sentir du bitume, j'ai l'impression que c'est un chemin plus naturel. Je me dis, tiens c'est un peu plus naturel donc... on va vers quelque chose de... on s'éloigne du bruit des voitures aussi. On a en plus les corbeaux. Ah, une personne qui arrive en face de nous, hop on l'a croisée. Donc, là, ouais, là, je me sens mieux quoi. La lumière qui arrive, j'ai l'impression que c'est plus dégagé. Y a plus d'espace, ouais, je le sens. Ou je me trompe. Ouais, c'est classe (*on monte une bute*). On est sur un terrain de jeu pour enfant ou quoi ?

On va un peu sur la gauche.

(rires) Tu vas m'emmener à Èchirolle *(rires)*.

Et là, on va sur la droite. Tu m'as dit que t'as eu l'impression que t'étais sur un terrain de jeu...

Ouais, avec les trucs, les sortes de galets, tu montes dessus et tout.

C'est le fait de monter qui t'as donné cette impression ?

Non, c'est la texture du sol surtout.

Les galets ?

Ouais. C'est pas un truc qu'on trouve en ville en fait. Sauf pour traverser le tram. Le fait de monter comme ça, je vois pas pourquoi ils mettraient ça en ville. Bon, y a de l'herbe, des gens à notre gauche.

Et, du coup, t'as imaginé un truc particulier quand on est monté ?

Euh... je dirais, euh... peut-être une oeuvre contemporaine, je dirais, qui sait pas quoi foutre ici *(rires)* à la limite et qu'on traverserait. Non, je sais pas. Ouais, peut-être sur un terrain de jeu. Je sens le cri des enfants au loin. J'ai l'impression qu'on descend. C'est bizarre qu'il y ait une montée comme ça. C'est vraiment calme. Y a quelque chose en face, comme un sorte de mur ou une maison ?

Ah ouais, t'as la sensation ?

Ouais.

Ça te fait quoi en fait ? Comment tu ressens ça en fait ?

En fait, y a moins d'échos, j'ai l'impression que le bruit il est plus proche, donc il y a une sorte de... plein de petits obstacles ou... un terrain de jeu, vu que j'entends les enfants s'amuser. Donc, là, j'ai l'impression...

Parking :

On est sur une route, sur du bitume là.

On va sur la gauche.

Y a un vélo qui est passé.

Et là, on va sur la droite.

Allez !!!!! (on vient de marche dans une petit flaqué d'eau)

T'inquiètes pas.

Tu te venges *(rires)*. Ah, qu'est-ce que c'est calme, c'est incroyable. J'ai l'impression qu'on se retrouve dans un quartier résidentiel comme tout à l'heure.

Sous la MC2 :

Là, je sens le vent qui souffle un peu. Ça doit être dégagé, mais j'ai pas l'impression en fait.

Comment ça ? Le vent te dit que ça doit être dégagé mais toi, t'as une sensation que c'est pas si dégagé que ça.

Ouais, que c'est entouré.

C'est quoi qui te donne cette sensation ? Enfin, tu le ressens comment ?

Que c'est en fait... que c'est calme comme dans un quartier avec des maisons, le bitume et... je sais pas des bruits humains avec des gens qui parlent là. J'ai l'impression qu'il y a des voitures aussi autour de nous. Ah, je les entends parler à droite.

Devant la MC2 :

Le bruit de la circulation qui se rapproche, j'entends le tram pas loin. Y a de la lumière en face de nous. Alors, est-ce que c'est le cache qui est mal fait, mais franchement, je pense pas, je fermes les yeux. Donc, j'ai un... c'est le ciel qui s'est dégagé ?

Donc, t'as l'impression que c'est dégagé.

Ouais.

C'est une sensation au niveau des yeux en fait ?

Ouais. Tu crois que les deux caches, ils ne fonctionnent pas.

Si, si, ils fonctionnent bien.

Oh, putain, j'ai le troisième oeil (*rires*).

On va s'arrêter ici deux minutes, j'aimerais que tu me décrives ce que tu perçois.

Ben... là, j'entends le bruit du tram qui passe, qui est assez fort. Y a des voitures là pas loin.

J'entends quelqu'un qui roule en vélo. Ah, ça sent bon, ça sent la nature.

Et t'imaginerais ça comment par là ?

Bon, je te dis ce que je pense, après... alors, y aurait une rue là qui irait vers le tram, après y aurait une rue là, après ça serait des maisons comme ça. Et après, on vient de là parce que... et là, y aurait en fait une sorte de mur, un mur vers le chemin.

T'as eu la sensation, dans le parcours qu'on a fait, d'être passé par des lieux différents ?

Ouais.

Est-ce que tu pourrais me décrire vite fait les lieux par lesquels on est passé ?

Ben... on a longé les lignes de tram, la ligne A, avec la circulation, les voitures et tout. Après, on a été vers un terrain assez dégagé, je pense assez naturel sur un petit chemin et tout. Après, on s'est rapproché de la circulation où je me sentais beaucoup plus oppressé, c'était beaucoup plus stressant avec le bruit des voitures, j'ai pas aimé du tout. Et après, on a été vers un terrain encore beaucoup plus dégagé, avec la petite montée, là, qui était assez rigolo. Après, on est entré dans une sorte de petit quartier avec des enfants qui criaient et tout. Euh... on a marché sur la route, petit quartier résidentiel et puis on est là.

D'accord. C'est bon, tu peux enlever le bandeau.

Début du deuxième tour :

Oh, ouais, putain ! Oh, ouais, putain, c'est pas du tout ça. Waouh ! Je me suis complètement trompé.

C'est-à-dire ?

Ben, je croyais qu'on était vraiment dans un petit quartier résidentiel quoi.

Ah, oui, alors, là, tu te voyais pas...

Pas du tout, mais pas du tout.

L'espace par exemple, tu le voyais aussi aéré ou pas ?

Non. Pas du tout. Je le voyais pas du tout aéré. Non.

Plus un petit quartier résidentiel.

Ouais, hyper calme et tout. Et assez loin de la circulation.

Mais pourtant, tu m'as parlé de la circulation et du tram.

Ouais, qui était par là, parce que je l'entendais, mais... je pensais pas que c'était aussi proche.

Tu le pensais plus loin en fait.

Ouais, je le pensais vraiment plus loin. Ah, ouais, je me suis bien gouré en fait. Je pensais que c'était quand même plus...

Plus resserré ?

Ouais, plus resserré, pas comme ça ici.

Bon, on va refaire le parcours pour voir par où t'es passé.

Ouais.

J'aimerais que tu me compares tes sensations de tout à l'heure avec maintenant.

Ah, on est loin en fait.

En fait, on est parti de la lumière verte là bas (je lui montre le feu piéton d'où nous sommes partis sur l'avenue Marcelin-Berthelot) et on est allé juste ici, et on a pris le petit chemin là.

Ah, le petit chemin là.

Piste cyclable :

Et t'avais l'impression qu'on avait moins marché ?

Je sais pas du tout, j'ai complètement perdu le sens de l'orientation. C'est là où c'était bien, où j'avais l'impression que c'était assez dégagé ?

Ouais.

Ben, je me suis bien trompé en fait.

C'est là que tu voyais le petit chemin en fait et de l'herbe sur le côté. Mais ça ressemblait pas à ça ?

Non, je voyais quelque chose de plus plat avec moins de barrières autour en fait. Quelque chose de plus dégagé en fait au niveau du sol.

Y avait pas ces barrières.

Ouais et en plus... j'imaginai un plus petit chemin, mais la verdure autour oui j'imaginai. Mais pas aussi haute.

Ouais, un truc plus bas style de l'herbe en fait.

Oui, avec des petits buissons autour, c'était vraiment agréable de passer par là en fait. Je me sentais bien en fait parce que j'entendais la circulation qui se faisait de moins en moins forte, donc tu te disais ça y est tu va avoir... quelque chose de plus sympa. C'est là que les gens sont passés et tout, que je les entendais.

Alors, on est allé à gauche.

Rue du Conservatoire :

Alors, là, je sais plus du tout ce que j'ai ressenti.

Alors, là tu m'as dit sensation que ça se resserrait un peu avec des bâtiments à gauche et à droite.

D'accord.

Je sais pas si tu rappelles. C'est là où tu m'as dit qu'il y avait une voiture à l'arrêt.

Oui, où j'entendais au loin en fait.

Non. Y avait une voiture à l'arrêt et elle est passée juste à côté de nous.

Ah, oui, c'était là, où elle nous a frôlé. Et c'était où le moment au fait où j'étais vraiment déstabilisé, je me sentais vraiment... j'avais vraiment peur sur le côté gauche.

C'est plus loin. Là, on est allé à droite, on est allé juste en face.

Chemin de Gordes :

On a longé le trottoir et c'est là où tu m'as dit, mais c'est pas une marche, ah si.

Ah, oui, d'accord. Et là, j'ai rien senti ?

Tu m'as rien dit de spécial sur ce passage.

D'accord.

Je sais pas si toi t'imaginai quelque chose à ce moment là.

Rien du tout. Je marchais ça va le sol était régulier. C'est tout.

Là, on a descendu cette marche.

Chemin de la Cabrière :

D'accord. J'avais l'impression de faire un chemin complètement différent. Je m'en rappelle pas du tout.

Ah ouais ?

Franchement...

Tu m'as dit ici que t'entendais bien les oiseaux, etc, et que tu voyais bien un quartier résidentiel avec la route au fond.

Oui, par la circulation. Je m'en souviens.

Est-ce que tu voyais les choses comme ça.

Ouais, un truc comme ça avec les jardins et tout. Ça, je le voyais trop bien.

Donc, finalement c'est pas si différent que ce que tu pensais.

Ben, pour certaines choses, mais pour d'autres...

Comme par exemple ?

Comme par exemple, là où j'ai rien dit, le passage où y avait les buissons juste à côté en fait. Tu vois, ça, je savais pas comment on l'avait traversé parce que... enfin j'aurais du sentir qu'il y avait quelque chose sur le côté gauche et en fait j'ai rien senti, j'ai marché tout droit tranquillement. Ça c'est... ça m'étonnes. J'ai vraiment pas l'impression d'avoir fait le même trajet. C'est incroyable.

Là, on est allé à droite.

Rue Ponsard :

Ah, oui, le sol, il était vraiment irrégulier, ça... je l'ai senti.

Là, tu me parlais... plutôt des maisons, mais je pense que tu les voyais un peu plus sur la droite avec un petit espace d'herbe devant, tu vois ? Non, tu te rappelles pas.

Non, pas du tout. Ça, je me rappelle qu'on s'approche de la circulation. J'étais focalisé dessus, c'était un peu stressant. Purée, là, je me souviens pas du tout de ça.

Qu'est-ce qui t'étonne là ?

Ben, je pensais pas que le sol était aussi irrégulier en fait. Ah, oui, là, on est descendu et on a remonté la marche. Je pensais pas qu'on était aussi près de...

De la route ?

Si, en fait, je te l'ai dit.

Tu le voyais moins irrégulier que ça le sol ?

Ouais, beaucoup moins. Et, je voyais beaucoup... je voyais un carrefour beaucoup plus grand quand je me suis approché.

C'est-à-dire beaucoup plus grand ?

Beaucoup plus large en fait, avec une double voie à la limite, beaucoup plus espacé. J'avais l'impression qu'il y avait du... tu vois qu'il y avait plus d'espace libre autour du carrefour en fait et quelque chose de vraiment grand.

Avenue Jean Perrot :

Ah oui, quand j'ai dit rectiligne, je me suis pas trompé.

Ben, c'est là où ça t'a déstabilisé quoi.

Ouais. Mais, j'ai touché la barrière aussi, y a eu un bruit. Mais, vu à la vitesse à laquelle les voitures elles roulent, ça m'a bien impressionné. Et, c'est où que j'ai senti que l'espace se dégageait, qu'il y avait la lumière ?

Plus loin. Et la barrière tu l'as senti ici, parce qu'on était obligé de se serrer pour passer à deux.

Comment ça se fait que maintenant, on arrive pas à passer à deux ?

En fait, j'étais serré et un peu en décalé derrière.

Ah, ça je l'avais pas senti.

C'est là où tu m'as dit, ah putain mes pompes, on passe dans la terre mouillée, je sais pas quoi.

Ouais, je me souviens. C'est vraiment sympa comme expérience. Là, j'imaginai un gros carrefour comme ça en fait au début. *(au croisement Ponsard/Perrot)*

Ah, là bas ?

Ouais, là bas voilà.

Là, on a pris le chemin.

Chemin boisé :

Et c'est là que tu m'as parlé de plus luminosité.

Et ben, putain.

Tu voyais pas ça comme ça ?

Non, non. Je voyais vraiment comme plus de luminosité ça voulait dire plus dégagé. Mais, c'est les arbres qui m'ont donné la lumière *(plaisanterie, rires)*. C'est pour ça. Ouais, je crois que j'ai marché dans cette flaque là, j'étais même dégouté. Euh... je sais plus.

Non, c'est plus loin où tu m'as dit : ah, salaud ! Là, tu voyais ça comme ça ?

Plus dégagé. Je voyais pas les arbres en fait.

Un terrain un peu vert mais sans les arbres.

Sans les arbres et un peu plus de... comment dire ? J'avais vraiment l'impression qu'on commençait à rentrer dans un... dans un petit quartier en fait de maisons et tout mais pas des immeubles.

D'accord. Et c'est là qu'on est monté en fait.

D'accord.

Et on est allé là.

Ah oui ?

Ouais.

Je croyais vraiment que le sol était plus réguliers, que c'était des galets incrustés sur un bloc et tout, que c'était pas naturel du tout. Là, j'ai entendu des enfants à droite ? *(elle parle de la piste sécurité routière pour enfants)*

C'était plus loin le petit terrain. Bon, là, ils y sont plus mais bon...

On est descendu. Je pensais pas qu'il y avait une route à gauche en fait. Je pensais pas du tout.

Ouais, c'était sur ce terrain qu'il y avait les enfants. Et c'est là où t'as eu la sensation d'un obstacle en face.

Ah bon ?

Ouais, là, je sais pas pourquoi.

Je sais pas. Peut-être que j'aime pas les enfants, c'est peut-être un blocage *(plaisanterie, rires)*.

Attends ! *(on s'arrête un instant près du terrain de foot)* Je t'ai dit que je sentais un obstacle là ? Je m'en rappelle pas du tout.

Parking :

On est revenu sur un sol un peu plus béton. Tu m'as dit : ah, c'est calme ici.

Ah, c'était vraiment plaisant.

On est passé là, et c'est là où t'as fait trempette des pieds, mais y avait à peine 1 cm.

Ouais, mais mes chaussures... mes pieds l'ont senti, pas besoin des yeux pour savoir qu'on... On a marché là ? *(sous la MC2)*

Ouais.

J'avais vraiment l'impression d'être dans un petit quartier là.

Sous la MC2 :

Là, t'as senti un peu le vent. Tu te rappelles ?

Oui, je sentais le vent, mais en même temps que j'avais l'impression...

Qu'il y avait des maisons autour de toi, du bâti.

Ouais.

Et là, tu te voyais vraiment dans un quartier pavillonnaire ?

Ouais, avec le calme là, et la circulation au loin, des gens qui parlaient et tout.

Ouais et c'était les mêmes.

Oui, et il a dit un truc je crois même. C'est quoi qu'on entend ? *(comme un espèce de bruit de cigale)*

Devant la MC2 :

Et là, tu m'as dit la luminosité aussi.

Ah, ouais, tu m'étonnes.

Tu m'as même demandé si c'était dégagé.

Ouais. Ben, normalement, je devrais pas voir la lumière. Peut-être que c'est un... que c'est le cache qui est pas bon.

Euh... non parce que je l'ai testé avec une lampe halogène. Donc, tu capte peut être la lumière par... je sais pas...

Et y en a d'autres qui ont senti ça ?

Non, t'es la seule. Si, mais les autres ont senti le soleil sur la peau, c'est différent. Mais, c'était de la chaleur, c'était pas de la luminosité. Alors, qu'est-ce que tu as pensé de tout ça ?

C'est vachement déstabilisant en fait, parce que j'avais vraiment l'impression d'être perdu. Et le fait de marcher comme ça sans les yeux et de marcher après avec les yeux ben... j'avais l'impression de pas voir la même chose du tout. Et j'ai même des trucs que j'ai oublié, tu sais, par exemple, tu m'as dit, oui, que j'ai vu un obstacle au jardin d'enfant, j'ai l'impression que j'ai oublié tout ça et y a ma vue qui a pris la dominance, qui m'a dit, ben c'est comme ça et c'est pas autrement. J'ai presque oublié toutes les sensations que j'ai eues et que je t'ai dit. Je te jure c'est vraiment assez bizarre. À part la lumière et la circulation qui m'ont beaucoup marqué parce que c'était vraiment prégnant. Après, les petites choses que tu ressens, où après tu te dis que t'as l'air ridicule de le dire et ben je m'en souviens pas du tout. Et tu vois, là, ce que je vais me souvenir c'est de ce que j'ai vu avec mes yeux, mais pas de ce que j'ai ressenti.

C'est marrant ça.

C'est bizarre franchement. Mais, c'est vraiment sympa, ça donne envie d'explorer de la même façon les choses et tout quoi.

C'est-à-dire explorer de la même façon quelles choses ?

Ben, de... de refaire la même expérience sans les yeux toujours. Mais, ça me donnerait pas envie de contempler mon trajet quotidien avec les yeux parce que ça... parce que c'est pas la même chose.

Donc, ça te donne envie d'expérimenter sans les yeux pour voir ce que tu ressens ?

Ouais.

Par contre, tu marchais étonnamment vite.

Ben, je te faisais confiance aussi.

Oui, une confiance aveugle.

Oui, confiance aveugle, tout à fait. Et puis, le sol, il était pas trop instable et tout. Mais, c'est vrai qu'à des moments j'avais l'impression que j'allais vraiment m'écrouler et tout. Quand on a monté et que c'était vraiment irrégulier et quand on est descendu après, c'était hyper déstabilisant quoi.

Au niveau de l'équilibre ?

Oui, au niveau de l'équilibre. T'avais plus de repères en fait. T'as l'impression que dès que t'as les pieds sur un sol stable, tu peux, tu sais, te focaliser sur d'autres choses autour de toi, même sans les yeux. Mais, dès que t'as une pente qui monte ou qui descende, t'es obligé de te concentrer sur ton équilibre et tu vois rien d'autre à côté. Et comme je marchais assez vite aussi... voilà. Et c'est... ouais, ce qui est... ce qui m'a fait vraiment stresser, c'est le bruit des voitures, parce que c'était vraiment super bruyant, tu sais, super fort et tout par rapport au reste. Et ben tu vois, ça à côté de moi (*elle parle du tram qui passa à 1m de nous*) et ben, j'aurais pas apprécié. Tu vois ? C'est pas quelque chose d'objectif du genre y a un tram qui passe, mais c'est vraiment putain j'ai peur, j'aime pas du tout quoi. Et des fois, enfin c'est bête, désolé de te dire ça, enfin bon, enfin bref.

Non, non, c'est pas bête, ce sont tes sensations, donc au contraire.

J'avais plus envie, tu sais, pendant le trajet, de te dire, ça j'aime bien, ça j'aime pas, ça j'aime bien, ça j'aime pas, parce que... je sais pas. Tu vois, ça, le truc, ça me fait peur, les oiseaux j'adore, donc tu sais y avait...

Et du coup là le tram, il te fait pas le même effet par contre.

Non, pas du tout. Ça passe beaucoup mieux en fait. Mais d'emblée, j'aime pas trop les bruits forts. Et puis, le fait de pas savoir ce qui arrive, tu sais, t'as l'impression de voir la voiture arriver, tu sais, foncer sur toi, tu sais, quand t'as les yeux fermés, tu entends vraiment le bruit qui se rapproche. C'est vraiment... un peu stressant quoi. Et j'ai pas beaucoup senti le vent. Y en avait pas beaucoup.

Parcours Clément, le 26 novembre 2008 à 11h00

Avenue Marcelin-Berthelot :

Avant de commencer à marcher, j'aimerais que tu me dises ce que tu perçois, là, plongé dans le noir.

Ben, le bruit des bagnoles quoi. Le tram. Le scratch. Encore le scratch. Le vent. Le froid. Les oiseaux. Des gens qui marchent.

Ok. Je voulais en fait passer en revue ce que tu peux percevoir.

Le bruit des feuilles aussi. Un petit peu, mais vraiment léger.

Pendant qu'on va marcher, j'aimerais que tu me commentes ce que tu perçois. Alors, je me mets à côté de toi et on y va.

Ok. Là je vais vers la droite parce que j'entends pas bien d'une oreille. Le sol, il est dur. Là, on a un bruit fort des bagnoles. Vraiment... permanent, y a pas un trou quasiment.

Tu me disais que le sol était dur.

Ouais, il est dur. Et du coup, ça donne... on a envie d'aller tout droit ou d'aller derrière. Y a pas de direction droite, gauche à cause de la voiture qui nous emmène tout droit en fait.

D'accord.

On entend le « Pchiou », le glissement de la voiture le long de notre axe, en fait, de déplacement.

Et tu te sens comment là dans le noir ?

Bon, ça va. C'est perturbant, je dois dire. Surtout, les bruits sont vachement plus forts en fait. On se concentre vraiment sur le bruit et on oublie l'odeur. Ça sent le frais. Voilà. Ah, là, y a le petit bruit du tram, « Ping », on sait qu'il va repartir. Il faut faire attention. Y a une progression dans les sons en fait.

C'est-à-dire une progression ?

Ben, euh... on... ça devient de plus en plus faible, ça devient de plus en plus fort et après ça diminue quoi. Progression des vrais sons quoi. L'agression des scooter, elle est plus que les voitures, au niveau sonore.

Elle est plus comment ?

On entend plus le « Ouain ». Elle gueule quoi.

Y a eu un truc là sur le sol ? (il venait de taper le sol avec son pied)

Non, le sol, on sent que c'est du macadam quoi.

Ouais.

La voiture, elle s'arrête et tout. Derrière moi, il doit y avoir un feu. Ouais, la voiture, elle tourne au ralenti. Elle démarre. Vachement concentré sur le bruit de la voiture quand même.

Ah, ouais ?

Ouais. Ça fait peur en fait. Peur de se faire renverser ou un truc comme ça. Heureusement que tu es là.

T'inquiètes pas, je te laisserai pas.

Ah, là, on dirait que j'ai passé un lampadaire ou un truc comme ça.

Ah, ouais ? Et c'est quoi qui t'a donné cette impression ?

Je sais pas.

Un truc vertical à côté de toi ?

Ouais. On sent que c'est plus lâche là. Je sais pas. On a l'impression que c'est... sur la gauche. Mais, je sais pas pourquoi.

C'est plus ?

Je sais pas. Il y a plus d'espace. J'ai l'impression que je peux plus aller par là quoi.

Et ben, on va sur la gauche.

Piste cyclable :

C'est bon.

Ah, y a un changement de sol là (*il frotte son pied sur le sol*). On dirait du petit gravier ou... je sais pas, c'est plus chaotique quand on marche en fait. Ça monte, ça descend, au niveau du pied, ça fait chelou quoi. Ah, là, on entend moins les voitures. Ah, encore un changement de sol. On a monté sur quelque chose qui a l'air un petit peu plus dur. On dirait plus du macadam ou une espèce de dalle. Y a des feuilles non par terre ?

T'as la sensation qu'il y a des feuilles ?

Ouais, l'odeur. Une odeur de feuilles qui sont tombées. On entend bien le bruit des arbres là d'ailleurs. Ah, un vélo.

Les arbres, tu veux dire le bruit des feuilles dans les arbres ?

Oui, ou par terre. On marche dessus. À moins que ce soit du papier. Je pense que c'est plutôt des feuilles. Ouais, tout à l'heure, y avait une bonne odeur là, des feuilles. Par contre, on s'éloigne du bruit. Ah ouais, là, on les entend bien, là, les feuilles. D'ailleurs, le revêtement, il a changé. On a une transition petite. Tout à l'heure, on était sur un sol plus dur.

Là, il est moins dur ?

Non. Là, il est plus dur que... on a eu une période très molle. Enfin chaotique, on va dire. On entend des gamins qui courent ou des gens qui courent. Il est passé. L'école aussi on l'entend bien.

Et là, t'imaginerais ça comment ?

Là, j'ai l'impression d'être en dessous de la MC2, ou je m'en approche.

Sous la MC2 ? C'est-à-dire ? C'est comment ?

Ben, entre les deux passages, là, je sais pas, à gauche, il doit y avoir... je sais pas. Je sais pas trop où je suis en fait.

D'accord. En fait c'est pas une histoire de deviner où tu es, mais par rapport à ce que tu perçois...

J'entend bien le bruit de l'école, moins le bruit des voitures, mais beaucoup moins, plus faible. Le bruit du tram, on l'entend mais au loin. Là, on l'entend. Les vélos là, le « grrr »... Ah, y a une voiture qui s'est fermée non ? Une portière.

On va à gauche.

Rue du Conservatoire :

Ouais, c'est ça, on fait un aller retour entre les sensations des pieds et les sensations des oreilles. On a pas... On peut pas faire le lien, tout en même temps, on est obligé de se concentrer sur un truc pour essayer de savoir et après on revient aux pieds ou aux sensations qu'on peut avoir au niveau des jambes. J'arrive pas à faire toutes les sensations en même temps. Ah, on a un sol un peu bizarre là. C'est le même sol, mais il est gondolé. Ouais, ouais. Ou alors ça doit être des dalles (*il frotte ses pieds sur le sol*). Je sais pas. Non, c'est du macadam, mais il est moins bien. Il est moins bien que les autres.

Du coup, quand je te demandais d'imaginer, c'était pas de me dire où est ce que tu te trouves, mais c'est par rapport à ce que tu perçois, ce que tu imagines.

Je suis à l'école là. J'ai l'impression que là, il y a du vide sur ma gauche et sur ma droite un peu quand même. C'est plus aéré. On se sent moins compressé. Le sol est pas terrible. Il bouge un peu en fait. On sent bien le froid au bout du nez. On entend les bruits des clef, y a quelqu'un qui est en

train de fermer sa voiture ou de l'ouvrir. Je crois qu'il l'a fermée. Ah, là, y a du petit caillou sur le sol, je le sens sur mes pieds. Mais, c'est toujours le même sol. Toujours un sol dur. On entend bien l'école. J'ai plus l'impression de... j'ai plus l'impression d'être revenu en enfance à côté d'une école primaire. Avec le bruit du portail et tout qui s'ouvre.

Et tu revois quelque chose comme ça ? Tu te fais une image ?

Ouais, je vois mon école « Plaine de Mons » à Valancienne. Les paysages aérés, les gamins qui couraient dans la cour à côté de la patinoire et tout. C'est entre la patinoire et le jardin qui longe l'école. Si je devais situer à peu près où je pourrais être. Y a pas trop de bruits de voitures, ça correspond bien à cet endroit là. Ah, on rentre dans un petit flux de voiture qui vient de la droite.

Alors là, on va vers la droite.

Chemin de Gordes :

Ah, le sol il est pas pareil, parce qu'il est pareil, mais ça a l'air de descendre un petit peu. Ouais, ben voilà y a un truc. Y a une espèce de rupture. On doit arriver sur quelque chose d'autre, un autre passage. Là, y a un truc. On sent qu'on passe d'un espace à un autre, plus ou moins. Donc, on se dirige autrement quoi.

Alors là, on va s'arrêter, y a une petite marche en face de toi qui monte. Voilà. C'est bon. T'es dessus, et là on va vers la droite.

J'ai l'impression qu'il y a quelque chose là. Non ? Sur la gauche. Ça pue par contre par ici. Ça sent pas très bon. Ça sent un peu les égouts, un peu... Camion. Non. Voiture. Tiens, on suit encore la verticale. La verticale dans l'axe devant derrière quoi. On longe une rue. Le sol est pas cool. Enfin, il est cool. Enfin, il est cool, mais... je sais pas trop ce qu'il a.

Alors on va s'arrêter là parce qu'il y a une bonne marche qui descend en face de toi. Voilà, juste là. Voilà et là, on va vers la gauche.

Chemin de la Carbrière :

Ah, le sol, il monte. Ouais, on sent bien qu'on traverse une rue. On peut dire, oui, ça fait comme ça un peu. On est en plein milieu du trottoir ou en plein milieu de la rue. Je sais pas trop où est ce qu'on est parce que j'ai pas senti la descente en fait. Beaucoup plus calme ici. Ah, tiens, des petits bruits comme ça qui relancent, qui rappellent qu'on est en ville. Là, on entend bien le vent, ça siffle dans les oreilles, on dirait qu'on est dans la montagne.

L'impression d'être à la montagne tu m'as dit ?

Ouais. Le vent qui siffle comme ça dans les oreilles. Comme quand on est en haut dans le télésiège ou un truc comme ça. Ça fait « chaou ».

Et là t'imagines quelque chose de particulier ?

Ben, là, j'entends bien les oiseaux. J'ai l'impression d'être dans un quartier résidentiel plutôt. Y a pas beaucoup de flux. J'ai l'impression d'être au milieu de la route. Je sais pas, j'ai l'impression qu'il va y avoir un moment où il va y avoir une intersection, où je vais devoir choisir entre droite et gauche. Je sais pas pourquoi. J'imagine une rue avec deux trucs sur les côtés et puis une frontalité comme ça droite, gauche. Mais, j'en suis pas sûr.

Et tu sais pourquoi t'imagines ça ?

Ben, parce que je m'imagine dans une rue de typologie classique, jardin avec maison derrière. Mais à mon avis c'est faussé ça. On entend les oiseaux quand même un petit peu. On entend plus trop la ville et le flux permanent des bagnoles. On l'entend mais au loin, c'est plus lointain. Ah, là, c'est tout près. Et elles passent comme ça. Elles passent à la verticale, donc ouais y a un moment où on va couper un axe. Et puis, c'était dès le départ que j'avais entendu le bruit dans ce sens là, je me suis dit

qu'on était sur un axe. Y a quelqu'un qui va passer près de nous là. Et d'ailleurs le sol, il était bizarre là un petit peu derrière. Il est passé à droite non ? En train de courir.

T'as eu l'impression qu'il y avait quelqu'un ?

Ouais, qui court. Là, c'est pas loin. J'ai pas trop envie d'approcher. J'ai l'impression que je vais me faire renverser.

T'inquiètes pas je t'envoie pas au milieu de la route. De toute façon, je suis à côté donc j'irai pas risquer ma vie.

Y a quelqu'un là non ? Y a un vélo aussi qui grince. Ah non, c'est un oiseau. Ah, y a quelqu'un qui s'est pété la gueule. Non ?

Non, non. Alors, on va vers la droite.

Rue Ponsard :

On va s'arrêter parce qu'il y a une marche qui monte juste en face de toi.

Ah, là, on reprend la rue. On était bien en plein milieu de la rue. C'est bien ce que je me suis dit. Ah, on a changé de sol là. Y a plus de marquages bizarres. Y a un trou et tout. Je sais pas trop ce que c'est. Soit c'est du macadam déchiré, soit c'est un dallage particulier. Je sais pas trop. C'est bizarre même d'ailleurs ça.

C'est-à-dire bizarre ?

Ben, c'est chaotique à mort. Le macadam, il est dégueulasse. Le macadam ou je sais pas ce que c'est si on peut pas...

Hein ?

Je sais pas, j'ai l'impression que c'est plus par là. Là, il doit y avoir les voitures non ? Ouais. *(rires, il vient de toucher une voiture stationnée avec ses mains)* J'ai l'impression que je vais me prendre un poteau. C'est bizarre. D'avoir des lampadaires imbriqués dans le coin, soit à droite, soit en plein milieu.

Qu'est-ce qui te donne cette impression en fait ?

Ben, parce qu'il y a des bagnoles sur la gauche. Là, il doit y avoir quelque chose qui nous retiens parce que c'est... voilà. Et puis, soit les lampadaires qui sont à droite, soit ils sont en face de toi, j'ai l'impression d'être plus du côté des bagnoles, donc je me dis qu'il doit y avoir moyen d'en avoir au milieu.

Ok, donc c'est pour ça que tu tanges de mon côté ?

Ouais, voilà. Histoire de pas me choper un lampadaire.

T'inquiètes pas s'il y a un lampadaire, je te...

On vient de descendre un truc là ? Non. Je sais pas. Y a une route là qui vient de passer. Ou peut être plus loin. Ah, si, là, y a une voiture qui vient de passer. Là, ce sol. Là, on traverse non ?

Non, non. Mais comment t'imagines ça autour de toi ?

Les bâtiments ou...

Ben, l'espace en général. Par exemple, là, tu m'as parlé d'une rangée de voitures, des lampadaires qui pourraient faire obstacle, un trottoir complètement chaotique.

Ben, là, j'imagine là qu'il doit y avoir soit un bâtiment, soit une haie, soit un truc comme ça. Et... je sais pas où est ce qu'on va, mais on y va. Le sol, il est vraiment dégueulasse ici.

On va s'arrêter, y a une petite marche qui descend juste en face de toi.

Ah, je savais bien qu'on allait encore croiser une rue.

Alors là, on va attendre (on laisse passer une voiture qui arrive dans la rue perpendiculaire à la notre).

Une bagnole.

Tout à fait. Vas y avance.

Alors, le sol il est...

Attends, stop, y a une marche qui monte juste en face de toi. Voilà.

Ah, le sol, il est encore pourri. Et du coup, on a pas d'orientation, on arrive pas à marcher en fait.

Ouais ?

Et le sol, il fait comme ça (*il fait des zig zag avec son bras*), on a l'impression qu'on va se casser la gueule.

T'as l'impression de zigzaguer, ou t'es pas stable...

Ouais. C'est vraiment pas stable.

Et c'est quoi ton impression dans cette rue ?

Ben, je sais pas. Là, j'ai l'impression que les bâtiments sont un petit peu plus haut... ou plus bas. C'est moins résidentiel, y plus de flux de voitures. Y a encore des bagnoles sur le côté j'ai l'impression. Le sol, il est vraiment pas stable donc, du coup, on se concentre plus à rester droit que... des autres. C'est perturbant. Voilà, là, y a encore des trucs. Je fais gaffe où je mets les pieds quoi. Donc, du coup, on fait moins attention à ce qui se passe autour de nous. Là, ça devient dangereux, y a plein de flux, droite, gauche. Même si on y est pas tout près, j'ai l'impression que c'est quand même là. Une camionnette, là, ou un truc dans le genre ou un drôle de bruit de voiture. Ah, le sol, il est space. Là, on revient sur un flux assez fort et tout. Y a du monde là. On dirait qu'on a passé un carrefour, un truc comme ça.

Alors, là, on va vers la droite.

Avenue Jean Perrot :

Après, les bâtiments, j'ai l'impression que c'est pas trop haut non plus quand même. Ça a l'air assez ouvert, assez espacé.

C'est quoi qui te donne cette sensation ?

Je sais pas. Comme j'ai les yeux fermés, y a des couleurs qui apparaissent.

Ah, tu peux m'en parler ?

Ben, les couleurs plus rouges. Tout à l'heure, c'était plus foncé par exemple.

Quand c'est que c'était plus foncé ?

Avant de revenir par ici. Quand on était dans le truc résidentiel, quand ça me faisait penser à l'école et tout, c'était plus foncé. Là, j'ai des flash rouges, rouges jaunâtres. Quand je ferme les yeux, j'ai des couleurs comme ça qui s'entremêlent les unes entre les autres et tout. Ça fait trop bizarre quand même. C'est même pas des couleurs. Je sais pas, c'est space. C'est assez flou. On dirait qu'on a pris des produits.

Qu'on a pris des produits ?

Ouais. Tu m'as shooté avant de venir hein ? Si, si, là, c'est rouge. Surtout, ça part de l'oeil gauche, ça va sur la droite en fait.

D'accord et c'est plus vif sur la gauche en fait.

Ben ouais.

D'accord. Et c'est lié à la circulation ou...

Je pense mais je suis pas sûr. J'en sais rien. Peut-être à la lumière aussi. Au niveau de l'odeur, je suis pas très sensible. J'ai le nez bouché. Pas trop de choses. Tout à l'heure, j'ai bien senti les feuilles par contre.

Et là, t'imaginerais ça comment ici ?

Je sais pas. Une rue. Une rue, les bâtiments, ils ont l'air un peu plus... on a l'air d'être à l'arrière des bâtiments. Ah, là, y a un truc là. Barrière. Je l'avais pas vu celle là.

Attend 2 sec ici, y a mon oreillette qui est tombée. C'est bon on peut repartir.

Et d'ici, ben... Ah, voilà, tu vois l'agression du bruit du scooter ou des mobylettes. Tiens, j'ai l'impression d'être collé à la barrière, elle doit être étroite la rue. Le sol il est un peu mieux, même mieux, carrément. Plus stable on va dire, non chaotique. Ah, on passe les feuilles. Y en a beaucoup des feuilles d'ailleurs tiens. Il doit y avoir un gros arbre dans le coin. Ah, des bruits de ventilation de VMC. Donc, on doit être à côté de bâtiments, euh... de logements. On longe une rue un peu pareil. C'est plus clair par là. On est plus dans le blanc au niveau des couleurs.

Où ça ?

Aux yeux, on est plus dans le blanc que tout à l'heure. Je sais pas. J'ai l'impression d'être super loin de mon point de départ aussi. J'ai l'impression qu'on suit un bâtiment, là sur la gauche, bon je sais pas trop comment mais... je sais pas. Je sens que c'est assez tenu quand même.

Là, on va vers la droite. C'est bon.

Chemin boisé :

Ah, le sol, il est dégueulasse. On repasse à un changement de sol avec des graviers là, beaucoup de graviers même. Ça doit être un chantier ou un truc comme ça. On est que sur des graviers même. Ah, on a l'impression d'être dans un parc. Pas du tout en fait. Y a trop de bagnoles. Ouais, c'est bien des graviers. J'ai l'impression de revenir à tout à l'heure au point de départ, le petit point...

Là où y avait des graviers au début ?

Ouais. J'ai l'impression qu'on va un peu plus... qu'on s'éloigne du flux de voitures. Je sais pas. Peut être des arbres aussi. Mais, en même temps, y a pas beaucoup de feuilles par terre donc y a pas beaucoup d'arbres. J'ai l'impression qu'on fait une diagonale par rapport à la rue.

Là, on va légèrement vers la droite. C'est bon.

Là, c'est tout noir, quelque chose de bien plus noir, bien plus foncé les couleurs et tout. Y a re des feuilles. Y a re cette odeur d'humus, de feuilles. Ouais, elle est bien présent. Ça change du sans odeur de tout à l'heure. Ouais, on le sent.

Ça sent plus quoi là ?

De forêt. Non, pas de forêt, de feuilles qui sont tombées au sol.

Et t'imaginerai ça comment par ici ?

Je sais pas. J'ai l'impression de passer sous quelque chose ici, parce que j'ai l'impression que c'est tout noir. Je me dirige vers un truc quoi, mais je sais pas du tout ce que c'est. Y a des jeunes et tout, sur des marches j'ai l'impression, parce que les sons ils sont décalés.

Tu veux dire au niveau de la hauteur ?

Non. C'est parce qu'ils se rapprochent. Là, on les a passé, je les entends derrière marcher donc ils étaient pas sur des marches. Ah, on monte quelque chose. Même bien. Attention, les cailloux, ils sont space. C'est des galets on dirait. On dirait qu'on monte sur des galets comme à la plage. C'est assez dur d'ailleurs. Là, on passe dans la pelouse. Non ? Si, si, là, on est dans la pelouse. Si, si, on le sent bien la pelouse et la terre, le sol, il est mou. On descend là. On descend. Ah ! Y a un bruit de bagnole sur la gauche. Et l'odeur d'humus a un peu disparu et c'est bizarre parce qu'on est plus dans les feuilles. Ah le sol, on se dirait dans un jardin qui descend un petit peu ou... ça tangué quoi. Mais, c'est plus stable quand même que... que sur le trottoir. Ah, on redescend bien. On descend sur des galets ou alors c'est des cailloux. Je sais pas trop. Y a un chemin là. Un chemin comme tout à l'heure à peu près toujours pareil avec des petits gravillons. *(il tape le sol avec ses pieds)* Non, c'est du macadam peut-être et ça fait... non c'est des gravillons. Y en a trop pour que ce soit un macadam.

Tu me disais que même si c'était de l'herbe, le sol était plus stable que le trottoir que tout à l'heure.

Ouais, ouais, c'était plus stable que le trottoir de tout à l'heure. Grave ouais. En fait on a des points d'appui. On sait où on va en fait. Là, on va croiser des gens. Des jeunes encore.

Et là, t'imagines ça comment ?

Là, j'ai l'impression d'avoir dépassé le truc, je suis passé en dessous de je sais pas quoi, un truc et de repartir vers... là, c'est vide quoi. Là, c'est un grand vide, c'est tout blanc au niveau de la couleur des yeux là. C'est plus blanc, voilà, c'est plus blanc. Plus aéré. On est sur un chemin. Pas sur un truc macadamisé, je crois pas. Non, c'est du gravier par terre (*il frotte ses pieds au sol*). Attends merde. Ah, y a re le bruit de l'école, on repasse à côté de l'école peut-être. Y a pas mal d'enfants. Je sais pas, non, c'est pas l'école peut-être, y a pas assez de bruit. Là, c'est plus dégagé. Là et là.

C'est-à-dire ?

Ben, je sais pas. C'est plus ouvert, c'est plus libre, c'est large. On est moins tenu comme tout à l'heure quand on était dans la rue. Ah, les gamin. On a rejoint l'herbe là. J'entend un bruit. Là, on passe dans les feuilles.

Parking :

On a changé de sol encore.

Ouais ?

On est sur un sol macadam, ça se sent. Ah, on est sur du macadam là. Une voiture qui démarre. Des enfants qui jouent mais c'est pas l'école. Ah, ça se rapproche, on est sur un terrain de jeu de gamins.

Alors, on va vers la gauche là.

À droite, y a des jeux pour enfant.

On va s'arrêter y a une petite marche. Juste au niveau de ton pied. Voilà. On va un peu vers la droite.

Ça sent la frite.

Hum, hum.

Ouais. Je sens bien la frite. Une grosse VMC. Il doit y avoir un magasin ou un truc comme ça.

On va vers la droite là. (on contourne un bus qui est sur notre axe de déambulation).

Y a un bruit sourd. Comme une soufflerie.

On va encore vers la droite.

Y a comme une soufflerie, on dirait une sorte de bâtiment genre type restaurant, un truc comme ça. Parce que, du coup, avec l'odeur de bouffe.

Alors, on va s'arrêter là, y a une petite marche en face de toi. Et on va sur la gauche.

Sous la MC2 :

On a changé de sol. On est sur un sol... là, ouais, on est sur des dalles. On est sur des dalles, on l'entend au bruit des chaussures qui font dessus. Je suis complètement perdu par contre, j'ai pas de point de repère du tout. Je sais pas du tout où est ce qu'on est.

Et t'imagines ça comment ?

Je suis à Grenoble forcément mais alors où... j'ai l'impression qu'on s'est rapproché, qu'on est repassé par la MC2 parce que... mais en même temps... Ah si, le bruit du tram alors voilà, on est pas loin. Ou alors, on est sur un autre bruit de tram, ce qui m'étonnerait fort. Le sol est vraiment particulier d'ailleurs. On sent que c'est des dallettes parce qu'elles sont pas toutes au même niveau. Mais, c'est agréable à marcher. C'est plus agréable encore que le macadam. C'est plus souple.

Et là, par exemple, au niveau de la forme de l'espace, est-ce que tu as des sensations particulières ?

Non, pas vraiment. Si, ça a l'air ouvert mais... ça a l'air ouvert, mais alors est-ce qu'il y a des bâtiments autour... bon là, je pense parce que, comme il y a des dallettes, on doit être sur un chemin. On est sur une voie piétonne, ça c'est sûr. J'ai entendu le bruit du tram au loin, mais en même temps, il vient pas dans mon axe. Il se rapproche pas de moi et j'ai pas l'impression qu'il s'en va. J'ai

entendu le bruit de talon d'une femme là. Ah, on se rapproche d'un axe un peu plus violent là. On l'entend. On l'entend bien même.

Devant la MC2 :

L'axe, il est beaucoup plus...

Alors là, on va légèrement vers la droite. C'est bon.

Ah, on est passé sur une plaque d'égout. Les couleurs sont plus blanches quand même. On a plus ce... on est plus ouvert. Les couleurs sont plus claires quand même. Alors, j'arrête pas de dire les couleurs qu'il y a, y a un mélange entre le noir, le blanc et le bleu. Pas de jaune et de rouge comme tout à l'heure. Enfin, que j'ai pu voir. À mon avis, je vois pas à travers mes yeux. Le sol, il est pas pareil. Enfin, pas tout à fait. Je sais pas ce que c'est par contre. C'est peut-être du macadam bien lisse. Ouais, c'est peut-être du macadam. Enfin, je sais pas. Le sol, il a changé, c'est plus les dalles comme tout à l'heure. Je suis pas sûr.

Alors, on va s'arrêter là deux minutes, j'aimerais que tu me décrives ce que tu perçois ici.

On a un flux de voiture conséquent. Alors, est-ce que c'est l'axe avec les trams, je sais pas trop avec ce qu'on a entendu. J'ai l'impression qu'il y a un bâtiment à droite assez conséquent. Y a des gens, mais alors où ils sont, je sais pas. Y en a par là, c'est sûr, ils parlent. Hum, y a le tram qui arrive derrière. Là ou là comme ça. Non, il est là le tram donc là, c'est l'axe de la ligne A. Ici, on doit être un petit peu en retrait, donc je sais pas trop où est-ce qu'on est. Là, ça a l'air plus vague.

Ben du coup, tu me dis y a un grand axe de circulation, on est un peu en retrait. T'imagines ça comment ?

Je sais pas. Je trouve ça assez aéré mais pas trop. Par là, ça a l'air plus ouvert quand même parce qu'on est passé dans un parc un peu avec les gravillons. Là, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose de bâti, mais je sais pas trop. Il doit y avoir des arbres dans le coin, mais bon je les entends pas, ça doit être des buissons. Là, y a vraiment l'axe du tram qui passe. Ah, de la pelouse. Je sais pas ce que ça fout là. Mais peut-être que... mais peut-être que là, y a un arbre. Peut-être que là, y a la MC2 peut-être.

En face de nous ?

Ouais, par là.

J'ai une dernière question. Est-ce que tu as eu la sensation de passer par des lieux assez différents ?

Est-ce que tu pourrais me redécrire les types de lieux par lesquels on est passé ?

Ouais. L'axe piéton. Après, on est passé... on a longé, je crois, à un moment, la MC2 à côté de l'école et tout. On est passé dans un quartier un peu plus résidentiel, j'avais l'impression de moins de flux, de moins de voitures. On était un peu au milieu de la route. Après, on est repassé dans un autre axe qui desservait à mon avis ces lotissements avec des buissons, des bagnoles et tout, machin, une rue un peu classique. Et un autre axe un peu plus pêchu avec un carrefour. Après, on a fait demi tour. On est repassé par un truc beaucoup plus calme, beaucoup plus style parc avec vraiment, on a monté un petit peu, au niveau du sol, ça a vachement changé. Et après, on est repassé sur un truc, un axe piéton travaillé... type rue, pas le parc, pas les chemins de parc comme on a pu les traverser. Et après on est arrivé ici. On sent qu'il y a toujours une présence de bâtiment, mais on a vachement de mal à la situer. On a vachement de mal à se situer par rapport aussi aux bagnoles et tout, où est-ce qu'elles sont, où sont les gens, où sont les trucs quoi.

Ok. Ben, tu peux enlever le bandeau.

Début du deuxième tour :

Ah. Y a un truc construit ouais (*chapiteau devant la MC2*). Ouais, on était déjà passé... ouais tu vois, y avait un bâtiment. Putain, ça fait bizarre.

C'est-à-dire ?

La lumière.

Ah, la luminosité ça te fait...

Ah, je savais pas qu'on était là.

Alors, ça t'étonnes par rapport à tes sensations ?

Tout à l'heure, je crois qu'on est passé là (*le long de la piste cyclable*).

Ouais, je vais te montrer par où on est passé.

Tu m'as pas fait passer sur un truc comme ça un peu ? (*une partie du sol est fait en gros galets ce qui lui fait penser aux galets de la montée sur le chemin boisé*)

Non. Pourquoi tout le monde me dit ça ?

Parce que... là bas, tu nous as fait monté un truc. Ça ressemblait à des galets je t'avais dit.

Ok, ça doit être ça alors. C'est assez drôle et curieux.

Ouais, on a fait ça. Je sentais bien... le tram... à un moment donné le bâtiment, je sentais bien qu'on se rapprochait de quelque chose, mais je savais pas trop où on était. Ouais et... c'est assez perturbant... perturbant non.

Là, par exemple est-ce que ça t'étonnes d'être là ?

Ouais, j'aurais pensé qu'on était plus là bas. (*rue Paul Claudel*)

D'accord. Et l'espace, tu le voyais grand comme ça ou plus resserré ?

Grand comme ça ouais.

Donc, y a quand même des sensations...

Ouais.

Assez fidèles finalement, parce qu'après deviner la forme des bâtiments, c'est pas...

C'est pas possible. Non, non, et puis au niveau des lumières, je t'ai dit quand tu te rapproches d'un bâtiment, tu le sens quand même. Je l'ai senti.

C'est-à-dire ça te fait quoi ?

Je te l'ai dit. Ça fait plus noir et plus clair dans mes yeux et pourtant je voyais rien. Mais... et surtout le sol aussi, c'est assez perturbant le sol.

C'est ce qu'on appelle des sensation synesthésiques. C'est rare.

De quoi c'est rare ?

La synesthésie. Tout le monde n'a pas cette sensibilité. Comme les personnes qui quand elles entendent la pluie, elles voient des couleurs.

Ouais ?

Tu vois, des sons leur provoquent des couleurs. Donc, je vais te montrer d'où on a démarré.

D'où on a démarré, je sais. Et puis, on a suivi tout cet axe là.

Mais, visuellement en fait.

Peut-être qu'on a fait le tour en fait et qu'on est pas passé là justement.

Si, si, on est passé là. En fait, on va repasser dans les endroits et j'aimerais que tu me compares par rapport au premier passage.

On refait tout le chemin ?

Ouais. Ça va aller vite t'inquiètes pas.

Ça ira quand même un peu plus vite.

Oui.

C'est ce qu'elle a dit Julia.

Alors, là bas, tu vois le petit feu piéton vert, on a démarré de là bas.

Ouais. Ça, je savais qu'on était... ça, tu le sais parce que tu le vois avant de partir. Tu sens que t'es bien tenu, que t'as l'axe et tout.

Et là, on a pris la piste cyclable en fait.

Piste cyclable :

Ouais. Donc, c'est bien ce changement de sol là qu'on a eu.

Tout à fait.

Assez court. Ça, j'ai du mal. Des trucs comme ça, c'est chaotique quand même. En fait, tu le sens beaucoup plus quand tu fermes les yeux parce que, du coup, tu sais pas trop où tu marches. Ouais, le bruit des vélos, je l'entends bien. Je pensais pas qu'on était aussi tenu que ça.

Comment ça tenu ?

Ben, c'est assez resserré. On a une grille, machin. Ça, tu vois, j'avais pas ressenti ce vide quand même. J'avais plus l'impression que c'était bâti.

Donc, le vide de la cour d'école là.

Ouais. Et tout à l'heure, on entendait bien les gamins et tout. Je savais qu'on était à côté d'une cour d'école, avec la sonnette et tout. La MC2, tu la remarques même pas. Je crois que c'est là bas que j'ai eu l'odeur d'humus.

Ouais, vers les feuilles là bas.

Ouais, t'es plus attentif aux odeurs. T'es plus attentif à des trucs que t'es pas attentif quand t'as tes yeux. Tiens la petite montée, je l'ai pas senti. Enfin pas trop. Comme quoi.

C'est parce qu'on l'a pas prise. On est allé à gauche là.

Rue du Conservatoire :

C'est là que je t'ai dit que c'est plus résidentiel non ?

C'est un peu plus loin.

Qu'on allait croiser quelque chose, c'était ça. Ouais, c'est exactement dans cette configuration là qu'on était en plein milieu de la rue et que je t'ai dit qu'on allait croiser quelque chose. Non ?

Non. Là, tu m'as parlé de ton école primaire.

Exact. C'est vraiment ce que j'imaginai avec une route qui vient couper comme ça.

Ouais, mais la route qui vient couper, c'est l'autre configuration, tu vas voir.

Ouais, t'as pas du tout la même perception, visuelle et sonore, c'est pas du tout pareil. Quand t'es que dans le son, t'as aucune perception des bâtiments, des espaces vides, des espaces pleins. Il fait froid, ça, ça change pas par contre.

Donc, là, on est allé sur la droite, on a traversé.

Chemin de Gordes :

On a traversé ?

Ouais. Alors là, t'as senti un trou là.

Ouais, ça, c'était chaotique. C'est là que j'ai marché non ?

Ouais. Et on pris le trottoir.

Ouais, tu vois ces trucs, là, tu les sens vachement fort ces trucs, ça te déséquilibre à mort. Ça, ces trucs là.

Ces espèces de racines qui poussent sous le macadam.

Ça, c'est vachement... du coup, ça te déséquilibre à mort.

Là, on est descendu et allé à gauche.

Chemin de la Cabrière :

Ouais, c'est ici le résidentiel.

Tout à fait.

Ouais, j'avais raison. Et calme et tout. C'est calme à fond. Petite maison, jardin, ouais, c'est exactement la typologie que j'avais avec quelque chose de plus, tu vois du genre qui vient couper en face. Mais peut-être qu'on est peut être pas passé par là. Je suis sûr qu'on a tourné avant.

Non, on est allé tout au bout.

Là, le palmier, je l'avais pas vu. C'est là que je t'ai dit qu'il y avait des bagnoles, enfin qu'on était en plein milieu de la route.

Mais, c'est bizarre, pourquoi tu me dis le palmier, tu l'as pas vu ?

Ben, parce que c'est choquant un palmier, moi, j'en vois pas de par chez moi. Des palmiers, des arbres comme ça, t'en vois pas. Moi, pour moi, c'est dans les îles quoi.

Parce que plusieurs personnes m'ont dit ça en repassant, ah, le palmier je l'avais pas vu.

Ben, c'est parce qu'il n'y en a pas beaucoup, c'est pas des arbres fréquents. Donc, du coup, quand on le voit on fait : ah tiens un palmier. C'est pas ici que je t'ai dit qu'on était en plein milieu de la route ?

Non. Enfin, si dès le début en fait, parce que tu m'as dit que t'as pas ressenti qu'on remontait sur un trottoir.

Ouais.

Et là, c'est par là où t'as ressenti les voitures passer en face et t'as fait « oula » (geste corporel d'appréhension à continuer à avancer), on se rapproche.

Ouais, c'est plus dur.

Et, là, tu m'as dit avoir senti des gens passer mais y avait personne. Et après, des gens sont passés, et là, t'as senti un truc qui se cassait la gueule. C'était juste quelqu'un qui portait un petit chariot. Sur le trottoir, ça a fait du bruit. Donc, là, on a pris à droite.

Rue de Ponsard :

Là, je t'ai dit que c'est chaotique non ?

Ouais.

Grave. Ça, des trous, des trucs, c'est l'enfer quand tu marches et que t'y vois rien. Parce que t'es hyper déséquilibré et avec la vue, tu te rééquilibres en fait. Tu sais que ça va être comme ça, donc tu te prépares, tandis que t'as pas le temps de te préparer quand tu vois pas. Là, j'imaginai ça plus ou moins comme ça. Je sais pas. Plus ou moins comme ça on va dire.

C'est à dire, y a des trucs qui...

Ben typologie petits jardins, maisons.

Ouais, donc plus dans quand on était avant ?

Ouais, on va dire. Ben, là, on est pareil, on a toujours un retrait de la façade de la maison quoi. C'est joli ça d'ailleurs. Enfin c'est joli... ah ouais c'est pas des petites marches que tu m'as fait monter.

T'as l'impression qu'elles étaient plus petites ?

Mouais, plus ou moins. Je sais pas. Non. C'est pas là que je t'ai dit qu'il y avait plus de logements collectifs ? Des bâtiments hauts ?

Euh, ouais. Enfin, quand on a commencé à arriver sur le carrefour en fait.

Ah, j'aurais pas deviné qu'il y avait un chantier ici. Ah, c'est ici qu'on s'est dirigé vers un axe.

Ouais.

Avenue Jean Perrot :

On est passé par là ?

Oui. Y a quelque chose qui...

Non. Je connais pas en plus.

Qui t'étonnes ?

Non.

Là, c'était rouge en fait.

Ça m'étonnes en même temps y a plus de lumière. On est plus... comment dire. En fait, c'est plus les voitures qui font que ça fait rouge en fait.

Tout à fait, c'est quand les voitures passaient que tu me disais que c'était rouge.

Là, je sentais que ça se resserrait quand même. Qu'on était dans un moment... en plus je t'ai dit...

C'est là que t'as touché la rambarde.

Là ? Ouais parce que je savais que tu...

Ben, je me resserrais de toi parce que...

Ah, ben, t'avais pas le choix. Mais, du coup, tu sens. Tu sens que c'est plus étroit en fait.

Alors là, on est allé à droite.

Chemin boisé :

Ah, c'est là le changement de sol. Tu le sens vachement là. C'est pas désagréable.

Ouais, tu m'as dit parc, non trop de voitures.

En même temps, y a presque un parc à droite quand même. C'est pas vraiment un parc. C'est là qu'on est monté.

Non, c'est plus loin.

Et l'odeur d'humus, je ne t'en ai pas parlé ici, juste après.

Ouais, après, au niveau de l'herbe.

Je la ressens pas maintenant. On sens bien les oiseaux quoi.

Et là, par rapport à tout à l'heure si tu me compares tes impressions ?

J'avais pas l'impression de passer dans un type d'endroit comme ça. J'avais plus... si, pour moi, plus près de la MC2 là déjà. Et, je pensais pas que les immeubles étaient aussi hauts. Je sentais que c'était large quand même. Ben, ouais, tu vois, c'est des galets. Je me suis pas trompé.

Non, non. Mais, c'est le fait... et on est passé dans l'herbe... mais, c'est le fait que tu me parlais des galets de là bas qui étaient bien...

Ouais, bien rangés.

Alors que là, c'était un peu anarchique.

Ouais. Je sais pas trop. Je sais pas. Ça, on le sent direct qu'on passe dans l'herbe et, du coup, c'est moins chaotique que le trottoir. C'est plus souple le sol quand même. Ça s'enfonce sous mes pieds.

On a repris les galets ?

Ouais. Les galets et on a repris le petit chemin.

Là, aussi, on sent bien le changement de sol. Ouais, y a un parc de jeu. Je te parlais de ça aussi. Mais plus loin.

Oui plus loin, quand on a croisé en fait pas mal d'enfant donc... ça t'a évoqué ça.

J'aurais pas pensé que la route elle était si près. Mais...

Et là, tu te sentais plutôt dans quel genre d'endroit tout à l'heure ?

Un peu parc mais... si, à cause du sol. C'est le sol qui fait qu'on a l'impression d'être dans un chemin de parc. Mais, après, j'aurais pas imaginé qu'il y ait autant de gris, autant de machin. Aussi sinueux les chemins.

T'avais l'impression que c'était plus rectiligne ?

Ouais. Je t'avais dit qu'on avait un changement de sol ou pas ?

Euh, là, ouais. Enfin, pas trop là, mais c'est plus quand on est arrivé sur le...

Oui, parce que, là, on a encore des graviers. On les sent sous les godasses.

Parking :

C'est vraiment là où... bon, là, y avait un truc qu'il y avait tout à l'heure qui t'as donné... c'est-à-dire que, là, il y avait trois bus qui nous empêchaient de passer. On en a contourné un, et ce que tu as entendu à un moment c'était le bus qui était au ralenti.

C'est là que je sentais la frite.

Ouais et ça sentait la frite. Je sais pas d'où ça venait. Et il y avait plein d'enfants ici.

Je te disais il y a un parc de jeu.

Tout à fait.

Sous la MC2 :

Ah, ça, je te l'ai dit, c'est les dalles. Ça se sent, c'est souple quand on marche dessus.

C'est souple ?

Ben, c'est pas du macadam et tu sens un petit peu que c'est pas toute droite. J'avais aussi l'impression d'être passé sous quelque chose. Je m'étais pas trompé. Mais, je voyais ça plus renfermé quand même. Je voyais ça plus couvert. Mais, j'aurais cru qu'on était plus loin. Et là, je t'ai dit qu'on avait changé de sol ?

Devant la MC2 :

Oui, mais t'avais du mal à me définir un peu ce que c'était.

Ah, ouais, je savais bien... ça, ça se sent par contre, le truc...

Ce qui est construit juste devant la MC2 ?

Ouais, ça, ouais. Du coup, on se rapproche de quelque chose, mais on saurait pas dire quoi.

Voilà et puis on s'est arrêté ici.

J'aurais cru que c'était plus long.

Qu'on avait parcouru plus de distance ?

Ouais. Parce qu'on a pas de repère visuels en fait donc, du coup... tu vois. Et puis, parce qu'il se passe plein de trucs alors que d'habitude, il se passe moins de choses, j'ai l'impression.

D'accord, donc c'est parce qu'il se passe plein de trucs.

Comme tous tes sens sont en alerte, comme t'as pas tes yeux, tous tes autres sens sont en alerte et il y a quand même énormément de changements et, d'habitude, ça choque moins parce qu'on a plein de points de repères effectivement machin, c'est toujours le même, tu vois et on s'en fou un petit peu du sol. Tandis que, là, on fait vachement attention au sol et aux bruits qui nous entourent, tandis que ben, voilà, les voitures, elles passent, j'ai les yeux ouverts, elles me dérangent pas. Alors que quand j'ai les yeux fermés, la voiture, elle passe, bon, ben, putain, je suis trop près, qu'est-ce que je fais. C'est un peu plus la panique quoi. Et les impressions de distance, elles sont... c'est vachement perturbant. On a pas de notion de distance donc, du coup, un bruit qui peut-être pas trop loin, on a l'impression qu'il est tout près. Un bruit qui est vachement loin, ça, par contre, on le sait. La distance proche, elle est vachement plus difficile à percevoir. Sinon, ouais...

Et qu'est-ce que tu penses de ces deux ballades ?

Ben, au niveau sensations, j'ai trouvé que c'était mieux sans les yeux. Parce que du coup, on est plus alerté par les choses. On se demande ce que c'est. Y a la question de qu'est-ce que ça va être, qu'est-ce que ça pourrait être. Tandis qu'avec les yeux, on sait ce que c'est, donc, du coup, on cherche pas à savoir ce que c'est. Tandis que, là, y a la question de l'interrogation, la question de se dire : ah tiens, c'est nouveau, qu'est-ce que c'est. Toutes ces petites questions qui se mettent en place, on est obligé de réfléchir. Alors que quand on a les yeux, on réfléchit pas. C'est comme ça, c'est comme ça, point. Et on cherche pas à deviner en fait et donc quand on est sans les yeux, on est obligé de deviner ce que c'est donc, du coup, t'es plus attentif. C'est pas pareil. C'est pas la même expérience. Les yeux c'est vraiment ce qui permet de te rendre compte de la réalité, alors que, sans les yeux, on a pas conscience de la réalité. Bon, on en a conscience mais... ouais, c'est toutes ces petites questions d'interrogation, qu'est-ce que c'est. On sait pas vraiment ce que c'est, donc il faut se poser la question, d'essayer de deviner même si on n'y arrive pas. C'est plus, on va dire... c'est plus d'émotions, j'ai l'impression. Au niveau sensible, c'est plus intéressant quand même. Après, c'est beaucoup plus difficile, je crois, de passer une journée comme ça. Enfin... je plains les aveugles. Là, je me dis putain, tous les jours, ça doit pas être marrant. Mais voilà, à mon avis, ils sont plus réfléchis que nous. Ils doivent plus réfléchir aux choses. Ils se posent peut-être beaucoup plus de questions. Parce que voilà, le lion (*statue*) qui est là, comment tu peux savoir qu'il est là. Tu vois ? Comment tu peux savoir quelle gueule ça a les trucs. Où tu te situes exactement, c'est super dur. Tandis qu'avec les yeux, on a vraiment une perception de distance, de détail des trucs qui nous manque du coup quand on est sans les yeux. Mais, je plains même pas ceux qui sont aveugles de naissance, je plains ceux qui ont vu et qui ne voient plus. Ça doit être perturbant. Parce que du coup, eux, ils essaient vraiment de savoir ce que c'est et à quoi ça ressemble. Tandis que les aveugles, ils s'en foutent de ce que c'est. Ils ont jamais eu cette question de savoir à quoi ça ressemble, la forme. Tandis qu'une personne comme nous qui connaît la forme, les choses, la texture que ça peut avoir visuelle. Du coup, tu peux essayer de retrouver ça, mais tu retrouves pas. Tu vois ? On peut dire que c'est des graviers mais je pourrai jamais dire que c'est du schiste rouge ou du schiste blanc et du coup, comme nous, moi, je sais que ça peut exister différentes couleurs, je gamberge dans ma tête et je me dit « oula » ce truc là... pareil quand on est passé sur les dallages, je me suis demandé tiens, c'est quoi comme type de dallage. Est-ce que c'est le dallage qu'on retrouve dans le centre de Grenoble ou est-ce qu'il est de couleur différente. Et après, au bout de deux minutes, tu te poses plus la question, tu te dis que tu sauras pas donc... et après voilà. Après, tu t'en fous. Mais, sur le coup, tu te poses quand même la question de savoir à quoi ça ressemble. Et après, tu sauras pas à quoi ça ressemble donc tu cherches plus à savoir. Au début c'est surprenant. Mais, surtout, c'est au début plus que c'est troublant.

Y a une phase d'adaptation en fait.

En fait, la première phase d'adaptation, c'est plutôt quand on est vraiment plongé dedans, que ça y est, on a perdu ses repères, ces questions de distance, où est-ce que je me situes, comment je vais revenir. Si tu m'avais lâché là bas, revenir ici sans les yeux, j'aurais pas pu quoi. Parce qu'au son, t'arrives vraiment pas à... enfin moi, j'ai pas l'oeil non plus, donc je peux pas te dire c'est tel type de son je l'ai enregistré comme ça, tu peux pas... si, l'axe, on le sent quand même. On sait que c'est celui là du tram. Mais, une rue classique où y a que des bagnoles, si c'est celle là ou la rue d'à côté, je saurais pas. On sent quand même des choses en terme de bâti. On sait qu'on est dans un quartier résidentiel au niveau du sonore, etc. La hauteur des bâtiments ou de frontalité un peu. Enfin, moi je vois des couleurs. Sinon, ouais c'est assez... tu sens si c'est en haut. Tu fais plus attention aux choses.

Parcours David, le 1er décembre 2008 à 17h00

Avenue Marcelin-Berthelot :

Alors, qu'est-ce que tu perçois, là, plongé dans le noir ?

Je suis un peu perdu, c'est un peu flippant. J'entends surtout le... là, j'entends la pluie, bon là, les voitures évidemment. Et... y a un vélo ou une poussette. Un truc qui fait moins de bruit qu'une voiture. Comme j'ai pas bougé de position depuis que je l'ai mis, je me rappelle à peu près comment c'est.

Donc, là, tu m'as parlé surtout de trucs que tu entends, est-ce qu'il y a d'autres types de sensations qui te viennent ? Je sais pas au niveau de la peau, est-ce qu'il y a des trucs particuliers, ou au niveau des odeurs...

Je ressens peut-être plus les gouttes de pluie que quand... les odeurs... non.

Si tu veux, on va marcher. Alors, qu'est-ce que tu ressens là ?

Je fais des tout petits pas, parce que je n'ai aucune idée de... Là, je sais, par exemple, qu'il y a des gens qui arrivent devant. J'arrive pas à savoir s'ils étaient sur la droite ou sur la gauche, tu vois, j'arrivais à les entendre en face.

Donc, t'arrivais pas à localiser si elles t'arrivaient dessus, à droite ou à gauche.

Non. J'ai toujours peur qu'il y ait un truc devant.

Un obstacle ?

Ouais. J'imagine, je vois plein de trucs, du genre une barrière. Je crois que je m'en rends encore plus compte à quel point c'est bruyant les voitures.

Ouais. C'est-à-dire ?

Ben, tu sais, quand t'habites tout le temps ici, tu... tu fais pas attention au bruit des voitures. Ben, ça fait du bruit et puis voilà. Là, putain, quand j'entends le tram, les voitures qui roulent sur l'eau. Là, j'ai dû marcher dans des...

T'as dû marcher dans ?

Dans des feuilles, un truc comme ça. Le tram qui est passé, il m'a cassé les oreilles. Ça devient super silencieux. Je sais plus du tout où on est, pourtant je sais qu'on est parti sur une ligne droite à peu près. Là, j'ai plus du tout aucune idée de...

T'as plus de repères.

Ouais, du tout. Le bruit est vraiment centralisé du côté de la route, à droite. À gauche, ça a l'air super calme.

Et tu te sens comment par rapport au départ de tout à l'heure ?

Ben, perdu, mais ça va parce que t'es là aussi pour me guider donc je suis pas inquiet. Après, si j'étais tout seul... je serais complètement perdu, voire paniqué. C'est bizarre la perte de... savoir que t'es dans une ville, dans un endroit que tu connais sans savoir exactement où t'es. Enfin, tu sais plus où t'es en l'espace de une minute, deux. Là, j'ai l'impression qu'il y a des gens qui sont passés tout près, juste ici.

Là, sur ta gauche ?

Ouais. C'était pas tellement le bruit mais c'était plus le...

Et ça te fait quoi quand des gens passent comme ça ? Ça te fait quelque chose de particulier ou...

Ben, je sens qu'il y a quelqu'un qui passe. Enfin, elle, j'ai vraiment eu l'impression que la personne, elle est arrivée et qu'elle a fait comme ça et au moment où elle était là je... et puis, depuis tout à l'heure, y a des personnes qui arrivent devant donc je me suis peut-être habitué. Mais elle, je l'ai vraiment sentie passer. Je sais pas, pas trop. Peur que la personne me rentre dedans ou... ça devient

limite angoissant le fait de marcher doucement en ayant peur de marcher sur un truc ou... c'est pas... un peu stressant.

T'as toujours cette peur de tomber sur un obstacle ?

Oui et non.

Oui et non ?

C'est même pas tellement peur de tomber sur un obstacle, je vois plus le truc comme l'obstacle qui vient sur moi que moi sur lui. C'est bizarre. C'est pas comme quand on marche et que tu vois que tu avances vers quelque chose. Là, vu que c'est dans le noir, j'ai plus l'impression que c'est...

Quelque chose qui t'arrives.

Quelque chose qui avance sur moi et... je ressens vachement plus les irrégularités de la route, du trottoir plutôt.

Du sol.

Ouais. Si ça penche, si c'est un trou, si...

Et là, tu le sens comment le sol ?

Là « pfff », du goudron bien normal. Ah, peut-être pas, attends (*il frotte ses pieds*). Ah, si. Là, par exemple, j'arrives pas à savoir la distance à laquelle elle était la personne qui... comme ceux qui parlent là, par exemple, et tout, je sais qu'il y a du monde, mais j'arrive pas à savoir s'ils sont près, s'ils sont loin. Je me dis que peut-être du fait que je ne vois pas, je suis plus attentif au bruit, à ce qu'ils disent, à écouter, à les entendre, que si j'étais passé en marchant, j'aurais entendu du bruit...

Piste Cyclable :

Ah... On a marché dans du gravier ou du sable, je sais pas. Là, c'est plus angoissant quand tu sais qu'il y a plein de gens autour de toi. Tu sens parler, marcher, traverser. T'as encore plus peur de rentrer dans quelqu'un.

Qu'est-ce qu'il y a eu là ?

Je sais pas, j'ai eu l'impression d'être dans un trou là où on était.

Comme une irrégularité du sol ?

Ouais. Enfin, un trottoir tu vois ?

Ok.

Je sais pas du tout si depuis le début on est toujours allé tout droit ou si... enfin, j'imagine que oui, mais je me dis que si on a changé de direction, je m'en suis pas rendu compte. Ça sent les arbres, l'eau. Tu vois la pluie sur les arbres, les feuilles, la mousse, la forêt. C'est pas commun à Grenoble.

C'est pas commun ?

C'est pas commun à Grenoble. Ben, ça me rappelle plus quand je suis chez moi, chez mes parents à la campagne, genre style tu vas ramasser des champignons.

L'odeur d'automne quoi.

Ouais, ouais, c'est ça. Surtout avec l'eau tu vois bien humide.

Et là, t'imaginerais ça comment par ici ?

Ici, ben le problème, c'est que j'imagine à peu près où on est. Mais, si je devais décrire juste sans...

Ben laisse tes impressions aller, si t'as une image qui t'arrives dans la tête vas y dis la moi, même si tu... c'est pas une histoire de devinette puisque c'est vraiment ton impression, même si elle est rattachée à un endroit réel tu peux me...

C'est beaucoup plus calme que les endroits qu'on vient de traverser donc je vois plus un grand... un espace bien libre. Tu vois pas un espace serré entre des grands immeubles ou des grands trucs. Un espace vide. Je trouve que le bruit est moins... moins pesant, t'es moins entouré et plus calme qu'avant ou il y a moins de personnes. Tu vois, par exemple, si j'étais, si je me voyais sur une grande place, une très grande place, mais en même temps, y a toute l'odeur des arbres et tout, donc

ça serait une clairière. Tu vois à peu près ? En fait, y a l'odeur qui me fait penser, la pluie, enfin j'arrive pas à sentir... d'habitude quand il pleut t'as l'odeur de la pluie sur le goudron ou sur... là, je suis plus sur... peut-être qu'il n'y a pas d'arbres du tout. J'en sais rien.

Donc, plutôt l'odeur de la pluie sur l'herbe.

Ouais. J'ai l'impression que c'est vraiment un grand espace ouvert. C'est pas comme quand tu vois qu'il y a tous les immeubles autour de toi, les gens, les trucs. Là, j'ai vraiment l'impression que c'est dégagé. Là, c'est vraiment, vraiment calme, à part deux, trois passants, les bruits au fond.

Tu sens vraiment la différence par rapport à tout à l'heure ?

Ah, par rapport au départ ouais. Pas vraiment par rapport au départ, départ, mais quelques mètres après, enfin ouais, j'ai imaginé qu'on arrivait devant l'école.

Alors, on va vers la gauche.

Rue du conservatoire :

Voilà, c'est bon.

Même en temps normal quand tu me dis droite et gauche, il me faut toujours un temps de réflexion.

Tu vois, quand tu dis que tu vas à gauche...

Des fois, je confonds droite et gauche, le mot, je vois la direction, mais je mets pas le bon mot.

Ouais, moi pareil. C'était à l'auto école que c'était affreux, quand elle te disait au dernier moment : tourne à droite. Tu peux être sûr que je tournais à gauche.

Ouais, et du coup ça me pose des problèmes quand je dis aux gens qu'il faut tourner à droite alors qu'il faut tourner à gauche.

Là, j'entends le bruit de la musique djumbé, je sais pas, des percus, de la musique. Ouais, c'est super calme, à part le bruit de je sais pas ce que c'est. La clim, le chauffage ou autre chose. Ça fait... Je crois que c'est encore plus effrayant quand il n'y a pas de bruit autour, que tu te sens seul et perdu, alors tu te dis que quand il y a du monde, même s'ils passent vite et tout et tout, euh, t'as moins l'air perdu. C'est vrai qu'à part les bruits, je sens pas... enfin les odeurs, mais sinon, de vraiment... je sais pas comment on dit. J'arrive pas à ressentir autre chose que les bruits et les odeurs. Tu sais, c'est pas un truc, un sens qu'on... je sais pas.

Ouais, je vois ce que tu veux dire.

Pas quelque chose de kinesthésique, mais, tu vois, quelque chose que je pourrais ressentir, ouais, je sais pas, un sentiment, une pression ou une impression. Pas forcément tu vois ?

Par exemple, là, t'imaginerais ça comment autour de toi ?

Ici ?

Ouais.

Du fait que ce soit calme et tout, je verrais bien une rue avec des maisons de chaque côté, mais... enfin, des maisons ou des petits immeubles plutôt bas. Tu vois, un peu... petite rue pavillonnaire, mais pas de centre-ville quand même. Je sais pas, j'imagines aussi peut-être des voitures garées en long de la route. Tu vois, t'as vraiment un sentiment de curiosité de vraiment savoir où t'es, tu sais, d'être pressé, de te dire quand je vais voir, où on était, où on est passé, où est-ce que j'arrive.

Alors là, on va vers la droite.

Chemin de Gordes :

C'est drôle par rapport à tout à l'heure, parce que j'ai l'impression qu'on a pas marché beaucoup et y a plus aucun bruit aussi agressif que tout à l'heure quand il y avait les gamins qui criaient.

Alors, on va s'arrêter parce qu'il y a une marche juste en face.

Qui monte ?

Oui, tu peux la taper avec ton pied. Voilà, c'est bon t'es dessus. Et, on va vers la droite.
Alors là, je suis complètement perdu. Je sais pas si c'est pas un escalier ou juste une marche.
Tu t'attends à une autre marche après ?
Ouais, un peu. C'est un peu le réflexe. C'est un peu... ça avait plus l'air d'être une marche d'escalier. C'est bizarre parce que j'ai l'impression qu'on penche un peu vers la droite que le...
Que le sol est pas droit.
Ouais, du tout. En fait, plus on avance du chemin principal d'où on est parti, plus là, ça devient difficile, puisqu'au départ tant qu'on était tout droit, j'arrivais à me dire à peu près, bon, on est par là, c'est comme ça, après si, je connais, bon peut-être un peu plus loin... là, c'est différent. Et puis, alors là, la route, elle est vraiment pleine de bosses. Je suis passé sous un arbre.
Pourquoi tu dis ça ?
Parce que y a... je sens qu'il y a un truc qui me touchait dessus la tête. Enfin, je sais pas.
Alors, on va s'arrêter parce qu'il y a une petite marche qui descend juste en face de toi. Voilà. Tu la sens ? C'est bon.
Y en a qu'une ? Tu vois, c'est pareil, j'en cherchais une deuxième.
Et on va vers la gauche là.

Chemin de la Cabrière :

Tu vois, là, j'ai l'impression qu'on est finalement monté sur... là, je sais pas comment dire.
Là, on va vers la droite, là, un peu (une voiture s'engage dans la rue ce qui nous oblige à serrer la route sur la droite). Voilà, c'est bon. On va un peu vers la gauche.
Gauche, droite, alors, je suis complètement... je sais pas ce qu'on vient de faire. On aurait fait demi tour, je m'en serais pas aperçu.
Tu m'as dit par rapport à la marche.
Je me voyais bien comme un trottoir, mais un peu plus haut, tu vois, comme un... comme une espèce de passerelle, enfin un truc qui était à côté de la route, mais pas le trottoir, je pensais ça différemment, autre, au dessus tu vois. Comme, par exemple, le bord d'un immeuble.
Je vois ce que tu veux dire.
Je sens vachement moins l'odeur de l'automne de tout à l'heure, alors que, tu vois, comme je m'imagine l'endroit plus calme au milieu de petites maisons, ou de petits immeubles, je m'attendais à ce qu'il y ait plus des arbres, de la terre et tout. Et finalement, y a beaucoup moins cette odeur.
Et t'as encore cette image en fait.
Ouais, quoique non, maintenant un peu moins depuis qu'on a... et là, je me verrais... je sais pas. Non. Je...
Et là, y a toujours le truc que tu me disais, le fait que quand y a moins de bruit, c'est un peu plus angoissant.
Maintenant moins. Moins peut-être parce que je me suis habitué ou... Ouais non, beaucoup moins, enfin... Moins que la première fois qu'on a tourné à gauche qu'on était dans ce passage que je te disais que je voyais comme une petite rue. Là, maintenant au contraire, c'est plus... c'est finalement beaucoup plus calme et tout.
On va vers la droite (on se range sur la droite pour laisser passer une voiture).
Calme, mais pas angoissant. Serein au contraire, tu sais. J'ai l'impression que la voiture est passée super près de moi. J'arrive pas à estimer la distance d'un bruit par rapport à... Par contre, j'ai l'impression d'entendre arriver les voitures, enfin, tout à l'heure, avec les vélos surtout, de les entendre arriver bien, enfin quand ils sont assez loin tu vois. Très vite, t'entends le bruit d'une voiture qui approche ou des roues d'un vélo. Là, sur la droite, je verrais bien un mur ou... je sais pas

pourquoi, parce que j'ai l'impression qu'il y a tellement peu de bruit que... après, de l'autre côté, c'est...

Alors, on va vers la droite là.

Plus le vide.

Reste là, ne bouges pas (on se serre à droite dans le passage très resserré pour laisser passer une voiture). C'est bon. Qu'est-ce que t'as perçu là ?

Alors là, je suis complètement perdu. Je sais pas si la voiture allait tourner là, si elle attendait derrière, si, euh... c'était bizarre. Je sais pas si c'est une voiture qui veut rentrer dans un... en plus, là, quand je parle, j'ai l'impression que c'est... qu'il y a de l'écho ou que c'est beaucoup moins ouvert que tout à l'heure.

Un sentiment de resserrement autour de toi ?

Ouais, ouais. Y a toute l'odeur de... sur les pneus de l'embrayage de la voiture, je sais pas. Cette odeur de caoutchouc brûlé. Et là, c'est tellement silencieux sur ma droite qu'on dirait un truc un petit peu fermé. Je sens plus d'air, plus de...

On peut continuer si tu veux. (on venait de s'arrêter)

Là, j'arrive pas à le décrire comment c'est, mais je le perçois vraiment différemment des endroits où on était avant. Pourtant, on arrive vers une route, y a l'air d'y avoir pas mal de...

On va vers la droite.

Rue Ponsard :

On va s'arrêter, y a une marche qui monte en face de toi. Voilà. T'es dessus.

C'est tout ? J'ai vraiment l'effet d'en chercher.

Ouais. Tu me disais que tu sentais là, vraiment la différence juste tout à l'heure, avant qu'on tourne.

Juste avant qu'on tourne dans le petit passage, enfin... là, ça monte un peu. Non. Comme si j'étais dans un tunnel depuis tout à l'heure. J'ai l'impression que... qu'on est entouré.

Que ça s'est resserré qu'on est entouré.

Ouais. Vraiment près.

Et c'est quoi qui t'as donné cette sensation ?

J'en sais rien. J'arrive pas vraiment où est-ce qu'on pourrait être ou à quoi ça pourrait ressembler parce que la route est pleine de bosses, y a les voitures à côté, ça a l'air d'être un axe quand même où ça circule beaucoup. Sur la droite c'est très silencieux, en même temps, j'ai l'impression qu'il y a un mur ou quelque chose de haut pas très loin.

Qu'est-ce qu'il y avait ?

Je sais pas, au niveau de... du bruit j'entendais vraiment différemment.

Différemment, tu saurais le qualifier un peu ?

Ça faisait moins bruit net, plus un bruit résonné.

Étouffé ? Résonné ? Non ?

Ouais, si, si. Y avait des voitures qui passaient mais je les sentais moins, enfin, j'entendais moins le bruit comme si elles passaient vraiment à côté. Et puis, y a eu un moment où c'était euh... comment dire ? Comme un bruit, pas étouffé, mais un peu avec une résonance ou... Alors là, j'ai l'impression qu'on marche... là, je verrais bien un endroit où... c'est beaucoup plus humide que tout à l'heure j'ai l'impression qu'on revient vers la... des arbres ou des trucs comme ça et puis, en même temps, vu que la route est... ça fait plus petit sentier mais goudronné quand même, un petit sentier. Je me sens vachement, enfin... j'ai l'impression d'être plus haut que les voitures, d'être en hauteur.

D'accord. On va s'arrêter, y a une petite marche qui descend juste en face de toi. Voilà, c'est bon.

On continue. Là, on s'arrête, y a une marche qui monte. C'est bon, y en a plus.

Le fait qu'il y ait une marche ou un changement de direction ou un truc, ça efface complètement l'idée que je pouvais me faire du lieu, tu vois ? Même si j'ai l'impression qu'on est resté tout droit, le fait qu'il y ait une marche, je vois les choses différemment et j'entends plus de voitures à côté parce qu'il y en a peut-être pas qui sont passées. Enfin...

Et du coup, c'est remplacé par une autre image ou c'est une image qui s'évanouie et puis y a plus rien ?

Non, elle se transforme, elle disparaît pas complètement. Tu vois, je vois toujours ce côté très silencieux à côté. Ouais, je verrais bien genre style une forêt, si on était dans la forêt et puis là, une route qui passe. Depuis le début, je suis vachement sorti du truc centre-ville avec le bruit des voitures et tout, même s'il y a encore des voitures, là, j'ai plus l'impression de marcher... de marcher dans la nature ou de marcher dans un endroit avec pas beaucoup de gens. J'ai vraiment l'impression d'être entouré de beaucoup moins de... d'immeubles, de trucs comme ça, tu vois. Là, par contre, j'imagine qu'on arrive à un grand croisement ou... je sais pas si les voitures s'arrêtent, je me dis qu'il doit y avoir un feu, un stop.

Qu'est-ce que...

Je sais pas, y a un arrêt de bus là ? Non, un panneau d'affichage, j'ai senti du plastique et le contour du... et tu vois, je l'avais pas senti. Autant peut-être tout à l'heure, je me dirais je me verrais bien contre un grand mur ou un grand truc, là, y avait beau avoir quelque chose, si je l'avais pas frôlé je l'aurais pas imaginé.

Alors, on va vers la droite. C'est bon.

Avenue Jean Perrot :

J'ai l'impression que les voitures, que le bruit est plus derrière moi, mais qu'en même temps, y en a qui arrivent là. Tu vois, j'ai l'impression qu'on est un petit peu en décalé par rapport à...

Qu'on est pas en parallèle ?

Ouais, pas parallèle à l'axe de la route. Ouais et encore, je sais pas. Tout d'un coup, on est revenu dans un endroit où il y a plus d'agitation, la route, plus de gens, des voix au fond. J'ai l'impression qu'on est plus près des voitures qu'il y en a en face qu'il y en a qui arrivent derrière. Y a peut-être une route qui... y en a peut-être qui partent sur la gauche. Je sais pas.

Ça t'a fait un peu, limite sursauté.

Ouais, un peu. Là, du fait que je sens qu'il y a la barrière à côté, je sais pas, j'ai plus l'impression que je vais rencontrer un obstacle, type un poteau ou un truc près de la barrière.

C'est quoi exactement ce que t'as senti ?

Là ? La barrière.

Et du coup t'imaginerai ça comment ici ?

Euh... comment dire ? La barrière, la route et puis, là, normal, tu vois, tu longes la route et, à côté, je dirais pas des grands immeubles non plus, je dirais plus... Ah, un chien là. Non, plus comme tout à l'heure, petits immeubles, petites maisons, vraiment très grande route, ça doit être une route assez large. Et là, un trottoir qui est... enfin, pas un trottoir, mais au même niveau que la route, entre la barrière et un muret ou des maisons ou encore des immeubles. Ça a l'air super long en fait. Je pense que c'est le bruit des voitures qui viennent de loin et qui vont loin et c'est-à-dire, tu vois, genre un grand boulevard... pas un boulevard mais... je pensais qu'il y avait quelqu'un qui arrivait vers nous, j'entendais comme des pas et puis.

Alors, on va vers la droite. C'est bon.

Chemin boisé :

Là, le sol, il est très différent, du sable ou du gravier, des feuilles.

On va un peu vers la droite. C'est bon.

J'arrive pas à me faire une image de l'endroit. Je sens ce sentier sableux avec des gravillons, la route encore derrière, le bruit. Je me dis qu'il y a certainement une route, mais j'arrive pas à m'imaginer un chemin, un chemin comme sur lequel on est à côté d'une route.

On va un peu vers la droite. Voilà.

Là, le bruit des voitures, étouffé, je nous verrais bien dans un petit parc ou... enfin, les voitures sont à côté, mais en même temps, je les entends moins fort que si...

C'est-à-dire ? Tu peux me préciser ton idée ?

Non. C'est-à-dire qu'au départ, je pensais, tu vois, j'aurais bien vu un petit parc style avec le petit sentier et encore... ouais, non, je sais pas.

Mais, qu'est-ce qui te rend si hésitant à décrire le lieu ?

Ben, le sol est redevenu plus... plus goudron. Mais, ce qui me fait penser que ça pourrait être un petit parc calme c'est que... enfin, l'humidité encore, moins de bruit, plus calme.

Tu sens vraiment l'humidité ?

Là, pas trop.

Ou tout à l'heure ?

C'est différent le... je sais pas si c'est l'humidité ou alors le froid.

Ou l'air que tu sens sur ta peau.

Ouais, l'air.

Est différent.

Ouais. Après, tu vois, comme je t'ai dis, chaque changement de direction, même léger, fait me projeter dans un endroit différent ou qui évolue avec l'image que j'avais. Alors là, je me demande bien où on peut être. Ben là, tu vois, le fait que ça soit encore des cailloux ou de la terre...

On va un peu sur la gauche là.

Ouais, je me voyais bien monter une petite bute en herbe. Là, j'entends bien les voitures mais... Si, j'ai l'impression d'être quand même en hauteur par rapport aux voitures. Enfin, pas forcément en hauteur, enfin si, en hauteur par rapport aux voitures.

Tu verras tout ça après. Alors là, on va sur la droite.

Là, on marche en plein dans l'herbe et pourtant j'arrive pas à me dire qu'il y a peut-être des arbres autour.

Alors, tu sens l'herbe parce que tu marches dessus, mais tu verrais pas d'arbres.

Pas... ben, j'en déduirais parce que le sol est comme ça mais...

Tu les ressens pas en fait ?

Non. Alors qu'au départ, quand j'ai commencé à te dire qu'on était peut-être dans un parc et tout, là, tu vois peut-être j'en ressentais, ou en tout cas pas j'en ressentais, mais j'en imaginais. Je me serais très bien vu...

Et là, t'es toujours dans la même image ?

Non, pas du tout. Plus... j'ai l'impression qu'il y a de la... enfin, je sens dégagé sur les côtés. J'ai pas l'impression que ce soit une rue très longue. J'entends pas les voitures qui arrivent, j'entends vraiment les voitures là bas. Et, en même temps, je me dis que c'est pas une grande rue parce que le sol est quand même... là, ça sent vachement plus... ce que je te disais au départ, les feuilles mortes, l'eau, la mousse. Enfin, là, y a eu un petit passage.

Ouais, y a eu un passage où t'as vraiment beaucoup plus senti ça.

J'ai pas l'impression d'être dans une rue en ville même si j'entends les mobylettes, les gars qui discutent et tout. Le sol, et puis devant ça a l'air de se... de se resserrer j'ai l'impression. Peut-être

que quand j'entends pas de bruit, pas de truc, je me dis que c'est pas... c'est pas un endroit qui est grand, qui est...

Parking :

J'arrive pas du tout à savoir où on est. C'est drôle, parce que t'imagines, par exemple, des lieux types, par exemple, tu sais, ou des endroits que tu connais où t'es déjà allé. Par exemple, tout à l'heure, par là bas, quand je te disais ce qui me faisait penser à un parc ou qu'on était dans les... dans la terre avant de monter un peu, je voyais très bien vers chez moi y a un sentier, enfin, un sentier au bord d'une rivière qui va... enfin, c'était le centre aéré où j'avais bossé avec des gamins, pour aller après à la cantine, au stade, il fallait longer cette rivière et je voyais bien ça un peu comme ça.

On va à gauche.

Alors que là, au départ, on était...

On va s'arrêter, y a une petite marche qui descend. Et, on va vers la droite. Tu me disais ça te faisait penser vers chez toi.

Ouais, ça me faisait penser à ça et là, enfin plus maintenant depuis qu'on a tourné, mais au début de cette rue, de où on était, je sais plus, j'aurais bien vu ça comme une rue avec des grands arbres une fois du type... et puis des maisons à côté. Mais vraiment des maisons, tu vois, je voyais ça.

Où ça tu me dis ?

Juste un peu avant. Avant qu'on redescende. Du type... je sais pas.

Sous la MC2 :

Là, le sol, il est beaucoup plus régulier, beaucoup plus... j'ai plus l'impression de marcher sur la route. Là, je sais pas. C'est pas... peut-être des pavés. En tout cas, c'est pas du goudron. J'ai un peu l'impression de dominer... ça me fait un peu comme tout à l'heure.

D'être en hauteur comme...

Ouais. Ben derrière non, mais devant le bruit qu'il y avait, les voitures, j'ai l'impression... là, j'ai un peu l'impression d'avancer vers... un gouffre. Non, puisque la voiture de derrière je l'entends bien au même niveau que nous. Mais, c'est ce sol qui est...

Qu'est-ce qu'il a ce sol ?

Ben, il est lisse. Il est pas du tout... c'est pas du goudron. C'est pas... Le tram, j'ai l'impression qu'il est très loin. Loin, mais en face, et comme je te disais, un peu... c'est peut-être le fait qu'il soit loin que je crois qu'il soit plus bas. Je le trouve pas forcément plus bas en fait. Mais loin. Je sais qu'il est devant ou pas loin, mais ça a l'air très dégagé du fait de la façon dont je l'entends. Ou alors au contraire, y a peut-être quelque chose qui étouffe son bruit et d'où on est, on peut pas le voir. J'arrive pas à savoir.

Devant la MC2 :

Y a une barrière ou un truc là ?

T'as eu la sensation de...

Ben non, mais vu que la personne, j'ai l'impression qu'elle s'est serrée pour passer. C'est drôle j'ai vraiment eu l'impression que la personne, je sais pas si c'est le bruit ou si alors de percevoir... alors lui, il m'aurait arraché la moitié du bras ça aurait été pareil. L'autre, tu sais, j'avais vraiment l'impression que la personne s'était inclinée pour passer et se serrer. Et ici non, mais les gens passent super près. Il doit y avoir du genre la route pas loin ou le trottoir qui descend ou une barrière ou...

Alors, on va s'arrêter là et j'aimerais que tu me dises ce que tu perçois.

De l'air. C'est aéré. Je sens le vent par rapport à d'autres endroits, tout à l'heure, où je le sentais pas. J'ai l'impression que ça monte un peu là bas d'entendre les gens. Enfin... c'est un peu comme tout à l'heure. Devant, je vois pas... je vois des bruits de la circulation, mais plus au loin et rien au milieu, enfin rien au milieu ou au loin, mais un peu plus bas.

C'est-à-dire, par rapport à ce que tu perçois, t'imaginerais ça comment ?

Je me verrais bien... dans une rue qui descend un peu comme ça, tu vois, où y a forcément des trucs à côté, des maisons, mais pas des immeubles, y a des maisons comme depuis le départ. Et après, pas une plaine, mais un endroit où y aurait le tram qui passe, les voitures, la route. Je sais pas si tu vois ce que je veux dire.

Ouais, je vois l'image. Et est-ce que, dans le parcours qu'on a fait, tu as eu l'impression de passer par des lieux différents ?

Ah, ouais, par rapport au sol notamment.

Est-ce que tu pourrais me reconstruire ?

Dans l'ordre ?

Ouais.

Je vais le faire en marche arrière. Y a eu le passage avec tout ce sol lisse qui faisait un peu grande terrasse ou grande place mais pas... tu vois. Où j'avais l'impression de dominer. Après, y a eu cette rue, je te disais que je voyais, bordée d'arbres avec des maisons sur les côtés. Après, y a eu l'endroit où on est monté et là, je me voyais vraiment soit dans un parc, soit... enfin, avec de l'herbe, de la terre. J'aurais très bien pu imaginer un petit parc. Après... avant, pardon. Mais là, ça doit forcément être serré les gens... après, y a eu le passage où j'avais l'impression, je te disais, qu'on était sous un pont, un tunnel, enfin pas un tunnel, mais le bruit était très différent. Y a eu le moment où on a marché un peu en hauteur de la route du trottoir avec les deux marches. Après... tu vois, on est parti d'un endroit très bruyant, bien « ung », plein centre-ville, enfin centre de ville tu vois. Après, on est plus allé dans des petites ruelles pavillonnaires et tout ça. Et on y est plus resté. On est pas retourné vers le gros rush du départ.

Tu peux enlever ton bandeau.

Début du deuxième tour :

Ouais, y avait des gens là bas en hauteur (sur le haut des marches du bâtiment de la MC2), c'est pour ça que t'as eu l'impression d'entendre une personne qui parlait tout là haut.

Ah, c'est chelou. J'avais l'impression qu'il faisait beaucoup plus nuit que ça. Je savais que la nuit tombait, mais je savais pas si c'était parce que j'avais mon bandeau ou que, quand je suis arrivé, il faisait déjà presque noir. Mais, je voyais pas toutes ces lumières et tout ça. Et le tram, ouais, je le voyais... tu vois comme je te disais, soit plus bas, soit plus dégagé, mais au fond. Je le voyais beaucoup plus loin que ça.

Et là, par rapport à l'espace tu voyais plus une rue que... c'est peut-être les gens qui t'ont frôlé qui t'ont donné cette impression.

Ce que je comprenais pas, c'est que pour moi, j'avais... ah ouais, j'ai pas marché sur l'herbe. Ouais, ouais, ouais, si y avait pas eu ces gens qui m'avaient frôlé, j'aurais plus gardé mon image du début d'un endroit ouvert.

Plus vaste.

Ouais, mais quand je te disais un endroit ouvert, je le voyais encore plus ouvert que ça. Et là, tu sens qu'il y a de l'air, tu sens qu'il n'y a pas d'immeubles autour.

Je te remontre par où on est passé dans l'ordre dans lequel on l'a fait.

C'est rigolo ce réflexe de vouloir... les marches, à chaque fois que j'étais persuadé que j'en descendais une, j'en descendais deux.

Mais, tu sais, y a plusieurs personnes qui ont eu exactement les mêmes sensations que toi, qui me disaient qu'après une marche, ils avaient l'impression qu'il y en avait une autre.

Oui, qu'il y en a une autre. Moi, j'attendais la prochaine. C'est même pas que je l'attendais, c'est que tu fais un pas, t'en fait un autre. Je pense qu'on a plus l'habitude de monter des escaliers qu'une marche. Et puis, quand tu vois c'est un trottoir, c'est pas une marche dans ta tête. Tu marches normalement et ton pied se lève plus haut que quand tu me dis qu'il y a une marche que je la sens et tout, je fais le geste de lever le genou.

Ouais, y a le côté monter.

Tu vois ? Tu fais attention à une marche et tac, comme un mongole, tu lèves le genou et après je me dis ah, ben merde, tu fais comme ça, alors que quand tu pars sur un trottoir, tu fais ça.

Je vais te montrer visuellement d'où on est parti. Tu vois le petit feu piéton vert là bas ?

D'accord, donc on a marché jusque là. Là, j'ai entendu qu'on arrivait à l'école avec les gamins.

Ben là, y avait plein de monde et tu me disais ne pas trop savoir où ils étaient exactement, et on est parti sur la gauche, le petit chemin.

Piste cyclable :

Et, en plus, je connais pas du tout. Enfin, je connais l'endroit très bien mais j'ai jamais marché ici. Donc, c'est pour ça que quand on a du tourner là, je me voyais plus... j'imaginai plus peut-être les rues que je connais qui sont plus là bas. Toutes les rues parallèles à celle-ci qui récupèrent l'avenue Jean Perrot. J'arrive pas trop à me détacher aussi du fait de chercher à quel endroit je peux être par rapport à ce que je connais.

Tout à fait. C'est normal. Et c'est là où tu sentais l'herbe mouillée et les feuilles mouillées.

Ah, j'ai l'impression d'être chez mes parents. Alors moi, de chez moi, du boulevard Foch à jusque sur le campus, y a pas un arbre, y a rien. Si, quand je vais courir un peu au parc Georges Pompidou, tu sais. Enfin moi, les odeurs, avec ce que je fume. Il faut vraiment que ça sente, là ouais. Là, y a matière pour que j'arrive à sentir.

Très peu de gens sentent les odeurs. Et encore, c'est surtout quand il fait plus chaud.

Là, par contre... enfin, je me rappelle plus trop. J'avais pas du tout le sentiment de passer un chemin comme ça, j'avais plus ou moins souvent l'impression de longer une route ou...

Ben là, on est allé à gauche.

Rue du Conservatoire :

Là, on a croisé quasiment personne.

Ouais, c'était silencieux.

C'était très très silencieux et puis là, t'as entendu des petites percus. Je pense que c'était un cours au Conservatoire.

D'accord, ben oui. Percu, et après les percus, plus loin, y avait de la musique.

Ouais, et là t'as entendu une espèce de clim, ou un truc comme ça.

Ouais ou une machine. Le ventilateur d'une machine, mais pas un moteur tu vois. Il me semblait qu'après les percus, j'avais entendu de la musique. Et même là, maintenant, je sens moins l'odeur des arbres qu'on sentait un peu plus avant.

Tu veux dire là maintenant dans cette rue ?

Ouais là, maintenant dans cette rue.

Ouais, tu m'avais fait la remarque, mais c'était un peu plus loin. C'était plus des buissons. Là bas, t'avais vraiment des arbres et des feuilles mortes au sol qui, je pense, te donnaient cette odeur. Et là, on est allé sur le trottoir d'en face.

Chemin de Gordes :

Je me suis pas rendu compte qu'on traversait une route. Je me voyais plus marcher tout le temps sur la droite.

Là, tu sentais les petites irrégularités sur le sol. Et c'est là, je pense, où le truc t'as touché la tête.

Ah, ouais. Et là, on a tourné là, on a pas continué.

Ouais, on a tourné.

Chemin la Cabrière :

Et alors, ce qui est drôle, c'est l'endroit où j'avais l'impression d'être resserré par...

C'est au bout.

Ouais, si, quand même.

Tu verras quand on y sera. Et, en fait, y a une voiture qui est passée dans ce chemin.

Ah, ouais, putain, c'est ça, c'est pour ça qu'on s'est arrêté.

Tout à fait. Voilà, comme ça (une voiture passe). Et par rapport à tout à l'heure et tes impressions ?

Ben là, j'ai beaucoup moins d'impressions.

Enfin, je veux dire par rapport à l'image que t'avais d'ici.

Euh... ça m'étonnes pas puisque j'arrive à adapter, mais les images que je me faisais, elles étaient plus extrêmes. Tu sais là, quand je te disais que je sens un passage fermé, je visualisais plus un tunnel que... Je savais qu'on était resserré. Mais, je le voyais plus resserré que ça.

Donc, c'était plus caricaturé.

Ouais, c'est ça exactement.

C'est cool, tu viens de vérifier une de mes hypothèses.

Ah, mais carrément. Mais ça, tu vois, c'est les gros moments que je me rappelle bien important. C'est ça ici ou je sens... tu vois, c'est ce bruit des voitures. Tu les entends, mais elles sont pas à côté de toi, tu sais t'as le mur qui coupe un peu. Et puis aussi, après tout le passage où on est monté et c'était vraiment de l'herbe, des cailloux, de la terre, je sais pas ce que c'était.

Tu verras ça tout à l'heure. Et là, on est allé à droite.

Rue Ponsard :

Donc, on s'est retrouvé dans un axe plus circulé et un sol un peu chaotique.

Ouais et tu vois le sol maintenant, j'y fait vachement moins attention. Mais, le sol lisse, là, à la MC2, je vois bien.

Tout à l'heure, tu m'as dit c'est bizarre la voiture on l'entend bizarrement en fait. C'est parce qu'elle est passée quand on était là (derrière une camionnette stationnée qui fait écran entre la route et le trottoir).

Ouais.

C'est ça qui t'as donné... résonné.

Ah oui, je me souviens.

Et là, tu te voyais plutôt dans ce genre d'endroit ?

Moi ouais. C'est ce que je t'ai dit, pas des barres d'immeuble collées super hautes, bon c'est déjà... tu vois, du genre, ouais, si, comme ça. Mais, peut-être moins large la route. Ouais, la route beaucoup moins large. Quoique non, ce passage c'est là où je t'ai dit noeud de circulation.

Ouais, on arrive au carrefour là. Si tu regardes, la route elle est beaucoup moins large qu'avant. C'est vrai que, là, y a une ouverture et une voie de plus.

C'est drôle parce que quand on le fait les yeux ouverts, enfin quand j'ai les yeux ouverts, on le fait beaucoup plus vite, donc ça s'enchaîne plus vite, je prend moins le temps de chercher à savoir ce que je ressens ce qui fait que je suis un peu en décalage par rapport à tout à l'heure, pour moi, quand on arrivait à ce carrefour que, là, je me rappelle, quand on arrivait à cet endroit où il me semblait qu'il y avait des voitures qui arrivaient et d'autres qui passaient, c'était beaucoup plus loin dans le parcours que...

Avenue Jean Perrot :

C'est là qu'il me semblait qu'on était pas parallèle aux voitures.

Ouais, exactement.

Je sais pas pourquoi. Et le passage où j'avais l'impression qu'on était en hauteur qu'on avait fait une marche et qu'après on est redescendu, c'était quoi ? C'était rien ?

C'était juste dans la rue je crois. Ouais, dans l'autre rue juste avant. Et en fait la barrière tu l'as senti ici.

Ouais, normal.

Et par rapport à l'image que t'avais tout à l'heure de cet endroit c'est...

Ben c'est ça, c'est une rue longue, grande. Je crois que c'est là que je t'ai dit un boulevard. Parce que t'entends les voitures arriver de très loin. Mais voilà, comme je te disais tout à l'heure, quand tu l'imagines, tu l'imagines encore plus grand, encore plus... et puis là, il fait nuit donc t'arrives pas vraiment à voir la longueur des... tu vois les phares des voitures mais...

Dans ta tête t'imaginais un ciel noir mais sans lumière ?

Ouais. Je savais que la nuit était tombé, c'était logique, mais j'arrivais pas à imaginer que...

Là, on est allé dans ce petit chemin, c'est là qu'on a changé de sol.

Chemin boisé :

C'est exactement le même type de gravier que le chemin que je te disais qui longeait la rivière, l'endroit que je connaissais.

Là, t'arrivais pas trop à te fixer, entre les voitures, le chemin...

Ouais. C'est bien le genre de petit parc, sentier que je m'imaginais.

Je m'en doutais bien quand tu me l'as décrit. Et c'est là qu'on est monté.

J'imaginais ça beaucoup plus haut et je sais pas pourquoi, mais j'avais l'impression qu'on était plus sur la gauche.

En fait, on a tourné sur la gauche parce qu'il y a énormément de racines en face. Pour éviter que ça soit casse-gueule. Et là t'avais la sensation de dominer.

Oui, peut-être que parce qu'on était monté plus que par rapport au bruit des voitures.

Oui, tout à fait. En fermant les yeux, on l'entends bien. Et là, tu m'as dit l'herbe mais tu voyais pas d'arbres du coup.

Non.

Là, je sais pas trop si t'arrivais à te fixer sur une image, parce que le sol tu m'as dit goudron, il est beaucoup plus dur.

Ouais, il est beaucoup plus tassé que là bas le gravier en fait. C'est ce dont je viens de me rendre compte. Pour moi, on était vraiment revenu sur un trottoir, ça grattait beaucoup plus dur comme du béton que vraiment du gravier. Beaucoup plus dur le sol. Je suis jamais venu ici. Je suis jamais passé...

Parking :

Là, t'imaginais un endroit beaucoup plus analogue à au début. Bon, y avait pas la voiture, donc c'était très calme, pas de bruit de circulation, côté plutôt pavillonnaire.

Ouais, je nous pensais plus sur un petit trottoir, sur un... là, ça ressemble à rien de ce...

De ce que t'imaginais.

Ouais.

Sous la MC2 :

Donc là, c'est le sol lisse. Là, je sais pas si l'endroit t'étonnes par rapport à tout à l'heure.

Ben si, parce que, moi, là, je me voyais plus en hauteur. Enfin, pas en hauteur...

Si parce que tu m'as dit avant : ah non ! Parce que t'as entendu une voiture derrière.

Ouais, mais c'était devant que j'y voyais vraiment dégagé, alors que, là, tu vois, y a la passerelle, y a aucun espace de libre. En fait, c'est silencieux devant, même si t'as le tram qui passe de temps en temps et les voitures, t'as cette sensation de dégagement, de distance. Là, ouais, non, sur la fin c'est pas du tout comme je l'imaginais.

Donc, voilà.

C'était donc ça. Et là, je comprend très bien. Tout à l'heure, y a des gens qui me frôlait et j'avais pas l'impression qu'il y avait des trucs autour, y avait pas de bruit, ça avait pas l'air d'être une route, je comprenais pas pourquoi les gens ils passaient pas à côté. J'avais pas pensé qu'il y avait de l'herbe.

Alors, qu'est-ce que tu as pensé de ces deux tours ?

En général ?

Ouais, en général, s'il y a des choses qui t'ont interpellé, ou des choses que tu penses après avoir fait ça.

Enfin, je sais pas. Je pensais pas... je pensais que je serais dans le noir, le noir, et qu'en me laissant traîner, j'avance et tout ça, mais l'air de rien, tu t'imagines quand même des trucs. T'essaies forcément de.. t'essaies quand même de donner une représentation de l'endroit. Enfin, t'imagines comme tu l'imagines, et pourtant y a des endroits aussi où j'imaginais rien et je me disais mais y a rien qui peut me faire penser. Alors, t'essaies après de... mais c'est pas comme quand tu te crées une image tout de suite. Tu sais, y a des fois t'es... tu vas te créer une image en te disant, ah ben je suis... c'est même pas tu te le dis, tu te vois à un endroit. Et des fois, il faut vraiment faire l'effort d'essayer d'imaginer à quoi ça pourrait ressembler.

Et là c'était plutôt ça ?

Pour certains moments, ouais. Mais pour d'autres, pas du tout. Pour tout le début jusqu'à... ouais, non. Plus là vers la fin. J'étais plus perdu vers la fin que vers le début. Et je crois que plus le temps passe...

Plus fatiguant aussi.

Ouais et puis finalement, je pensais, ouais, tu t'habitues plus, t'es dans le noir et ben justement parce que tu t'habitues et que ça devient long, tu cherches à... tu cherches plus à savoir et t'y arrives de moins en moins en fait. Déjà, là, je trouve super bruyant le tram et les voitures et quand tu vois pas c'est encore pire.

Parcours Française, le 20 octobre 2008 à 10h00

Avenue Marcelin-Berthelot :

Alors, j'aimerais que vous vous concentriez et me décriviez toutes les sensations qui vous arrivent.

C'est plus les bruits qu'autre chose. Beaucoup de bruit de trafic, de moteur. Y a un bruit de fond, mais je sais ce que c'est. C'est celui qui fait les feuilles là bas avec son souffleur. Là, y a des gens qui marchent dans les feuilles. Ça crisse. Ça passe derrière, devant. L'air est frais. L'air est frais quand il passe dans les narines, il est frais quand il passe sur les mains. Mes mains sont fraîches. Les feuilles crissent au passage des gens.

Et au niveau des odeurs, est-ce qu'il y a des choses par exemple ?

Moi, je suis pas très... non, c'est plutôt l'air frais qui...

Plutôt l'air frais que vous percevez.

Non, l'odeur j'ai pas de grandes sensations.

Alors, on commence ?

Comme vous voulez.

Alors, on avance au rythme que vous voulez.

Bon, on marche dans les feuilles sèches, c'est bien, c'est agréable, ça sent l'automne.

Pourquoi c'est agréable de marcher dans les feuilles ?

Oh, ben, parce que ça rappelle des souvenirs d'enfance. Oh, et puis même pas d'enfance, quand je suis en promenade avec... avec des gens et qu'on trouve des grands tas de feuilles, j'adore faire voler les feuilles et c'est un souvenir d'enfance au départ.

Donc, c'est un...

Un très beau souvenir d'enfance. Les ballades en famille qui relatent effectivement plein de beaux souvenirs dans la nature.

Vous viviez dans un endroit où y avait pas mal d'arbres ?

Oh, ben, quand on se promène, de toute façon, c'est souvent en forêt, et dans les forêts feuillues, des hêtres, des choses comme ça, on a des sensations, oui, de forêt quoi, des odeurs de bois, de champignons, des choses comme ça. Mais là, ça m'évoque pas les champignons, on est trop en ville, c'est trop dénaturé.

Y a juste ces feuilles qui...

Ces feuilles qui rappellent de bons souvenirs et puis, je continue à avoir puisque, quand je marche en forêt, c'est le grand plaisir. Et je suis pas la seule, y en a plusieurs qui se prêtent au jeu quand on trouve des grands tas de feuilles et on va marcher dedans, on les agite, on donne des coups de pieds, on se régale quoi. Un jeu d'enfant, même adulte (*rires*).

Et là, depuis qu'on a marché plongé dans le noir, comment vous vous sentez ?

Oh, ben, très en confiance donc, de toute façon, ça me gêne pas. Bon, c'est vrai que j'aimerais mieux y voir, mais je me sens en confiance. C'est pas un problème de... c'est vrai que je vais pas très vite parce que je suis pas sûr de... de ce que j'ai devant moi, donc y a une toute petite appréhension mais vraiment fine. Pas contre, c'est vrai qu'on a un port de tête et puis quelques fois une sensation de déséquilibre, mais enfin, ça c'est dû... c'est un peu logique. Et puis, un port de tête qui est pas naturel à mon avis.

Vous voulez dire l'orientation de votre tête ?

Oui. Par rapport au haut et bas.

Vous avez l'impression d'être plus en bas ou plus en haut ?

Plus l'impression d'être sur le haut. Oui. Et comme on a pas le regard qui nous guide, parce que c'est le regard finalement qui nous guide, on est un peu désemparé quoi. De ce côté là. Et ben, le tram fait beaucoup de bruit. Un bruit de ferraille sur les rails.

Et qu'est-ce que vous percevez par ici ?

Plus d'air. L'air est plus vif, enfin, pas plus vif mais plus intense. Les joues. Il arrive de là cet air. Il est dirigé sur la joue droite, sur la main éventuellement. Mais bon, c'est de l'air, c'est pas du vent. De temps en temps, on a l'impression que la route... que le sol est granuleux. Je sens à la semelle qu'elle est pas toujours parfaitement plate.

Vous sentez des petites différence, mais c'est quoi, c'est la texture du sol ou...

Texture du sol plus. Bien que je pense que ça soit toujours du goudron, parce c'est quand même très plat, c'est pas caillouteux, mais, de temps en temps, je pense qu'il y a des cailloux qui sont passés sous le macadam et qui... fait des petits renflements. Mais renflements, pas... c'est pas des gros trucs. Si vous me faites passer sur un passage pour aveugle, je pense que je le sentirai quand même. On a des corbeaux qui nous braillent après. Un vélo sur ma gauche. Un tram à nouveau. Ah, ben, là, ça sent mauvais. Je sais pas ce que ça sent. C'est une odeur de pots d'échappement ou de je ne sais quoi, un gaz de ville que je n'aime pas. La radio dans une voiture ou dans le tram, je sais pas. Des voitures qui accélèrent qui passent sur des... sur des plots, des machins qui font du bruit.

Alors, on va s'orienter légère sur la gauche.

Piste cyclable :

Très bien.

De quoi... je sais pas. Y avait un marcheur à pieds ou un vélo sur ma gauche. Là, y a un marcheur à pieds. Ah, ben là, c'est granuleux, ça descend légèrement. Là, c'est des cailloux, c'est plus du revêtement goudron. Voilà. Un cailloux fin mais cailloux. Je continue dans cette direction là tout droit ?

Oui, ne vous inquiétez pas.

Là, je remonte sur du goudron. Là, y a un oiseau qui pioute. Et là, tout d'un coup, je pense au regard des autres quand ils me voient dans la rue avec un masque (*rires*). Sûrement interrogateur. Ah, ben, là, ça sent le feuillus, un peu moisi, un peu en décomposition. J'aime bien cette odeur. C'est un odeur de forêt aussi. Mais ça passe très vite. Un vélo passer derrière moi.

C'est-à-dire ça passe très vite ? L'odeur ?

Oui, l'odeur passe très vite. Y a eu un passage là et c'est fini. Un frein de vélo derrière moi. J'ai pas la tête détendu là c'est marrant ça.

Et là, par rapport à ce que vous percevez, comment vous imaginez l'espace autour de vous ?

Ben je pense qu'il y a des maisons sur ma gauche, peut-être des arbres sur ma droite. Il y a peut-être des maisons sur ma droite mais je suis pas certaine. Et... là, on est à plat. On est le long d'une piste cyclable, c'est certain parce qu'on entend des vélos passer. Euh... autrement... y a plus d'air, ça doit être plus aéré comme quartier parce qu'il y a plus d'air qui m'arrive face à moi.

Donc, un espace un peu plus ouvert.

Oui. Fort agréable d'ailleurs.

Alors, là, on va aller sur la gauche.

Rue du Conservatoire :

Et les corbeaux qui continuent à piailler. Mais, je suis étonné qu'il y ait si peu d'odeurs parce qu'un matin frais comme ça, on devrait avoir comme ça des odeurs.

C'est-à-dire que partout dans la ville, il y a des odeurs comme ça le matin ?

Oh, ben, moi, quand je sors de chez moi, y a des odeurs parce qu'on est dans la campagne et puis y a des odeurs quoi. Là, y a peu d'odeurs. Même les yeux ouverts, je suis sensible aux odeurs alors que là, non, j'ai pas... les bruit, oui. J'entend à droite, j'entend à gauche. Mais, les odeurs très peu. J'entend mon sac qui fait gling, gling. Des clef qui sonnent. Des gens qui parlent. C'est la vie quoi. Des gens qui parlent de loin qui crient plus ou moins, sur un ton assez aigüe.

Et par rapport à tout à l'heure...

Un portail qui s'ouvre.

Vous l'imaginez comment l'espace ?

Ben, là, beaucoup plus large. J'ai l'impression d'être dans un espèce de carrefour où... Toujours, j'ai l'impression d'avoir les arbres sur la droite, mais bon, c'est pas certain. Et puis, je connais un peu ce secteur, donc je sais pas si j'imagine pas... enfin, je connais un peu ce secteur, non, pas forcément là, où on est, mais j'ai peut-être l'image de ce qu'il y a. Il y a entre autre un carrefour un peu plus loin en allant vers la MC2 et j'ai un peu l'impression d'être dans ces parages là, un peu large, moins construit qu'ailleurs et les voies s'élargissent ici et... ça sent pas bon. Je sais pas ce que ça sent. Ça sent le chien mouillé ou je ne sais quoi. Là, je suppose qu'on va traverser une voie puisque une voiture vient de me passer devant.

Oui. Tout à fait.

Chemin de Gordes :

Alors, là, sur la gauche, y a une toute petite marche. Voilà. Et sur la droite.

Alors, lui, il va pas faire long feu avec sa voiture s'il la malmène comme ça. Bon, il nous a pas écrasé, c'est déjà pas mal. Là, y a une bosse. Là, on a l'impression qu'il y a quelqu'un à côté de vous. À votre droite.

Ah, oui ? Qu'est-ce qui vous a donné cette impression là ?

Je sais pas. La marche dans les feuilles, ça trompe un peu.

D'accord. Alors, on va s'arrêter y a une marche qui descend.

Chemin de la Cabrière :

Et on va sur la gauche.

Bon, là, c'est bombé un peu. Le pied droit plus haut que le pied gauche. On marche comme des...

Des...

Je trouve plus. Des dahus.

Oui, des dahus à flanc de montagne (rires).

Bon, les dahus, y a qu'à flanc de montagne qu'on les connaît, si on a pas de montagne, on en parle pas. Hein, il fait frais. L'air, il est dirigé d'un peu de partout. Là, je l'ai en pleine figure. Là, la route est un peu cabossée. Peu d'odeurs, toujours peu d'odeurs. La route est un peu... ah, on entend les oiseaux là, ça chante bien. Mésanges.

Et là, vous imagineriez le lieu un peu comment ?

Ben, là, je pense qu'on est plutôt dans des petites maisons, y a pas d'immeubles ou peu, avec des vergers, des jardins autour des maisons, clôturés sans doute.

Et qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

Ben, déjà, je sais qu'on est en ville et les oiseaux chantent et y a des...

On va se mettre juste là (on se range sur le côté pour laisser passer une voiture).

Un voiture. Donc, on est le long d'une voie de voiture.

Donc, vous me disiez ?

Oui, les oiseaux qui chantent dans les jardins. Bon, si... si y a tant d'oiseaux, y a obligatoirement des arbres. Des arbres, des arbustes. Comme on est en ville, vraisemblablement, tout est clôturé. Mais les oiseaux sont pas très loin, on sent qu'ils sont familiers, c'est proche. Un camion. Un camion ou un gros engin, je sais pas, qui nous passe devant. C'est marrant, j'ai l'impression d'avoir des plots tout le long de la route ici de ce côté. Mais c'est peut-être qu'une impression.

C'est-à-dire ?

Ben, des barrières qui nous protègent de la voie quoi.

C'est-à-dire comme un resserrement ?

Oui. Mais plutôt protégé.

Et qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

Ah, ben, ça... c'est une impression que je ne suis pas capable d'analyser.

D'accord.

Rue Ponsard :

Alors, on va aller sur la droite. On va s'arrêter là, y a une petite marche qui monte en face de vous. Voilà. C'est bon. Et on continue tout droit.

Là, y avait pas un passage qui était pas une marche sur le côté, à gauche ? Un passage pour handicapé par exemple.

Non, j'ai pas remarqué. Attendez, allez y, passez (une poubelle nous empêche de passer à deux sur la rue). Voilà.

Là, y a une plaque de je sais pas quoi.

Alors, comment vous vous sentez ici ?

Très... beaucoup plus refermé. Beaucoup plus à l'étroit. C'est beaucoup plus chaoteux.

Chaoteux ?

Oui, au niveau du chemin. Plus étroit, plus fermé, plus... plus risqué, plus dangereux. La route est pas plate. Enfin, le chemin du moins, le chemin n'est pas plat. Ça monte, là, ça descend. Je suis quand même assez crispée au niveau des épaules.

Ça veut dire ?

Et ça monte, ça descend. Que le terrain est accidenté. Voilà, une poubelle par exemple.

Vos épaules crispées, ça veut dire quoi ?

Un peu pas détendu quoi.

Pas détendu sur cet endroit en particulier ?

Plus là oui. Parce que je me sens un peu à l'étroit là. Là, ça monte.

Alors, y a une marche qui descend. On continue. Et y en a une autre qui monte. Voilà.

On a traversé un passage, je sais pas lequel. Là, je sais pas sur quoi je suis montée. Là, ça descend, là ça remonte.

Alors. Attendez deux seconde (je sort une poubelle qui nous barrait le chemin).

Des voitures à gauche.

On a un obstacle.

Une poubelle pour changer (*rires*). C'était le ramassage des poubelles ce matin sans doute.

Oui, sans doute. J'avais pas eu ça les autres jours.

Ils ont pas rentré leurs obstacles encore (*rires*). Là, je sais pas ce que c'est. Une bouche, je sais pas quoi. Allez, on va essayer de se détendre pour ressentir les choses.

Alors là, ça vous aidait pas vraiment à...

À ressentir, ben, oui, ça bloque un peu parce que, quand on est crispé, on lâche pas les sens. Ah, ça descend. On a des vélos, des voitures.

Et vous imaginez ça comment par ici ?

Ben, ça se re élargit un petit peu mais... mais pas... mais, c'est quand même assez étroit encore. En tout cas, notre passage, il est étroit. Notre passage à nous, notre chemin, il est étroit. Là, c'est aussi les poubelles que je heurte à chaque fois avec mon sac.

Vous touchez quelque chose sur la droite ?

Ouais, à gauche. Ah, ça, j'ai senti. Ce qui me ferait dire, y a soit des poubelles qui sont pas rangées, soit des barrières, enfin, des plots, des poteaux qui nous séparent de la voie.

On va légèrement sur la droite.

Avenue Jean Perrot :

Voilà, c'est bon.

J'ai presque l'impression d'être contente de m'éloigner de cette voie. Ah, un camion.

Vous m'aviez dit quoi ? Vous aviez la sensation de...

Je suis presque contente de m'éloigner de cette voie.

De là où on était ?

Là, maintenant, oui, quand on a tourné un peu là. J'ai l'impression de m'éloigner un peu d'un endroit très trafiquant.

Par rapport au sol ?

Non, par rapport à l'environnement. J'ai l'impression qu'on laisse les camions un peu plus loin, que... que les voitures sont moins près. Là, y a des bonnes odeurs de bois, de champignons, oui, de... des feuilles au sol qui... qui laissent imaginer qu'il y a des arbres tout autour.

Et là, vous imagineriez ça comment ici ?

Là, on est un peu plus au large parce qu'à nouveau, y a du monde et, ce qui est très curieux, c'est que j'ai toujours le vent dans la figure, alors depuis le temps qu'on tourne, je suis un peu surprise. Je le sens sur les deux oreilles donc... donc je l'ai à nouveau face à moi quoi. Là, ça descend un peu, ça remonte un peu.

Donc là, par rapport au vent ça vous donne un peu...

Un direction.

Et ça vous dit quoi par rapport à l'espace ?

Ben, que c'est plus espace quoi, qu'il y a plus d'espace. Oui, parce que là, y a nettement plus d'air que dans la petite rue où je me sentais à l'étroit. Enfin, la petite rue, je sais pas si c'était une petite rue. Non, sûrement pas, puisqu'il y avait beaucoup de voitures et de camions. Mais je veux dire, c'est plus... c'est plus cool par là. Là, ça monte. Dès qu'on lève pas les pieds, ça va pas. Et là, ça descend. Y a des caniveaux tout le long. Ça doit être des seuils de maison, je suppose. Des feuilles à nouveau. Ah, plus sèches. Une maisons en construction sans doute ou un immeuble, ou une usine. Des oiseaux. Ça m'étonnerait pas qu'il y ait des grands arbres ici sur ma gauche. Là, à mon avis, on est sur le chemin du retour, je sens plus d'air du tout.

Alors, on va légèrement à droite.

Chemin boisé :

Petits cailloux à nouveaux.

Vous m'avez dit que vous pensiez être sur le chemin du retour ?

Oui, parce que je ne sens plus d'air sur la figure, ni sur la droite, ni sur la gauche. Et plus du tout d'air. Enfin, j'ai de l'air, si, mais j'ai plus d'air qui m'arrive sur le visage. Là, on est sur des... des cailloux petits.

Un peu sur la droite là.

En plus, on a tourné sur la gauche plusieurs fois et là, on tourne sur la droite donc ça paraît être logique, mais c'est pas sûr. Là, c'est un avion, non, là, je sais pas. Des enfants qui jouent, qui crient ou qui s'amuse, je sais pas.

Là, encore légèrement sur la droite. Parfait.

Oui et j'ai l'impression que j'ai les voitures qui viennent plus sur ce côté là comme ça.

Sur la gauche.

Sur la gauche, donc, effectivement, un retour quoi. Là, je sais pas s'il y avait pas un arbre sur ma gauche quand on vient de passer.

Vous avez senti...

J'avais l'impression d'avoir une... une énergie différente. Des enfants.

Et ici, vous imaginerez ça comment ?

Là, je suis assez au large.

Au large ?

Oui, là, je suis moins à l'étroit que quand je l'ai dit là. Plus au large... plus d'espace. Il doit y avoir un terrain de jeu sur la droite donc... ça me donne un peu de volume. Ça monte, ça monte, ça monte, ça monte, ça monte (*rires*). On a vraiment l'impression de monter très haut.

Ah, oui ? Alors, un peu sur la gauche là.

Alors, y a de l'herbe ou de la terre là, je sais pas. Donc, on est vraisemblablement dans un... ouais, ça, c'est de l'herbe. Dans un coin genre jardin public ou un truc comme ça. Ou un espace vert.

Donc là, c'est l'herbe qui vous...

Là, c'est l'herbe qui me guide oui. Et puis, ça monte, ça descend, c'est pas plat, un terrain de jeu. un... un espace... en herbe et pas forcément plat. Là, ça monte sur la gauche, ça montait sur la droite la dernière fois. Ça va je peux y aller ?

Oui, ne vous inquiétez pas.

Ça sent l'herbe d'ailleurs, ça sent l'humus, ça sent... et je retrouve les cailloux. Là, j'ai l'impression d'avoir une grande étendue sur ma droite, clôturée peut-être mais assez large en ce moment.

Et vous arrivez à vous voir un peu... au niveau des sens, qu'est-ce qui vous donne cette impression en fait ?

Ben, d'abord, y a des cris d'enfants, et puis, je sais pas, j'ai cette sensation d'ouverture sur ma droite, de liberté énergétique sur ma droite et moins sur ma gauche. Enfin, sur ma gauche, je l'ai, mais ça fait plusieurs bords sur la gauche. Sur la droite, c'est plus sans doute boisé ou fleuri ou... je sais pas. Les oiseaux qui chantent, c'est quand même sur la droite, c'est toujours ce côté là. On a l'impression de tourner autour d'un terrain de jeu ou... un espace au milieu de la ville.

Un espace au milieu de la ville. Ça veut dire quoi ?

Ben, ça veut dire un endroit où on peut se refaire un peu les poumons quoi. Au lieu d'avoir toutes ces maisons resserrées les unes contre les autres, on a... on a de quoi voir le ciel. Alors, c'est marrant parce que je l'imagine bleu avec des nuages, mais il doit être gris, c'est pas grave.

On a une toute petite marche là.

Parking :

On va sur la droite. Voilà. Et ici, vous percevez quoi ?

Les oiseaux sont à gauche cette fois. Je suppose qu'on est rentré dans le terrain dont je parle. Et je ne sais pas s'il existe. Là, ça chante bien à gauche, les corbeaux à droite.

Alors, on va se déplacer sur la gauche. Voilà. Là, une toute petite marche. Et on va sur la droite.

Ah, les oiseaux sont à gauche. Ça, c'est des moineaux. Les corbeaux à droite. Des gens qui toussent mais c'est normal, c'est la saison. Là, y a une drôle d'odeur. Pas très agréable. De serpillère mouillée.

Une odeur pas agréable de serpillère mouillée (rires).

Voilà. Mais c'est pas vraiment l'odeur de la serpillère mouillée, c'est autre chose, mais je sais pas quoi. Je pense pas que ça soit végétal.

Sous la MC2 :

Un gars qui doit téléphoner.

Là, vous imaginez ça un peu comment ?

Ça monte légèrement, ça descend légèrement. et... assez équilibré entre la droite et la gauche. Oh, lala, ces corbeaux ! Un vélo. Il fait à nouveau frais, on a à nouveau le vent dans la figure. Il fait pas à nouveau frais, on a plus de vent dans la figure, on est plus dans le sens du vent quoi. Un vélo. Oui, on est pas loin d'une piste cyclable. Enfin, on est le long d'une piste cyclable du moins.

Devant MC2 :

On entend des enfants sur la droite. Il doit y avoir un terrain, ou un terrain de jeu, ou quelque chose.

Donc sur la droite, là bas, une sorte de terrain de jeu avec le bruit des enfants.

Oui. Ou des jardins, je sais pas.

On va s'arrêter ici deux minutes, et j'aimerais que vous ressentiez un peu cet espace, que vous m'en parliez, ce que vous percevez, comment vous l'imaginez.

Bon, c'est un lieu urbain, ça, c'est certain, y a des voitures, y a... y a de l'espace. Y a de l'espace à droite, y a de l'espace à gauche. Quoi dire d'autre. J'ai pas d'odeur particulière. Des bruits, c'est sûr que... qu'ils relatent les voitures à gauches. Rien à droite, enfin, du moins, pas de véhicules à droite. C'est plutôt des lieux de détente, de vacance, enfin, de loisir. Mais bon et... oui, la circulation de ce côté et plus le calme de ce côté.

Donc plus la circulation sur la gauche et à droite plus calme. Dernière petite question. Et par rapport au parcours qu'on a fait, est-ce que vous pourriez me le découper. Est-ce que vous avez eu la sensation de passer par des endroits différents ?

Oui. Oui. Y a eu l'endroit très étroit, le... moi, j'ai eu l'impression de tourner autour d'un pâté de maisons et... d'avoir des endroits, des petites ruelles plus étroites, enfin, ruelles, non, des espaces de piéton plus étroits mais avec une grosse circulation de voitures, de véhicules quoi, voitures, camions. Et dans la partie étroite, là bas, j'ai trouvé que c'était particulièrement désagréable alors qu'après... et puis, bon, on était un peu confiné quoi. Confiné sur tous les plans, l'air... ça donnait une envie de se rétrécir, de se recroqueviller sur soi, alors que les autres passages qu'on ait l'air dans la figure ou qu'on l'ai eu dans le dos, j'ai pas eu cette sensation là.

D'accord. Donc vous me parliez de petites ruelles...

Enfin, peut-être pas ruelles parce qu'il y avait une grosse circulation. C'est plutôt des passages étroits pour les piétons, d'ailleurs, c'est là où on a trouvé les poubelles là.

D'accord, donc vous parlez de ça.

C'était un passage un peu... pas très agréable parce que pas d'espace pour circuler.

Y a eu d'autres passages comme ça remarquables que vous avez senti ?

Et ben, le coin où on avait l'impression d'avoir un parc sur la droite. Enfin, un parc ou un espace de jeu sur la droite, était agréable parce que les véhicules étaient sur ma gauche et... on avait pas l'impression d'accélération et de décélération, y avait pas de feu apparemment à cet endroit là. Donc, y avait pas de démarrage brutal, c'était plus cool que... que les autres endroits, cette partie sur la fin là, où on avait cette impression d'avoir un jardin sur la droite, jardin public ou autre. Enfin, c'est peut-être qu'une impression.

Vous pouvez enlever le bandeau.

Début du deuxième tour.

D'accord. Ah, ben, ça fait beaucoup de lumière. Heureusement qu'il n'y a pas de soleil. Ah, ben, voilà, oui, il est là, le terrain. Ah, ben, oui, je le connaissais même pas ce coin. D'accord. Donc on a tourné là autour. Bon, vous allez me refaire faire le parcours.

Oui. Est-ce que ça vous surprend d'être dans un type d'endroit comme ça ?

Ben, ça me surprend parce que je pensais que la route était beaucoup plus près que ça. Euh.. ça me surprend parce que je pensais... non, c'était pas là, c'était beaucoup plus loin, je sais pas, où on a été quand je sentais le terrain de jeu là le... et j'avais l'impression qu'on était plus près des voitures, et je pense, effectivement, qu'on était plus près des voitures là bas, mais qu'il y avait de l'espace sur ma droite.

Ben, je vous montrerai où c'est et je vous rappellerai ce que vous m'avez dit.

Et ben voilà. Ça fait quoi, une demi heure ?

Je vais vous dire ça. 40 minutes.

Ah, oui. La petite demi heure en question (*rires*). Bon, on est face à la MC2, donc on est parti de plus loin.

Oui, alors, on va pas repartir exactement de là où on est parti, mais on va le voir visuellement.

Mais là, j'aimerais bien repasser dans l'endroit où il y avait les poubelles et compagnie parce que là, c'est vraiment... une imagination que je m'étais faite... mais c'est joli ce coin, en plus, c'est agréable comme verdure et des arbres et... oui, et on tournait légèrement parce que ces allées sont pas parfaitement droites. Ce qui n'est pas désagréable parce qu'on a pas l'impression de tourner à angle droit. J'ai jamais eu l'impression de tourner à angle droit. Je crois qu'on a jamais fait. Si ?

Ah, ben, j'ai essayé de garder un rythme de marche donc j'ai pris des courbes.

Oui, et c'est agréable parce que les angles droits, ça casse un peu... en même temps, ça permet peut-être de mieux sentir les différences.

En fait, on peut le voir d'ici. On est parti du feu vert.

On est venu ici.

Tout à fait, on est venu jusqu'ici.

On est venu donc tout droit. Y avait effectivement les tram sur ma droite.

Et c'est là où vous m'avez dit entendre une petite voix ou une radio.

Une radio, ça devait être une radio.

En fait, je crois que c'était une voie dans le tram qui annonçait quelque chose donc...

Piste cyclable :

Ah, oui, d'accord. C'était un haut parleur quand même. Je sais pas, y a eu un espèce de gros camion, on aurait presque dit un bulldozer à un moment. Alors je sais pas si c'est pas cet espèce d'affaire qui arrive là. Ça faisait un bruit pas possible. Ouais, c'est dommage d'avoir pas vu ces fleurs, ces sauges. Ouais, c'est ça qu'on a entendu tout à l'heure. Et c'est un appareil de nettoyage je suppose.

Ouais. C'est un camion de nettoyage de la...

Donc y avait un collègue là.

Oui, et ici, vous avez senti une odeur quand même...

Et ça sent à nouveau là.

Que c'était éphémère.

Et ça sent à nouveau là, tout de suite. Mais pas longtemps. Mais ça sent plus le...

La feuille.

La feuille morte, le champignon, le sous bois. Ici, ça sent plus longtemps. Là, je sens déjà moins. Parce qu'il y a déjà tous les arbres qui doivent dégager de l'odeur mais bon, y a pas de soleil alors les odeurs sont peut-être moins fortes. Alors là, c'est la MC2 et là c'est un collège.

Tout à fait.

Mais c'est pas Mounier ça ?

Non, c'est... euh... comment il s'appelle ce lycée.

Un lycée collège. La petite rose. Oui, donc ça montait de temps en temps, des petits trucs granuleux, des cassures de goudron.

Là, on est allé à gauche.

Rue du Conservatoire :

D'accord. Ah, ben, là, on était vraiment en dehors de la circulation. Et qu'est-ce que j'ai dit à ce niveau là ?

Euh...

Parce qu'il y a pas du tout de circulation. J'aurais dû le dire.

Y avait juste quelques personnes, des oiseaux un peu...

Ah, d'accord, donc c'est cet espace où je disais un peu boisé.

Oui, vous aviez une sensation d'arbres à votre droite ou...

À ma droite. Les arbres ont quasiment toujours été à ma droite. Donc c'est cet arbre là que je ressentais. Ouais, parce que là, j'aurais dû dire y a pas de circulation là. Il est beau cet arbre en plus.

Et par rapport à vos impression de tout à l'heure, vous...

Et alors là, ça sent le chat. C'est peut-être ça l'odeur de serpillère mouillée.

Non, c'est pas la serpillère mouillée. C'était pas le chien mouillé ? Je crois.

Peut-être. Et ça sent le chat en fait. Parce que c'est caractéristique, enfin, ça sentait parce que ça sent plus là. D'accord, donc là, y a des... et ben voilà les oiseaux à gauche. Oui, c'est boisé quand même.

Enfin, c'est boisé, y a des arbres. Sympa comme coin dans une grande ville.

Chemin De Gordes :

Donc, c'est dans cette petite rue que je me suis sentie si mal ?

Non, c'est plus loin. Là, on a pris à droite.

On a pris là ?

Tout à fait, et là, y a une voiture qui est passé et vous m'avez dit j'imagine qu'on va devoir traverser une rue.

D'accord.

En fait, on est monté sur ce trottoir et on l'a longé à droite.

Et donc on était dans un espace privé quoi.

Ici ? Non.

Ah, oui, on était sur ce trottoir.

Les feuilles, vous avez eu la sensation qu'il y avait une troisième personne.

-Ah, oui. D'accord. Parce que ces feuilles, ça trompe vachement. Là, y en avait beaucoup donc... moi, j'en avais très peu donc j'avais sans doute la différence entre les deux. Chemin de la Cabrière...

Et là, c'est la grande marche qu'on a descendu.

Effectivement.

Chemin de la Cabrière :

Et la route qui était bombée. C'est là que j'en ai parlé.

Oui et on a parlé du dahu (rires).

C'est vrai qu'au coup d'oeil, elle est bombée effectivement. Je l'aurais peut-être pas remarqué si j'avais à décrire le lieu les yeux ouverts.

Oui, on se focalise pas sur les mêmes choses.

Non, non, on a vraiment des...

En fait, c'est là où vous m'avez dit des maisons, individuelles, des jardins.

Oui, là, c'est vrai, c'est juste (rires).

Bon, après, c'est pas que c'est juste ou pas, c'est que vous aviez eu cette sensation là.

Oui, cette sensation. Non, mais c'est vrai que c'était un coin un peu plus tranquille. On est resté au milieu de la route là, on est pas passé sur le côté.

Tout à fait.

Parce que j'avais toujours l'impression d'avoir toujours des poteaux comme ça sur le côté, sur mon côté gauche. Mais je sais pas où...

Alors, en fait, c'est juste ici, dans cette ruelle là.

En continuant tout droit ?

Tout à fait, dans le resserrement, vous m'avez dit avoir l'impression de comme des choses à côté, des poteaux en fait.

Voilà, c'est ça que... on est à l'étroit quoi. Ouais, donc les lieux fermés, on ressent quand même. C'est vrai que c'est pas un ruelle dans laquelle je suis bien pour le moment. C'est... ça vous resserre au niveau des épaules, c'est... ça serait à mi hauteur, je dirais pas, mais ces murs de 1m80 c'est trop haut à mon goût.

Et là, on a pris à droite.

Rue Ponsard :

On a pris à droite. Et voilà, ben, c'est ça que j'ai senti, ces poteaux. J'ai eu l'impression d'avoir des poteaux tout le long comme ça. Sans les avoir touchés et... oui, des passages de porte. J'en ai parlé. Bon, là, c'est pas un passage de porte mais bon... ça y ressemble quoi. Ouais, ça, là, je me souviens là. Là, je me sentais à l'étroit parce qu'il y a les voitures qui me mettent à l'étroit. J'ai touché un... à un moment j'ai du toucher un rétro sans doute.

Un rétro, tout à fait. Et là, c'est aussi désagréable que tout à l'heure cet endroit ?

Ah, j'ai pas du tout aimé cet endroit. Pas du tout, du tout. Je sais pas, j'étais... j'ai tapé sur la poubelle là sûrement. Non ? J'ai pas aimé ce passage. Bon, ben, oui, y a des immeubles, c'est vrai que...

Mais maintenant, vous avez la même sensation ou...

Non. Pas autant. Non, parce qu'on fait abstraction de ces choses là après. On les a pas... on a vécu en ville, on sait ce que c'est que la ville. Mais c'est vrai que quand on vit à la campagne, on sait pourquoi on vit à la campagne.

Et vous imaginiez ça un peu comme ça ?

Oui. Je vous disais quand même que la rue devait être large parce qu'il y avait beaucoup de trafic mais on se sentait à l'étroit. Effectivement, y a des immeubles un peu partout. Là, les maisons sont hautes, ce ne sont pas des villas. Non, là, j'ai pas senti ces peintures là. Mais, c'est vrai, c'est vachement étroit là, entre le poteau et la voiture. Là, je pensais que j'étais le long de barrières comme ça, de barrières, de poteaux, pas de barrières forcément mais de poteaux.

Comme une frontière.

Oui, comme une frontière. On risquait rien par rapport aux voitures déjà.

Avenue Jean Perrot :

Oh, ben, j'aurais fait ma petite ballade matinale.

Vous auriez pensé à un genre de lieu comme ça ici ?

Là, oui, je pense. Mais je pensais qu'il y avait moins d'immeubles que ça, je pensais qu'il y avait plus des maisons individuelles. Mais, effectivement, j'ai senti le bus à gauche.

Oui, y avait pas mal de circulation.

Oui, ça circulait, mais, bon, euh... après, je pensais qu'il y avait moins d'immeubles que là. Maintenant, là, je suis moins bien là. Surtout les immeubles sont très hauts, on a l'impression qu'ils nous étouffent. Y a quand même les montagnes là. Alors, c'est peut-être ça qui m'a... qui m'a permis d'être mieux. Alors, le 31 il roule dans les deux sens ? Ah, on est sur l'avenue Jean Perrot là ?

Oui, tout à fait.

Donc, on a fait l'avenue Jean Perrot en remontant. Oui, parce que je disais qu'il y avait les voitures sur ma gauche. Oui, c'est ça, on a bien fait un tour de pâté de maison. Bon, là, si j'avais été toute seule, j'aurais tapé dans les feuilles et je les aurais envoyé balader, alors qu'il vient de tout souffler le pauvre gars. Ah, non, c'est pas là qu'il était. On est encore des gamins. Tant mieux d'ailleurs. Tant qu'on retombe pas dans l'enfance, on peut jouer. Ah, là, on est passé là. Qu'est-ce que j'ai dit quand on est passé là ?

Là, en fait, vous avez ressenti les arbres mais les petits à gauche.

J'ai pas ressenti là ?

Non. Mais, après, on s'est enfoncé là, on a changé de sol. Mais comme vous pouvez le voir, il y a encore beaucoup de circulation.

Et c'est là où j'entendais les petits enfants ?

Tout à fait.

Donc c'est pas là où j'ai dit qu'il y avait un terrain de jeu ou quelque chose ?

C'était plus loin.

Chemin boisé :

D'accord. Ah, ça sent le champignon. Hum ! Mais j'ai l'impression que j'ai besoin de mes yeux en même temps pour sentir. C'est marrant. J'ai l'impression de plus sentir l'odeur maintenant que...

Que tout à l'heure.

Que tout à l'heure oui. Bon, le fait d'avoir le bandeau sur le nez, peut-être aussi que ça limite un peu. Mais c'est super. On a fait tout ce chemin ?

Oui, tout à fait.

Mais c'est sympa là. Donc, on a tourné autour du collège si je comprend bien.

Oui.

Les corbeaux, les merles, les moineaux, de visu. Ouais d'accord, c'est là où on est monté ?

Oui.

Ah, d'accord, c'est là où j'avais l'impression de ne jamais m'arrêter de monter. Je me disais c'est pas vrai. Mais, c'est vrai que c'était pas plus long que ça, mais j'ai eu vraiment l'impression de monter très haut.

Et là, on a pris à droite.

Dans l'herbe oui.

Pour éviter les racines, c'est dangereux.

Oui, et quand on prend de l'âge, j'ai remarqué qu'on levait moins les pieds.

Et puis, avec les yeux bandés, on peut pas anticiper.

Oui, enfin, bon, si on bute à cette allure là, on se récupère.

Mais, bon, c'est pas agréable.

Oui. Ça casse le rythme. Je vois, j'avais les épaules vraiment très tendues dans le petit passage où... je le sentais, j'avais la nuque qui était coincée et les épaules qui... *(elle souffle)* coincés. C'est joli comme coin.

Ici, c'est marrant parce que c'est juste ici où vous m'avez dit que vous sentiez un espace ouvert ici et là beaucoup moins.

Oui, on sent bien ça.

Oui, voilà, un espace dans la ville vous m'avez dit.

Oui, c'est vrai, un espace dans la ville. C'est plus ouvert qu'ailleurs. On est pas sur du goudron là. Et les voitures, elles sont plus loin quand même. D'accord et là, on a longé... on est passé par là ?

Non, on est allé à gauche.

On a fait le tour du Conservatoire. Bon, ben, je connaissais pas ce coin c'est parfait.

Parking :

Je pensais qu'on était vers la MC2, mais, justement, je pensais qu'on avait fait plus le tour de la MC2 que ça. Là, ça sent bon. Hum !

Du coup, maintenant, vous sentez beaucoup plus.

Je sens beaucoup plus d'odeurs maintenant que... j'ai besoin des yeux quoi. Mais peut-être que d'avoir les yeux fermés, on met un peu, on rétracte un peu ses sens. Quand on est un peu plus habitué je pense, si on est vraiment...

Là, on est passé par là.

On a pas pris le passage piéton quand même.

Non, on est allé là. On est passé sous la MC2.

Vous m'avez fait vivre dangereusement quand même.

Bon, c'est un parking quand même donc...

Oui, on va dire que... non, je suis pas du tout inquiète. Et ça, c'est la MC2 ?

Sous la MC2 :

Je suis jamais venu avant.

Et là, c'est marrant parce que le sol, ça vous a pas du tout...

Oui, les carrelages, effectivement, j'ai pas senti. Je devais être capté par autre chose. Je sais pas quoi. Parce que, ouais, là, y a un sol différent. Monter et descendre ça, j'ai du le dire.

Là, vous m'avez dit c'est régulier à droite et à gauche comme si c'était...

Ah, ouais. Et, ben, c'est vrai.

Oui, c'est très rectiligne.

Ben, c'est très béton. Enfin, bon, c'est pas disgracieux, loin de là. Oui, c'est aéré quand même. Oui et on arrive dans l'espace où on est arrivé tout à l'heure. D'accord.

Et là, on a croisé un vélo juste ici, je crois, qui est passé comme ça et qui a ralenti.

Bon et ben, voilà une bonne expérience.

Devant la MC2 :

Bon, y aurait eu le soleil, on aurait eu encore d'autres sensations parce qu'on tournait autour du soleil quoi. Enfin, on tournait devant le soleil plutôt. Et là, on sent bien l'air dans la figure.

Oui, tout à fait, là, vous avez bien senti...

Un espace ouvert.

Oui, un espèce de dégagement.

C'est bien de refaire le circuit après parce qu'on se demande vraiment où on est passé.

Et c'est curieux parce que chaque personne se focalise sur quelque chose de différent.

Oui, c'est ça qui est intéressant, il va falloir en faire beaucoup pour croiser les choses non.

Et puis, y a des choses qui reviennent quand même. Par exemple, sur l'espace serré, j'ai un ami qui a eu les mêmes sensations que vous.

Bon, déjà, je pense qu'en fonction des gens, effectivement, la petite ruelle étroite qu'on a prise, pour certains, c'est sécurisant.

Oui, cet ami dont je vous parlais, ça lui a rappelé les petites ruelles calmes dans la nuit quand il rentre le soir des fois de sorties avec des amis. Sinon, qu'est-ce que vous avez pensé de notre petite ballade ?

Ben, c'est toujours intéressant parce qu'on se le fait dans les petites fêtes, on se bande les yeux et on se fait diriger par quelqu'un et il faut imaginer ce qu'il y a, mais on le fait d'une façon toute petite. Alors que là, c'est un trajet suffisamment long et plus sérieux quoi. Donc c'est intéressant de voir comment on se comporte les yeux bandés déjà. Parce que c'est pas forcément évident de lâcher prise. Et puis, je trouve que c'est toujours intéressant d'être associé à une recherche.

Parcours Jean-Pierre, le 8 décembre 2008 à 16h30

Avenue Marcelin-Berthelot :

Pour le moment, on va attendre ici, et j'aimerais que vous me disiez ce que vous percevez et ce que vous ressentez plongé dans le noir.

Ben, là, je ressens essentiellement le bruit des voitures. Voilà. Y a des oiseaux un peu plus loin. Euh... oui, le bruit des voitures est dominant.

Est-ce que vous avez d'autres sensations, je sais pas, au niveau de la peau, peut-être, au niveau du visage, ou au niveau des odeurs ?

Au niveau des odeurs, non, parce qu'il fait extrêmement froid, on sent rien. Y a quelques petits passages aussi. Voilà, une espèce de frôlement. On sent une espèce de vie un petit peu. Enfin, c'est très léger.

D'accord. Si vous voulez, on va commencer à y aller. Je vais me mettre sur votre gauche et c'est vous qui donnez le rythme de la marche. Si, par moments, vous avez envie de vous arrêter pour mieux percevoir, n'hésitez pas.

Là, ça va, parce qu'en fait j'ai une intuition sur le parcours encore, parce que je l'avais vu.

Et, là, plongé dans le noir, qu'est-ce que vous ressentez ?

Là... Ah ! Ben, on se projette nécessairement dans la situation de gens qui on perdu la vue et on se dit que c'est pas bien marrant.

Pourquoi ça, pas bien marrant ?

Euh... Ben, c'est-à-dire que l'espace, tout à coup, se réduit, c'est-à-dire... Comment dire ? C'est un petit peu comme si on marchait sur un tapis roulant de jogging. Vous voyez ? En fait, c'est-à-dire, c'est comme si le mouvement n'existait plus. Et que... on bougeait sans bouger, on marchait sans bouger.

D'accord, je vois ce que vous voulez dire.

Bon, là, c'est marrant, parce que, déjà, comme on a fait un bout de chemin, j'ai l'impression de moins connaître le parcours, donc d'avoir plus de réticence par rapport aux obstacles éventuels. Remarquez, c'est vrai que les non voyants ils ont une cane.

En quelque sorte, je suis là pour remplacer la cane.

Oui, oui, j'ai bien compris. C'est vrai qu'en fait on se rend compte qu'il y a une contrainte d'entendre.

Une contrainte d'entendre ?

Ben, une nécessité d'entendre. Comme on voit qu'on ne voit pas, c'est vrai que... déjà, j'ai le sentiment qu'on s'en remet plus à l'ouïe.

Et votre ouïe vous dit quoi en ce moment ?

Ben, elle me renseigne sur la présence des oiseaux, sur... sur la vie tout autour. Mais, elle me donne pas de précision sur l'espace. Bon, le parcours est sans obstacle toujours.

Donc, y a toujours cette forme d'appréhension de l'obstacle qui arrive ?

Ben, oui, qui peut arriver. Là, je sens que ça monte un petit peu alors que peut-être on le sentirait pas dans un état normal. Bon, c'est vrai qu'on se sent quand même un peu tendu parce que... ben, une forme d'appréhension, c'est-à-dire, en fait, je suis en sauvegarde par rapport à l'individu. Là, y a des passages.

Quels types de passages ? C'est-à-dire, vous avez perçu quoi qui vous a...

Le passage de jeunesses. C'est... on peut l'induire au niveau... par rapport aux voix. Et par rapport aussi à la forme de déplacement en fait. C'est-à-dire, par rapport à la légèreté de déplacement dans le... Oui, on change de direction non ?

Oui, tout à fait, on va légèrement sur la gauche.

Piste cyclable :

Légèrement sur la gauche. D'accord.

Donc, vous me disiez par rapport aux voix et à la légèreté de déplacement.

Oui.

Vous le ressentez comment la légèreté de déplacement ?

C'est à cause des voix. Non, puis, non, parce que les bruits sont... pas alourdis, pas distincts. Bon, ce qui est aussi une projection que je fais. Enfin, non, c'est la réalité. Je sais aussi que je suis dans un secteur d'école donc... peut-être que je l'induis aussi par rapport à ça. Non, mais y a des natures de voix qui renseignent là dessus. Là, j'ai l'impression que vous sortez votre grand père infirme. Ça vous gêne pas trop ?

Ah, non. Pas du tout. Je pense qu'il y en a qui doivent avoir l'habitude parce qu'il y a déjà une trentaine de personnes que j'ai amené par ici.

Ah, oui, d'accord. Et qu'est-ce qu'ils font ? Ils regardent ou pas ?

Certain oui, certains non. Y en a qui disent bonjour souvent parce que je les croise souvent.

Bon, là c'est la musique.

Et par ici, vous percevez quoi ?

Pas grand chose à part ces voix distantes, des corbeaux dans le lointain. Euh... le fait que... petit à petit peut-être que... y a un petit peu une espèce de confiance... enfin, confiance, je reste vigilant quand même, mais enfin un semblant de confiance qui vient et puis... je sens... oui. Je sens surtout que... peut-être une désinhibition par rapport à l'image que je peux vous donner. C'est pas évident hein ?

Oui.

Les gens acceptent bien de le faire ce test comme ça ?

Oui. Assez facilement. On va vers la gauche.

Rue du Conservatoire :

Et, alors, leurs motivations c'est quoi ?

La curiosité.

Ah, bon, c'est marrant.

Essayer de se mettre dans la peau de quelqu'un qui a plus les yeux.

Oui, je comprend. Tiens, là, on a un bruit de moteur un peu inhabituel.

Inhabituel, c'est-à-dire ?

Ben, c'est-à-dire que j'arrive pas à le... à mettre une image. En fait, c'était quoi ?

Je vous dirais ça tout à l'heure.

Oui, mais c'est permanent. C'est pas quelque chose de mobile.

Je vous dirais ce que c'est.

Ça ressemble plus à un bruit de moteur ça.

Donc, vous me disiez que vous arriviez pas à mettre un image dessus. Mais, par exemple, quand on se ballade vous mettez une image sur...

Sur ce qui est autour ?

Oui.

Pas du tout.

Pas du tout. Donc, par rapport à ce que vous percevez, vous ne pourriez pas me dire comment vous imaginez ça ici.

Vous voulez dire le paysage ?

Le paysage ou des éléments de l'espace par exemple.

Non, absolument pas. Ben, c'est-à-dire quand, par exemple, quand y avait des bruits d'enfants ou de... comment dire ? D'ipod ou de choses comme ça, de musique, bon, c'est sûr qu'on fait renaître de vieilles perceptions de jeunes qu'on a pu voir avec ce genre de musique quoi, toujours dans un mouvement. Enfin, rien de bien précis. Et ça dure combien de temps comme ça ?

Ça dure une demi heure.

D'accord. Non, mais c'est intéressant aussi par rapport à la perception du temps.

Tout à fait.

Ah, là, y a un petit peu des voix, enfin, c'est lointain.

Alors, on va s'arrêter deux minutes.

Pourquoi, y a un feu rouge ? Un feu ?

Vous verrez tout à l'heure. On peut y aller.

D'accord, dans quel sens ?

Tout droit.

Chemin de Gordes :

C'est bien, le sol est relativement égal donc ça pose pas trop de problèmes.

Alors, on va s'arrêter ici. Juste en face de vous, y a une marche qui monte. Vous la sentez ?

Oui, je vois ça. Et, alors, il faut la franchir.

Tout à fait. Voilà, vous êtes dessus. C'est bon.

Et, y en a plus ?

Non, y en a plus. Et, on va vers la droite.

Ah, bon, d'accord. C'est vrai que là ça change.

C'est-à-dire ?

Ben, c'est-à-dire que quand on sent un obstacle, on s'imagine que... on postule un autre obstacle.

Donc, c'est comme si vous vous attendiez à une deuxième marche ?

Ou quelque chose dans ce genre là. Oui, et puis, la découverte que le parcours n'est pas aussi inaccidenté que... y a une rupture dans le rythme quoi. Et, la rupture dans le rythme au fond, ça crée l'angoisse.

Alors, là aussi, on va s'arrêter, en face de vous, y a une marche qui descend.

D'accord. Et, y en a qu'un ?

Oui.

Mon dieu, c'est vrai qu'on s'aperçoit que simplement une marche ça peut être catastrophique.

Là, on va vers la gauche.

Pour quelqu'un qui voit pas.

Chemin de la Cabrière :

Comme vous me disiez tout à l'heure avec un bâton, on anticipe déjà.

Oui, mais pour anticiper la marche, ça doit pas être évident. Il faut vraiment avoir l'habitude. Et, alors, est-ce que vous avez ressenti quelque chose de différent dans la perception de l'obstacle chez les jeunes et les plus âgés ?

Euh... pas vraiment justement. Si, y a quelque chose mais je vous le dirai après parce que ça risque de vous influencer sur le reste du parcours.

C'est marrant, on entend certainement mieux les oiseaux que... si on avait le paysage peut-être.

Vous avez la sensation qu'ils ressortent bien dans le paysage ?

Oui.

Et, vous imagineriez ça comment ici ?

Ben, déjà, y a plus beaucoup de voitures, donc... enfin, ils sont lointains. Donc, peut-être... un bout de parc ou de verdure non ? Enfin, quelque chose dans ce genre là. Enfin, bon... ah, y a un chien pas loin. Mon dieu. Non, c'est plutôt dans des immeubles, ou des maisons avec des chiens, je sais pas. Oui, c'est étonnant une concentration de chien pareils. Où est-ce qu'ils peuvent être. Manifestement, ils sont dehors donc ça doit être des villas non ?

D'accord. Tout ça, c'est par rapport à tout ce que vous avez pu glaner comme informations sonores.

Oui, c'est le chien... enfin, ce qui est curieux, c'est qu'il y en ait eu deux et qu'on a eu l'impression qu'ils étaient pas à l'intérieur quoi. Donc, où est-ce qu'il y a des chiens qui aboient en extérieur sinon dans un parc ou autour d'une maison ? Bon, retour à la case départ. Donc, de nouveau avec de la circulation en terrain inconnu.

Rue Ponsard :

Donc, on va vers la droite. Et, on va s'arrêter parce qu'en face de vous, il y a une marche qui monte.

Ah, bon, de nouveau.

Oui.

Mon, dieu.

Juste là. Voilà.

Ah, oui, d'accord.

C'est bon. Et y a plus de marche et on continue tout droit.

C'est marrant l'incidence de l'obstacle sur le parcours. Tout de suite, ça crée une rupture, une difficulté. Enfin, c'est assez évident quand même. Bon, c'est assez évident, mais c'est autre chose que d'en parler et de l'expérimenter. Bon, là, on longe une route manifestement non ? Enfin, on peut dire comme ça. Ah ! De la visite.

Vous avez perçu quoi là en fait ? Vous m'avez dit de la visite.

Oui, des pas. Une femme. Enfin, à cause du bruit des talons. Mais, bon... ben, là, je suis moins à l'aise parce que je sens que l'obstacle, il est pas loin, il est mobile et qu'il faut l'éviter.

Vous parlez des voitures ?

Oui, bien sûr.

Donc, là, vous vous sentez pas à l'aise là où on est.

Pas à l'aise, oui. Et puis, le sol est plus inégal là, en fait... je me méfie quand même.

Alors, on va s'arrêter là, y a une petite marche qui descend juste en face de vous. Vous êtes en face.

Ah, ouais, d'accord. C'est marrant parce que je la sens pas.

C'est bon, on y est, on peut continuer tout droit. Et, là, on s'arrête parce qu'il y a une marche qui monte cette fois-ci.

Et, ben, c'est un parcours accidenté.

Voilà, c'est bon. Vous me disiez que vous ne la sentiez pas ?

Non, mais je sentais rien.

C'est-à-dire, avant d'avoir...

Ben, avant que vous me le disiez...

Y avait pas la sensation d'un obstacle ?

Pas du tout, non. Est-ce qu'on est à un rythme normal là ? Ou à un rythme lent ?

C'est-à-dire ?

Je veux dire, est-ce que les gens qui ont fait le teste marche plus rapidement ou moins rapidement ?

On va s'arrêter pour... enfin, on va d'abord répondre à votre question. Qu'est-ce que vous vous avez comme sensation ?

Ici ?

Au niveau du rythme.

Au niveau du rythme, j'ai la sensation d'avoir un rythme relativement lent, de faire quand même un peu gaffe, ouais, de faire attention.

Ben, c'est exactement ce qui se passe. Le rythme de marche est plus lent puisqu'on est moins sûr de ses pas. Alors, en face, y a un obstacle imprévu. Donc, vous allez avancer. Vous sentez ça ?

Qu'est-ce que c'est ça ?

C'est comme une grosse pierre posée là, elle est pas longue, elle s'arrête juste au bout de votre pieds en fait. Vous voyez ? Vous envoyez votre pied un peu plus loin.

Alors, faut faire quoi ? Passer le pied par dessus ?

Tout à fait. Après, c'est bon. Voilà. C'est bon. Ça fait partie des imprévus de ce qui se passe en ville parfois.

Bon, on en est où du parcours ?

Alors, attendez je peux pas vous dire. Mais, là, au bout de votre pied, y a un tout petit truc qui monte. Voilà. On peut continuer.

On est sur quoi ?

Et, là, ça descend. Voilà. Vous voyez c'était pas...

Oui, c'était pas...

C'était juste un petit truc, mais bon... vous auriez pu trébuché si je ne vous avais pas prévenu. Et, là, c'est dégagé maintenant.

Et, là, on est près de la route là, non ? C'est quoi ? C'est près de l'autoroute.

Vous avez une sensation d'une grande route ?

Enfin, y a beaucoup de circulation.

Alors, là, on va vers la droite. On est dans le bon axe.

Avenue Jean Perrot :

Je suis dans l'axe ?

Tout à fait.

Ben, je sais pas trop quoi vous raconter, parce que c'est extrêmement monotone là.

Vous imagineriez ça comment par ici ?

Ben, toujours pareil. Y a des voitures sur au moins deux voix. Je les entends sur la gauche, mais je peux pas du tout imaginer ce qu'il y a sur la droite.

On va s'arrêter trente seconde. (une voiture nous empêche de passer)

Pourquoi ? Y a un feu ?

Et, on peut y aller.

Je repense à l'image quand même qu'on doit donner aux gens qui sont en voiture. Et, c'est vrai que j'ai du mal avec ça. Enfin, c'est un problème personnel.

C'est-à-dire que vous avez une appréhension sur comment les autres pourraient vous percevoir et... avoir un apriori par exemple. Alors, là, on va sur la gauche. Voilà.

Non, c'est-à-dire que je sens que je donne...

Et, là, sur la droite.

D'autre image, mais pas l'image que je souhaiterais.

Et, quelle image vous avez l'impression de renvoyer là ?

Ben, l'image d'un infirme. Ça fait penser tout d'un coup... mais peut-être que vous en avez entendu parler. Enfin, si peut-être. À une époque, à la télévision, à l'époque, y avait un programme qui avait mis sur pied par Gérard Miller. Vous connaissez Gérard Miller ?

Oui, je vois.

Et le programme s'appelait « dans le noir ». Et l'idée, c'était de faire se rencontrer des gens qui ne se connaissaient pas. Vous le connaissez pas ce programme ?

Non, pas du tout.

Alors, l'idée, c'était de faire se rencontrer des gens qui se connaissaient pas dans le noir, à une table, on leur apportait à manger. Et sans se connaître, ils étaient amenés à discuter et à échanger, donc... je me souviens plus si le but c'était de reconnaître quelqu'un ou pas. Enfin, tout se passait dans le noir. Et ils faisaient ça avec une fille qui était aveugle. Enfin, l'émission s'est vite arrêtée.

Ça me dit quelque chose maintenant.

Ben, c'était tourné en infrarouge. Si, c'était vraiment intéressant, mais ça a duré 4, 5 émissions. Et après, j'imagine qu'il devait plus y avoir de public. Bon, là, on est carrément au bord de l'autoroute. On est suivis aussi non ?

Vous avez la sensation d'être suivi ?

Oui, qu'il y a des pas qui sont pas très loin quand même.

Alors, là, on va vers la droite. C'est bon.

Chemin boisé :

Et, là, un peu vers la gauche. Voilà.

Je suis étonné, euh... de penser que les gens se livrent à ce genre d'exercice par curiosité.

Ah, je dis pas que c'est toutes les motivations, mais y en a... plusieurs, c'est la curiosité, ou par exemple, y a une personne qui me disait que, dans son enfance, elle a dû passer huit jours sans la vue. Et c'était une expérience très traumatisante pour elle, elle était à l'hôpital toute seule, et elle avait envie de voir maintenant qu'elle est bien plus âgée, comment elle vivrait ce genre d'expérience en fait. Y aussi des fois des motivations comme ça personnelles.

En fait, je pensais que c'était des questions que vous vouliez poser pour faire des statistiques, des trucs comme ça. Euh... j'avais aucune idée sur la nature de l'opération. Il valait mieux d'ailleurs parce que je pense que si je l'avais su, je l'aurais pas fait.

Ah, oui ? Et pourquoi ?

Pour les raisons que je vous ai dites avant. Là, la surprise a fait que... bon, et puis, j'avais signé, j'avais décidé de jouer le jeu. Bon, allez. Mais, si j'avais été au courant de la nature de l'opération je pense que je l'aurais pas fait. Parce qu'en fait, ça me met assez mal à l'aise.

Et, c'est toujours par rapport à l'image que vous renvoyez ?

Oui, bien sûr. Et, vous vous en foutez de promener un vieillard, que les gens vous voient. L'image que vous donnez vous... Comment dire ? Tiens c'est marrant, ça change là. Ne vous perturbe pas.

Non, mais peut-être aussi parce que j'ai l'habitude de faire ce genre d'expérience de recherche.

Vous êtes habitué à payer de votre image.

Mais, après, je suis quelqu'un aussi au niveau de mon image qui... on va aller légèrement vers la gauche. Voilà. Je suis quelqu'un qui est pas très préoccupé par son image.

Ah, c'est pas possible.

Je le suis comme tout le monde, mais c'est quelque chose que...

Bon, là, on est carrément dans une école non ?

On va vers la droite. Une école ? Qu'est-ce qui vous...

Ben, y a toujours les voix d'enfants.

Donc, ici, vous avez perçu les voix d'enfants. Y a d'autres choses que vous percevez ?

Ben, le sol a changé.

C'est-à-dire, il a changé ?

C'est devenu...

Vous l'identifiez ?

Oui, bien sûr. C'est plus du macadam, c'est de l'herbe. Bon, ben ma foie...

Et, par exemple, tout ce qu'on a fait, où le sol a un peu changé, vous m'avez parlé de l'école, vous avez imaginé ce trajet ou pas ?

Pas du tout. Je vais croire qu'il y a que les enfants qui peuvent être dehors. Mon dieu.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Ben, là, on est passé carrément près, parce qu'il y a eu des frôlements.

Vous avez senti des frottements.

Oui. Faut croire que ça les a pas trop intimidé quand même parce que sinon, ils auraient gardé leur distance. C'est étonnant même je trouve.

Ben, ça se passe souvent comme ça. Je suis même parfois étonné qu'ils ne montrent pas d'étonnement.

Ouais. Ben, oui. Ah, y a un cycliste là. Y a bien du monde quand même. C'est calme mais y a bien du monde.

Et, c'est calme par rapport à...

Par rapport à la circulation. Ouhlà.

Parking :

Bon, là, on est près d'une piste cyclable non ?

C'est les vélos qui...

Oui. Tiens, on retrouve un bruit de corbeaux. Est-ce qu'on a fait un trajet circulaire ? Qui nous font retrouver les mêmes corbeaux, ou est-ce qu'il y a des corbeaux partout. Non, je sais pas.

Alors, on va vers la gauche là. Voilà. On va s'arrêter parce qu'il y a une toute petite marche en face de vous. Voilà, c'est bon.

Sous la MC2 :

Y a pas un film... de Félini... non, je sais plus, je crois pas que c'est Félini, où il mime un aveugle avec une cane blanche, ça vous dit rien ? À un moment, y a une séquence un peu culte. Non, mais c'est l'image qui me trouble le plus. Parce que je me dis, ah, là, tiens c'est marrant, les gens doivent se dire, tiens, voilà un vieux qui s'est trouvé un jeune pour... le guider dans son... dans sa cécité.

Pourtant, les gens aveugles, ils ont des lunettes noires, pas des bandeaux comme ça.

Oui, enfin, bon.

Et puis, moi, j'ai un appareil sur moi avec un enregistreur.

Oui, c'est vrai.

Donc, les gens aussi se disent bon, ça doit être une expérience.

Peut-être pas que ça va si loin que ça. Je sais pas. Parce que quand même le bandeau, c'est impressionnant.

Ben, j'ai eu des jeunes gens qui sont venu me demander si je faisais des parcours, pendant que je faisais un parcours à une dame, ils sont venu me demander si je faisais bien ça en fait.

Ah, ouais ?

C'était des collégiennes ou des lycéennes je crois.

Mais, y a que des écoles dans ce parcours, c'est pas possible.

Devant la MC2 :

Vous percevez quoi par ici ?

Ben, je perçois la voie ferrée de loin, c'est tout. Sinon, je commence à trouver ça monotone mais bon...

Alors, on va s'arrêter deux minutes ici. J'aimerais que vous me décriviez ce que vous percevez là.

Ben, y a une voie ferrée pas loin. Un joggeur qui est passé. Enfin, quelqu'un qui courrait manifestement. Toujours des voix donc... soit des habitations, soit des écoles, mais il peut pas y avoir des écoles partout. Ou alors on a tourné en rond.

Et, vous imagineriez quelque chose ici ?

Ah, on retrouve le chien. Quelque chose, vous voulez dire par rapport à ce qu'il y a autour ?

Oui, est-ce que vous imagineriez quelque chose ici ?

J'ai du mal.

Par exemple, est-ce que vous arriveriez à imaginer la forme de l'espace, la profondeur, la taille...

Si, il me semble que c'est assez large. C'est ouvert.

Et, qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

Ben, le fait que les bruits se situent sur des zones quand même relativement larges enfin, éloignées. Je veux dire le bruit du tram dans un espace qui est beaucoup plus lointain que celui du chien, et donc, si on l'entend, le bruit du train, c'est que... c'est que l'espace doit être plus ouvert.

J'ai une dernière question, est-ce que vous avez eu la sensation lors de ce parcours de passer par des lieux ou des ambiances différentes ?

Oui, bien sûr.

Est-ce que vous pourriez me redécrire par où on est passé tel que vous l'avez perçu vous ?

Ben, y avait déjà la différence entre le macadam et l'herbe, la terre. Y avait la différence entre les lieux où il y avait les voitures et les lieux où y en avait pas. Les lieux où il y avait la vie et les lieux où il n'y en avait pas. Mais, quand à faire une typologie plus précise du déplacement, j'en suis totalement incapable.

D'accord. Vous pouvez enlever le bandeau.

Début du deuxième tour :

Ah, ben, oui, en fait, c'était le tram tout bêtement le train. C'était le tram.

Oui, ça donne cette illusion avec les rails.

Oui, et on se voit bien dans le train. Ah, ça fait du bien de revoir. Je me disais, au niveau de la perception du temps, il me semblait qu'on était arrivé effectivement à peu près à... quoi ? Au temps qui était imparti pour le déplacement.

On a mis 40 minutes.

C'est beaucoup ?

Non, ça va entre 35 et 50 minutes.

Et donc... on est passé par où ?

Et ben, on va le refaire comment ça je vais vous montrer. Et là, par exemple, est-ce que ça vous a étonné le lieu où vous vous trouvez ?

Euh... c'est-à-dire que oui, en fait. Non, la forme du lieu ça correspondait à peu près à l'idée que je m'en faisais. Mais, pour moi, c'était pas là, parce que je le connais ce lieu quand même. Mais, pour moi, je me voyais pas du tout là. Je voyais un truc plutôt perdu dans les « sharps ». Enfin, dans les « sharps ». Vous savez ce que ça veut dire en anglais les « sharps » ?

Non.

Ça veut dire dans les... perdu dans les zones un peu...

Entre les axes ?

Oui, entre les axes. Mais, effectivement, la scène, le volume correspond. Je m'étais fait une idée du volume mais pas de la localisation. On est passé donc deux fois devant les chiens ?

Non, c'était pas ici.

Donc, y en avait d'autres. Et, c'est marrant parce qu'en fait y avait... rien qu'un son de plus, ils ont des voix différentes quand même les chiens. J'avais le sentiment qu'ils avaient la même tonalité.

C'était peut-être aussi la même race.

Oui, peut-être.

C'est vrai qu'un petit chien fait pas le même bruit qu'un gros chien, mais il suffit qu'ils aient le même gabarit et faut vraiment avoir l'oreille et l'expérience des chiens pour arriver à les distinguer, surtout dans un décalage comme ça de temps.

Alors, oui, les gamins, je me rendais bien compte qu'il y avait un rapport avec les écoles dont je sais qu'elles sont là, mais c'était pas très évident.

Alors, vous voyez le petit feu piéton vert ? On a démarré de là bas, et on a longé.

Oui, ça j'ai compris.

Et, c'est là que vous avez senti la petite montée.

Ah, d'accord.

Et, donc, on a continué et on est allé dans la piste cyclable.

Piste cyclable :

D'accord.

Et, dans cette piste c'est vrai qu'on a croisé beaucoup de personnes et quelques vélos.

Bon, c'est vrai que Belledonne, on la voit même pas. C'est vrai que c'est quand même un beau spectacle (le ciel au couchant).

En fait, j'aimerais que quand on va repasser, que vous me dites si vous êtes surpris, si y a des choses qui correspondent un peu à vos sensations de tout à l'heure.

Bon, on est passé par cette montée apparemment.

Non, on est allé à gauche.

Ah, bon. Parce que je me souviens simplement être monté à un moment donné.

Oui, vous verrez c'est bien plus loin vers la fin.

Oui, mais c'est quand même que ça fait un peu de la bouillie. Je veux dire l'espace et le temps se mélangent un peu dans ce truc. Vous voyez ce que je veux dire ? Mais, au début, ce qui est frappant c'est qu'on a l'impression qu'il n'y a plus de mouvement. C'est-à-dire qu'on marche sur un tapis roulant quoi.

Ben, y a des gens qui m'ont dit des choses similaires en me disant que c'est l'obstacle qui arrivent à eux et pas eux qui arrivent à l'obstacle. C'est un peu cette image du tapis roulant.

Ouais. Ouais, ouais. J'ai vraiment pas imaginé par où on passait.

Rue du Conservatoire :

C'est vrai que les bâtiments et tout ça, c'est pas possible, mais sur la forme de l'espace sous certaines conditions, certains arrivent bien à ressentir les espaces qui s'ouvrent et qui se referment.

Oui, oui. Ce que je percevais bien, c'était à l'arrivée...

Chemin de Gordes :

Et, là, on est allé à gauche.

Le volume. Le volume général. C'est-à-dire que tout d'un coup ça s'ouvrait quoi.

En fait, on a descendu la marche et on marchait sur la route.

Chemin de la Cabrière :

Et, c'est dans cette rue que vous avez entendu les deux chiens.

D'accord.

Donc, là, y avait les oiseaux surtout. On a entendu beaucoup les oiseaux à un moment.

C'est marrant cette zone pavillonnaire. On passe jamais là. Et, vous savez qu'il y a des oiseaux tout le temps ?

Oui, c'est une zone où, sauf s'il pleut, on entend toujours les oiseaux. Et, c'est très contrasté par rapport au départ où y a en fond sonore la circulation qui s'estompe, et on a la sensation en début de rue qu'on le perd. Et, comme y a pas mal d'arbres dans les maisons, les oiseaux prennent de l'importance.

Oui, ben, là, on sentait bien de nouveau qu'on arrivait vers un axe.

Oui, vous m'avez dit retour au point de départ par rapport au fait qu'il y ait de la circulation. Et, donc, on est allé à droite.

Rue Ponsard :

Donc, c'est là ce sol qui est assez irrégulier. Et, vous m'avez parlé de l'obstacle qui bouge, la voiture.

Oui, parce qu'on avait l'impression qu'il fallait se garer par rapport à l'obstacle qui bougeait, parce qu'on avait plus d'ailleurs, elle était plus présente. Sans la vue, ça doit être infernal la ville. Quelqu'un qui voit pas, mon dieu. Je me demande ce qu'il nous reste à faire après avec ça.

Ben, y a des choses à améliorer au niveau sonore. Faudrait aussi travailler sur ce bruit de la circulation. On s'en rend pas bien compte tellement on est plongé dedans.

Ça c'est sûr. C'est une des sources de pollution les plus importantes. Mais, les voitures électriques sont les plus dangereuses pour les piétons, parce qu'on les entend pas.

C'est là l'obstacle imprévu.

Ah, d'accord.

Et, c'est là le petit obstacle.

Ah, d'accord. Et, là, c'est marrant, parce que j'avais l'impression en fait d'être dans un no man's land. C'est-à-dire pas en ville quoi. Euh... comment dire ? Oui, un peu perdu dans quelque chose de... un peu... la circulation là, on pouvait se sentir au bord de l'autoroute.

Avenue Jean Perrot :

Oui, et puis, ça c'est une chose que je vois dans les parcours, quand on a plus la vue, comme on a pas une expérience, une éducation aux bruits et aux sons très poussée, tout de suite, on caricature beaucoup ce qu'on entend.

Oui.

Du coup, cet endroit peut paraître comme une autoroute.

Oui, tout à fait.

Et, c'est marrant, parce que tout à l'heure, le no man's land, c'est par rapport au fait qu'on soit monté sur ce sol bizarre ?

Ouais. Et c'est marrant parce que si les voitures étaient présentes comme ça... enfin, je sais pas pourquoi, enfin matériellement... parce qu'on a quand même... des apriori par rapport au lieu. Mais j'avais beau me dire ça me paraît impossible vu ce qu'on avait fait comme... comme pas... encore qu'on arrive, qu'on arrive pas à situer ce qu'on a fait comme pas. Donc, je me disais, est-ce qu'on est pas carrément vers l'U2 (*ancien nom de la rocade de Grenoble*), quelque chose comme ça. Alors que c'est quand même plus loin. Enfin, comme on a l'impression... enfin, on sent pas les tours à droite, les tours à gauche. Enfin, on les sent bien, mais on les rentre pas dans un ordre logique.

C'est-à-dire que vous faites pas une carte dans la tête.

En fait, c'est assez linéaire comme trajet dans le parcours. On arrive pas à... est-ce que vous voyez ce que je veux dire ? C'est-à-dire que, tout d'un coup, on sent qu'on va vers la droite, qu'on tourne mais bon...

Chemin boisé :

Mais, quand même, le trajet, il se situe dans la tête comme quelque chose de rectiligne quoi. Donc... donc, on peut penser être allé beaucoup plus loin.

Et, par exemple, ici, vous l'avez senti ce type de lieu ?

Euh... j'ai senti que ça faisait un peu campagne, mais... mais, je l'envisageais pas... c'est marrant... inscrit autant dans la ville.

Donc, vous m'avez dit ce type de lieu, un peu campagne, mais inscrit dans la ville, ça collait pas.

Euh... oui, moi, j'avais l'impression d'être perdu dans... que c'était pas inscrit dans la ville. C'est marrant. Non, parce qu'en plus, je le connais ce lieu. Je le connais ce lieu, c'est pas... c'est pas nouveau quoi. Oui, je pense que la présence des écoles aurait dû me guider plus sur le parcours, mais, c'est pas le but non plus.

Oui. C'est pas un jeu devinette. C'est vraiment laisser libre cours à ses impressions.

Y a que les enfants qu'on lâche le soir, c'est pas possible.

Ben, c'est la sortie des écoles.

Parking :

Des vélos effectivement, une piste cyclable. Ils passent de temps en temps.

Et, là, on est passé sur cette portion de route pour aller en face sous la MC2.

Sous la MC2 :

Oui. C'est étonnant quand même.

Dans quel sens ?

Dans le sens où, bon, je connais tous ces lieux. Mais, je pensais vraiment pas être là. Enfin, c'est normal.

C'est-à-dire, que vous pensiez pas du tout. La vague image... vous vous faisiez une représentation du lieu ?

Non, pas du tout. Ça, je voyais pas du tout ça. C'est marrant parce qu'on a pas eu des gens qui sont passé quand on était là ? Parce que ça a pas résonné comme ça quand même.

Non. Il fallait des bruits de talons mais tout à l'heure non.

Devant la MC2 :

Il paraît que c'est très bien le spectacle de ces gens là (*chapiteau*).

Qu'est-ce que vous avez pensé de ces deux ballades ?

Pensé ?

Des choses qui vous ont marqué...

Ben... c'est une évidence, c'est que, sans la vue, on est perdu quoi. Enfin, peut-être qu'on a tendance à s'habituer à quelque chose. Non, mais ça fait qu'il n'y a plus de repères. Enfin, c'est une évidence ce que je raconte. Oui, c'est marrant d'ailleurs en fait. Je repense à un truc par rapport au tram. En fait, j'aurais pu assimiler le tram au train. En fait, je l'assimilais à une voie de chemin de fer. C'est marrant. Et, en fait, pourquoi ? Parce que j'avais le sentiment que j'étais beaucoup plus loin qu'ici et qu'au fond, j'étais dans un monde étranger. Ben, l'étranger pour moi, c'était l'U2 ou... ou peut-être une voie de chemin de fer, une voie de chemin de fer qui passe dans l'U2, enfin, dans ma tête, il doit y en avoir. Et... voilà. Et, ça, ça m'étonne en fait de pas avoir identifié le tram comme la tram. En étant parti près du tram. Il faut être un petit peu cintré. Enfin, je veux dire que, quelque part, y a une désorientation. Non ?

C'est possible. Y a d'autres personnes qui ont ressenti le tram par rapport à sa sonnette, et d'autres personnes qui ont pensé au train et qui, après avoir entendu la sonnette, m'ont dit le tram. Mais, y a beaucoup cette impression sur le train.

Non, mais, en fait, c'est parce qu'on est complètement perdu. Et puis, non, en fait, y avait... comment dire ? Y avait aussi les chiens et les corbeaux qui sont vachement perturbants. Parce que... les chiens et les corbeaux, c'est quand même pas des bruits habituels de la ville. Donc, on postule quelque part être beaucoup plus éloigné qu'on ne l'est en réalité. Et puis, y a ce rapport au temps qui disparaît et qui fait... au fond, on sait pas combien de temps on a marché. Même quand on a marché et que je vous ai dit : c'est quand que l'expérience est terminée ; ben, j'avais vaguement le sentiment que ça durait depuis un certain temps, mais j'étais incapable de dire... si ça allait durer encore 10 minutes, 20 minutes. Donc, on est quand même bien perdu. Non, mais ça, c'est intéressant effectivement de voir que le tram devient le train à mon avis à cause du corbeau et des aboiements.

En fait, c'est un tout. Faut tout relier du départ jusqu'à l'arrivée des événements qui ont conduit à ça. Parce qu'il y en a qui ont eu l'impression de faire un circuit, d'autres qu'on a piétiné devant la MC2, d'autres qui ont eu l'impression d'avoir moins marché, d'autre plus. Donc, y a une perte de repères.

Oui, ça c'est sûr.

Alors, des personnes qui sauraient pas dire. D'autres qui le voient plus long, d'autres plus court. Tout ça, je pense parce que le temps est un concept qui est spatial, qui est référé toujours à cette notion d'espace. Et comme avec la vue on prive notre façon d'appréhender l'espace, ça a un effet sur l'appréhension du temps.

Parcours Michelle, le 29 octobre 2008 à 10h00

Avenue Marcelin-Berthelot :

Donc, je suis juste à côté de vous, et j'aimerais que vous me dites ce que vous percevez et les types de sensation que vous avez.

Ce que je perçois surtout, c'est, je pense, un bruit un peu sourd des roues des voitures sur le sol mouillé. Donc, de la circulation. Et j'entends effectivement la pluie, le clapotis de la pluie. Et, ça, c'est pas désagréable quand il n'y a plus de circulation.

Donc, ça, c'est surtout avec vos oreilles, est-ce que vous avez d'autres trucs avec, je sais pas, par exemple, des odeurs, est-ce qu'il y a des choses ?

Y a un peu d'odeur d'hydrocarbures, enfin, des rejets des pots d'échappement. Et c'est mêlé avec une autre odeur, c'est pas vraiment de la terre, c'est pas vraiment une odeur de terre mouillée, mais c'est quelque chose quand même de différent.

Et, par exemple, au niveau de la peau, est-ce que vous avez des sensations particulières, au niveau du visage, au niveau des mains.

Non. Y a une petite froideur au niveau des mains et du visage qui ne sont pas couverts. Là, tout est embarqué par le bruit du tram.

Tout est embarqué par le bruit du tram, c'est ça ?

Euh... tous les bruits que je pouvais percevoir avant sont effacés par le bruit du tram. Donc, là, avec la circulation qui reprend certainement avec les feux verts. On entend un peu moins... enfin, j'entends le clapotis sur moi, là, un peu sur moi. Et il fait effectivement pas très chaud. Y a des arbres peut-être dans le quartier, j'ai pas bien senti.

Y a des arbres ?

Des arbres dans le quartier, je sais pas, y a une odeur particulière.

En fait, j'essayais de passer en revue vos sens pour que...

Là, je sens qu'il y a quelqu'un qui a dû passer, soit qui a fumé, soit qui fume, j'avais senti une odeur de tabac.

Et donc, on va commencer à marcher et pendant la marche, je voudrais que vous me décriviez vos perceptions et vos sensations. Donc, je vais vous prendre le bras.

Je vais peut-être vous dire des choses qui sont pas vraiment en rapport avec le... parce que c'est quand même très particulier de marcher avec les yeux bandés.

Dites moi alors...

Il faut déjà faire confiance à une personne que je ne connais pas.

Oui, c'est pas évident.

C'est pas forcément évident. Et puis, bon, cette pression, je l'avais avant donc y a pas de raison que ça change. Alors, là, j'ai l'impression d'être plus dans la circulation en marchant.

Ah, oui ?

Oui. Je sais pas si c'est le fait de bouger, d'être un peu en parallèle avec la circulation. J'avais l'impression d'être dedans, de la ressentir davantage. Alors, là, évidemment, y a un blanc. Donc, ce que je ressens plus, c'est au niveau des pieds, sur quoi je marche et dont je n'avais pas la perception tout à l'heure.

En étant statique.

Voilà. Le sol c'est... bon, c'est comme une évidence quand on a les yeux bandés, mais je ressens davantage sous les pieds... bon, là, c'est du macadam. Oui, je pense. On est sur un trottoir j'imagine.

Donc, ça, je sens effectivement. Et je suis peut-être un peu plus... là, j'ai sursauté parce que j'ai reçu une grosse goutte d'eau. Je suis peut-être un peu plus, peut-être pas en éveil, en... comment dire ? Je suis pas sur la défensive quand même mais je suis peut-être un peu plus surprise par ce qui m'arrive parce que je ne vois pas. Là, la circulation a repris, elle a l'air assez... y a l'air d'y avoir pas mal de voitures. Au niveau température, c'est toujours un peu humide et pénétrant.

Vous parlez de...

De la température que je ressens moi. Parce que j'ai froid au mains et... donc, le sol, y a pas de changements. J'ai l'impression qu'on est dans un espace où il n'y a pas beaucoup de bâtiments parce que j'ai une impression de vide. J'avais l'impression qu'il n'y avait pas des immeubles tout près. Je sais pas.

Et cette impression, est-ce que vous voyez à quoi elle est due au niveau des sens ou est-ce que c'est juste une impression comme ça ?

Ben, je sais pas si c'est lié à l'absence de bruit, mais, non, c'est quelque chose que je ressentais donc c'est peut-être pas à juste titre. C'est peut-être au niveau des échos, je sais pas. Mais, je peux pas savoir si c'était une impression... Bon, là, c'est sûr que ce qui prédomine c'est le bruit.

Et quel type de bruit ?

Ben, c'est un ensemble de bruit de circulation, c'est... enfin, pour moi, c'est une (?) quand même le bruit. Là, je le ressens davantage et j'avais pas l'impression qu'il y avait tant de bruit quand j'avais les yeux ouverts.

D'accord, ça ressort beaucoup plus.

Oui, oui, c'est sûr.

Et vous ressentez quoi par rapport à ce bruit ?

Là, c'est un peu envahissant.

Angoissant ?

Envahissant. Oui.angoissant non, parce qu'en fait, comme je sais à quoi ça correspond et que je sais que je suis sur le trottoir, bon, non, ça m'angoisse pas.

Et vous vous sentez comment par rapport à tout à l'heure la marche depuis qu'on a commencé ?

Je me sens bien. Mais est-ce qu'on est dans un quartier où y a plus de circulation ? Enfin, je devrais peut-être pas vous poser de question en fait. J'ai l'impression qu'on est dans un endroit où il y a plus de circulation. Alors, est-ce que c'est parce que le bruit prend plus d'ampleur ou... enfin, qu'il m'envahit davantage, je sais pas. Bon, on entend toujours la pluie. Ça, c'est un bruit plutôt agréable qui compenserait le bruit de la circulation.

Pourquoi c'est agréable le bruit de la pluie ?

Oh, ben, parce que c'est... certainement, ça évoque, ça évoque, je sais pas, la... la campagne. Et puis, l'eau, c'est, pour moi, c'est la détente, c'est l'ion négatif, c'est plein de choses. C'est tellement... ça doit me rappeler aussi, je sais pas, les promenades en forêt. C'est certainement évocateur. Mais, j'ai toujours dit et c'est vrai que la pluie nous dérangeait quand...

On va prendre légèrement à gauche.

Piste Cyclable :

Quand j'allais au travail et que j'avais pas envie d'arriver au boulot trempé comme une loutre. Mais autrement, quand c'est pour me promener sous la pluie, c'est pas désagréable je trouve. Ah, on a changé de sol. C'est pas franchement du tout terrain, mais c'est des graviers et on est plus sur le trottoir j'imagine. Je le sens bien que c'est plus le macadam bien régulier. On dirait peut-être de la (?).

Vous avez dit ? Excusez moi, j'ai pas entendu. On dirait peut-être ?

De la terre avec des cailloux. Non, là, ça redevient tout policé. Et, là, on s'éloigne de la circulation, on s'éloigne peut-être d'une voie principale ?

C'est une sensation que vous avez ?

Oui, c'est la sensation que j'ai. J'ai eu l'impression, au niveau de l'écoute, que la circulation s'éloigne. Et j'ai à nouveau cette impression de pas être au milieu d'immeubles. Alors, je sais pas pourquoi j'ai cette impression là. Est-ce que c'est justifié, je sais pas. Vous me direz peut être après.

Oui, après je vous proposerai qu'on refasse tout ça pour comparer les sensations que vous avez maintenant avec celle que vous aurez.

D'accord. J'ai l'impression qu'il pleut un peu plus, non. J'entends un peu plus de bruit. Alors, est-ce que c'est mes oreilles qui sont... c'est mon acuité auditive qui se développe. J'ai l'impression qu'il pleut davantage. J'ai des bruits sur la capuche. Là, on entend pas de bruit. Enfin, très peu. Peut-être un petit bruit au loin de... ou de tronçonneuse ou d'appareil. C'est pas une moto parce que c'est pas... non, c'est pas une moto. Ben, ça s'est arrêté. Non, ça reprend. Vous l'entendez aussi.

Oui, je l'ai entendu.

Je sais pas un engin. On dirait un peu une tronçonneuse ou un truc comme ça.

Un truc motorisé.

Oui, motorisé. Ben, là, en fait, c'est vrai que... en ayant moins de bruit, y a moins de... y a pas de sensations nouvelles pas de...

J'aimerais par rapport à vos perceptions que vous imaginiez ce qu'il y a autour de vous. C'est pas une question de devinette pour essayer de trouver comment c'est, mais vraiment comment vous imaginez là l'espace ?

Donc, y a une piste cyclable pas loin parce que je viens d'entendre passer un vélo. Donc, c'est peut-être un endroit un peu retiré de la circulation, parce qu'il n'y a pas beaucoup de bruit, pas beaucoup de bruit de voiture notamment.

Alors, on va vers la gauche.

Rue du Conservatoire :

Au niveau des odeurs, ça peut peut-être m'aider. J'ai l'impression qu'il y a des arbres à nouveau, j'ai cette impression là. Donc, on pourrait être.... dans un mini jardin, je sais pas, avec des jeux aux pieds de certains immeubles. Je sais pas, je pourrais imaginer ça. En tout cas, c'est calme. Ça sent une odeur particulière.

Vous sentez quelque chose ? Qu'est-ce que vous avez senti ?

Je sais pas définir cette odeur. Peut-être simplement des feuilles mouillées ou... La terre, j'ai pas l'impression... y a peut-être de la terre pas loin. Je sais pas. Ça sent pas comme dans les bois, mais y a une odeur...

Une odeur particulière qui s'est démarqué.

Oui. Donc, j'imagine qu'on s'approche d'une rue un peu plus passante. On a traversé un espace sans circulation. On entend l'eau qui tombe dans... alors, je sais pas si c'est une petite rigole, un rigolet, ou si c'est l'eau qui tombe dans une plaque d'égout. Je viens de capter ça au passage. On entend les oiseaux donc j'imagine qu'il y a des arbres quand même. J'entends bien les oiseaux là. Ça paraît agréable comme ça simplement en ayant ce avec quoi je le perçois.

En contraste par rapport à tout à l'heure ?

Oui. Tout à fait.

Alors, on va sur la droite.

Chemin de Gordes :

Parfait.

On descend un peu là non ?

Alors, là, y a une marche qui monte. Très bien. Et là, on va sur la droite.

On a traversé une odeur, enfin, un parfum mais j'ai pas su le... on a changé de sol un peu. Non, ben, c'est... là, je pense que c'est que des feuilles, de l'herbe là quand même.

Qu'est-ce que vous sentez au niveau de vos pieds ?

Ah, ben, déjà, c'est doux, y a plus le bruit de la chaussure. Euh... et puis, y a un espèce de tapis, donc je pense à des feuilles, des feuilles mortes. Oui, c'est agréable, on s'approche d'un bruit de, peut-être d'un chantier, d'un petit chantier, quelque chose de pas très important, y a un bruit, quelqu'un... des travaux quelconques. Ça fait pas construction avec les bruits tout ça.

Alors, là, sur la droite, on a une marche qui descend. Voilà.

Chemin de la Cabrière :

On va sur la gauche.

Des fois, j'ai envie d'enlever le... (*rires*) parce que je me dis que des fois je dois raconter n'importe quoi, et j'aurais envie de voir pour juger du...

Ah, non, y a pas de mauvais commentaire, de mauvaise perception, de mauvaise interprétation. C'est vraiment vos sensations qui sont importantes. Je vous demande pas de deviner comment c'est.

Et puis, même, y a des éléments qu'on ne peut deviner.

Oui, il faut une grande habitude je pense.

Alors, ici, qu'est-ce que vous percevez ?

Là, y a une voiture. C'est calme mais en même temps c'est différent de tout à l'heure. Je sais pas à quoi ça tient.

Vous pourriez un peu m'expliquer cette différence ?

J'ai l'impression que... y a pas une rivière quelque part ou quelque chose. J'ai l'impression d'entendre...

Quelque chose qui coule ?

Oui. Un peu pas là tout de suite au bord de l'eau mais un genre de bruit de fond qui pourrait être peut-être de l'eau. Donc, là, j'entends peut-être un monsieur qui parle à son chien.

Et vous imagineriez ça comment par ici ?

Par ici ? Là, j'ai à nouveau l'impression que c'est une petite place avec des arbres autour, et puis, y a des voitures garées autour. Je dis ça parce que j'ai entendu une portière de voiture, donc... là, j'ai l'impression qu'il y a plus d'eau. J'entends plus de bruit d'eau. Ah, oui, c'est très très très net. Là, y a de l'eau, y a de l'eau quelque part. Alors, est-ce que c'est une fontaine. J'entends des bruits d'eau par là. J'entends des bruits d'eau, c'est très net donc... par contre, c'est vrai que ça doit être un peu faussé parce que je me dis que je dois pas être loin de l'Isère, alors, bon, faut pas que je me dises ça. Les corbeaux, mais les corbeaux y a pas forcément d'arbres.

Donc, une sensation de plus d'intensité de l'eau de tous les côtés.

Oui, au niveau de l'eau, donc, là, ça... et c'est agréable. C'est apaisant je trouve les bords de rivière ou de mer ou de canal, pour moi, je trouve ça très agréable. De l'eau qui coule dans une bouche d'égout. Le bruit n'est pas désagréable mais je pense que ça doit être moins esthétique qu'agréable.

Et avec tous ces éléments nouveaux que vous avez perçu, ça vous donne une autre image de ce lieu ?

Ah, oui, moi, ça me donne une image agréable. Ça me donne une image de qualité de vie, d'un plus grand bien d'être. Bon, j'imagine qu'il y a des inconvénients aussi à habiter au bord de l'eau comme

l'humidité, des choses comme ça, mais je pense que rien que regarder le cours de la rivière, ça permet de se recentrer et, bon, peut-être pas de méditer parce que c'est pas... mais, oui, de se recentrer, de s'apaiser, et même d'aider à faire le point dans certains cas.

On va aller vers la droite.

Rue Ponsard :

Y a une marche qui monte. Vous êtes dessus. Parfait.

Donc, là, on se rapproche de la circulation. On dirait un son de cloche qui résonne différemment du fait de l'humidité dans l'air, j'imagine aussi. Je pense que les sons sont un peu différents quand il pleut. Les voitures aussi. Le bruit des voitures aussi c'est différent quand il pleut.

C'est-à-dire, c'est plus comment, c'est moins comment ?

C'est plus... c'est plus fort, le bruit est différent, y a... c'est le bruit des roues sur le sol mouillé qui, je dirais, surpasse le bruit du moteur pour moi. Et c'est curieux parce que j'aurais imaginé qu'il y ait plus de vie, alors je pense que c'est parce qu'il pleut et que c'est les vacances scolaire, mais c'est pas très vivant. Vivant au sens de la population quoi.

Alors, je vous faire passer là parce qu'il belle flaque. C'est bon. Vous pouvez revenir un peu plus vers moi.

Là, on est sur un trottoir, parce que j'ai l'impression que les voitures sont très près de nous.

C'est-à-dire ? Qu'est ce que...

Ben, malgré que ce soit vous qui soyez à ma gauche, j'ai l'impression que, la voiture, elle était dans l'autre sens, qu'elle est passé près.

Très près ?

Ouais.

Limite qu'elle nous ait frôlé ?

Non, peut-être pas frôlé.

Alors, y a une petite marche qui descend. Voilà. Et y en a une autre qui monte juste là.

Là, on est vraiment tout près de la circulation. On est peut-être plus en centre-ville, je sais pas, peut-être pas parce que j'ai pas d'autres stimulations. Y a pas beaucoup de... en dehors de la circulation.

Et du coup, avec tout ça, vous imaginez ça comment par ici ?

Par ici ? On est peut-être pas très loin des bords, des quais. Je dis peut-être ça parce qu'il y a eu le bruit de l'eau tout à l'heure qui était net. C'est pas une voie... non, c'est pas centre-ville parce que les voitures ne roulent quand même pas à 30 à l'heure, c'est pas une zone 30 parce que... donc... là, je vois un quartier de ville un peu excentré, avec une circulation, des immeubles, des immeubles d'habitation, pas beaucoup de magasins, parce que j'entends pas de bruits qui ressemblent à... j'entends pas de gens qui rentrent, qui sortent, donc, on est pas en centre-ville. Et j'ai l'impression qu'on croise pas beaucoup de gens. Ah, si, là, j'entends des pas. Mais... ou alors les gens sont surpris de voir ce couple hétéroclite et ils disent rien (*rires*). Mais j'ai pas l'impression que c'est un quartier où y a beaucoup de monde. En même temps, ça peut être le temps. Bon, de nouveau, je pense qu'on est plus dans un endroit isolé de la circulation par rapport à tout à l'heure.

Alors, on va légèrement sur la droite.

Avenue Jean Perrot :

Un espèce de méli-mélo d'odeurs alors je sais pas si ça a à voir avec... ça a sûrement à voir avec la pluie déjà, mais avec un plafond bas et pas de vent parce que c'est difficile de les isoler. Y a évidemment des odeurs de pots d'échappement.

En fait, comme s'il y avait plusieurs odeurs qui se mêlaient difficiles à distinguer.

Oui et qui sont un peu diluées avec l'eau peut-être ou... là, je sais pas, y a comme une odeur de nourriture, j'ai senti comme un petit filet, une odeur de... un peu plus agréable. Donc, là, oui, on a une circulation à double sens. J'entends bien les voitures qui passent de mon côté et de l'autre. Enfin, de notre côté et de l'autre. Je pense qu'on est sur une... la vitesse des voitures, j'ai l'impression qu'on est plus en extérieur ou sur un axe... d'abord, y a plus de bruit. Les voitures roulent plus vite, y a des accélérations qui m'y ont fait penser. Je sais pas ou... Ah ! (*rires*) Qu'est-ce que c'est ? Un frein à main non ? Qu'est-ce que c'est ? Un craquement de quoi ça ?

Ça m'a surpris moi aussi.

On est quand même vachement plus... enfin, moi, je me rends compte que je suis vachement plus réceptive aux bruits. Mais... en même temps, c'est pas de la peur, mais y a une espèce de méfiance parce qu'on a pas vu quoi.

Parce que vous avez du mal à... qu'est-ce que c'est en fait.

Ben, oui. Y a pas une image qui monte au cerveau, enfin, oui, je m'exprime pas très bien, y a pas d'image en parallèle donc... y a une réaction plus violente. Non, j'ai pas trouvé ce que c'était ce craquement. C'était pas une brouette. On aurait dit que c'était un bruit associé à du bois. Du bois mouillé.

Vous m'avez dit tout à l'heure que vous imaginiez plutôt ça ici avec deux voies de circulation et une circulation un peu plus dense, un peu plus rapide...

Oui. Je trouve que les gens ont une allure beaucoup plus vive que tout à l'heure. Donc, j'imagine qu'il y a moins de feux tricolore, et donc, par là, j'imagine qu'on s'est éloigné du centre-ville, enfin, de la ville et que... c'est un axe assez fréquenté où on roule un peu plus. Ça, y a pas de changements, c'est toujours du macadam je dirais. On a une odeur de quelque chose, peut-être de cheminée, de brûlé.

Une odeur comme de bois de cheminée de brûlé.

Peut-être, je sais pas, parce que je me dis autrement ça peut pas être lié à... y a peut-être une autre odeur de... oui, de fumée de cheminée ou peut-être de... là, on est vraiment tout près de la circulation, y a du monde, y a des gens. Ah, oui, là on est dans un endroit où y a pas mal de gens. Ça peut pas être dans (?) parce que ça fait pas comme ça, y a pas de zone piétonne donc, ça voudrait dire qu'il n'y a pas de zone piétonne.

On va sur la droite.

Chemin boisé :

Voilà. C'est bon.

Ah ! Là, le sol est différent. Est-ce qu'on est dans peut-être ce gravier jaune là, de la terre avec des gravillons, des graviers, ce revêtement un peu jaune qu'on a des fois dans les jardins, peut-être dans les maisons. Y a des feuilles aussi je pense. Je sens autre chose que des cailloux. C'est doux aux pieds. On est toujours dans un endroit où il y a de la circulation mais c'est plus... j'ai l'impression qu'il y a des voitures qui s'arrêtent, qui redémarrent, c'est différent par rapport à tout à l'heure mais c'est peut-être parce qu'on est passé près d'un feu, je sais pas. J'entends un autre bruit mais je sais pas trop ce que c'est. Un bruit de fond je dirais mais c'est peut-être le plus de circulation.

C'est un bruit plutôt grave ou aigüe ?

Non, c'est pas du tout aigüe. Là, y a des voitures qui s'arrêtent, c'est peut-être le fait de plus de circulation. J'avais l'impression d'un bruit de... de mouillé, d'eau, mais c'est peut-être le bruit des roues dans les flaques, dans je sais pas. Là, j'imagine qu'il y a des arbres parce qu'il y a des feuilles par terre. Ah, là, c'est pas quelqu'un qui fait du jogging, là, y a une personne qui court. Là, on va peut-être arriver dans un petit parc mais en pleine ville parce qu'il y a beaucoup de circulation.

Qu'est-ce qui vous donne ces impressions ?

Ben, le bruit déjà, bien sûr, le sol.

Donc, le bruit vous dit plutôt la circulation et le sol ça serait genre un petit parc.

Oui. Oui, avec des arbres puisqu'il y a des feuilles par terre, j'imagine qu'il y a des arbres donc ça, c'est pas... donc, là, on en s'éloigne, ça devient plus calme. Un petit bruit de quelqu'un qui tape... un marteau donc quelqu'un qui tape. C'est toujours... y a quand même la circulation pas loin, assez dense. J'ai l'impression que j'entends à nouveau un bruit d'eau quand même. Je sais pas si c'est uniquement lié... les roues sur la route mouillée. Parce que je trouve qu'il pleut moins. J'entends plus le bruit... j'entends presque pas de bruit donc il pleut pratiquement plus. Ou alors c'est beaucoup plus léger que tout à l'heure. Alors, là, ça grimpe, je sais pas où vous m'emmenez. *(rires)* Vous m'emmenez pas à la Bastille comme ça. *(rires)* Là, on est sur de la terre carrément, c'est mou, mes talons s'enfoncent. Ça grimpe, oui, je sais pas, c'est de la terre, c'est de l'herbe, mais, y a pas de feuilles là, j'ai l'impression. À sentir comme ça, c'est de l'herbe sous mes pieds. Oh, y a de l'herbe, enfin, un peu pas tout à fait rase. Là, ça devient calme. Y a moins de circulation. On entend encore, mais le bruit est feutré, plus... du coup on s'éloigne.

Donc, c'est un peu la même image que vous avez de là où on est par rapport à juste tout à l'heure ?

Non. Parce que là, y a du relief et puis, j'ai pas l'impression que j'ai déjà marché dans l'herbe comme ça. J'ai eu des feuilles, j'ai eu des gravillons, du plat. Là, on descend un peu, une petite déclivité. Donc, non, c'est différent, c'est pas le même endroit.

C'est-à-dire, vous pourriez me décrire comment vous imaginez ça ?

Ben, je vois bien, je sais pas, je vois bien un endroit, bon, pas avec des montagnes russes, mais des petits dos d'âne, des petits... du relief quoi. Mais, je sais pas, j'imagine ça encore... j'imagine ça encore être un endroit où des enfants peuvent jouer.

Avec des enfants ?

Avec des enfants, pour des enfants, un endroit un peu calme, un peu... un petit bout de nature un peu plus parce qu'il y a de l'herbe, du relief, par contre, j'entends pas les oiseaux donc... je me dis que c'est peut-être quelque chose qui est à ciel ouvert. Y a peut-être pas d'arbres. Là, y a des passants. Donc, c'est forcément un endroit piéton puisque... pas trop loin de la circulation mais, quand même, un petit peu dégagé, un petit peu... quand même, un petit peu éloigné. On entend les voitures arriver d'assez loin donc j'imagine qu'il y a, je sais pas, un grand bout de route par là. Là, y a des cailloux. Ah, on a quitté l'herbe. Y a des passants. J'ai pas l'impression que ce soit un quartier... j'ai pas l'impression qu'il y a beaucoup d'immeubles. J'ai l'impression qu'il y a pas beaucoup de constructions ou qu'alors elles sont espacées et que... y a de la place.

D'accord, une sensation d'espace.

Une sensation d'espace.

Y a quelque chose qui vous fait dire ça en particulier ou c'est comme tout à l'heure juste une impression ?

Je pense que c'est lié aussi au bruit, je sais pas, peut-être que je me serais imaginé qu'il y aurait plus d'écho s'il y avait plus d'immeubles. Ou qu'ils étaient construits d'une façon beaucoup plus dense. Là, je pense qu'on s'éloigne de la ville, parce que... enfin, de la ville, de la circulation, le quartier habité parce que là, c'est... c'est peut-être un endroit près d'une structure sportive.

Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

Ben, parce que j'ai l'impression qu'il y a de l'espace autour de nous donc... ça pourrait correspondre à un endroit... où y a des infrastructures sportives.

Là, y a une toute petite marche qui descend.

Parking :

Et, on va vers la droite.

J'ai aucune idée de l'heure. Vous pouvez me dire ? À moins...

Ben, vous me direz après l'impression.

D'accord. C'est intemporel justement. J'ai perdu en ayant pas de... en visualisant pas, j'ai perdu la notion du temps je crois. Enfin, tout est relatif, mais, là, je saurais pas dire si ça fait une demi heure, si ça fait une heure.

Alors, là, on va aller à droite. Euh, non, à gauche excusez moi. Et là, maintenant, on va à droite.

Et c'est vrai que... je vais dire des choses peut-être un peu plus proche de la réalité, mais y a pas beaucoup de gens dehors, donc c'est... c'est peut-être plus difficile au niveau des sons. Mais, bon, j'ai pas forcément besoin de me repérer.

Sous la MC2 :

Là, y a, je sais pas, peut-être des gens de la ville qui font des travaux, je sais pas, du nettoyage ou autre, j'entends des bruits... je sais pas, c'est peut-être tout simplement une camionnette. On est à nouveau sur un trottoir. J'entends la cloche du tram alors que je l'entendais plus. J'imagine qu'on s'approche d'un axe un peu plus fréquenté. Ou alors peut-être que c'est simplement le sens du vent avec l'humidité qui me fait entendre différemment... ah, si, j'entends bien le tram. J'entends bien ce bruit du tram qui décélère et puis ce bruit un peu sourd sur les rails.

Et là, ici, vous imagineriez ça comment ?

Là, j'ai l'impression que c'est désertique.

Qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

Ben, déjà, l'absence de bruit est quasiment... et je sais pas, une drôle de résonance. Y a une résonance qui est différente.

Vous pourriez la qualifier ou...

J'ai l'impression que tous les bruits que j'entends sont lointains. Oui, qu'ils sont un peu étouffés. Mais, c'est pas complètement désert parce que j'entends des bruits de... peut-être de passants. J'entends quand même un petit peu la circulation. J'ai l'impression qu'on s'en rapproche. Y a une drôle de résonance des pas sur le sol, alors, est-ce que ça tient à la différence de sol ou est-ce que ça tient à autre chose ? Je trouve que mes pas sonnent différemment.

Devant la MC2 :

Ouais, c'est quand même un endroit peu fréquenté, et par les voitures et par les gens.

Alors, là, on va s'arrêter et j'aimerais que vous me disiez ce que vous percevez ici.

Ben, un bruit de train. Mais, ça, je pense que c'est pas le tram, j'ai l'impression que c'est le train. Ça fait un roulement sourd. Je me demande si y a pas à nouveau la proximité de l'eau. Non, c'est peut-être pas ça. C'est des bruits nouveaux en tout cas.

Et vous imagineriez ça plutôt comment par ici ?

Euh... je sais pas. J'ai l'impression que c'est... bon, c'est sûr qu'il y a des bruits de fond. Mais, c'est pas un endroit où j'aurais envie d'être en tout cas.

Pourquoi ?

Ben, c'est, je pense, cette proximité des trains, ce bruit des trains. Le train plus le tram ça fait peut-être beaucoup parce que le tram, c'est quand même bruyant. Là, on doit être... Je sais pas. Il doit être par là en face. Parce que j'ai l'impression de l'entendre là en face. Mais pas... pas d'aussi près que tout à l'heure quand on a démarré. C'est toujours pareil, je sais pas traduire cet environnement. Il est différent, il est autre mais je sais pas. Alors, je sais pas si c'est que je m'imagine que c'est un environnement de la gare et que... c'est pas forcément un endroit sympathique ou réputé comme tel. Et puis, c'est vrai qu'il y a personne. C'est curieux comme impression.

Est-ce que vous avez eu l'impression de passer par des lieux différents, des ambiances différentes ?

Oui, ah, oui.

Est-ce que vous pouvez me raconter un peu sur le parcours qu'on a fait les différents types d'ambiance que vous avez ressenti ?

Ah, ben, déjà, évidemment, je sais d'où on est parti. On est parti d'un endroit où c'est le centre-ville, enfin, la ville avec une circulation toute proche. On est passé dans des endroits que j'ai traduit comme des espaces calmes avec de la verdure, des arbres et... après, un autre endroit différent avec de l'herbe et du relief. Et puis, après, on est passé peut-être traversé une place et passé dans des endroits habités, mais j'ai pas l'impression qu'on soit passé dans des quartiers où il y avait beaucoup d'immeubles.

Vous pouvez enlever le bandeau.

Début du deuxième tour :

Ah, ben, d'accord. Ah, ben, j'ai pas... ah, oui, on est resté sur le... on est à la MC2 là ?

Oui.

Ah, c'est marrant. Donc le train, c'était pas du tout le train. C'était un bruit de tram alors.

Oui, je pense. C'était le tram qui donnait cette impression.

Ah, je suis surprise.

Qu'est-ce qui vous surprend ? Si vous voulez, on peut se mettre à l'abris en attendant (il pleut).

Et sinon, ça fait une heure non ?

Ah, oui, 56 min.

Ah, je pensais pas.

Moi non plus. J'avais pas l'impression de temps très...

C'est pas possible, j'ai l'impression d'avoir raconté des bobards, pourquoi j'entendais... et ben, je suis désolé.

Pourquoi ?

C'est drôle parce que c'est agréable ici, c'est curieux quoi que j'ai...

Mais c'est intéressant de voir justement que, sans certaines informations visuelles, il y a d'autres images qui se forment du lieu. Donc, par contraste, là, c'est agréable comme lieu, mais par contre tout à l'heure vraiment pas. Qu'est-ce qu'il y a de différent ?

Ben, là, c'est un endroit que je connais et que je sais agréable. Parce que, bon, ici, ça évoque aussi les spectacles, donc c'est un endroit où je passe de bons moments, donc, pour moi, c'est complètement le contraire de ce que je pensais tout à l'heure.

Je vous propose de refaire le parcours maintenant. Je vais vous montrer visuellement d'où on est parti.

Et c'est général, les impressions sont complètement...

Y a des choses différentes, y a des choses similaires, y a des gens qui se focalisent pas sur les même sens, y en a qui évacuent complètement les pieds et, du coup, ils découpent pas les espaces de la même façon. Et puis, aussi y a des éléments qui font qu'en fonction du temps, de la tranche horaire, y a plein d'évènements qui arrivent qui sont différents et qui donnent des impressions différentes.

Ben, là, je trouvais ça presque dommage que ça soit aussi calme entre guillemets.

Ben, ça fait partie du jeu.

Oui, ça fait partie du jeu, bien sûr, c'est une carte différente dans le jeu. Et alors, j'étais près de l'eau quand j'ai eu cette sensation ou pas du tout.

Alors, je vais vous expliquer, je pense avoir une explication de pourquoi vous avez eu la sensation d'être près de l'Isère (rires). Y a eu cette sensation et elle vient d'une perception qui est réelle. Alors, vous voyez le petit feu piéton vert, on est parti de là bas, et on a pris le petit chemin.

Piste cyclable :

C'est là où vous avez senti une différence de sensation au niveau du sol.

Oui, d'accord.

Et après, vous avez senti qu'on revenait sur du dur et, un petit peu plus loin, on a croisé un vélo.

J'ai pensé ça, qu'on était sur une piste cyclable puisque j'ai senti le vélo.

Et une sensation d'espace plutôt aéré.

Oui, et puis, là, c'est vrai que, ben, y a pas d'école, ce sont les vacances donc... mais, en même temps, ça permet peut-être de dire autre chose parce que, quand les jeunes sortent dans la cour, ça doit faire un brouhaha tel que...

Oui, ça donne des sensations différentes ou des impressions sur le lieu qui sont différentes. En fait, j'aimerais que, le long de ce deuxième parcours, vous me disiez, par comparaison à ce que vous avez ressenti, s'il y a des choses qui vous choquent ou qui correspondent.

Non, ben, là, je me rappelle bien avoir marché sur ce sol et d'avoir pensé, alors je sais pas si je vous l'ai dit, mais j'ai entendu le vélo passer donc ça, je vous l'ai dit, et j'en ai déduit, mais je pense pas l'avoir dit qu'on était sur une piste cyclable.

Si, si, vous m'avez dit qu'on doit être sur une piste cyclable ou juste à côté.

Rue du Conservatoire :

Donc, c'est ici où je vous ai dit qu'il n'y a pas une forte densité de construction ?

Je crois que c'est plus loin.

Mais j'ai eu à plusieurs moments cette impression de ciel ouvert, d'espace, de pas de densité de construction.

Et puis, là, vous avez bien senti la différence au niveau de la circulation. Je crois que c'est par là que vous avez senti une odeur que vous avez pas su me décrire.

C'était pas une odeur agréable, mais je me dis que c'était peut-être en rapport avec les poubelles. Mais pas franchement parce que je l'ai pas décodé. Mais je saurais pas... c'était pas une odeur agréable, pollution, pas pollution parce que ça veut tout dire et rien dire.

Là, on est allé là.

En face ?

Chemin de Gordes :

Oui, c'est là où y a eu la première marche en fait.

Ah, oui, d'accord. Ah, oui, les feuilles, les arbres. C'est là qu'il y avait les oiseaux ?

Non, c'est pas là, je crois que c'est un peu plus loin. Ben, c'est les bruits de chantier là bas au bout.

Mais, c'est vrai que là c'est assez arboré. Je l'ai ressenti ça.

Et là, on est allé vers la gauche. On a descendu cette marche.

Chemin de la Cabrière :

C'est ici que vous avez entendu les oiseaux.

Ah, de petites constructions.

Et par rapport à tout à l'heure et les sensations et les perceptions que vous avez eues ici ?

J'ai bien eu cette sensation qu'il n'y avait pas beaucoup d'immeubles. Oui, ça me conforte dans ce que je pensais. C'est vrai que j'aurais pu dire que c'est un quartier avec des maisons, mais je l'ai

pas... un quartier calme quoi. Oui, c'est sûr que là, on s'est éloigné de la circulation. Et c'est quand on s'est rapproché de cette rue là bas que j'ai senti une différence de...

Oui, tout fait. Alors, y a plusieurs choses.

Ah, c'est pas un grand axe non.

Alors, c'est ici que vous avez eu la sensation de rivière, juste sous cet arbre, faut imaginer une pluie plus intense et peut-être que le bruit des gouttes sur les feuilles dans cet endroit resserré donnais une sensation plus intense.

Ben, oui, parce que maintenant que je sais qu'il n'y a pas de rivière... oui, ça fait caisse de résonance mais ça explique pas pourquoi j'ai eu cette impression de rivière.

Là, on est allé à droite.

Rue Ponsard :

Oui, c'est vrai que là, les voitures sont très proches.

Alors, c'est là que je vous ai fait changer de côté pour vous faire éviter la flaque.

C'est curieux comment les bruit sont amplifiés, quand on a pas d'image à mettre dessus parce que là, la rue Ponsard, c'est quand même pas une rue très passante, mais par rapport au calme de la petite impasse, là, ça faisait une grosse différence certes, mais...

Vous aviez vraiment l'impression d'un gros axe ?

Oui, je voyais bien... je voyais bien sur les quais, je voyais bien un truc...

Là, on est allé vers la droite.

Avenue Jean Perrot :

Et là, qu'est-ce que c'est comme rue ?

Jean Perrot. Donc là, vous avez ressenti une différence d'intensité dans la circulation, plus d'accélération...

Oui, j'avais l'impression que c'était dans les deux sens, mais c'est pas dans les deux sens, c'est juste les bus. Et il n'y a pas eu de bus quand...

Y a eu un bus, je crois.

Un bus ?

Ah, c'est un peu plus loin qu'il y a eu un bruit bizarre qui vous a fait sursauté, et c'était un monsieur qui réparait sa porte.

Oui, c'était un truc de gong qu'on forçait. Il avait pris l'humidité forcément.

C'était ça, la porte à l'intérieur.

Les gens vous regardent pas d'une drôle de façon quand vous... ou vous faites pas attention ?

Non, je fais pas attention et les gens qui regardent, je les regarde et ils me font comme ça pour dire bonjour; alors je leur souris.

Là, c'est marrant, j'avais l'impression qu'il y avait deux sens de circulation, mais il y avait deux files, c'est peut-être pour ça le... qui m'a...

Oui, peut-être. Alors, on est passé à droite et on a pris ce petit chemin.

Chemin boisé :

Donc, les petits cailloux avec les feuilles.

Donc, les arbres évidemment. Ben, là, je pense que c'est facile, tout le monde doit...

Ben, non, justement y en a qui n'ont pas du tout senti. C'est curieux.

Ah, oui, ça, c'est marrant. Pourtant, ça paraît primordial de sentir où on met ses pieds quand on est en aveugle. Enfin, c'est ce qui me vient à l'idée.

Oui, ben y en a qui sont pas du tout... enfin, très peu concentrés sur les pieds. Je crois que c'est là qu'on a croisé une personne qui courait.

Donc, c'est vrai que... donc, c'est un peu décalé, là on peut faire du sport, mais c'est la cour de Notre-Dame.

Ouais. Mais, c'est un peu plus loin que vous m'avez parlé d'un terrain de sport. Donc, là, plutôt la sensation d'être plutôt dans un sentier parc, mais avec quand même la circulation pas trop loin. Et par rapport à vos sensations de tout à l'heure et là le lieu tel que vous le voyez...

Oui, je m'imaginai bien des petites montagnes russes comme ça.

Là, on est passé là à cause des racines.

Oui, je m'imaginai bien dans un endroit comme ça. Et là, c'est un parcours de la prévention routière.

Oui. Là, vous m'avez parlé d'un terrain avec un petit truc de jeu pour enfants (rires). Là, vous avez senti qu'on était revenu sur un sol un peu différent. Donc toujours avec une sensation d'espace aéré.

Bon, là, je me suis pas trop trompé là.

Non. En fait, c'est juste là où vous m'avez parlé du terrain de sport, qu'avec l'espace aéré la circulation plus loin, le type de terrain, ça vous a fait penser à ça.

Oui. Je voyais pas du tout où on était, mais je voyais bien l'installation d'une structure comme ça dans un environnement un peu nature et pas trop loin de la circulation.

Qu'il y ait eu un terrain ou pas je pense qu'il faut plus le voir en terme d'ambiance.

Oui, c'est plus une association d'idées.

Faut pas le voir comme un terrain de sport, mais plus ce que ça dégage comme ambiance à côté.

Parking :

Là, je vous ai fait passer ici. Et, en fait, on est passé sous la MC2.

Sous la MC2 :

Et on est passé sur ce sol.

Ah, c'est ce sol qui résonnait différemment ?

Oui, mais c'est au milieu en fait.

Oui, j'essayer de... j'essayais, avant de venir, de voir si c'était la même chose que des trottoirs, et ben, non, c'est pas la même chose que des trottoirs. Au bout d'un moment, je me suis dit, non, même au début ça résonnait pas comme ça mes pas, donc je pensais que c'était différent. Et c'est peut-être ce qui m'a induit...

Alors qu'est-ce que vous pensez de la différence entre le premier et le deuxième tour ?

À part l'effet... l'effet tout à fait surprenant quand j'ai enlevé le bandeau que je m'attendais pas du tout à me retrouver là, surtout après ce que dire et de ressentir, mais, autrement, je dirais que... je pense que c'est assez proche de ce que je ressentais. Oui, j'avais bien senti qu'on était dans des endroits où il n'y avait pas de forte densité de construction et puis... j'ai bien retrouvé ça. Non, l'arrivée... j'ai été très surprise de la différence à l'arrivée mais, sinon, j'ai pas senti énormément de différences. Si, je me suis beaucoup trompé au niveau de la circulation parce que je pensais avoir côtoyé de plus grands axes, mais autrement...

Vous les voyiez plus grands ces axes ?

Oui, j'imaginai du fait du bruit de la circulation, comme on était passé dans des endroit où il n'y en avait plus, j'ai vraiment eu l'impression qu'on s'approchait d'un axe fréquenté alors que c'était pas

vraiment le cas. Y avait deux files de voitures mais sans plus. Je voyais quelque chose de plus dense avec le bruit.

Sur l'usage du surgissement comme mot à partir d'une recherche du « surgissement » sur ISIDORE.

1. Le sens du poétique. Approche phénoménologique, Marie-Clotilde Roose :

« «L'imagination est source car elle procède de la vie comme source» et en cela elle revivifie la conscience des origines. Elle ranime la mémoire du corps, fouille à travers l'inconscient, jaillit et fait surgir un potentiel de significations multiples. »

« Or cette Nature, c'est le réel (en deçà de la conscience) comme débordant, capable de devenir - le fond qui inspire le poète, qui permet au monde poétique de surgir et lui donne son objectivité, son enracinement dans le réel. »

« La vérité de l'être est donc inséparable de sa non-vérité. De ce combat surgissent la parole, l'œuvre d'art. »

« La Beauté surgit dans l'avènement à soi de la vérité. Elle se donne dans la forme (eidos) que prend l'œuvre d'art. »

« Et cet écart entre lui et la Nature, entre lui et son existence brute (écart d'où surgit selon nous le désir d'être), provoque et conditionne l'apparition de la parole. »

« Mais cet habiter se tient aussi dans la distance (condition même d'un rapprochement). Le poète qui se tient dans l'entre-deux doit approfondir sa quête du fond, d'où surgit le jaillissement de son être. »

« Et cette dimension ontologique de la parole (révélée par le désir d'être), pourrait ainsi être étudiée dans son surgissement, dévoilant non seulement ce qui est propre au poète ou à l'homme authentique, mais ce qui conditionne les rapports humains. »

2.« Emportés par le mix » Les DJ et le travail de l'émotion, Morgan Jouvenet :

« Le jeu entre les représentations (qui fondent par exemple les intentions du dj) et le surgissement des émotions nous amène à conclure à une hétérogénéité confondante des tenants d'une expérience de la musique. »

« La référence à ces pratiques ancestrales (comme la comparaison avec les drogues qui leur sont souvent associées) est en général destinée à souligner le caractère mystérieux, immédiat et physiologique (et pour tout dire quasi inexplicable) des effets d'une musique et du surgissement de l'émotion (dont la transe serait le lieu extrême). »

3. Inventivité et routine, l'(im)possible visée éthique, Agnès Guillot :

« Toutefois, elle reste de l'ordre du jaillissement et ne peut être dissociée du cadre quotidien qui l'entoure, d'ordinaire réduit à la routine sclérosante, alors qu'elle autorise le temps de la respiration, nécessaire au surgissement de la conscience.»

«Dès lors, la routine s'apparente à un ensemble de règles rituelles qui scandent, utilement et légitimement, le déroulement d'une journée et l'innovation, même réduite aux microdécisions du quotidien, y trouve place, au hasard du surgissement d'un événement qui motive « une efficace du regard », « l'essentiel [étant] de ne pas inférer de l'existence de régularités celles de mécanismes auxquels personne ne pourrait se soustraire ».»

4.La science dans son histoire, Michel Paty :

« Mais l'on voit aussitôt la difficulté de s'en tenir à cela, puisqu'il est question de "surgissement" de cette science et du "contexte historique" dans lequel il se produit. »

5.La danse contemporaine et ses dispositifs de réduction phénoménologique, Paule Gioffredi :

« Se pose ici à nouveaux frais le problème du surgissement du sens, des écarts, c'est-à-dire de la mise en œuvre dans et par le corps d'une signification (comme structuration, orientation, ordonnancement par différenciation). »

6.La philosophie est-elle sœur de la transe poétique ? Plaidoyer pour un bouleversement des paradigmes, Vassiliki-Piyi Christopoulou :

« Car en philosophie, comme dans les arts, c'est cette « mise en sommeil » de la raison qui permettra le surgissement inopiné des idées, dont l'éblouissement et l'étourdissement s'apparentent à l'ivresse. »

« Elle met sur le devant de la scène ces expériences philosophiques rythmées par le surgissement d'idées inopinées et par les surprises et les reprises nécessaires de l'inventivité, ne cédant pas pour autant aux caprices de l'aléatoire. »

7.Au fondement de l'écoute transmise, le récit clinique, Marie-Thérèse Couchoud :

« La notion de symbolisation vive, qui témoigne ici d'un surgissement du sens tout autant que d'un déplacement du sens, procède à une innovation sémantique. »

8.Le voyage, l'archéologie, le rêve, Nathalie Richard :

« L'évocation de Palmyre par Augé de Lassus s'achève sur une telle méditation, sur le départ des voyageurs, sur la transformation du rêve en souvenir et sur la possibilité du resurgissement de la vision »

« L'identique manière le surgissement du passé dans le présent que fait naître le thème du rêve dans le récit de voyage trouve des formulations plus savantes dans la littérature médicale et philosophique. »

« De tels rêves d'enfance, marqués du resurgissement des fantômes et de l'oublié, fournissent matière à d'amples développements sur le fonctionnement de la mémoire dans le rêve. »

« Le récit de voyage archéologique trouve dans l'évocation du rêve un biais pour manifester explicitement que le déplacement a à voir avec la mémoire et le passé, qu'il est un temps où s'expérimente l'oubli et le resurgissement des souvenirs enfouis, monuments ensevelis sous les sables du désert et traces de l'enfance intimement mêlés. »

« Dans des fictions comme dans des textes à vocation savante, cette rencontre fait surgir des motifs tels que le sentiment de l'accélération du temps, l'incertitude de la chose vue ou le surgissement des souvenirs d'enfance. »

9.Proust, l'instant et le sublime, Agathe Simon :

« Et c'est l'Instant qui permet le « Temps retrouvé », c'est-à-dire, certes, l'œuvre, mais aussi le surgissement de nouveaux temps, bien distincts du passé entravé de discontinuités. »

« De nombreuses déceptions marquent d'ailleurs cette ultime période avant l'Instant, déceptions qui sont justement des conditions du surgissement du sublime. »

« Selon l'expression d'un exégète kantien, le sublime correspond à un « surgissement de l'infini » »

« Si l'Instant proustien est sublime, c'est parce qu'il est le lieu du surgissement de « l'homme éternel » »

« Autrement dit, la « brutalité » de l'Instant est fonction de l'intensité du surgissement du passé. »

« Cette révélation procède du surgissement d'un infini grâce à un élan indivisible, et semble ainsi relever du sublime tel qu'il est développé dans la Critique de la faculté de juger. »

10. Le passé, source vive, Florence Quartier-Frings :

« Plus encore : considérer que des surgissements intempestifs venus de loin sont toujours possibles, c'est aussi ne plus pouvoir se rassurer en considérant que les turpitudes, les perversités, la violence des désirs infantiles sont à jamais recouverts par l'ombre épaisse de l'amnésie infantile. »

« On en vient à se dire que la « levée » du refoulement met trop l'accent, à notre goût analytique d'aujourd'hui, sur le surgissement d'un souvenir qui serait resté englouti, intact dans l'inconscient. »

« On peut travailler aujourd'hui sur le surgissement, improbable, indirect, d'éléments furtifs en provenance du passé, pour les relier à l'activité pulsionnelle du sujet, telle qu'elle se développe dans les plaintes actuelles. »

« Tout cela rend difficile l'établissement d'un début repérable, la chronologie s'est déjà perdue au moment de la séquence racontée, l'enfance surgit sans que disparaisse le présent, l'analyste prend au vol ces souvenirs qui lui apparaissent comme des mobiles (bien plutôt que comme des écrans) et les intègre, au moins partiellement, dans la relation transférentielle. »

« La proposition de formes contrastées ouvre sur une conception dynamique du passé : ce qui a pu avoir telle expression ancienne peut resurgir autrement, méconnaissable aujourd'hui. »

« Le paysage de notre passé s'en trouve comme aéré et surgissent alors des trésors oubliés : des observations cliniques inédites, des complexités plus étranges que celles de la névrose. »

« Ainsi ces chevaux pourraient-ils bien resurgir métamorphosés dans l'avenir de ce petit garçon qui a pris hardiment son devenir en main. »

11-De l'emprise à la caresse, le temps... d'un moment sublimatoire, Viviane Chetrit-Vatine :

« Elle souligne le rôle fondamental de l'existence d'un espace matriciel chez l'analyste et celle de sa position caresse [liée à cet espace/temps de l'autre], quant au surgissement de moments féconds/sublimatoires, au cours du processus analytique. »

12-V.A.L.E Université Paris-Sorbonne (Paris IV) - A.R.T.E. Atelier de Recherches sur le Trauma et ses Ecritures (première réunion) 2010-11-26 / Séminaire, conférence, journée d'étude, débat public / Amérique du Nord Heure - Lieu : 17h à 19h, Université Paris-Sorbonne (Paris IV), département d'anglais (en salle G363, escalier G, 2e étage) 1, rue Victor Cousin - 75230 Paris.

« Dans les deux cas, on se fixera pour but de dégager les modalités de l'inscription du trauma dans la forme littéraire. Le trauma psychique opère lui aussi selon deux directions : une absence totale de traces mnésiques de l'événement traumatisant, ou au contraire, la hantise douloureuse par le surgissement d'images obsédantes, de cauchemars. »

« Le locuteur, disant « Mon cerveau », a déjà fait renvoi au monde ou à un secteur du monde, un monde préexistant, dont sa proposition voudrait néanmoins exprimer le surgissement originaire à partir d'une source absolue. »

14-Champ du regard et surgissement de la présence dans les processus créateurs, Sylvie Le Poulichet :

« S'appuyant sur les questions des créateurs concernant le surgissement de la présence et la prise de corps, il s'agit d'élaborer les notions de champ de regard, de fabrique de lieu et de « voluminosité ». »

« Concernant le style des questionnements déployés dans ces analyses, les formules de trois questions soulevées par ces patients s'imposent d'emblée, de par leur caractère suffisamment crucial et général tout à la fois : comment prendre corps et faire surgir la présence ? »

« faut alors soulever ici une autre question : en quoi le processus analytique est-il susceptible d'amplifier les modalités de « prise de corps », de « surgissement de la présence » et de relance du désir que visait déjà l'activité créatrice ? »

« Dans le champ de la création, ce qui nous regarde, ce qui nous cerne, par émergence de contrastes et intensification de couleurs, aurait le pouvoir de faire surgir la présence associée à une sensation d'épaisseur charnelle. »

« Surgissement de la présence et « prise de corps » sont bien ici corrélatifs : la montée du regard qui cerne, qui tapisse l'horizon, donne lieu au corps en tant qu'émergence sensible. »

« D'une manière générale, la prise de corps est un surgissement privilégié du corps pulsionnel investi par les images et le langage. »

« Entrer ainsi dans un champ de regard afin de surgir, afin d'être ponctuellement la présence en tant que surgissement après avoir été submergé : c'est en effet ce qu'expriment de diverses manières de nombreux créateurs, aussi bien musiciens que peintres. »

« La « prise de corps » s'effectue paradoxalement en ce champ de regard où « je » est submergé, transpercé : c'est cela qui ouvre la possibilité du geste créateur qui permet de surgir. »

« Le fait de prendre corps en un champ de regard qui fait surgir la présence constitue en effet la condition première au geste de création, alors que ceux qui ont très tôt accédé et adhéré à une vision normalisante du miroir n'ont pas été envahis par la nécessité de faire éclore cette présence pour l'habiter. »

« Et qu'entendre en ce « je peins pour surgir » ? Certainement pas la visée de l'affirmation ou de la représentation d'un moi devant autrui. Il s'agit plutôt de la dimension de l'émergence d'un éclat de présence que l'on pourrait qualifier d'aveugle, dès lors qu'un champ de regard lui donne sa consistance. »

« Le rêveur ne voit pas, « il suit » dit Lacan. De même, dans le moment créateur, le sujet ne voit rien, il est submergé par une intensité qui le fait surgir. »

« Elle se revoit alors, enfant, faisant « surgir des espaces habitables avec le dessin et le modelage : c'était comme une création de moi-même ». »

« Alors qu'aujourd'hui, cette « poussée » se manifestait à travers les « surgissements de nouvelles strates de désir », avec l'impression de découvrir que son univers était recevable, dans le jeu, l'énigme et le plaisir. »

« C'est bien cela qui s'appelait « créer une image » : faire surgir un espace où l'on peut prendre corps, c'est-à-dire porter la fabrique d'un lieu. »

« De manière plus générale, un tel lieu du corps peut surgir lorsque se transforment des identifications et des investissements conflictuels, ou lorsque se dénoue une identification mélancolique partielle, même si cela ne coïncide pas toujours exactement avec la création d'une œuvre aussi particulière. »

« En ces cures, il apparaît essentiel de ne pas dissocier ce qui s'élabore en séance et ce qui œuvre à « l'atelier » (de peinture, de musique ou d'écriture...), car le dispositif spéculaire transférentiel qui se construit dans les séances dialogue en permanence avec ce qui surgit à « l'atelier », convergeant ensemble vers une nouvelle prise de corps ancrée dans la présence. »

« La notion de « voluminosité proposée par Merleau-Ponty semblerait ici plus pertinente, dès lors qu'elle privilégie un espace à trois dimensions faisant surgir la présence : il s'agit selon Merleau-Ponty de faire parler l'espace et la lumière, à l'instant où surgit le geste. »

« Le surgissement au cours d'une analyse d'un nouveau champ de regard et de désir qui secrète l'événement de la présence et de la « voluminosité » permet d'appriivoiser une « poussée poétique qui coupe le souffle depuis l'enfance », en transformant le rapport à un idéal inaccessible et en mettant en œuvre un heureux processus de séparation. »

15-L'invention du lieu touristique : la passation d'un contrat et le surgissement simultané d'un nouveau territoire, R. Knafou :

« Le surgissement simultané d'un nouveau territoire ».

16-« Car je fus de la partie... Écriture de l'histoire et surgissement de soi chez César de Nostredame (1553-1629) », Isabelle Luciani :

« Écriture de l'histoire et surgissement de soi chez César de Nostredame (1553-1629) »

« En même temps, la temporalité du discours a changé : un personnage historique, situé dans une temporalité collective et irréversible, surgit dans le présent d'un individu en train d'écrire ; ou plus exactement, en train de se souvenir : car c'est à ce retard de l'écriture sur le souvenir que renvoie la pause rétrospective – « car c'est de luy que je parle » – comme si l'épisode des cabans l'avait déjà entraîné bien loin de son lecteur, pour qui l'explication s'impose. »

« Or, ce cheminement n'est pas seulement l'exutoire inconscient d'un désir pathologique, qui conduirait au surgissement incontrôlé de soi dans l'espace de la Chronique ; il permet l'extériorisation d'une conscience – sans doute douloureuse – de la présence problématique de soi aux autres ; et devient le lieu d'une écriture ironique qui n'est jamais totalement dupe du jugement social dont elle souffre. »

« C'est cette écriture qui crée le surgissement de soi dans les multiples fragments narratifs où Nostredame s'approprie les faits historiques en les configurant dans les schémas de son histoire personnelle, ou s'incorpore lui-même au récit. »

17-Commentaire : Le corps, la parole et les affects : analyser leur surgissement à travers les archives de police, Arlette Farge :

Dans le titre : surgissement du corps, de la parole et des affects.

18-Transfert et surgissement de formes, Annie Franck :

Dans le titre, surgissement de formes.

« Une résonance entre nous, qui sans doute s'est établie progressivement, peut cristalliser tout à coup une forme: une forme surgit, alors que Lucien semblait s'être enfoncé dans le désespoir, dans le néant. »

19-Les contradictions de la communication politique, Dominique Wolton :

« La conséquence serait le surgissement de thèmes et de conflits hors de la communication politique légale. Le surgissement d'une politique « sauvage », par trop grand raffinement d'un jeu démocratique. »

« L'égalitarisme qui en résulte, rend plus difficile le surgissement et le traitement de la politique, surtout aujourd'hui où le mouvement égalitaire est plus fort que dans les années 1850. »

« Mais c'est l'idée de hiérarchie sociale, dont l'élite est le symbole, qui est aujourd'hui contestée, même si parallèlement surgissent de nouvelles inégalités. »

20-Colloque, Jeudi 20 mars 2008 Paris (75), Les nations et leurs sujets dans la littérature du XXe siècle : relations Europe-Brésil :

« En temps d'exacerbations patriotiques, où nous assistons au surgissement de mouvements nationalistes radicaux, les individualismes sont particulièrement visés. »

21-Colloque : Mercredi 30 janvier 2008 Athènes La présence de Byzance dans l'Europe du Sud-Est aux époques moderne et contemporaine :

« Contrairement à la thèse longtemps en faveur de Nicolas Iorga, le surgissement de nouveaux États souverains au XIXe et au XXe siècle ne marqua pas un point final au souvenir de Byzance, mais conduisit à autant d'appropriations, à des déclinaisons variées de la mémoire, à des dénis, voire au contraire à l'idée d'un héritage commun à partager. »

« Il nous semble aujourd'hui que le surgissement de nouveaux États souverains au XIXe et au XXe siècle ne marqua pas un point final, mais conduisit à autant d'appropriations de Byzance, à des déclinaisons variées du souvenir, à des dénis, voire bien au contraire à l'idée d'un héritage commun à partager. »

22-Colloque : Jeudi 15 octobre 2009 Tours (37000) Foules en villes Nouvelles approches, nouvelles lectures :

« Si la foule a longtemps constitué un thème de prédilection pour les sciences humaines et sociales, c'est sans doute moins parce qu'elle excitait la curiosité de ceux qui auraient été enclins à y voir l'esprit d'un peuple ou le reflet d'une civilisation, que parce que son surgissement sur la scène politique et sociale suscitait soit une forte inquiétude, soit de vifs espoirs. »

23-Comercio y planificación urbana. Las nuevas grandes centralidades comerciales en los planes de desarrollo urbano de la Ciudad de México Catherine Paquette :

« L'article pose la question de la posture des planificateurs urbains face au surgissement de ces centralités développées essentiellement par l'initiative privée. »

24-Abstraction et liberté, le tableau comme source de questionnement sur le rapport de l'être au monde. Thèse, Camille Villet :

« Voir un tableau consiste à savoir qu'il est au devant de soi toujours question de soi comme liberté, c'est-à-dire comme instance par laquelle l'étant devient l'occasion de l'être, le surgissement d'une vérité et la source du possible. »

« Il est la manifestation pour soi de l'être de l'étant, c'est-à-dire que le recueillement stable qui le caractérise correspond au renversement pour soi de l'être comme pure surgissement ou plutôt possibilité de la manifestation du monde. »

« Parler pour Héraclite, faire sien le ••••••••n•e••consiste pas à babiller sur les choses intramondaines mais à faire entendre la stabilité de l'étant à l'aune de son surgissement, c'est-à-dire dans la cohésion des contraires. »

« La lumière ontologique du tableau que nous évoquions précédemment à partir d'un tableau de Philippe de Champaigne n'est autre que la phénoménalisation du surgissement par et pour l'homme de la liberté. »

« Face à ce surgissement chaotique, le poétiser s'impose. »

« Elle donne naissance au Dasein qui abrite en son fond le Néant et les modalités du surgissement à l'origine de son advenue. »

« En effet le principe de raison, loin de permettre le surgissement de l'abîme en deçà de l'étant, œuvre à son recouvrement par l'élaboration d'un être du fondement. »

« En fait Levinas nous semble manquer la portée ontologique de Heidegger. Selon lui le Miteinandersein (être réciproquement l'un avec l'autre) ne permet pas de rendre compte du face-à-face, ce en quoi il n'a pas tort. Heidegger ne se situe jamais dans l'effectivité de la relation mais toujours dans la condition de possibilité de l'effectivité, au niveau de la liberté en son surgissement. »

« Par abstraction, le (••••••é•m••erge) possibilisant la com-préhension d'un monde, le recueillement de ce qui surgit de façon éparse et le dévoilement du surgissement qui fait sens dans la mesure où déjà il témoigne d'une adresse et d'un recevoir, d'un face-à-face sur les bases duquel l'homme se construit, s'individue. »

« Aussi le passé n'est-il plus passé mais un présent ignoré de la pensée et la démarche heideggérienne consiste-t-elle à décroisonner le présent, à en ouvrir la surface muette, pour en faire entendre, à partir du fond, le surgissement... la venue en présence. »

« Faire un tableau consiste sans doute à déployer le Même au sein duquel surgit l'Autre. L'incessant retour du

Même suppose le surgissement constant de l'Autre. »

« ...de récupérer ce qui n'est plus positivement ici – ne l'a sans doute jamais été réellement – mais se trouve là, tout à la fois au plus proche et au plus lointain, comme possibilité de l'ex-istence de chaque sujet, de son surgissement, condition d'un monde signifiant. »

« La conscience, au fait de sa provenance, aperçoit dans ce qui se donne le mythe qui structure son présent, son histoire laquelle, loin d'être une mémoire – une accumulation de faits enregistrés sur la ligne du temps –, s'apparenterait plutôt à un oubli qui fait retour, au surgissement d'une autre temporalité. »

« L'existence ne s'explique pas comme un surgissement libre à partir de rien. »

« Ainsi se donne-t-elle la possibilité d'une nouvelle éclosion, d'un nouveau surgissement, d'un nouvel ébranlement qui, une fois encore, l'oblige à s'énoncer comme conscience, comme lieu d'appropriation de la liberté sur la spirale ascensionnelle de « l'éternel retour du même ».

« A tort ou à raison, nous entendons le surgissement de ses formes picturales primitives à la surface du plan comme les sons jaillissant d'un tambour qui ferait battre nos cœurs. »

« Il correspond au surgissement de l'Autre dans l'horizon ontique. Les concepts de trialectique et de symbolique ont pour tâche d'amorcer un travail en vue de la compréhensibilité de ce dire inouï qu'est celui de l'Autre. »

« La psychanalyse lacanienne consiste à reconduire le sujet au point de surgissement du signifiant de manière à lui permettre de comprendre la trajectoire sur laquelle il s'inscrit. »

« Comme chez Hegel, la parousie de l'esprit dans l'événement de l'être, le surgissement de la lumière au cœur de la matière, suppose invariablement la négativité et donc la dualité. L'être est désormais tenu à une réciprocité, s'il veut, dans le devenir, demeurer. »

« Le Kairos constitue une percée du Réel dans la réalité. Il est un surgissement, une opportunité pour l'être, l'occasion pour l'être humain de se ressaisir dans son essence et de passer un cap. »

25-Fertilité de la pierre dans Hérodiades de Flaubert, Cécile Matthey :

« Sur la terre sainte d'Hérodiades, il semble que tout ce qui se découpe du paysage, tout ce qui surgit de terre, prenne une valeur sacrée. »

« Machærous est donc identifiable à une vaste scène de théâtre où surgissent tour à tour la voix et la tête du prophète, les chevaux libérés des entrailles de la montagne, enfin Salomé, jusque là soustraite aux yeux du monde. »

« «Ce n'était plus du roman comme l'avaient fait les plus grands [...]. On eût dit que les personnages se dressaient sous les yeux en tournant les pages, que les paysages se déroulaient avec leurs tristesses et leurs gaietés, leurs odeurs, leur charme, que les objets aussi surgissaient devant le lecteur à mesure que les évoquait une puissance invisible, cachée on ne sait où.»

« Cet idéal esthétique, maintes fois exprimé dans la Correspondance de Flaubert et maintes fois commenté par la critique, se voit investi au niveau de la diégèse, dans la mesure où bien des personnages sont contraints au silence devant le surgissement du réel. »

« Or le Tétrarque jouit d'un champ visuel aussi illimité que celui d'Antoine; comme lui, il voit défiler un à un des personnages qui semblent surgis de nulle part : «Tout à coup, une voix lointaine, comme échappée des profondeurs de la terre, fit pâlir le Tétrarque. Il se pencha pour écouter; elle avait disparu.» »

« «La puissance invisible» qui fait surgir personnages, paysages et objets, semble donc plus que jamais active dans Hérodiades, où le Tétrarque éprouve tour à tour les apparitions dans leur présence menaçante, où l'impact de l'apparition se nourrit à la fois de l'indétermination de sa provenance et du silence obstiné qui l'accompagne. »

« Comme s'il découvrait un paysage jusqu'alors inconnu, le Tétrarque demeure interdit devant le surgissement d'une terre qui semble naître dans le sang: »

« Comme Iaokanann qui ne surgira que mort de la terre qui l'emprisonne, comme sa tête qui connaîtra dès son entrée en scène le sort réservé aux objets de musée, ici le paysage ne se dévoile que fossilisé à l'observateur. »

« De même que la délivrance du message christique se fait au prix de la décapitation, de même le thème du surgissement, présent dans toute œuvre flaubertienne, s'accompagne, dans Hérodiades, d'un sentiment de malaise, de dureté, de violence. »

« Il semble, en effet, dans Hérodiades que la révélation ne se fasse pas sans déchirement et que l'impact du surgissement soit d'autant plus puissant qu'il a été contrarié. »

« Sur cette scène originelle, le texte flaubertien fait surgir «la vie elle-même», ce miracle de la banale répétition du même: l'apparition de Salomé au festin d'Hérode fascine d'abord par le fait que la danseuse est la reproduction de la jeune Hérodiades »

« C'est dire que l'auteur centre le débat sur le surgissement du divin, sur l'espace qui l'accouche, plutôt que sur les présupposés moraux ou théologiques qui accompagnent généralement le récit religieux. »

26-Connaissance profane des symptômes et recours thérapeutiques, Jean-François Barthe :

« De plus, il apparaît que l'interprétation profane des symptômes dépend de leur contexte de surgissement, ce qui pose à terme la question de l'organisation cognitive du diagnostic profane. »

27-Birnbaum Pierre. Mobilisations, structures sociales et types d'Etat. In: Revue française de sociologie. 1983, 24-3. Aspects de la sociologie politique. Etudes réunies et présentées par François Chazel et Pierre Favre. pp. 421-439 :

« On se propose dans le cadre de cet article d'analyser les théories récentes de la mobilisation politique en mettant d'abord l'accent sur la nature des rapports sociaux qui en facilitent le surgissement : de ce point de vue, on propose une présentation critique des œuvres de Anthony Oberschall et de Charles Tilly. »

« Retenons simplement que si Theda Skocpol parvient à introduire la variable étatique dans l'explication du surgissement de la mobilisation révolutionnaire, on peut néanmoins contester le fait qu'elle qualifie de manière uniforme d'Etat bureaucratique-révolutionnaire des Etats qui sont pourtant fort dissemblables les uns des autres, l'Etat français de la fin du xviii^e siècle étant infiniment plus institutionnalisé que l'Etat russe et son mode de fonctionnement étant peut-être fort différent de celui de l'Empire chinois. »

28-L'expérience queer et l'inquiétant The "uncanny" and the queer experience, Vincent Bourseul :

« L'étrangeté rencontrée favorise le surgissement de l'inquiétant et de l'angoisse liée. »

« Ceci appuie pour Sigmund Freud que l'inquiétant quand il surgit est en rapport avec le retour, à l'occasion d'une répétition, d'un élément ou même d'une phase ancienne du développement narcissique indispensable à la délimitation du moi vis-à-vis du reste du monde. »

29-Bonn-Gualino Annette. "Cours sur la rive sauvage", roman initiatique, ou la plainte de la totalité. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°22, 1976. pp. 161-174 :

« Iven Zohar en arrive ainsi à la troisième étape de son initiation (chap.12). Devant lui " une gamme", puis une "ville surgie des limbes", C'est "Radia-ville". Pénétré d'une douceur paradisiaque et abandonné à la perfection ductile de ses formes, il entend la voix de Radia lui souhaiter la bienvenue. »

« Radia surgit de la ville, dans le bus, Hellé surgit de la mer. »

« Après avoir parcouru l'Histoire le narrateur interroge les mythes, et c'est le surgissement de la "ville béante", vision que le mène jusqu'à l'exploration de l'inconscient collectif et des archétypes fondamentaux. »

30-Daniel Gutiérrez Ardila La diplomatie constitutive dans le Nouveau Royaume de Grenade (1808-1810) Thèse soutenue à l'EHESS de Paris le 15 novembre 2008. Directeur de Thèse : Annick Lempérière. Membres du Jury : Jean-Clément Martin, Michel Bertrand, Anthony McFarlane y Clément Thibaud :

« Entre 1810 et 1816 – c'est à dire durant la période qui va de la déposition des autorités de la vice-royauté à l'arrivée de l'Armée Expéditionnaire - les révolutionnaires néogrenadins, qui rejetaient l'idée d'une république « une et indivisible », créèrent une douzaine d'entités souveraines et indépendantes. Conscients des dangers qui menaçaient celles-ci, ils cherchèrent en même temps à créer une confédération leur permettant de rejeter les invasions et d'empêcher le surgissement d'un tyran dans le Royaume. »

31-Salazar-Soler Carmen. Ivresses et visions des Indiens des Andes. Les Jésuites et les enivrements des Indiens du vice-royaume du Pérou (XVIe-XVIIe siècles). In: Mélanges de l'Ecole française de Rome. Italie et Méditerranée T. 101, N°2. 1989. pp. 817- 838 :

« Mais surtout il laisse affleurer la crainte d'une opposition politique, du surgissement ou du maintien dans ces activités communautaires d'une faculté autonome d'organisation qui mène vite du social au politique, de la réunion festive à l'action collective. »

« Devant le durcissement de la politique d'exploitation de la main-d'œuvre et l'avance d'une épidémie qui décimait la population indigène, surgirent des prédicateurs qui à partir d'Ayacucho («le coin des morts» en quechua), une contrée montagneuse à cheval sur la Cordillère occidentale et la Cordillère orientale, commencèrent à annoncer de village en village le retour prochain des anciennes divinités. »

« Cette répression permet d'instaurer un contrôle social global et laisse affleurer la crainte du surgissement ou du maintien dans ces pratiques collectives d'une faculté autonome d'organisation qui mène vite du social au politique, de la réunion festive à l'action collective. »

32-Opportunité et perspectives des migrations internationales en Amérique latine, Jorge Martinex Pizarro :

« Il met en évidence le surgissement des questions liées aux migrations transnationales, à l'augmentation de l'émigration et à la diversification des destinations, à la féminisation du phénomène migratoire, à la mobilité des peuples indigènes, à la migration des diplômés et de la main d'œuvre qualifiée, à la visibilité des transferts et au respect des droits des migrants. »

33-Inventivité et routine, l'(im)possible visée éthique, Agnès Guillot :

« Toutefois, elle reste de l'ordre du jaillissement et ne peut être dissociée du cadre quotidien qui l'entoure, d'ordinaire réduit à la routine sclérosante, alors qu'elle autorise le temps de la respiration, nécessaire au surgissement de la conscience. »

« Dès lors, la routine s'apparente à un ensemble de règles rituelles qui scandent, utilement et légitimement, le déroulement d'une journée et l'innovation, même réduite aux microdécisions du quotidien, y trouve place, au hasard du surgissement d'un événement qui motive « une efficace du regard » 11, « l'essentiel [étant] de ne pas inférer de l'existence de régularités celles de mécanismes auxquels personne ne pourrait se soustraire » 12. »

34-Fay Claude. La démocratie au Mali, ou le pouvoir en pâture. Cahiers d'Etudes Africaines, 1995, 35 (1), p. 19-53 :

« Ce texte analyse les conditions de surgissement de la revendication démocratique, puis l'instauration de la démocratie et du pluralisme au Mali. »

35-Heuzé G. "Fils du sol" et migrants : l'intégration des aspects politiques, sociaux et économiques de la migration dans une région industrielle récente de l'Inde. In : Dupont Véronique (ed.), Guilmoto Christophe Z. (ed.) Mobilités spatiales et urbanisation : Asie, Afrique, Amérique. Cahiers des Sciences Humaines, 1993, 29 (2-3), p. 507-525. ISSN 0768-9829 :

« L'absence de politique de formation écarte toute perspective régulationniste. Une des conséquences est le surgissement de mouvements opposant les autochtones, moins armés pour la concurrence, à plusieurs sortes de migrants et aux autorités, dans la perspective de quotas d'embauche. »

36-Saint Luc : Peintre & écrivain, Gilbert Beaugé :

« Il y a une manière d'écrire l'histoire de la peinture qui ne se dérobe pas à l'emprise de la lettre sur l'image, à laquelle s'oppose la mise en évidence des compatibilités de détails, des surgissements inattendus et des notations intempestives. »

« Dans ce surgissement, l'auteur discerne une césure suffisamment profonde pour servir de bascule à son analyse et périodiser la séquence historique. »

« Or, comment ne pas reconnaître dans cette « proximité, aussi lointain que puisse être ce qui l'a laissé », la trace précisément du souvenir originaire refoulé que le « tableau dans le tableau » actualiserait, sans reconnaître - du même mouvement - dans ce « lointain, si proche soit-il », le surgissement du souvenir-écran sous la forme, précisément, de « l'apparition » ? »

« Il faut croire que chez Thamar elle s'articule autour du surgissement de l'enfant. »

« Mais comment interpréter ce surgissement - et cet isolement - de la fonction du regard dans la toile ? »

« Surgissement de la « toile inachevée » compatible avec le retour du bœuf et là nous sommes sur le pôle opposé. »

« Tout nous porte à penser que - à l'intérieur de la toile - le jeu combiné d'un certain nombre d'éléments va progressivement concourir au surgissement de la Vierge à l'enfant comme « tableau dans le tableau » en délimitant le cadre fictif - puis réel - à l'intérieur duquel elle va s'imposer. »

« Le surgissement du cadre réel à l'intérieur du tableau, le récit en images des épisodes de la passion servant de cadre symbolique, l'enfant assis sur le livre et l'effacement de la signature, tout cela tient ensemble. »

« Tout au long du siècle, cette nouvelle disponibilité paraît s'exercer sur au moins quatre plans bien distincts : : (a) le retour du livre à l'intérieur de l'image puis, à l'intérieur du livre, le surgissement de l'image. »

« Quand elle s'acquitte de cette tâche, elle tresse des liens enserrant les différentes époques auxquelles sous cet angle nous pouvons la renvoyer et au regard desquelles son surgissement est toujours fortuit, sinon presque toujours nécessairement quelconque. Ce surgissement ne représente - comme le dit Nietzsche - « qu'une plus longue accumulation d'éléments »³²¹ en quoi il discernait - probablement à juste titre - la marque du « génie ». »

« Les liens qui pouvaient se nouer entre Luc et son emblème (le bœuf) et le fait qu'il peigne ou qu'il dessine au regard du degré d'achèvement de l'œuvre, de la nudité et de la mort permettent de pointer - dans la toile - le surgissement de sa dimension temporelle interne (chap.7). »

37-Entre indifférence et entraide au quotidien d'un quartier lausannois, May Du :

« Si cette séparation est à nuancer selon les pays et les régions – par exemple en Suisse, cette frontière a tendance à s'estomper (Pattaroni 2009) – cela n'empêche pas le surgissement d'îlots de convivialité au sein des métropoles. »

« Il s'agit par exemple du régime d'interconnaissance, c'est-à-dire le surgissement de liens privés dans un lieu public, dans le cas de rencontre entre voisins. »

38-La pantomime, lieu de passage entre le réel et le poème, dans le « théâtre de verdure » de René Char, Mireille Raynal-Zougari :

"En effet, la pantomime présente un corps tendu souvent jusqu'au paroxysme. La force malmenant la forme manifeste dans ce corps la puissance du désir, l'énergie de la rencontre qui déclenche « le surgissement du Grand Réel »."

39-Une Gestion des ressources humaines à l'interface des organisations : vers une GRH territoriale ?, Mazzilli I. :

« Parmi ces pratiques, il sera choisi de concentrer notre intérêt sur la GRH territoriale et les différents facteurs empiriques et théoriques qui intensifient le débat et le surgissement de ces pratiques. »

40-Le Principe irresponsabilité. La crise de la responsabilité politique sous la Ve République, Jean-Michel Blanquer, Olivier Beaud :

« L'état actuel de la Ve République reflète ce changement avec le surgissement de contrepouvoirs qui affaiblissent l'Etat sans toujours renforcer la démocratie. »

41-La mémoire des lieux : entre espaces de l'histoire et territoires de la géographie, Nicolas Verdier :

« Aussi, au moment du surgissement de la mémoire dans les sciences sociales, ces deux disciplines universitaires sont-elles probablement arrivées à l'un des moments de plus forte méconnaissance de l'autre discipline. »

42-Réalité et intelligibilité : chemins épistémologiques Recherches en physique, en philosophie et en histoire des sciences, Michel Paty :

« Mais c'est aussi une motivation et une exigence intellectuelle qui peut être considérée en tant que telle, par-delà l'apprentissage et la pratique de la recherche scientifique, et qui porte à s'interroger aussi sur la signification et sur la portée de ces connaissances, quant aux contenus qu'on leur assigne, à leur surgissement et à leur mouvement, aux modifications qu'elles subissent dans le temps, qui est celui de l'histoire. »

« Mais c'est dans le surgissement même de la nouveauté en science que se manifeste la dimension philosophique des problèmes scientifiques pour peu qu'ils soient fondamentaux. »

« L'une des directions de la réflexion engagée en commun par les membres de l'équipe sur ce thème est d'aborder ces problèmes par une confrontation entre historiens des sciences et historiens à partir

de leurs sujets d'étude, en essayant de faire surgir des éléments significatifs du point de vue des épistémologies respectives de ces disciplines. »

43-Processus de koïnisation dans le dialecte arabe de Yafi' (Yémen), Martine Vanhove :

« Les causes proprement textuelles au surgissement de traits koïniques sont plus difficiles à déterminer, mais deux phénomènes semblent prégnants. »

44-Exalter l'Empire pour désert l'Europe : le repli impérial dans les discours munichois, Damon Mayaffre :

« Le surgissement du thème impérial dans le discours politique de la droite modérée autour de l'année 1938 ne laisse subsister aucun doute sur sa relation directe avec les crises en Europe centrale. »

45-« Hantise de l'impur dans Jacob's Room », Nathalie Pavec :

« La réflexion prend comme point de départ une lecture attentive de la première page de Jacob's Room, où j'examine le surgissement d'une impureté qui trouble la vue et inscrit la faille d'un indéchiffrable au cœur du lisible : “quelque chose” fait effraction dans le récit, en provenance d'un ailleurs qui ne peut être identifié que rétrospectivement. »

46-Battestini Anne. Événement ou hallucination ? La symbolisation d'un tournant historique par les « Unes » du 12 septembre. In: Communication et langages. N°133, 3ème trimestre 2002. pp. 65-74. :

« Le surgissement du présent bouscule les références et valeurs établies. »

« Au lendemain de la catastrophe, les « Unes » américaines du 12 septembre 2001 traduisent ce bousculement de la temporalité qui conjugue à ce surgissement du présent de l'actualité, le temps de l'histoire et un temps mythique. »

« « L'aire scripturale » des « Unes » cristallise ainsi en un temps originel le surgissement d'un présent érigé, au travers de l'image des Twin Towers, à la fois en mémorial et en mythe. »

47-« Liz Taylor, Overney, même combat ! » : 68 et le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, Emmanuel Hoch-Delgado :

« Si le FHAR est partie prenante d'une histoire politique des savoirs, et de leur contestation, il participe également d'une histoire du gauchisme français et de sa transformation sous l'effet du surgissement de luttes minoritaires dans l'après-68. »

48-Le « Cercle Dieu et vérité » un mouvement panthéiste entre les populations d'origine africaine de Recife (1929/1968), Marion Aubrée :

« Sur le plan socioreligieux, on a observé au long des deux derniers siècles la permanence au Brésil de quelques structures symboliques fortes qui resurgissent régulièrement puis s'estompent pour réapparaître quelques décennies plus tard, à la faveur d'un contexte social, voire politique, plus favorable. »

« Ce cas a été bien documenté et analysé, entre autres par D. Brown (1986) et R. Ortiz (1978) dans leurs travaux sur le surgissement à Rio et l'expansion à São Paulo de cette religion dont les codificateurs voulaient faire la « religion nationale »

« Il rattache cette tradition à des coutumes amérindiennes ainsi qu'à d'autres mouvements socioreligieux qui ont surgi dans le sertão de Pernambuco au cours du XIXe siècle 18. »

« On retrouve également ici l'importance de la médiation féminine qui apparaît dans presque tous les mouvements socioreligieux surgis dans le Nordeste du Brésil entre 1820 et 1938 22. »

« La description de Lima continue avec le surgissement de la pleine lune et l'apparition des constellations qui « bordent le ciel ». »

« Aujourd'hui encore, des traces de ce millénarisme resurgissent sporadiquement dans des lieux de culte inattendus tels certains terreiros afro-brésiliens de São Luis do Maranhão 27. »

« Après une présentation de la dynamique socioreligieuse ayant permis le surgissement d'un tel mouvement et l'exploration des divers courants qui ont pu contribuer à la formulation de la nouvelle doctrine, l'auteur analyse les documents qui permettent de reconstituer la doctrine et les pratiques des adeptes du Cercle. »

49-Ponton Rémy. Les images de la paysannerie dans le roman rural à la fin du dix-neuvième siècle. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 17-18, novembre 1977. pp. 62-71 :

« Le surgissement, à partir de cette problématique commune, de représentations différentes, voire contradictoires de la paysannerie, est interprété en fonction de différents facteurs, dont les plus importants sont la structure de la propriété foncière dans les régions décrites dans les romans rustiques (régions de métayage ou de petits propriétaires exploitants), la trajectoire sociale des auteurs et leur position dans le champ littéraire. »

50-Ecritures mémorielles et crise de la représentation : les écrivains descendants de harkis, Giulia Fabbiano :

« L'écriture devient alors un instrument de communication et de diffusion d'une mémoire blessée, autrement dit une activité en mesure de renseigner sur les processus contemporains de surgissement mémoriel et identitaire. »

« l'aide de la distinction posée, l'on traitera du phénomène de l'écriture, chez les enfants de harkis, comme d'une activité en mesure de renseigner, au même titre que d'autres activités, sur les processus contemporains de surgissement mémoriel et identitaire. »

51-« Mi sono innamorato di una statua » (Je suis amoureux d'une statue), Graziella Magherini :

« L'apparition de l'inquiétant – freudien et psychotique– chez celui qui jouit de l'œuvre d'art est étroitement liée au surgissement d'un fait choisi ou fait sélectionné. »

52-Pensées latentes du psychanalyste en séance : préambule épistémologique, Robert C. Colin :

« La pensée surgit en séance dans un espace d'expression organisé par la présence de deux centres de gravité: la pensée représentative et la pensée transformative. Repérer le lieu et la forme singulière de ce surgissement ne permettrait-il pas à l'analyste d'en mieux intégrer, dans l'analyse, les sources inconscientes ? »

53-Initiative nationale pour le développement humain et économie solidaire au Maroc pour un accès élargi à l'eau et à l'assainissement, Claude DE MIRAS :

« De nouvelles modalités de gouvernance urbaine ont surgi depuis l'année 2000. »

« Si notre recherche n'a pas porté d'emblée sur ce thème, l'économie sociale et solidaire a en effet surgi dans le champ de la problématique « eau et assainissement », en tant que référence émergente des politiques de lutte contre la pauvreté et d'accès aux services de base. »

« Augurant de nouveaux paradigmes, l'Initiative nationale pour le développement humain est une ouverture sur une succession de questions stratégiques : l'essoufflement du discours en faveur de la marchandisation des services publics, le surgissement de modalités innovantes de gouvernance urbaine ayant des références idéologiques et conceptuelles larges et, enfin, l'insertion de l'économie solidaire dans cette nouvelle dynamique marocaine de développement urbain. »

54-Mise en chantier de la notion de libre association groupale, Ophélie Avron :

« Partant de mon expérience groupale avec des patients états-limites, j'interroge la méthode de libre association destinée à favoriser le surgissement des contenus inconscients liés à la sexualité infantile. »

55-Lorsque le surréalisme paraît au Brésil : contribution à l'étude des dialogues culturels entre l'Europe et l'Amérique latine dans les années vingt, Robert Ponge :

« Avant de se pencher sur le surréalisme, il faut d'abord étudier une question générale : savoir comment et pourquoi les thèses et les productions des nouvelles écoles littéraires et artistiques surgies en Europe à la fin du XIXe et au début du XXe siècle (cubisme, futurisme et autres) traversaient l'Atlantique, comment et pourquoi elles mettaient assez peu de temps à apparaître en Amérique latine. En d'autres termes, il faut commencer par connaître certains aspects de la situation et de la nature des arts à cette époque-là. » »Quant à l'impressionnisme, qui surgit à Paris, il n'en est pas pour autant un style français, mais international. »

« Cela changera avec le surgissement de la Revista de Antropofagia dont le mouvement qui en est sorti intégrera les conquêtes du surréalisme, sans que pour autant un groupe surréaliste se constitue effectivement au Brésil. »

56-Lettres de guerre, Carine Trevisan :

« Or, dans ces lettres, on assiste au surgissement massif d'une écriture à la première personne et à la conquête paradoxale d'une prise de conscience de soi, de son être intime, dans le cadre d'une vie collective imposée : « Pour moi, je n'ai de vie propre qu'au moment où je suis avec toi », écrit Eugène-Emmanuel Lemerrier à sa mère le 17 novembre 1914 »

« Surtout, c'est le lieu où se découvre le pouvoir des mots de faire surgir des images d'un avant, d'un ailleurs, de mettre en scène les êtres aimés et conjurer ainsi l'effroi du présent : « En vous écrivant, j'attire votre présence, je la sens autour de moi » écrit Henri Fauconnier dans une lettre datée d'« un jour de la Grande Guerre, quelque part sous terre ».

« Ouvrant un accès exceptionnel à la parole d'anonymes, d'habituellement muets de l'Histoire, les lettres écrites par les combattants de la Grande Guerre sont des objets frappants en ce qu'on assiste ici au surgissement massif d'une écriture à la première personne, et à la conquête paradoxale d'une prise de conscience de son être intime dans le cadre d'une vie collective imposée. »

57-De l'emprise à la caresse, le temps... d'un moment sublimatoire, Viviane Chetrit-Vatine :

« Elle souligne le rôle fondamental de l'existence d'un espace matriciel chez l'analyste et celle de sa position caresse [liée à cet espace/temps de l'autre], quant au surgissement de moments féconds/sublimatoires, au cours du processus analytique. »

58-Destins du passé au regard de la métapsychologie, Le passé, source vive, Florence Quartier-Frings :

« Tout cela rend difficile l'établissement d'un début repérable, la chronologie s'est déjà perdue au moment de la séquence racontée, l'enfance surgit sans que disparaisse le présent, l'analyste prend au vol ces souvenirs qui lui apparaissent comme des mobiles (bien plutôt que comme des écrans) et les intègre, au moins partiellement, dans la relation transférentielle. »

« La proposition de formes contrastées ouvre sur une conception dynamique du passé : ce qui a pu avoir telle expression ancienne peut resurgir autrement, méconnaissable aujourd'hui. »

« Plus encore : considérer que des surgissements intempestifs venus de loin sont toujours possibles, c'est aussi ne plus pouvoir se rassurer en considérant que les turpitudes, les perversités, la violence des désirs infantiles sont à jamais recouverts par l'ombre épaisse de l'amnésie infantile. »

« On en vient à se dire que la « levée » du refoulement met trop l'accent, à notre goût analytique d'aujourd'hui, sur le surgissement d'un souvenir qui serait resté englouti, intact dans l'inconscient. »

« Le paysage de notre passé s'en trouve comme aéré et surgissent alors des trésors oubliés : des observations cliniques inédites, des complexités plus étranges que celles de la névrose. »

« Ainsi ces chevaux pourraient-ils bien resurgir métamorphosés dans l'avenir de ce petit garçon qui a pris hardiment son devenir en main. »

« On peut travailler aujourd'hui sur le surgissement, improbable, indirect, d'éléments furtifs en provenance du passé, pour les relier à l'activité pulsionnelle du sujet, telle qu'elle se développe dans les plaintes actuelles. »

59-Le réel, la jouissance, le hors-discours, Quelques réflexions sur le dispositif dit d'« analyse de pratique », Jean-Pierre Leblanc :

« C'est pour cette éducatrice une rencontre avec le hors-sens, avec quelque chose qui surgit comme étant inconcevable compte tenu de la logique qui prévaut depuis des mois dans la mise en œuvre de l'intervention, compte tenu aussi des précautions prises dans la réalité (enquête pénale, visites du père en présence d'un tiers), compte tenu également de l'écoute fréquente et régulière d'Axelle (qui n'a jamais laissé transparaître le moindre élément en ce sens auprès de la psychologue et de l'éducatrice), compte tenu enfin de la bonne évolution de cette enfant, attestée formellement par des personnes qui la connaissent par ailleurs (son institutrice). »

« Surgissement en cet instant du malaise, du doute, sans d'autre assurance que ce surgissement lui-même... Il est suscité par l'équivoque extrême de cet énoncé qui affirme et nie en même temps l'impensable, énoncé dont on a pu prendre dans l'après-coup toute la mesure de la logique perverse qui le sous-tendait... »

« Ce que nous avons ensuite noté de très important, c'est que ces « moments clés », ces instants de surgissement du « réel », se sont révélés être par la suite exactement une manifestation, une expression concrète du problème que l'enfant vivait (il était de manière gravissime l'objet abusé et maltraité de l'adulte qui avait suscité ces choses chez l'intervenant), tel qu'il s'est découvert par la suite. »

« Pour cette raison, tout surgissement de cette dimension de la « jouissance hors limite » ressuscite en soi un autre surgissement, celui du refus d'y être mêlé, et le vœu de ne rien savoir de ce que nous savons tous pourtant un peu : l'existence de cette « horreur commune » que nous voudrions ne pas avoir en partage (exemple de cette éducatrice qui dit à propos d'une mesure concernant une possibilité d'inceste : « On a envie de vite refermer le couvercle »).

« Mais surgit une autre question, posée par une infirmière récemment arrivée : « Quoi, pourquoi l'année dernière ? » On cherche... et quelqu'un dit : « Elle avait une relation très forte avec Mme X, l'aide-soignante. On aurait dit qu'elle était une mère ou une grande sœur pour elle. » »

« D'abord, première remarque, l'objet, la « matière » à approcher en analyse de pratique surgit dans l'échange souvent à la marge, de manière fortuite, inattendue, dans un moment où cet échange peut être orienté sur tout autre chose. »

« Cela veut dire que, d'une manière concrète, il se re-présente dans ces séances le même rapport au réel, à cet « impensé » que celui dont je parlais tout à l'heure dans nos situations : c'est dans cette dimension d'abord « incertaine », marginale, que se loge souvent ce surgissement de « l'inouï » (au sens tout autant d'in-entendu et d'in-entendable) que j'évoquais au début. »

« Clinique engagée, qui ne recule pas devant ce qui objecte à la parole : ce qui affecte, ce qui trouble, ce qui se donne au plus opaque, peut être le signe du surgissement d'un réel qui, lorsqu'on peut en reconnaître l'émergence, devient un chemin possible pour entendre la part d'inouï, la part d'« impensable » à laquelle le sujet qu'on rencontre a à faire »

60-L'hétéronymie de Fernando Pessoa, « Personne et tant d'êtres à la fois », Filomena Iooss :

« En réalité, Caeiro est un œil qui regarde, un prédécesseur de la phénoménologie qui allait surgir en Europe quelques décennies plus tard : »

« Dans ce balancement entre poésie et psychanalyse, l'auteure nous rend vivant le surgissement des hétéronymes principaux de Pessoa, qu'elle propose de lire comme tentative, paradoxale, de recherche par le poète de son unité perdue, après un « effondrement subjectif » survenu dans son histoire. »

61-Microgenèse des formes sémiotiques: perception, langage, expression, Victore Rosenthal :

« Il définit le surgissement de l'expérience immédiate comme un phénomène dont les antécédents directs procèdent d'une certaine dynamique de différenciation génétique. »

62-La crise d'épilepsie, entre traumatisme et handicap, Anne Castelbou :

« Ils témoignent quand même tous de l'effroi ressenti au surgissement de la crise comme G. Flaubert dans sa correspondance parlant « d'un arrachement atroce de l'âme d'avec le corps », son âme s'échappant « comme on sent le sang qui coule par l'ouverture d'une saignée » (Flaubert, février 1844). »

« En effet, le surgissement de la crise rend souvent l'enfant étranger à lui-même, comme si un double s'emparait de lui à ce moment même où il perd la maîtrise de son corps. »

« C'est ce qui pousse certains à vouloir se mettre au travail pour élaborer un savoir sur les facteurs de déclenchement et sur les effets de leur épilepsie afin de se réapproprier ce qui est resté dans le savoir de « l'autre médical » et surtout pour apprivoiser l'insupportable et immaîtrisable surgissement de la répétition des crises. »

« L'épilepsie est une maladie neurologique qui est vécue de façon plus ou moins traumatique. Lors du surgissement des crises, elle suscite de l'effroi du fait de son imprévisibilité et de la difficulté à maîtriser le déchaînement des manifestations corporelles qu'elle provoque. »

63-Logiques d'innovation, multiactivité et zapping au travail, Licoppe Christian :

« L'analyse d'un cas d'usage de la messagerie instantanée au travail permet de saisir comment séquentialité et format de « présence obstinée » des repères (qu marquent le surgissement médiaté d'autrui) se combinent pour rendre visible la préoccupation, distribuée entre le sujet et son environnement équipé: l'homme communiquant est constitué comme sujet multiacti et carrefour d'engagements pluriels. »

64-Un arbre nommé Désir, Jacques Pearon :

« Sollicité pour un exposé sur le thème du désir selon le point de vue philosophique, l'auteur expose le surgissement de ses réflexions »

65-L'air du temps ? Guy Petitdemange :

« Il l'évoque dans la vivacité même de la création, dans son surgissement à partir de rien. »
« L'artiste est bel et bien pour lui-même pareil à un dieu » (218). Quelque chose d'insoupçonné surgit ; toute création est fondamentalement généreuse, l'expression d'une prodigalité passionnée du moi. »
« Lorsque l'événement surgit et brise montages et traditions, ce qu'on imaginait acquis, il faut à nouveau se rendre vivant par nous-mêmes à ce présent neuf, par une création qui n'a pas comme lieu unique l'esthétique. »

66-Expressions de la compassion, Sylvie Germain :

« Deux hommes surgissent dans un paysage paisible, marchant l'un derrière l'autre. En tête, ouvrant la marche, un homme « petit et vif, (aux) yeux inquiets et perçants, des traits marqués. Tout en lui était défini », et décidé. »
« Elle peut croître lentement, au fil d'un long mûrissement, comme elle peut surgir soudain, sans s'annoncer, et s'imposer par à coups désordonnés qui finissent par provoquer un séisme intérieur, une crue. »
« Ce surgissement s'opère lorsque Lorna, mue par une subite curiosité, une sourde inquiétude, va regarder Claudy dormir – regarder son visage. »
« L'auteur nous met au diapason de la compassion, « cette grâce dure, éprouvante », qui donne accès au mystère d'autrui dans le mûrissement de l'amitié ou le surgissement d'un visage, à partir d'une lecture de trois œuvres : Solitude de la pitié de Jean Giono, Des souris et des hommes de John Steinbeck et enfin Le Silence de Lorna, des frères Dardenne. »

67-La littérature, ou le nerf de la guerre, Philippe Sollers :

« Il y a des moments où l'histoire s'écroule et où quelque chose d'autre surgit comme vision de l'histoire, ce que Heidegger appelle « l'historial »... ou ce que Nietzsche a appelé « l'histoire monumentale », dont on a parlé à Tel Quel tout de suite dans une sorte de reclassement de la Bibliothèque. »

« Mais l'être religieux n'est pas forcément sensible au surgissement du divin ! Le divin surgit, et a pour conséquence de n'être pas reconnu ! »

« A travers les exemples de Saint-Simon, de Rimbaud et de Dante, il rappelle que la littérature demeure le nerf de la guerre, parce qu'elle pose les questions fondamentales et dérangementes de la naissance, de la mort, de l'éveil des sens et de la pensée, du surgissement du divin. »

68-Une censure intériorisée ? Les premières images des attentats du 11 septembre 2001, Christian Delage :

« De la mémoire visuelle de beaucoup d'entre eux surgissait alors le souvenir de ces trucages, souvent présents dans les téléfilms bon marché, qui noient sous la fumée la visibilité d'une violence dont la reconstitution serait trop coûteuse, mais également dont la vue rapprochée serait difficile à supporter. »

« Il est vrai que ce sont plutôt les faits tragiques, le surgissement d'une violence meurtrière, l'atteinte à la vie des individus qui aiguïssent l'appétit des journalistes, certains de répondre à une attente du public. »

69-Stabiat, Anne-Marie Braud :

« Un surgissement de vérité change parfois la donne. Dans la trame de sa vie lui apparaît le paradoxe fugitif d'une énonciation qui le faisait responsable de ce dont il pensait n'être que l'effet catastrophique. »

« Il assiste en quelque sorte au surgissement du discours de l'Autre mais sous une forme directe, sans cette apaisante méconnaissance de l'inversion qui nous fait croire que nous parlons quand nous sommes parlés. Lacan opère des allers et des retours entre l'exercice de la présentation et son enseignement. »

« Dans le dialogue du patient avec le présentateur, il arrive parfois que, dans la rencontre, un surgissement de vérité change la donne. »

70-Le héros de l'histoire, Du porte-parole au sujet parlant Jean-Louis Le Run :

« Comme la chenille se transforme en papillon en passant par une chrysalide, l'enfant en accédant au langage connaît une métamorphose : « La métamorphose des mondes intimes surgit avec la parole... le passage de la chenille au papillon, la métamorphose des mondes perçus et imperçus se fait lors de la chrysalide parolière au cours de la troisième année et se poursuit grâce à la représentation du temps qui arrive à maturité entre 7 et 10 ans. »

« Notre position, difficile à maintenir, d'autant que s'exercent des pressions de l'entourage familial et scolaire, est de ne rien attendre pour obtenir quelque chose, de ne pas chercher à extirper une parole tout en offrant les conditions de son surgissement. » »Le travail n'est pas tant de faire surgir une parole pleine que de reconnaître la parole qui gît dans les caprices, ratés, et méandres du langage, des jeux, des dessins. »

« Sous les divers aspects que peuvent prendre les difficultés de l'enfant et le cadre thérapeutique, le clinicien cherche à favoriser le surgissement de sa parole subjective en s'appuyant sur son entourage. »

71-« Mon corps n'est pas le bon ». Discours sur le corps, amplifications médiatiques et compromissions médicales, Patrick Clervoy :

« À examiner l'émergence de cette spectaculaire et nouvelle pathologie, au de-là des hypothèses pathogéniques qu'elle nous conduit à élaborer, se discutent l'influence de la place donnée au corps dans la culture, l'amplification portée par les média modernes et l'incidence du discours médical sur le surgissement de ce phénomène morbide »

72-De la sensation à l'idée, l'émergence hallucinatoire d'un fond énergétique chez le créateur, Suzanne Ferrières-Pestureau :

« Le surgissement quasi hallucinatoire d'une idée chez le créateur a été assimilé par plusieurs auteurs à l'émergence directe d'une impression de la première enfance. »

« Du contenu de l'article qui avait été oublié, seule restait « l'idée spontanée » qui avait resurgi beaucoup plus tard au cours de l'élaboration de L'interprétation des rêves où le mot « censure » s'était présenté en toute méconnaissance alors qu'il « obéissait à une obscure prescience ». »

« Le mot censure ne signifie rien pour Freud au moment où il surgit à la conscience, il s'impose à lui comme une évidence. (Interdit paternel de devenir un grand homme, c'est-à-dire de dépasser le père) »

« L'idée peut surgir de façon spontanée, de l'intérieur de l'appareil psychique, sans cause extérieure apparente. »

Dans un précédent travail consacré à Marguerite Duras j'ai été amenée à parler à plusieurs reprises de cette idée qui surgit sous la forme d'une vision, notamment à propos de l'arrivée d'un personnage sur la scène de l'écriture. »

« Dans ce cas la représentation perdue est reconstruite à partir d'impressions qui resurgissent sur un mode quasi-hallucinatoire dans la béance ouverte par l'incorporation d'un contenant qui laisse « un vide dans la tête », sur lequel « quelqu'un tout à coup est arrivé, un très vieil homme, et c'était Monsieur Andesmas » »

« Cette idée peut venir du dehors, dans la contemplation d'une fente dans le mur d'où surgit tout à coup une forme grimaçante qui va amener une patiente à se mettre à dessiner pour voir ce qu'elle a jadis vécu sans comprendre. »

« Plusieurs mois après le début de notre travail Sabine évoquera le surgissement d'illusions perceptives à la naissance du premier enfant (il s'agit de paréïdolies) et d'idées paranoïdes où des visages grimaçants et inquiétants s'imposent à elle, notamment lorsqu'elle est aux toilettes où elle ressent un jour l'impérieuse nécessité de combler les craquelures du mur avec ces images, puis dans un second temps, contemporain de sa psychothérapie, lui vient le besoin de les dessiner afin de « s'en délivrer », dit-elle. »

« Cette « idée » sera laissée « hors champ » tant que Sabine ne sera pas confrontée à une situation où, sur la scène de la réalité, surgira le trait identificatoire circonscrit et le sentiment d'horreur lié à son caractère d'étrangeté. »

« L'idée surgit ainsi chez Léonard de Vinci occupé à dessiner ses vols d'oiseaux sous la forme d'une trace mnésique motrice qui éveille le souvenir d'enfance qui devait sous-tendre la création du sourire énigmatique qui hante ses dernières toiles. »

« Le surgissement du « souvenir » qui va sous-tendre l'idée du sourire énigmatique correspond à un détournement de l'intérêt pour l'étude scientifique du vol des oiseaux et à la captation de cet intérêt par la résurgence des traces mnésiques motrices laissées par la rencontre avec l'objet maternel, opérant une coupure dans le texte scientifique à partir d'un affect commun mobilisé par l'action du vol, que l'on peut assimiler à une élation narcissique. »

« Le mouvement évoqué par le tracé du vol devient l'indice d'une expérience esthétique qui fait retour dans le surgissement quasi hallucinatoire de la trace mnésique motrice laissée par les mouvements d'investissement et de désinvestissement liés à la rencontre entre la mère et l'enfant. »

« Le surgissement de l'idée est le produit d'un travail de condensation et de déplacement de fragments épars mobilisés par les forces en tensions qui tentent de prendre forme en convertissant un schème totalisant (fantasme d'action) en images qui tendront vers une forme idéale dont l'idée restera l'horizon. »

« L'idée qui surgit et anime le geste créateur serait la manifestation de « cette présence de l'objet dans l'esprit, une présence forte, si forte qu'elle éveille, qu'elle suscite, qu'elle déclenche la conscience ; la sensation n'est pas une idée abstraite (au sens français d'idée) ; elle est, au sens anglais, idea, envahissement du contenu de l'esprit jusque-là vierge ». »

« Chez Sabine le retour hallucinatoire de cette imago grimaçante qui ressurgit dans les fentes du mur, apparaît davantage comme un schème, une image motrice, l'idée que se ferait Sabine de sa rencontre avec le monde, idée qu'elle va tenter d'exprimer dans ses premiers dessins. »

73-Esthétique de l'émotion : du visible à l'invisible, Alexandre Abensour :

« Comment surgit l'autre dans la structure émotionnelle ? »

« Le monde n'est pas cet environnement neutre auquel je m'adapte plus ou moins, et d'où surgit parfois un objet saillant. »

« De manière plus précise, ce qu'il s'agit d'étudier, c'est la façon dont le sujet prend acte de sa dérégulation pour la transcender en valeurs expressives : « Du moment, en effet, où l'Autre est impliqué dans l'émotion, de ce moment l'expérience émotionnelle est vouée à se développer en une interrogation sur son propre surgissement. »

« Dans un article de 1905 (ou 1906), jamais publié de son vivant, Personnages psychopathiques à la scène, il reprend sur une base tout à fait nouvelle la question de la catharsis, en tentant une réinterprétation de la notion grecque : « Si le théâtre grave a pour finalité d'éveiller « crainte et pitié », d'entraîner une « purification des affects » [Reinigung der Affecte], comme on le suppose d'après Aristote, on peut décrire ce même projet un peu plus en détail, en disant qu'il s'agit de faire surgir de notre vie affective les sources de plaisir ou de la jouissance [Lust oder Genußquellen] [...] » »

« Toute émotion de terreur, ou qui, par l'art donne plaisir à la terreur, nous oriente donc vers la question du sublime, dont cet article voulait en quelque sorte montrer le soubassement, au plus près du vécu émotif lui-même et de son surgissement. »

« Les analyses de Sartre nous permettent de dégager le rapport fondamental de l'émotion à l'autre comme « étrangeté », et l'émotion elle-même comme tentative de protection magique face à ce surgissement de l'altérité. Mais l'approche sartrienne reste encore descriptive. »

74-Des désordres sociaux à la violence urbaine, Annie Collovald :

« Bien qu'il soit déjà présent dans le débat politique de la fin du septennat giscardien, le « problème des banlieues » ne surgit véritablement qu'en 1981. »

« Les interrogations sur l'immigration se trouvent alors déportées vers son « assimilation » (voulue ou refusée, réussie ou en échec) et font surgir de nouvelles questions : sur les causes du racisme, le multiculturalisme, l'identité nationale. »

« Depuis le surgissement du « problème des banlieues » en 1981 avec les rodéos des Minguettes, toute une série de modifications a affecté les représentations des commentateurs et hommes politiques et les modalités des actions publiques destinées à y faire face. »

75-Peur et conquête du féminin à l'adolescence dans les deux sexes, Jacqueline Schaeffer :

« Mais c'est le surgissement du féminin érotique lors de la puberté qui fait effraction à l'adolescence, pour la fille comme pour le garçon. »

« L'éveil de la puberté surgit bien avant que soit élaborée la capacité d'assumer une relation sexuelle. »

« Chez le garçon, l'angoisse de castration, même si elle a été canalisée par la mise en latence, couve sous roche et resurgit avec violence lors de la puberté. »

« Fantasme de séduction effractrice, témoignant de la nature masochiste du désir érotique féminin, qui resurgira violemment à l'adolescence, avec toutes les défenses du Moi, et qui pourra mener, lors de la rencontre avec un « amant de jouissance » (Schaeffer, 1997a), à l'extase féminine. »

« À la puberté, le séducteur non seulement est à l'extérieur – il peut alors avoir encore valeur traumatique de séduction de l'enfant par l'adulte, et être fui par de nombreuses opérations défensives – mais il est surtout à l'intérieur, dans le réveil et l'exacerbation de la poussée pulsionnelle, dans ce qui surgit de génital dans le corps, dans ce qui surgit du monde interne : tel mouvement de désir, telle sensation. »

« Le surgissement du féminin érotique lors de la puberté est ce qui fait effraction à l'adolescence, pour la fille comme pour le garçon. »

76-Heuze, G. ; Dupont, Véronique (ed.) ; Guilmoto, Christophe Z. (ed.). Fils du sol et migrants : l'intégration des aspects politiques, sociaux et économiques de la migration dans une région industrielle récente de l'Inde. In : Mobilités spatiales et urbanisation : Asie, Afrique, Amérique :

« Une des conséquences est le surgissement de mouvements opposant les autochtones, moins armés pour la concurrence, à plusieurs sortes de migrants et aux autorités, dans la perspective de quotas d'embauche. »

77-CEAN. MPI. L'oppression paternaliste au Brésil :

« En effet la montée de la précarité, la crise de l'Etat et le surgissement de nouveaux acteurs exerçant des fonctions intermédiaires et de redistribution (associations locales, ONG, Eglises, programmes d'aide au développement, etc.) offrent un champ favorable à la recombinaison des pratiques paternalistes et clientelistes. »

78-Groupe de parole dans la formation des assistantes maternelles, Françoise Antoine :

« Le surgissement dans le groupe du thème de la haine est venu indiquer le contenu du pacte dénégatif qui constituait un organisateur. La haine, projetée à l'extérieur du groupe sous forme d'affect persécutif, en a redoublé l'effet. »

« Le thème que nous proposons aux assistantes familiales est : la haine. Ce thème « apparaît » comme émanant de façon logique des années précédentes de travail avec le groupe. Dans sa caractéristique de surgissement, il nous a paru avoir les traits d'un « objet brut », représentation de chose non encore représentation de mot, fantasme non encore fantasme (Paul-Claude Racamier). »

« Nous décidons de passer sous silence ce clivage, de ne rien en interpréter mais d'être constamment à l'écoute de ce qui en resurgit dans la violence des situations rencontrées et de leur gestion. »

« Cette évocation musicale a fait surgir dans nos esprits la mélodie fluide et fracassante. Grâce à la musique, selon Robert Klein, « s'est alors créé un équivalent de l'objet représenté et cet équivalent est lui-même un objet, avant d'être le double de l'apparence d'un autre ». »

79-ERIBIA Equipe de recherche interdisciplinaire sur la Grande-Bretagne, l'Irlande et l'Amérique du nord Université de Caen - Colloque international (appel à contribution) : La folie du temps: Musique, Littérature et Arts. International conference ERIBIA : Time's excesses in Music, Literature and Art :

« La démesure pourra aussi nous conduire à interroger la violence du temps, telle qu'elle peut se manifester dans le surgissement, dans l'éclat ou dans la rupture. »

80-André Loez Autour de l'ouvrage "14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins". Paris, Gallimard, 2010, "Folio-histoire" :

« Elles n'avaient pas jusqu'alors donné lieu à une étude détaillée des mutins eux-mêmes, dans le surgissement de l'événement, lorsqu'ils s'organisent spontanément, manifestent, voire envisagent de «marcher sur Paris». »

81-Appel à contribution Lundi 30 janvier 2006 Paris Violence et conciliation en Europe au XIXe siècle Une histoire de la résolution des conflits socio-politiques :

« Mais, au delà du constat d'un surgissement récurrent de la violence dans l'histoire de la France au XIXe siècle – et, de ce point de vue, février 1848, juin 1848 et décembre 1851 en incarnent trois des pics et trois des formes les plus marquants -, au delà des causalités qui, suivant l'événement, en expliqueraient à la fois les points communs et les points spécifiques, se pose la question plus rarement traitée de la position des contemporains face à cette violence acceptée, revendiquée, prévisible sinon prévue, et sur les manières de résoudre le conflit socio-politique dont elle témoigne. »

« Ce discours ne s'inscrit-il pas davantage dans une idéologie qui, intégrant nolens volens le concept de lutte entre les classes comme moteur de l'enracinement souhaité ou contesté des valeurs de la Révolution (elles-mêmes étant l'objet de multiples variantes), a besoin de se placer en position défensive pour mieux justifier sa gestion du conflit ? Résoudre le conflit, (ré)concilier les points de vue, réprimer l'intolérable, c'est d'abord penser le conflit et donc la violence comme une potentialité dont le risque, le souhait, voire l'annonce permanente de surgissement sont évoqués par toutes les familles de pensée. »

« Dans le prolongement de celle-ci, la question centrale de la nécessaire réconciliation surgit au lendemain d'un conflit : est-elle immédiatement formulée ou existe-t-il un décalage avec l'événement, des conditions à son avènement comme en témoignent les mécanismes de la récompense, du pardon, de la grâce, de l'amnistie ? »

82-Séminaire Jeudi 14 octobre 2010 Nanterre (92000) & Cachan (94235) Histoire et sociologie du politique (2010-2011) Séminaire général de l'Institut des sciences sociales du politique (CNRS - Univ. Paris Ouest -ENS Cachan) :

« Selon Ph. Corcuff (Les nouvelles sociologies , rééd. 2009), la socio-histoire connaît ainsi trois « points aveugles » : la tentation d'une quête sans fin des origines ; la focalisation sur le passé

occultant le travail du présent et l'ouverture sur l'avenir ; l'enchaînement trop lisse entre passé, présent et futur, soit une insuffisante réflexion sur l'enchevêtrement des temporalités, le surgissement des événements « grands » ou « petits », le changement politique et social. »

« Il s'agit, dans cette séance, de penser le changement politique et social et le surgissement de l'événement, compte tenu des expériences sociales du temps, de la pluralité des temporalités (sociales, politiques, économiques, juridiques...) mais aussi des catégories méta-historiques (articulation entre champ d'expérience et horizon d'attente ; régimes d'historicité, cf. Koselleck et Hartog). »

83-Séminaire Lundi 29 septembre 2008 Nanterre (92) et Cachan (94) Violence et politique Programme du séminaire général 2008-2009 de l'Institut des sciences sociales du politique – ISP :

« Le séminaire témoignera de la diversité des scènes de surgissement et/ou de résorption de la violence, de ses acteurs, de ses manifestations. »

« L'enjeu de frontières se pose également s'agissant de la sphère de surgissement de la violence, celle-ci se cantonnant parfois à l'espace social, tandis que, dans d'autres contextes historique ou culturel, elle finira par se déplacer vers l'espace politique. »

84-Colloque Mercredi 26 septembre 2007 Reims (Marne) Les discours de la haine Récits et figures de la passion dans la Cité. Regards croisés :

« Enfin, donc, aborder la question de la haine comme discours sur la société implique de revenir sur les modalités de surgissement de la haine et les formes de son contrôle dans la Cité. »

85-Journée d'étude Mardi 06 mars 2007 Paris Quatrième journée d'histoire des sensibilités :

« Le surgissement de l'événement (ce "vis-à-vis" privilégié du témoignage), sa "réception", en d'autres termes, les réactions et appréhensions, individuelles et collectives, et l'expression des sentiments et passions qu'il suscite, fait en effet apparaître des configurations spécifiques dans lesquelles les univers normatifs, systèmes de valeurs et modèles culturels voire artistiques s'opposent aux pratiques effectives. »

« Mais surgissent également ces voix du silence, ces "paroles captées" au détour d'archives — ou de documents plus récents ou plus inédits, y compris sous forme d'enregistrements ou d'images, qu'étaient pour les élites du temps certains acteurs sociaux marginalisés ou méconnus, et plus particulièrement dans des sociétés d'Ancien Régime. »

86-Colloque Mardi 27 mars 2001 Toulouse Sud-Nord : de l'emprise aux confluences :

« Surgissement d'une référence : l'islam dans le discours politico-religieux en France (1880-1914) J. Guetat (Faculté des Lettres de Manouba, Tunis) »

87-Journée d'étude Vendredi 10 mars 2006 Aix-en-Provence (13100) Pour une histoire de la mémoire entre Europe et Méditerranée Approches et perspectives comparées :

« Pourtant, la façon dont ce problème ressurgit au cœur du débat public est peut-être un indice qu'il demeure des flous, des opacités dans l'appréhension de ces questions. »

« Le surgissement de nouveaux récits partagés (alimentant ce que l'on appelle parfois faussement « mémoire collective ») à partir d'une relecture du passé paraît survenir chaque fois qu'une redéfinition de l'identité du groupe s'impose. »

88-Séminaire Jeudi 23 février 2006 Ivry-sur-Seine Du religieux dans l'espace urbain Séminaire du laboratoire d'anthropologie urbaine (CNRS) :

« Nous proposons d'explorer diverses formes de surgissement du religieux en relation avec leurs inscriptions topographiques particulières. »

89-Colloque Vendredi 25 juin 2004 Paris L'écriture de l'histoire, continuités et discontinuités :

« L'événement est en effet l'objet d'une construction, menée en fonction de son effet de sens, du choc produit par son surgissement. »

90-Cycle de conférences Jeudi 09 octobre 2003 Marseille (13004) L'exception dans tous ses états :

« Depuis Platon et Aristote jusqu'à Carl Schmitt, Walter Benjamin, Antonio Negri aujourd'hui, la question de la souveraineté ne cesse de réfléchir à l'articulation entre l'ordre constitutionnel et l'état d'exception, qu'il soit pensé comme guerre, révolution, droit de vie et de mort, surveillance des frontières... dans le contexte actuel de la mondialisation, du surgissement de formes étatiques supranationales comme l'Union Européenne, ou de la façon dont se développe la concurrence entre l'empire américain et les institutions internationales pour "policer" les conflits mondiaux, la souveraineté apparaît aujourd'hui comme une question de la plus grande actualité que nous sommes tous contraints de repenser. »

91-Colloque Mercredi 14 mai 2003 Lyon La production de l'immatériel Théories, représentations et pratiques de la culture au XIXe siècle :

« Parmi celles-ci, certaines sont à situer dans la sphère des idées : maturation de la philosophie du sujet et prééminence des droits de la personne qui en découlent ; institution de l'économie politique et approfondissement de ses incidences sur la philosophie politique elle-même ; surgissement des utopismes sociaux qui travaillent la première moitié du siècle et conquièrent le devant de la scène idéologique dans la seconde... »

92-Appel à contribution Samedi 30 octobre 2010 Avignon (84000) Travail et création artistique en régime numérique : images et sons :

« En définitive, s'intéresser à la façon dont le numérique impacte le travail artistique, c'est se poser des questions telles que l'identification des différentes postures des professions artistiques face à l'innovation, l'abaissement des droits d'entrée qu'est réputé offrir internet, la capacité de court-circuitage des gate keepers traditionnels, la démocratisation de la pratique créative, l'apparition de nouvelles configurations collaboratives en réseaux, le surgissement de formes esthétiques inédites, la résistance au changement, les nouvelles formes de construction de la réputation ou de la valeur, la redéfinition du « professionnalisme », etc. »

93-Appel à contribution Mercredi 15 septembre 2010 Brest Penser le présent comme un passé pour demain :

« Mais il n'est pas douteux que bien d'autres facteurs ont opéré : le retour du refoulé engendré par le sentiment d'avoir payé l'entrée dans « la société d'abondance » d'un reniement – honte de la parentèle, abandon des langues ancestrales –; le surgissement de la question environnementale comprise comme la juste sanction d'un comportement d'apprenti sorcier; la perspective ouverte par la biologie d'un eugénisme inédit et singulièrement effrayant ; etc. »

94-Appel à contribution Samedi 15 janvier 2011 Caen (14000) La folie du temps : musique, littérature et arts :

« La démesure pourra aussi nous conduire à interroger la violence du temps, telle qu'elle peut se manifester dans le surgissement, dans l'éclat ou dans la rupture. »

95-Appel à contribution Mercredi 01 septembre 2010 Commerce et culture : analyse géographique Numéro spécial de la revue Géographie et cultures :

« Le surgissement et l'aménagement de nouveaux territoires commerçants revendiquant d'être des « centres de vie » ou des espaces distractifs voire des destinations touristiques (comme les méga mall de Dubaï ou d'autres en Amérique du Nord) est à mettre en parallèle avec la revendication des territoires commerçants centraux d'être les « vrais cœurs de ville », les centres vivants et animés de la vie. »

96-Colloque Vendredi 26 mars 2010 Paris (75005) Les relations culturelles et scientifiques entre Turquie et France au XXe siècle Colloque Jean Deny :

« Le surgissement de la « Turquie nouvelle » modifie également la place des études turques dans la division du travail scientifique en France ; il transforme de même les « usages publics de la Turquie en France », suscitant une curiosité renouvelée et contredisant l'indistinction réductrice d'un « orientalisme » amorphe et atemporel. »

97-Colloque Samedi 11 septembre 2010 Cerisy-La-Salle (50210) L'inconscient et ses musiques Colloque de Cerisy :

« Catherine FAVA-DAUVERGNE : Du cri d'existence au chant, un surgissement revisité »

98-Appel à contribution Dimanche 28 février 2010 Nice (06200) Les récits génétiques comme récits de soi : fable, mémoire et histoire Journée d'études co-organisée par le Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine et l'UMR TELEMME :

« Le récit génétique peut également être envisagé sous l'angle du surgissement du « soi » à travers une sorte de « dialogue des morts » qui fait entrer en résonance les destins et les caractères des différents maillons de la chaîne généalogique. »

99-Appel à contribution Vendredi 30 avril 2010 Philanthropie et fondations privées : vers une nouvelle gouvernance du social ? Revue Lien social et politiques :

« Se concurrencent d'ailleurs sur ce terrain les organismes des quartiers de proximité et les grandes organisations internationales d'aide humanitaire, au gré du surgissement des catastrophes naturelles ou humaines. »

100-Appel à contribution Vendredi 30 octobre 2009 Saint-Brieuc (29) Penser le développement du tourisme au XXe siècle : territoire, économie, patrimoine. Autour d'Octave-Louis Aubert (1870-1950), promoteur de la modernisation régionale :

« Bref, la question touristique s'invite très tôt dans le débat social et politique sur fond de concurrences des intérêts, notamment des populations exposées à un tel surgissement. »

101-Informations diverses Mercredi 21 mai 2008 Lyon (69007) Mai-juin 68 :

« Connaissez-vous vraiment Mai 68 ? Quarante ans après son surgissement, l'événement continue de faire débat : s'appuyant sur quelques poncifs, d'aucuns proclament qu'il faudrait en " liquider l'héritage " ; certains l'accusent d'avoir provoqué un effondrement de l'autorité ; d'autres encore font le procès d'une génération 68 convertie aux délices du libéralisme et accaparant pouvoirs et argent aux dépens des plus jeunes. »

102-Appel à contribution Samedi 30 mai 2009 Tours (37) Foules en villes. Nouvelles approches, nouvelles lectures :

« Si la foule a longtemps constitué un thème de prédilection pour les sciences humaines et sociales, c'est sans doute moins parce qu'elle excitait la curiosité de ceux qui auraient été enclins à y voir l'esprit d'un peuple ou le reflet d'une civilisation, que parce que son surgissement sur la scène politique et sociale suscitait soit une forte inquiétude, soit de vifs espoirs. »

103-Journée d'étude Jeudi 14 mai 2009 Saint Denis de la Réunion Religions populaires et nouveaux syncrétismes deux journées d'études à l'île de la Réunion :

« L'émergence de nouvelles formes de croyances et de pratiques religieuses, leur impact sur les sociétés et leurs interactions avec les religions en présence. Dans un univers en mutation, confrontées à la modernité, quelles sont les adaptations mises en œuvre afin d'équiper les fidèles à ces changements de société sans les extraire du monde symbolique ? Quelles sont les logiques pouvant expliquer le surgissement de ces créations syncrétiques ? »

« Le chantier de la « religion populaire », pourtant jamais vraiment abandonné, ressurgit en force à l'occasion d'une révision du paradigme moderniste, sur le constat d'une reviviscence et surtout d'une politisation (d'inspiration nationaliste) de ces formes « illégitimes » de croyances et de pratique, un phénomène consécutif de transformations sociétales à l'Est comme à l'Ouest. »

104-Journée d'étude Jeudi 11 décembre 2008 Albi (81) La métamorphose et ses métamorphoses dans les littératures européennes Histoires d'un décentrement :

« La métamorphose exhiberait l'absence de centre originel de l'individu, la brutalité de son surgissement. »

105-Appel à contribution Lundi 15 septembre 2008 Nantes Didactiques de la géographie, de l'histoire et de l'éducation à la citoyenneté Enjeux du monde, enjeux d'apprentissages en géographie, en histoire, en éducation à la citoyenneté :

« Entre les approches organisées par les curriculums, par les programmes officiels et le surgissement des questions d'actualité, les relations ne sont pas toujours aisées ; mais cahin-caha, les enseignants s'en débrouillaient. »

106-Journée d'étude Jeudi 26 juin 2008 Paris 17ème Un Dieu sécularisé en démocratie laïque ? XIXe-XXe siècles :

« Si la période voit naître des religions sans Dieu (comme celle d'Auguste Comte), elle voit aussi le réinvestissement philosophique de « Dieu » à la fois idée et institution et le surgissement dans l'espace public d'un foisonnement de réponses possibles à la question : une société peut-elle se passer de Dieu ? »

107-Lundi 28 avril 2008 Montpellier (Hérault) La question post-coloniale en débat : enjeux, mémoires, influences et discontinuités Conférence publique :

« Selon Nicolas Bancel, il reste à la société française "à découvrir qu'elle est aussi une société post-coloniale, (...) que la colonisation a marqué en profondeur de nombreux champs de la culture, de la politique et le débat sur les mutations contemporaines de la société française". (...) Le surgissement de mémoires coloniales concurrentes, les rebondissements législatifs de février 2005 liés au rôle supposé « positif » de la colonisation et les émeutes de novembre 2005 nous obligent désormais à aborder sans détour, mais sans systématisme, la question post-coloniale". »

108-Colloque Vendredi 04 avril 2008 Montpellier (34) Les Ligues catholiques et leurs alliés dans la France des guerres de Religion (vers 1576-1598) Historiographie et méthodes d'analyse :

« Au-delà du surgissement du sentiment national à la fin des troubles, bien instrumentalisé à l'aube du XVIIe siècle, Siècle des saints, l'historiographie française doit être confrontée à celle des pays voisins, au premier chef, celle de la monarchie hispanique. »

Sommaire

Remerciements	1
Prologue	9
Introduction	11
CHAPITRE 1. LA THÈSE COMME EXPÉRIENCE	17
Au commencement était...	19
... la perception	22
De côté des neurosciences...	23
... et de leurs cousins en sciences cognitives	26
Des 4 coins du monde !	29
À la bibliothèque du CRESSON	32
Retour sur expérience	44
Un début de problématisation	47
L'intersensorialité	52
L'intersubjectivité, le parcours biographique et la question de l'âge	60
Une méthode pour explorer l'implicite de l'expérience dans le monde de la vie quotidienne	64
Retour sur l'hypothèse de l'âge	70
Des thématiques de l'inconnu et de l'étrangeté à la problématique du surgissement	74
CHAPITRE 2. MÉTHODOLOGIE	81
I. Des <i>parcours commentés</i> aux parcours « en aveugle » dans des lieux inconnus	82
1. Le positionnement méthodologique	82
1.1. L'auto-ethnographie	83
1.2. L'observation distante	84
1.3. La relation de face à face	85
2. La construction de la méthode	86
2.1. Les <i>parcours commentés</i> : au plus près de l'expérience vécue	86
2.2. Accéder à l'implicite de l'expérience sensible : « en aveugle » dans des lieux inconnus	88
2.2.1. Un parcours les yeux bandés	89
2.2.2. Des lieux inconnus des participants	90
II. Le terrain et ses temporalités	92
1. Le choix du terrain	92
2. La description du terrain	94
3. Les temporalités du terrain	107
III. Les parcourants	108
1. Le lien entre âge et expérience	108
2. À la recherche des plus âgés	110
2.1. Aborder des passants dans la rue : un échec	110

2.2. Changement de cadre : dans les CCAS	111
2.3. La double importance du cadre et de la présentation de soi : à l'UIAD	112
3. Les motivations des plus âgés à faire un parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu	114
4. Le groupe des plus jeunes : constitution et motivations	117
IV. Le protocole expérimental	118
1. La phase d'amorce	119
2. Le parcours « en aveugle » dans un lieu inconnu	122
3. La reconstruction des parcours	123
4. Le second tour avec la vue	124
5. Le débriefing	125
V. La relation entre le chercheur et le participant	126
1. L'« effet chercheur » dans la recherche	126
2. L'élargissement aux « effets » du dispositif expérimental	128
3. Les types de relations chercheur/participant	129
3.1. La relation de confiance	129
3.2. La relation de partage	132
3.3. Entre intimité et distance	134
3.3.1. Une méthode pour qualifier la relation d'enquête	135
3.3.2. Le dévoilement de soi	137
3.3.3. Quelques exemples de parcours caractérisant la relation de distance	139
VI. Retour sur la méthode	142
1. Une expérience inhabituelle pour explorer les expériences habituelles	142
2. Retour sur les postulats des <i>parcours commentés</i>	145
2.1. La relation d'enquête comme élément de contexte	145
2.2. Le médium du langage	146
2.2.1. Des expériences non verbalisées	147
2.2.2. L'expression difficile des impressions	149
2.2.3. Les limites liées au langage : quels dépassements ?	150
2.3. Des cheminements	153
3. Les pistes d'analyses	153
CHAPITRE 3. L'EXPÉRIENCE SENSIBLE DES ESPACES PUBLICS URBAINS	156
I. L'expérience sensible	158
1. La constitution de l'expérience : emprunts à Alfred Schütz	159
1.1. Le poids des expériences passées	159
1.2. L'implicite de la constitution de l'expérience	160
1.3. La primordialité du tout sur les parties	161
2. Microgénése perceptive	162
3. L'accès à l'expérience sensible depuis le langage	164

4. Une approche compréhensive de l'expérience sensible	166
II. Des sens aux <i>objets d'expérience</i> : le sens de l'expérience sensible	168
1. Quelques justifications des perspectives adoptées	169
1.1. L'expérience sensible est intersensorielle : la reconstruction des parcours	169
1.2. La logique d'appréhension des parcours « en aveugle » : l'exemple des débuts de parcours	172
2. Un premier regard sur l'expérience sensible : les modalités sensorielles	177
2.1. Une hiérarchie des sens ?	177
2.1.1. Une hégémonie occidentale de la vue ?	177
2.1.2. Une nouvelle hiérarchie des sens « en aveugle » ?	179
2.1.3. Dans la marche, une dynamique des sens	182
2.2. Les rapports entre les sens	183
2.2.1. L'auditif	185
2.2.2. Le podo-tactile	187
2.2.3. L'olfactif	188
2.2.4. L'aérolitique	189
2.2.5. Le système vestibulaire à travers l'équilibre	190
2.2.6. Le visuel	190
2.2.7. Sens, schémas corporels et rapports au monde	191
2.2.8. Des relations typiques entre les sens ?	192
2.2.8.1. La confrontation entre les sens : entre conflit et domination	192
2.2.8.2. L'association entre les sens : évocation, facilitation et co-construction	194
2.3. Les illusions perceptives	197
3. Un deuxième regard sur l'expérience sensible : les <i>objets d'expérience</i>	202
3.1. Les distances et le temps	204
3.2. Les végétaux	208
3.2.1. Les indices majeurs : feuilles et oiseaux	208
3.2.2. Des associations plus marginales	210
3.3. Les formes de l'espace	212
3.3.1. Caractéristiques des formes de l'espace	213
3.3.2. Formes de l'espace et sensations aérolitiques	215
3.3.3. Formes de l'espace et sensations auditives	216
3.3.4. Des événements dans l'expérience qui « agissent » sur les formes de l'espace	217
3.3.5. Associations typiques entre « images mentales » et formes de l'espace	218
3.3.6. Des formes de l'espace à travers l'état du corps	220
3.4. Le parc	220
3.4.1. La typicité du parc	221
3.4.2. Les caractéristiques fondamentales du parc : calme, sol et absence de circulation automobile	221
3.4.3. Les caractéristiques secondaires du parc : végétaux, animaux et autrui	222
3.5. Le bâti	224
3.5.1. Les objets du bâti	224
3.5.2. Ce qui renvoie au bâti : <i>objets d'expérience</i> et <i>références aprésentatives</i>	225
4. Un troisième regard sur l'expérience sensible : <i>schèmes d'expérience</i> et <i>références aprésentatives</i>	228
4.1. Le rôle des <i>schèmes d'expérience</i> et des <i>références aprésentatives</i> dans le parcours	229

4.2. Les contextes de sens « Ville » et « Nature » : une abstraction sur l'expérience vécue 232

III. Une perspective dynamique sur l'expérience : l'hypothèse du mouvement	233
1. Les dynamiques de l'expérience	234
1.1. Les multiples dimensions de l'expérience sensible	234
1.1.1. Des ambiances calmes et bruyantes	235
1.1.2. Un sentiment de sécurité et d'insécurité	236
1.1.3. Des espaces protégés et exposés	237
1.1.4. Entre s'arrêter et circuler, ce qu'il est possible de faire	238
1.1.5. Des corps apaisés et stressés	239
1.1.6. Le trottoir et le chemin ; le passant et le promeneur	241
1.1.7. Des lieux typiques : le parc et le boulevard urbain	242
1.2. Échelle du corps et échelle de l'environnement : quelle relation ?	244
1.2.1. Une articulation entre formes de l'espace, configurations du sol et obstacles dans le cheminement	245
1.2.2. Relation normative	248
1.2.3. Relation libérative	248
1.2.4. Relation affective	249
2. Les dynamiques du cheminement	250
2.1. Du boulevard urbain au parc de ville	251
2.1.1. Quand le sens des lieux pose problème : des <i>objets d'expérience</i> incompatibles	251
2.1.2. Hétérogénéité dans la façon de produire un sens dans l'expérience sensible des lieux	252
2.2. Entre expériences passées et expériences présentes : souvenir, évocation et apprentissage	256
Conclusion : seulement des traces...	259
CHAPITRE 4. L'EXPÉRIENCE SENSIBLE À L'ÉPREUVE DE L'ÂGE	263
I. Quelques préalables à l'analyse des objets d'expérience	264
1. De la problématique de l'âge à celle des rapports entre groupes d'âge	264
2. Les matériaux et la méthode d'analyse	269
II. Analyse des <i>objets d'expérience</i> au regard de l'âge des participants	271
1. Les voitures	271
1.1. Méthode de travail	271
1.2. L' <i>objet d'expérience</i> « voiture »	272
1.2.1. Les parties de la « voiture »	273
1.2.2. Analyse des apparitions de la « voiture » dans les discours	275
1.3. Les sujets seuls : perspective générale	281
1.4. Les mises en scène de la « voiture » : les verbes des sens ; les verbes du mouvement ; les verbes d'état et de description ; les verbes de l'impression	283
1.4.1. Les aspects sensibles	284
1.4.2. Les aspects mobiles : les verbes du mouvement et de l'action	291

1.4.3. Les aspects de description (« il y a ») et d'identification (« c'est »)	293
1.5. Les aspects de l'impression (« j'ai l'impression que... »)	296
1.6. Les marqueurs : de la domination, du contraste, de l'espace et du temps	298
1.6.1. Sur les marqueurs de la domination	298
1.6.2. Sur les marqueurs du contraste	299
1.6.3. Sur les distances	300
1.6.4. Sur la hauteur par rapport à la « voiture »	300
1.6.5. Sur les directions et le sens	301
1.6.6. Sur les marqueurs spatiotemporels	301
1.7. Retour sur le thème général de la « voiture »	301
2. Les végétaux	305
2.1. L'objet d'expérience « végétal »	306
2.2. Le « végétal » mis en scène et en action	307
2.3. Entre perspective égocentrée et perspective allocentrée : l'impact supposé des conditions expérimentales	308
2.4. L'hypothèse de la différenciation progressive des <i>schèmes et réserves d'expérience</i> avec le temps : interprétation des variations inter-individuelles	310
3. Autrui	312
3.1. Regard général sur le thème : noms, sujets, verbes et qualifications de l'objet d'expérience	312
3.1.1. Nommer et qualifier « autrui »	313
3.1.2. La mise en scène d' « autrui » dans l'expérience des parcours	317
3.2. Le comportement du thème par rapport à la variable du groupe d'âge	321
3.2.1. Les dénominations d' « autrui » au regard du groupe d'âge	322
3.2.2. Les mises en scène d' « autrui » en fonction des groupes d'âge	323
4. Le sol	325
4.1. Une perspective générale sur le thème du « sol »	328
4.1.1. Ce que recouvre le « sol » : caractéristiques et qualités	328
4.1.2. Le « sol » en verbe : entre description et mouvement	332
4.1.3. Le « sol » et la qualification de la marche	333
4.1.4. Le principe d'association/différenciation, moteur de l'expérience sensible du « sol »	334
4.2. L'expérience du « sol » au regard du groupe d'âge	335
4.2.1. Des temporalités du « sol » ?	335
4.2.2. Les sections dans le thème	337
4.2.3. De la perspective égocentrée à la perspective allocentrée en passant par le rapport à l'enquêteur : emploi des pronoms « ça », « je » et « on »	338
4.2.4. Les caractéristiques des sections Ponsard et Boisée au regard du sol : des expériences partagées ?	339

Conclusion : Une expérience sensible partagée ? 341

CHAPITRE 5. LE SURGISSEMENT 343

I. Quelques interrogations autour du surgissement 346

1. L'imprévisibilité face à la normalisation des espaces publics urbains	346
2. L'imprévisible dans l'expérience sensible quotidienne	348

II. Vers une définition du surgissement	351
1. Une approche classique et conventionnelle : étymologie et définition officielle du surgissement	351
2. Le mot surgissement dans les sciences humaines et sociales	355
2.1. Les qualifications du surgissement	356
2.2. Ce que provoque ou ce que fait le surgissement	358
2.3. Les dynamiques du surgissement	361
2.4. Le temps dans le surgissement	362
2.5. Regards sur le surgissement	363
3. Surgissement et retentissement	366
4. Surgissement et ambiance	368
III. Le surgissement dans les parcours « en aveugle »	370
1. Des réactions au surgissement : figures de parcourants	372
1.1. Les figures de parcourants	372
1.1.1. Les figures majeures : l'observateur et le sensible	373
1.1.2. Les figures mineures : le rêveur, l'émotif, le chercheur et le penseur	376
1.1.3. Les figures marginales : le curieux, le perdu, l'infirme et le blasé	381
1.2. Quelques propriétés des figures dans les parcours	383
1.2.1. Figures en mode majeur et mineur	384
1.2.1. Polyvalence et motifs	385
2. Des rapports au surgissement : couples d'opposition et tensions internes	386
2.1. Les couples d'opposition qui configurent les rapports au surgissement : perspective dynamique	387
2.1.1. Le couple ouverture / fermeture	387
2.1.2. Le couple intériorisation / extériorisation	388
2.1.3. Le couple familial / étranger	390
2.2. Retour sur les questionnements initiaux : fermeture au monde et quotidienneté	392
3. La dynamique d'ouverture/fermeture au monde dans un contexte de surgissement	395
3.1. Les opérateurs de la dynamique ouverture/fermeture au monde dans le surgissement	395
3.1.1. Les opérateurs de la fermeture au monde	396
3.1.2. Les opérateurs de l'ouverture au monde	399
3.1.3. Les opérateurs mixtes	401
3.2. Caractérisation des contextes du recroquevillement et de l'interrogation	403
3.2.1. Entre bien-être et mal-être, entre ouverture et fermeture au monde ?	403
3.2.2. L'interrogation, la surprise et l'étonnement	408
Conclusion du chapitre	412
Conclusion générale	414
Épilogue : Vers une proposition pour penser les espaces publics urbains	424
Vers une conscience du corps et un développement de la sensibilité	428
Vers une société d'autonomie	431
Vers des espaces publics du vivre ensemble	435

Bibliographie	440
ANNEXES	450
Carte du tracé des parcours	451
Caractéristiques des parcours du groupe des plus âgés	452
Caractéristiques des parcours du groupe des plus jeunes	453
Quelques retranscriptions de parcours	454
Alexandra	454
Clément	465
David	479
Françoise	492
Jean-Pierre	505
Michelle	517
Extraits de textes qui ont servi à la définition du surgissement	530
Sommaire détaillé	558

La ville imprévisible : Dynamiques de cheminement, expérience sensible partagée et épreuve du surgissement dans les espaces publics du quotidien

Inscrit dans le champ des ambiances architecturales et urbaines, cette thèse interroge la constitution de l'expérience sensible dans les cheminements urbains à partir d'une méthode de *parcours commenté* « en aveugle ».

Une enquête a été menée à Grenoble auprès de 34 personnes constituées en deux groupes d'âge, leur faisant parcourir, les yeux bandés, un espace de la ville où ils n'étaient jamais allés.

À partir d'analyses détaillées des commentaires recueillis lors des parcours, nous montrons comment s'opère la mobilisation des sens dans la marche. En effet, des sens aux *contextes de sens* en passant par les *objets d'expérience*, nous explorons différentes perspectives pour rendre intelligible l'expérience sensible. Une réflexion particulière est alors menée sur l'impact du protocole d'enquête et la relation chercheur/participant en intégrant pleinement ces derniers aux analyses et à l'objet de recherche.

Nous proposons enfin de nous saisir de la notion de « surgissement » pour révéler les aspects dynamiques de l'expérience sensible des espaces publics et cherchons à faire de cette notion un levier de discussion théorique ainsi qu'un outil de définition dans l'aménagement des espaces publics urbains, tant du point de vue physique et spatial que dans le cadre d'une politique du sensible confrontée à la standardisation ou à des effets de normalisation.

S'appuyant sur des approches phénoménologiques et pragmatistes et soucieux des effets des modalités d'aménagement contemporain, ce travail contribue ainsi à la problématique des ambiances urbaines.

Mots-clefs : Expérience sensible, Surgissement, Autrui, Espaces publics, Quotidien, In situ.

Title: The Unpredictable City

Subtitle: Dynamic of walking, shared sensitive experience and sudden appearance in public spaces of everyday life

From the field of urban and architectural ambiances, this thesis focuses on the constitution of sensitive experience in the context of walking in the city from a method of commented walks without eyesight.

We have conducted an inquiry in Grenoble (a french city) with 34 people belonging to two age groups. These people made a sensewalk blindfolded in the same place unknown to them.

We show how senses are implicated in walking from specific analyses. Indeed, from senses to meaningful context through object of experience, we adopt different ways in order to understand sensitive experience. A methodological reflection relies both on the impact of survey protocol and on the relationship between researcher and the interviewed people.

We suggest to consider the notion of « sudden appearance » in order to reveal dynamic characteristics of sensitive experience in public spaces. In addition, a theoretical discussion emerges from this notion and we assume that « sudden appearance » could be a way of thinking in urban planning. Facing the standardization and normalization of public spaces, « sudden appearance » is a way to resist and to be politically engaged.

Based on phenomenological and pragmatological approaches and being concerned with urban planning, our work contributes to the investigation of urban ambiances.

Key-words: Sensitive experience, Sudden appearance, Others, Public spaces, Everyday life, In situ.

